

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

TOME VII.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.

SEPTIÈME ÉDITION,

ENRICHIE D'UN GRAND NOMBRE D'ARTICLES NOUVEAUX, INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE; CORRIGÉE SUR LES OBSERVATIONS DE NOS MEILLEURS BIOGRAPHES, ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME SEPTIÈME.



PARIS.

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXVIII.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

FAUR de Saint-Jorri (Pierre du), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages; monuments de son érudition. Ceux que les savants lisent avec le plus de fruit sont : 1° *Dodecamenon, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8°; écrit estimable, qui renferme quantité de passages des pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés; 2° xxxiii liv. latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. 3° *Des jeux gymniques des anciens*; traité aussi savant que le précédent, in-fol., 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différents ouvrages; mais il faut y chercher l'instruction et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le style n'est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et de près de cinquante autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les novices*, et d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775, le père Chartonnet a publié la *Vie* du P. Faure, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation en France, et l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante. Il paraît que le père Lallemant, prieur et chancelier de Sainte-Geneviève, avait recueilli les matériaux de cette histoire, et l'avait commencée.

FAURE (François), cordelier, d'une ancienne famille d'An-

goumois, évêque de Glandèves; puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris, le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque, prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse:

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *Oraisons* funèbres, entre autres celle d'*Anne d'Autriche*, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie. Les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les *Lettres provinciales*, et la fameuse traduction du *nouveau Testament* de Mons.

FAURE. *Voyez* VERSORIS.

† FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, naquit à Rome, le 25 octobre 1702, d'une famille française d'origine. Il fit ses études au collége romain, dirigé par les PP. jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Il remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scolastique, et des saintes écritures. En professant la théologie, il sut éluder des questions inutiles qui nuisaient à l'étude des traités plus intéressants par leur profondeur et leur doctrine. Il parvint, en même temps, à éviter les extrêmes, de sorte que ses *Traités*, au lieu d'être une simple histoire des doctrines théologiques, ou une compilation de points spéculatifs, étaient remplis d'une doctrine solide, et d'utiles questions qu'on n'avait jusqu'alors approchées. Le P. Faure professa pendant trente années, et fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Les papes Benoît XIV, et Clément XIII, ne dédaignaient pas de le consulter dans les matières les plus graves. Lors de la suppression des jésuites, il fut enfermé dans le château Saint-Ange, avec plusieurs chefs de son ordre; et on prit cette rigoureuse mesure envers le P. Faure, parce que l'on craignait que sa plume savante ne prît la défense de ce même ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au P. Faure de demeurer dans son couvent de *Jésus*; mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, où les habitants lui firent l'accueil le plus distingué, et où il s'occupa à rédiger en 2 vol. in-4° une *Défense* du fameux décret du roi Désidère, décret si honorable pour cette ville, et qui existe dans son palais municipal. Le père Faure eut à combattre, dans cet ouvrage, dont cependant Tiraboschi a fait beaucoup d'éloges, l'opinion de plusieurs grands écrivains, et il y réussit complétement. La vie de ce pieux ecclésiastique était partagée entre ses devoirs religieux, ses études et les soins qu'il donnait aux pauvres et aux infirmes. Il mourut à Viterbe, le 25 avril 1777, âgé de 75 ans. On lui fit de magnifiques funérailles; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son *Éloge* fut prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé: 1° *Theses polemicæ*, etc. *Accedit dissertatio de capitulis S. Ce-*

lestino II olim tributis, etc., Rome, 1754; 2° *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum pœnarum contra publicistas protestantes*, Rome, 1753; 3° *Dissertatio polemica in recentiora quœdam erronea systemata de morum dogmatibus*, Rome, 1753; 4° *De praxi guelphellaniâ in dilatione sacramentalis absolutionis*; 5° *Dissertatio polemica adversus Edmundi Richerii politiam ecclesiasticam*; 6° *Theses theologicœ et polemicœ de jure naturæ ac gentium contra Gratium..... Hobbesum, Puffendorfium, etc.*, Rome, 1757; 7° *S. Augustini enchiridion... notis et assertionibus theologicis illustratum*, Rome, 1755; 8° *Conclusiones universœ theologiœ*, Rome, 1766; 9° *Brevis Apparatus ad theologiam, et jus canonicum*, Rome, 1751. En italien: 10° *Supplément*, ou *Suppléments aux premières* animadversions *de M. Sampieri, dans la cause du vénérable Jean Palafox*; 11° *A l'auteur des deux Lettres* intitulées: *Avis salutaires*, Naples, 1774; 12° deux petits ouvrages très intéressants sur la dévotion du sacré cœur de Jésus; 13° *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1773; 14° *Jugement impartial sur la controverse entre les pères conventuels et les observantins*; ouvrage posthume, etc.

FAUST. *Voyez* Fust.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximien Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin le Grand, et ne put le séduire. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils et son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390 dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau, où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'Église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 445, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité* du libre arbitre et de la grâce, où il relève trop les forces de la nature, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des pères. Le nom de Fauste était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius; mais Molanus (*De martyrologiis*, cap. 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le catalogue des saints par l'Église romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (Annia Galéria Faustina), née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joi-

goumois, évêque de Glandèves; puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris, le 11 mars 1687, âgé de 75 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque, prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *Oraisons* funèbres, entre autres celle d'*Anne d'Autriche*, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie. Les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les *Lettres provinciales*, et la fameuse traduction du *nouveau Testament* de Mons.

FAURE. *Voyez* VERSORIS.

† FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, naquit à Rome, le 25 octobre 1702, d'une famille française d'origine. Il fit ses [illegible] au collége romain, dirigé par les PP. jésuites, dont [illegible] l'habit le 30 mars 17[illegible] plit successivement [illegible] de philosophie, de [illegible] de théologie scolastique [illegible] écritures. [illegible] ologie, il [illegible] ons inutil[illegible] de des [illegible] par [illegible] doctri[illegible] ne tem[illegible]

tions qu'on n'avait jusqu'[illegible] approchées. Le P. Faure [illegible] fessa pendant trente années [illegible] fut, sans contredit, le [illegible] théologien de son siècle [illegible] papes Benoît XIV, et [illegible] XIII, ne dédaignaient [illegible] consulter dans les [illegible] plus graves. Lors de la [illegible] sion des jésuites, il [illegible] dans le château [illegible] avec plusieurs [illegible] dre; et on peu [illegible] mesure envers le [illegible] que l'on crai[illegible] savante ne pût [illegible] même ordre [illegible] proscrire. [illegible] liberté [illegible] mit [illegible] dans [illegible] les [illegible]

" ... "1 ... r, ... 1t- ... de ... 1t. A ... stadt ... e, et ... gré de ... nsuite ... a avec ... ire à la ... ie judi- ... arius dit ... Cracovie, ... n donnait ... dant cet in- ... Faustus hé- ... sidérables de ... ut à Wittem- ... cet héritage à ... donna entière- ... tes de sortiléges ... ions des esprits, ... de tous les livres ... Wagner, fils d'un ... asserbourg, fut le ... fidèle qu'il se choi- ... il communiqua tous ... Faustus se servit aus- ... ant deux ans, des in- ... s de Christophe Kayllin- ... meux cristallomancien. ... l'infortuné Faustus con- ... dit-on, *le Démon*, traita ... lui pour vingt-quatre ans, ... en reçut un esprit familier ... ur son service, nommé *Me- ... histophèles*. On rapporte que ... austus joua des tours surpre- ... nants à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le ... non l'étrangla et le déchira ... ne manière effroyable dans ... le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. George Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la Vie de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière; mais que les auteurs contemporains, ceux mêmes qui ne passent ni pour crédules ni pour superstieux, rapportent comme indubitables. Le fameux Mélanchton, qui vivait dans ce temps là, en parle comme d'une affaire notoire, et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1). *Voy.* ASMODÉE, LE BRUN, BROWN Thomas, DELRIO, etc.

(1) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme » extraordinaire qui, depuis trente ans, est célèbre » dans les Annales cabalistiques. Il se nomme Caïn » Chenul Falk, et est généralement connu sous le » nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, » mort depuis peu au service de France, comme ma- » réchal de camp, assure dans ses *Mémoires cabalistiques*, *magiques* etc., avoir vu ce Falk dans le » pays de Brunswick, sur une des terres de son père, » en présence de beaucoup de personnes connues, » qu'il nomme toutes, et qu'il prend à témoin de la » vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans » cette opération de la méthode de Schropfer? je n'en » sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme » vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui » arrive très rarement, il est toujours revêtu d'un » long talar, qui va très bien avec sa longue barbe » blanche, et sa figure noble et intéressante. Il est » actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me » donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les » choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte » de ce vieillard.... Un prince... voulut l'aller voir il » y a quelques années; il se présenta à la porte de » Falk, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyants personnages, pour la magie. « Voyez, dit-il en Allemagne tant de princes, » ivres de l'espoir et de l'attente des moyens surnatu- » rels de puissance, évoquer les esprits, explorer » l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la » médecine universelle, de faire le *grand œuvre*, et, » pour étancher leur soif insatiable de domination et » de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, » que dirige un spectre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé *Schropfer*, limonadier de Leipsick, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince et une grande partie des per- les plus considérables de Dresde et de Leipsi- joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-

gnait à la splendeur d'une origine très distinguée une beauté parfaite, et un esprit fin et insinuant. Elle épousa Antonin le Pieux long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour les plaisirs l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples, l'un desquels fait partie de l'église de Saint-Laurent *in Miranda*. Il voulut que ses statues fussent portées dans les processions et aux jeux du cirque : on lit sur les médailles de Faustina le titre de *Diva;* l'une de ces médailles rappelle l'institution des *Puellæ faustinianæ*, filles faustiniennes. Faustine, sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infâme modèle de sa mère.

FAUSTINE (Annia-Faustina), dite *Faustine la Jeune*, fille d'Antonin-le-Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces de sa mère; elle abusa de ces dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ses horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amants; et que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit. *Il faudrait donc que je lui rendisse sa dot;* c'est-à-dire, l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordements monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. Marc-Aurèle lui rendit les mêmes honneurs qu'Antonin avait rendues à sa mère, et lui consacra également les fêtes faustiniennes; et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier de ses désordres dans une *Dissertation* réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire. [Outre la légende de *mater castrorum*, mère des armées, qu'on trouve dans ses médailles, on y lit aussi le mot *pudicitia;* application qui doit paraître un peu extraordinaire.]

FAUSTINE (Maximia Faustina), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommée Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le *buste* sur le bel onyx conservé dans le trésor de Saint-Lambert à Liège, une des plus précieuses

antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du XVIe siècle, que quelques-uns disent natif de Souabe, d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son père était un paysan qui envoya ce fils à ses parents à Wittemberg, où il fréquenta le collége et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et trois ans après il prit le degré de maître-ès-arts. Il quitta ensuite la théologie et s'appliqua avec une assiduité extraordinaire à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle, qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortiléges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinker, fameux cristallomancien. Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, *le Démon*, traita avec lui pour vingt-quatre ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Mephistophèles*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le Démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. George Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la Vie de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière; mais que les auteurs contemporains, ceux mêmes qui ne passent ni pour crédules ni pour superstieux, rapportent comme indubitables. Le fameux Mélanchton, qui vivait dans ce temps là, en parle comme d'une affaire notoire, et dans notre siècle, où la philosophie a longtemps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1). *Voy.* ASMODÉE, LE BRUN, BROWN Thomas, DELRIO, etc.

(1) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme » extraordinaire qui, depuis trente ans, est célèbre » dans les Annales cabalistiques. Il se nomme Caïn » Chenul Falk, et est généralement connu sous le » nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, » mort depuis peu au service de France, comme ma» réchal de camp, assure dans ses *Mémoires cabalis» tiques, magiques* etc., avoir vu ce Falk dans le » pays de Brunswick, sur une des terres de son père, » en présence de beaucoup de personnes connues, » qu'il nomme toutes, et qu'il prend à témoin de la » vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans » cette opération de la méthode de Schropfer? je n'en » sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme » vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui » arrive très rarement, il est toujours revêtu d'un » long talar, qui va très bien avec sa longue barbe » blanche, et sa figure noble et intéressante. Il est » actuellement âgé de 70 ans à peu près. Je ne me » donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les » choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte » de ce vieillard.... Un prince... voulut l'aller voir il » y a quelques années; il se présenta à la porte de » Falk, et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyants personnages, pour la magie. « Voyez, dit-il en Allemagne tant de princes, » ivres de l'espoir et de l'attente des moyens surnatu» rels de puissance, évoquer les esprits, explorer » l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir la » médecine universelle, de faire le *grand œuvre*, et, » pour étancher leur soif insatiable de domination et » de trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, » que dirige un spectre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé *Schropfer*, limonadier de Leipsick, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsick, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, on vit

FAUVEAU ou **FULVIUS** (Pierre), poète latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *fragments*.

† **FAVART** (Charles-Simon), poète dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés, et qui, non content de cette gloire, voulait en acquérir une autre d'un genre différent en faisant des chansons, qui n'étaient pas très mauvaises, sur les mœurs du temps. Le jeune Favart fit de bonnes études au collége de Louis le Grand, et fit connaître de bonne heure sa facilité à faire les vers par un *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*. Ce premier essai, qui ne donnait pas une grande idée du talent de l'auteur, fut bientôt suivi d'un poème intitulé : *La France délivrée par Jeanne d'Arc*; ouvrage qui lui obtint un prix aux Jeux-Floraux. Mais c'était au théâtre qu'il devait obtenir les plus grands succès; il donna plus de soixante pièces aux théâtres de l'Opéra-Comique et des Italiens, qui réussirent toutes, et parmi lesquelles on distingue surtout, *La Fête du château, La Belle Arsène, L'Astrologue du village, La Fée Urgèle, L'Amitié à l'épreuve*. Son épouse et l'abbé Voisenon contribuèrent un peu à quelques-unes de ses pièces. Sa comédie de *Soliman II, ou Les Trois Sultanes*, prouve qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra-comique. Il donna encore une autre comédie en un acte et en vers intitulée, *L'Anglais à Bordeaux*. Le théâtre de l'Opéra-Comique, dont il était le plus ferme soutien, ayant été supprimé en 1745, Favart accepta la direction de la troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. « J'étais obligé, » dit-il dans une de ses lettres, » de suivre l'armée et d'établir » mon spectacle au quartier-gé- » néral. Le comte de Saxe, qui » connaissait le caractère de no- » tre nation, savait qu'un couplet » de chanson, une plaisanterie » feraient plus d'effet sur l'âme » ardente du Français, que les » plus belles harangues. Il m'avait » institué chansonnier de l'ar- » mée, et j'étais chargé d'en cé- » lébrer les événements les plus » intéressants. » Pendant cette campagne, Favart eut à essuyer du maréchal de Saxe les désagréments les plus cruels qu'un homme puisse souffrir. Ce général, célèbre par ses talents militaires, avait des mœurs très déréglées. Épris d'amour pour madame Favart, il chercha à la ravir à son époux, et trouvant dans sa vertu un obstacle invincible à ses désirs, il se livra à des violences indignes non-seule-

» reparaître en Europe les folies de l'Asie, de la » Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or » et des diamants, le breuvage de l'immortalité, etc. » Le genre particulier de Schropfer était surtout l'é- » vocation des mânes; il commandait aux esprits, il » faisait apparaître à son gré les morts et les puissan- » ces invisibles. On sait quel fut le dénoûment de son » drame. Après avoir consumé des sommes immenses » à ses adhérents, après avoir aliéné le bon sens de » plusieurs d'entre eux, dans l'impossibilité de se sou- » tenir plus long-temps, il se cassa la tête d'un coup » de pistolet, dans un bosquet près de Leipsick. A » Schropfer succéda Saint-Germain, qu'un comte » de Lambert avait annoncé dans son *Mémorial* » *d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés (ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues). Le *cagliostrorisme* et le *mesmérisme* présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru, dit un auteur, qu'un siècle où l'exis- » tence de Dieu était un problème, où presque tous » les hommes doutaient de celle de leur ame, et ne » répondaient que par un souris moqueur à tout ce » qui supposait celle des anges et des démons; qui » eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel siècle, » au lieu de finir par une entière incrédulité, finirait » par courir avec autant d'avidité à du surnaturel de » toute espèce, qu'il avait couru si long-temps après » des livres qui en détruisaient jusqu'à la possibi- » lité. »

ment d'un grand capitaine, mais d'un homme un peu délicat. Favart lui-même fut exposé à des persécutions. Il fut séparé de sa femme, et ce ne fut que quelque temps après qu'il put se réunir à elle. Revenu à Paris, il travailla encore pour le théâtre, et mourut le 12 mai 1792. Le *Théâtre de Favart* a été imprimé à Paris, 1763, 8 vol. in-8°, 1772, 10 vol, in-8°; et le *Théâtre choisi*, ibid., en 1809, 3 vol. in-8°, où l'on trouve une liste chronologique de tous ses ouvrages dramatiques.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit et de la Fortune. Des poètes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler; aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs et des plaisirs; ayant un pied sur une roue, et l'autre en l'air, pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

† FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne traduction que nous eussions de *Justin* avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, moins connus que sa version. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *Oraison funèbre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAVKES (François), poète anglais, né dans le comté d'Yorck en 1721, brigua les emplois de l'Eglise anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpingion en 1755, ministre à La Haye en 1774, et mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : 1° *Traduction d'Anacréon*, 1760, in-12; 2° de *Théocrite*, 1767, in-8°; 3° *d'Apollonius de Rhodes*, 1780; 4° *Le Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent et lui témoignait de la confiance; mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes. (*Voyez* son article.) On dit que Favorin s'étonnait de trois choses : de ce qu'étant Gaulois il parlait si bien le grec; de ce qu'étant eunuque on l'avait accusé d'adultère, et de ce qu'il vivait étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN VARINUS, ou GUARINO, plus connu sous le nom de), né à Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des *Remarques* sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-fol.

† FAVRAS (Thomas-Mahi, marquis de), né à Blois en 1745, entra dans les mousquetaires, et fit avec ce corps la campagne de 1761. Après avoir passé par quelques autres grades, il devint

lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère du roi ; mais il se démit de cette place en 1775, pour aller à Vienne faire reconnaître sa femme comme fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Scanenbourg. Lors de l'insurrection contre le stathouder en 1787, Favras commandait une légion en Hollande. Né avec un caractère ardent, il concevait un grand nombre de projets qu'il proposait sur tous les objets. Il en présenta sur les finances, et lorsque la révolution commença, il en présenta aussi sur la politique. Mais les têtes étaient déjà exaltées, et sur cela seul, les révolutionnaires virent en lui un ennemi qu'il fallait sacrifier aux idées naissantes. Arrêté en décembre 1789, par ordre du comité des recherches, il fut traduit au Châtelet, et accusé « d'avoir » tramé contre la révolution, » d'avoir voulu introduire, la » nuit, dans Paris des gens ar- » més, afin de se défaire des trois » principaux chefs de l'adminis- » tration, d'attaquer la garde du » roi, d'enlever le sceau de l'état, » et même d'entraîner le roi et sa » famille à Péronne. » Trois témoins, Morel, Turcate et Marquié, vinrent appuyer cette accusation, déclarant avoir reçu de lui la communication de son plan, qui devait être exécuté par 12,000 Suisses et 12,000 Allemands, qui, après s'être réunis à Montargis, devaient marcher sur Paris, enlever le roi et assassiner MM. Bailly, La Fayette et Necker; ils ajoutèrent que les chevaux des écuries du roi devaient être employés à monter un corps de cavalerie. Favras repoussa ces accusations avec beaucoup de calme et de présence d'esprit, disant que la levée des troupes était destinée à soutenir une révolution qui se préparait dans le Brabant. Quant à la seconde accusation, il déclara « qu'étant à Versailles le 5 octo- » bre, et témoin de la consterna- » tion qui régnait dans cette ville, » à la nouvelle qu'il arrivait des » femmes de Paris avec des ca- » nons, il avait proposé à M. de » Saint-Priest de lui donner des » chevaux des écuries du roi, » afin d'aller avec les plus zélés » serviteurs de sa majesté, enle- » ver les canons à ces femmes : » mesure qui n'eut pas lieu, puis- » que M. de La Fayette venait au » secours du château avec six » mille hommes. » La déposition de M. de Saint-Priest fut conforme à cette explication. La principale charge contre lui fut une lettre d'un M. Foucault, dans laquelle il lui demandait : « Où » sont vos troupes? Par quel » côté entreront-elles à Paris? Je » désirerais y être employé? » Ce fut en vain qu'il demanda à connaître son dénonciateur ; on refusa même d'entendre les témoins à décharge. Les juges furent intimidés par les cris d'une populace furieuse qui assiégea le Châtelet pendant tout le temps que dura la procédure, ne cessant de menacer et de demander la mort de l'accusé par l'horrible cri *à la lanterne !* Ainsi, malgré le zèle et le talent que l'avocat Thilorier porta à sa défense, malgré la conviction que les juges avaient de son innocence, les factieux l'emportèrent par leurs menaces ; et le marquis de Favras fut condamné à faire amende honorable devant la cathédrale et à être pendu en place de Grève. Il entendit cet arrêt injuste avec le plus grand calme, et dit à ses juges : « Je vous plains bien, si

» le témoignage de trois hommes » vous suffit pour condamner. » Le rapporteur lui ayant dit alors qu'il n'avait d'autres consolations à attendre que celles que lui offrait la religion, il répondit avec noblesse: « Mes plus grandes » consolations sont celles que me » donne mon innocence. » Il fut exécuté le 19 février 1790. Arrivé devant la cathédrale, il prit l'arrêt des mains du greffier, et le lut lui-même à haute voix. Quand il fut devant l'Hôtel-de-Ville, il dicta une déclaration dans laquelle on remarque les phrases suivantes : « Prêt à paraître de- » vant Dieu, je pardonne aux » hommes qui, contre leur con- » science, m'ont accusé de pro- » jets criminels..... J'aimai mon » roi, je mourrai fidèle à ce sen- » timent. Mais il n'y a jamais eu » en moi ni moyens, ni volonté » d'employer des mesures vio- » lentes contre l'ordre des choses » nouvellement établies... Je sais » que le peuple demande ma » mort à grands cris. Eh bien! » puisqu'il lui faut une victime, » j'aime mieux que le choix tom- » be sur moi, plutôt que sur » quelque innocent, faible peut- » être, et que la présence d'un » supplice non mérité jetterait » dans le désespoir; je vais donc » expier des crimes que je n'ai » pas commis. » Conservant toujours un calme imperturbable, il corrigea lui-même des fautes d'orthographe commises par le greffier, et dit adieu à l'ecclésiastique qui l'accompagnait et à tous ceux qui l'entouraient, surpris de tant de courage et de résignation. Le juge-rapporteur l'ayant de nouveau engagé dans ce moment à faire connaître ses complices : « Je suis innocent, » répondit-il; j'en appelle au » trouble où je vous vois. » Il monta aussitôt sur l'échelle, dit encore adieu à son confesseur attendri, et se tournant vers le peuple : « Citoyens, je meurs » innocent, priez pour moi le » Dieu de bonté; » et s'adressant ensuite au bourreau, il ajouta : « Faites votre office..... » Son testament et sa correspondance avec sa femme pendant sa détention furent publiés après sa mort, et produisirent une vive sensation.—Madame Favras avait été enlevée de chez elle pendant la nuit, par ordre de Bailly, et transférée à l'Abbaye, où elle resta 26 jours au secret. Cependant elle put, par le moyen du fermier-général Augeard, détenu dans la même prison, entretenir avec son époux une correspondance qui les empêcha de tomber en contradiction dans les interrogatoires qu'ils eurent à subir. Elle sortit de prison presque aussitôt après la mort de son époux, et se plaignit alors, dans une lettre adressée à Bailly, le 15 mai 1791, des mauvais traitements qu'il lui avait fait endurer, et se plaignit amèrement d'avoir été taxée pour une contribution patriotique. On a de Favras des *Mémoires* fort bien écrits sur les troubles de la Hollande.

FAVRE (Antoine), né à Bourg en Bresse, le 4 octobre de l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous les pays de deçà des monts : il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. : *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol.; *De erroribus interpretum juris*,

2 vol.; *Comment. in Pandectas, seu de Erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol.; *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol., regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que, laissant là son imagination, qui le séduisait quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité des choses jugées. On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les Quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre. Il est aussi auteur d'une tragédie, intitulée, *Les Gordians, ou L'Ambition*, 1596, in-8°. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit; il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie. [On trouve l'*Éloge* du président Favre, par Jacq. Durandi, dans le tome 3 de *Piemontesi illustri*. Taisand lui a consacré un long article dans ses Vies des plus célèbres jurisconsultes, d'après des mémoires fournis par sa famille.]

FAVRE (Claude), seigneur de Vaugelas et baron de Péroges, naquit du précédent à Bourg en Bresse, et selon quelques-uns à Chambéry. Son père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui; mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidents, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000 livres en 1619. Cette pension, qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant: *Vous n'oublierez pas, du moins, dans votre Dictionnaire, le mot de* PENSION. — *Non, monseigneur*, répondit Vaugelas, *et encore moins celui de* RECONNAISSANCE... Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avait une figure agréable, et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disait dans son style emphatique: *L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, et celui de Vaugelas est inimitable*, passe pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconstance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la pre-

mière édition est in-4° ; ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose ne sont plus des doutes aujourd'hui ; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAY (Charles-Jérôme de Cisternai du), capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'était alors que lieutenant ; il obtint une compagnie ; mais il fut obligé de renoncer à l'état militaire, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimait les lettres, et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avaient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8°, par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire était mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY (Charles-François de Cisternai du), fils du précédent, né à Paris en 1698, servit quelque temps comme son père, et se fit connaître honorablement en Espagne en 1718, pendant les guerres de la succession à ce trône ; mais il quitta l'état militaire, et se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du Jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il mourut à Paris en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger ; et ces qualités n'étaient mêlées d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, où l'on trouve aussi son *Éloge* par Fontenelle.

FAY (Jean-Gaspard du), jésuite, mort vers le milieu du XVIIIe siècle, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol., qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

FAYDIT, ou FAIDIT (Gancelm ou Anselme), poète provençal, né à Uzerche dans le Limousin, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des *Comédies* qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps ; mais son penchant à la vanité, au libertinage et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard *Cœur-de-Lion*, d'abord comte de Poitou et puis roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur

d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit : 1° un *Poème sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur; 2° *Le palais d'amour*, poème dont le titre annonce assez l'esprit ; 3° Plusieurs *Comédies*, entre autres une intitulée: *L'Heregia dels prestres*, c'est-à-dire *L'Hérésie des prêtres.* Il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissait le trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avait été *altérée par la théologie scolastique*; cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8°, 1706. Un théologien connu en parle en ces termes : « Un écrivain asservi à la faction des » Arnauld et des Quesnel prétend que la scolastique a altéré » le dogme de la Trinité, qui, » selon lui, consistait anciennement à professer trois natures » en Dieu. Raisonner de la sorte, » c'est afficher l'ignorance la » plus grossière, parce qu'il est » connu que les théologiens ont » constamment défendu contre » les ariens et les sophistes la » foi de Nicée et la consubstantialité des Personnes divines. » C'est afficher l'hérésie, d'abord » celle des trithéistes, et de plus » celle des erreurs modernes, » qui affirment que la vrai foi a » péri contre la promesse de » J.-C., et qu'elle ne s'est retrouvée que dans quelques têtes privilégiées des derniers » siècles. C'est afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité de Dieu, on en détruit » l'essence. » L'erreur de Faydit a été renouvelée dans ce siècle par le docteur Œhmbs. (*Voy.* JEAN PHILOPONOS.) Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris : châtiment qui ne changea ni son esprit ni son caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : 1° des *Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte*, en 2 vol. in-12 ; mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire; 2° *La Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénelon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans; encore tom-

bent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avait attaqué Bossuet avant de censurer Fénelon. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682. Il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours.

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut, baillant d'ennui :
Le prophète Balam est obscur aujourd'hui;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. 3° Des *Mémoires* contre ceux de Tillemont; brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était; un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie. 4° *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos à cet auteur les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12; ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne; et après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il s'employa avec zèle, quoique inutilement, à conserver à Henri III la couronne de ce pays. A son retour en France, ce prince l'envoya à Ferrare et à Venise, pour terminer différentes difficultés survenues entre ces puissances. Il fut récompensé de ses services par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son temps.

FAYE (Jean-Elie Lériget de la), naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, où il signala sa valeur. Il avait toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchants, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *Mémoires* de la Faye.

FAYE (Jean-François Lériget de la), frére puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avaient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie française en 1730, et mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques *poésies*, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le sys-

tème de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

FAYEL. *Voy.* FAÏEL.

FAYETTE (Gilbert Motier de la), maréchal de France, défendit vaillamment Lyon en 1418, contre le duc de Bourgogne; il se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, où il battit le duc de Clarence; secourut Orléans en 1429, et fut ministre plénipotentiaire à la paix d'Arras, le 21 septembre 1435; il fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1464.

FAYETTE (Marie-Madelaine Pioche de la Vergue, comtesse de la), naquit en 1632 d'Aymar de la Vergue, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grâce. Elle épousa, en 1655, François, comte de la Fayette, et se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, La Fontaine, Segrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693, livrée depuis quelque temps aux pratiques de la plus austère dévotion. Les principaux de ses écrits sont: 1° *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue; 2° *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt. Madame de la Fayette avait mis ces deux productions sous le nom de *Segrais*. Ce poète avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné. 3° *La Princesse de Montpensier*, in-12; 4° des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12. « On lui reproche d'avoir » fait payer à madame de Maintenon, dit un auteur, la gloire » d'avoir été dans sa jeunesse » plus aimable qu'elle. » 5° *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12: on y trouve peu de particularités intéressantes; 6° *Divers portraits de quelques personnes de la cour*; 7° *La Comtesse de Tenden*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beaumelle l'a peinte moins avantageusement. « Elle » n'avait pas, dit-il, ce liant qui » rend le commerce aimable et » solide; on trouvait autant d'a» gréments dans ses écrits qu'elle » en avait peu dans ses propos. » Elle était trop impatiente; tan» tôt caressante, tantôt impé» rieuse, exigeant des égards » infinis, et y répondant sou» vent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux esprits, et tourmentée des prétentions du savoir, à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. Les *Œuvres* de madame de la Fayette ont été recueillies avec celle de madame de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8°.

FAYETTE (Louise-Motier de la), de la même famille que le maréchal de ce nom, naquit vers 1618, et entra à l'âge de 17 ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de sa fille d'honneur. Sa beauté et sa jeunesse fixèrent bientôt sur elle les regards de la cour, et particulièrement ceux de Louis XIII;

mais, préférant la tranquillité d'une conscience pure aux grandeurs humaines, elle résolut de se faire religieuse. Le roi s'opposa à son dessein; mais le cardinal de Richelieu, craignant que l'ascendant qu'elle avait déjà sur le monarque ne lui fût funeste, aida sa vocation par ses intrigues. Elle entra, en 1637, chez les religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, où elle fit profession, et prit le nom de *sœur Angélique*. Louis, rassuré sur son penchant par le nouvel état de sa vertueuse amie, lui fit de fréquentes visites au parloir; ainsi le cardinal ne gagna pas grand' chose en l'éloignant de la cour. Non contente de guérir le roi de sa faiblesse, elle l'engagea à revenir auprès de la reine dont il vivait séparé depuis quelque temps, et le fruit de cette réconciliation fut la naissance de Louis XIV, après 22 ans de stérilité. La reine, pour reconnaître ce bon office, voulut rappeler à la cour madame de La Fayette; mais, entièrement dévouée à Dieu, elle trouva préférable le silence du cloître au séjour brillant dans lequel on voulait la rappeler. Elle mourut généralement estimée, en 1665, à Chaillot, dans un couvent qu'elle y avait fondé.

FÉ, FO, ou Fohé, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. A sa droite est le fameux Confucius, et à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion chinoise. Plusieurs savants pensent que Fohé est le même que Noé, et cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes chinois. (*Voyez* Yao.) Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi. (*Voy.* ce nom.)

FEBRONIUS. *V.* Hontheim.

FEBVRE de Saint-Marc. *Voy.* Saint-Marc (Charles-Hugues de).

FEBVRE ou Le FEBURE (Jacques, et selon quelques-uns, Jean Le), jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigables à former les élèves qui lui étaient confiés à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès: le 1er est intitulé: *Bayle en petit, ou Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris, en 1747, avec une suite, sous ce titre: *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent le plus monstrueux assemblage d'obscénités et d'hérésies. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications, et les impostures de ce fameux sceptique. Le 2e est *La seule religion véritable, démontrée contre les athées, déistes*, etc., Paris, 1744, in-8°; ouvrage solide et méthodique.

† FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, fut l'admiration de son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle cultiva, avec succès, les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie : la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le père de la Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse voulut l'attirer à sa cour, et le poète latin Augurello lui adressa une *Ode*, pour l'engager à ce voyage; mais la république de Venise ne voulut pas se laisser ravir un de ses plus beaux ornements. Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence, et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Devenue veuve, elle fut nommée, dans un âge très avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, mourut le 25 mars 1558, âgée de 93 ans. Thomassini a recueilli les *Lettres et discours de Cassandra*, et a mis en tête la Vie de cette femme célèbre, Paris, 1636, in-8°.

FEDOR. *Voy.* Fœdor.

FEGELI (François-Xavier), né à Rote, dans le canton de Fribourg, en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg, en 1748. On a de lui : 1° *De munere confessarii*; 2° *De munere pœnitentis*.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1765, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger les ridicules de son siècle, par son roman de Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre critique*, en 14 vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en français, par M. d'Hermilly, 12 vol. in-12.

FEITH (Éverard), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très habile au XVIe siècle dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de du Puy, et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois, et depuis ce moment, on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux et savant, in-12, intitulé : *Antiquitates homericæ*, Strasbourg, 1743. Cet ouvrage est écrit en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages, et prouve tout ce qu'il avance par des passages de toutes sortes d'auteurs. [Indépendamment de cet ouvrage, il en a composé un second intitulé : *Antiquitates athenienses*, en huit livres, dans lequel il parle plus spécialement encore des mœurs des Grecs.]

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javerci, né à Chartres en mai 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France, en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna, sous

cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet et Colbert employèrent ses talents. Il eut la place d'historiographe du roi et de ses bâtiments, en 1666, et celle de garde des antiques, en 1673. Deux ans auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent lorsqu'il mourut le 11 juin 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégants, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : 1° *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres, anciens et modernes*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam, en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, et traduits en anglais; 2° *Traité de l'origine de la peinture*, in-4°; 3° *Les Principes de l'architecture, peinture et sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes, et éclaira les savants. 4° *Les Conférences de l'académie royale de peinture*, in-4°; 5° *Les quatre Éléments peints par Le Brun, et mis en tapisseries; décrits par Félibien*, in-4°; 6° *Description de la Trappe*, in-12; 7° *Traduction* du Château de l'ame de sainte Thérèse, de la Vie du pape Pie V, de la Disgrâce du comte d'Olivarès, 1650, in-8°; 8° Le *Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4°; 9° Les *Divertissements de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12; 10° *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, in-12. Il laissa trois fils, Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges, en 1711, et les deux écrivains suivants. [Il avait été l'un des *huit* qui formèrent l'académie des inscriptions, établie par Colbert, en 1663. Ses autres ouvrages sont : 11° *Vie du P. Louis de Grenade*; 12° *Paraphrase des lamentations de Jérémie*, etc., 1646.]

FÉLIBIEN (Jean-François), fils du précédent, mort le 23 juin 1733 à l'âge de 75 ans, succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : 1° *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4°; ouvrage superficiel réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son père *sur les peintres*, dont il est le pendant; 2° la *Description de Versailles* ancien et nouveau, in-12, avec la description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornements de cette maison royale; 3° la *Description de l'église des Invalides*,

1703, in-folio, réimprimé en 1756.

FÉLIBIEN (Dom Michel), frère du précédent, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres le 14 septembre 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'*Histoire* de cette ville : il l'avait beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de dom Félibien l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, 1706. Le P. Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile : mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, où il était né en 1636, a composé : 1° *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandements de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Écriture sainte ; 2° *Pentateuchus historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé ; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

† FELICI (Le P. Louis), jésuite, naquit à Ischio vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1773, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissements qui rendent encore d'importants services à la religion et aux fidèles. Le premier est la *Congrégation* de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le P. Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentiments religieux, des mœurs plus pures ; mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le P. Felici fonda encore l'association connue sous le nom d'*Union des Prêtres de Saint-Paul*. Elle se forma, en 1790, dans l'hôpital de la *Consolation*, où d'anciens jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. Il fut secondé dans cette édifiante entreprise par MM. Vincent Henri, Joseph Maurisi, Pierre Cavallo, François Buffa, l'abbé Sozzi, Gaëtan Zucchi, et par les PP. Bordoni, Paradisi et Salvatori, jésuites. Le prélat Médici fut le bienfaiteur de cette société, qui obtint la protection du vertueux cardinal Colonna. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, ils se rassemblaient dans l'église de la *Sapience*, d'où ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régulateur particulier, dont le charitable but est de distribuer des

secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les nations; de propager par tout le monde la dévotion *aux cœurs de Jésus, et de Marie;* d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fête les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et leur porter des secours spirituels et temporels; d'instruire les convalescents dans l'hospice du P. Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la *Longara.* Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières, dont l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudiants de l'archi-gymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien qu'a fait cette association est incalculable; ce bien est dû au P. Felici, et à ses zélés protecteurs. « Cela prouve, dit l'au» teur des *Mémoires ecclésiasti» ques* (M. Pie), combien ce » clergé (le romain) mérite le » rang qu'il occupe dans les » Églises de la chrétienté. Il était » digne de la capitale du monde » catholique d'offrir, dans cette » association, un modèle aux » prêtres et aux fidèles des au» tres contrées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le P. Félici, quoique très âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à 81 ans. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, était révéré à Rome, où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Église. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632 à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies.*

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ, ou EUDOMÈNIE, divinité allégorique, à laquelle on fit bâtir un temple à Rome. On la représentait comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, et une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne d'abondance.

FÉLICITÉ (Sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfants, encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourments avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivants furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut marty-

risée la dernière. *Voyez* Perpétue.

FÉLIPIQUE BARDANES. *V.* Philippique.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse, ce qui n'empêcha pas Tertullus, qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX (Saint), élu pape le 28 ou le 29 décembre 269, après saint Denis, mourut martyr l'an 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la lettre qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Éphèse. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX II, archidiacre de l'Église romaine, placé sur le siége pontifical en 335, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'Église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix; *Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un évêque*..... Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de *Martyr*: mais le P. Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une dissertation insérée dans le *Propylæum ad acta sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus nunquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnino gratæ posteritatis venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII, l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, Romain, bisaïeul de Grégoire le Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Église; il tâcha de le ramener par des lettres

pleines de douceur : mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Félix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Église, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Église avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V. *Voyez* AMÉDÉE VIII.

FÉLIX (Saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Église, Félix reparut et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette Église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice Sévère, et par le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. « Ces sortes » de faits, dit un auteur moderne, sont traités de contes par les » beaux esprits du jour : mais ils » sont rapportés par des hommes » de toute probité, et rejetés par » des gens qui n'en ont pas assez » pour être crus, lors même qu'ils » disent des choses très ordinai» res. » Félix a toujours été honoré à Nole comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX (Saint), succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'Église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violents orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérents, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. Saint Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. Sain Ambroise, plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après, les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Tu-

rin, où, après lecture faite des lettres écrites par saint Ambroise et le pape saint Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci ne voulant point être la cause du schisme dans l'Église, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui Saint-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Épiland, évêque de Tolède, soutenait comme lui que J.-C. est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat, à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé M. Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.*, liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, dit » l'abbé Bergier, dans une alternative continuelle d'abjurations » et de rechutes, et la termina » dans l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

FELL. *Voyez* Fox (George).

FELL (Jean), évêque d'Oxford en 1675, naquit dans le comté de Berk en 1625, et mourut en 1686 à 61 ans; il fut sincèrement attaché à la famille royale des Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très étendues. Dans le temps de la révolution en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er vol. des *Rerum anglicarum scriptores*, Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Pearson, une très belle *édition* de saint Cyprien, Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes, et une *édition* des Œuvres de saint Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *nouveau Testament grec avec les variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. [*Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, est aussi un des ouvrages de Fell.]

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipsick en 1673, fut secrétaire du duc de Weymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savants et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui : 1° *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iéna, 1714, in-4° ; 2° *Miscellanea leibnitiana*, Leipsick, 1718, in-8°; 3° *La Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1717,

FELLER (François-Xavier de). *Voyez* la Notice historique sur cet écrivain au commencement du premier volume.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connaît ses poèmes intitulés : *Faba aravica, et Magnes*. On a encore de lui : 1° *Oraisons funèbres de M. le duc de Bourgogne, et de Louis XIV*; 2° *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12; 3° Le *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, abrégé et rajeuni, en 3 vol. in-12.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Élisabeth, qui s'était déclarée chef de l'Église et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il était encore en vie, puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur; et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne religion la vengeance d'une princesse que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils Thomas Felton, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FÉNELON (Bertrand de Salignac, marquis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4°; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrits 2 vol. in-fol.: elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1599. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler.

FÉNELON (François de Salignac de la Motte-), naquit au château de Fénelon, en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'État et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talents. Le marquis de Fénelon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénelon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusements. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissements et les caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. M. de

Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des *Nouvelles catholiques*. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errants. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petis-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut si applaudi que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Simple avec le duc de Bourgogue, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il était souhaité partout. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître tout ce qu'il voulut. Fénelon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense : il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvait re» garder comme une récompen» se une grâce qui l'éloignait » du duc de Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery et son petit-prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, pour lors son rival, condamnât madame Guyon avec lui, et souscrivît à ses instructions pastorales. Fénelon ne voulut sacrifier ni ses sentiments ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savants dans les voies intérieures qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait en publiant son livre de l'*Explication des maximes des saints*, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait, dit un historien, un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénelon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du quiétisme, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués

à Fénelon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un » bel esprit de ce siècle, eut » raison d'un manière révol- » tante; et Fénelon mit de la » douceur, même dans ses » torts. » D'habiles théologiens ont cru que, dans cette dispute comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppostions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très instruit du fond de cette controverse rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénelon. « On con- » seilla à Fénelon de faire diver- » sion, en attaquant à Rome les » sentiments et les livres de Bos- » suet, et en les accusant de dé- » truire la charité pour établir » l'espérance. Mais le pieux ar- » chevêque ne voulut pas user » de récrimination contre un » frère: et comme on l'exhor- » tait à se tenir en garde con- » tre les artifices des hommes » que l'expérience lui avait si » bien appris à connaître, il fit » cette belle réponse: *Moria- » mur in simplicitate nostra* (mou- » rons dans notre simplicité.) » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénelon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen: soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos, soit que dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'ame et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne. (*Voy.* SAINT JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULÈRE, etc.) Le pape avait moins été scandalisé du livre des *Maximes* que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats: *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccasti defectu amoris proximi.* Fénelon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un Mandement contre son livre, et annonça lui-même en chaire sa condamnation, et, chose étonnante! cette rétractation si édifiante, qui fit fondre en larmes tous ses auditeurs, et dont on ne peut lire aujourd'hui la relation sans admiration et sans attendrissement, ne satisfit point encore ses adversaires! Pour

donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement un *Soleil porté par deux anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple, et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre, dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant: *Je sais ce que je vous dois; vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712; il fut enlevé à l'Église, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à l'âge de 63 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont: 1° les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénelon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie: et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; et il n'a pas été permis d'y travailler en France tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénelon passa toujours à ses yeux pour un bel esprit chimérique, et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils crurent voir madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirè-

rent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère jointe à l'élégance de Virgile, tous les agréments de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeraient apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. « C'est la sagesse elle-« même, dit un philosophe mo-» derne, qui y donne des leçons » aux rois et aux peuples, non » avec cette morgue, cet apprêt » ridicule, ce verbe suffisant et » orgueilleux, si fort en usage » aujourd'hui; mais avec un ton » simple et modeste, accompa-» gné du charme de la vérité: » elle enseigne aux rois les moyens » de faire fleurir leur empire, de » soutenir l'éclat du trône, d'aug-» menter leur gloire, sans les trom-» per ni les éblouir par des pro-» jets chimériques, par des sys-» tèmes destructeurs, par des » économies imaginaires: elle » leur montre la source de l'a-» bondance et du bonheur pu-» blic dans l'encouragement de » l'agriculture, dans la protec-» tion active et vigilante du com-» merce, dans l'abolition du » luxe, en renfermant chaque » individu dans son état par de » sages lois. Loin de faire reten-» tir sans cesse aux oreilles des » peuples ce cri turbulent et in-» quiet d'*égalité*, de *liberté*, elle » leur dit: Vous êtes nés sous » l'empire des lois, vous avez » des maîtres, la patrie vous » porte dans son sein; soyez sou-» mis aux lois, obéissez à vos » maîtres; soyez sujets fidèles, » aimez votre patrie, et songez » que la religion, l'honneur, » votre intérêt personnel sont » des chaînes sacrées qui vous » lient à l'état, et que les rom-» pre est un crime ». Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longeurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on en fît, et qu'on en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; et la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi une édition in-4°, 2 vol., Paris, avec des figures, auxquelles on reproche trop de nudité. On a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique dans des notes toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. 2° *Dialogue des morts*, en 2 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thème au duc de Bourgogne: ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut, Fénelon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi, on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de

préjugés nationaux. 3° *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la rhétorique et la poésie*, 1718, in-12. Cette lettre, adressée à l'académie française, est un excellent morceau, qui ne dépare pas les Dialogues. L'auteur du *Telémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pélisson. Il lui fut utile plus d'une fois par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue. 4° *Direction pour la conscience d'un roi*, composée pour le duc de Bourgogne, broch. in-12, estimée. On l'a publiée en 1748, et elle a été réimprimée à Paris, en 1774, in-8°. 5° *Abrégé des vies des anciens philosophes;* autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. 6° Un excellent *Traité de l'éducation des filles*, in-12; 7° *OEuvres philosophiques, ou Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le P. Tournemine y a fait des additions. 8° Des *OEuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain. Plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur. 9° Des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre; 10° Plusieurs *Ouvrages* en faveur de la constitution *Unigenitus* et du formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le jansénisme que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable, par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentiments, touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *OEuvres spirituelles*, tome 4, p. 358. « Je viens de recevoir » l'extrême-onction. C'est dans » cet état, où je me prépare à » aller devant Dieu, que je vous » prie instamment de représen» ter au roi mes véritables senti» ments. Je n'ai jamais eu que » docilité pour l'Église, et qu'hor» reur des nouveautés qu'on m'a » imputées. J'ai reçu la condam» nation de mon livre, avec la » simplicité la plus absolue.... » Je prends la liberté de deman» der à sa majesté deux grâces, » qui ne regardent ni ma per» sonne, ni aucun des miens. » La première, est qu'elle ait la » bonté de me donner un succes» seur pieux, régulier, bon et » *ferme contre le jansénisme, le» quel est prodigieusement accré» dité sur cette frontière*, etc.

» L'autre grâce que je désire, » est, etc. ». 11° Quelques autres *Écrits*, et un grand nombre de *Lettres* qu'on a promis au public. Fénelon avait fait, pour les princes ses élèves une excellente *traduction* de l'Énéide de Virgile; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte si cette version était dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, La Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer Fénelon et de le pleurer. Il recevoit les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. « La politesse est de toutes » les nations, disait-il; les ma- » nières de l'expliquer sont dif- » férentes, mais indifférentes de » leur nature. » Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. L'éditeur des œuvres complètes de Bossuet a entrepris une édition complète des *OEuvres de Fénelon*, dont plusieurs volumes ont déjà paru. M. l'abbé de Querbœuf a donné, en 1787 et années suivantes, une édition complète de ses OEuvres, Paris, chez Didot. Mais tous les éloges et toutes les notices biographiques sur cet incomparable archevêque s'éclipsent devant la *Vie* écrite par monseigneur de Baussèt, imprimée d'abord en trois, et puis en quatre volumes in-8°. L'auteur semble s'y être élevé avec son sujet, de sorte que l'on peut dire, sans flatterie, que jamais plus grand homme n'a été célébré par un meilleur écrivain. [Il y a une édition des *OEuvres de Fénelon*, en 10 vol. in-8°, Paris, 1810; une autre publiée à Toulouse, 1809-1811, 19 vol. in-12. Un *Catalogue* de tous les *ouvrages* a paru dans l'édition du *Télémaque*, faite à Lyon en 1815.]

FÉNELON (Gabriel-Jacques, marquis de), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talents militaires. Il fut ambassadeur en Hollande en 1725. Deux ans après, il parut comme plénipotentiaire au congrès de Soissons; et en 1733, il conclut et signa le traité avec les États-Unis. Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ et hostium desideria.* Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au christianisme: « Son extrême dévotion, dit-il, » augmentait encore son intrépi- » dité. Il pensait que l'action la » plus agréable à Dieu était de » mourir pour son roi (*quand la » raison et le devoir l'exigent*). » Il faut avouer qu'une armée » composée d'hommes qui pense- » raient ainsi serait invincible. » *Histoire de Louis XV*, tome 1, pag. 209. *V.* GUSTAVE-ADOLPHE. Ce fut le marquis de Fénelon qui publia la première édition régulière du *Télémaque*, et conforme au manuscrit de l'auteur.

FERAULT (Jean), et non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi, au Mans, vers 1510. On a de lui, entre autres, un traité latin *Des droits et priviléges du royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

FERDINAND Ier, empereur

d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe, et frère de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille, l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs, en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527. (*Voy.* ZAPOL.) Mais une partie des seigneurs hongrois, à la tête desquels était Zapol, vayvode de Transylvanie, se déclara contre son élection; il marcha contre eux, et les défit complétement. Zapol implora les secours des Turcs, qui battirent Ferdinand et assiégèrent Vienne en 1529. Après une assez longue alternative de succès et de revers, on conclut, en 1536, un traité par lequel l'empereur cédait à Zapol les villes dont il était en possession, mais après sa mort, elles devaient revenir à l'empire. Ferdinand fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes de l'empire que cette année là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint-siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Il lui accorda aussi une bulle qui permettait à tous les fidèles de communier sous les deux espèces. Ce prince mourut à Vienne, en 1564, à 61 ans. Sage et modéré, il voulait donner la paix à l'Église, mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeants, lorsqu'on paraît incliné à composer avec eux. Il fit une trève de 8 ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1746, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfants qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. On a de Ferdinand Ier des *Lettres* en latin *au pape Pie IV*, Paris, 1563, in-8°. Sa *Vie* a été écrite en espagnol par Ulloa, et en italien par Dolce.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Stirie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, élec-

teur palatin, surnommé *roi d'hiver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour secourir le palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au palatin, et força son défenseur, le roi Christiern, à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestants d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli, en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armées suédoises. L'empereur rompit le cours de ses victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestants, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des événements, dit un historien, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissants secours que la France et la Suède donnèrent aux protestants. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme tous les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux et équitable remarque à cette occasion que « le nom de » *fanatique* n'est donné par nos » prétendus sages qu'aux catho- » liques qui ont combattu pour » la foi de leurs pères, pour la » défense de leurs temples, de » leurs sacrifices, de leurs usa- » ges. Charles V, Philippe II, le » duc d'Albe, Ferdinand II, etc., » sont des *fanatiques*; Elisabeth, » qui fait nager l'Angleterre dans » le sang pour y établir l'hérésie, » est une héroïne. Gustave-Adol- » phe, qui a pillé et dégradé tou- » tes les églises d'Allemagne, et » ravagé, en l'honneur de Lu- » ther, dix grandes provinces; » Guillaume, qui détrône son » beau-père en faveur de la re- » ligion anglicane, etc., sont des » héros. Qualité distinctive de la » vérité, elle seule attire la haine » et les malédictions de l'erreur. » (*Voy.* JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MAINTENON.) Le P. Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idea principis christiani*, Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillants succès qu'*il ne craignait que les vertus de Fer-*

dinand. Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que *la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité.*

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya avec son artillerie, et sans un dégel il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le grand Condé, força l'année suivante les retranchements de Fribourg, et gagna, en 1645, une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus 11 ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Wesphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, sont aujourd'hui le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie; le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'empire; les religions luthérienne et calviniste furent autorisées, et l'Église catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le saint-siége et le roi d'Espagne furent mécontents de ce traité; l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657.

FERDINAND Ier, roi de Castille et de Léon, dit *le Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alphonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains; et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince expérimenté, grand capitaine, il est fâcheux qu'il ait pris les armes contre son frère et contre son beau-frère dont il causa la mort: on n'aurait alors à lui reprocher

que la faute d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois; faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alphonse Henriquez, leur roi, prisonnier, et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (Saint), fils d'Alphonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit *le Grand*, trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe *mosquée*, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, don Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des Musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alphonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alphonse IX, père de Ferdinand. Ce prince, cousin germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisants, mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. Le cardinal don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son histoire sous le nom de *Chronique*, Séville, 1616; Medina

del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la *Vie de ce prince*, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, surnommé *l'Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune, à 24 ans, et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de 10 ans. Les premières années de son règne furent très orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les autres Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. Ferdinand était violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés de meur» tre et condamnés à être préci» pités du haut d'un rocher, » quoiqu'on n'eût pas de quoi » les convaincre, et qu'ils persis» tassent à nier le fait, en appe» lèrent à l'équité des lois; mais » voyant que leurs représenta» tions au roi étaient inutiles, et » qu'ils avaient affaire à un juge » implacable et féroce, ils pri» rent Dieu à témoin de leur in» nocence, et citèrent le prince » à comparaître dans 30 jours à » son tribunal. On méprisa ce » discours, qu'on regarda plutôt » comme un désir de vengeance » que comme une prédiction. » Ferdinand marchait en Anda» lousie, et était arrivé à Martos, » lorsqu'au 30e jour justement, » depuis l'exécution des deux » frères, le monarque s'étant re» tiré après son dîner pour dor» mir, fut trouvé mort dans son » lit. » (*Voy.* MOLAY.)

FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de Jean II, roi d'Aragon, vit le jour à Soz, sur les frontières de la Navarre, le 10 mars 1452. Il épousa en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit *l'Impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille aux états d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les liens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance telle que l'Espagne n'en avait pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alphonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade était la seule province d'Espagne qui gémissait sous le joug des Maures. Il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre, qu'il conquit dans la suite. Dans le même temps que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique, et le faisait souverain d'un Nouveau-Monde. Ce n'était pas assez pour la gloire de ce prince, il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit *le Grand capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se ren-

daient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre, dont il trouva les moyens de s'emparer, en trompant le roi d'Angleterre, son gendre. Celui-ci lui avait proposé la conquête de la Guienne, Ferdinand feignit d'y consentir, et se servit des troupes que le jeune roi envoya à cet effet, pour conquérir la Navarre, fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand, étant en guerre avec la France, avait autant de droit de lui prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé le sage et le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut en France et en Angleterre que le titre d'ambitieux et de perfide. Ces défauts ternirent en effet ses grandes qualités : « Car on ne » peut lui refuser, dit M. Desor-» meaux, d'avoir été le plus » grand roi de son siècle : fin, » souple, adroit, laborieux, » éclairé, connaissant les hommes » et les affaires, fécond en res-» sources, prévoyant les événe-» mens, faisant la guerre non en » paladin, mais en roi. » Ce monarque mourut le 23 janvier 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfants. Les Juifs furent chassés d'Espagne sous son règne ; ce bannissement eut quelques mauvaises suites; mais la conduite de ces Israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse, rendit la force aux lois, ramena la décence et la régularité du clergé, diminua les impôts, donna les plus sages ordonnances, punit les magistrats prévaricateurs, et, ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, sur les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : *C'est à lui que nous devons tout*. Fernand de Pulgar a composé la *Cronica de los reyes don Fernando y doña Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol. Nous avons aussi la *Vie* de ce prince, écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12; elle manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux que d'attachement à la vérité de l'histoire.

FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, fils de Philippe V, et de Marie de Savoie, sa première femme, né à Madrid le 6 avril 1712, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux

les matières premières et les productions des arts. Des canaux, pratiqués en différentes parties de l'état, portèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela, l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des » royaumes arrivés une fois à » l'époque de leur décadence, dit » un politique, comme d'un » corps grave, dont la chute » s'accélère de moment à autre, » et qui ne peut être arrêtée sans » quelque cause majeure, moins » encore prendre une direction » rétrograde. » Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu, et qui l'obligea quelquefois de laisser gouverner les ministres que lui donnait la reine son épouse, et qui n'étaient pas toujours favorables à la France. Il avait épousé, en 1709, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal. [Il laissa dans le trésor royal une économie de 50 millions de livres.]

FERDINAND Ier, fils naturel d'Alphonse d'Aragon, prit possession du royaume de Naples en 1458; cet acte fut confirmé par le pape Pie II. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderberg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas à tourner ses armes contre le saint-siége qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela bientôt après les hostilités, ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa de rechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement qu'il en mourut le 25 février 1494. Il fut peu regretté de ses sujets, qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alphonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alphonse, fut couronné roi de Naples en 1495, eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et contre ses propres sujets, qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupé par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiège Montpensier retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples, l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

FERDINAND - ALVANÈSE, duc d'Albe. *Voy*. TOLÈDE.

FERDINAND Ier, de Médicis, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état

avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal, pour être grand-duc.

FERDINAND II, de Médicis, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états.

† FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand fut proclamé grand-duc le 7 mai 1791. Il prit les rênes du gouvernement dans les circonstances les plus difficiles et au moment que la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe. Ferdinand crut conserver le sien à force de condescendance, n'ayant pas de forces suffisantes pour s'opposer à un ennemi puissant. Il fut un des premiers souverains qui reconnurent la république française. Laflotte, ministre du roi de France en Toscane, ayant été confirmé dans cette qualité par la convention, le grand-duc n'hésita pas à le recevoir, et, par un acte du 16 janvier 1793, dit entre autres choses : « Nous » nous ferons un vrai plaisir » de l'accueillir....., et de lui » porter pleine et entière foi en » tout ce qu'il aura à nous expo- » ser au nom de la république » française, à laquelle nous » sommes enchantés de pouvoir » donner des preuves continuel- » les de notre scrupuleuse exac- » titude à observer la plus par- » faite neutralité, et de notre » désir constant de cultiver la » bonne intelligence, au main- » tien de laquelle nous avons » toujours attaché un grand » prix. » Ferdinand n'avait pas voulu entrer dans la première coalition contre la France. Les secours immenses qui sortaient de ses états pour subvenir aux besoins des révolutionnaires, sa bonne harmonie avec la république française, ne pouvaient que déplaire aux autres souverains : aussi lord Hervey, ministre britannique à Florence, exprima, dans les journaux, le mécontentement de sa cour ; ce mécontentement était d'autant plus juste que celle de Florence ne prit point le deuil à la mort funeste de Louis XVI. La Russie fit les mêmes plaintes, et lui reprocha ses liaisons avec les régicides de son parent Louis XVI. Les plaintes de François II, frère du grand-duc, et de son oncle le roi d'Espagne, furent encore plus vives, mais ne purent ébranler la résolution de Ferdinand, qui, parfois, montrait même pour l'ennemi com-

mun une partialité imprudente. Le 8 octobre, le ministre anglais vint intimer au grand-duc de renvoyer le ministre républicain, faute de quoi l'escadre anglaise, qui était devant Livourne, bombarderait ce port, et des troupes anglaises occuperaient la Toscane. Le grand-duc fut contraint d'obéir : La flotte partit; mais le grand-duc ne tarda pas à montrer encore ses véritables sentiments. Les Anglais ayant enlevé à Livourne une grande quantité de grains appartenant à la république française, Ferdinand III, par un *motu proprio* du 4 novembre 1794, fit restituer, à ses frais, ces grains, dans les ports de Provence. Les succès des armées républicaines portèrent Ferdinand à dépêcher en France, comme ambassadeur extraordinaire, le comte Carletti, qui, parmi les révolutionnaires, passait pour un *excellent patriote*. Carletti arriva à Paris le 31 janvier 1795 : il avait ordre de traiter directement avec le *comité de salut public*, et de rétablir la neutralité avec la France. Le 3 janvier, il conclut, avec ce comité, le traité qui commence ainsi : « Le grand-duc » de Toscane révoque tout acte » d'adhésion, consentement ou » accession à la coalition armée » contre la république fran» çaise, etc., etc. » Son A. R. Madame (aujourd'hui dauphine) était à cette époque détenue encore au Temple, et sur le point d'être renvoyée en Autriche. Le comte Carletti demanda la permission de présenter ses devoirs à la princesse; mais, pour toute réponse, le directoire lui intima l'ordre de quitter Paris sur-le-champ. Cela n'interrompit pas la bonne harmonie de la France avec le grand-duc, qui disgracia son ambassadeur, et envoya à sa place don Neri Corsini, frère du prince de ce nom. Malgré les sacrifices que le grand-duc avait faits pour la république française, les troupes entrèrent dans ses états en juillet 1796. Elles n'étaient encore qu'au pied des Alpes que Ferdinand ordonna à tous les émigrés français de sortir de la Toscane. Outre cela, les Anglais ayant insulté à Livourne le pavillon républicain, et le grand-duc ne pouvant donner au directoire la satisfaction qu'il lui demandait, une division de Buonaparte vint prendre possession de ce port. Le général français, sa femme Joséphine, et son oncle, depuis cardinal Fesch, vinrent visiter le grand-duc, qui leur fit l'accueil le plus distingué et les admit à sa table; moyennant deux millions, que ce prince paya, Buonaparte promit que ses troupes n'entreraient pas à Florence. Mais le jacobinisme avait pénétré dans la Toscane, et comptait un grand nombre de partisans. En même temps que le grand-duc reconnaissait les républiques Ligurienne et Cisalpine, et permettait que ceux qui en dépendaient portassent la cocarde tricolore, il fut obligé d'établir un tribunal pour punir les factieux, dont le chef était un certain Aletis. Mais cette mesure ne les découragea pas, et ils affichèrent aux portes mêmes du palais ducal, des pamphlets, dont l'un disait : *Le peuple seul est souverain*. Le complot éclata peu de jours après; il avait pour but d'assassiner le grand-duc,

d'incendier Florence, et de s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop *officieuse* neutralité, lorsqu'il forma une armée de 16,000 hommes pour contenir les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait toujours; les Napolitains entrèrent (en décembre 1798) dans Livourne; le directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité, et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de quinze cents mille francs ayant obtenu des Napolitains l'évacuation de Livourne, le général Serrurier sortit de la Toscane, et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Allemagne. Des troupes françaises, commandées par Schérer, Miollis et Gautier, entrèrent dans la Toscane sans que Ferdinand fît la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc quitta sa capitale et se dirigea vers Vienne. Lors de l'entrée de Buonaparte à Florence, la Toscane avait été dépouillée d'une grande partie de ses richesses en tableaux, sculptures, entre autres de la Vénus de Médicis, et de plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque *Laurentiana*: à cette seconde entrée des Français, le pillage fut encore plus considérable. Nous n'avons point parlé du courageux zèle des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie: mais comme ils étaient en trop petit nombre, et qu'ils ne furent point secondés par les autres Toscans, il payèrent cher les premiers succès qu'ils obtinrent: un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. On accorda à Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), le duché de Saltzbourg; et ensuite on lui donna (en 1805) en échange le pays de Wurtzbourg. Le grand-duc vécut en bonne intelligence avec Buonaparte, qui lui fit espérer, dit-on, de le faire roi de Pologne, et assista (en 1810) au mariage de Napoléon avec sa nièce l'archiduchesse Marie-Louise. La coalition de 1813 ayant rendu les trônes à leurs souverains légitimes, Ferdinand revint à Florence, s'y montra bon prince, et protecteur des lettres et des arts. Il est mort d'apoplexie en janvier 1825. Son fils Léopold II (né en 1797) lui a succédé; Ferdinand avait eu ce fils et deux filles de son épouse Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804.

† FERDINAND IV, roi des Deux-Siciles, troisième fils de Charles III, roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, naquit à Naples le 12 janvier 1751. On confia son éducation ainsi que celle de son frère aîné (*Voyez* Charles IV) au prince Santo Nicandro, qui, plein de zèle et de probité, manquait cependant des lumières nécessaires pour former d'aussi augustes élèves. Dès son enfance, Ferdinand montra un vif attachement pour le peuple, qui, à son tour, l'aimait avec passion. La mort de Ferdinand VI appela au trône d'Espagne (en 1759) son frère puîné Charles III. L'in-

fant don Charles, succédant aux droits d'aînesse de son frère l'infant don Louis, devint par sa mort héritier immédiat de ce royaume, et celui des Deux-Siciles tomba en partage à Ferdinand. La veille de son départ, Charles III présenta son jeune fils au peuple, et le lui recommanda. Le peuple fit alors éclater son enthousiasme; au milieu des larmes que le départ de son bon roi lui faisait répandre, il répondit d'une voix unanime par ces paroles, que leur énergie et leur simplicité rendent remarquables : « Adieu, Charles, » sois tranquille..... Laisse-nous » le petit, nous répondons de » lui sur notre tête... » Le chef des lazaroni vint prêter, aux pieds de Charles III, le même serment. Ils ne se démentirent jamais; et l'on sait quel fut, lors de l'entrée des Français à Naples, le dévoûment de ce peuple pour son roi légitime : il ne céda qu'à la ruse, à la force et à la terreur. Le nouveau roi ayant à peine atteint sa huitième année, Charles III, avant son départ, avait établi un conseil de régence, présidé par le marquis Tanucci, ancien professeur de droit à Pise; Charles III l'avait amené à Naples, le croyant digne de sa confiance, et le combla de faveurs. Cependant le despotisme de Tanucci excitait les murmures des grands, du clergé, du peuple; et toutes les classes désiraient voir leur roi délivré de ce tuteur insolent. Mais Tanucci avait eu soin d'inspirer à Ferdinand un éloignement invincible pour les affaires; il l'avait accoutumé à passer une grande partie du jour dans les bois, ou à jouer au ballon, et l'entoura des plaisirs les plus séduisants pour la jeunesse; se chargeant ainsi d'une terrible responsabilité devant Dieu et devant les hommes. Le ministre ne put pourtant corrompre le fond du bon naturel de son roi, ni effacer en lui le respect et l'amour qu'il eut toujours pour son père. La France, l'Autriche et l'Espagne avaient, par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), préparé une triple alliance entre leurs maisons. L'infante Marie-Isabelle s'était mariée avec Léopold Ier d'Autriche, grand-duc de Toscane; Ferdinand (depuis Ferdinand III), prince de Parme, et quatrième fils de Charles III, avait épousé l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Amélie; et sa sœur puînée, Marie-Caroline-Louise, avait eu pour époux le roi de Naples. Ce mariage fut célébré dans cette ville le 7 avril 1768. Jeune, belle, affable et douée de beaucoup d'esprit, Caroline se captiva l'affection de toute sa cour (*Voyez* Marie-Caroline), et prit en même temps sur le roi un ascendant que d'autres femmes ne purent jamais détruire. Tanucci, à son tour, devenu premier ministre, tâchait par tous les moyens de gagner la confiance de la reine. Courtisan adroit par spéculation, et *esprit fort* par principes, il suivait toujours son système contre la cour de Rome, introduisait de funestes innovations dans les Églises et les couvents du royaume de Naples, bravait l'autorité du souverain pontife, et lui faisait refuser la présentation de la *haquenée* blanche, ancien usage par lequel les papes voulaient rappeler que les rois de Naples étaient feudataires du saint-siége: ce tribut

de la haquenée fut entièrement aboli en 1769. Charles III, avait toujours soutenu Tanucci, qui était sa créature, mais la haine que ce ministre montrait pour le chef de l'Église finit par indisposer contre lui ce monarque pieux. Tanucci prévint le coup qui le menaçait, et demanda sa démission en 1777. Il eut pour successeur le marquis de La Sambuca, d'une riche et illustre maison de Palerme, et qui ne manquait pas de talents pour les affaires; celui-ci mérita d'abord la confiance de la reine, qui commençait déjà à jouer un rôle dans le gouvernement; mais quand le nouveau ministre se fut formé un puissant parti à la cour, et qu'il crut pouvoir compter sur l'appui du comte de Florida-Blanca, ministre d'état de Charles III, il négligea la reine. Cette princesse donnait, au nom du roi, des ordres auxquels il fallait obéir; le ministre, pour contre-balancer son pouvoir, procura au roi la connaissance d'une femme jolie, adroite, Anglaise de nation, et mariée à un M. Goudar, maître de langue française. Marie-Caroline, informée de cette liaison clandestine, fit aussitôt donner l'ordre à M. et madame Goudar de quitter Naples dans les vingt-quatre heures. A mesure que le pouvoir de la reine augmentait, le marquis de La Sambuca voyait diminuer le sien. Une lettre qu'il adressait au cabinet de Madrid, et dans laquelle il parlait peu favorablement de Marie-Caroline, fut interceptée, et portée au roi, qui ordonna au marquis (en 1784) de se retirer à Palerme. Il fut remplacé par le chevalier Acton (*Voy.* ce nom). Successivement appelé au ministère de la marine, de la guerre et des finances, Acton devint tout puissant, et gouvernait seul tous les autres ministères. Il avait connu, mieux que ses devanciers, les goûts, le caractère, les projets de la reine, et, en les flattant et les secondant, il obtint de Marie-Caroline une confiance sans bornes. Il établit un *conseil* où présidait la reine, et on ne laissa à Ferdinand d'autre occupation que le soin de s'amuser: de manière que lorsqu'on s'adressait au roi pour quelque affaire urgente, il répondait gaîment: « Je n'y comprends rien; *qu'on aille* parler à la *maîtresse;* » mot par lequel il désignait toujours la reine. Acton avait des talents, un caractère ferme et beaucoup de finesse. Appuyé par Marie-Caroline, il surpassa ses prédécesseurs par des mesures arbitraires. Dévoué tout entier aux intérêts de l'Angleterre et de l'Autriche, Acton se déclara l'ennemi de Rome, de la France et de l'Espagne. Les réclamations du saint-siége contre les empiétements de l'audacieux ministre sur l'autorité ecclésiastique furent méprisées: il interdit l'entrée dans les ports napolitains à une frégate française, et chercha à rendre nulle l'influence que Charles III avait conservée sur son fils. Ce monarque écrivit à Ferdinand des lettres pressantes, où il se plaignait de la conduite qu'avait tenue Acton envers le pavillon du chef de leur famille. Ces lettres firent une grande impression sur Ferdinand; il fit part de son chagrin au marquis de Matallana, ambassadeur d'Espagne, et celui-ci ménagea un raccommodement et une entrevue entre les deux monarques. Charles III envoya

à son fils, pour faire le voyage d'Espagne, un de ses plus beaux vaisseaux de ligne, où s'embarquèrent, dans le mois de mai 1784, le roi et la reine de Naples. Mais à peine arrivés à Livourne, Acton et Marie-Caroline parvinrent, sous divers prétextes, à faire renoncer Ferdinand IV à ce voyage; et, après avoir demeuré quelques mois en Toscane, les augustes voyageurs revinrent à Naples, en novembre 1786. Les querelles de cette cour avec le saint-siége recommencèrent dans cette même année. Plusieurs Églises et monastères venaient d'être supprimés par ordre du marquis de Santo-Marco, ministre de la justice et des afffaires ecclésiastiques. Ce marquis était la créature d'Acton, qui approuvait toujours ce que faisait Santo-Marco, malgré les sages avis du marquis Caracciolo, ministre des affaires étrangères, mais qui n'avait pas de voix dans le conseil. La liaison intime de la reine avec Acton, et ensuite l'entrée au conseil du comte de Caramanica, donnèrent lieu à plusieurs pamphlets où Marie-Caroline n'était pas épargnée. Caramanica, alors capitaine des gardes, était cité comme le plus bel homme et le seigneur le plus aimable de la cour: et la vive amitié que lui témoignait la reine donna par la suite de l'ombrage à Acton, qui le fit renvoyer en Sicile en qualité de vice-roi. La mort de Charles III (en 1788) affranchit le ministre de toute espèce de contrainte, et il gouverna plus despotiquement que jamais. La révolution française commençait déjà à faire craindre les plus funestes résultats. La cour de Naples parut assez indifférente à cette révolution et aux premiers malheurs de Louis XVI, parce qu'Acton n'aimait pas la France, où il était cependant né, et que Marie-Caroline ne montrait pas un grand intérêt pour Marie-Antoinette, sa sœur. A cette époque, la trop fameuse lady Hamilton (*Voy.* ce nom) avait, par sa présence et ses danses obscènes, porté le scandale dans la cour de Naples. Elle y avait été présentée par son mari, lord Hamilton, ambassadeur d'Angleterre. Cependant des raisons politiques avaient un peu brouillé Marie-Caroline avec ce cabinet; mais, les révolutionnaires français prenant de jour en jour une attitude menaçante, le cabinet de Naples devint plus actif dans ses correspondances avec celui de Saint-James. Cette bonne harmonie entre les deux cours ne pouvait plaire au gouvernement anarchique qui tyrannisait la France. Il intima au ministre Acton l'ordre de rompre ses relations avec l'Anglerre. Le ministre, voulant ménager cette puissance, dont il avait tout à craindre, tint dans cette occasion une conduite équivoque qui détermina le gouvernement français à diriger (en 1792) contre Naples une escadre commandée par l'amiral La Touche. Acton, contraint d'obéir, promit, au nom du roi, de se détacher de l'Angleterre, avec laquelle il continua cependant et en secret ses relations. Ferdinand IV se rendit dans cette même année à Rome, où il mit un terme à tous les différends qui existaient entre les deux cours depuis près de trente ans. Il convint, avec Pie

VI, que les rois de Naples, à leur avénement au trône, paieraient 500,000 ducats au saint-siége, qui leur cédait pour toujours une partie de ses droits aux nominations des évêchés, et qu'il ne serait plus question de l'hommage de la *haquenée*. Peu de temps après, la fureur révolutionnaire ayant conduit à l'échafaud l'infortuné Louis XVI, le roi de Naples entra dans la *coalition* contre la France, signa un traité d'alliance avec l'Angleterre, et réunit son escadre à celles des Anglais et des Espagnols pour s'emparer de Toulon. Quand Dugommier eut repris cette ville, les troupes napolitaines allèrent en Italie se joindre à l'armée autrichienne. Pendant ce temps, la *Propagande révolutionnaire* avait fait un grand nombre de prosélytes en Italie, et répandait ses maximes dans le royaume de Naples. On n'aimait généralement ni Acton, ni lady Hamilton, et les plus exaltés cherchèrent ce prétexte pour témoigner leur mécontentement. On demanda à grands cris que les deux objets de l'aversion publique fussent renvoyés. Au milieu de ces vociférations tumultueuses, un certain Charles Laubère, dirigé par l'amiral La Touche, forma un complot qui fut découvert à temps. Une *junte suprême d'état* fut alors établie; elle condamna à de sévères punitions Laubère et ses complices. Mais les mécontents ne se tinrent pas pour vaincus, et, en 1795, il se forma une autre conspiration, où entrèrent des hommes de la première distinction. On arrêta près de sept cents personnes, mais on n'en put tirer le moindre aveu. Cependant, pour calmer l'inquiétude publique, Acton, dans cette même année, quitta le ministère, mais il conserva toute son influence. Le royaume de Naples jouit, pendant plusieurs mois, d'une assez grande tranquillité: et Ferdinand IV, vivement sollicité par le cabinet espagnol, signa, en 1797, un traité de paix avec la république française. Cette paix n'était qu'apparente: Buonaparte, qui se trouvait à Milan, était, par le moyen du journaliste Matta, son agent, en correspondance avec les jacobins de Naples, tandis que l'ambassadeur français, Lacombe-Saint-Michel, suivait, dans le même but, les instructions du général en chef. D'un autre côté, Acton entretenait en secret ses relations avec l'Angleterre, et faisait surveiller l'ambassadeur français. Il intercepta une correspondance de Buonaparte avec Lacombe, laquelle parlait d'une prochaine révolution à Naples, et contenait même les détails des dépenses déjà faites pour cet objet. On y lisait en outre cette phrase: « Il faut délivrer Naples » d'un roi qui lui est étranger, » et envoyer la reine à Vienne. » Une aussi importante découverte avertit Ferdinand IV qu'il devait se préparer à une prochaine guerre. Le prétexte ou la raison s'en offrit bientôt. Le général Berthier envahit (en 1798) les états romains: le roi de Naples s'allia alors avec l'Autriche, la Sardaigne, la Toscane, et l'on appela cette coalition *ligue italique*. Il leva une armée de soixante mille hommes, qu'il confia aux généraux Mack, Micheroux et Roger de Damas. Ferdinand IV annonça qu'il ne voulait que rendre Rome à son

légitime souverain, et il entra triomphant dans cette ville, avec la division de Damas, forte de dix mille hommes; mais bientôt Micheroux ayant été repoussé près d'Ancône, et Mack défait à Civita-Castellana, le roi de Naples se vit contraint de quitter Rome à la hâte et de retourner à Naples, où tout était confusion et désordre. Ferdinand s'embarqua, dans la nuit du 24 décembre 1798, avec ses trésors, sa famille, Acton, lady Hamilton (qui voulut accompagner la reine), et Aicola, son ministre de la guerre, qu'il tenait prisonnier, le croyant la cause de l'échec qu'avaient essuyé ses troupes. Le roi perdit, dans la traversée, un de ses enfants. Il avait laissé pour vice-roi de Naples le marquis Strongoli-Pignatelli; mais, tandis que Mack se disposait à défendre Capoue, le désordre qui régnait dans la ville se communiqua à l'armée, où un complot se forma contre ce général, qui, ayant pu s'évader, se livra lui-même aux Français. Le marquis Pignatelli prit le commandement de l'armée, et demanda un armistice qui ne lui fut accordé qu'après qu'il eut livré Capoue aux Français, et après s'être engagé à leur payer dix millions. Cet accommodement nuisait aux projets des jacobins de Naples; ceux-ci, feignant beaucoup d'attachement pour le roi, tentèrent d'assassiner le commissaire français. Mais le peuple, dans sa rudesse, montra un véritable amour pour son souverain. Réunis par leur chef, les lazaroni, aux cris de *vive Ferdinand IV*, s'emparèrent (le 16 janvier 1799) de tous les châteaux, et repoussèrent les jacobins. Le vice-roi pensa alors à son salut; il fit brûler la marine napolitaine par des vaisseaux portugais qui se trouvaient en rade, et s'embarqua pour Palerme, où il fut mis en prison par ordre du roi. Après trois jours d'anarchie, pendant lesquels le sang coula de toutes parts, des députés, nommés par le peuple, élurent pour leur chef le prince de Moliterno. Il se rendit auprès du général Championnet, qui se trouvait à Caserte; mais, dès qu'il fut parti, le peuple se révolta de nouveau. Alors le clergé, dans ces terribles circonstances, imagina de faire une procession de saint Janvier et de sa relique. Un sentiment religieux remplaça chez le peuple l'avidité du sang et du carnage; Moliterno, à son retour, trouva tout rentré dans l'ordre; mais les lazaroni refusaient de rendre Naples, et les Français voulaient s'en emparer à tout prix. Ils attaquèrent cette capitale le 21, et le 23 ils la prirent. Le général Championnet établit un gouvernement provisoire, présidé par le jacobin Loubère, et Moliterno fut envoyé en France comme ambassadeur. Cependant la tranquillité était loin d'être rétablie dans le reste du royaume de Naples. Les Calabrois, ayant à leur tête don Reggio Rinaldi, curé de la petite ville de Scalca, se disposaient à une vigoureuse résistance. Sur ces entrefaites, le cardinal Ruffo, arrive de Messine, s'unit à don Reggio, arbore la croix blanche, et à ce signe toutes les Calabres se soulèvent. Le fameux Fra-Diavolo, Sciarpa, Panganera et toute leur bande se rangent sous les drapeaux de Ruffo, qui reçut des renforts de Palerme, et

fut nommé, par Ferdinand IV, vice-roi du royaume. Ayant ainsi assemblé une armée assez considérable, Ruffo parcourut la Pouille, et défit en plusieurs rencontres, notamment à Cassano, le général français Duhesme. Il s'avançait vers la capitale, tandis que les chefs du parti républicain mettaient tout en œuvre pour se faire des amis. On avait levé des troupes, auxquelles on avait donné pour généraux Spinelli, Belpucci et Scipani, qui allèrent à la rencontre de Ruffo. En attendant, les jacobins tâchaient d'exciter l'enthousiasme général. Il y avait partout des sociétés patriotiques: celle des *Amis des lois*, qui prétendait surveiller le gouvernement, comptait plus de mille personnes. La princesse Belmonte déclama sur le théâtre contre la reine; et la marquise Fonseca enflammait les esprits par ses discours dans le journal qu'elle rédigeait. On vit s'établir des chaires dans les rues, où un certain Belloni, et autres ecclésiastiques indignes de ce nom, prêchaient *l'égalité*, la *fraternité*, en altérant le vrai sens de ces mots. Mais la consternation succéda à ce délire démagogique, lorsqu'on apprit que les généraux républicains avaient tous été battus par les royalistes, et que l'un d'eux, Roccaramana s'était réuni à ces derniers. Le cardinal Ruffo, après onze jours d'attaques diverses et de combats, se rendit (le 21 juin 1799) maître de la ville. Capoue et Gaëte furent ensuite attaquées : les garnisons françaises se rendirent; mais Ruffo excepta les Napolitains de la capitulation. Le roi, qui s'était approché du littoral de Naples, trouva cette exception trop sévère, destitua Ruffo, qui venait de lui reconquérir son royaume, nomma une *junte d'état*, composée en grande partie de Siciliens, et retourna à Palerme. Après le départ du roi et la destitution de Ruffo, le peuple se livra, les 8 et 9 juillet, à un affreux pillage. On brûla sept malheureux sur la place du palais; d'autres furent mis à mort dans le château de l'*OEuf*; d'autres encore, comme Rinaldi, Pagano, Ciaja, un Pignatelli, tous appartenant à des familles nobles, furent exécutés publiquement. Belloni, son collègue Putici, la princesse Belmonte et la marquise Fonseca furent pendus; enfin, depuis le mois de juin jusqu'à celui de décembre 1799, on immola un grand nombre de victimes, coupables sans doute, mais parmi lesquelles (les chefs républicains exceptés) on aurait pu en trouver plusieurs dignes de quelque indulgence. La famille royale revint à Naples (en janvier 1800). La reine fit, à cet époque, avec les trois princesses ses filles, un voyage à Vienne; et, quand on commença à oublier certaines exécutions un peu arbitraires, Marie-Caroline retourna à Naples. Cependant l'Espagne, dans un traité qu'elle avait conclu (en 1800) avec le consul Buonaparte, avait assuré l'intégrité du royaume de Naples, et par là le cabinet de Madrid s'acquit une grande influence sur celui de Naples. Acton fut définitivement éloigné, et une double alliance, depuis long-temps souhaitée par les deux augustes frères et rois, fut enfin effectuée. Une princesse de Naples se maria avec Ferdinand VII (alors prince des Asturies), et une infante d'Es-

pagne fut accordée au prince héréditaire des Deux-Siciles (qui est aujourd'hui roi de Naples). Les deux mariages furent célébrés, le 6 octobre 1802, à Barcelone, où la cour de Madrid s'était rendue. (L'infante et la princesse de Naples moururent quelques années après.) Presqu'au moment où l'on négociait ces mariages, l'Autriche avait conclu à Lunéville une paix particulière avec la France, laissant ainsi Naples à la merci des Français. Ensuite, et par le traité de Florence du 28 mars 1801, Ferdinand IV fut obligé de céder à Buonaparte les *Presides*, *Porto-Longone*, *Piombino*, et de garder dans ses états des troupes françaises, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Égypte. Deux ans après se renouvela la guerre entre l'Autriche et la France, qui envoya encore, sous divers prétextes, de nouvelles troupes occuper plusieurs ports napolitains de l'Adriatique. Enfin, en 1805, à l'occasion d'une autre guerre entre les deux même puissances, Buonaparte accorda au roi de Naples la neutralité, à condition qu'il n'admettrait point dans ses états de troupes appartenant aux puissances belligérantes. Mais dans la même année une division de 12 mille Russes et Anglais débarque tout à coup à Naples; le roi croit voir en eux des défenseurs de ses droits, et place son armée sous les ordres du général russe Lascy. Dans ce moment, Napoléon gagne la bataille d'Austerlitz; les Russes quittent le royaume de Naples, et Buonaparte prononce la déchéance de Ferdinand IV. Il donne la couronne de ce prince à Joseph Buonaparte son frère, et le malheureux roi et sa famille sont reconduits à Palerme par les vaisseaux anglais. L'Autriche venait de faire la paix avec la France (à Presbourg, 26 décembre 1805), et abandonnait de nouveau son ancien allié et son parent. Tandis qu'à Joseph Napoléon (qui alla occuper le trône d'Espagne) succédait Joachim Murat (*voy.* ce nom), la mésintelligence s'était établie en Sicile entre la reine et les Anglais. Ceux-ci voulaient commander en maîtres, et la reine ne voulait rien perdre de son autorité. Le roi, accoutumé depuis long-temps à suivre les avis de cette dernière, chercha en vain à lui obtenir des Anglais la même déférence; ils ne voulurent jamais traiter avec Marie-Caroline. Acton, qui avait repris son ancienne influence, balança quelque temps entre la reine et ses adversaires, et se déclara enfin pour ces derniers. Marie-Caroline tâcha de se procurer l'appui des grands et du peuple; les *Vêpres siciliennes* allaient peut-être se renouveler; mais les Anglais, qui se tenaient toujours sur leurs gardes, surent prévenir et déjouer tous les complots. Le roi, fatigué de ces discordes continuelles, céda la couronne à son fils, le prince héréditaire. Mais ce prince se montrant toujours soumis aux volontés de sa mère, les Anglais résolurent de l'en séparer. Acton était mort en 1808, et cet événement n'avait apporté aucun changement à la situation de la reine; elle se vit donc forcée de quitter la Sicile par ordre des Anglais, dont elle avait été, lors de sa grande influence, la plus constante alliée. Lady Hamilton, qu'elle avait trop tendrement aimée, l'avait aussi quittée, et s'était rendue en Angle-

terre. (*Voyez* Marie-Caroline.) La chute de Napoléon, en avril 1814, ne priva pas encore Murat d'un trône usurpé. L'Autriche le lui avait garanti pour le détacher de son beau-frère et son bienfaiteur. Mais, à la seconde déchéance de Buonaparte, Murat, qui s'était réuni à lui, fut enfin battu et chassé du royaume de Naples, où il fut fusillé quelque temps après. Après dix ans d'absence, Ferdinand revint dans sa capitale et reprit son titre de roi. Murat avait laissé des partisans soudoyés dans Naples; ceux-ci, réunis à d'anciens jacobins, méditaient une conjuration; mais Louis de Médicis, successeur d'Acton, sut la faire avorter, en punissant les principaux fauteurs, et inspirant aux autres une terreur salutaire. Le roi de Naples, devenu veuf de Marie-Caroline, morte le 8 septembre 1814, se maria aussi en 1816, avec madame d'Artiano, duchesse de Florida. La seule fille qui lui restait, la princesse Amélie, étant déjà mariée avec le duc d'Orléans, il forma une nouvelle alliance avec la France, en 1816, par le mariage de la princesse Caroline-Ferdinande-Louise, sa petite-fille, avec le duc de Berri. (*Voy.* ce nom.) Jusqu'en 1820, Ferdinand IV jouit d'une tranquillité parfaite; mais une secte ennemie de toute dépendance civile et religieuse, la secte dite des *Carbonari*, s'était propagée de l'Allemagne jusque dans le royaume de Naples; plusieurs anciens jacobins étaient associés à cette secte qui comptait dans son sein des personnages d'un rang supérieur. Ces carbonari méditaient depuis long-temps un bouleversement nouveau dans ce pays, et avaient des correspondances dans toutes les parties de l'Europe. Un de leurs *inspirés*, lieutenant au régiment de Bourbon-cavalerie, en garnison à Nola, secondé par un prêtre nommé Louis Menichini, se dirige, le 2 juillet, vers Avelino, à la tête d'un escadron du même régiment. Le général Pépé, qui, avec la milice et les habitants du pays, devait les combattre, s'unit à eux; tous demandent à grands cris la constitution des *Cortès*, comme la plus anti-royaliste; en peu de jours la fermentation se répand sur tous les points du royaume, et Ferdinand IV, pour éviter l'effusion du sang, promet d'adopter la constitution proposée. Les insurgés ne lui laissent aucun délai. Le roi annonce, le 7, que sa santé ne lui permettant plus de s'occuper du gouvernement, il nomme son fils vicaire-général du royaume. Pépé entre à Naples le 9, et, le 12, le roi et la famille royale se voient forcés, sous les baïonnettes et les canons des insurgés, de jurer la constitution. La constitution ainsi proclamée, loin de ramener la paix, ne fit qu'augmenter le désordre. La Calabre, la Sicile, les Abruzzes, demandent une constitution particulière. A Naples, on avait établi un parlement, deux *juntes* et autres nouvelles branches de gouvernement. Le peuple murmurait contre ces innovations : le 14, il se révolta, et répandit beaucoup de sang, ainsi que cela avait déjà eu lieu en d'autres parties du royaume, et notamment à Palerme. De nouveaux ambassadeurs furent envoyés par les carbonari en Russie et en Autriche, qui refusèrent de les recevoir : celle-ci fit, en outre, entrer des troupes en Italie, et les souverains assemblés au congrès

de Laybach, invitèrent le roi de Naples à se rendre auprès d'eux. Ferdinand déféra à cette invitation. Quand il fut arrivé à Laybach, les souverains désapprouvèrent les innovations faites dans son royaume, et en demandèrent l'occupation temporaire par une armée aux ordres de Ferdinand lui-même, qui devait rétablir les choses dans l'état où elles étaient avant le 6 juillet. Le général Pépé, qui comptait sous ses ordres plus de quarante mille hommes, se disposa à combattre pour maintenir la constitution. Le 7 mars, il eut un léger engagement avec l'armée autrichienne, qui était commandée par le prince royal Ferdinand, le général Frimont, le prince de Lichtenstein et le général Schwartzemberg. D'une autre part, le général Fernando Carrascosa cherchait à s'opposer aux Autrichiens, mais ceux-ci, dans une affaire décisive, défirent les généraux constitutionnels, et leurs troupes s'étant débandées, Pépé, Carrascosa, et d'autres révolutionnaires, se sauvèrent à l'étranger. Les Autrichiens, après s'être emparés de Capoue, le 21 mars, entrèrent à Naples le 24, n'ayant eu à livrer qu'un seul combat. Le peuple les reçut avec des acclamations répétées de *vive notre roi Ferdinand!* Un gouvernement provisoire fut aussitôt établi; on arrêta un grand nombre de factieux, dont plusieurs furent punis. Sous le règne de la légitimité, tout rentra bientôt dans l'ordre, en dépit des vociférations, des plaintes, et des manœuvres de tous les soi-disant *libéraux* de l'Europe, qui voudraient *diviser les peuples et détrôner les rois, pour s'enrichir ou régner.* La rentrée de Ferdinand dans Naples fut un véritable triomphe. Au bout de quelques mois, les troupes autrichiennes commencèrent à évacuer les états napolitains, où leur présence n'était plus nécessaire, et c'est au milieu d'une tranquillité générale dans tout son royaume, que Ferdinand IV, frappé d'apoplexie, mourut en février 1825, âgé de 74 ans. Gorani, écrivain, italien, et qui a traité avec si peu de ménagement la plupart des souverains de l'Italie, parle avec admiration de la bonté et de la droiture des vues de ce monarque. Ferdinand était doux, affable, bienfaisant, extrêmement populaire; mais il eut la même faiblesse qu'on a reprochée à Charles IV son frère; l'un et l'autre s'étant laissé gouverner despotiquement par leurs épouses, dont l'ambition démesurée empêcha que les qualités de ces deux princes ne brillassent dans tout leur éclat. La bonté du cœur de Ferdinand se manifesta surtout lors du terrible tremblement de terre qui détruisit, en 1783, Messine et une grande partie de la Calabre. Pendant plusieurs jours il ne prit point de repos; il abandonna ses occupations favorites, et épuisa sa cassette particulière pour voler au secours des malheureux que le tremblement de terre avait ruinés. On lui doit l'établissement de plusieurs hôpitaux et de différents hospices, entre autres l'établissements de *Santo-Leucio*, dont on trouve les détails dans un ouvrage que le roi fondateur a rédigé lui-même, et qui a été traduit en français par l'abbé Clemarou, avec ce titre : *Origine de la population de Saint-Leucio, et ses progrès avec les lois pour sa bonne police*, par Ferdinand IV.

FERDINAND DE CORDOUE, célèbre Espagnol du XVe siècle, passait pour un prodige de science en son temps. Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Hales, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent, comme on eût été alors très peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il peignait, chantait, dansait, jouait des instruments aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talents le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savants de Paris l'admirèrent beaucoup en 1445. On lui attribue un traité: *De artificio omnis scibilis*, et des *Commentaires* sur l'Almageste de Ptolémée, et sur une grande partie de la Bible. [A dix ans, Ferdinand de Cordoue avait terminé la grammaire latine et la rhétorique. Sa mémoire était prodigieuse, et il retenait tout ce qu'il apprenait. Il récitait quatre pages du Cicéron, après les avoir lues une seule fois. A vingt-cinq ans il était docteur de toutes les facultés, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, les mathématiques, possédait la médecine, la théologie, et savait par cœur la Bible, plusieurs ouvrages des saints pères, ceux des philosophes et médecins grecs et arabes. Il obtint une pension de la reine Isabelle de Castille, et soutint plusieurs thèses à l'université de Paris.

FERDINAND LOPEZ de Castanda, Portugais, accompagna son père dans les Indes, où il allait en qualité de juge royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris 1554, in-4°, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait au XVIe siècle.

FERDINAND (Charles), natif de Bruges, poète, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastère de Chézal-Benoît, à 12 lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres: 1° *De tranquillitate animi*, Paris, 1512; 2° *Monasticarum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement: *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-fol.

FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 39 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Divinarum Scripturarum thesaurus*, in-fol., 1574. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture suivie par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné, trois ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI (Épiphane), médecin célèbre, né à Misagna dans la terre d'Otrante le 2 no-

vembre 1569, professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et casus medici*, à Venise, in-folio, 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : 1° *Theoremata medica*, Venise, 1611, in-fol; 2° *De vita proroganda, juventute conservanda et senectute retardanda*, Naples, 1612, in-4°; 3° *De peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait Hippocrate, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté.* Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement : *Je serais*, lui répondit-il, *indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même.* Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien; le second paraît se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide. [On trouve dans les *Vite de' letterati salentini* de Dominique de Angelis, une notice biographique sur Ferdinandi, qui a été fort bien analysée par Nicéron, tome 21 de ses Mémoires.]

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Manssour), le plus célèbre des poètes persans, né d'une famille obscure, l'an 916 ou 917 de l'ère chrétienne, répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des rois*, en vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdoucy, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de 60 mille distiques. Ferdoucy mourut le 23 février 985. [M. Silvestre de Sacy, qui a traduit la *Vie* de Ferdoucy a inseré dans le t. IV du *Magasin Encyclopédique* de 1813, des détails sur le Châhnâmel, ou *Poème historique sur les rois de Perse*, et sur les traductions qu'on a faites de ce poème.]

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Écosse, en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres et il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée; la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société, et une pension de 50 livres sterling. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : 1° *Traité de mécanique*, 1770; 2° *Introduction à l'électricité*, 1772; 3° *Introduction à l'astronomie*; 4° *L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770; 5° *Leçons sur des sujets choisis de mécanique, hydrostatique, hydraulique, pneumatique et optique*, 1776; 6° *Traité de per-*

spective, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre; il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits; ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

FÉRIOL. *V*. PONT-DE-VESLE.

† FERLET (L'abbé Edme), naquit à Nancy, et étudia dans cette université, où il devint professeur de belles-lettres. S'étant rendu à Paris, il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Louis du Louvre, et devint dans la suite secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il resta ignoré jusqu'à l'époque du concordat, en 1801, qu'il fut réinstallé comme secrétaire. Il est mort à Paris le 24 novembre 1821, âgé d'environ 70 ans. On a de lui: 1° *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la litterature*. Cet ouvrage, couronné par l'académie de Nancy en 1772, a été imprimé à la suite d'un *Discours* que prononça M. de Solignac au nom de l'académie. 2° *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8°; 3° *Eloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8°; 4° *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*, 1784, in-8°; 5° *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques*, etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 vol. in-8°; 6° *Réponse à un écrit anonyme* intitulé: *Avis aux lecteurs sans partialité*, 1801, in-8°. Cet *Avis* était une critique de ses *Observations*, à laquelle Ferlet répondit victorieusement.

† FERLONI (Severin-Antoine), savant ecclésiastique italien, naquit dans les états de l'Église en 1740. La facilité qu'il eut de consulter dans les archives les plus anciennes des églises d'Allemagne et d'Italie, lui donna une connaissance profonde de l'histoire ecclésiastique et de la discipline de l'Eglise. Il se concilia, par son érudition et ses talents pour la chaire, l'estime et la protection des cardinaux. Le pape lui-même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Ferloni avait été nommé grand-prieur de l'ordre Constantinien. Après de longues recherches et un travail de trente ans, il allait publier une *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, qui aurait formé 30 vol. Lorsque Rome fut envahie par les armées françaises (1798), le domicile de Ferloni fut comme beaucoup d'autres en proie aux perquisitions révolutionnaires. Ses manuscrits furent enlevés, déchirés ou dispersés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu ce qui lui avait coûté tant de veilles et de travaux. Ce malheur abattit sa fermeté; et sa pauvreté le rendant trop docile aux vues des despotes révolutionnaires qui voulaient asservir l'Italie, il leur prêta sa plume pour les aider à subjuguer l'esprit du peuple, composant en faveur de leurs principes des *Homélies* dans lesquelles il amenait des passages de l'Écriture sainte. Quand Buonaparte se fit roi de l'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil du vice-roi, et ce fut lui qui composa ces adresses adoptées par quelques évêques complaisants dont retentirent en 1810 les journaux d'Italie et de France.

Il alla encore plus loin, il composa dans les mêmes vues un ouvrage intitulé : *Dell'autorità della Chiesa secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage plus que hardi en matière ecclésiastique, malgré son désir, ne put être publié, à cause du refus courageux des censeurs, qui ne voulurent jamais y mettre leur approbation. Malgré son dévoûment à la cause de l'usurpateur, Ferloni ne put améliorer sa fortune. Il vécut dans un état voisin de la détresse, et ne retira d'autre fruit de sa coupable complaisance, que la perte d'une estime que lui avaient méritée ses talents. Il mourut à Milan le 23 octobre 1813,

FERMAT (Pierre), conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Pascal, Aoberval, Huyghens, et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs *Lettres* dans le recueil de celles de Descartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera mathematica*, en 2 vol. in-fol. La géométrie lui a presque autant d'obligation qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'était d'ailleurs un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

FERNAND. *Voy.* FERDINAND (Charles).

FERNANDEZ DE CORDOUE. *V.* GONZALVE.

FERNANDEZ (Antoine), naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur d'Écriture sainte à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les Indes orientales; de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, et mourut consumé de travaux et comblé de mérites à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les visions de l'ancien Testament*, imprimé à Lyon.

† FERNANDEZ (Jean), voyageur portugais, né à Coïmbre en 1418, fit partie de l'expédition que l'infant don Henri de Portugal envoya en 1446, pour poursuivre les découvertes sur les côtes d'Afrique. Il est le premier Européen qui ait osé pénétrer dans l'intérieur de ce pays. Ses compatriotes retirèrent un grand fruit de ses découvertes. Il fit en 1448 un second voyage au nord du cap de Nun, avec Diego Guilhomen. Pendant qu'il était descendu à terre, une bourrasque emporta le vaisseau loin de la côte, et l'infortuné navigateur resta seul et sans secours sur une terre étrangère; on ignore quel fut son sort.

† FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol, né à Carthagène en 1536, fit plusieurs découvertes; mais tout ce qui concerne ses voyages est couvert d'obscurité par le soin que l'Espagne mettait à cacher ce qui aurait pu faciliter aux autres puissances de l'Europe les moyens de lui disputer la possession de l'Amérique. Il se fraya une nouvelle route pour aller du Pérou au Chili, en évitant les vents de sud, qui ren-

daient la traversée longue et pénible. Dans un de ses voyages, il découvrit en 1571 les îles qui portent son nom, et qui depuis ont été visitées par plusieurs navigateurs, et entre autres par Dampiere et Anson, qui en ont donné de bonnes descriptions; il paraît qu'il obtint la concession de la plus grande de ces îles, et qu'il y forma un établissement; mais il l'abandonna bientôt après, n'y laissant que quelques élèves qui s'y multiplièrent prodigieusement. Dans une autre traversée, il découvrit en 1574, au nord des îles *Fernandez*, celles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise. Encouragé par ce succès, il partit du Chili en 1576 pour faire de nouvelles découvertes. Il parcourut à peu près 40 degrés, vers l'ouest et le sud-ouest. Il eut en vue après un mois de navigation, une côte qu'il regarda comme un continent. Les indigènes étaient blancs et bien faits. Ils accueillirent bien les Espagnols, qui, ravis de cette découverte, revinrent au Chili pour y préparer une expédition plus considérable. Mais Fernandez ayant différé le projet pour des raisons qu'on ne connaît pas, mourut quelque temps après, et l'affaire tomba dans l'oubli. Plusieurs savants géographes ont pensé que la terre découverte par Jean Fernandez, était située sous le parallèle du 40e degré austral. Jean Louis Arias parle de cette découverte avec assez de détail dans son *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, Valladolid, 1609; traduit en anglais par Dalrymple, Edimbourg, 1773. Il en inséra aussi un extrait dans sa *Collection historique*, dont le livre intitulé : *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduits de l'anglais de Dalrymple, par Friville, n'est qu'un abrégé.

† FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, naquit à Lisbonne en 1566. Envoyé à Goa en 1602, il pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en Arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segued, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince chargea Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III. Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Féciur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés et leurs dépêches saisies, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et sa compagnie partirent de Goïam au mois de mars 1613. Arrivés dans l'Alaba, ils furent arrêtés et mis en prison par ordre du souverain de ce pays, prince mahométan. Il les aurait fait mourir sans les lettres et les présents du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'ils rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans lequel ils avaient plusieurs fois risqué de perdre la vie. Après la mort du P. Paèz, chef de la mission, il en remplit quelque temps les fonctions; mais Fadil-

las, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, le P. Fernandez revint à Goa, où il mourut le 12 novembre 1642. On connaît de ce père, 1° en éthiopien, un *Traité des erreurs des Éthiopiens*, Goa, 1642, in-4°, impr. avec des caractères éthiopiens, envoyés par Urbain VIII. 2° Dans la même langue, une *Traduct.* du Rituel romain, 1626; 3° en dialecte amharique, une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques; 4° *Voyage à Gingiro, fait avec Féciur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie* en 1613, *contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec des particularités curieuses.* Ce voyage a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette relation y est renfermée en 22 pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé '*Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un éthiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

†FERNANDEZ (Jean-Patrice), jésuite et missionnaire au Paraguay, était aussi Espagnol. Il a publié la *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729; 1 vol. in-8°, et en latin, *ibid.*, 1733, 1 vol. in-4°; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission. Le P. Jean-Patrice se disposait à en aller fonder une à Chaco, lorsqu'il mourut en 1772.

†FERNANDEZ-THOMAS (Manoël), naquit à Lisbonne vers 1760; il fut un des agents les plus actifs et le principal auteur de la révolution de Portugal, du 26 août 1820. Une Biographie portugaise, en parlant de la reconnaissance que méritaient les auteurs de la *régénération du Portugal*: « Nous la devons sans doute, dit-elle, à » nos illustres régénérateurs, » qui ont si bien mérité de la » patrie; mais parmi eux, *au premier* qui donna l'impulsion » au grand acte qui restitua à la » nation sa souveraineté essentielle, *à l'illustre Manoël Fernandez-Thomas!* » Don Manoël était juge de Porto, lorsqu'en récompense de ses travaux révolutionnaires, il fut nommé, par le *congrès constituant*, député aux Cortès, dont il devint bientôt vice président. Quand la constitution fut publiée, il vota pour une amnistie générale. Après avoir opiné que le congrès ne devait pas aller au-devant du roi, il fut de la députation qui se rendit à bord du vaisseau qui avait transporté S. M. de Rio-Janéiro au port de Lisbonne. Il s'opposa ensuite au *veto* absolu, et demanda que le *veto* royal suspensif ne s'appliquât pas aux articles de la constitution que le roi devait accepter ou refuser. Il fit affecter les revenus des établissements ecclésiastiques supprimés aux créanciers de l'état, et provoqua la loi sur la liberté de la presse, pour les délits de laquelle il vota, au *maximum*,

une forte amende et dix années de prison. Lors de l'extinction du saint-office, il demanda qu'on donnât pour seuls motifs les lumières du siècle, et son incompatibilité avec un pays d'hommes libres. Le patriarche de Lisbonne n'ayant pas voulu prêter serment à la constitution, il vota pour qu'il fût entendu, jugé, et fit ensuite supprimer le patriarcat. Il appuya le projet tendant à écarter des emplois les ennemis de la constitution. Il parla en faveur de l'établissement du jury, dont les membres devaient, selon lui, être élus par le peuple, et les déclara juges compétents dans les matières religieuses. Nous passerons sous silence d'autres motions de ce député, qui portait dans la tribune tout le délire d'un démagogue, et qui se montra un des plus ardents adversaires du roi et de son auguste famille. Il mourut à Lisbonne, le 20 novembre 1822, sans se douter que le monstrueux colosse qu'il avait contribué si puissamment à élever allait tomber en ruines.

FERNEL (Jean-François), médecin et mathématicien célèbre, natif de Clermont en Beauvaisis, vint au monde en 1497. Le père Daire le fait naître en 1485 à Mont-Didier. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies : sa *Pathologie* en fait foi. Fernel la vit lire, de son vivant, dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont: 1° *Medicina universa*, 1656, Utrecht, in-4°; 2° *Medici antiqui græci, qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins latins*, sur la même matière, ont été imprimés en 1547, in-fol.; 3° *Concilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, etc. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius, trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumène qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « Ce qui prouve, dit un auteur, » que Fernel n'avait pas cet entêtement philosophique, déterminé plutôt à nier des choses constatées, qu'à convenir de l'impossibilité de les expliquer sans recourir à des vérités religieuses. » Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savants ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. « Ce » grand médecin, dit un auteur » moderne, considérait cette » langue comme la seule assortie à sa profession, et eût » regardé comme un blasphème » en matière de science, comme en matière de morale, le

» projet de traiter la médecine » en langue vulgaire. Une telle » innovation, fruit de l'ignorance et de la corruption de ce » siècle, ne s'était point offerte » à l'esprit des grands hommes » qui nous ont devancés dans la » carrière des connaissances hu» maines. Indépendamment des » vues de décence et de mora» lité qu'une langue antique et » chaste peut seule réaliser, la » nature même de la médecine, » ses opérations et son but s'op» posent à cette innovation. Les » langues modernes changent » continuellement, le résultat » des mots et des constructions » n'est point irrévocablement » fixé. Il en naîtrait des équivo» ques terribles; des termes in» connus et mal interprétés, qui, » dans une science de cette na» ture, seraient d'une consé» quence affreuse. Un médecin, » quelque habile qu'il fût, ne » pourrait soigner que les pay» sans ou les bourgeois de son » canton. Il serait nul pour les » malades dont il ne compren» drait pas la langue; au lieu » que la langue universelle le » met à même de les servir tous, » au moins ceux qui la savent » également ou qui trouvent un » interprète de la leur, ce qui » ne manque nulle part où il y » a un ecclésiastique ou un hom» me tant soit peu lettré. » L'étude était la principale, ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel. [Voici la liste de quelques-uns de ses ouvrages : 1° *Monacospherium sive astrolabii genus; generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-fol.; 2° *De proportionibus libri duo*, 1528; in-fol.; 3° *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in-fol.; 4° *De naturali parte medicinæ, libri septem*, 1542, in-fol.; 5° *De abditis rerum causis, libri duo*, 1548-51-52, in-fol.; 1560, Venise; 1550, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé plus de trente fois. 6° *Medicina*, Paris, 1554; Lyon, 1564; Venise, 1564, in-8°; 7° *Thearapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8°, et 5 autres éditions; traduit en français par du Teil, Paris, 1648, in-8°, etc.

FÉRONIE, déesse des bois, des vergers et des affranchis, tirait son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourdhui Saint-Silvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avait un temple, ceux qui voulurent emporter la statue s'étant aperçus que le bois dont elle était faite reprenait sa verdure, la laissèrent. Son fils Hérilus avait reçu d'elle trois âmes, il n'en fut pas moins tué par Evandre, mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au huitième livre de l'Énéide :

Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat; terna arma movenda,
Ter letho sternendus erat.

FERRACINO (Barthélemi), né en 1692, à Solagna près de Bassano, montra dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie qui, par le moyen du vent, faisait très promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux, et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des horloges qui, quoique très simples, produisaient beau-

coup d'effets différents. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procurateur Bellegno. Cette machine élève l'eau à 33 pieds, mesure du pays; c'est la vis d'Archimède. Enfin, c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassano doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument. Le marquis Poleni disait qu'il était étonné de deux choses : la première, de ce que toutes les fois qu'on présentait à Ferracino une machine, quelque bien faite qu'elle fût, cet habile mécanicien trouvait encore le moyen de l'améliorer et de la simplifier; la seconde, de ce qu'il produisait tous ces chefs-d'œuvre sans savoir lire. M. François Memmo a publié la Vie et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1764, in-4°.

FERRAND (*Fulgentius Ferrandus*), diacre de l'Église de Carthage au VIe siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des canons*, une *Exhortation au comte Reginus sur les devoirs d'un capitaine chrétien*, et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

FERRAND (Jean de). *Voyez* FERRAULT.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'amour*, in-8°, Paris, 1623.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité; mais cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix; il écrit en savant qui n'est que savant et qui raisonne de même. On a de lui : 1° un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, in-4°, 1683; 2° *Réflexions sur la religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie; 3° le *Psautier latin-français*, 1686, in-12; 4° quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Église contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1585, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents liv. la pension de huit cents qu'il lui avait accordée en 1680. 5° *Traité de la connaissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois, Paris, 1706, in-12; 6° une *Lettre* et un *Discours* pour prouver le monachisme de saint Augustin; opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719 à 42 ans, faisait de petites chansons galantes. Il rivalisa avec Rous-

seau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des *Chansons* de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet de chambre de Louis XIV, et membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un *Traité* curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

FERRAND (.....), médecin et voyageur français, né vers 1670, devint médecin du kan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement; et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites qui étaient dans cette capitale à établir une mission dans la Crimée. Le P. Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des kans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il a laissé : 1° *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*; 2° *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux ont été insérés dans le tome 10 du recueil des voyages au nord et dans le tome 3 des Lettres édifiantes, nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages judicieux et bon observateur.

† FERRAND (Marie-Louis), général de division, commandant de la Légion-d'Honneur, naquit à Besançon le 12 octobre 1753. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa le parti des armes, et fit toutes les campagnes d'Amérique dans le corps de Rochambeau. A son retour en France il s'engagea dans un régiment de dragons, et devint secrétaire de son colonel. En 1792 il était chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur, il fut jeté en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il eut alors un avancement rapide. Il servit en qualité de général de brigade dans les armées de l'ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement voulut se mettre en possession de Saint-Domingue, dont la partie espagnole venoit d'être cédée à la France par le traité des Pyrénées, Ferrand fut désigné pour faire partie de l'expédition. Après la mort du général Leclerc, qui avait soumis l'île entière en quatre mois, une insurrection des Nègres ayant éclaté sur tous les points, le général Ferrand songea à mettre la partie française à l'abri des révoltés; mais l'occupation du Cap par Dessalines le força de se replier sur Santo-Domingo : le gouvernement lui en fut déféré. Et lorsqu'en 1805 Dessalines s'avança à la tête de vingt-deux

mille nègres, il fit, avec le secours des habitants, une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, les secours qu'il avait demandés à l'amiral Missiessi étant arrivés, Dessalines fut battu sur tous les points, et forcé de lever le siége. Dès ce moment la partie orientale jouit d'une tranquillité parfaite jusqu'au moment où l'on reçut en Amérique la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les Français (1808). Le gouverneur de Porto-Rico en instruisit Ferrand par une déclaration de guerre, tandis que la plus grande partie des colons commençait à regarder les Français de mauvais œil, malgré les bienfaits dont Ferrand les avait comblés. Une révolte éclata à Barahoude dans les premiers jours d'octobre. Ferrand sortit de Santo-Domingo pour aller étouffer l'insurrection: il joignit les rebelles le 7 novembre à Palo-Himado. Quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes, et que les ennemis fussent quatre fois aussi nombreux, il les attaqua avec vigueur. Le combat fut long et opiniâtre; mais enfin les Français succombèrent sous le nombre, et Ferrand, après des prodiges de valeur, s'ôta la vie d'un coup de pistolet, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs (7 novembre 1808). On trouve des détails sur ce général et ses opérations administratives dans un ouvrage intitulé : *Précis historique des événements de la partie de l'île de Saint-Domingue*, par M. Gilbert Guillemin, Paris, 1811, in-8°.

† FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri Becays), général de division, né le 16 septembre 1736, embrassa très jeune la carrière des armes, et fit dans le régiment de Normandie, où il était lieutenant, les campagnes de 1747 et 1748, et servit avec distinction dans la guerre de sept ans. Ses services furent récompensés en 1767 par la croix de Saint-Louis. Lorsque la révolution éclata, il était major commandant de Valenciennes; les habitants de cette ville lui ayant déféré le commandement de la garde nationale, il fut assez heureux pour maintenir le bon ordre. Promu au grade de maréchal de camp, il se rendit à l'armée du nord, et commanda l'aile gauche de l'armée à la célèbre bataille de Jemmapes (6 novembre 1792). Le succès de cette victoire mémorable fut dû en grande partie au courage et à l'habileté des manœuvres du général Ferrand. Ayant eu son cheval tué sous lui, il chargea à pied à la tête de ses colonnes. Nommé général de division après cette affaire, il fut chargé de la défense de Valenciennes, où il refusa de recevoir les troupes du général en chef Dumourier, devenu suspect au parti républicain. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferrari, vint attaquer la place le 5 mai. Le général Ferrand, quoique avec une faible garnison, fit une brillante défense, ne capitula que le 28 juillet 1793, après avoir soutenu quatre assauts, et lorsque la place avait trois brèches ouvertes, dont une seule offrait un passage facile à quarante hommes de front. Malgré cette belle défense, il fut à peine arrivé à Paris, qu'il y fut incarcéré par ordre de Robespierre, et ne recouvra sa liberté que neuf mois après, à la chute de ce terroriste. Il demanda alors et obtint sa re-

traite. En 1802, le premier consul le nomma préfet de la Meuse-Inférieure. Il remplit plusieurs autres fonctions, et mourut à la Planchette, près de Paris, le 28 novembre 1805. Quelques mois avant sa mort, il publia un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8°.

† FERRAND (Le comte Antoine), ministre d'état, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, etc., naquit en 1751. Il était d'une famille noble et ancienne qui s'était distinguée dans la carrière des armes et dans celle du barreau. Avant la révolution, il était conseiller au parlement, où, jeune encore, il se fit remarquer par ses talents, par son éloquence et son attachement aux véritables intérêts du trône et des peuples. Il en donna une preuve, ainsi que de sa noble franchise, lorsque, en 1787, Louis XVI présenta au parlement un édit qui ordonnait la création d'emprunts graduels et successifs pendant cinq années. Les orateurs les plus marquants de l'assemblée s'efforcèrent de détourner le roi de cette résolution; Ferrand fut de ce nombre; il adressa au roi un discours très éloquent dans lequel il lui rappela ce qui s'était passé sous le règne précédent, lorsque Louis XV adopta (en 1770) dans une occasion semblable, et contre sa première résolution, l'avis de M. Michau de Monthlin, avis qui fut adopté unanimement par l'assemblée. « Je vous conjure, sire, poursuivit-il, de » vous souvenir de cet heureux » exemple, et daigner adopter » l'avis qui réunit la majorité » des suffrages. Ah! combien » cet accord entre le monarque et le parlement serait à » la fois honorable pour les magistrats et avantageux pour la » chose publique!........ Cette » séance doit faire époque dans » le règne de votre majesté, » peut-être dans l'histoire. Elle » a été signalée par une grande » liberté d'opinions : faites, » sire, qu'elle se termine sous » les mêmes auspices. Ce nouveau bienfait est ce qui peut » le plus contribuer à affermir » le crédit public, à inspirer la » confiance. » Mais Ferrand ne fut point écouté, et la délibération fut terminée par les formes des *lits de justice*. Le comte Antoine s'était marié (en 1780) avec la fille du président Rolland, qui périt (en 1793) sous la hache révolutionnaire. Il se déclara en 1789 contre les maximes insidieuses que propageaient les innovateurs, émigra en septembre de la même année; et, ne pouvant plus servir la France dans la France elle-même, il crut lui devenir utile en s'attachant au prince de Condé, qui, dès sa première campagne, l'admit dans son conseil. Pendant son émigration, il publia plusieurs ouvrages, où il défendait les droits de son souverain; à la mort de Louis XVI, il fit partie du conseil de régence. Il rencontra, à Ratisbonne (en 1795), madame de Bombelles, qui lui fournit des *notes* sur l'infortunée princesse madame Élisabeth, dont il écrivit l'*Éloge*. Ferrand rentra en France en 1801, ne se mêla nullement d'affaires politiques, et se livra à des occupations littéraires. Peu de temps après son retour, il publia l'excellent ouvrage de l'*Esprit de l'Histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à*

son fils, etc. Il y établit un principe digne d'être gravé dans tous les esprits, savoir : « *Que nul n'a le droit de vouloir une révolution.* » Cet ouvrage lui attira des persécutions du gouvernement d'alors, et plus particulièrement encore à cause du *Discours* de *Viomandus*, dans lequel il s'agit d'un général qui ramène sur le trône un roi légitime (Childéric). L'ouvrage fut défendu par ordre de la police, mais il ne fut que plus recherché, et l'on paya jusqu'à deux louis un seul exemplaire. Toujours occupé de ses travaux littéraires, Ferrand ayant appris que le libraire Desenne possédait les manuscrits de l'*Histoire de Pologne* par Rulhières, il lui proposa de la continuer, et y travailla trois ans consécutifs. Il allait la publier, lorsqu'il trouva un puissant obstacle dans l'avidité du chef de la police de la librairie (Esmenard), qui prétendait avoir part aux bénéfices de l'édition. L'auteur eut à souffrir encore d'autres désagréments pour cet ouvrage. Il y avait conservé presque le texte entier de Rulhières, n'y avait rectifié que les dates, les époques, et retranché le mot de *barbares*, dont le premier auteur se servait en parlant des Russes. Ce même livre fut soumis à M. Daunou, chargé de l'examiner, et qui s'éleva contre le changement fait par Ferrand du mot *barbares*, l'accusant d'être plus barbare que les Russes eux-mêmes. Lors de l'affaire du général Mallet (en 1812), on fit courir le bruit que Ferrand, ainsi que MM. Mathieu de Montmorency et de Noailles, y étaient impliqués; mais cette supposition, dénuée de fondement, n'eut pas de suites fâcheuses. Après la déchéance de Buonaparte (le 31 mars 1814), plusieurs royalistes distingués se réunirent chez M. Lepelletier de Morfontaine, ancien magistrat, pour délibérer sur le parti que l'on devait prendre pour être utile à la cause des Bourbons. Ferrand, qui était du nombre, parla avec énergie des princes légitimes, et fut d'avis d'avoir recours au sénat pour les rappeler. Les cris unanimes de *point de sénat* ayant interrompu l'orateur, celui-ci proposa alors de s'adresser à l'empereur Alexandre, qui venait d'entrer dans Paris. On convint d'envoyer à ce monarque une députation pour lui demander qu'il rendît à la France les augustes descendants d'Henri IV. La députation, composée de MM. Lepelletier, le duc de Larochefoucault-Doudeauville, de Châteaubriand, Laferté-Meun, Ferrand et Semallé, fut honorablement accueillie par M. de Nesselrode, qui l'assura des bonnes intentions de l'empereur de Russie en faveur de la famille des Bourbons. Louis XVIII, remonté sur le trône de ses ancêtres, voulut récompenser le zèle et la fidélité de Ferrand : il le nomma ministre d'état et directeur-général des postes en la place de Lavallette, qui fut destitué. On pense qu'il contribua à la rédaction de la *Charte* constitutionnelle. Vers la fin de juillet, élu membre de la commission chargée de l'examen des demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, il en présenta le projet, le 13 septembre suivant, à la chambre des députés, en développa

les motifs, et ce fut dans cette occasion que, pour la première fois, le mot d'*indemnité* fut prononcé. Ferrand y posait ce principe : « Que le roi, tout en déclarant irrévocable la vente des biens nationaux, pour maintenir la paix, ne pouvait rendre légitime et légal ce qui avait été illégitime et arbitraire ; il conclut qu'aussitôt que le permettraient les circonstances, une indemnité devait être accordée aux émigrés. » Il termina son discours en disant : « Il est au» jourd'hui bien reconnu qu'en » s'éloignant de leur patrie, » tant de bons et fidèles Fran» çais n'avaient jamais eu l'in» tention de s'en séparer... Il » est bien reconnu aussi que » les régnicoles, comme les émi» grés, appelaient de tous leurs » vœux un heureux changement, » lors même qu'ils n'osaient » pas l'espérer. A force de mal» heurs et d'agitations, tous se » trouvaient donc au même » point, tous y étaient arrivés, » les uns, en suivant une ligne » droite sans jamais en dévier ; » les autres, après avoir connu » plus ou moins les phases ré» volutionnaires au milieu des» quelles ils se sont trouvés. » Tous étaient donc déjà réunis » d'intention, et la bienfaisante » ordonnance du roi, en n'admet» tant aucune différence entre » eux, n'a été que la déclara» tion légale d'un fait déjà exis» tant. La loi que nous venons » apporter aujourd'hui dérive » de cette ordonnance ; elle re» connaît un droit de propriété » qui exista toujours ; elle en » légalise la réintégration, etc. » Ce rapport fut violemment attaqué par M. Bedoch ; mais M. Mutin répondit (dans le *Journal des Débats*) au discours de ce député d'une manière victorieuse. Ferrand eut le portefeuille de la marine pendant la maladie et après la mort de M. Malouet ; il le céda à M. Beugnot, appelé à ce ministère. Au mois de septembre, il présenta au roi un projet relatif à la traite des Nègres, dont l'objet principal était d'interdire ce commerce entre le Cap-Blanc et le Cap de Palmes, sur les côtes d'Afrique. Il lut aussi (le 26 octobre) à la chambre des députés un projet de loi relatif aux dettes des colons de Saint-Domingue, et proposa de prolonger jusqu'à la fin de la session de 1815 le sursis que le gouvernement précédent leur avait accordé. Napoléon ayant débarqué à Cannes dans le mois de mars de la même année, et s'étant dirigé vers Paris, M. Lavalette vint dans la matinée du 20 s'emparer de la direction des postes, au nom de l'*empereur*. Ferrand avait voulu suivre le roi, mais il en fut empêché par le refus qu'on lui fit de chevaux de postes : néanmoins il paraît que Lavalette lui accorda un *sauf-conduit*, à l'aide duquel Ferrand se rendit dans la Vendée ; mais des émissaires buonapartistes y avaient déjà mis la division entre les chefs, et les bonnes intentions de Ferrand ne purent se réaliser. S'étant retiré à Orléans, il y fut découvert par la police de Fouché, qui n'ignorait pas son voyage dans la Vendée. On lui donna l'ordre de sortir de la France ; il en obtint la révocation à cause de ses infirmités. La bataille de Waterloo ayant ramené les Bourbons à Paris, il fut réintégré dans ses titres et emplois, ex-

cepté celui de directeur-général des postes, en échange duquel il fut, le 19 août, créé comte, pair de France, et, le 19 septembre suivant, admis dans le conseil privé du roi. Il parut (le 20 novembre) comme témoin dans le procès de Lavalette, et exhiba le sauf-conduit que celui-ci lui avait donné. Forcé, par serment, de dire la vérité, le comte Ferrand montra, dans cette affaire, beaucoup de sagesse et de modération. La chambre des pairs ayant nommé une commission pour examiner le projet de loi sur le rétablissement des cours prévôtales, le comte Ferrand en fit le rapport le 15 decembre, et peignit avec une mâle éloquence les tentatives et les sourdes menées des factieux. La force de ses raisonnements, fondés sur une connaissance profonde de la législation, produisit un grand effet sur l'assemblée, qui, à une grande majorité, adopta une loi, rigoureuse à la vérité, mais que les circonstances rendaient nécessaire. Si la fidélité et les services du comte Ferrand lui avaient mérité les emplois distingués qu'il occupait, ses talents littéraires le rendirent digne d'être reçu, le 21 mars 1816, membre de l'académie française. Son généreux monarque, ne croyant pas avoir assez récompensé un sujet utile et loyal, le nomma, le 16 décembre suivant, grand-officier-secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. A cette époque, la santé du comte Ferrand se trouvait extrêmement altérée, et il avait en outre perdu la vue. Il alla cependant prêter le serment d'usage dans le cabinet du roi; et, malgré ses souffrances, il a assisté constamment à la chambre des pairs, jusqu'à sa mort arrivée en juillet 1824. Il était âgé de soixante-douze ans. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations illégales*, Paris, 1789, in-8°; 2° *Nullité et Despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, décembre, 1789, in-8°; 3° *Essai d'un citoyen*, Paris, 1789, in-8°; 4° *Etat actuel de la France*, janvier, 1790; 5° *Adresse d'un citoyen très actif*, février, 1790; 6° *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur*, mars, avril, mai, 1790; 7° *Le dernier coup de la ligue*, octobre, 1790, 8° *Le rétablissement de la monarchie*, juillet 1793; 9° *Considérations sur la révolution sociale*, août, 1794; 10° l'*Essai de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils, sur la manière d'étudier l'histoire en général, et particulièrement de l'histoire de France*, Paris, 1809, 5ᵉ édition, 4 vol. in-8°, 1816. Ce livre est remarquable par la sagesse du plan, l'ordre des matières, les pensées justes et profondes : il devait enfin, par les bons principes qu'il contient, attirer nécessairement sur son auteur les persécutions d'un gouvernement despotique et illégitime. On y remarque, avec regret, des inexactitudes historiques; ce qui prouve, ou que le comte Ferrand s'est trop fié à sa mémoire, ou qu'il écrivait avec trop de rapidité. C'est à l'occasion de cet ouvrage, que l'empereur de Russie envoya à l'auteur une bague d'un grand prix, accompagnée d'une lettre très flatteuse. Un autre ouvrage du comte Ferrand, non moins remarquable que le précédent, est

celui qui a pour titre : 11° *Théorie des révolutions*, Paris, 1817, 4 vol. in-8°. Il avait fait paraître, en 1814, 12° l'*Éloge historique de madame Elisabeth*, in-8°. On lui attribue une tragédie de *Philoctète* (1786), en trois actes, ainsi que trois autres tragédies.

FERRARE. *Voyez* Renée de France et Alphonse d'Est.

FERRARI (Barthélemi), *Ferrarius*, gentilhomme milanais, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Moriga, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des *Oblats*, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669 à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et la Grèce, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson; et dès lors la bibliothèque *Ambroisienne* eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : 1° *De ritu sacrarum Ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-George Grévius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise, à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote, déjà réfutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et douze ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage était un des plus rares ambroisiens avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. 2° *Des applaudissements et des acclamations des anciens ;* ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4°; 3° un *Traité des funérailles des chrétiens*.

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1580, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4°, sous le titre de *Nomenclator syriacus*, très utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible; travail dans lequel il fut aidé par de savants maronites. On a encore de lui : *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol., et *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4°, et en italien, Rome, 1638, in-4°.

FERRARI (Octavien), Milanais, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et ses connaissances en littérature. On lui doit : 1° *Clavis philosophiæ aristotelicæ*, 1606, in-8°; 2° un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grévius l'a inséré dans le

1er vol. de ses Antiquités romaines, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur et assez élégant.

FERRARI (Octave), naquit à Milan, comme le précédent, en 1607, et ne fut pas moins estimé. Louis XIV, la reine Christine, et la ville de Milan lui firent des présents et des pensions. Il les méritait par son savoir; il possédait les auteurs anciens. On a de lui plusieurs ouvrages savants et curieux : 1° *Sur les vêtements des anciens et les lampes sépulcrales*, en latin, in-4°, Padoue, 1685 (*Voyez* LICETI.); 2° *De mimis et pantomimis*, 1714, in-8°; 3° *Origines linguœ italicœ*, in-fol., 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne; 4° *Opuscula*, Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix : aussi l'appelait-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style est élégant et châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes. [Ferrari fut professeur d'éloquence au collége *Ambrosien*, à Padoue; et la ville de Milan le nomma son historiographe avec 300 écus d'appointements.]

FERRARI (Philippe), religieux servite, né à Ovillo, dans le Milanais, et mort en 1626, est connu par une *Typographie du martyrologe romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baugrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorants, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Gui), élégant et éloquent écrivain, né à Novare, en Italie, en 1717, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire de *Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens, qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire, avec plaisir, cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. Nous avons encore de ce savant les *Exploits militaires du prince Eugène de Savoie, en Hongrie, en Italie et en Allemagne*, en latin. On a donné le *Recueil* de ses *OEuvres*, à Lugano, 1777. Son style, en général, ressemble beaucoup à celui de Cornélius Népos; mais lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les révolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornélius Népos, que celui de Jules-César : et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivi de l'histoire de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie, Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept *Orai-*

sons latines, entre lesquelles on distingue celle *De optimo patrefamilias*. Il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfants, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, qui a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor, quand il est employé à célébrer de grands événements. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce recueil des plaidoyers sur différents sujets, plus ou moins intéressants; et c'est dans ceux qui le sont moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornements de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes.

FERRARI. *Voy.* GIOLITO DE FERRARI (Gabriel).

FERRARI. *Voy.* GALATEO.

FERRARIENSIS. *Voy.* SILVESTRE (François).

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie, au XIVe siècle, composa, dans un âge très avancé, une *Pratique de droit*, 1544, in-8°, peu connue aujourd'hui.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires*, estimés en Espagne, sur la Somme de saint Thomas, en 8 vol. in fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN (Antoine), né d'une ancienne famille, à Fresquepêche en Agénois, l'an 1693, était médecin à Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, et professeur en médecine au collége royal. Ses *Leçons sur la médecine* et celles sur la *matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, par M. Arnauld de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 28 février 1769.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, le 6 novembre 1626, publia dans cette ville, en 1670, un *Cours de chirurgie*, estimé, et plusieurs fois réimprimé in-fol. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1679.

† FERREIRA (Antoine), l'un des poètes classiques du Portugal, naquit à Lisbonne en 1528. Ses *OEuvres* ne sont pas volumineuses. On a de lui : 1° *Poemas lusitanos*, Lisbonne, 1598; 2° des *Comédies*, imprimées en 1622, avec celle de Sa de Miranda. Elles ont été réimprimées en 1771. Ferreira s'est efforcé d'enrichir la langue par d'heureuses imitations et d'adroits larcins, et si l'on en excepte le Camoëns, il est, de tous les poètes portugais, celui qui a créé le plus de mots, et donné à l'idiome poétique le

plus de formules et d'expressions nouvelles. Une mort prématurée l'enleva aux lettres le 28 avril 1569.

†FERREIRA (Christophe), né en 1580 à Torres Xedras, entra dans la société de Jésus à l'âge de 16 ans, et fut destiné aux missions. Etant passé au Japon en 1609, malgré les persécutions qu'il eut à souffrir, il prêcha l'Évangile dans les différentes provinces de ce royaume. Ayant été arrêté, il eut à opter entre la mort ou l'abandon de sa foi. Après les plus cruelles tortures, il eut la faiblesse de céder, mais se repentant aussitôt de sa faute, il courut au martyre, et périt dans les supplices à Nangasaki, vers l'an 1652. On a de ce religieux : *Annuæ litteræ ex Japonia*, 1627.

FERRÉOL, ou FORGEOT (Saint), martyr de Vienne, dans les Gaules, fut mis à mort, à ce qué l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il faut le distinguer de saint FERRÉOL, évêque de Limoges, en 591, sous le règne de Chilpéric; et de saint FERRÉOL, évêque d'Usez en 533. On a de celui-ci une *Règle monastique*, insérée par Holstenius dans son *Codex regularum*.

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité* complet d'agriculture. Il ramassa dans son ouvrage tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très utile dans son temps, et il a servi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matière.

FERRERAS (Don Jean de), naquit le 7 juin 1652 à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid. Ferreras refusa quelque temps après deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour pour qu'il les acceptât. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi Philippe V, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. Ferreras fut très utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire* espagnol, entrepris et publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras était mort 4 ans auparavant, en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de *théologie*, de *philosophie*, de *belles-lettres* et d'*histoire*. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue. C'est l'histoire la plus exacte, la plus impartiale et la plus complète qui eût paru jusqu'à son temps, et qui peut servir de modèle à tous ceux qui s'appliquent à ce genre de littérature. Cet ouvrage remonte à la première origine des peuples d'Espagne, et finit en 1589, quatre ans après la reddition de Grenade. Il est divisé en 24 parties; chaque partie a une préface qui marque la route que l'auteur a suivie, et met l'ouvrage dans le jour le plus favorable. La chronologie

de Ferreras est sûre et suivie. Il a su dissiper le chaos ténébreux des livres anciens, et a fait connaître des faits presqu'entièrement ignorés. Son style est pur, mâle, concis; mais il manque quelquefois de coloris et d'élégance. Cette histoire a été traduite en français par M. d'Hermilly, 10 vol. in-4°, Paris, 1751. [Ferreras fut pendant plusieurs années simple curé de campagne, jusqu'à ce que le cardinal Porto-Carrero l'appela à Madrid, lui donna la cure de Saint-Pierre, et le nomma son confesseur. Le nonce du pape le fit examinateur et théologien de son tribunal, et l'inquisition le nomma son qualificateur et proviseur. Enfin, le roi lui-même voulut qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé.

† FERRERI (Zacharie), né à Vienne en 1479, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît de la congrégation du Mont-Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque considérable; mais soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation fit enlever la bibliothèque. Après avoir prié inutilement qu'on lui rendît ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des Chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant, sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais, réclamé par ses supérieurs, il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1506, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Étant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, prit le nom de frère Zacharie-Benoît. Mais de nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talents l'ayant fait nommer abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II; et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II, mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il mourut à Rome, vers 1526 ou 1527. Il a laissé : 1° *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une Vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la Collection des œuvres de saint Bruno, Paris, 1524. 2° *Promotiones et progressus sacro-sancti pisani concilii, inchoati anno* 1511, *necnon acta et decreta sacro-sanctæ generalis pisanæ synodi*, in-fol.; 3° *Apologia sacri pisani concilii moderni*, Pise, 1511; 4° *Acta scitu dignissima constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; 5° *Decreta et acta concilii basiliensis*, 1511, in-fol., rare, 1512, in-8°; 6° *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4°, inséré dans le tome 4 des

Carmina illustrium poetarum italorum, Florence, 1721. On prétend que ce poème, composé de plus de mille vers, fut achevé en trois jours. 7° *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, et insérée dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; 8° *Oratio de eliminandis de regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521; 9° *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad beatum patrem Hadrianum VI pontif. max.*, Venise, 1522, in-8°; 10° *Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°; ibid., 1549, in-8° : ces hymnes sont estimées. Il y a de Ferreri plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été publiés.

†FERRERI (Matthias), capucin piémontais, naquit à Cavalco-Maggiore, au XVIIe siècle. Après avoir professé la théologie dans divers couvents de son ordre, il fut nommé définiteur. Ses talents pour la chaire le firent choisir pour aller prêcher dans la vallée des Alpes, où il eut le bonheur de ramener dans le sein de l'Église un assez grand nombre de protestants. On a de lui un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones apostolicas religiosorum totius ordinis hierarchici ab initio Ecclesiæ, sive Rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis, præsertim capucinis, in quatuor mundi partibus, signanter in Gallia cisalpina, exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume, il traite des missions en général, sans entrer dans de grands détails. Dans le deuxième volume, il donne minutieusement l'histoire des missions faites dans les vallées des Alpes par les religieux de son ordre. On y trouve cependant des détails qui peuvent servir à l'histoire et à la topographie de ces contrées peu connues.

FERRET, ou FERRETTI (Émile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François Ier, qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui : 1° *Opera juridica*, 1598, in-4°; 2° *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*. On trouve sa Vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8°.

FERRETTI, poète et historien de Vicence, dans le XIVe siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant, en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps*, en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans le 9e tome des Écrivains de l'histoire d'Italie. On a encore de lui un *Poème* latin sur les beaux faits de Can de l'Escale.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit

en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses *Écrits* et ses *Sermons;* à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son catéchisme, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRI (Ciro). *Voy.* CIRO-FERRI... *Voy.* aussi FERRY.

† FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, naquit en 1355 à Valence en Espagne. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il exerça la magistrature dans sa ville natale, et s'étant marié, il devint père de onze enfants; mais ayant perdu son épouse et neuf de ses enfants, il résolut de se vouer à l'état monastique. Son frère Vincent Ferrier, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le confirma dans ce pieux dessein. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, chez les chartreux de la Porte-du-Ciel, prit les ordres, et se livra tout entier aux études de son nouvel état. Élu général de l'ordre en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, il gouverna avec sagesse. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient alors le pontificat. Ce schisme divisa aussi les chartreux, partagés entre les deux obédiences. Ferrier était pour Benoît XIII, avec ceux qui l'avaient élu; le reste était pour Urbain VI. Étienne de Sienne avait été élu général de cette partie. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunît tous les monastères sous son autorité. Ferrier, malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune) de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché, mais lorsqu'il vit son obstination à vouloir rester sur le trône pontifical malgré les maux de l'Église et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connaît de lui: 1° un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles de cet ordre; 2° une *Traduction* de la Bible en espagnol; 3° un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre; 4° *De approbatione ordinis liber unus;* 5° des *Sermons* et des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER (Arnaud du), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard pour leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des mémoires pour son *Histoire du concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henr

IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue le *Catholique d'état*, 1624, in-8°. C'est une réponse aux reproches que les partisans d'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité* de l'antechrist et de ses marques, in-fol., Paris, 1515. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre et sa fille étaient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Jean), né à Rhodès en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la science moyenne*, et des *Écrits* contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Louis), né à Arles en 1652, poète français, fut mis à l'inquisition d'Avignon, pour cette maxime d'Epicure :

L'amour, pour les mortels, est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galants*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint-office à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il possédait la terre de la Martinière. Outre ses *Préceptes galants*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies et d'autres pièces d'une versification faible et d'un style incorrect.

FERRIER. *Voyez* VINCENT-FERRIER (Saint).

† FERRIÈRE (Charles-Élie, marquis de), né à Poitiers le 27 janvier 1741, servit dans les chevau-légers, fut membre des états-généraux et ensuite de l'assemblée constituante. Il avait beaucoup de goût pour l'étude, à laquelle il consacra la plus grande partie de sa vie au sein de la retraite. Il mourut au château de Marsay, près de Mirebeau, le 30 juillet 1804. On a de lui : 1° *Le Théisme, ou Recherches sur la nature de l'homme, et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12, 2e édition, Paris, 1791 ; 2° *De la constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8° ; 3° *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8° ; 4° *Compte rendu à mes commettants*, 1791, in-8° ; 5° *Les Vœux*, histoire véritable, un vol. in-12 ; 6° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante et de la révolution de 1789*, an 7 (1798), 3 vol. in-8°. Il dit, dans ces Mémoires, en parlant des états-généraux : « Je ne tardai pas à démêler les » intrigues qui s'y préparaient. » Chaque corps, chaque indi- » vidu avait ses vues. Le parle- » ment espérait s'accroître de » tout ce que les états-généraux » ôteraient au roi ; la haute no- » blesse secoua le joug auquel » l'avait soumise le cardinal de

» Richelieu; les capitalistes et » les rentiers voulaient assurer » leur créance et faire de la dette » du roi une dette de l'état. » Le marquis de Ferrière a aussi laissé plusieurs manuscrits, entre autres : *Lettre à V. D. M. sur l'origine du mal.* Il paraît d'après ses ouvrages qu'il avait embrassé le parti constitutionnel.

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut le 11 mai 1714, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il les ait composés la plupart pour subvenir aux besoins pressants d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires, mais les libraires ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisaient à peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : 1° la *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°; 2° — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°; 3° — *des Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°; 4° *La Science des notaires*, 1771, 2 vol. in-4°; 5° *Le Droit de patronage*, in-4°; 6° *Institution coutumière*, 3 vol. in-12; 7° *Introduction à la pratique*, 1758, in-12; 8° *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12; 9° un *Traité des fiefs*, 1680, in-4°; 10° le *Recueil des commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferrières ne sont que des compilations qui quelqufois manquent d'exactitude; mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit français au droit romain, etc. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit; mais ils étaient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentiments, et par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRON (Arnoul Le), conseiller au parlement de Bordeaux sa patrie, est auteur d'une *Continuation* en latin de l'Histoire de Paul-Émile, de savantes *Observations sur les lois*, et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus* que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, et mourut en 1563 à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Émile imprimée à Paris chez Vascosan, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne d'Henri II. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus

de 60 ans, était chanoine prébendier de l'église de Sainte-Madeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Église*, à l'usage du diocèse de Besançon. *Voy.* FERRI.

FERTÉ (Henri de Senecterre, dit le *maréchal de la*), naquit en 1600 à Paris, d'une illustre maison d'Auvergne. Il donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les ennemis envoyaient au secours de cette ville. Il se signala à la bataille de Rocroi, et surtout à celle de Lens. Il battit le comte de Ligneville, et lui tua près de 2000 hommes au combat de Saint-Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu de temps après, et prit la même année Chasté, Mirecour et Vaudrevanche. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655, 1657 et 1658. Il prit dans ces deux dernières années Montmédy et Gravelines. Le maréchal de la Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine d'Angennes, morte en 1714 à 85 ans, a donné lieu à un petit *Roman* qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de la Ferté, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de la Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne, qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités. [Lors du siége de Valenciennes, n'ayant voulu prendre aucune précaution, malgré les ordres de Turenne, général en chef, il fut fait prisonnier avec l'armée qu'il commandait, et fut racheté pour 100,000 livres, que Louis XIV paya sur la caisse de ses épargnes. Il n'était aimé de personne, le roi excepté, et son orgueil, son ambition jalouse, étaient égales à son avidité.]

FERTÉ-IMBAUT (Le maréchal de la). *Voy.* ESTAMPES (Jacques).

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur, né vers l'an 1670: après avoir parcouru la France et l'Italie, il s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public: la *Science pratique de l'imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4°, avec fig.; ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

FERUS. *Voyez* SAUVAGE.

FERVAQUES. *Voyez* HAUTEMER.

FESTUS (Pompeïus-Sextus), célèbre grammairien, abrégea le traité de Valerius-Flaccus: *De verborum significatione*. Cet abrégé, très utile suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad usum delphini*, à Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., fit citer saint Paul à son tribunal lorsqu'il était à Césarée. Cet apôtre ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoi-

qu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à saint Paul. *Act.* 26.

FETI (Dominique), peintre romain, né en 1589, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la debauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très rares. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue. [On voit au Musée de Paris quelques tableaux de ce peintre, et entre autres *Le Mariage de sainte Catherine, et la Méditation sur le néant des vanités humaines*].

FEU (François), docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1686 : dans ces deux places, il se fit généralement estimer des grands et des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les 2 premiers vol. (in-4°, 1692 et 1695) d'un *Cours de théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutances en 1539, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut le 1er janvier 1610 à Paris, et fut enterré au milieu du chœur des Cordeliers, où l'on voyait son épitaphe, et non à Paris, comme dit Bayle; on a de lui : 1° *Traité des controverses*, où il y a de bonnes choses, mais qui pour la manière tiennent au goût de son siècle; 2° des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible; 3° des *Editions* de quelques ouvrages des pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

FEUILLADE. *Voyez* AUBUSSON (François de la).

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane, en Provence, l'an 1660. Il entreprit par ordre de Louis XIV plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714 et 1725, 2 vol. in-4°. Ce journal, aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-fol., où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la

bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette Histoire édifiante, et réimprimée plusieurs fois, est très répandue. On a encore de lui des *Lettres* qui peignent les sentiments de religion dont il était pénétré : et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIERES. *Voy*. PAS.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille le 9 octobre 1720, et mort à Douai le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits *Poèmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action, mais où il y a de l'élégance et une versification en général noble et forte. *Le Temple de la Mort*, *Les Tombeaux*, *Les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour et de creuses spéculations philosophiques qui exercent les talents ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour, et donne de l'auteur une idée avantageuse. Dans le *Temple de la Mort* on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs.

On a aussi de lui : *Choix d'histoires; Les Jeux d'enfants*, poème en prose; *Dieu*, ode; et une *Édition* de Robinson Crusoé. *Voyez* FOÉ. [Il faut ajouter aux ouvrages de Feutry une *Ode aux nations*, et les *Mémoires du siècle d'Auguste*.]

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Jean Le), avocat au parlement, et rapporteur référendaire en chancellerie sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poème moral, intitulé *Le respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

FÈVRE (Raoul Le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du XV[e] siècle, in-fol. Celles du XVI[e], quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (Jacques *Fabri*, ou

Faber, ou Le), surnommé d'*Etaples* (*Stapulensis*), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Fèvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1522; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François I[er]. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac en 1530: c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont: un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savants (*voyez* Fischer, Beda.); un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-fol., 1509, avec des notes peu estimées; 3° des *Commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Évangiles, sur saint Paul, etc.: ils sont savants, mais mal digérés et mal écrits; 4° *Agones martyrum mensis januarii*, in-fol. (sans date ni lieu), mais du commencement du XVI[e] siècle; 5° une *Version française* de toute la Bible, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541, in-fol., et en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des Trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4°, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux, ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

FÈVRE (Gui Le), sieur de la Boderie, né dans la terre de la Boderie en basse Normandie, l'an 1541, savant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa à Anvers avec son frère Nicolas, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla longtemps, et y inséra le nouveau Testament en syriaque, avec une Version en latin, une *Grammaire syriaque* et une *chaldaïque*, et un *Dictionnaire* de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III; fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à la Boderie en 1596. On a de lui plusieurs *ouvrages* en vers et en prose, des traductions, etc. Il mêlait l'étude des langues à la poésie. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce der-

nier genre; mais à l'exception de quelques pièces où l'on trouve une certaine naïveté qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût; style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. Nicéron (*Mémoire*, t. 3e), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine Le), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques Ier lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierreries, avec ces mots : *Jacques, roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de la Boderie*. Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix, et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présents cent cinquante haquenées, que la Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule que Henri IV lui demanda. *Il n'est pas juste*, lui dit ce prince, *que je sois le seul de vos amis qui n'ait point de part à vos libéralités*. La Boderie fut très utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles: l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa M. Arnault d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8o. On a publié en 1749 ses *Lettres* et ses *Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps; mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude, dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la Ligue font tout le mérite. « Comme si l'association des cal- » vinistes, dit un auteur impar- » tial, n'avait pas été une ligue, » et une ligue composée de su- » jets rebelles, armés contre le » trône et l'autel »

FÈVRE (Nicolas Le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avait dès lors le goût de l'antiquité; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris s'occupaient des affaires de la Ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit Le Fèvre pour précepteur du prince de Condé; et après la mort du roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique Le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnait point le titre d'auteur, ou peut-être craignait-il les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4o, par Le Bègue. On y aperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnements. Son style est pur, net et concis. Si

ses talents le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer; il était humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FEVRE (Tannegui Le), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 liv. pour qu'il eût l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rénumérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collége, qu'il devait ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savants, et à Le Fèvre un protecteur. Le Fèvre, qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut à Saumur une classe d'humanités, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, ceux de sa secte, et vécut parmi eux. Il n'était pas d'ailleurs sans talent, son mérite fut bientôt reconnu; il avait l'art non-seulement d'ôter les épines des études, mais encore d'y répandre des agréments. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers; les professeurs mêmes assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit maître. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde; mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : 1° des *Notes sur Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phèdre*, *Longin*, *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurélius*, *Victor*, *Denys d'Alexandrie*, etc. Le Fèvre commente ces auteurs en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit. 2° Deux vol. de *Lettres*, 1659 et 1665, in-4°; 3° *Les Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques; 4° Des *Poesies grecques et latines*. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout à fait exempt de gallicisme; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. 5° Des *Morceaux* de Platon et de Plutarque, qu'il a traduits et accompagnés de notes. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collége qui fait des efforts ponr prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable pour ses amis. Dans le temps que Pelisson était prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre madame Dacier, sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FEVRE (Claude Le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la direction de Le Sueur et de Le

Brun. Ce dernier ayant vu quelques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance, et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut souvent employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE (Roland Le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FEVRE (Nicolas Le), célèbre chimiste du XVII[e] siècle, démonstrateur de chimie au Jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie que Charles II avait formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3[e] édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie. Il était grand admirateur de Paracelse, et il croyait avoir trouvé comme lui un secret pour rendre la vigueur et la jeunesse aux animaux décrépits; il avait, dit-on, donné ce secret au célèbre Boyle, avec lequel il était fort lié, mais ce savant ne le reçut sans doute que comme tant d'autres remèdes débités par l'enthousiasme ou le charlatanisme.

FÈVRE (André Le), avocat, né à Troyes, était neveu de Houdard de la Motte. Son oncle ayant perdu la vue, l'appela auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle qui lui méritèrent les éloges de toutes les âmes honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des sciences de Troyes*, 1744, in-8°, réimprimés en 1756, en 2 parties in-12 Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanasiana*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables et des recherches curieuses.

FÈVRE (Jacques Le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du XVII[e] siècle, et mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la defense de l'Eglise. Les principaux sont: 1° *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, Paris, 1682, in-12; 2° *Nouvelle conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestants*, 1685, in-12; ce livre eut un grand succès; 3° *Instructions pour confirmer les nouveaux dans la foi de l'Église*. On a encore de lui: *Entretiens d'Eudoxe et d'Euchariste, sur l'histoire de l'arianisme et des iconoclastes du P. Maimbourg*, 1674, in-12; *Anti-journal des assemblées de Sorbonne*; critique, ou

plutôt satire, conduite par l'esprit de parti.

FÈVRE. *Voyez* Febvre (Jacques Le).

FÈVRE (Louis Le.) *Voy.* Chanthereau.

FEVRET (Charles), né à Sémur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes du célèbre Gibert et de Brunet, avocat. Fevret a approfondi cette matière, et son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Église. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, et in-8°, d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET de Fontète (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon le 14 avril 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux tant imprimés que manuscrits sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de Fontète, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables, qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales que par ses lumières dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon le 16 février 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonai dans le Vivarais, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avait occasioné beaucoup de chagrins. On a de lui : 1° *Méditations sur l'histoire et la concorde des Evangiles*, Lyon, 1689-96; 2° Le *Catéchisme de la Grâce*, in-12, et d'autres ouvrages.

FEYDEAU de Brou (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public. 1° une *Lettre latine* à Innocent XII, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate; 2° une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés* contre le père Désimbrieux, jésuite; 3° une *Lettre au sujet de celle d'un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697 *dans l'abbaye de Saint-Acheul.*

FIACRE (Saint), étant venu d'Irlande ou d'Écosse en France, saint Faron, évêque de Meaux,

lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passans et les étrangers; il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa vie, qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, et dans celui des bollandistes (tom. 6e d'août, page 507 et suiv.), dans les *Acta SS. ord. Sancti-Benedicti* de Mabillon, tom. 2, et dans les autres agiographes; enfin nous en avons des Vies imprimées à part, entre autres celle écrite en vers, et imprimée in-4°, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et celle de dom Pirou, bénédictin de saint Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'ermitage de saint Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par les pélerinages que l'on y faisait; l'église ou chapelle était desservie par les bénédictins; les femmes n'entraient point dans le sanctuaire, et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche y venant en pélerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même à pied le chemin depuis Monceau jusqu'à Saint-Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (Hist. de Meaux, t. 1, p. 51 et suiv.), observe que dans sa chapelle il y a une pierre sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pélerins, pour guérir des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, du *fisc*, ou *mal de saint Fiacre*. On a prétendu que le nom de *fiacres* avait été donné aux carrosses de place parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer, jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y allaient en pélerinage; mais Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, atteste, comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentiments, en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pélerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite, il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le *pauvre prêtre*. (*Voy*. cet article.) Sa *Vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé Gabriel de Sainte-Claire) montre qu'il connaissait les règles de la critique, et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de » nos pères était de croire tout » à l'aveugle; ils se faisaient con» science de douter du moindre » prodige; ils croyaient trop. La » disposition d'esprit de nos » jours (en 1722) est de ne croire » rien : s'il me fallait opter entre » ces deux extrémités, j'aimerais

» mieux la puérile crédulité de » ceux qui croient tout, etc. ». Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté à chaque pas par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny, d'après un journaliste, en a donné un extrait sur ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6e de ses Mémoires; mais on voit, par ce Précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

† FIARD (L'abbé Jean-Baptiste), naquit à Dijon, d'une honnête famille, le 28 novembre 1736. Il entra d'abord chez les jésuites, et il était professeur de rhétorique à Alençon, lorsque cette société fut supprimée. Il se rendit à Paris, et fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas-du Chardonnet. Appelé dans sa ville natale par M. d'Apchon, qui administrait ce diocèse, il y remplit les fonctions de vicaire à Saint-Philibert, puis à Saint-Pierre. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais, dès son enfance, à ce qu'ont assuré des personnes qui l'ont connu intimement, il avait montré une imagination exaltée, qu'il avait encore enflammée par la lecture de livres extravagants. L'abbé Fiard avait la faiblesse de croire à la magie, et donnait à celle-ci un si grand empire, qu'il ne voyait partout que des sorciers et des magiciens. Dans ses écrits, il cite comme *démonolâtres* les ventriloques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce; il prend aussi pour des sorciers les faiseurs de tours, une poupée automate et autres objets, qui ne sont, en général, qu'un résultat de procédés physiques ou de pur charlatanisme. Avant la révolution, il avait annoncé dans le *Journal de Verdun*, dans le *Journal ecclésiastique*, et dans le *Spectateur de Toulouse*, l'existence d'un grand nombre de *démonolâtres*. Le 22 octobre 1775, il écrivit une longue lettre à l'assemblée du clergé, dans laquelle il lui dénonçait également l'existence d'une foule de magiciens et de sorciers, qui minaient sourdement le trône et l'autel. Dans le temps des troubles révolutionnaires, l'abbé Fiard refusa de prêter le serment dit *civique*; et, en 1793, il fut déporté avec d'autres prêtres malheureux. Ayant échappé aux maladies qui firent périr, à Rochefort, un grand nombre de ses compagnons d'infortune, il revint en France en 1795. Les persécutions qu'il avait éprouvées ne firent qu'exalter de plus en plus son imagination. Selon lui, la révolution n'était que l'effet d'un *ensorcellement*, et *huit cent mille Parisiens* étaient *ensorcelés*, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet: en voici les titres: 1° *Lettres philosophiques sur la magie*, 1801, in-8°; 2° *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres* du XVIIIe *siècle*, 1803, in-8°; 3° *Le Secret d'état*, brochure in-8°, 1815. On attribue aussi à l'abbé Fiard *Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules dévoilés, par un homme du monde*, 1815, in-8°. M. Deleuze a cru devoir réfuter cet ouvrage dans ses *Annales du magnétisme animal*. (On peut également voir les *Annales politiques, morales et littéraires*, du 17 décembre 1815).

En 1797, l'abbé Fiard soumit à La Harpe une partie de son travail, par lequel il voulait prouver *l'origine diabolique et magique de la révolution*. La Harpe se borna à lui répondre « que les » révolutionnaires ne pouvaient » être d'aussi grands sorciers, » parce qu'ils ne croyaient ni » en Dieu ni au diable. » Après sa rentrée en France, l'abbé Fiard menait à Dijon une vie fort retirée; il se promenait toujours seul dans les lieux les plus solitaires, ayant constamment avec lui quelques-uns de ses ouvrages sur la magie et les magiciens. Cependant, lorsque, par intervalles, il oubliait son sujet favori, il raisonnait fort juste, et paraissait avoir de l'érudition. On plaignait sincèrement un homme estimable dupe d'un rêve que son imagination lui reproduisait sans cesse, et auquel il croyait de bonne foi. L'abbé Fiard est mort, à Dijon, le 30 septembre 1818, âgé de quatre-vingt-deux ans.

FICHARD (Jean), jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut le 7 juin 1581, à 70 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. On a de lui : 1° *Onomasticon philosophico-medico-synonymicum*, 1574, in-8°; 2° *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; 3° *De cautelis*, 1577, in-fol; 4° *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°; 5° *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, etc. [Fichard était disciple du célèbre Zalins, qui professait à Fribourg, en Brisgau; il voyagea ensuite en Italie, en s'arrêtant aux universités où il y avait les plus fameux professeurs. Il travailla avec beaucoup de succès à la relation des *coutumes* de Francfort.]

† FICHET (Alexandre), savant jésuite, naquit en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner à Lyon les humanités pendant sept ans, et la philosophie avec les mathématiques pendant quatre. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès, que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nîmes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le père Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : 1° *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du *Corpus poetarum*. Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns, qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4°. 2° *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur. 3° La *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4°; 4° la *Vie de saint Bernard de Menthon*; 5° *Arcana studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8°, réimprimé à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les

sciences. 6° Le *Triomphe du saint-siége contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640. Il mourut à Chambéry le 30 mars 1659.

FICHET, *Voyez* FISCHET.

† FICHTE (Jean-Théophile), fameux philosophe moderne, né le 19 mai 1762, en Lusace, dans le village de Rammenau. Son père y avait une fabrique de rubans, et faisait un petit commerce de mercerie; mais cela n'améliorait pas sa fortune, et l'éducation de Fichte aurait été probablement négligée sans un riche propriétaire des environs, qui, lui ayant reconnu quelques dispositions pour l'étude, le fit entrer dans une école, et eut pour lui les soins d'un père. Né avec un caractère vif, indépendant, Fichte s'échappa de l'école, et fut trouvé assis sur les bords de la Saale, les yeux fixés sur une carte géographique, dans laquelle il cherchait la route de l'Amérique. Il se rendit à Wittemberg, ensuite à Leipzick, et il assista par intervalles aux leçons des professeurs de ces universités. Fichte avait acquis beaucoup de réputation dans les écoles; mais, privé de toute ressource, et malgré son aversion pour la dépendance, il fut obligé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur prussien. Son séjour à Kœnisberg lui fournit l'occasion d'avoir des entretiens avec le fameux Kant. Le résultat de ces entretiens fut un écrit que Fichte publia sous le titre de: 1° *Essai critique de toutes les révélations*, 1792. Comme il n'y avait pas mis son nom, on attribua cet ouvrage à Kant; mais le véritable auteur se fit ensuite connaître, et acquit une grande réputation. Jusqu'alors il avait toujours continué son état forcé de précepteur, en changeant souvent d'élèves: ayant reçu 50 ducats d'un magistrat de Warsovie, chez lequel il était entré en cette qualité, et avec lequel il n'avait pu s'arranger, Fichte voyagea avec cette légère somme en Allemagne et en Suisse. Il se maria, à Zurich, avec une nièce du célèbre Klopstock (auteur du poème de la *Messiade*), et, dans la même année, il publia, 2° ses *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française*, et *sur la légitimité*, 1793. Cet écrit fit une grande sensation en Allemagne; mais il lui attira beaucoup de critiques, à cause d'une espèce de paradoxe dangereux qu'il y soutenait, en prétendant que tout contrat *synallagmatique* pouvait être *résilié* par la seule volonté d'une des parties. Dans cet ouvrage, l'auteur se montre ennemi déclaré des Juifs, qu'il voudrait, dit-il, *exterminer jusqu'au dernier*. Peu de temps après il remplaça, dans la chaire de philosophie d'Iéna, Reinhold, premier disciple de Kant, un peu moins abstrait et moins inintelligible que son maître. Fichte débuta, dans cette université, par un programme où il tâcha de donner une idée précise de la *doctrine de la science*, ouvrage qu'il reproduisit ensuite sous différents titres. Il se présente ici, et sur ce sujet, trois sortes de théories, savoir: la théorie de Kant, qui part d'une analyse de l'entendement de la *raison pratique* et du jugement; celle de Reinhold, qui prenait pour base le fait primitif de la

conscience, et qui, suivant Fichte, s'était élevé au-dessus de Kant; mais la théorie de Fichte va bien au-delà. En développant son système de l'*idéalisme trascendental*, il part de l'action de la pensée qui se replie sur elle-même, et offre ainsi l'idée d'une pensée qui réagit aussi sur elle-même, et sur l'idée du *moi* équivalent de l'une et de l'autre. Le *moi* alors se pose lui-même, et ici commence l'existence du moi *intelligent* et du moi *existant*. Ce *moi* absolu, libre ou sujet, forme la *conscience*, et suppose un objet ou un *non moi*. Fichte fait ainsi de l'activité de l'âme l'univers entier, et (selon lui), tout ce qui peut-être conçu ou imaginé vient d'elle. Il regarde, en outre, le premier *moi* comme durable, et le second comme passager. Le premier a la puissance de créer ou de *rayonner* en lui-même l'image de l'univers, et il ne considère le monde extérieur que comme une borne de notre existence; borne sur laquelle notre pensée travaille. Cette borne est créée par l'ame, dont l'activité constante s'exerce sur son œuvre propre. Nous nous sommes un peu arrêtés sur ces détails, que nous puisons dans Fichte lui-même, pour donner l'idée la moins inexacte possible des principes de la métaphysique de Fichte: d'où l'on pourra aisément conclure que Kant, Reinhold, Fichte, et tous les autres profonds penseurs, à force d'innovations, de contradictions entre eux, de définitions spécieuses, n'ont fait que bâtir de nouveaux dédales, où la raison humaine la plus subtile chercherait en vain un fil pour en suivre les divers sentiers et pour en sortir. Les leçons qu'il donna en 1794, dans l'université d'Iéna, produisirent un bien plus réel chez ses élèves. Elles roulaient sur *la Destination de l'homme de lettres*. Deux ans après il publia, 3° *Bases du droit de la nature*, 1796, qui précédèrent, 4° le *Système de morale*, 1798. Ce livre est rempli d'assertions paradoxales, et l'auteur, en voulant s'élever trop haut, se forge un chaos d'idées où il ne sait plus se reconnaître lui-même. Fichte rédigeait, de concert avec Nicthammer, un *Journal philosophique*, dans lequel, et tout en voulant établir les bases de la religion, il prétendait que *Dieu lui-même n'était que l'ordre moral de l'univers;* il ajoutait ensuite: « Le *moi*, en cherchant » à remplir ses devoirs, aspire à » un ordre moral de l'univers; » par là il se rapproche de Dieu, » et il a la vie qui vient de Dieu. » Remercier Dieu comme sub» stance qui ne peut se représen» ter que dans le temps et dans » l'espace, serait idolâtrie. » Cette question fut, non sans fondement, jugée hérétique, et les autorités firent confisquer l'ouvrage dans toute la Saxe. L'auteur écrivit un *Appel au public* pour se disculper de l'accusation d'athéisme, et toutes les plumes savantes de l'Allemagne furent alors en mouvement; mais heureusement les défenseurs et apologistes de l'ouvrage de Fitche furent en petit nombre. Accablé de toutes parts, il renonça, dans la même année, à sa place, et se rendit à Berlin; il y donna des leçons particulières, et publia plusieurs écrits. L'un d'eux, entre autres, rappela le

génie profond, mais paradoxal de Fitche. Il était relatif à la politique, et tous les politiques se déchaînèrent contre lui. Fitche avait à craindre un autre rival plus redoutable, c'était Schelling. Ce philosophe avait été d'abord un des panégyristes de la *Doctrine de la science;* mais s'étant créé une autre espèce d'*idéologie*, il voyait les choses dans un sens contraire à celui qu'adoptaient Kant, Reinhold, et surtout Fitche. Schelling, en établissant son système de l'*identité absolue*, s'élève à l'*absolu primitif*: il a vu le moi *primitif*, source de toute réalité et de toute science; et si, par ce moi primitif *infini*, Schelling a vu ou a cru voir l'Être suprême à qui ces attributs appartiennent uniquement, certes il s'est rapproché d'une idée plus claire, plus juste et plus distincte. Fichte, au contraire, dans sa philosophie transcendantale, avait adopté que le moi *subjectif* produit le *non* moi *objectif*, et qu'ainsi le contraire n'a pas lieu. Ne pouvant triompher d'un si grand antagoniste, Fichte se défendait de son mieux, mais Schelling le terrassa par son ouvrage de *Bruno*, où il établit victorieusement la puissance du *panthéisme* contre le système de l'*identité absolue* de Fichte. Ensuite, et dans son *Exposition du vrai rapport de la philosophie naturelle à la doctrine de Fichte* (1806), il lui reproche, avec justice, qu'il donne tout, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et qu'il n'a pas la moindre idée de l'énergie de la vie *dynamique*. Fichte rétablit cependant sa réputation à Erlang, par ses deux beaux discours: 6°, *Sur l'État de l'homme de lettres;* et 7°, *Sur ses Travaux dans l'empire de la liberté.* Dans la même année (1806), il publia un *cours* sous le titre de 8°, *Guide de la vie bienheureuse*, ou *Doctrine religieuse présentée dans un cours public.* Cet ouvrage éclaircit en partie ce qu'il y avait de trop obscur dans sa doctrine, ou, pour mieux dire, il la purifia. Soit que Fichte eût mieux réfléchi, soit que les reproches de Schelling eussent produit quelque modification dans ses idées, ce livre, écrit avec onction, semble dicté par un sentiment pur de la religion, et offre des idées sublimes, notamment sur l'évangile de saint Jean. Il y rectifie les propositions que, huit années auparavant, on avait jugées comme hérétiques. Lors de l'entrée des Français à Berlin (en 1806), il s'enfuit à Kœnisberg, puis à Riga, et revint, après la paix, dans la première de ces villes. Le savant Humboldt lui fit obtenir la place de recteur et de professeur de philosophie dans l'université de Berlin, nouvellement fondée. Depuis long-temps Fichte était tourmenté par des rhumatismes; lorsqu'il commençait à se trouver mieux, sa femme, qui, pendant la guerre, s'était consacrée au soin pieux des malades abandonnés, ayant contracté une fièvre putride, la communiqua à son mari; elle en guérit, mais Fichte y succomba le 27 janvier 1814. Si, en se livrant à l'abstraction de ses idées, ce philosophe était tombé dans plusieurs erreurs métaphysiques, il faut avouer aussi qu'il possédait une éloquence entraînante, et qu'il brillait par la correction et la simplicité du style. Il avait de vastes connaissances, un esprit

subtil, élevé; et l'on trouve des pensées profondes dans plusieurs de ses ouvrages. Les derniers sont les plus estimés, comme étant ceux qui (ainsi que nous l'avons déjà indiqué) rectifient, ou, pour ainsi dire, épurent des propositions hasardées et entachées d'athéisme. Fichte est regardé par les Allemands comme un de leurs plus grands philosophes. Ses autres écrits les plus remarquables sont : 9° *La Liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*, 1794, in-8°; 10° *Nouvel Essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, in-8°; 11° *La Destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8°; 12° *Vie et Opinions singulières de Nicolaï*, publiées par Schlegel, Tubingen, 1801, in-8°; 13° *Matériaux pour les traits caractéristiques des temps actuels*, Berlin, 1806, in-8°; 14° *La Doctrine de la science, exposée dans toute son étendue*, 1807, in-8°, etc. Fichte a fait aussi plusieurs traductions en vers allemands; mais il n'était pas né poète, et elles ne lui firent pas beaucoup d'honneur. C'était d'ailleurs un homme estimable, de mœurs pures, bon époux, ami obligeant; doux de caractère, peu irascible dans les controverses qu'il eut à essuyer, cherchant toujours à convaincre et jamais à blesser personnellement.

FICINO (Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit le 19 octobre 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples; car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait avec des amis choisis qui philosophaient, et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficino avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature était trop faible chez lui pour qu'elle ne succombât point malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol. On y voit des *Traductions* d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, de la tradition primitive, ou des notions que les Juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des *Ecrits* de physique, de métaphysique, de morale; des *Lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, ainsi que son *édition* de la *Philosophie* platonicienne, imprimée à Florence, in-fol., 1482. On peut consulter sur Ficino, Tiraboschi dans son Histoire des écrivains italiens; J. G. Schelhorn, *Amœnit. litt.*, tome 1er; et sa *Vie* écrite par Jean Corsi, de Florence, imprimée à Pise en 1771, in-8°. [Ficino eut pour élèves les savants les plus illustres, comme Accolti, Calverino, Cavalcanti, Ange

Politien ; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célèbra dans ses vers. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, lui donna le rectorat de deux églises de Florence, et ensuite un canonicat dans la cathédrale. Un ouvrage de cet auteur, qui fut très estimé, est celui qui a pour titre *De religione christiana*, 1474. Il a eu plus de huit éditions, et deux à Paris, 1510-1578. Ses ouvrages, sans compter les sermons, parmi lesquels on trouve *De divinatione quæ fit per astra*, 1580, et qui prouve ses tristes rêveries, sont au nombre de quinze.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hunmamby, dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1725. Il est auteur : 1° d'un *Corps de théologie*, 1728-1730, 2 vol. in-fol; 2° de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-fol.; 3° d'un *Traité de morale*, 1724, in-8°; 4° d'une *Lettre sur l'Iliade d'Homère*, 1714, in-12.

FIDELE (Saint), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes, curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau ; mais redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidèle, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons ; le missionnaire s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, et qui donnait un juste espoir de voir rentrer dans le sein de l'Eglise tout ce qui restait d'hérétiques chez cette nation; mais quelques-uns d'entre eux, plus attachés à l'erreur, et par là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche et la plus cruelle. D'après une invitation simulée, P. Fidèle s'étant présenté pour les instruire, ils se jetèrent tumultueusement sur lui et le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio, son tuteur, lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci, plus heureux, le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS. *Voyez* Dius-Fidius.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant général, vit le jour à Sharpham-Park dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, dès l'âge de vingt-ans il s'abandonna tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A trente ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau ;

mais la goutte qui l'assaillit tout à coup l'obligea d'abandonner cette carrière, à laquelle il était d'ailleurs peu propre. Après la mort de sa femme, qu'il aimait beaucoup, il se vit contraint d'accepter l'emploi de juge de paix dans le comté de Middlesex, qu'il remplit avec honneur. Il subsistait de cet emploi et des secours de lord Lyttelton, son protecteur, lorsqu'une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé, et il mourut à Lisbonne en octobre 1754. La factorerie anglaise établie dans cette ville érigea un monument à Fielding, stimulée par le chevalier de Meyronnet, consul français, qui avait proposé de le faire élever lui-même. La plupart de ses romans sont traduits en français: *Tom-Jones*, en 4 vol. M. de la Harpe regardait cet ouvrage comme le premier roman du monde, et le livre le mieux fait de l'Angleterre. *Amélie*, en 3 vol.; les *Aventures de Josef d'Andrews*, 2 vol.; *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; *Voyage dans l'autre monde*, in-12. Les comédies de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentiments touchants, d'excellents caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celles d'*Amélie*. *Tome-Jones* a été réduit de 6 vol. en 4; encore il y en a deux de trop. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations faites à la hâte et dans les rues, maladroitement cousues à des lieux communs satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs. Fielding a *imité* deux comédies de Molière, l'*Avare* et le *Médecin malgré lui*.

FIENNE (Robert de), vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier du Guesclin de cette charge, de Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS (Thomas), d'Anvers, né en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire naturelle et de la chirurgie. On a de lui: 1° *De viribus imaginationis*, in-8°; *De formatione et de animatione fœtus*, in-8°; 3° *Apologia pro libro præced.*, in-8°, 1629; 4° *De cauteriis*, in-8°, dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4°. 5° *Libri chirurgici*, 1649, in-4°; et d'autres livres bien reçus dans leur temps.—Son père, JEAN FIENUS, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité curieux: *De statibus humanum Corpus molestantibus*, 1682, in-8°.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des quatre grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie, il se ligua d'abord avec les Français, qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître pour son propre compte. Il s'attacha, en le trompant, Jean Varvina, républicain farouche, et en tira de grosses sommes. En même temps, Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et ennemi des Doria, lui fit présent de quatre galères, et mit 2000 hommes à sa disposition pour l'aider dans son entreprise. A l'entrée de la nuit du 2 janvier 1547, les conjurés commencèrent à exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère se trouvant trop étroite, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille, elle fut bannie de Gênes jusqu'à la 5ᵉ génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'*Histoire* de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai Sainte-Geneviève, 1639, in-8°. Schiller a donné sur ce sujet une bonne tragédie, qui a été *imitée* par M. Ancelot, et jouée à l'Odéon en 1825, et aux Français en 1826.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse, où il était né en 1626, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois, en 1694, à 68 ans. Il a laissé quelques petites *Pièces de Poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, par la délicatesse, la légèreté et le naturel qui y règnent. Selon Voltaire, il était un des esprits les plus polis de son siècle. Sa fable surtout intitulée *Ulysse et les Sirènes*, est très estimé.

FIEUX (Jacques de), entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle en cette Eglise, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence, lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans les Vosges, où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avait une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679 un *Ecrit sur l'usure*, très estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes

racines. Il mourut à Paris dans les sentiments de la plus tendre piété, qui avait présidé à tous ses travaux.

FIEVRE, déesse adorée par les Romains, particulièrement dans les provinces où les fièvres étaient fréquentes et dangereuses. On lui dressait des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow en Transylvanie :

FEBRI DIVÆ,
FEBRI SANCTÆ,
FEBRI MAGNÆ.

† FIGUEIREDO (Antoine Pereira de), savant portugais, né à Macao le 14 février 1725, fit ses études chez les jésuites, et embrassa ensuite la vie monastique dans la congrégation des PP. de l'Oratoire du Saint-Esprit de Lisbonne. Ennemi des jésuites, il leur donna des preuves de sa haine lors de la fameuse conspiration tramée contre le roi de Portugal Joseph Ier, et dans laquelle on voulut impliquer le P. Malagrida, jésuite. Il les ménagea encore moins dans son livre *Rerum lusitanarum*. Ayant professé dans son ordre la grammaire, la rhétorique, la théologie, il se préparait à publier d'autres ouvrages, lorsque des différends s'élevèrent entre les cours de Rome et de Portugal. Il paraît que dans le commencement Figueiredo se déclara pour le saint-siége; mais, soit qu'il craignît la colère de la cour, soit qu'il voulût mériter ses faveurs, il se rangea de son parti, et publia bientôt après, et défendit les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Son *Essai théologique*, qui parut presque aussitôt, fut consacré à la même cause. Un tel zèle lui attira les faveurs du ministre Pombal, qui le nomma à des emplois importants; ce fut alors qu'obligé de vivre dans le monde, il porta l'oubli des convenances jusqu'à quitter l'habit religieux, ce qui le fit regarder désormais comme un homme vendu à l'ambition du marquis de Pombal. Il rendit publique son adulation servile dans un ouvrage intitulé : *Prières et vœux de la nation portugaise à l'ange de la garde du marquis de Pombal*, Lisbonne, 1775. Ses talents pouvaient mériter la faveur dont il jouissait; mais une telle adulation contrastant avec son état, devait nécessairement exciter contre lui de sévères critiques. Il conserva ses places après la mort du ministre son protecteur, et il fut nommé en 1792 doyen de l'académie royale, dont il était membre. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 14 août 1797, âgé de 72 ans. Ayant témoigné pendant sa courte maladie le désir de mourir sous l'habit religieux qu'il avait porté, les pères oratoriens lui accordèrent cette grâce; mais il n'en jouit pas long-temps, il expira trois heures après en avoir été revêtu. Figueiredo avait des talents et une vaste érudition; mais on ne saurait lui pardonner l'oubli de ses premiers vœux, et son adulation servile aux vues d'un ministre ambitieux. Il a beaucoup écrit. Voici ses principaux ouvrages : 1° *Rerum lusitanarum ephemerides ab olisipponensi terræ motu ad jesuitarum expulsionem*, 1761, in-4°; 2° *Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-fol. On réimprima ces thèses dans la *Col-*

lectio thesium in diversis universitatibus, etc., Paris, 1768, in-8°; Leipsick, 1774. Figueiredo publia aussi en portugais deux autres ouvrages sur le même sujet. 3° *Compendio das epocas*, etc., *ou Abrégé des faits les plus remarquables de l'histoire générale*, 1782, in-8°; 4° *Elogios*, etc., *Eloges des rois de Portugal, en latin et en portugais, avec des notes historiques et critiques*, 1785, in-4°; 5° *La sainte Bible, traduite en portugais, d'après la Vulgate*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778, 1790, 23 vol. in-8°. Une 4e édition fut commencée en 1794, avec le texte latin et des corrections. C'est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Figueiredo.

† FIGUEROA (François de), un des poètes classiques de l'Espagne, naquit à Alcala-de-Henarès, vers l'an 1540. L'harmonie, l'élégance de ses vers, et la pureté de son style, lui méritèrent le surnom de *Divin*. Près de son heure dernière, poussé par un sentiment religieux, il exigea qu'on brûlât devant lui ses poésies. On parvint cependant à en sauver quelques-unes, et on les imprima avec le titre de *Obras de Figueroa*, Lisbonne, 1626, in-8°. Il mourut en 1619.

FIGUEROA (Christophe Suarez de), littérateur espagnol, vit le jour à Valladolid, en 1586. Il suivit d'abord le barreau, qu'il abandonna pour cultiver les belles-lettres. On a de lui : 1° *Espejo de juventud*, ou *Miroir de la jeunesse*, Madrid, 1607; 2° *La constante Amarillis*, Valence, 1609, traduite en français par Lancelot, Lyon, 1614, in-8°; 3° *Espana defendida*, poème héroïque, Madrid, 1612, in-8°; 4° *Historia*, etc., ou *Histoire de tout ce que firent et dirent les pères de la compagnie de Jésus, pour la propagation de l'Évangile*, Madrid, 1614. On trouve dans cet ouvrage des notices assez curieuses des pays d'Orient, où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608, etc. Figueroa mourut en 1650.

† FILAMONDO (Raphaël-Marie), né à Naples, dans la 2e moitié du XVIIe siècle, embrassa l'ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie *della Sanità*. De très bonnes études, et son application à la théologie, le rendirent capable de professer cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature, et se fit connaître avantageusement par quelques pièces de vers qu'il adressa à ses amis. Ses talents le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque Casanata, en 1705. Le pape Clément XI le nomma à l'évêché de Suessa dans la terre de Labour. Il mourut en 1716, après avoir gouverné avec sagesse. On connaît de ce prélat : 1° *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 part. in-fol. Il y en a des exemplaires qui portent la date de 1714. C'est l'histoire des célèbres capitaines du royaume de Naples. Elle est ornée de 56 portraits. 2° *Ragguaglio del viaggio fatto da' padri dell' ordine de' Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno 1662, con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia e Persia*, Naples, 1695, in-8°; 3° *Theorhetoricæ idea, ex divinis scripturis et politioris lit-*

teraturæ mystagogis deducta, Naples, 1700, 2 vol. in-4°]: c'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire.

FILANGIERI (Gaëtan), célèbre publiciste, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, mort à Naples, le 21 juillet 1788, à l'âge de 36 ans, est auteur de *La Science de la législation*, en italien, dont on a donné une traduction française, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? « Ne comprendra-t-on jamais, dit un vrai » politique, combien il est dan- » gereux dans un état de souffrir » que des hommes sans mission, » souvent sans talent et sans lu- » mières, déclament à tort et à » travers contre les usages reçus, » contre les anciens établisse- » ments, frondent ce qu'il y a » de plus respectable, foulent » aux pieds tous les principes, » sous le spécieux prétexte de » s'élever contre les abus, et de » détruire les préjugés. Le pu- » blic, toujours avide de nou- » veautés, toujours disposé à » confondre la témérité et l'au- » dace avec le génie, toujours » dupe de l'emphase et des pro- » messes des charlatans, se per- » suade aisément que des hommes » qui jugent et qui condamnent » avec tant de hardiesse, ont des » vues supérieures, et que nos » ancêtres n'avaient pas le sens » commun; il se pénètre des » idées et des maximes de ces ré- » formateurs, d'autant plus flat- » teuses qu'elles paraissent neu- » ves; et quel mal n'en résulte-t-il » pas pour la nation? » En 1788, il parut à Paris 3 autres volumes de *la Science de la législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7e et 8e volumes, publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'il y a lieu de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvements de la révolution. [L'ouvrage de Gaëtan, outre la science législative, embrasse l'économie politique, les mœurs des peuples, la religion, ect. Il complète, pour ainsi dire, l'ouvrage intitulé : *Principes d'une science nouvelle*, de Vico, chef de l'École de philosophie po-

litique établie à Naples. Vico avait été maître de Filangieri. Dans son second livre, ayant proposé de supprimer les propriétés ecclésiastiques, tout en disant qu'il parlerait dans le cinquième des abus du pouvoir du pape, son livre fut mis à l'*index* le 6 décembre 1784. *La Science de la législation* fut traduite en français par M. Gallois, Paris, 1789-1791, 7 vol. in-8°. Il y a *deux* traductions en allemand, et *une* en espagnol par l'avocat Jacques Rabio, Madrid, 1797.]

† FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-Sund, en Flandres, vers 1736, d'un père riche, fit ses études avec quelque succès. Très jeune encore, il embrassa la carrière ecclésiastique; mais il paraît qu'il y renonça dans la suite. La lecture des livres philosophiques, à laquelle il se livra, influa sans doute sur sa détermination. L'*Emile* de Rousseau fit principalement une vive impression sur son âme; et quoiqu'il ne pût approuver ce qu'il y avait dans ce livre d'abstrait et de paradoxal, il conçut le projet de perfectionner le système d'éducation qu'on suivait alors, et eut pour collaborateur un ancien magistrat, nommé Rose. Ils produisirent ensemble un ouvrage dont le succès prodigieux fit admettre ces deux auteurs à l'académie d'Arras. Un des plus grands plaisirs de Filassier était la vie simple des champs, où il vérifiait plusieurs expériences d'agriculture. Le même goût le porta ensuite à accepter la direction de la pépinière de Clamart, près Paris. Occupé de ses travaux champêtres, il ne prit aucune part active aux premiers événements de la révolution; mais les habitants du Bourg-la-Reine l'ayant nommé presque malgré lui leur procureur-syndic, cette place le fit élire député à l'assemblée législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Dénoncé après le 10 août, il parvint à se justifier, et fut alors juge de paix. Mais Filassier, fort heureusement pour lui, n'était pas *à la hauteur de la révolution* (suivant le langage de ces temps malheureux); aussi fut-il destitué de son emploi. Il reprit ses occupations paisibles de la campagne, et mourut à Clamart en 1806, âgé d'environ 70 ans. Il était des académies d'Arras, de Lyon, de Toulouse, de Marseille, etc., et a laissé les ouvrages suivants: 1° *Dictionnaire historique d'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit en allemand et continué par F.-L. Brume, Berlin, 1788, 1792, 5 vol. in-8°; 2° *Eraste, ou l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage estimable, souvent réimprimé, et porté à 2 vol. in-8°, contient un bon abrégé d'histoire, de géographie et autres notions élémentaires en forme d'entretiens familiers entre Eraste et son élève. 3° *Éloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°; 4° *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande, etc.*, Paris, 1783, in-12; 5° *Dictionnaire du Jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est très estimé et fort utile pour tous ceux qui s'occupent de la culture des jardins.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournai dans le XVIe siècle, dont nous avons une espèce de *Chronique*, que les curieux

de tout ce qui concerne l'Histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *La Toison-d'Or*, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILCHIUS, ou FILCHINS (Benoît), né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser dans cette même ville l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie, en 1559, dans le dessein d'y rétablir la vraie religion: mais les hérétiques ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elisabeth, qui le retint dans une étroite prison pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là jusqu'à sa mort, le P. Benoît composa plusieurs ouvrages, tels que : 1° *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis redactæ ad unum punctum voluntatis divinæ; in tres partes distributa*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort : il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs. 2° *Soliloquium pium et grave in quo exponit conversionis suæ primordia*, 1602; 3° *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, etc., Viterbe, 1608. 4° *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609. M. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Église. *Voy.* la Relation de la conversion de M. Jean Thayer, 4e édition, Liége, 1789, page 18.

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, mourut dans un âge très avancé à Paris, sa patrie, doyen de la Faculté de théologie, en 1638. Il a composé sur des matières ecclésiastiques et profanes plusieurs ouvrages remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont, 1° un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8°; 2° un autre du *Carême*; 3° *De l'origine des paroisses*; 4° des *Traités de la confession auriculaire, de l'idolâtrie et de l'origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8°, et *Opera selecta*, Paris, 1621, in-8°.

FILICAIA, ou FILICAJA (Vin-

cent de), poète italien, sénateur de Florence sa patrie, né le 30 décembre 1642, et mort en 1707, fut membre de l'académie de *la Crusca* et de celle des *Arcades*. Ses *Poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien; et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. *Voy.* l'*Éloge* de ce poète dans les *Vies des Arcades* de Crescimbeni. [Ses meilleures poésies sont les six *Odes* qu'il composa sur la délivrance de Vienne, assiégée par les Turcs. La première célèbre la victoire de l'armée chrétienne; il en adressa la seconde à l'empereur Léopold Ier; la troisième à Jean Sobieski, roi de Pologne, et libérateur de Vienne; la quatrième à Charles V, duc de Lorraine, qui eut une si grande part à cette victoire; la cinquième est consacrée au Dieu des batailles; et il chante, dans la sixième, l'entière défaite des mahométans. Filicaia vivait sous Cosme III, auquel il dédia ses poésies.]

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentiments chrétiens propres aux personnages infirmes*, in-12 : ouvrage qui n'est composé que de passages tirées de l'Écriture et des pères. Le P. Bouhours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Écriture sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit, conseiller, et avocat du roi à Poitiers, mort en 1682, à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers, touchant la nouvelle doctrine des jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621 pour délibérer sur les moyens de renverser la religion et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12; ouvrage auquel on a opposé : *La Vérité et l'Innocence victorieuses de la Calomnie, ou huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que les *Provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (*voy.* ce nom), a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue

réponse aux *Huit lettres*. La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8°. « La » postérité ayant sous les yeux » les événements qui lui sont ré» servés, jugera peut être mieux » que nous si ce projet a existé » ou non. » Voilà ce que nous disions en 1783. Ces *événements* n'étaient pas bien loin. Peu d'années après, on vit le jansénisme, intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'Église de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité* le jugement suivant : « Je » suis loin de garantir toutes les » conjectures, combinaisons et » rapprochements de l'auteur. » Quoique l'ensemble présente » un tableau frappant, et que les » événements ne soient pas trop » propres à lui concilier la con» fiance des lecteurs : je crois » néanmoins que l'auteur a trop » légèrement désigné quelques » coopérateurs de cette œuvre, » d'abord si mystérieuse, et au» jourd'ui si manifeste dans ses » effets. Des liaisons [illegible]itié, » ainsi que des déma[illegible] ou » écrits inconsidérés, ne suffi» sent pas pour accuser ces in» tentions, surtout dans un temps » où le véritable esprit de la » secte était peu connu, et où » les gens de bien ont pu être » les dupes des apparences (*voy*. » ARNAULD Henri). Quant aux » six principaux acteurs dont il » est question dans le projet, » nous en abandonnons le juge» ment à ceux qui auront com» biné sans prévention leurs ou» vrages et leur conduite, avec » la tâche respective que la *Re*» *lation* de Filleau leur attri» bue. » (*Voy*. JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) On a encore de Filleau : 1° les *Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol.; 2° les *Preuves historiques de la Vie de sainte Radegonde*; 3° un *Traité de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE LA CHAISE. *Voy*. CHAISE (Jean de la).

FILLIUCIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1586, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du saint-office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1633, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

FINÉ (Oronce), né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, fut du nombre des protestants et des écoliers de l'université qui refusèrent de recevoir le concordat qu'y avait envoyé François Ier en 1517. Tous furent incarcérés. Finé ne recouvra sa liberté qu'en 1524; il fut alors nommé pour professer les mathématiques au Collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique : il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de géométrie, d'optique, de géographie et d'astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 1542 et 1550. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très pauvre en 1555. Les beaux esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaph[illegible]Il avait pris pour devise : *Vir*[illegible]*ulnere virtus*. On peut cons[illegible]er sur Oronce

Finé les *Mémoires de Nicéron*, tom. 38; celui de l'abbé Goutet sur le Collége royal, et Gui Allard *Bibliothèque du Dauphiné*.

FINIGUERRA. *Voy*. MASO.

FIORAVANTI (Léonard), médecin, chirurgien et alchimiste, naquit à Bologne au commencement du XVIe siècle. Il fut proclamé docteur par l'université de Bologne. Le pape le nomma chevalier, et il reçut de l'empereur le titre de comte. Il acquit une réputation brillante qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 4 septembre 1588. Ses ouvrages furent bien accueillis, et surtout, 1° *Lo Specchio discienza universale, libri tre*, Venise, 1609, dernière édition, traduite en latin, Francfort, 1625, in-8°; et en français, par Chappuis, 1584, in 8°; 2° *Del reggimento della peste*, dernière édition, Venise, 1625, traduit en allemand, Francfort, 1622, in-8°.

FIORI (Mario di), peintre. *Voyez* MARIO.

FIRENZUOLA (Ange), né à Florence le 28 septembre 1493, poète et religieux de la congrégation de Vallombreuse, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *OEuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, et celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de *l'Ane d'or*, Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux de Berni. Il a aussi fait quelques co[illegible] : *I Lucidi*, Florence, 15[illegible]-8°; *La Trinuzia*, 1551, [illegible]n-8°. Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16; et par Pierre de la Rivey, 1579, in-16. Son *Discours* de la beauté des dames l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8°. [Il publia en outre *Huit Nouvelles* à la suite des *Entretiens galants*. — La Comédie da la Trinuzia a été réimprimée à Paris, 1818, par les soins de M. Biagioli, qui l'a enrichie de *notes*.

FIRMICUS-MATERNUS (Julius), fit paraître, sous les enfants de Constantin, un excellent traité : *De la fausseté des religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix*, à Leyde, en 1672, in-8°, et en 1699, avec les notes de Jean Wouver.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question [illegible]e *Lettre* à saint Cyprien, dan[illegible]uelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des Églises d'Afrique sont exposées avec force. (*Voyez* saint CYPRIEN.) Cependant, dans une dissertation du P. Marcellin Molkenbuvgh, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette *Lettre* est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le IVe siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids : les raisons détaillées dans cette dissertation sont très plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier con-

cile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le P. Pagi et M. Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le deuxième concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques : le premier, évêque d'Amiens, et martyrisé au IIIe siècle; le second, évêque de la même ville, au IVe siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Égypte, pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourments, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque et d'une force surprenante. On l'appelait *le Cyclope*. On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il avait avec les Sarrasins et les Indiens, lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

† FIRMONT (Henri Essex Edgeworth de), prêtre catholique, et vicaire-général du diocèse de Paris, naquit en 1745 à Edgeworth-town en Irlande. Il était issu d'une famille très considérée dans le comté de Middlesex en Angleterre, qui avait passé en Irlande sous le règne d'Élisabeth. Son père ayant abandonné la religion anglicane pour rentrer dans le sein de l'Église romaine, emmena en France le jeune Henri, qui, après avoir fait ses premières études à Toulouse, résolut d'embrasser l'état ecclésiastique, et suivit les cours de théologie en Sorbonne à Paris. Lorsqu'il eut été ordonné prêtre, il se retira aux missions étrangères, et se livra à la direction des consciences. Vers 1777, il devint le confesseur de madame Élisabeth de France. Mais ce qui a surtout fait connaître l'abbé de Firmont, c'est le périlleux honneur qu'il eut d'assister l'infortuné Louis XVI à ses derniers moments. On connaît assez la scène déchirante qui se passa entre ce vertueux ecclésiastique et l'auguste victime : il n'est pas nécessaire de la retracer ici. L'abbé de Firmont, après avoir donné au roi tous les secours de son ministère, voulut encore accompagner la victime jusqu'à l'échafaud, et c'est dans le moment où elle allait y monter, qu'il lui dit ces paroles mémorables : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Il resta auprès du roi martyr jusqu'à ce que le sacrifice fût consommé. Il fit montrer au peuple la tête sanglante de l'innocent, et fut arrosé lui-même du sang qui en dégouttait. Il resta encore quelque temps à Paris, retenu par le désir de consoler autant qu'il le pourrait l'infortunée princesse madame Élisabeth; mais dès que cet ange de vertu ne fut plus, il passa en Angleterre, d'où il se rendit en Écosse, pour remettre à Monsieur, frère du roi, le dépôt des dernières pensées du roi martyr et de sa tendre sœur Élisabeth. Revenu

à Londres, il fut invité par Louis XVIII à se rendre à Blankenbourg, où ce prince se trouvait alors. Il resta dix ans auprès de sa personne. Le roi le chargea de plusieurs missions importantes, entre autres de porter la décoration de l'ordre du Saint-Esprit à Paul Ier, empereur de Russie, en 1807. A la suite des combats qui ensanglantaient l'Europe, des prisonniers français ayant été conduits à Mittau, couverts de blessures, le roi ordonna qu'on leur prodiguât des secours, tandis que la reine avec ses dames et Madame, duchesse d'Angoulême, s'occupait à préparer de la charpie pour étancher le sang des blessés français. L'abbé de Firmont, de son côté, se transporta auprès des malades pour leur offrir les secours de la religion. Une maladie pestilentielle qui se déclara parmi les blessés ne put refroidir sa charité, et il périt victime de son zèle, le 17 mai 1807, emportant les regrets de toute la famille royale. Il était alors âgé de 62 ans. Les princes honorèrent de leur présence ses funérailles, et le roi daigna composer pour son tombeau l'épitaphe suivante :

D. O. M.

Hic jacet
reverendissimus vir
Henricus Essex EDGEWORTH de Firmont,
sanctæ Dei Ecclesiæ sacerdos,
vicarius generalis Ecclesiæ parisiensis, etc.
qui
redemptoris nostri vestigia tenens,
oculus cæco,
pes claudo,
pater pauperum,
merentium consolator
fuit
Ludovicum XVI,
ab impiis rebellibusque subditis
morti deditum,
ad ultimum certamen
roboravit,
renuoque martyri cœlos apertos
ostendit.
E manibus regicidarum
mira Dei protectione
ereptus,
Ludovico XVIII,
eum ad se vocanti
ultro accurens,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ
nec non et fidelibus sodalibus
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solo colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die 22° maii mensis,
ann. Domini 1807,
ætatis vero suæ 62.
Requiescat in pace.

L'abbé de Bouvens prononça à Londres, le 29 juillet 1807, l'oraison funèbre de ce vertueux ecclésiastique : elle a depuis été imprimée à Paris, 1814, in-8°. On a une correspondance de l'abbé de Firmont, publiée sous ce titre : *Lettres de l'abbé Edgeworth*, confesseur de Louis XVI, à ses amis, écrites depuis 1777 jusqu'à 1807, avec des Mémoires de sa vie par le révérend Thomas R***, traduites de l'anglais, Paris, 1818, 1 vol. in-8°.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, était né en Syrie, et avait de grands biens en Égypte, où il se fit proclamer Auguste. Il se révolta contre Valentinien Ier, l'an 375 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER, ou Fisher (Jean), né à Beverley au diocèse d'Yorck en 1453 ou 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'Église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison; et, ayant appris que le pape

Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit, en se moquant du pape : « Qu'il envoie » son chapeau de cardinal quand » il voudra; je ferai en sorte » que, quand il arrivera, la tête » pour laquelle il est destiné ne » subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âgé de 80 ans et les services qu'il avait rendus à ce monarque auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *OEuvres* ont été publiées en 1 vol. in-fol., Wursbourg, en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther; un, *De unica Magdalena*, contre Jacques Le Fèvre d'Étale, et Josse Clicthoue. (*Voyez* MADELEINE.) On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII, contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne, vers l'an 1650, a construit les plus beaux édifices modernes de cette ville; entre autres, les *Écuries* de l'empereur, la *Chancellerie* de Bohême, le *Belvédère*, ou palais du prince Eugène, celui de *Schœnbrunn*. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont, dans leur ensemble, d'une composition grande et noble; le dernier surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait, depuis long-temps, la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre, pour inscription, ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

[Le meilleur édifice de Fischer est l'église de Saint-Charles-Borromée, placée dans un des faubourgs de Vienne. Il avait le défaut de prodiguer les ornements. On a de lui un *Essai d'architecture historique*, ou *Recueil de bâtiments anciens* (juifs, égytiens, syriens, perses, grecs, romains, arabes, turcs, chinois, etc.), avec des explications en allemand et en français, Leipsick, 1728.]

† FISCHER (Jean-Eberhard), historien, naquit à Essling, en Souabe, en 1697. Il fut professeur d'histoire et d'antiquités à Pétersbourg, membre de l'académie impériale, et un des savants envoyés, en 1739, par la cour de Russie, pour faire des observations en Sibérie. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de la publication de ses écrits, et mourut le 24 septembre 1771, âgé de 74 ans. Il a laissé en allemand : 1° *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. G.-F. Muller publia depuis une *Histoire* plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer. 2° *Sur l'Origine, la Langue, les Mœurs des Moldaves;* cet écrit se trouve dans le calendrier historique de Pétersbourg, année 1770; 3° *Sur l'Origine des Américains*, ibid., 1771; 4° *Questions Pétropolitanes*, Gottingue, 1770, in-8°, 119 pages : cet ou-

vrage contient quatre *dissertations*; on parle dans la première de l'*origine des Hongrois*, que l'auteur place, non chez les Huns, sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuple habitant près de Tourfan. Selon Fischer, les Yongres passèrent dans la Bithynie, d'où, ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiome des Vogouls. La deuxième dissertation est intitulée : *De gente et nomine Tartarorum, item de priscis Mogolis eorumque lingua;* la troisième a pour titre : *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum*; la quatrième, en allemand, traite des peuples *hyperboréens*. Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien*, qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

FISCHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, en 1467, appela, deux ans après (de concert avec Jean de la Pierre son ami), Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de Fischet une *Rhétorique* et des *Épîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle : elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, 1471.

FISEN (Barthélemi), né à Liége, en 1591, entra chez les jésuites, en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont : 1° *Origo prima festi corporis Christi*, Liége, 1628, in-12. Cette histoire est écrite avec soin, et a coûté beaucoup de recherches; *Historia Ecclesiæ leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une Histoire qui commence 600 ans avant J.-C., et va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers sièles ne soient pas farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette Histoire est partagée en 31 livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit, de temps en temps, des pièces justificatives. Le style est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire. 3° *Flores Ecclesiæ leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les Vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FITE (Jean de la), ministre de la religion prétendue réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Éclaircissement sur la matière de la grâce, et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul Jean de la Fite, ministre de l'église de Pau, dont on a des Sermons

et des Traités de controverse

FITZHERBERT (Sir Anthony), célèbre jurisconsulte anglais du XVI[e] siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfants d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction, et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui: 1° *Epitome juris;* 1° *De l'office et de l'autorité des juges de paix.*

FITZHERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité* de politique et de religion, contre Machiavel, Douai, 1615, in-4°, et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée: *An sit utilitas in scelere*, Rome, 1610, in-8°.

FITZHERBERT (Nicolas), autre petit-fils d'Antoine, et cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit: 1° *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnaissance qu'il paie à son bienfaiteur; 2° *De continuatione religionis christianæ in Anglia*, 1608; 3° *Oxoniensis academiœ descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES (Jacques de), duc de Berwick, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671 à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva, en 1686, au siége de Bude, où il fut blessé, et à la bataille de Mohacs, en 1687, que les Impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de mylord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua, l'an 1690, au siége de Londonderri, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France: dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai et le comte das Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence, et le fit chevalier de la Toison-d'Or. Ber-

wick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelone, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733, entre l'Empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière, le 2 juin 1734; la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talents militaires. Le président de Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de » loin dans les livres de Plu- » tarque ce qu'étaient les grands » hommes; j'ai vu en lui, de » plus près, ce qu'ils sont. Je ne » connais que sa vie privée : je » n'ai point vu le héros, mais » l'homme d'où le héros est par- » ti..... Il aimait ses amis : sa » manière était de rendre des » services sans vous rien dire; » c'était une main invisible qui » vous servait... Il avait un grand » fonds de religion. Jamais » homme n'a mieux suivi ces » lois de l'Évangile qui coûtent » le plus aux gens du monde : » enfin, jamais homme n'a tant » pratiqué la religion, et n'en a » si peu parlé..... Il ne disait ja- » mais de mal de personne : » aussi ne louait-il jamais les » gens qu'il ne croyait pas di- » gnes d'être loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737 ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye en 1709, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55ᵉ année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ses écrits ont été condamnés à Rome, et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes les regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux decisions de l'Église. On trouve sa *Vie* à la tête de ses *OEuvres posthumes* publiées en 1769, 2 v. in-12, avec un 3ᵉ vol. sous le titre de *Supplément*.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, sa patrie, mourut dans cette ville le 14 août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Eu-

rope. Les principaux sont : 1° *Opera medica*, 1742, in-4°; 2° *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12; 3° *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12.; 4° *Tractatus de physiologia*, 1750, in-12; 5° Plusieurs *Dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un dégré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très étendues et très variées. *Voyez* sa *Vie* par M. Estève, 1765, in-8°.

FLACCILLE (Ælia-Flaccilla), fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que simple particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Flaccille avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'Eglise grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nice prononça son oraison funèbre. Les Grecs l'ont appelée quelquefois *Placilla* ou *Placidia*.

FLACCOURT (F. de), directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar. Il écrivit une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in 4°, avec cartes et figures dessinées et gravées par lui-même, et la dédia au surintendant Foucquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telles que cette prière des Madécasses, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Éternel! ayez pitié de moi, parce que je suis passager; ô Infini! parce que je ne suis qu'un point; ô Fort! parce que je suis faible; ô Source de la vie! parce que je touche à la mort; ô Intelligent! parce que je suis dans l'erreur; ô Bienfaisant! parce que je suis pauvre; ô Tout-puissant! parce que je ne suis rien. » [Flaccourt se noya, comme il revenait en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660; c'est lui qui donna à l'île de Bourbon le nom qu'elle porte. Outre l'*Histoire de la grande île de Madagascar*, dont il y a eu plusieurs éditions, on a de lui : 1° *Petit Catéchisme* (madécasse et français); 2° *Dictionnaire de la langue de Madagascar*, Paris, 1688.]

FLACCUS ILLYRICUS. *Voy*. FRANCOWITZ.

FLACÉ (René), curé de l'église de La Couture, dans un faubourg du Mans, né à Nogent sur la Sarthe, à cinq lieues du Mans, le 23 novembre 1530, mourut le 15 septembre 1600. On a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un *Poème* latin *sur l'o-*

rigine des Manceaux, qu'on peut voir dans la Cosmographie de Belles-forêts. La Croix-du-Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien ; qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

† FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur français, né à Lyon, vers 1720, visita une grande partie de l'Europe, et devint à Constantinople *basergi-nanbachi*, ou marchand du grand seigneur. Il recommença ensuite ses voyages, recueillant partout ce qui pouvait aider l'industrie. Ayant observé que les Grecs avaient pour l'industrie commerciale des procédés inconnus aux autres nations de l'Europe, il en emmena plusieurs pour les faire travailler dans les manufactures de Saint-Chamond, en en Lyonnais, qui appartenaient à son frère. Le roi, pour récompenser ses travaux, donna à cet établissement le titre de manufacture royale. Flachat mourut vers 1780 ; il a laissé : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes orientales*, Lyon, 1736, 2 vol. in-12.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise à ce que l'on croit, quoique cela ne soit point certain, exerça la profession d'écrivain à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout à coup riche pour un homme de son état ; mais il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des Juifs. Il ajoute que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce compte a été réfuté, par M. de Saint-Foix, dans le 1er vol. de ses *Essais sur Paris ;* et il est plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut le 22 mars 1418. *Voyez*, sur cet homme singulier, l'*Histoire critique* de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune, à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de M. l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *Sommaire philosophique* en vers, 1551, in-8, et un *Traité de la transformation des métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyfiques* que Flamel mit au cimetière des Innocents, Paris, 1682, in-4 ; [Le peuple ignorant croyait que Flamel avait trouvé le secret de faire de l'or. Cent quarante ans après sa mort, Jean Gohori propagea cette fable.]

FLAMINIO (Marc-Antoine), naquit en 1498 à Serravalle, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en prose. Le fils eut le goût du père, et le surpassa. Le cardinal de Farnèse, dont il était le bel esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente ; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres* et des *Épigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers français par Anne de Marquets,

Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase* de trente psaumes, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasimène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J.-C.

FLAMINIUS (Titus Quintus), élevé au consulat par son mérite l'an 198 avant J.-C., n'avait pas encore 30 ans; il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua pour égaler la gloire de ce héros que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux jeux Néméens par un crieur public que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le prétexte que cet illustre Carthaginois tramait quelque chose contre Rome. Flaminius prit tant d'empire sur l'esprit de Prusias qu'Annibal s'empoisonna, craignant d'être livré vivant aux Romains, et les délivra ainsi de leur plus grand ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590 à 58 ans, publia en 1588, à Rome, in-fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; et un traité: *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Derby en Angleterre le 19 août 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, la même année nommé astronome du roi, avec une pension de 100 liv. sterling, ensuite directeur de l'Observatoire de Greenwich. Il mourut le 31 décembre 1719, à 73 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière : il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre, qui n'avait aucun goût pour les femmes : aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui : 1° *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, en 3 vol in-fol.; 2° *Ephémérides*; 3° la *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau système de mathémathiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamsteed. Newton ayant trouvé plusieurs observations peu justes, Flamsteed écrivit contre lui : l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamsteed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savants. Flamsteed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en

avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes; Riccioli en a trouvé 1437; le père Pardies, 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888; Flamsteed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de la Caille, 9800 dans une partie du ciel austral; le P. Mayer protèste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc.; ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux yeux de cinq millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat*. Ps. 146.

FLASSANS (Taraudet de), poète provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontèves une portion de cette terre pour un poème intitulé : *Enseignements pour éviter les trahisons de l'Amour*. Le Moine, dit *le Monge des îles d'Or*, assure que cet ouvrage valait beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV, qui passait en Provence; et il s'en acquitta très-bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint-Sever, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la Coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in fol. Cet ouvrage, autrefois d'un grand intérêt, est le fruit de quarante années de travaux et d'expérience. Une table des matières ajoutée à cet ouvrage en rendrait l'usage plus facile.

FLAVE JOSEPHE. *Voyez* JOSÈPHE.

FLAVIEN (Saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin, qui l'occupait alors. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme qui s'éteignit sous le pape Innocent Ier. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens dont les erreurs s'y étaient propagées. Les habitants d'Antioche ayant

renversé et outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscile, Flavien demanda à l'empereur Théodose la grâce de son peuple, et l'obtint. Sa harangue, que saint Chrysostôme, alors prêtre de l'Église d'Antioche avait dit-on composée, est un modèle d'éloquence en ce genre. Flavien mourut en 404, après avoir gouverné son Église 23 ans. Le concile de Chalcédoine lui donna le titre de *Bienheureux*; mais, quoiqu'il soit qualifié de saint, il ne paraît pas que jamais, ni chez les Grecs ni chez les Latins, il ait été honoré d'un culte public. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint Flavien, qui, a cause du zèle avec lequel il défendit le concile de Chalcédoine, fut envoyé en exil par l'empereur Anastase. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN (Saint) succéda à Proclus dans le patriarchat de Constantinople en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *Brigandage d'Éphèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien, présent à ce jugement inique, en appela à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnements que par des coups de pieds et de poings; enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNI (Valérien de), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims, professeur en hébreu au Collége royal en 1630, naquit à Villiers en Prayères, dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris le 29 avril en 1674, dans un âge avancé. C'etait un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de Louis le Grand. On prétendait dans cette thèse, que le système de Copernic étant contraire à l'Écriture, et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigni voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres, mais il cherchait trop à déprécier ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense* d'une thèse qu'il avoit signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'*épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise* : sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigni prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus, et l'impression d'un caractère plus grand; parce que sans cela il y aurait plus de sept sacrements: conséquence que d'autres

théologiens admettent en disant que le sacrement de l'ordre étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournai, en 1668, in-4°. [Il avait travaillé à la Polyglotte de Le Jay; ce qui n'a pas empêché que dans la suite il n'en soit devenu un censeur des plus ardents.]

FLAVITAS, ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 488, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire.

FLÉCHELLES. *Voy.* GUÉRIN (Hugues).

FLÉCHIER (Esprit), né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans les lettres et la vertu, auprès d'Hercule Audifret, son oncle, général des pères de la doctrine chrétienne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, vint à Paris, où il fut d'abord précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'état, dont la maison était fréquentée par les personnes les plus distinguées de la ville et de la cour; il y fit la connaissance du duc de Montausier qui lui procura la place de lecteur du Dauphin : il se fit bientôt un nom célèbre comme bel esprit et comme prédicateur. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Encouragé par ces récompenses, il fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis, l'un dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, l'autre dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornements dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents en 1685 par l'évêché de Lavaur, et en 1687 par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : *Ne soyez pas surpris si*

j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. Le diocèse de Nîmes était rempli d'hérétiques; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier le 16 février 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 20,000 écus aux pauvres, pour lesquels il avait déjà dépensé des sommes immenses dans la disette qui suivit l'hiver de 1709. L'académie française s'était associé Fléchier après la mort de Godeau. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : 1° des *OEuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. 2° L'*édition* d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Graziani : *De casibus illustrium virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élegant. 3°. Des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, et en 2 tom. in-12; 4° un recueil d'*Oraisons funèbres*, en 1 vol. in-4°, et in-12. Il y a peut-être moins d'élégance et de pureté de langage dans celles de Bossuet, mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art. 5° Des *Sermons*, en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses Oraisons funèbres et ses Panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très peu de raisonnements. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore : aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne. 6° *Histoire de l'empereur Théodose le Grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros n'ont pas rendu justice à cet empereur, qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards. 7° La *Vie du cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et 1 in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint : l'abbé Marsollier dans son Histoire de Ximenès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme. 8° Des *Lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeants sur les excès des calvinistes, qui dès lors répandaient

l'effroi partout, et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791; 9° Des *OEuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses *Mandements* et ses *Lettres pastorales*, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a joint différens discours, compliments et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un *Recueil* manuscrit, formant 6 vol. in-fol., sur les antiquités du Languedoc; mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé Aulné Rulman. On a donné une édition complète des *OEuvres de Fléchier*, à Nîmes, en 1782, en 10 vol. in-8. Ses *Poésies latines* ont paru dans un Recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12.

FLEETWOOD (Guillaume), né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, le nomma chanoine de Windsor en 1702, puis évêque de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ély en 1714, et mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Inscriptionum antiquarum Silloge*, Londres, 1691, in-8°; 2° des *Sermons*; 3° *Essai sur les miracles*, 1701, in-8°; 4° *Chronicon pretiosum*, ou *Examen des monnaies d'or et d'argent, du prix du blé, des salaires, etc., en Angleterre, pendant les six derniers siècles*, Londres in-8°; 5° *Explication* du XIIIe chap. de l'Épître aux Romains. Sa Vie est à la tête de ses Sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLETWOOD, avocat de la reine Elisabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses; celui-ci mourut en 1592. On a de lui : 1° *Elenchus annalium Edwardi V, Richardi III, Henrici VII et Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane. 2° L'*Office de juge de paix*, 1658.

FLEIX. *Voy.* FOIX (Raymond).

FLÉMALE. *Voy.* BERTHOLET.

† FLEMING, ou FLEMMINGE (Richard), prélat anglais, naquit à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du XIVe siècle. Il fit ses études à Oxford, et embrassa, avec chaleur, l'hérésie de Wiclef; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'Yorck, Henri s'y opposa, et Fleming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1430, après avoir fondé, à Oxford le collége de Lincoln pour de jeunes théologiens, destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

† FLEMING (Patrice), religieux observantin, né en 1599, d'une famille noble, dans le comté de Louth, en Irlande, fut envoyé à Douai, à l'âge de 13 ans, pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais,

en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de Saint-François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, qui appartenait à des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le P. Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le P. Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir les matériaux, pour composer les vies des saints d'Irlande. Ils fouillèrent tous les deux dans toutes les bibliothèques qui furent à leur portée. Fleming fit de nombreuses recherches dans toutes les villes de France, d'où il passa en Italie et en Allemagne. Une partie de ces vies fut publiée, quelques années après, par le P. Colgan, qui reconnaît avoir tiré un grand secours des recherches de Fleming et du P. Ward. Le P. Fleming fut chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome. Il reçut, quelque temps après, le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague, pour y gouverner le couvent de l'Immaculée-Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxones faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacée d'être investie après la bataille de Leipsick, le P. Fleming, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare, quitta cette ville avec le P. Matthias Hoav, son confrère. Mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens, qui les massacrèrent impitoyablement: Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wading, historien des frères mineurs, le recule de deux années; mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux: 1° *Collectanea sacra*, Louvain, 1667; 2° *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Mac-Caghwel.); 3° un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ.*

† FLEMING (Robert), théologien écossais, naquit à Bathens, en 1630. Il adopta les principes du calvinisme, et fut expulsé comme non-conformiste de la cure de Cambuslang, à laquelle il avait été nommé fort jeune, en exécution de l'acte publié à Glascow. Peu après la restauration, il fut même arrêté; mais ayant obtenu son élargissement, il passa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il mourut le 25 juillet 1694. Il a laissé: 1° le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8°. C'est un recueil de poésies religieuses. 2° L'*Accomplissement des Ecritures*; ouvrage très estimé, surtout des dissidents et des calvinistes.

† FLESSELLES (Jacques de), né vers 1730, conseiller d'état et maître honoraire des requêtes, était, au commencement de la révolution, prevôt des marchands de Paris. Lorsque la première insurrection éclata à Paris, le 12 juillet 1789, on établit, à l'Hôtel-de-Ville deux autorités municipales, dont on forma bientôt un comité central, dont la

présidence fut déférée au prevôt des marchands. Flesselles, peu soupçonneux, crut pouvoir, dans cette position, continuer ses rapports avec la cour et le pouvoir militaire, sous la direction du baron de Bezenval, qui lui avait fait connaître son projet de défendre la Bastille. Ayant été interpellé sur ces dangereux rapports, d'une manière sinon malveillante, du moins très imprudente, par Garan de Coulon, l'un des électeurs, devant une populace furieuse, la fureur s'empara de ces têtes déjà très échauffées, et le malheureux Flesselles, interdit, balbutia en voulant prouver son innocence. On lui signifia qu'il fallait aller au Palais-Royal, et que là il serait entendu. *Eh bien*, dit-il, *allons au Palais-Royal*. Il se leva aussitôt de son siége, et sortit de l'Hôtel-de-Ville, environné d'une foule immense. Mais à peine fut-il au bas de l'escalier, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet à bout portant. La populace, se précipitant aussitôt sur son cadavre, en sépara la tête, qui fut portée au Palais-Royal, au bout d'une pique, tandis que le tronc était traîné dans la boue par une horde de cannibales. Cet assassinat fut commis le 14 juillet 1789. M. de Flesselles fut la première victime des fureurs de cette populace, que l'impunité engagea bientôt à multiplier ces horribles attentats.

FLETCHER (Gilles), né à Kent, historien et bon politique, fut chargé de quelques commissions en Écosse et en Allemagne, par la reine Élisabeth, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur en Moscovie (en 1588), auprès du czar Fedor Ivanowich, qui le reçut fort mal, d'après la fausse nouvelle que l'*Armada* espagnole avait détruit la flotte anglaise. Fletcher s'empressa de retourner à Londres, où il publia l'ouvrage suivant : *Manière de gouverner des empereurs de Russie ou de Moscovie, avec les mœurs et les modes des peuples de cette contrée*, Londres, 1530, 1663, in-12. L'auteur ne se montre pas favorable aux Russes, qui étaient alors un peuple à demi barbare. Il était secrétaire de la cité de Londres, trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poète tragique anglais, mort à Londres, en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespeare, dans la carrière dramatique, et obtint un des premiers rangs, après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *Tragédie*, dans laquelle il y avait une conspiration contre la vie d'un roi, des gens qui passaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit ensuite en prison; mais on reconnut bientôt que le conspirateur ne tuait les rois que sur le théâtre. On a réuni ensemble, Londres, 4 gros vol. in-8°, les *OEuvres dramatiques de Ben-Jonhson et celles de Beaumont et de Fletcher*, les dernières d'après le texte, et avec les notes de Colman. *Voyez* BEAUMONT (François). [Fletcher travaillait toujours avec son ami François Beaumont. Ses meilleures pièces sont : *Le Fat, le Capitaine, Quatre pièces en une ; l'Ennemi des Femmes ; les Itapares ; Les deux illustres parents* ; etc. Shakespear l'aida dans cette dernière pièce.]

† FLEURANGES (Robert de la Marck seigneur de), maréchal de France, l'un des plus braves guerriers de son siècle, naquit à Sedan en 1490. Comme il avait un penchant naturel pour les armes, il s'exerçait dès l'enfance à monter à cheval, à manier l'épée et la lance. Ayant été présenté à l'âge de dix ans, par son père, à Louis XII, ce monarqne fut charmé de son air guerrier, et le plaça près du comte d'Angoulême (François Ier). Il fit les campagnes d'Italie sous Louis XII, assista à presque toutes les affaires, et donna partout des preuves d'intrépidité et de sang-froid, surtout à la prise de Vérone, en 1511. Après s'être emparé d'Alexandrie, Fleuranges se joignit à l'armée qui fit le siége de Novarre. Les assiégés ayant fait une sortie vigoureuse, les Français furent mis en déroute; Fleuranges fit des prodiges de valeur, et fut trouvé dans un fossé parmi les morts, tout couvert de blessures. Lorsque François Ier, à son avénement sur le trône, voulut faire valoir ses prétentions sur le Milanais, Fleuranges accompagna ce monarque dans cette expédition, contribua beaucoup à la victoire de Marignan, et se rendit maître de Crémone après cette brillante journée. A la funeste bataille de Pavie, il fut fait prisonnier, et conduit au château de l'Écluse, en Flandre, où l'empereur, par suite de la haine qu'il portait à son père, Robert de la Marck, le retint prisonnier pendant plusieurs années. Nommé maréchal de France, il fut chargé, en 1536, de la défense de Péronne, assiégée par le comte de Nassau. Quoique la place fût en mauvais état, et que l'artillerie ennemie eût déjà fait brèche, il repoussa quatre assauts, et le comte de Nassau fut obligé de lever le siége. L'année suivante, se rendant à Sedan, il fut arrêté par la fièvre à Longjumeau, et y mourut au bout de quelques jours, en décembre 1537. Le maréchal de Fleuranges avoit épousé la nièce du cardinal d'Amboise. Il rédigea, pendant sa captivité au au château de l'Écluse, l'*Histoire des choses mémorables advenues du règne de Louis XII et de François Ier, depuis* 1449 *jusqu'en l'an* 1521. Le style en est simple et naïf. Il s'y désigne sous le nom d'un *jeune adventureux*. L'abbé Lambert a publié ces Mémoires avec des notes historiques et critiques, Paris, 1755, in-12.

† FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, naquit à Paris en 1662. Il avait d'abord été évêque d'Aix en 1698. Il passa à l'évêché d'Orléans en 1705, et eut en même temps l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. A son avénement au siége d'Orléans, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat était doué d'une charité admirable, et possédait, à un dégré éminent, toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastiqne. Il fonda à Orléans plusieurs établissements utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Ce prélat mourut le 11 janvier 1733. Il a laissé des *Réglements et avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avail tenus.

† FLEURIEU (Charles-Pierre Caret, comte de), membre de l'Institut et du bureau des longi-

tudes, né à Lyon en 1738 d'une famille distinguée, entra dans la marine à l'âge de treize ans, et fit de rapides progrès dans toutes les études qui concernent cet état. Il servit pendant la guerre de sept ans. La paix de 1763 lui donnant le loisir de suivre plus assidûment ses travaux, il exécuta avec le célèbre Berthoud une horloge marine, qui, à l'exception d'un essai de Julien Leroi, fut la première qui eût été fabriquée en France. L'essai en fut fait en 1768 sur la frégate *l'Isis*, commandée par Fleurieu lui-même, alors lieutenant de vaisseau; et son heureux résultat fit admettre les horloges marines dans tous les vaisseaux du roi. En 1776, il fut appelé à la direction des ports et arsenaux de la marine, et c'est dans cette place qu'il eut occasion de rendre à la patrie des services importants. Il rédigea presque tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778; ce fut encore lui qui prépara ceux des découvertes de La Peyrouse et d'Entrecasteaux, dont Louis XVI avoit donné le plan. Il fut appelé au ministère de la marine le 27 octobre 1790; mais il le quitta au bout de sept mois à cause des entraves qui gênoient son administration dans ces circonstances difficiles. Le roi lui donna alors une nouvelle marque de sa confiance, en le plaçant auprès du dauphin en qualité de gouverneur; mais après la funeste journée du 10 août 1792, il fut obligé de se retirer et vécut dans la retraite jusqu'en 1797, qu'il fut nommé au conseil des anciens. En 1800 on l'appela au conseil d'état, et il occupa plusieurs places considérables. Enfin il fut nommé sénateur en 1806, et mourut peu de temps après, le 18 août 1810. Il a laissé : 1° *Voyage fait par ordre du roi en* 1768 *et* 1769, *pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1773, in-4°, 2 vol., fig.; 2° *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, imprimerie royale, 1790, in-4°. Il y prouve l'existence jusqu'alors problématique des îles Salomon, découvertes par l'Espagnol Mindana, et vues ensuite par le capitaine Surville, qui les avoit nommées Terre des Arsacides. 3° *Voyage autour du monde, fait pendant les années* 1790, 1791, et 1792, *par Etienne Marchand*, Paris, 1798, 4 vol. in-4°. Cette relation est précédée d'une introduction savante sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord ouest de l'Amérique, et suivie d'une discussion très propre à jeter de grandes lumières sur les découvertes de Drake et de Roggewin. Le 4e volume contient un grand nombre de cartes hydrographiques.

† FLEURIOT-LESCOT (J.-A.-C.), un des séides les plus dévoués de Robespierre, naquit à Bruxelles vers 1760; forcé de quitter son pays lors des premiers troubles du Brabant, il vint se réfugier à Paris, où il exerça avec assez peu de succès la profession d'architecte. Lorsque la révolution éclata, il se rangea parmi les plus furieux démagogues, persuadé que cet état serait plus lucratif que celui d'architecte. Des opinions exagérées, et surtout un grand acharnement contre la cour et les ministres, suffisaient alors pour se faire distinguer. Fleuriot possédant toutes ces qualités au suprême degré, fut bientôt environné de toute la faveur populaire. Après avoir débuté par haranguer la po-

pulace dans les rues, il fut admis dans les sections de la capitale et dans le club des jacobins, où il se fit remarquer autant par ses clameurs que par son emportement forcené. C'est dans cette monstrueuse association que Robespierre alla le chercher pour en faire un maire de Paris. Fleuriot avoit déjà été substitut de l'accusateur public près du tribunal révolutionnaire, et dans ces deux places il s'était montré digne d'occuper la nouvelle dignité dont le tyran populaire le revêtait; mais à peine fut-il entré en fonction, que son protecteur, le redoutable Robespierre, fut terrassé par le parti dominant. Fleuriot ayant appris cette nouvelle, montra une fermeté qu'on ne lui supposait pas, et qu'on souhaiterait lui avoir vu employer pour une meilleure cause. Il court à la maison commune, rassemble les officiers municipaux, fait sonner le tocsin, ordonne qu'on ferme les barrières, et fait défendre les approches de l'hotel-de-ville par plusieurs pièces de canon. Robespierre, qui venait d'être arrêté, fut amené dans ce moment à l'hôtel-de-ville par les gendarmes. Fleuriot lui fait rendre la liberté, et le faisant asseoir dans un fauteuil, il le proclame le *Sauveur de la patrie*, en exigeant en même temps des officiers municipaux le serment de mourir pour sa défense. Il envoie ensuite des agents dans toutes les sections pour y soulever un parti en faveur du *Sauveur de la patrie*. Malgré la rapidité de ces démarches, tout fut inutile, la convention avoit déjà mis *hors la loi* Robespierre et ses principaux satellites. Effrayés par cet arrêt terrible, ils n'osèrent rien tenter. Fleuriot fut conduit à l'échafaud avec son protecteur et treize de ses complices le 28 juillet 1794. Il n'avoit alors que 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie, né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donna du goût pour l'état ecclésiastique, il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri en 1689. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrément, et par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talents; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye de Loc-Dieu S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eus, mais son désintéressement égalait ses autres vertus; il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716 pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après

avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e année. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont : 1° *Mœurs des Israélites*, livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'ancien Testament; 2° *Mœurs des chrétiens*, ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y est unie à un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien. 3° *Histoire ecclésiastique*, en 20 vol. in-12 et in-4° (ou 13 vol. in-4°, 1777). Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Église; et le dernier, imprimé en 1721, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière; il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le 1er vol. de l'excellente Critique du P. Pagi, en 4 tomes in-fol. Dom Ceillier, et les auteurs de l'*Histoire de l'Église gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les discours préliminaires répandus dans cet ouvrage, imprimés séparément en un vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force; on y trouve d'excellentes choses; mais il y en aussi qui ont été critiqués avec raison. (*Voyez* HONORÉ de Sainte-Marie, et HOUSTA). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Église, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles. Comme si la discipline de l'Église n'était pas essentiellement variable, ou que l'Église primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne » peut trop respecter la primitive » Église, dit un auteur modéré » et équitable; mais la haute idée » qu'on en a ne doit pas servir » à nous faire mépriser l'Église » des derniers siècles. Dans la » primitive Eglise, parmi beau» coup de sainteté, il ne laissait » pas de se glisser des relâche» ments, et dans l'Eglise des der» niers siècles, parmi des relâ» chements qui s'y sont glissés, » il ne laisse pas d'y avoir encore » beaucoup de sainteté ». Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses par-

ties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Érasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que *si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Église ne lui déplairait pas.* « Croyez-vous, dit un homme » d'une exacte logique, que l'É» glise a le droit de régler sa dis» cipline, et sur la pénitence, et » sur les appels, et sur les élec» tions, et sur les institutions » canoniques, et sur les exemp» tions, et sur tout autre objet » religieux? Répondez *oui* ou » *non*. Si vous dites *oui*, eh bien! » attendez donc qu'elle ait sub» stitué la règle ancienne à la » règle plus récente; si vous di» tes *non*, il est d'un imbécille » de nous proposer comme un » retour aux règles de l'Église, » ce que l'Église n'a pas le droit » de régler. » (*Voy*. MORIN, THOMASSIN). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e *Discours* sur les libertés de l'Église gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenait pas. [Depuis quelques années, le manuscrit autographe de ce Discours étant tombé entre les mains de M. Emery, il en a formé un volume de nouveaux opuscules, Paris, 1807, in-12. La pièce la plus importante de ce recueil est le fameux Discours. M. Emery a fait imprimer en caractères romains le texte du manuscrit autographe, et en caractères italiques les morceaux supprimés ou altérés; les parties correspondantes substituées par l'éditeur de 1763, sont placées en notes.] On a donné une *Table des matières* pour l'Histoire ecclésiastique de Fleury, et la continuation du père Fabre, ouvrage fanatique, et fruit de l'esprit de secte (*voyez* FABRE), en 1 vol. in-4°; et 4 vol in-12. La dernière édition de cette Histoire est celle de Nîmes, en 25 vol. in-8°, 1779-1780. Traduite en latin, elle a été continuée par le père Alexandre de Saint-Jean-de-la-Croix, carme-déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites; les contes les plus absurdes, ceux mêmes que les protestants et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8°. 4° *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12. Ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui aient paru répréhensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. 5° *Catéchisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact; M. Paquot en a donné une édition avec des *notes* et quelques changements. Le ton en est sec, sans onction et

sans intérêt. 6. *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. 7° *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé; 8° la *Vie de la Mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grâce, in-12; l'*Histoire du droit français*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'Institution de M. d'Argou. 10° Le *Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769. Ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules* de Fleury à Nîmes, en 1780, en 5 vol in-8°. [Ces *Opuscules* contiennent tous les ouvrages de Fleury, à l'exception de l'Histoire ecclésiastique. A ceux déjà indiqués, il faut ajouter : *Discours sur la predication; Réflexions sur Machiavel; Le Soldat chrétien; Discours sur la poésie, et notamment sur celle des Hébreux; Portrait du duc de Bourgogne; Lettres sur la justice; Mémoires pour le roi d'Espagne; Pensées tirées de saint Augustin; Discours académiques; Deux lettres en vers latins*, etc.]

FLEURY (André-Hercule de) naquit à Lodève, le 22 juin 1653, et fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des Jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine, et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. *Je vous ai fait attendre longtemps*, lui dit ce prince; *mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* L'évêque de Fréjus était dans son diocèse lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur de Bossuet et de Fénelon, dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le *Bien-Aimé* de la France. En 1726 il fut fait cardinal, et bientôt après, son élève le plaça à la tête du ministère. Il avait alors plus de 76 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point; et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre en 1740 vint troubler les derniers moments du cardinal de Fleury. Il mourut à Issy dans sa maison de campagne, le 29 janvier 1743, dans sa quatre-vingt-neuvième année, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernières guerre que

des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos; car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire de vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation, dit un homme qui l'avait beaucoup connu, manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes, et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter; et que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Église, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. « Un » ministre, dit l'éloquent au» teur de son Oraison funèbre, » guidé par ses grandes vues de » politique sage et vertueuse, » n'aurait-il pas démenti tous ses » principes, s'il avait négligé les » intérêts de la religion, affligée » parmi nous par tant de divi» sions fatales? Jours de pré» somption et d'indocilité, où, » par un raffinement de sou» plesse et de dissimulation pro» fonde, l'erreur, vaste et hardie » dans ses projets, timide et me» surée dans ses démarches, » condamne l'Église et ne la » quitte pas, reconnaît l'auto» rité et ne plie pas, dédaigne le » joug de la subordination, et » ne le secoue pas, respecte les » pasteurs et ne les suit pas, » dénoue imperceptiblement les » liens de l'unité et ne les rompt » pas; sans paix et sans guerre, » sans révolte et sans obéissance.» Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva, dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit: le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

FLEURY (Marie-Maximilien-Hector de Rosset de), de la même famille que le cardinal de ce nom, naquit vers 1770. Renfermé en 1793 dans la prison du Luxembourg, en vertu de la fameuse loi *des suspects*, il conserva d'abord toute sa gaieté naturelle, et se livra à tous les plaisirs que pouvait lui permettre sa captivité; mais ayant vu périr ou proscrire toute sa famille, le désespoir s'empara de lui, et il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire, le billet suivant: « Homme de sang! égor» geur! cannibale! monstre! » scélérat! tu as fait périr ma fa» mille; tu vas envoyer à l'échaf» faud ceux qui paraissent au» jourd'hui devant ton tribunal;

» tu peux me faire subir le même » sort, car je te déclare que je » partage les mêmes sentiments Dumas, en recevant cette lettre, dit à Fouquier-Tainville en la lui présentant : « Voilà le billet » doux qu'on m'écrit, je t'invite » à en prendre lecture. Que faut-» il répondre à celui qui me l'a-» dresse ? — Ce monsieur me pa-» raît bien pressé, répondit Fou-» quier; et bien! nous allons le » satisfaire, » et aussitôt il envoya chercher le jeune comte par des gendarmes. Il fallait un prétexte pour le condamner; ces monstres l'eurent bientôt trouvé; on le mit parmi cinquante autres accusés, et on le condamna à mort comme assassin de Collot-d'Herbois, de complicité avec des personnes qu'il n'avait jamais connues; il y avait alors 8 mois qu'il était en prison, et il y en avait à peine un qu'on avait tenté de se défaire de Collot-d'Herbois. Il fut habillé comme tous ceux qui étaient accusés de ce prétendu crime, d'une chemise rouge, et conduit à l'échafaud le 18 juin 1794.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrant; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourgmestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands tableaux historiques, et 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

FLODOARD, ou FRODOARD, historien, né à Epernai en 894, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoiné de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy-les-Hermouvilles, a laissé une *Chronique* et une *Histoire de l'Église de Reims*. Sa chronique, généralement estimée des savants, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée : elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événements intéressants et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meillenre source. Son Histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de Georges Colvener, in-8°, Douai, 1617. On a encore de lui les *Vies des saints de la Palestine, d'Antioche et d'Italie*, en vers; l'*Histoire des patriarches, des apôtres et des souverains pontifes jnsqu'à Léon VII*. On conservait cet ouvrage en manuscrit chez les PP. carmes-déchaussés, à Lille, avec des dissertations et des notes du P. Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

FLONCEL (Abert-François),

né à Luxembourg, en 1697, avocat au parlement, censeur royal, de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco, en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères, en 1739, sous MM. Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres le 15 septembre 1773. Sa bibliothèque, composée de 11,000 vol. en langue italienne, a été vendue après sa mort. On en a fait un Catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. — Madame Floncel (Jeanne-Françoise de Lavau), morte en 1764, à 49 ans, avait traduit les deux premiers actes de l'*Avocat vénitien*, de Goldoni, 1760, in-12. [M. Roger a terminé la *traduction* de cette comédie, jouée aux Français, en 1812, et qui lui valut le fauteuil académique.]

† FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet 1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelone, dans la maison de cet ordre. Étant passé en Palestine, l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291; Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de deux mille Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples), avec le titre de César. Il combla également d'honneurs et de richesses les principaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de *Magneduc* (généralissime des armées de terre et de mer). Mais ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de son trône, il le fit assassiner une nuit (le 23 avril 1306), pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général, et c'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, déesse des fleurs, nommée chez les Latins, *Flora*, et chez les Grecs, *Chloris*, épousa Zéphire, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs. Son culte passa des Grecs aux Sabins, et des Sabins aux Romains. On la représentait ornée de guirlandes et couronnée de fleurs.

FLORE, ou Floris, ou Franc-Flore (François), naquit à An-

vers, en 1520. Ce peintre, le Raphaël de la Flandre, était fils d'un tailleur de pierres, et avait appris la sculpture sous son oncle, Claude Flore, jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement : *Le travail est ma vie, et le jeu est ma mort.* Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé l'épouse d'un gentilhomme, nommé Gérard de Velsen, il fut tué et percé de trente-deux coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier, ayant été pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné pendant 40 ans. Il laissa sept fils et quatre filles, de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Chatillon.

FLORENT (François), d'Arnai-le-Duc, professeur en droit, à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville, en 1650, a laissé des *Ouvrages de droit*, que Doujat publia in-4°, en deux parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête de ses ouvrages.

FLORENT-CHRÉTIEN. *Voy.* CHRÉTIEN.

FLORENTIN (Saint), martyr de Charollais, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi, vers 406.

FLORENTIN (Saint), premier abbé du monastère, que fonda à Arles, en 548, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification, pendant 5 ans et demi. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de cette ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie.

† FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid, le 14 février 1701, prit, à l'âge de 14 ans, l'habit de religieux, dans l'ordre de Saint-Augustin, et se fit bientôt distinguer par ses talens, comme par sa piété. Après avoir professé la théologie pendant plusieurs années avec le plus grand succès, il se livra à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et acquit une grande connaissance des antiquités. Ce savant religieux mourut à Madrid, le 2 août, ou selon d'autres, le 5 mai 1773. On a de lui : 1°

Cours de théologie, 5 vol. in-4°; 2° *Clave historical*, Madrid, 1743, in-4°; ouvrage dans le genre de l'Art de vérifier les dates, et remarquable par la méthode et l'exactitude qui y règnent. La huitième édition est de 1764. 3° *La Espana sagrada, o Teatro-geographico historico de la Iglesia de Espana*, Madrid, depuis 1747 jusqu'en 1779, 29 vol. in-4°; continuée d'abord par le P. Bisco, qui donna le 30e vol. en 1775, et le 3e en 1786; et ensuite par le P. Fernandez, qui en publia trois autres, ce qui porte l'ouvrage à 34 vol. C'est une histoire complète de l'Église d'Espagne, recommandable par la certitude des faits et une judicieuse critique. Les uns l'ont comparée à la *Gallia christiana*, les autres à l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury; peut-être tient-elle de l'un et de l'autre genre. 4° *Espana carpetana*; 5° *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757 et 1758, 2 vol. grand in-4°; et un 3e en 1773; ce recueil précieux eut un grand succès, et l'approbation de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Madrid, qui nomma l'auteur son associé correspondant. 6° *Dissertacion de la Cantabria*, 1768, in-4°; 7° *Memorias de las reynas catolicas*, Madrid, 1770, 2 vol. in-4°, 2e édit.; 8° *Traité sur la botanique et les sciences naturelles*, etc. Florez a été l'éditeur de la *Relacion del viajo literario de Ambrosio Morales*, Madrid, 1765, in-fol., etc.

† FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), littérateur français, naquit au château de Florian, dans les Basses-Cévennes, d'une famille distinguée, le 6 mars 1755. Il fut envoyé dans une pension à Saint-Hippolyte. Il y apprit peu de chose; mais son esprit naturel, ses saillies le firent bientôt remarquer, et les rapports avantageux que ses parents reçurent de ses heureuses dispositions les engagèrent à lui faire donner une éducation capable de les seconder. Le frère aîné du père de Florian avait épousé la nièce de Voltaire; il présenta son neveu au philosophe de Ferney, qui, très content de sa gaieté, de sa gentillesse et de ses reparties spirituelles, conçut pour lui beaucoup d'amitié. De Ferney il vint à Paris, et entra en 1768 chez le duc de Penthièvre en qualité de page. Ce prince ne tarda pas à le distinguer de ses camarades, et touché de son esprit, de son amabilité, et surtout de sa douce sensibilité, il lui témoigna dès le premier moment une bienveillance qui ne se démentit jamais. Le jeune page, décidé à prendre le parti des armes, entra d'abord dans l'artillerie, et obtint ensuite une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre. Mais il avait déjà conçu une vive passion pour l'étude des belles-lettres, et sa profession ne lui permettait guère de s'y livrer. Il sollicita et obtint une réforme au moyen de laquelle son service comptait toujours, sans qu'il fût obligé de rejoindre. Il put alors suivre son goût et débuta à l'académie française par son *Eloge de Louis XII*. Ce morceau ne fut pas généralement goûté; mais Florian réussit mieux dans une épître intitulée : *Voltaire et le serf du Mont-Jura*, et dans la jolie églogue de *Ruth*. Ces deux pièces lui méritèrent d'être couronné deux fois à l'académie, où il fut

reçu en 1788. Il accepta avec reconnaissance la place de gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre, qui, plein d'amitié pour lui, en fit son confident, et le chargea souvent de distribuer ses bienfaits, soit à Paris, soit autour des châteaux d'Anet et de Sceaux. Sincèrement attaché à son légitime souverain, il ne put voir les malheurs de la famille royale sans une extrême douleur, qui fut encore augmentée par la mort de son généreux protecteur le duc de Penthièvre; mais il devait avoir aussi à souffrir pour son propre compte. Banni de Paris en 1793, comme noble, il se retira à Sceaux, d'où il fut bientôt arraché pour être traîné dans les prisons de la *Bourbe*, dite alors *Port-libre*. Ayant recouvré sa liberté après le 9 thermidor, il se retira de nouveau à Sceaux dans le dessein d'y vivre dans la retraite et l'obscurité au milieu des bocages qu'il avait chantés. Mais il avait contracté dans sa prison un sentiment profond de tristesse et de frayeur qui abrégea le cours de sa vie et le conduisit au tombeau le 13 septembre 1794. Il n'avait alors que 38 ans. Florian avait pour mère une dame espagnole (Gilete de Salgues.) Conservant pour elle le plus tendre respect, il trouvait un attrait extraordinaire à cultiver la langue de cette mère chérie. Il en acquit bientôt une connaissance profonde, qui détermina son goût pour la littérature de cette nation. Les principaux ouvrages de Florian, sont : 1° *Galatée*, 1783. Les trois premiers livres de ce roman pastoral sont une imitation embellie de Cervantes, le quatrième est de sa composition. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. 2° *Numa Pompilius*, 1786, 2 vol. in-16. Il s'était proposé d'imiter dans cet ouvrage le Télémaque de l'immortel Fénelon; mais il est resté beaucoup au-dessous. 3° *Estelle*, 1788; cette seconde pastorale, qui appartient en entier à Florian, quoique jugée supérieure à *Galathée* par quelques personnes, obtint moins de succès, ce qu'on peut attribuer à la disposition des esprits, qui, déjà agités par les symptômes effrayants des orages politiques, ne pouvaient guère se plaire dans ce moment à la lecture des amours pures des bergers de Florian. 4° *Gonzalve de Cordoue*, 1791, 3 vol. in-16. On reproche à Florian d'avoir prêté à son héros espagnol la franchise et la générosité des chevaliers français : qualités que Gonzalve pouvait posséder au même degré, mais que du moins l'histoire ne lui accorde pas avec les mêmes nuances caractéristiques. Quoi qu'il en soit, le *Précis historique sur les Maures*, qui compose le premier volume de cet ouvrage, est un excellent morceau, et prouve que Florian aurait pu s'exercer avec succès dans le genre historique. 5° *Fables*, 1792. C'est surtout dans ce genre qu'on retrouve le caractère de Florian. M. de la Harpe en fait un grand éloge; il nous assure que ce recueil, le plus parfait qui ait paru depuis La Fontaine, est celui de tous les ouvrages de Florian que la postérité admire le plus. 6° Son *Théâtre*, 3 vol., est composé de petites pièces, telles que *Les Deux Billets*, *Le bon Ménage*, *Le bon Père*, *La bonne Mère*, etc., qui toutes eurent beaucoup de suc-

cès. La Harpe dit que « la délicatesse et la finesse, qui n'excluent pas le naturel, distinguent et feront toujours aimer les petites comédies de Florian, et que tout l'esprit qu'on y remarque n'est qu'un composé fort heureux de bon cœur, de bon sens et de bonne humeur. » Il fit le sacrifice de plusieurs ouvrages dramatiques à la piété de M. d'Argentel son vertueux protecteur. 7° Des *Nouvelles*, et deux poèmes assez médiocres, *Guillaume Tell*, et *Eliézer et Nephtali*. Il composa le premier lorsqu'il était renfermé dans la Bourbe, et c'est en prison, comme il le dit lui-même, qu'il chantait les héros de la liberté. Il écrivit le second après son retour à Sceaux, où le peu de temps qu'il eut encore à vivre fut empoisonné d'une langueur continuelle. Il n'est pas étonnant que ces deux ouvrages se ressentent de la position où se trouvait l'auteur. 8° Sa *Traduction* de don Quichotte de Cervantes. Cet ouvrage ne parut que long-temps après sa mort. C'est plutôt un travestissement en pastorale française qu'une traduction. On est bien loin d'y trouver le génie original de Cervantes. On peut reprocher sans doute à Florian d'avoir presque toujours échoué dans le plan de ses ouvrages, mais l'élégance et la facilité de son style, et surtout cette douce sensibilité répandue dans ses écrits, feront toujours lire cet auteur avec le plus grand plaisir. Nous ne manquerons pas de remarquer à sa louange, que, malgré les funestes exemples d'un grand nombre de littérateurs de son temps, Florian respecta toujours dans ses écrits la morale et la religion. [Il existe une édition *complète* des *OEuvres* de Florian, en 24 vol. in-18, où se trouvent plusieurs autres ouvrages, dont les principaux sont : *Nouvelles*, 2 vol. in-18, *Mémoires d'un jeune espagnol*, dans lesquels Florian raconte plusieurs aventures de sa jeunesse, *Mélanges*, etc., en vers et en prose.

† FLORIDA-BLANCA (François-Antoine Monino, comte de), ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit à Murcie en 1730. Quoique ses parents ne fussent pas très fortunés, il reçut une éducation soignée. S'étant bientôt fait connaître comme avocat et habile publiciste, il remplit plusieurs charges de magistrature, et fut ensuite envoyé à Rome en qualité de ministre par le marquis d'Esquilache, alors ministre d'état, et ce fut lui qui obtint du pape Clément XIV le bref qui portait la suppression des jésuites. Charles III, content de ses services, le nomma ministre d'état. Son habileté rendit au cabinet espagnol sa splendeur, et quoiqu'il eût souvent à lutter contre le redoutable Pitt, il sut faire respecter sur toutes les mers le commerce et le pavillon de l'Espagne, et maintenir le plus parfait accord avec la France. Ce fut encore lui qui mit fin aux dissensions politiques qui existaient entre l'Espagne et le Portugal, en faisant conclure le double mariage de l'infante dona Charlotte avec le prince du Brésil, et de l'infant don Gabriel avec une princesse portugaise. Charles III lui conféra alors le titre de *Florida Blanca*. Ce ministre, favori de son maître, désirant étendre son autorité, porta le dernier coup aux cortès. (Il semblait prévoir

qu'ils devaient un jour dominer le roi, et partager son autorité.] Les députés, selon l'usage, s'étaient réunis à Madrid pour y proclamer le successeur immédiat à la couronne, sous le titre de prince des Asturies. Florida fit tant par ses promesses et ses menaces, que les députés finirent par renoncer à leurs priviléges, et prêtèrent serment au prince des Asturies. Ami des sciences et des arts, il leur accorda une protection distinguée, et embellit Madrid de plusieurs promenades et de beaux édifices. Il ne fut pas aussi heureux dans les guerres où il engagea son maître. L'expédition d'Alger en 1777, et celle de Gibraltar en 1782, coûtèrent à l'Espagne plus de 80,000 hommes; on dut tous ces malheurs à l'inexpérience des chefs que ce ministre mit à la tête des armées. Il trouva un ennemi puissant dans le ministre des finances, Guardoqui; mais le roi, qui ne voulait pas se priver d'aucun d'eux, chercha à les concilier en faisant conclure le mariage du neveu de Guardoqui avec la nièce de Florida. Émule du cardinal de Richelieu, comme ce dernier il chercha toujours à humilier la noblesse, et à la dépouiller de ses priviléges. Ayant été attaqué d'une maladie de langueur, on l'attribua à un poison lent que ses ennemis avaient trouvé moyen de lui donner; mais il se soumit à un régime long et sévère qui le guérit entièrement. La faveur de ce ministre tout puissant finit à la mort de Charles III. L'envie, qui jusqu'alors n'avait rien pu contre lui, le fit reléguer en 1792 dans la province de Murcie. Il s'était déclaré ouvertement contre la révolution française, et l'on supposa que les manœuvres du gouvernement français contribuèrent beaucoup à sa disgrâce. On prétend même qu'un chirurgien français tenta de l'assassiner. Cette tentative eut lieu, en effet, au moment où il allait monter en carrosse. Mais rien ne prouve que l'assassin fût français. Exposé à de nouvelles persécutions, il fut encore exilé de Murcie et renfermé dans la citadelle de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention, et se retira dans ses terres, situées près de la ville de Lorca. Lors de l'invasion de l'Espagne par les Français, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les cortès; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il mourut le 20 novembre 1808, âgé de 78 ans. Ce ministre avait un esprit pénétrant, une instruction étendue, et il sut faire oublier quelques défauts par ses talents et ses belles qualités. Très attaché à sa famille, il n'omit aucun moyen pour l'agrandir. Tous ses parents furent nommés à des postes importants: un seul refusa tous ses dons, c'était son père. Il s'était consacré à l'état ecclésiastique après la mort de son épouse; content d'un modique bénéfice, il refusa constamment un évêché et les riches prébendes que son fils lui offrait.

FLORIDUS (François), de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN (Marcus-Antonius Florianus), frère utérin de l'empereur Tacite, se fit, après la mort de celui-ci, en

276, proclamer empereur par l'armée de Sicile; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, et n'ayant voulu entendre à aucun arrangement, il lui livra une bataille qu'il gagna. Florien, après sa défaite, fut massacré par ses propres soldats.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin, mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était un homme qui rendait des arrêts sans conscience, faisait des livres sans science, et bâtissait sans argent: turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui: 1° plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Antechrist*; ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs. 2° *De l'origine des hérésies*, 2 vol. in-4°; livre qui manque quelquefois de critique, mais qui, dit l'abbé Lenglet, n'est pas à mépriser, et où il y a bien des recherches. Le même Lenglet l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'Eglise romaine au IIe siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-mêmes, mais seulement à cause de la défense; ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée; mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs: Eusèbe nous a conservé un fragment de cette Lettre dans son Hist. eccl., liv. 5, chap. 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres: *De la monarchie et de l'ogdoade*, que nous n'avons plus.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort le 1er décembre 1691 à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière; cet ouvrage lui attira des désagréments. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, entre autres des *Homélies*, in-4°, et un *Traité de la messe de paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, et un médiocre traité de liturgie.

FLORIS (François). *Voy*. FLORE, peintre.

FLORUS (L. Annæus Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avoit produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1638, in-12; de Grévius, *cum notis variorum*, 1702, 2 vol. in-8°; de madame

Dacier, *ad usum delphini*, 1674, in-4°. M. Le Vayer le fils le traduisit en français sous le nom de Monsieur, frère de Louis XIV, 1656. Les critiques n'ont point mis en doute son exactitude, mais on observe que le ton de panégyrique se fait trop généralement sentir dans son histoire. Sa narration, chargée de fleurs, dégénère quelquefois en enflure. Dans un abrégé, qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur; « comme » s'il voulait, dit M. Crevier, » compenser par le faste des ma» nières et du dehors l'appau» vrissement d'un sujet réduit en » squelette. C'est lui qui paraît » le premier avoir donné cours » aux abrégés, si commodes pour » la paresse, et si propres à faire » des demi savants. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. Il s'écarte rarement de Denys d'Halicarnasse et des autres historiens, mais lorsqu'il le fait, il ne justifie pas les raisons qui l'y portent. Il est généralement lu avec beaucoup d'intérêt. On peut considérer son ouvrage comme une sorte d'introduction à l'Histoire de la république romaine. Son livre est tellement divisé que chaque objet y présente pour ainsi dire un corps entier. Florus étoit poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poète d'aimer le vin, et le poète n'eut garde de riposter tout ce qu'il savait sur le compte de son rival. [La meilleure traduction de l'abrégé ou *Epitome* de Florus est celle de l'abbé Paul, 1774, in-12; il y en a une autre de 1776, faite aussi à Paris, par Mérigot.]

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'Église de Lyon au IXe siècle, dont on a un écrit *sur la prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; et un *Commentaire* sur saint Paul. On trouve ces différents ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la bibliothèque des pères de l'église.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLUDD, ou DE FLUCTIBUS (Robert), écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathematiques et dans la philosophie; il laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la *collection* fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, latin... *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8°... *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica... Veritatis proscenium... Sophiæ cum moria certamen..... Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Rosæ-Crucis verorum*

veræ subjectum..... Philosophia mosaica.... Amphitheatrum anatomiæ.... Philosophia sacra, etc. Il n'est guère possible de reconnaître dans tous ces ouvrages une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet. [Il voyagea en plusieurs parties de l'Europe, et était contemporain de Kircher, de Mersenne, de Forster et de Gassendi, qui le combattirent souvent. Fludd doit être considéré comme philosophe éclectique.

FLURANCE. *Voyez* RIVAUT.

FOÉ (Daniel), poète anglais, né à Londres en 1663, fut d'abord destiné par ses parents à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, et essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique. On a de cet auteur : 1° *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, 1719, qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. (*Voyez* VAN EFFEN.) M. Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes, que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres; mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkik, qu'on voit à la fin du 4e tome. 2° *Le vrai Anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé *Les Etrangers*; 3° *La réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution; 4° *Essais sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*; cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes; 5° *Le court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. Ce pamphlet fut brûlé par la main du bourreau. Ayant appris que l'imprimeur et le distributeur de cet écrit devaient être arrêtés, Foé se dénonça lui-même à la chambre des communes, et plaida sa cause avec éloquence; mais il fut condamné au *pilori*, et à la confiscation de tous ses biens. A peine entré dans la prison il écrivit une *Hymne au Pilori.* 6° *De jure divino*, poème latin; 7° un *Plan de commerce*; 8° *Le commerçant anglais*; 9° *L'instructeur de famille*, 2 vol.; 10° plusieurs *écrits politiques*, qui n'ont guère survécu aux événements qui les avaient fait naître, et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

[Foé fut le premier auteur de la *Revue*, laquelle donna naissance au *Spectateur* d'Addisson et Steele. Outre son *Robinson-Crusoë*, il donna *huit autres romans* qui eurent beaucoup de succès. On cite aussi de lui une *Histoire politique du Diable*, un *Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions*. Son *Système complet de magie* n'est qu'une critique de la *Boucle enlevée* de Pope, qui s'en montra très offensé. Madame la princesse de Montmorency Laval a donné une édition de *Robinson-Crusoë*, avec une version française interlinéaire. La *collection* de tous les romans de Foé a été nouvellement imprimée à Londres, 1810, 4 vol. in-8°. Cet auteur mourut en 1731.]

FOEDOR, ou FEDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierre à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglements de police générale; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changements, lorsqu'il mourut sans enfants en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère Pierre (*Voyez* PIERRE le grand), qui n'était âgé que de 10 ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

FOES, ou FOESIUS (Anutius), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, était très versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *traduction* très fidèle des OEuvres d'Hippocrate en latin, accompagnée de corrections dans le texte, et ornée de scolies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol.

† FOGGINI (Pierre-François), prélat romain et préfet de la bibliothèque du Vatican, naquit à Florence en 1713. Son père, célèbre dans l'architecture et la sculpture, lui donna le goût des arts. Le jeune Foggini se décida cependant pour l'état ecclésiastique, et fit ses études à Florence et ensuite à Pise, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Sur l'invitation du prélat Bottari, son concitoyen, et l'un des bibliothécaires du Vatican, il se rendit à Rome, où le pape Benoît XIV, qui ne tarda pas à distinguer ses talents, lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale, qu'il venait d'établir, et l'associa à Bottari dans la place que celui-ci occupait dans la bibliothèque vaticane. Bientôt après il devint théologien du cardinal Neri-Marie Corsini, qui le nomma à un bénéfice dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran. Sous le pontificat de Clément XIV, successeur de Benoît, il fut employé dans les affaires des jésuites, et il paraît qu'il ne leur était pas très favorable. Pie VI le fit son camérier secret, et préfet de la bibliothèque vaticane, à la mort d'Étienne-Evode Assemani, archevêque d'Apamée. Foggini a laissé de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : 1° des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France, de* 1682, Florence,

1738; 2° *De primis Florentinorum apostolis exercitatio singularis*, ibid., 1740, in-4°; 3° *De romano divi Petri itinere et episcopatu, ejusque antiquissimis imaginibus*, 1741, in-4°. Il y réfute ceux qui prétendent que saint Pierre n'est jamais venu à Rome, et n'en a point été évêque. 4° *La vera Istoria di san Romulo, vescovo e protettore di Fiesole*, 1742, in-4°; 5° *Publii Virgilii Maronis codex antiquissimus a Rusio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4°. Cette édition est exécutée en lettres onciales, à l'instar du manuscrit. 6° *Des douze pierres précieuses du rational du grand-prêtre des Hébreux*, 1743, avec une préface et des notes; 7° *Instructions et prières à l'occasion du jubilé*, 1750. 8° *Accord admirable des pères de l'Eglise sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, 1752, en latin. Lequeux en a donné une édition, Paris, 1759, et une traduction française en 1760. Cet écrit est dirigé contre l'archevêque de Fermo, qui avait établi la doctrine contraire. 9° *Traité sur le clergé de Saint-Jean-de-Latran*, 1748; 10° *Appendix à l'histoire byzantine*, 1777; 11° *Verrii Flacci fastorum anni romani reliquiæ et operum fragmenta omnia*, Rome, 1779, in-fol., avec son neveu Nicolas Foggini. D'anciennes inscriptions trouvées à Palestrina, ont en grande partie fourni les matériaux de ce traité. On doit en outre au prélat Foggini différentes collections, et beaucoup de dissertations sur des sujets d'érudition et d'antiquité. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires d'Italie. Il mourut d'apoplexie le 2 juin 1783, à l'âge de soixante-dix ans. On a publié à Florence son éloge, qu'on croit être l'ouvrage de son neveu

FOGLIETTA (Uberto), savant né à Gênes en 1518 d'une noble et ancienne famille, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gênes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue: 1° son traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit; 2° *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien: elle est estimée. 3° *Tumultus neapolitani*, 1571, in-4°; 4° *Elogia clarorum Ligurum*, in-4°; 5° *De sacro fœdere in Selimum*, in-4°; 6° *De linguæ latinæ usu et præstantia*, 1723, in-8°; 7° *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8°; 8° *De similitudine normæ polybianæ*, dans ses opuscules, Rome, 1579, in-4°; 9° *Della republica di Genova*, in-8°; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans le XVIe siècle. On voit que presque tous les ouvrages de Foglietta sont écrits en latin. Il possédait parfaitement cette langue; c'est un des écrivains italiens qui approcha le plus dans ce beau siècle, de l'élégance et de la pureté des auteurs du siècle d'Auguste.

FOHÉ. *Voyez* FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables,

astronomiques; mais l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie ne permet pas de croire que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnait du temps des patriarches Heber et Phaleg; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignements antérieurs au déluge. Si le dieu chinois Fohé est le même que Noé (*voyez* FÉ), il est évident que Fohi est très postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans toute l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amiot, insérée dans le 11e tome des *Mémoires de la Chine*. Le P. Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un, que Chennoung voulant mesurer la terre, et ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un *homme-esprit*, dont *la couleur était d'un vert tirant sur le bleu; ses sourcils étaient épais; il portait sur sa tête une pierre de yu, et était porté lui-même par six dragons volants. Cet homme-esprit mesura la terre, et détermina sa figure entre les quatre mers, et trouva que son étendue d'orient en occident était de* 90 *ouan de lys, et de* 81 *ouan, du nord au sud* (1). Le second passage porte que l'empereur Hoang-ty, sentant sa fin s'approcher, quitta la terre et *s'envola au ciel, monté sur un dragon*. On lit dans un troisième passage, que plus anciennement encore, sous l'empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnaient sur le second des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'empire chinois par *Fohi*, *les hommes logeaient dans des antres et des cavernes, comme les quadrupèdes, ou se perchaient sur les arbres comme les oiseaux; tandis que leurs souverains, montés sur des dragons, planaient dans les airs comme les nuages, et gouvernaient ainsi leurs sujets du haut en bas.* Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le P. Amiot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. *Voyez* LE COMTE, CONFUCIUS, DU HALDE, YAO.

FOI, divinité allégorique, que les poètes représentent habillée de blanc, ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main, ou sous celle de deux mains seulement, l'une dans l'autre. C'était proprement la fidélité, la constance dans l'amitié, comme on le voit dans la belle ode d'Horace, *Ad Fortunam*; où il parle ainsi de la Foi :

Te Spes, et albo rara Fides colit
Velata panno : nec comitem abnegat,
Utcumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.

FOIGNI (Gabriel), que d'autres nomment *Cogny*, cordelier défroqué, né en Lorraine, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille, le *lys* est un dixième de lieue. Qu'on calcule maintenant, et qu'on applique le résultat à ces *quatre mers* et la *terre qui est entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie, ou les Aventures de Jacques-Sadeur, dans la découverte et le voyage de la terre australe*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps il fut obligé d'en sortir. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN (Saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères, Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerœlles, près de Dourlens), le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait avait été fondé par le B. Pepin de Landen son père, et par la B. Ite sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége, C'était l'abbaye de Fosse, aujourd'hui Eglise collégiale. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

† FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris le 29 mars 1743, âgé de 60 ans, était de Couches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages, dont les plus connus sont: 1° *Projet pour un nouveau bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720; 2° *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux bréviaires ont profité de celui-ci. 3° Les *Psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742; 4° Deux vol. in-12 *sur la Genèse*. Des idées singulières, que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, les firent supprimer.

FOIX (Raimond Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1191. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu, mais son ardeur ne lui attira que des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence

tenue au château de Foix entre les catholiques et les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : *Allez, madame*, lui dit Étienne de Minea, *filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion.* Raimond Roger mourut en 1222.... L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, deuxième fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui mourut sans enfant en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI (*Voyez* Gaston III); mais le roi, par générosité, rendit le comté de Foix à Matthieu, cousin de Gaston; Matthieu mourut lui-même en 1398 sans enfants, et sa sœur Isabelle épousa Archambault de Grailly, qui prit le nom de Foix. Leur petit-fils, Gaston IV, se maria avec Éléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. (*Voyez* GASTON de Foix, duc de Nemours.) Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV....Archambault de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendants furent comtes de Candale et ducs de Randan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. On peut consulter sur cette famille l'Histoire du comté de Foix.

FOIX (Pierre de), cardinal, né en 1386, d'Archambault, captal de Buch et d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'anti-pape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Église à ceux de l'amitié : le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Aragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé, à Toulouse, le collége connu autrefois sous le nom de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de Foix, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui appaisa les troubles du Milanais, réconcilia le duc de Bretagne avec Charles VIII, rétablit la paix dans le royaume de Naples, et qui mourut évêque de Vannes à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (Odet de), seigneur de Lautrec, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes

dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne, en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François Ier lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque, en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne, dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528, il fut fait général de l'armée de la ligue, en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage, puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. — Son frère, Thomas de Foix, dit le *Maréchal de Lescun*, passait pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvait, et en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais, où il y avait garnison française. Il reçut, à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Écosse, à Venise, en Angleterre, et surtont dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut en cette ville, en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était assez bon écrivain, et grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat, son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (François de), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismégiste, et les *Eléments* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. [Il avait fondé à Bordeaux une chaire de géométrie.]

FOIX (Louis de), architecte parisien, florissait sur la fin du xvie siècle. Il eut part, avec les plus habiles artistes espagnols et italiens à la construction du palais et du monastère de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit, en 1585, le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*. [Cette tour, qui a cent soixante pieds de hauteur, est un des plus beaux monuments de ce genre, et est située dans une position admirable et presque inaccessible : les travaux durèrent vingt-six ans. De Foix

avait su captiver l'amitié du malheureux infant don Carlos, fils de Philippe II, mais il abusa indignement de sa confiance. Toujours en butte à la jalousie de son père, l'infant fit part à de Foix de son projet de s'enfuir dans les Pays-Bas. De Foix le dénonça aussitôt; le prince fut arrêté. Cependant le délateur n'obtint aucune récompense, et fut contraint de quitter l'Espagne, après la mort tragique de don Carlos.]

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom, en Auvergne, en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui: 1° l'*Art de prêcher la parole de Dieu*, contenant les règles de l'éloquence chrétienne, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane. 2° L'*Art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes, que l'auteur n'a pas cru devoir négliger pour y substituer des vues rares et extraordinaires: son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOIX (Gaston de). *Voyez* GASTON.

FOIX. *Voy.* SAINT-FOIX (Germain Poullain de).

FOLARD (Le chevalier Jean-Charles de), né à Avignon le 13 février 1669, avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant en lisant les Commentaires de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea: il se rengagea encore, et ses parents le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berry, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, dressa des plans, et parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Ostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano, en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des *colonnes*. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandres, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714, il se rendit à Malthe, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il

vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier Folard à être un des instruments dont il voulait se servir dans une descente projetée en Écosse; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichs-Hall, dérangea tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il fut en correspondance avec le comte de Saxe, depuis maréchal de France, et prédit dès lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires* sur Polybe, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en 3 par un homme de l'art. L'auteur peut être appelé à juste titre le *Végèce moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et, en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fond en est excellent, mais la forme n'en est pas aussi agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile militaire: 1° un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12 : les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son Commentaire. 2° Un *Traité de la défense des places;* 3° un *Traité de la guerre de partisans*, manuscrit que le maréchal de Belle-Ile possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait au diacre Pâris le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmoter des hymnes en l'honneur de leur saint. (*Voy.* l'Histoire du voyage littéraire fait en 1733 en France, La Haye, 1735.) Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1752, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Église. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

FOLARD (François-Melchior de), jésuite, frère du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739. On a de lui : *OEdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles; et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre. Il était plus recommandable par les charmes de son caractère que par son talent.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire* sur les Psaumes, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et sur les Epîtres catholiques, in-8°, écrit noblement et purement. Il commente en critique, et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Théophile), plus connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autre-

fois Cipada, et qui aujourd'hui n'a plus de nom, auprès du lac Inférieur, dans le Mantouan. Il embrassa l'institut des bénédictin comme le précédent. La tournure de leur esprit fut bien différente : l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le faire soumettre à la règle, mais il échappa à leur poursuite, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut le 9 décembre 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Campége, près de Bassano. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée* ou *Histoire macaronique*. Ce nom *macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *macaroni*, qui est le nom d'une pâte connue aujourd'hui dans toute l'Europe. Le poème de Folengo fut reçu avec transport dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenaient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes; il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poème macaronique* fut traduit en français en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12 : elle n'était ni assez importante ni assez estimée pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de *Merlin Coccaye*, en 1521, à Frascati, in-12, est rare; l'édition de Venise, en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois *poèmes* assez recherchés : 1° *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526, ou 1539, ou 1550, in-8°; réimprimé à Londres, en 1773, in-8° et in-12; 2° *Caos del treper uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poème sur les trois âges de la vie humaine, d'un style en partie macaronique. 3° *La humanità del Figlio di Dio, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4°. [Pendant plusieurs années, Folengo erra çà et là avec une jeune femme, pour laquelle il avait quitté son couvent. Il paraît qu'il y rentra plus tard, et que, vers 1540, il fut envoyé dans un couvent près de Palerme, où on lui confia la direction d'un monastère de religieuses, situé dans une solitude. Il ne tarda pas à donner occasion à des plaintes sérieuses, qui le firent renvoyer. Il revint à Palerme, et logea chez Ferdinand de Gonzague, gouverneur de cette ville. Ce fut là qu'il composa, par ordre de son Mécène, des tragédies ou opéras sacrés et profanes.]

FOLIETTA. *V*. FOGLIETTA.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster le 29 octobre 1690, mort à Londres le 28 juin 1754, se distingua dans les académies des sciences de France et d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après, elle le mit dans son conseil. Newton le nomma en-

suite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences qui font l'objet des travaux de cette compagnie furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *Mémoires* qu'il présenta, et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savants de ce royaume. Ses *Mémoires* roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un *Mémoire* sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les monnaies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette île par les Normands, jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. [On a érigé à Folkes, en 1792, un beau monument dans l'abbaye de Westminster.]

† FOLLEVILLE (Gabriel Guyot ou Guillot de), plus connu sous le nom d'*évêque d'Agra*, avait été vicaire ou curé de Dol en Bretagne. Il prêta d'abord le serment à la constitution civile, puis le rétracta, vint à Paris, et de là se réfugia, pendant la guerre de la Vendée, chez une de ses parentes à Poitiers. Ses manières, son air religieux et doux, lui valurent le meilleur accueil dans la société de Poitiers, et toutes les âmes pieuses, les religieuses chassées de leur couvent, s'empressèrent de le rechercher pour en recevoir des consolations spirituelles. Ce fut alors que, pour obtenir une plus grande considération, il imagina de dire qu'il était évêque d'Agra, et envoyé par le pape dans les diocèses de l'ouest, avec le titre de vicaire apostolique; ajoutant qu'il avait été consacré à Saint-Germain par des évêques insermentés, au mois de mai 1793. Pendant que l'armée vendéenne occupait la ville de Thouars, dont elle venait de s'emparer, il fut trouvé dans une maison, vêtu en soldat, par quelques paysans. Leur ayant dit qu'il était prêtre, et qu'il avait été enrôlé par force dans un bataillon à Poitiers, il demanda à être conduit devant M. de Villeneuve, un des commandants de l'armée vendéenne. Cet officier, qui avait étudié avec lui, le reconnut. Cependant l'abbé de Folleville lui répéta la fable de son épiscopat; on lui proposa alors de s'attacher au parti vendéen; il refusa long-temps, mais on parvint à vaincre sa répugnance. Présenté à l'état-major, qui n'avait aucun motif de suspecter sa bonne foi, il se trouva dans la nécessité de dévoiler son imposture, ou de soutenir le personnage qu'il s'était créé. Le

premier pas était fait, et il n'eut pas le courage de dévoiler son conte. L'armée vendéenne, qui prenait le titre de *Catholique*, accueillit avec joie un ecclésiastique revêtu d'une dignité importante : lorsqu'elle avait reçu la bénédiction, elle sentait augmenter son courage, et n'était que plus animée à combattre ceux qui renversaient les autels de leur culte. Cependant le pape fut informé de la fraude, et par un bref du 31 juillet 1793, il fit savoir aux chefs vendéens que l'évêque d'Agra n'était qu'un imposteur. Ils se trouvèrent fort embarrassés : c'était immédiatement après le passage de la Loire, lorsque les Vendéens vaincus et dispersés, hâtaient leur marche pour se rallier et échapper à l'extermination. Les généraux craignant de porter un entier découragement dans le cœur des religieux Vendéens, crurent qu'il était prudent de tenir la chose secrète. On prétend que l'abbé Bernier, depuis évêque d'Orléans, se doutant de la supercherie, avait écrit à Rome pour s'en assurer. L'abbé de Folleville s'aperçut bientôt, à l'air dont le recevaient les généraux vendéens, que son imposture était dévoilée, et dès lors il devint profondément triste, mais avec calme et courage. Il resta encore dans l'armée vendéenne, se trouva à l'attaque de Granville, et passa la journée à parcourir les rangs, exhortant les soldats, relevant les blessés, leur prodiguant tous les secours de la religion, affrontant le feu de l'ennemi, et désirant peut-être d'en être atteint. Il ne quitta les restes de cette brave et malheureuse armée, que lorsqu'elle eut été entièrement détruite. Après avoir erré quelque temps, il fut arrêté et conduit à Angers, où il fut reconnu pour être celui qui se disait l'évêque d'Agra, ayant officié pontificalement dans cette ville lorsque les Vendéens s'en étaient emparés. « Tu es l'évêque d'Agra? » lui dit-on. — Oui, répondit-il, » je suis celui qu'on appelait » ainsi. » Condamné à mort, il monta sur l'échafaud le 5 janvier 1794, avec courage et résignation, et mourût dans de grands sentiments de piété. On ne saurait sans doute excuser sa faute, mais on doit reconnaître, d'après sa conduite singulière, que le seul motif de se donner quelque relief lui suggéra son imposture. Il n'était ni traître ni espion, puisqu'il mourut avec constance pour la cause vendéeenne ; d'ailleurs il avait inventé son épiscopat avant de penser qu'il irait dans la Vendée. Ceux qui ont écrit que c'était un prêtre fanatique, qui excitait au carnage les Vendéens, ont porté ce jugement par esprit de parti, et non d'après la connaissance des faits. Son caractère doux et humain était le contraire de la violence. Il n'y a pas moins de mauvaise foi à dire que les généraux vendéens étaient complices de cette fraude, qu'ils n'avaient inventée que pour exercer une plus grande influence sur les paysans. C'est mal connaître ces héros chrétiens que de les supposer capables de se jouer ainsi de la religion. D'ailleurs, ces généraux, qui montraient tant de courage et de dévoûment, n'avaient pas malheureusement de projet fixe pour l'avenir, et leur politique ne pouvait aller jusqu'à concerter un projet qui exigeât l'autorité d'un seul commandant, puisque l'autorité était égale entre tous

les chefs, et que tout se faisait volontairement et publiquement.

FONCEMAGNE (Etienne-Lauréault de), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, membre de l'académie française, sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du Testament politique du cardinal de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII. Il est encore connu par plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions. Ils roulent tous sur des points de l'Histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne. [L'aménité de Foncemagne, son élocution facile et pure, son immense érudition, attiraient chez lui les personnages les plus distingués, comme le prince de Beauveau, le duc de la Rochefoucauld, Malesherbes, Brecquigny, Lacurnes de Sainte-Palaye, etc. Il réunissait ses amis à certains jours de la semaine, et cette réunion était connue sous le nom de *Conversation*. Foncemagne était très bienfaisant, et mourut dans de grands sentiments de religion. Les dernières paroles qu'il prononça, furent celles-ci : « La religion seule me fortifie et me console. »]

FONSECA (Antoine de), dominicain, né à Lisbonne en 1517, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville en 1539, des *Remarques* sur les Commentaires de la Bible, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, trois ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour en sa patrie, il fut prédicateur du roi, obtint une chaire de théologie en l'université de Coïmbre, et mourut en 1588.

FONSECA (Pierre de), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne le 4 novembre 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette Métaphysique a eu un grand cours, et a été long-temps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. *Voy.* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.

FONSECA (Roderic), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du XVIIe siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres : *De tuenda valetudine*, et *De calculorum remediis*.

† FONSECA (Eléonore, marquise de), née à Naples en 1768, consacra sa première jeunesse à l'étude des lettres et des sciences, et s'appliqua particulièrement à une science peu convenable à la décence de son sexe, l'anatomie. Elle s'y livra avec tant d'ardeur, qu'elle se trouva en état de communiquer ses observations au célèbre Spallanzani, et il paraît même que par ses connaissances anatomiques elle lui fut utile dans plusieurs découvertes, notamment dans celle des *vaisseaux lymphatiques*. En 1784, elle épousa le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole. Présentée à la cour, elle y fut reçue en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline; mais, aimant,

comme toutes les femmes savantes, à faire de l'esprit, même sur les matières les plus délicates, elle se permit quelques plaisanteries sur la reine et le ministre, et reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour. Elle conçut dès lors une haine implacable contre la famille royale. Lorsque la révolution française éclata, elle en adopta les principes avec une chaleur qui tenait du délire; le roi et sa famille ayant été obligés de quitter Naples, les lazzaroni commirent les plus grands excès contre les Français et leurs partisans. La marquise de Fonseca, avertie à temps, rassembla les dames de son parti, et traversant les rues de Naples au milieu des lazzaroni, à qui sa contenance en imposa, elle conduisit ses compagnes sous la protection du château Saint-Elme. Lorsque les Français eurent entièrement occupé Naples, la marquise de Fonseca publia un journal intitulé le *Moniteur napolitain*. Ce journal, où elle attaquait continuellement la famille royale et les ministres, et où elle prodiguait des éloges à la révolution française, eut beaucoup de vogue; mais les Français ayant été obligés d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca, qui, malgré les prières de ses amis, avait refusé de s'éloigner, fut arrêtée par ordre du cardinal Ruffo, et condamnée à être pendue le 20 juillet 1799, malgré les prières de ses parents et des principaux seigneurs de la cour, qui sollicitaient de faire au moins commuer son supplice. Cette dame n'avait alors que 31 ans.

FONT (Joseph de la), poète français, et auteur de quelques *Comédies* et *Opéras*, entre autres de l'opéra-comique intitulé le *Monde renversé*. La Font était né à Paris en 1686, et il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il était encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT (Pierre de la), né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'était un homme plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il était pourvu, pour fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur; et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de *Prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Écriture, les pères, les Conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidèles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement de ce siècle.

FONTAINE (Charles), né à Paris le 13 juillet 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui: *Le Jardin d'amour*, avec *La Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16: cette édition avait été précédée de deux autres. *Victoire d'argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *nouveau Testament* en

sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean de la), naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore à 22 ans son talent. On lut devant lui la belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parents, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, d'une figure et d'un caractère propres à faire le bonheur d'un époux. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale; et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers *Contes*. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parents auprès de Fouquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, pour qui il eut le courage d'élever la voix, et aux infortunes duquel il a consacré la plus belle et la plus touchante des *Elégies*, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne; et des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans la spirituelle la Sablière : celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agréments de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans, au mois de septembre, rendre visite à sa femme. A chaque voyage, il vendait une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite, et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours : le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit, et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid, et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient la mémoire. Il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée : *Eh! c'est votre fils*, lui dit-on. Il répondit froidement : *Ah! j'en suis bien aise*. Il avait fait un conte dans lequel, conduit par sa matière, il mettait en la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, etc., et, par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien

la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes, il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : *C'était un beau génie que ce Baruch : qui était-il?* Le lendemain et plusieurs jours après, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire : *Avez-vous lu Baruch? C'était un beau génie!* L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à madame de la Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat et La Fontaine*. Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec M. Choart, curé de Saint-Germain-le-Vieil à Paris, il s'en vengea par la fable *du Curé et du mort* (liv. 7). La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. Le père Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de Saint-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le viatique, il détesta ses *Contes* et en demanda pardon à Dieu, en présence de quelques membres de l'académie, qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques contes. Celui de *la Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son prologue, cité dans Moréri :

O combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole!
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand, juré? C'est ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment,...

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Église; mais sa verve, émoussée par l'âge, et peut-être la nature de son génie, que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir long-temps cette carrière. Il mourut à Paris, en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentiments de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser,
Deux parts en fit, dont il soulait passer,
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine, il faut placer au premier rang ses *Contes* et ses *Fables*. Les premiers sont un modèle parfait du style historique dans le genre familier, mais en même temps, un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *Fables* font sa véritable gloire. On y reconnaît le poète de la nature; une molle négligence y décèle le grand maître et l'écrivain original. « On dirait, » suivant l'expression d'un cri-

» tique judicieux, qu'elles sont » tombées de sa plume. Il a sur- » passé l'ingénieux inventeur de » l'apologue, et son admirable » copiste. Aussi élégant, aussi » naturel, moins pur à la vérité, » aussi moins froid, et moins » nu que Phèdre, il a saisi le » point de perfection dans ce genre. » Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, Aubert, Desbillons, Florian, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *Fables* de la Fontaine, en 4 vol. in-fol. dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes : l'ouvrage est précédé d'une Vie du fabuliste. On a une autre édition des *Fables* de La Fontaine, par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans figures. L'on a imprimé à Paris, en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverses de la Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages, tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses Fables et de ses Contes. On y trouve quelques *Comédies*, un *Poème sur le quinquina*, quelques *Pièces anacréontiques*, des *Lettres* et d'autres morceaux, la plupart très faibles, et qu'on n'aurait jamais imprimés si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivants. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée; et depuis ce temps, on a fait plusieurs éditions de ses *Fables* et sous divers formats. La Fontaine avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance.

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet :
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire,
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours,
etc.

[Les descendants de la Fontaine ont été long-temps exempts de toute taxe et de toute imposition. « La Fontaine, dit La Harpe, avait » payé à sa patrie un assez beau » tribut en lui laissant ses écrits » et son nom. » L'académie de Marseille proposa pour l'un de ses prix l'éloge de ce fabuliste; Chamfort le remporta par un écrit où La Fontaine est finement apprécié et loué avec autant de justesse que de goût].

FONTAINE (Nicolas), Parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savants qui habitaient cette solitude. Il suivit Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. Après l'expulsion du docteur Arnauld de la Sorbonne, Fontaine suivit le

sort des jansénistes, qui étaient obligés de se tenir cachés. Ils avaient entre eux des conférences secrètes pour la rédaction de leurs ouvrages: Fontaine assistait, avec son ami Sacy, à celles qui se tenaient à l'hôtel de Coqueville, où l'on s'occupait de la traduction de la *Bible*. Ces réunions déplurent au gouvernement, qui fit enfermer Fontaine et Sacy à la Bastille, en 1666, d'où ils ne sortirent qu'en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy, en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui: 1° *Vies des saints de l'ancien Testament*, en 4 vol in-8°, ouvrage composé sous les yeux de Sacy, et qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée; 2° *Les Vies des saints*, in-fol., en 4 vol. in-8° C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet; mais les unes et les autres sont oubliées, depuis que l'abbé Godescard a traduit de l'anglais, en 12 vol. grand in-8°, les Vies des saints par Alban Butler. 3° *Mémoires sur les solitaires du Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très détaillés, et même jusqu'à la minutie : tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué. 4° *Traduction* des Homélies de saint Chrysostôme sur les Épîtres de saint Paul, en 7 v. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme. L'archevêque de Paris, M. de Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisants, avoir raison. 5° *Abrégé de l'histoire de la Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures; communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. *Voy.* LE MAISTRE.

FONTAINE (Jacques de La), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution *Unigenitus*, et publia sur ce sujet un ouvrage en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE DES BERTINS (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des sciences, et mourut en 1771 à Guiseaux en Franche-Comté. Ses *Mémoires*, qui sont dans le Recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4°.

†FONTAINE (Jacques), dit de La Roche, prêtre appelant, naquit à Fontaine-le-Comte, en 1688. Il embrassa l'état ecclésiastique, se fixa à Tours, où, en 1713, il obtint la cure de Mantelan. A cette époque, la bulle *Unigenitus* avait causé en France une grande fermentation dans les esprits, et formé deux partis opposés qui se disputaient et qui écrivaient suivant leurs opinions différentes. Fontaine fut un des plus chauds adversaires de cette bulle; son zèle à la décréditer, et une lettre imprimée, adressée à un M. de Rastignac, lui firent perdre sa cure. S'étant rendu à Paris, il y reçut un gracieux accueil des frères Desessarts, qui avaient ouvert leur maison à tous les prêtres inquiétés pour la même cause. Plusieurs d'entre eux avaient, depuis 1727, entrepris un *Bulletin*, qu'ils envoyaient imprimé, chaque semaine, à leurs partisans, soit pour exciter leur zèle, soit pour les avertir de ce qui se passait. Ce *Bulletin* n'était autre chose

que le fameux journal alors connu sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*. Les principaux rédacteurs étaient Boucher, Troya, auxquels se joignit Fontaine, qui prit alors le surnom de *La Roche*. Depuis 1727, il demeura seul chargé du journal, sous l'inspection d'une sorte de conseil, composé des membres les plus ardents et les plus éclairés du parti. Pour éviter les poursuites, Fontaine se condamna à une profonde retraite, que peu de gens connaissaient. On cite une dame Théodon, très attachée au parti des appelants, comme la première qui imagina les imprimeries *secrètes*, où l'on confectionnait ce journal, ainsi que l'on confectionna ensuite tant d'écrits divers, notamment lors de nos troubles révolutionnaires. On avait établi cette imprimerie près de la rue de la Parcheminerie, au faubourg Saint-Jacques. Hérault, alors lieutenant de la police, mit tout en œuvre pour connaître l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*; mais Fontaine, protégé par le zèle de ses partisans, malgré la surveillance active de Hérault, continua à publier sa Gazette une fois chaque semaine. Deux de ses colporteurs furent arrêtés, interrogés, menacés; mais on ne put savoir d'eux le lieu où se cachait le rédacteur. Une femme tomba également entre les mains des agents de police, au moment où elle allait distribuer huit cents exemplaires des *Nouvelles*; on lui demanda si elle savait que le roi eût défendu de colporter cette gazette: *Oui*, répondit-elle, *mais Dieu me l'a ordonné*. M. de Vintimille, archevêque de Paris, donna, le 27 avril 1732, un *mandement* pour condamner les *Nouvelles*. Quelques curés de Paris refusèrent de le publier; d'autres en donnèrent lecture dans leur paroisse; et alors les gens qui appartenaient au parti de Fontaine sortirent de l'église pour éviter cette condamnation, et rendre par là, disaient-ils dans leur langage, *un témoignage de la foi*. L'archevêque ordonna aux curés *appelants* de lire le mandement en question; mais les curés eurent recours au parlement, qui se saisit de cette affaire avec beaucoup de chaleur, et un intérêt marqué pour l'auteur des *Nouvelles*; intérêt que partageaient un grand nombre de magistrats. Le parlement mit tant de zèle dans la défense de son protégé, que plusieurs conseillers furent exilés, et d'autres demandèrent leur démission. Lors des discussions du parlement avec la cour, Fontaine, de son côté, se déclara son défenseur, et la Gazette devint un foyer de discorde. Les jésuites opposèrent (en 1734), à la Gazette de Fontaine, qui ne les épargnait pas dans ses diatribes, un *Supplément*, qu'on leur défendit de publier en 1748. Tous les partisans ne trouvaient cependant pas son écrit hebdomadaire exempt de critique; parmi ceux-ci, Duguet, Delau, Debonnaire, remarquèrent qu'il ne respectait pas toujours la vérité, qu'il se plaisait souvent à débiter des minuties, des platitudes; ils se plaignaient surtout des excès du rédacteur. Malgré cela, Fontaine était devenu, pour les siens, un oracle; c'est d'après cet oracle que l'on cita, comme des prodiges, les convulsions et les

miracles de Saint-Médard. « Toujours ardent contre les papes, » les évêques, et en général » contre l'autorité, dit un écrivain impartial, il a le mérite » (Fontaine) d'avoir contribué » à affaiblir les sentiments de » religion par l'âcreté de ses disputes et la persévérance de » ses calomnies. » On croit aussi que Fontaine fut, par ses déclamations violentes, une des principales causes de l'expulsion des jésuites. Après avoir rédigé sa Gazette pendant plus de trente ans, il mourut d'un ulcère à la vessie, le 26 mai 1761, à l'âge de soixante-treize ans. *Les Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires pour servir à l'Histoire de la constitution Unigenitus*, furent continués par Guenin (dit l'abbé de Saint-Maur) et Mouton. La collection entière, jusqu'en 1803, se compose de vingt à vingt-cinq volumes.

FONTAINES (Pierre des), né dans le Vermandois, maître des requêtes sous saint Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'Histoire de saint Louis, de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connaisse qui ait écrit sur la jurisprudence française. Il a aussi composé une histoire sous le titre de *Livre de la reigne*. Joinville dit que saint Louis s'en servait *pour ouïr les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes et faire droit aux parties*.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse de N., comte de), fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres, mais sans ostentation. On lui doit, entre autres productions, écrites sans prétention et pour le seul plaisir d'écrire : *La Comtesse de Savoie*, roman dans le goût de Zaïde, imprimé en 1722. [Ce roman fournit à Voltaire le sujet de deux de ses tragédies, *Artémise* et *Tancrède*. Elle donna encore *Amenophès*, roman inférieur au premier].

FONTAINES (Pierre-François Guyot des), naquit à Rouen le 22 juin 1685, d'un père conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquelles il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé pendant 15 ans dans différents colléges de la société, il sollicita sa sortie, et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter l'état religieux pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé des Fontaines était prêtre alors : on lui donna la cure de Torigny en Normandie ; mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724, le *Journal des Savants*, mort de la peste, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines, dans ce travail, ne le remplissaient que d'extrait des livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse, ou Réflexions*

sur les ouvrages nouveaux. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchaient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula *Observations sur les écrits modernes*, in-12, commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée: *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux *Jugements*, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur; il y avait deux ans qu'il était mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il était naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres: personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté; personne ne saisissait avec autant de précision les différents degrés du beau, et les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement, et ne faisait grâce à rien. Est-il étonnant, après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien? De là ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talents, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugements les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. « L'abbé des Fontaines, dit Fréron, » philosophe dans sa conduite » comme dans ses principes, était » exempt d'ambition; il avait » dans l'esprit une noble fierté, » qui ne lui permettait pas de » s'abaisser à solliciter des bien- » faits et des titres. Le plus grand » tort que lui aient fait les inju- » res dont on l'a accablé, est » qu'elles ont quelquefois cor- » rompu son jugement. L'exacte » impartialité, je l'avoue, n'a » pas toujours conduit sa plume; » et le ressentiment de son cœur se » fait remarquer dans quelques- » unes de ses critiques......... Si » l'abbé des Fontaines était quel- » quefois dur et piquant dans ses » écrits, dans la société il était » doux, affable, poli, sans af- » fectation de langage et de ma- » nières... Il paraissait dans la » conversation un homme ordi- » naire, à moins qu'on n'y agitât » quelque matière de littérature » et de bel esprit. Il soutenait

» avec chaleur ses sentiments ;
» mais la même vivacité d'imagi-
» nation qui l'égarait quelquefois
» le remettait sur la route, pour
» peu qu'on la lui fît apercevoir. »
Jean-Jacques Rousseau, Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières. L'auteur de la Métromanie fut long-temps de ce nombre; mais, ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il se brouilla avec l'abbé des Fontaines pour une bagatelle, et lui fit cette épitaphe satirique :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il était ignorant comme un prédicateur,
Et m[illegible] comme un auditoire.

Voltaire lui fut également attaché ; mais quelques critiques amères sur la *Henriade*, dont il donna une édition avec des notes, irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui dura fort long-temps; cependant une aventure fort désagréable pour l'abbé des Fontaines ayant occasioné son arrestation, il fut enfermé à Bicêtre et dut en partie, à ce qu'il paraît, sa liberté à la protection de Voltaire. Quoi qu'il en soit, depuis cet événement, le poète et le journaliste vécurent en meilleure intelligence. Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines : 1° une *Traduction* de Virgile, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de Virgile et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette version, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de Télémaque : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragments, l'auteur de l'Enéide n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très élégants, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre. 2° *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid; 3° *Lettres* sur le livre de la Religion chrétienne prouvée par les faits, de l'abbé Houtteville, in-12 : elles sont au nombre de dix-huit, et la plupart très judicieuses ; 4° *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro* de La Motte, in-8°. Cette critique fut très recherchée. 5° *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de Ramsay ; autre critique fort censée ; 6° *Racine vengé, ou Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connaissait le génie de sa langue. 7° Les *Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12; 8° *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien ; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de style et de critique morale qui avait fait la réputation de celui de Swift. 9° Les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12; 10° l'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12; roman historique, dont le fond est dans Mariana. L'abbé des Fontaines a eu part à la traduction de l'*His-*

toire du président de Thou ; à l'*Histoire des révolutions de Pologne*, à *celle* des ducs de Bretagne; à la traduction de l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigni; au *Dictionnaire néologique ;* ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des Précieuses, mais qu'il infecta de satires personnelles. M. l'abbé de la Porte a publié, en 1757, l'Esprit de l'abbé des Fontaines, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la *Vie* de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA (Publio), prêtre, né en 1548 à Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimés à Bergame en 1594, in-fol., est son poème de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA (Dominique), né à Mili, près du lac de Côme, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans, pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Égypte qu'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Égyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli ; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairemeut imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente ; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de cent quinze cannes du lieu où il était couché, et, le 10 septembre 1586, il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble Romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de deux mille écus d'or, réversible à ses héritiers, outre cinq mille écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimé à plus de vingt mille écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de Saint-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique, mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être

des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592 par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais royal. Il y mourut riche et fort considéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol., imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé. [Dominique Fontana continua la construction du *palais* papal (à Rome), sur le mont Quirinal, dit *Montecavallo*, à cause de deux groupes colossaux figurant deux héros qui domptent des *coursiers*. Fontana les y avait fait transporter des thermes de Dioclétien. Il transporta et éleva trois autres anciens *obélisques*, l'un sur la place de *Sainte-Marie-Majeure*, l'autre sur celle de *Saint-Jean-de-Latran*, et le troisième sur la *place du Peuple*. Il répara les colonnes *Trajane* et *Antonine*. Il fit conduire jusqu'à Rome, à cinq lieues d'éloignement, l'eau dite *Aqua felice*, qui en procure en abondance à la superbe fontaine des *Termini*.]

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Bruciato dans le territoire de Côme, en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut pas sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talents. Il a construit un grand nombre de monuments publics à Rome, entre autres le *mausolée* de la reine Christine à Saint-Pierre, les *palais* Grimani et Bolognetti, la *fontaine* de Sainte-Marie *in Transtevere*, une des *fontaines* de la place Saint-Pierre, le *théâtre* de Tordinone, la *bibliothèque* de la Minerve, le *palais* de Visconti à Frascati, etc., etc. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de Saint-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église, depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrivait (en 1694), montaient à 46 millions 800,052 écus romains (234 millions de francs), sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. Suivant encore ses calculs, cette église de Saint-Pierre a de longueur 110 toises 6 pouces; de hauteur, 24 toises (sans compter la coupole); de largeur, 77 toises; la nef du milieu en a 13 et 4 pieds. La hauteur intérieure depuis le pavé jusqu'au-dessous de la voûte (qui a 6 pieds 2 pouces de diamètre) est de 63 toises 5 pouces. Fontana mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui: 1° la description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum vaticanum et ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellents principes pour les jeunes architectes; 2° *Anfiteatro Flavio descritto e delineato con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

† FONTANA (Félix), savant physicien et naturaliste italien, naquit à Pomarolo dans le Tyrol le 15 avril 1730. Après avoir professé la philosophie à Pise, il fut appelé par le grand-duc Pierre Léopold, depuis empereur, à Florence, où il fut chargé de former le cabinet de physique qu'on admire encore au-

jourd'hui dans cette ville. Parmi les nombreux objets dont se compose cette riche collection, on y remarque une immense quantité de préparation en cire coloriée, qui offrent dans le détail le plus exact toutes les parties du corps humain, exécutées sous les yeux de Fontana, qui en dirigeait les dessins. L'empereur Joseph II le nomma chevalier, et lui commanda une collection pareille pour l'académie de chirurgie de Vienne. Buonaparte lui fit une commande semblable pour la France en 1800; mais les pièces qu'il envoya n'ayant pu soutenir la comparaison contre celles qui existaient déjà à l'école de Paris, faites par M. Laumonier de Rouen, on les envoya à l'école de Montpellier, où on les voit encore. Il avait aussi entrepris vers la fin de sa vie un ouvrage bien plus étonnant, s'il avait pu le terminer; c'était une statue de bois collossale, qui, susceptible de se démonter, aurait offert toutes les parties du corps humain. On a voulu continuer cet ouvrage, qu'il avait déjà commencé, mais on a été arrêté par des difficultés que probablement Fontana avait prévues, et qu'il aurait sans doute surmontées. Il est auteur de plusieurs écrits importants sur la chimie, la physique et la physiologie. 1° *Lettres sur les parties sensibles et irritables*, 1757; 2° — *sur l'iris*, 1765; 3° *Observations ou recherches sur le poison de la vipère*, Lucques, 1767, in-8°, où il prouve que la morsure d'une seule vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme; 4° *Recherches philosophiques sur la physique animale*, Florence, 1775, in-4°. Plusieurs *Opuscules* de Fontana ont été traduits en français par Gebelin sous ce titre : *Observations chimiques et physiques*, Paris, 1785, in 8°. Ce savant avait voyagé dans plusieurs parties de l'Europe, particulièrement en France, où il s'était lié avec les principaux savants. Lors de l'occupation de Florence par les armées françaises, en 1799, il ne se mêla point des affaires politiques; mais la déférence que lui témoignèrent les généraux français le rendit suspect, et les insurgés d'Arrezzo, qui précédèrent les Autrichiens à Florence, le firent mettre en prison. Sa captivité ne fut pas longue. Ayant fait une chute dans la rue le 11 janvier 1805, il mourut des suites de cet accident le 9 mars de la même année, âgé de 75 ans. Son tombeau est placé dans l'église de Ste.-Croix, à côté de ceux de Galilée et de Viviani.

† FONTANA (Le P. Mariano), mathématicien d'Italie, naquit à Casal-Maggiore, le 18 février 1746. Il entra à l'âge de 16 ans dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, appelés barnabites. Il se fit bientôt distinguer par ses talens, et il professa la philosophie et les mathématiques dans différentes universités d'Italie. Il avait beaucoup de goût pour l'étude des mathématiques, mais cette passion ne le détourna jamais de ses devoirs religieux, qu'il remplit toujours avec une espèce de scrupule. Le P. Mariano s'était formé une bibliothèque précieuse, et passait pour un grand connaisseur en peinture. Il fut admis, en 1801, dans l'institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, et dans le collége électoral des *Dotti*. Il mourut le 18 novembre 1808. Son principal ouvrage est

celui qui a pour titre : *Corso*, etc., ou *Cours de dynamique*, Pavie, 1790, 92, 95, 3 vol. in-4°. Les actes de l'institut d'Italie offrent un *Mémoire* du P. Mariano, dans lequel il essaie de réfuter le Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance, de M. Girard, publié à Paris en 1798.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia, en 1646, un traité intitulé: *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste, à Naples, en 1656.

† FONTANA (François-Louis le cardinal), naquit à Casal-Maggiore, dans le Milanais, le 28 août 1750. Ses parens étaient pieux et aisés : de quatre enfans mâles qu'ils eurent, trois entrèrent dans l'ordre des barnabites, et le quatrième, qui vit encore, est chanoine dans le chapitre de Casal-Maggiore. François-Louis, leur troisième fils, reçut sa première éducation dans le collége de Sainte-Croix de la même ville, dirigé par les PP. barnabites. Fontana, devenu si illustre par ses connaissances et par ses vertus, faillit, dans sa première jeunesse, d'adopter des erreurs dangereuses en matière de religion. Mais un jugement sain et un cœur droit l'ayant éclairé sur le piége où il allait tomber par les maximes de mauvais livres, il revint à toute l'ardeur de la foi, prit l'habit de la congrégation des barnabites, et prononça ses vœux à Monza le 21 octobre 1766. Il finissait sa théologie lorsqu'il fut choisi, en 1772, pour accompagner le P. Ermenegilde Pini, célèbre naturaliste, appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse pour visiter les mines de Hongrie. Fontana eut occasion, dans cette capitale, de se lier avec plusieurs gens de lettres, et y connut Métastase, déjà célèbre par ses productions poétiques. Un an après, il revint en Italie, et son frère aîné, Marien Fontana, l'appela auprès de lui pour l'aider dans la direction du collége de Saint-Louis de Bologne, confié aux barnabites depuis l'expulsion des PP. de la compagnie de Jésus. François-Louis occupa dans ce collége la chaire de belles-lettres. Nommé ensuite professeur d'éloquence dans les écoles *Arcimbolde* de Milan, il eut bientôt après la chaire de belles-lettres grecques, latines et italiennes, dans le collége des nobles de cette même ville. On apprécia dès lors son mérite littéraire, et il acquit une réputation qui ne s'est jamais démentie. Il publia, à Milan, en 1780, un petit poème en vers italiens, dont le sujet est l'éloge d'Homère; il donna ensuite son *Essai des meilleurs poètes grecs dans les quatre dialectes*; essai que suivirent ses belles *Élégies* sur le célèbre mathématicien Frisi. Il publia aussi les *Vies* de plusieurs savants italiens dont Fabroni avait parlé dans ses *Vitæ Italorum doctrinæ præstantium* (t. X, XI, XII). Il fut récompensé de ses travaux par l'éloge des savants et par sa congrégation, qui le nomma supérieur de la province de Milan, Pendant les troubles révolutionnaires que la France avait communiqués à l'Italie, et dont Milan était le principal foyer, ce fut et la prudence du P. Fontane et l'estime générale dont il



jouissait, qui sauvèrent tous les colléges soumis à sa direction, du naufrage dont ils étaient menacés. Les troubles s'étant un peu appaisés, et Pie VII ayant été élu pape, le cardinal Gerdil, juste appréciateur du mérite de François-Louis-Fontana, le fit appeler à Rome. Lors du premier voyage que le saint-père fit à Paris en 1804, le P. Fontana l'accompagna en qualité de théologien, mais le cardinal Borgia étant tombé malade à Lyon, le P. Fontana resta auprès de lui. Après la mort de ce cardinal, arrivée le 23 novembre 1804, il demeura encore à Lyon pour exécuter les dernières volontés du défunt. S'étant rendu ensuite à Paris, il ne se montra jamais dans les cérémonies publiques, menant toujours la vie la plus solitaire, motivée en partie sur son goût pour l'étude et le recueillement; sur son aversion pour l'état actuel des choses, et sans doute aussi sur les regrets qu'il ressentit toute sa vie de la perte de Gerdil, son ami et son protecteur. Ce cardinal était mort en 1802. Le P. Fontana fit l'*Éloge* funèbre de Gerdil, et le prononça à Rome, aux obsèques de cet illustre écrivain, le 19 août, dans l'église de son ordre (Saint-Charles des *Catinari*). Le 7 janvier, il lut encore dans une séance solennelle de l'académie des *Arcades* de Rome un *Éloge* littéraire du même prélat. Ces deux discours ont été publiés; le premier fut traduit en français et accompagné de notes, par M. l'abbé d'Auribeau. Le P. Fontana éleva un monument plus remarquable à la gloire du cardinal: il entreprit une édition de ses *OEuvres*, de concert avec le P. Léopold Scati, exécuteur testamentaire de Gerdil. Ils commencèrent cette édition en 1806; elle devait avoir 20 vol. in-4°, mais elle fut interrompue au quinzième volume par le plus triste événement. Depuis long-temps Buonaparte exigeait du saint-siége des concessions arbitraires, que le pontife ne devait ni ne pouvait accorder. Le général Miollis, qui savait l'influence qu'avait le P. Fontana sur l'esprit de Pie VII et de ses cardinaux, essaya tous les moyens pour le séduire. Mais Fontana, qui en 1807, avait été nommé général de sa congrégation; se refusa toujours aux invitations insidieuses de Miolis, et y répondit avec politesse, mais avec fermeté. Enfin le pape (le 6 juillet 1808), arrêté dans son palais, fut amené en France, comme onze ans auparavant l'avait été son illustre et malheureux prédécesseur Pie VI. Le P. Fontana eut sa part dans cette persécution. Le 12 août suivant, un agent de police vint, à une heure après minuit, lui intimer l'ordre de quitter Rome dans les 24 heures, et de se rendre à Paris. Deux gendarmes s'établirent dans sa cellule, et, la nuit suivante, il fut contraint de se mettre en route, ainsi que d'autres chefs d'ordres religieux. Arrivé à Paris, on l'obligea de se dépouiller de son costume, et de prendre l'habit séculier. On assigna au P. Fontana Arcis-sur-Aube, pour le lieu de son exil. Après un voyage bien pénible, il arriva dans cette petite ville; mais au lieu d'y trouver un peu de repos, il eut à souffrir une autre espèce de persécution de la part de l'hôtesse du Lion-d'Or, au-

berge où il vint loger. Cette femme lui refusa tout secours, et le lendemain elle le chassa de l'auberge. Le P. Fontana s'adressa alors au curé du lieu, M. Bitel, ecclésiastique aussi éclairé qu'obligeant, qui le plaça dans une maison honnête dont les maîtres eurent pour le P. Fontana toutes sortes d'attentions. Mandé à Paris, après un mois de séjour à Arcis-sur-Aube, il se présenta chez le ministre des cultes qui, le jour suivant, l'introduisit auprès de Buonaparte. Leur entretien fut long; et le despote voulait que le P. Fontana se rendît à Savonne pour faire part à Pie VII de ses dernières intentions. L'aspect de celui qui faisait trembler l'Europe, ses promesses, ses menaces, rien ne put ébranler la pieuse constance du digne ami de Gerdil; et à toutes les propositions de Buonaparte, il répondit toujours « qu'il était » prêt à faire tout ce qui pou» vait être un bien pour la sainte » Église; mais il demandait » qu'on mît toutes ces proposi» tions par écrit, afin qu'il pût » les examiner posément. » Cependant on avait formé une commission pour répondre à des questions sur les affaires de l'Église. Cette commission était composée des cardinaux Maury et Fesch, de l'archevêque de Tours, des évêques de Verceil, d'Évreux, de Trèves et de Nantes, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice. Le P. Fontana n'assista que malgré lui aux premières séances. Il tomba malade: l'abbé Emery, qui avait pour lui beaucoup d'estime, vint le visiter; et le félicita de ce que la fièvre l'avait délivré du terrible embarras où il se trouvait lui-même: *Mon ami*, lui répondit le malade, *vous n'avez pas besoin de mes conseils; mais en tous cas, rappelez-vous que nous n'avons qu'une seule âme, et qu'elle n'appartient qu'à Dieu*. L'abbé Emery se comporta en effet en digne ecclésiastique, refusa de signer (le 11 janvier 1810) le rapport de la commission, ce qu'on ne lui pardonna jamais. A peine le P. Fontana fut-il guéri de sa maladie, que le cardinal Fesch vint lui ordonner de la part de Napoléon de partir pour Savonne, à l'effet de remplir auprès de Pie VII la mission dont il avait déjà voulu le charger. Le P. Fontana fit faire à Napoléon la même réponse qu'il lui avait déjà faite de vive voix. Mais un nouvel orage se préparait contre ce digne religieux. Pie VII avait adressé, le 5 novembre 1810, un *bref* au cardinal Maury. On soupçonna le P. Fontana de le lui avoir remis, et on alla chez lui faire les plus minutieuses perquisitions. On ne le trouva pas parmi ses papiers, quoiqu'un religieux de son ordre (le frère Charles), qui l'avait toujours accompagné dans son triste pèlerinage, assure dans ses *Mémoires* que le P. Fontana avait plusieurs copies de ce même *bref*, mais qui purent échapper aux regards des inquisiteurs. Cependant l'on trouva un écrit où l'on désapprouvait hautement ce qui s'était passé à l'égard du saint-père et de ses malheureux compagnons. Cet écrit n'avait point de signature, mais on a su depuis qu'il était du célèbre théologien le chanoine Muzzarelli. Le P. Fontana fut arrêté et demeura trois jours

à la police. A la demande que lui fit le préfet si cet écrit était de lui, le P. Fontana donna cette réponse laconique : « *Je » n'ai pas écrit ce papier ; j'i- » gnore le motif pour lequel vous » m'avez arrêté, mais je ne me » vois pas obligé à dénoncer per- » sonne.* » Dans la même soirée (le 4 janvier 1811), il fut conduit au château de Vincennes, sans que son âge ni ses infirmités pussent lui faire obtenir de garder auprès de lui son compagnon inséparable, le frère Charles. On le jeta dans un cachot humide et malsain, où il demeura huit mois. Assailli par la fièvre, et tourmenté d'une fluxion douloureuse, il fut pendant quelque temps privé de toute espèce de secours, et n'eut pas même de lit pour se reposer. Son état toucha le commandant de Vincennes, qui, à la requête du P. Fontana, le plaça dans la prison où se trouvait le cardinal Oppizzoni. On renferma ensuite dans la même prison les cardinaux de Pietro, Gabrielli et Mgr de Gregorio, actuellement cardinal. Savary, alors ministre de la police, vint voir le P. Fontana vers la fin de 1812 ; et, par mille séductions diverses, tâcha de le porter de nouveau, et au nom de son maître, à donner son assentiment à des projets qui, disait le ministre, ne pouvaient être qu'utiles à l'Église. La persécution, les souffrances, la captivité, n'avaient nullement affaibli le courage du P. Fontana ; il répondit qu'il n'appartenait qu'au souverain pontife de décider sur les affaires relatives à l'Église. Le ministre interrompit brusquement la conversation et sortit. Le 25 janvier (1813), époque du nouveau *Concordat* de Fontainebleau, on donna la liberté aux cardinaux Oppizzoni, Gabrielli et de Pietro, mais M. de Gregorio et le P. Fontana restèrent toujours en prison. C'est pendant sa captivité que le P. Fontana composa cinq *Novenes* ou *Tridui* pour différentes fêtes, que M. de Gregorio conserva soigneusement, et qui furent ensuite publiées. Un an après, en janvier 1814, les deux prisonniers furent transportés à la *Force*, où ils trouvèrent M. de Boulogne, évêque de Troyes, et autres respectables ecclésiastiques. C'est là aussi que le P. Fontana eut la consolation de revoir son fidèle frère Charles, après trois ans d'absence. L'Europe eut enfin honte du joug qu'un seul homme lui imposait. La désastreuse campagne de Napoléon à Moscou donna lieu à cette fameuse coalition qui rendit à la France ses rois légitimes. A peine les souverains alliés furent entrés dans Paris, que l'ordre fut expédié de délivrer tous les prétendus criminels d'état. Le 2 avril, le P. Fontana sortit de prison, et le 5 mai de la même année, 1814, il partit pour l'Italie. Son intention en y arrivant était de se retirer à Monza, dans l'ancien collége des barnabites ; mais Pie VII l'appela à Rome, où S. S. lui fit un parfait accueil, et lui confia encore les emplois les plus importants. Lors de l'invasion passagère de Murat, qui cherchait en vain à retarder sa chute, le P. Fontana accompagna le pape à Gênes, ainsi que le firent tous les cardinaux. De retour à Rome, Pie VII, dans le consistoire du 1er mars 1816, créa plusieurs

cardinaux, du nombre desquels furent le P. Fontana et M. de Gregorio, son compagnon de captivité. Le premier eut le titre de *Sainte-Marie* de la Minerve, et fut élu en même temps préfet de la congrégation de l'*index*. En quittant son habit religieux, et le remettant à son fidèle frère Charles: *Gardez-le*, lui dit-il, *car à ma mort, je veux en être revêtu*. Plein d'affection pour son ordre, dont il était toujours général, le cardinal Fontana rétablit plusieurs colléges qui en dépendaient, en forma de nouveaux, et surveilla constamment l'éducation de la jeunesse. Cette surveillance s'étendait jusque sur ses domestiques, qui, d'après son exemple et ses instructions, menaient une vie toute chrétienne. Charitable envers les pauvres, il partageait entre eux la plus grande partie des revenus que lui produisaient ses nombreux emplois. Peu d'hommes ont réuni autant de connaissances que le cardinal Fontana: profondément versé dans toutes les sciences ecclésiastiques, il savait, en outre, les mathématiques, la philosophie, l'histoire naturelle et les antiquités. Il se distingua dans le style lapidaire, et connaissait les diverses littératures de l'Europe, les langues latine, grecque, etc. Il faisait de beaux vers en grec, et écrivait la langue toscane, en prose et en poésie, avec pureté et élégance. Il était membre des académies les plus renommées de l'Italie, telles que la *Florentine*, celle des *Arcades de Rome*, des *Immobiles* de Padoue, etc., etc. Le cardinal Fontana ne s'énorgueillit jamais des distinctions dont il était l'objet: affable, modeste, indulgent, il mena toujours une vie sobre et laborieuse, partagée entre l'étude, les devoirs de son état, et des exercices de piété. Depuis son retour de Paris, sa santé sembla avoir beaucoup souffert. Il vécut valétudinaire jusqu'à ce que, succombant à une seconde attaque d'apoplexie, il mourut le 19 mars 1822, âgé de soixante-onze ans et six mois. Avant d'expirer, il se tourna vers son ancien compagnon de malheur, le frère Charles, et lui dit: *Adieu, frère Charles; vous voyez ce que c'est que la mort; souvenez-vous de votre ami*. Ce furent ses dernières paroles. Le P. Grandi, barnabite, a écrit la *Vie du cardinal Fontana*, Rome, 1823, in-8°. On va lui élever un cénotaphe qui sera placé vis-à-vis de celui du cardinal Gerdil.

† FONTANES (Le marquis Louis de), pair de France, naquit à Niort le 6 mars 1757. Il était d'origine espagnole, ainsi qu'il le disait luimême; ses ancêtres s'étant établis en France, y embrassèrent le protestantisme. Ils étaient nobles; mais ayant souffert plusieurs revers de fortune, le père de Louis de Fontanes fut obligé d'accepter l'emploi d'inspecteur dans une manufacture du Poitou. Le jeune Fontanes étudia, dans sa ville natale, chez les PP. de l'Oratoire; et comme on faisait espérer à ses talents précoces un succès brillant dans la capitale, il s'y rendit, et se fit connaître avantageusement par sa *traduction* en vers de l'*Essai sur l'homme* de Pope, qu'il enrichit d'un discours préliminaire très remarquable. Il donna ensuite sa *Journée des morts*, des *fragments*

de Lucrèce, le poème du *Verger*, et de charmantes *poésies* fugitives dans l'*Almanach des Muses*. La révolution ayant éclaté, Fontanes s'y montra un des plus modérés; et s'il publia son *Poème séculaire* pour la fête du 14 juillet 1790, célébrée au Champ de Mars, et improprement appelée *Fédération* (*voyez* Louis XVI), il ne craignit pas, malgré les opinions dominantes, de proclamer, dans ce beau poème la gloire de Turenne et de Condé. Il montra encore plus de courage lorsqu'il rédigea et fit présenter à la convention nationale une pétition en faveur des malheureux Lyonnais. Nommé, après le 9 thermidor, membre de l'institut et professeur aux écoles centrales, ils se rendit digne de ce double choix; il concourut ensuite, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, à la rédaction du *Mémorial*. Un pareil journal, qui se faisait distinguer par des principes de saine morale et de bonne politique, ne pouvait plaire aux démagogues dominans du jour; aussi Fontanes fut-il compris dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797). Il se cacha, pendant quelque temps, dans les environs de Paris, errant d'asile en asile; mais, se voyant poursuivi, il se rendit à Hambourg, puis en Angleterre, où il fut reçu honorablement par les principaux émigrés français que l'anarchie avait chassés de leur pays. Il avait déjà connu, en 1790, en France, M. de Châteaubriand; leur amitié devint plus intime à Londres, où il rencontra cet illustre écrivain. L'amour de la patrie rappela M. de Fontanes en France, après le 18 brumaire (9 novembre 1796); s'étant de nouveau établi à Paris, il fut un des collaborateurs du *Mercure*, avec La Harpe, Esménard et M. de Châteaubriand, qui l'avait suivi de près dans la capitale. A la mort du fameux Washington, M. de Fontanes fut chargé de faire l'éloge de ce général américain. Jusqu'alors on avait applaudi à ses talents poétiques; dans cette occasion, il fit sa réputation comme orateur. Un passage de cet éloge est remarquable, en ce que l'auteur eut la noble audace de rappeler une belle action de la reine Marie-Antoinette. Il parle d'un jeune Argill, prisonnier de guerre en Amérique, et dont Washington retardait la mort, à laquelle de cruelles lois le condamnaient... L'orateur s'exprime en ces termes : «... Il attendit qu'une voix alors » toute puissante (c'était la voix » de la reine de France) franchît l'étendue des mers et demandât une grâce qu'il ne » pouvait lui refuser. Il se laissa » toucher sans peine par cette » voix conforme aux sentiments » de son cœur; et le jour qui » sauva une victime innocente » doit être inséré parmi les » plus beaux de l'Amérique... » M. de Fontanes avait été pendant la proscription exclu de l'institut; mais les portes lui en furent de nouveau ouvertes, et peu de temps après on le nomma membre du corps législatif. Alors commença, pour M. de Fontanes, sa carrière politique; elle fut pour lui celle des honneurs. Il fut créé président du corps législatif, et en 1805, commandant de la Légion-d'Honneur. Cependant, au milieu d'une aussi brillante carrière, il

ne démentit pas le courage qu'il avait montré en des circonstances non moins difficiles. Les commissaires du gouvernement vinrent, le 29 février 1800, proposer au corps législatif de rendre un décret qui condamnerait aux peines les plus graves, et même à la mort, ceux qui recèleraient Pichegru et Georges Cadoudal. M. de Fontanes, qui tenait encore la présidence, tout en gardant le silence sur l'odieuse proposition faite au corps législatif, y répondit d'une manière indirecte, et en faisant l'éloge de Moreau. « Comment un nom célèbre, disait-il, se trouve-t-il associé » aux noms de quelques vils » assassins? Un guerrier qu'on » estima si long-temps aurait-» il pu manquer si long-temps » à sa propre gloire? La patrie » s'afflige en voyant passer dans » les rangs ennemis un de ses » plus grands défenseurs. Les » lois ont seules le droit de » condamner ou d'absoudre, et » le corps qui les sanctionne » doit attendre le jugement. » C'était la manière la plus énergique pour montrer l'irrégularité des commissions spéciales. Après la rédaction définitive des nouveaux *Codes*, le corps législatif décréta qu'on élèverait, dans la salle de ses séances, le buste, en marbre blanc, de Buonaparte. Le jour de l'inauguration de cette statue, le marquis de Fontanes donna encore une preuve de son noble courage, en prononçant ces paroles: « La première place était » vacante, le plus digne devait » la remplir: en y montant, *il* » *n'a détrôné que l'anarchie*, » *qui régnait seule dans l'ab-* » *sence de tous les pouvoirs légi-* » *times.* » Napoléon, s'étant pas à pas frayé le chemin au pouvoir suprême, allait se faire proclamer empereur: le pape Pie VII vint, à cette occasion, à Paris, et le marquis de Fontanes, en haranguant Sa Sainteté, s'exprima en ces termes: « Très » saint-père, le corps législatif » convertit le *concordat* en loi » nationale..... Jour mémorable! également cher à la sa-» gesse de l'homme et à *la foi* » *du chrétien;* c'est alors que » la France, abjurant de trop » longues erreurs, donne les » plus utiles leçons au genre » humain; elle semble recon-» naître devant lui que *toutes* » *les pensées irréligieuses sont des* » *pensées impolitiques*, *et que* » *tout attentat contre le christia-* » *nisme est un attentat contre la* » *société.* » Le marquis de Fontanes termina ses fonctions de président en 1804; mais, par les vœux unanimes de ses collègues, il fut nommé premier candidat à l'ouverture de la session de l'année suivante. Obligé, par ses emplois, de haranguer souvent Napoléon, s'il ne pouvait se dispenser de lui accorder ces éloges dont il était si avide, il eut toujours l'héroïque hardiesse de lui rappeler ses devoirs; hardiesse qui dans tout autre aurait été sévèrement punie. Les Français, victorieux à Naples, envoyèrent à Napoléon les drapeaux conquis: c'est à cette occasion que le marquis de Fontanes, devant Buonaparte, sa famille, tous les ambassadeurs de l'Europe, et une assemblée nombreuse, réunis pour recevoir ces drapeaux, osa dire les paroles suivantes... « Malheur à moi si je foulais » aux pieds la grandeur abattue!

» Je respecte la majesté royale » jusque dans ses humiliations; » et même, *quand elle n'est plus,* » *il reste je ne sais quoi de véné-* » *rable dans ses débris.* » Cette phrase, pleine de vérité et d'éloquence, fut couverte d'applaudissements. Dans une autre circonstance, et dans un autre discours, il osa encore dire davantage. Il s'adressait à Buonaparte..... « Un jour on dira, en » parlant de vous, que la desti- » née du pauvre occupait celui » qui fait la destinée de tant de » rois, et qu'à la fin d'une lon- » gue guerre *vous avez diminué* » *les charges publiques.* » Il paraît que Napoléon s'était enfin lassé des leçons utiles que le marquis de Fontanes lui donnait de temps en temps; car la police ne permit jamais que la collection de ses discours fût imprimée, et elle répondit au libraire qui en devait être l'éditeur · « C'est assez d'avoir en- » tendu ces discours une seule » fois. » Il faut ajouter que le marquis de Fontanes n'avait, en aucune occasion, comme particulier, écrit un vers, une seule ligne, à la louange de Buonaparte. On ne dut donc pas s'étonner si, dénoncé plusieurs fois auprès de lui par de lâches courtisans et de méprisables agens de police, il fut disgracié, et se vit ôter la présidence à laquelle l'avaient nommé, pendant six ans conséctifs, les suffrages de ses collègues du corps législatif. Dans l'absence de son ancien président, ce corps n'exista plus que pour adhérer servilement à toutes les volontés du despote. Dans cet intervalle, le marquis de Fontanes avait reçu le titre comte, et en septembre 1808, il fut nommé grand-maître de l'université. Un homme tel que Fontanes était nécessaire à Napoléon; aussi sa colère s'étant un peu appaisée, il permit que l'orateur courageux entrât au sénat, le 5 février 1810. Mais, au moment où Buonaparte se voyait comblé des faveurs de la fortune, la main de la Providence préparait, dans sa chute, une leçon mémorable aux ambitieux conquérans. Les tristes événements de la campagne de Moscou ayant porté le sénat à se réunir (en décembre 1813), le marquis de Fontanes fut élu membre de la commission chargée d'examiner les pièces relatives aux négociations avec les puissances coalisées; dans le rapport qu'il fit, au nom de la commission, il insista vivement sur la nécessité de la paix. Peu de temps après (le 1er avril 1814), il vota, comme sénateur, la déchéance de Napoléon, et parla avec énergie pour le rappel des Bourbons. Le 6 avril, inspiré des mêmes sentiments, et en qualité de grand-maître de l'université, il s'exprima en ces termes au gouvernement provisoire: « L'uni- » versité ne peut voir qu'avec une » joie pleine d'espérance un ordre » de chose qui, sous les lois » *d'une véritable monarchie*, » assure à jamais le règne des » bonnes mœurs et le progrès » des sciences et des lettres; elle » hâte, de tous ses vœux, le » moment où elle pourra pré- » senter au descendant de saint » Louis, de François Ier et » d'Henri IV, l'hommage de son » amour et de sa fidélité. » Le gouvernement provisoire le confirma, le 9 avril, dans son titre de grand-maître; le 22, il fut admis auprès de Monsieur, et il

eut l'honneur, le 3 mai, d'adresser à Louis XVIII un discours éloquent, dont le passage suivant est remarquable : « L'université, dont l'existence nouvelle » ne compte que cinq années, » a vu plus d'un obstacle arrêter sa marche, et contrarier le » bien qu'elle eût voulu faire; » mais elle peut se rendre ce » témoignage, *qu'elle a du moins » empêché quelque mal.* » Et, en effet, l'université s'étant trouvée directement placée sous l'influence de Napoléon, le grand-maître n'avait pu faire pour elle tout le bien qu'il aurait désiré. Cependant plusieurs pamphlets parurent contre le marquis de Fontanes, un entre autres ayant pour titre : *Le grand-maître Fontanes et son université.* On répondit à ce pamphlet, rempli d'injures grossières, par une brochure intitulée : *Aux détracteurs de l'université*, dans laquelle on remarque ces paroles : « La constitution générale de l'université, ses abus, » sa rétribution si fort attaquée, » tout cela *était décidé en principe* avant la nomination du » grand-maître. » Ces paroles sont si vraies, que ce fut Fourcroy, directeur-général de l'instruction publique, qui prépara ces réglemens : il croyait travailler pour son propre compte; et, voyant nommer Fontanes, il en mourut de chagrin. Du reste, celui-ci donna un témoignage évident de ses bonnes intentions, en appelant dans le conseil de l'université le vertueux abbé Émery et M. de Bonald. Après avoir été membre de la commission formée pour préparer le travail qui devait servir de base à la charte constitutionnelle, M. de Fontanes fut créé, le 4 juin, pair de France, avec le titre de marquis. Il perdit sa place de grand-maître, lors de la réorganisation de l'université (en février 1815), qui, pour lors, devait être régie par un conseil. Louis XVIII, pour le dédommager de cette perte, le nomma grand-cordon de la Légion-d'Honneur. La place de grand-maître a été rétablie par le même roi, en 1821, en faveur de M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis. Au retour de Buonaparte, le marquis de Fontanes s'éloigna des affaires, et à la seconde restauration il fut nommé président du collége électoral des Deux-Sèvres. Le 19 septembre 1815, Louis XVIII l'admit dans son conseil privé; et, à la réinstallation de l'Académie française (le 24 avril 1816), dont M. de Fontanes était vice-président, il lut un discours où l'on admira de nouveau ses talents oratoires et son érudition. Celui qu'il prononça (le 25 avril) à la réception de M. de Sèze ne fut pas moins remarquable. Il vota, dans la chambre des pairs et dans la séance du 2 mars 1816, en faveur du projet de loi sur les journaux; le discours qu'il prononça le même jour présente une distinction aussi sage que juste entre la constitution française et celle d'Angleterre, et d'autant plus digne de remarque que, dans les cas les plus difficiles, les soi-disant *libéraux* en appellent toujours à la charte anglaise, comme si tous le peuples pouvaient être gouvernés par la même charte. Élevé aux dignités les plus éminentes, le marquis de Fontanes parut avoir oublié ses talents poétiques. Ce-

pendant sa muse se réveilla lors de la publication des *Martyrs* de son ami M. de Châteaubriand. Il composa à sa louange plusieurs stances dignes de son talent, et dont nous ne citerons que la dernière :

« Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion?
Tu retrouvas ta muse antique
Sur la poussière poétique
De Solyme et d'Ilion. »

Attaqué d'une maladie violente, le marquis de Fontanes mourut, le 17 mars 1821, à l'âge de soixante-quatre ans. On lui a reproché d'avoir encensé Buonaparte, mais ses éloges furent toujours mêlés de vérités hardies, et l'on peut quelquefois flatter l'idole pour en obtenir quelques concessions en faveur des peuples et de l'humanité. Nous avons vu avec quel courage il disait ces vérités utiles, soit aux démagogues révolutionnaires, soit au tout puissant arbitre de l'Europe. On est donc étonné de lire dans la *Biographie des contemporains*, que le marquis de Fontanes était un *partisan du despotisme*. Telles sont les inconséquences où se laissent aller certains esprits, qui ne flattent les erreurs des partis que pour leur propre compte. Voici la liste des principaux ouvrages du marquis de Fontanes : 1° *Nouvelle Traduction de l'Essai sur l'homme* de Pope, 1783, in-8°; 2° *Le Verger*, poème, 1788, in-8°; 3° *La Journées des morts*, poème, 1790, in-8°; *Éloge de Washington*, 1800, in-8°; 5° *Le Retour d'un exilé*, Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis, 1817, in-4°, etc. M. de Fontanes écrivait avec la même pureté et la même élégance en vers qu'en prose; ses détracteurs eux-mêmes ne purent s'empêcher d'avouer qu'il a été un des plus illustres écrivains de son époque, et que par son style classique il mérite les éloges de ses contemporains, comme il méritera ceux de la postérité.

FONTANGES (Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, était fille d'honneur de Madame. *Belle comme un ange*, dit l'abbé de Choisi, *mais sotte comme un panier*, elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. Dans une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de cette faveur. Elle mourut le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Près de mourir, elle voulut voir le roi. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit : *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi*. Faible consolation, et bien peu assortie à la nature du moment. [Les suites d'une couche furent si nuisibles à sa beauté, qu'elle se vit abandonnée par le roi. Ce fut alors que Mademoiselle de Fontanges se retira à l'abbaye de Port-Royal, où elle mourut.]

FONTANIER. *Voy.* PÉLISSON (Paul).

FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Sainte-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666, dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec les

quel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : 1° sa *Biblioteca della eloquenza italiana.* C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur, mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Rome, en 1736, in-4°, avec des notes d'Apostolo-Zeno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. 2° Une *Collection des bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin ; 3° une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, Rome, 1742, in-4° ; ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique ; 4° *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conservait à Monza, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité *De corona ferrea*, où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection* des édits de nos rois, depuis 1270, jusqu'à la fin du XVIe siècle, temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame vénitienne, née en 1555, morte des suites d'une couche, le 5 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot, un sermon après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plns connus sont : un Éloge de son sexe, en vers, intitulé, *Il Merito delle donne, scritto in due giornate*, imprimé à Venise, 1600, in-4° ; et le *Floridoro*, poème en 13 chants, imprimé dans la même ville, en 1581, in-4°. Fonte-Moderata est un surnom qu'elle s'était donnée. Elle s'appelait Modesta Pozzo, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa Vie a été écrite par Nic. Doglioni.

FONTENAY (Jean-Baptiste Blain de), peintre, né à Caen l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita par ses talens un logement aux galeries du Louvre et une pension. Il avait à un degré supérieur celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages ; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris, en 1715.

† FONTENAY (Louis-Abel de Bonafons, connu sous le nom d'abbé de), naquit à Castelnau de Brassac, près de Castres, en Languedoc, en 1737. Il entra chez les jésuites, et lors de la suppression de cet ordre il vint à Paris, et fut un des rédacteurs des *Affiches de province* et du *Journal de France*. Il s'expatria lors du règne de la terreur.

De retour en France, en 1798, il y mourut le 28 mars 1806, dans un extrême besoin, ayant été volé pendant le cours d'une maladie douloureuse. On a de lui : 1° *L'Illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-4°; 2° *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. in-8°; 3° *Tables de l'histoire universelle*; 4° une grande partie du texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786, 1788, cinquante-neuf livraisons; 5° *La suite du Voyageur français*, etc., etc. On lui attribua le *Traité du rétablissement des jésuites et de l'éducation publique*; mais ce livre est de l'abbé Proyart, dont les ouvrages ont été réimprimés et publiés en 1818-19, par Méquignon, fils aîné.

FONTENAY. *Voy.* Brumoy et Longueval.

FONTENELLE (Bernard le Bovier de), naquit le 11 février 1657 à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des *Palinods* une pièce en vers latins qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans, il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : 1° *Lettres du chevalier d'Her....*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. 2° *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. « Ce livre, dit l'auteur » du Siècle de Louis XIV, fut le » premier exemple de l'art déli» cat de répandre des grâces » jusque sur la philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité, et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer des pointes, les saillies, les faux ornements. Ces mondes, déjà très douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. 3° *Histoires des Oracles*, 1687, tirée de l'ennuyeuse composition de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage, écrit d'un style léger et superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le P. Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des oracles*, parut si décisif à Fontenelle,

qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avait gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré deux maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Bornéo*. Il n'est point entièrement démontré que cet écrit soit de lui; la plupart des biographes le lui ont attribué sur la foi de Bayle, qui pourrait lui-même en être l'auteur. 4° *Poésies pastorales*, avec un *Discours sur l'églogue*, et une *Digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût trouvent que ces pastorales ne peuvent être mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans où des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Aminte* et du *Pastor fido*, ont fourni le modèle. (*Voy*. Théocrite, Virgile.) 5° Plusieurs vol. des *Mémoires de l'académie des sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'Histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Éloges des académiciens*, répandus dans cette Histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ces *Éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel esprit. « Ses portraits, dit un critique, » sont tracés avec art, et quoi- » que flattés, ils conservent » néanmoins un certain air de » ressemblance qui les fait re- » connaître. Il n'approfondit » rien, effleure tout, paraît se » jouer de son sujet, ne donne » point à penser au lecteur, » cherche seulement à amuser, » le surprend quelquefois par » des traits ingénieux et fins. » 6° L'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *Vie* de ce célèbre dramatique. Cette Histoire, très abrégée, mais faite avec choix, est pleine d'enjouement. 7° *Réflexions sur la poétique du théâtre, et du théâtre tragique*: c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paraissant moins bel esprit, il paraît plus homme d'esprit. 8° *Éléments de géométrie de l'infini*, in-4°, 1727; livre dans lequel les géomètres n'ont guère reconnu que le mérite de la forme; 9° une *Tragédie* en prose, et six *Comédies*; les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique; 10° *Théorie des tourbillons cartésiens*; ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance. 11° Des *Discours moraux et philosophiques*; des *Pièces fugitives*, dont la poésie est faible; des *Lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différents ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12 (à l'exception des écrits de géométrie

et de physique), sous le titre d'*OEuvres diverses*, Paris, 1758, 1766 ou 1767, avec un nouveau titre; et en 8 vol. in-8°, Paris, Bastien, 1790. On en avait fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol., 1728; l'autre in-4°, 3 vol., 1729; ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent, mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édition en 11 volumes in-12. Ce fut Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Thomas Corneille... Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite-vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue, encore cet affaiblissement ne se fit-il sentir qu'à l'âge de 90 ans. Comme on le plaignait un jour sur la perte successive de ses organes : « Ce sont, di» sait-il, mes gros équipages » que j'envoie devant moi dans » l'éternité. » Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misantrophie et d'un triste égoïsme. *Les hommes sont sots et méchants*, disait-il; *mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure.* Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment : il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très souvent madame de Tencin; quand il apprit sa mort : *Eh bien*, dit-il, *j'irai dîner chez madame Geoffrin.* (*Voyez* ce nom.) Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubos, qu'il appelait son ami. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leur goût respectif : avant l'entremets, l'abbé Dubos est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance; Fontenelle court sur l'escalier, et crie à la cuisinière : *Toutes les asperges à la sauce, toutes les asperges à la sauce.* Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses, sa philosophie n'ayant pu l'affranchir du désir d'amasser, et d'ajouter à la qualité de bel esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa Vie et de ses Ouvrages*, par l'abbé Trublet, Amsterdam, in-12, 1761; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain aussi zèlé pour les bons principes que pour le bon goût et la belle littérature l'a appelé « un homme » sans caractère et sans talent » prononcé, moitié philosophe, » moitié bel esprit; grimacier, » dont tous les ouvrages sont dé» figurés par une continuelle af» féterie d'expressions et d'idées, » par des tons précieux et ma» niérés, par des pointes; qui » dans les sciences n'a rien in» venté, et n'avait que le talent » d'exposer avec méthode et » clarté les inventions d'autrui. » L'ouvrage de Fontenelle le plus souvent imprimé, et traduit en plusieurs langues, est les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. La 3e traduction, en allemand, est de Berlin, 1798, in-12. Il y en a une en grec moder-

ue, par Kodrika, athénien; Vienne, 1794, in-8°.

FONTÈTE. *Voy.* Fevret.

FONTI (Barthélemi), en latin Fontius, savant Florentin, né en 1445, se fit estimer de Pic de la Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les principaux écrits de Fontius sont: un *Commentaire* sur Perse; des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8°, 1621. Cet écrivain mourut en 1513.

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, marquis de), fut choisi par Monsieur (Gaston, frère de Louis XIII), pour aller négocier en Espagne un traité qui pût lui fournir les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. Il a écrit une *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars :* elle est imprimée au tome 1er des Mémoires de Montrésor.

FOPPENS (Jean-François), né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ses vertus, et surtout son zèle pour la religion, le firent regretter universellement. On a de lui : 1° *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *Bibliothèque belgique* depuis vers 1640, où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude. 2° Une *Edition* du Recueil diplomatique d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux vol. in-fol. à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. 3° *Historia episcopatus Antuerpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°; 4° *Historia episcopatus sylvæducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°; 5° *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561, *ad annum* 1761, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose; 6° un grand nombre de *Poèmes* latins, dénués la plupart d'énergie et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBES (Jean), Ecossais protestant, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648 à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses *OEuvres*, 1703, 2 vol in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend, contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changements. On a fait un abrégé de

cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestants. Le père de J. Forbes (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un Commentaire sur l'Apocalypse, in-4°, 1646.

FORBES (Guillaume), premier évêque protestant d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut dans sa 49e année, en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Duncan), lord, président des assises d'Edimbourg, mort en 1747 à l'âge de 62 ans, est connu en France par les traductions qu'a publiées le P. Houbigant, de ses *Pensées sur la religion*, de sa *Lettres à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN (Toussaint de), plus connu sous le nom de *cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait pour les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance en le présentant pour le cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713 à 83 ans. C'était un homme spirituel, qui avait la repartie très vive, et dont la conversation était semée d'agréables saillies. Il fut un des plus ardents adversaires de l'*Apologie des casuistes*. Nous avons une *Censure* qu'il publia contre elle étant évêque de Digne.

FORBIN (François-Toussaint de), neveu du précédent, plus connu sous le nom de *comte de Rosemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille en 1693, il fit vœu de se faire religieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frère *Arsène*, et fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la Relation édifiante de sa vie et de sa mort, traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertui.

FORBIN (Claude, chevalier de), né en 1656 à Gardane près d'Aix en Provence, commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua ensuite en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escorte ennemie forte de 6 vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour, il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira, vers l'an 1710, auprès de Mar-

seille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Le chevalier de Forbin mérita la confiance de Louis XIV et l'estime de sa nation, par sa bravoure et par son application à remplir ses devoirs. Il avait la tête d'un général et la main d'un soldat, s'attachait à ceux qui servaient sous lui, et ne laissait point échapper l'occasion de les faire connaître à la cour. On trouve plusieurs traits de bravoure singulière dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, et réimprimés en 1781.

FORBISHER, ou plutôt FROBISHER (Sir Martin), pilote anglais, né à Doncaster, dans l'Yorkshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elisabeth l'envoya avec trois navires, en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'Occident en Orient par le Nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas; car, supposé que les deux continens ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendroient encore tout passage impraticable. (*Voyez* COOK.) Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais, après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Howar le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588, dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se distingua sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger un fort près de Crozon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

† FORBONNAIS (François Véron de), inspecteur général des manufactures, et membre de l'institut, naquit au Mans en 1722. Il fut premier commis sous Silhouette, contrôleur des finances, et rendit de grands services à ce département. On a de lui : 1° *Extrait de l'Esprit des lois, avec des observations*, 1750, in-12.; 2° *Théorie et pratique du commerce et de la marine*, par D.-H. Ustariz, traduit de l'espagnol, 1753, in-4°. On apprend dans cet ouvrage, entre autres choses intéressantes, que l'Espagne, depuis 1492, époque de la conquête de l'Amérique, jusqu'en 1724, a tiré du Nouveau-Monde, 9 milliards 160 millions de piastres, qu'on pourrait évaluer aujourd'hui à plus de 50 milliards. 3° *Considérations sur les finances d'Espagne relativement à celles de France*, Paris, 1753, in-12.; 4° *Principes et observations économiques*, Amsterdam, 1767, 2 vol.; 5° *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, Paris, 1800, in-12, etc., etc. Forbonnais a publié en outre quelques poésies légères, des notes dans le Journal de Dupont de Némours, et a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie.

Il est mort à Paris le 20 septembre 1800.

FORCADEL (Étienne), *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, était de Béziers, où il naquit en 1534, et mourut en 1578. Ses écrits consistent en *Poésies latines et françaises*, 1579, in-8°, les unes et les autres très médiocres; en livres de droit un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style, précieux et affecté, 1° *Necromantiæ, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum vigenti quinque dialogos distinctus*; 2° *Spheræ legalis dialogus unus*; 3° *Cupido jurisperitus, in vigenti duo capita divisus*; 4° *Penus juris civilis, sive de alimentis capita triginta continens*; 5° *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum*; 6° *Commentarius in titulum de justitia et jure, lib. 1. Digestorum*; 7° *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes*; 8° *Commentarius nobilis in jura feudorum*. — Il avait pour frère Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une *traduction française* d'Euclide et de la Géométrie d'Oronce Finé, et une *Arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques Nompar de Caumont, duc de la), fils de François, seigneur de la Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, naquit vers l'an 1559. Jacques, qui n'avait que 9 ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la *Henriade*. C'est du moins ainsi que Mézeray le rapporte; mais il en existe une autre version qui paraît plus certaine : selon celle-ci, un maquignon, voisin de François de Caumont, l'ayant averti du danger qu'il courait, il allait quitter sa maison avec ses deux fils, lorsqu'un des assassins, nommé Martin, se précipita dans la chambre. Les supplications du malheureux père et une promesse de 3,000 écus, lui firent changer d'avis. Martin conduisit Caumont et ses enfants dans une maison sûre; mais le comte de Coronas vint les en arracher, et ils furent amenés au lieu des exécutions. Le père et son fils aîné tombèrent sous les coups des assassins. Le jeune Jacques, âgé de neuf ans, se laissa tomber aussi, en criant : Je suis mort! Un mendiant le sauva, et il put, non sans bien des périls, se rendre au sein de sa famille, d'où il passa au service d'Henri IV. Il combattit ensuite pour les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après, il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, et mourut plein de jours et de gloire, et honoré du grade de maréchal de France, le 10 mai 1652, âgé d'environ 93 ans. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le

plus renommé de son siècle, mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand-Nompar de Caumont, duc de la), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 impériaux, et fit prisonnier Colloredo, leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut le 16 décembre 1675, à l'âge de près de 90 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose de Caumont de la), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, était petite-fille de Jacques de la Force, et mourut en 1724, à l'âge de 74 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *Épître* à madame de Maintenon, et un *Poème* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Châteaux en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connaît d'elle, dans le second genre : 1° l'*Histoire secrète du duc de Bourgogne*, en 2 vol. in-12 ; roman assez bien écrit, Paris, 1691 ; 2° celle de *Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719 ; 3° la *Vie de Catherine de Bourbon* ; 4° *Les Fées*, *contes des contes*, sans nom d'auteur, in-12 ; 5° *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*, etc., in-12 ; 6° *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de mademoiselle de la Force est historique ; mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé, en 1687, Charles de Brion ; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

† FORDYCE (Jacques), célèbre prédicateur écossais, naquit à Aberdeen, en 1720, et fit ses études dans cette ville. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut d'abord nommé ministre de la paroisse de Brechin, dans le comté d'Angus, et passa, au bout de huit ans, à celle d'Alloa, près de Stirling. Il s'était déjà fait connaître par quelques écrits, lorsqu'il se rendit à Londres, en 1760. Il y fut fait pasteur d'une congrégation de *dissenters*, établie dans Monkwell-Street. Après avoir exercé cet emploi pendant treize ans, il se retira dans le Hampsire, et ensuite à Bath, où il mourut le 1er octobre 1796. Fordyce était très versé dans les langues grecque et latine. Il avait aussi cultivé avec soin la littérature française, et faisait de Fénelon sa lecture favorite. Il avait su, par la modération de ses opinions, conserver en même temps des relations d'amitié avec le docteur Price et le docteur Johnson, deux hommes de principes bien opposés. On a de lui : 1° *Essai sur l'action convenable à la chaire*, in-12. Il est imprimé à la suite de Théodore, ou Dialogues sur l'art de prêcher, ouvrage de son frère, dont Jacques Fordyce donna une troisième édition in-12, en 1755. 2° *Le Temple de la vertu*, songe allégorique, 1757, et avec des corrections, 1775, in-12 ; 3° *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*. Cet ouvrage eut un grand succès. Il a été traduit en français par Robert Étienne, libraire, Maestricht, 1779, 2 vol. in-12. 4° *Le caractère et la conduite du*

sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses, discours en trois parties, 1779, in-8°. Il y justifie le caractère des femmes contre les imputations de lord Chesterfield. 5° *Adresses aux jeunes gens*, 1777, 2 vol. in-12, réimprimées en 1796; 6°. *Adresses à la Divinité*, 1785, 1 vol. in-12, réimprimées en 1787; 7° des *Poésies*, 1786, 1 vol. in-12. Il y a, dit-on, dans ces poésies, plus de raisonnement que de verve.

† FORDYCE (George), célèbre médecin anglais, naquit près d'Aberdeen, en 1736. Il a laissé plusieurs écrits, tous anglais, parmi lesquels on cite : 1° *Principes d'agriculture, et préceptes sur la végétation*, Édimbourg, 1765, 1771, in-8°, traduits en allemand par le docteur Schwediauer; 2° *Élémens de médecine pratique*, Londres, 1768, 1784, 4e édition, traduits en allemand par Michaélis; 3° *Traité de la digestion des alimens*, ibid., 1791, in-8°, traduit en allemand par Michaélis, etc. Fordyce est mort le 25 juin 1802.

FOREIRO (François), en latin *Forerius*, dominicain de Lisbonne, mort en 1587, fit admirer son talent pour la chaire, au concile de Trente, et fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme de ce concile*. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le Recueil des grands critiques.

FOREST (Pierre Van), savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër, en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, était un excellent paysagiste, et joignait à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses tableaux, des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un style élevé, de beaux sites et des figures bien dessinées.

FORESTI, ou FORESTA (Jacques-Philippe de), est plus connu sous le nom de Philippe de Bergame, près de laquelle il naquit en 1434. Il entra dans l'ordre des Augustins, et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'à l'an 1503 après J.-C., continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on en excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresta : *Confessionale* ou *Interrogatorium aliorum novissimum*. Venise, 1487, in-fol.; et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avallon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de deux volumes d'*Ho-*

mélies, et de quelques autres ouvrages dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in-12. Il a laissé en manuscrit les *Vies des saints évêques d'Auxerre* et une *Histoire de l'église collégiale d'Avallon*.

† FORFAIT (Pierre-Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur de la marine, naquit à Rouen en 1752. Après avoir exercé avec distinction les fonctions d'ingénieur à Brest et ensuite à Cadix, il fut nommé en 1791 à l'assemblée législative par le département de la Seine-Inférieure. Il se fit distinguer dans cette assemblée par la modération de ses principes, et par le courage avec lequel il s'opposa aux mesures violentes suggérées par les têtes exaltées de ces temps malheureux. Lorsque la convention dut remplacer cette assemblée, il alla reprendre ses fonctions au Hâvre. Il fut arrêté dans cette ville sous le règne de la terreur, mais comme on ne pouvait se passer de ses talens, il recouvra bientôt sa liberté. Lorsque le général Buonaparte eut été élevé à la dignité de premier consul, il nomma au ministère de la marine Forfait, qui donna sa démission un an après. Il devint successivement conseiller d'état, inspecteur général de la flottille destinée contre l'Angleterre, préfet maritime au Hâvre et ensuite à Gênes. Il était commandant de la Légion-d'Honneur. Disgracié en 1803, Forfait se retira au sein de sa famille, où il mourut le 8 novembre 1807, des suites d'une attaque d'apoplexie. On connaît de lui : 1° un *Mémoire en latin sur les canaux navigables*, couronné en 1773 par l'académie de Mantoue ; 2° *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, un vol. in-4°. Cet ouvrage est très estimé des personnes de l'art.

FORGEAU (Saint). *Voyez* FERRÉOL.

† FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, naquit à Paris en juillet 1758. On a de lui plusieurs opéras-comiques qui obtinrent du succès, et quelques comédies, comme, 1° *La Ressemblance*, en trois actes et en vers, jouée en 1788; 2° *L'Amour conjugal, ou l'Heureuse crédulité*, en un acte et en prose, 1781; 3° *Les deux Oncles*, en un acte, 1780, etc. Forgeot, infecté par les maximes révolutionnaires, comme bien d'autres littérateurs, paya son tribut aux mœurs dépravées du temps, par sa comédie intitulée *Le Bienfait de la loi, ou le Double divorce*, en un acte, 1794. Il est mort le 4 avril 1798.

FORGES. *Voyez* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE (Pierre), habile secrétaire-d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux *Édit de Nantes*. — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°.

†FORMAGE (Jacques-Charles César), naquit près de Lisieux à Coupesartre, le 16 septembre 1749. Il étudia à Paris, et occupa à Rouen la chaire des langues orientales. Formage cultiva avec succès les poésies latine et française, et a laissé les ouvrages suivans : 1° *In licentiam nostræ poeseos, carmen*; 2° *Ignis*; 3° *Stances sur la guerre présente* (de l'Amérique). Les deux poëmes

latins et les stances furent couronnées par l'académie de l'immaculée Conception de Rouen. 4° *Fables mises en vers*, 1801, deux vol. in-8°, etc. Il est mort à Rouen le 11 septembre 1808.

† FORMEY (Jean-Henri Samuel), naquit à Berlin le 31 mai 1711, d'une famille de réfugiés français, originaire de Vitry en Champagne. S'étant destiné au ministère de l'Évangile, il fut mis, quoique fort jeune, à la tête d'une paroisse à Brandebourg. En 1731, il fut associé à Formeret, pasteur de l'église française de Berlin, et lorsque celui-ci mourut il lui succéda. En 1737, il fut nommé à la chaire d'éloquence au collége français de Berlin, et deux ans après à celle de philosophie, vacante par la mort de la Croze: (*Voyez* LA CROZE.) Il assista, à la fin de janvier 1744, à l'inauguration de l'académie des sciences et des belles lettres, dont il mourut doyen après en avoir été secrétaire perpétuel. Formey était lié avec les personnes les plus distinguées de Berlin, qui lui procurèrent des places également lucratives et honorables. En 1778, il fut nommé secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick, et obtint presque au même temps une place dans le directoire français, et le titre de conseiller privé. Il mourut dans un âge très avancé, le 8 mars 1797. La liste des ouvrages de ce laborieux écrivain se trouve dans Mensel, mais incomplète. Nous citerons les principaux : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, contenant les *Pacta conventa d'Auguste III*, La Haye, 1741, in-8°, Francfort, 1754, même format; 2° *La belle Wolfienne, ou Abrégé de la philosophie wolfienne*, La Haye, 1741-53, 6 vol. in-8°; 1764, 6 volumes in-12; 3° *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1746, in-12, réimprimés en 1750, 1751, 1755, 1756, 1775, et chaque fois avec des corrections, soit de lui, soit des éditeurs; 4° *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques, avec un essai sur le livre intitulé* les Mœurs (de Toussaint); 5° *Le Philosophe chrétien*, Leyde, 1750-56, 4 vol. in-8°; c'est un recueil d'une partie des sermons de l'auteur; 6° *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1765, 2 vol. in-12; 7° *Sermons sur divers textes de l'Écriture sainte*, 1774, 2 vol. in-8°; 8° *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8°, contenant diverses pièces de l'auteur, dont quelques-unes avaient déjà été imprimées; 9° *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savants*, 1757, 2 vol. in-12: ils sont historiques, au nombre de 46, et font bien connaître les personnages qui en sont l'objet; 10° *Principes élémentaires des belles-lettres*, 1758, in-8°; 1763, in-12; 11° *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8°; 12° *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1760, 2 vol. in-12; 13° *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amsterdam), 1764, 2 vol. in-8°. La confession du vicaire savoyard y est remplacée par un morceau où l'on établit une doctrine et des principes tout opposés. 14°. *Epistola ad emin. cardinalem Quirinum*, 1749, in-4°; 15° *Défense des réformateurs, et surtout de Luther, contre ce cardinal*, 1750;

16° *Examen de l'usure suivant les principes du droit naturel*, 1751, réfuté par Delan. (*Voyez* Delan). Formey travaillait en 1733 à la *Bibliothèque germanique*, avec Beausobre; après la mort de celui-ci, il la continua jusqu'au 25e vol. Il commença une autre collection sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque germanique*, qui a aussi 25 vol. Il donna 2 vol. d'un *Journal littéraire de l'Allemagne*, travailla en 1740 au *Journal de Berlin, ou Nouvelles politiques et littéraires*; coopéra à la *Bibliothèque centrale*, année 1750 et suiv.; à la *Bibliothéque des sciences et des beaux-arts*, aux *Nouvelles litteraires*, au *Journal encyclopédique*, etc. Il paraît qu'il dirigea l'édition de l'Encyclopédie d'Yverdun avec Félice, Bertrand, Maclaine et quelques autres protestants. Enfin il est éditeur ou traducteur d'un grand nombre d'ouvrages.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains: il fut seulement intronisé. Il couronna Arnoul empereur, et mourut en 896. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire. (*Voyez* Etienne VI.) Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. *Voy.* Auxilius.

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des *Annonciades célestes*, et mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617. La *Vie* de la mère Fornari a été écrite par le P. Fab. Amb. Spinola, jésuite, Gênes, 1640, in-4°. Une autre *Vie* de la même fondatrice, écrite en italien par le P. Ferdinand Melzi, fut traduite en français par le P. Ferdinand Guyon, jésuite de Dole, Lyon, 1631, in-8°. Son ordre a une centaine de maisons, répandues en Italie, en Allemagne et autrefois en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu de ciel, et le manteau de même: c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Célestes*. Elles s'occupent particulièrement à filer pour fournir des corporaux et des purificatoires aux églises pauvres; vivant elles-mêmes dans la plus grande pauvreté et dans une entière séparation du monde, elles ne peuvent parler à leurs proches que six fois l'année.

† FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, naquit en 1736. Il se fit connaître favorablement par une dissertation intitulée: *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Son ami Linnée le recommanda à Frédéric Ier, roi de Danemarck, qui lui donna le titre de professeur, et le nomma pour accompagner Niébuhr, Van Haven, et Cramer, dans leur voyage en Asie. Ayant débarqué à Marseille, il visita la plaine maritime de l'Estac, dont il a donné une *Flore*. Il alla ensuite à Malte, et de là en Egypte, où, en remontant le Nil, il fut pris et dépouillé par les Arabes. Enfin, attaqué de la peste, il mourut à Djérim, en Arabie, le 11 juillet 1763, à peine âgé de

27 ans. Niebuhr recueillit ses papiers, dont il tira les ouvrages suivants : 1° *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, piscium, insectorum, vermium, quæ in itinere orientali observavit P. Forskal*, Copenhague, 1775, in-4°; 2° *Flora ægyptiaco-arabica, seu Descriptiones plantarum*, etc., ibid, 1775, in-4°; 3° *Icones rerum naturalium quas in itinere orient. depingi curavit Forskal*, ibid., 1776, in-4°.

FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchton et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean Forster, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires* sur l'Exode, Isaïe et Jérémie, 3 vol. in-4°, et *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

† FORSTER (Froben, en latin *Frobenius*), né à Konisgsfeld en Bavière le 30 août 1709, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il professa la philosophie depuis 1735 jusqu'à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Salzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint trois ans après à Saint-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Ecriture sainte. En 1750, il fut élu prieur de ce monastère, et prince-abbé en 1762. Il se distingua par la sagesse de son administration, et mourut le 12 octobre 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et il s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé : 1° six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; 2° une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, dans la haute Bavière. Elle a été insérée dans le tôme 1er des Mémoires de l'académie des sciences de Bavière. 3° Une *Édition d'*Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini... opera.... de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta*, 2 parties, 1777, 4 vol. in-fol. Dom Catelinot, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, avait aussi travaillé à une édition d'Alcuin, de laquelle dom Forster tira beaucoup de sermons pour la sienne. (*Voyez* Catelinot.) Il y joignit en outre soixante-onze lettres inédites, venues d'Angleterre, beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne; un traité *De cursu et saltu lunæ bis-sexto*; un autre *De orthographia*, et enfin un écrit intitulé : *Libellus adversus hæresin Felicis* (*urgellensis*) *ad abbates et monachos Gothiæ*, orné d'une préface du père Foggini. (*Voyez* Félix, évêque d'Urgel, et Fogini, qui avait envoyé ce traité à l'abbé d'Emmeran, d'après un manuscrit du Vatican.)

FORSTER (Valentin), est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies* des plus célèbres jurisconsultes, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu dans ce siècle un quatrième Foster (Nathanaël), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4°; édition estimée.

† FORSTER (Jean-Reinhold), célèbre naturaliste et voyageur, né

à Dirschaw, dans la Prusse polonaise, le 22 octobre 1729, descendait d'une famille anglaise que les troubles politiques du règne de Charles Ier avaient forcée de quitter sa patrie; il fit ses études au gymnase de Berlin, et à l'université de Halle, où il s'appliqua, avec le plus grand succès, à la connaissance des langues anciennes et modernes, des langues orientales et de la théologie. Il remplit ensuite, avec distinction, les fonctions de ministre protestant, employant le temps que ne demandaient pas les travaux de son emploi, à l'étude de la philosophie, de la géographie physique et morale, et des mathématiques. Marié et chargé d'une nombreuse famille, il accepta la proposition d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratof; mais il s'y trouva bientôt comme abandonné, et en partit, pauvre et malade, pour passer à Londres en 1766, où il s'occupa à donner des leçons de français et d'allemand. En 1772, il fut choisi pour accompagner, en qualité de naturaliste, le célèbre capitaine Cook, dans son second voyage autour du monde. Forster, avant de partir, avait été recommandé comme un savant naturaliste; mais la conduite qu'il tint pendant le voyage le priva de la considération que méritaient ses talents. D'un caractère fier et impérieux, il indisposa contre lui tout l'équipage, et Cook se vit obligé de le mettre trois fois aux arrêts. Se querellant avec tout le monde, il lui était souvent échappé de s'écrier, lorsqu'il croyait qu'on lui manquait: *Je le dirai au roi.* L'équipage s'empara de cette expression, et quand un simple matelot voulait plaisanter un de ses camarades, il répétait d'un ton ironique: *Je le dirai au roi.* A son retour en Angleterre, Cook porta plainte contre lui au lord de l'amirauté, et Forster fut puni assez sévèrement. L'amirauté arrêta qu'une somme de 2,000 livres sterling, pour les frais de gravures relatives à l'histoire naturelle, serait partagée entre le capitaine Cook et Forster, et défendit en même temps à celui-ci de publier aucune relation. Il paraît que Forster contrevint à cet ordre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il perdit sa part des 2,000 guinées. Il avait rassemblé, pendant son voyage, des animaux vivants et d'autres empaillés. Il envoya ces derniers au Muséum britannique, et les autres à la reine. Ces dons furent bien accueillis; mais ils ne furent payés qu'en remercîments. Sur ces entrefaites, son fils ayant publié, en anglais et en allemand, une relation du *Voyage autour du monde*, on accusa Forster père d'avoir eu une grande part à cet ouvrage; et comme il avait contracté l'engagement de ne rien publier séparément de la relation officielle, il indisposa contre lui le gouvernement, et mécontenta les personnes qui s'intéressaient à lui. Ces désagréments l'engagèrent à quitter l'Angleterre; mais avant de pouvoir exécuter ce projet, ses nombreux créanciers le firent mettre en prison. Frédéric II, qui estimait ses talents, lui fournit les moyens de payer ses dettes, et l'appela à Halle en 1780, où il le nomma professeur d'histoire naturelle, et inspecteur du jardin de botanique. L'année suivante, il fut reçu docteur en médecine; il avait

déjà été nommé docteur en droit, à Oxford, en 1775. Forster vécut à Halle 18 ans. La mort de deux de ses fils vint, sur la fin de sa carrière, aggraver les maux dont il commençait à souffrir; il y succomba le 9 décembre 1798. Forster avait des connaissances très étendues. Il savait dix-sept langues mortes et vivantes, et entre autres le cophte et le samaritain. Par malheur, il joignait à de si grands talents des vices ruineux, dont la profondeur de son génie n'avait pu le garantir. Celui du jeu absorba presque toute la fortune que lui avaient acquise ses places et ses nombreux ouvrages. Il était lié et entretenait une correspondance avec Linnée et Buffon. Il avait une prédilection particulière pour les écrits de ce dernier, qu'il citait comme un modèle de style. Les principaux ouvrages de Forster sont : 1° *Introduction à la minéralogie*, Londres, 1768, in-8°; 2° *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise*, etc., ibid., 1770, in-8°. Ces deux ouvrages sont en anglais. 3° *Flora Americæ septentrionalis*, ou *A Catalogue of the plants of North America*, ibid., 1771, in-8°; 4° *Characteres generum plantarum quas in itinere ad insulas maris Australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis* 1772, 1775, *J.-R. Forster et G. Forster*, Gottingue, 1776. Cet ouvrage classique contient soixante-quinze nouveaux genres de plantes. 5° *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4°, en anglais, traduites en plusieurs langues, et en français par Pingeron. Il forme le 5e volume de l'édition française in-4o du second voyage de Cook, et il est comme un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage. 6° *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, continué par l'éditeur jusqu'à l'année 1783, 1784, in-8°, traduit en allemand par l'auteur, Dessau, 1784. On trouve dans ce livre le portrait des principaux personnages de l'Angleterre, pendant la guerre de l'Amérique septentrionale. A travers plusieurs vérités historiques, on ne peut s'empêcher de remarquer que la plume de Forster était souvent guidée par son ressentiment contre le gouvernement anglais. 7° *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8°, en allemand, traduit en anglais, Londres, 1786, et en français par Broussonet, Paris, 1788, in-8°; 8° *Projet pour détruire la mendicité*, etc., Halle, 1786, in-8°; 9° *Enchiridion historiæ naturali inserviens*, ibid., 1788, in 8°; 10° *Magasin des voyages les plus récents, traduits de diverses langues*, etc., Halle, 1790-1798, 16 vol. in-8°, etc., etc.

FORSTER (Jean-Georges-Adam), fils du précédent, naquit en 1754, à Nassenhuben, près de Dantzick. Il suivit son père en Russie et en Angleterre, et étudia successivement à Saint-Pétersbourg, à Londres et Warrington. Il accompagna son père dans le voyage autour du monde. En 1777, il quitta Londres pour se rendre à Paris, où il avait envie de se fixer; mais son séjour dans cette capitale ne fut pas long; il passa en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit

une chaire d'histoire naturelle à Cassel. Après l'avoir occupée quelque temps, il fut appelé par le roi de Pologne à professer la même science dans l'université de Wilna, dans laquelle il reçut le grade de docteur en médecine. Catherine II voulut, en 1787, faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, et nomma Forster historiographe de l'expédition; mais la guerre contre les Turcs fit échouer ce dessein; et Forster se trouvant sans emploi, passa en Allemagne, où il acquit une nouvelle réputation par la publication de plusieurs *Mémoires* sur l'histoire naturelle et la littérature. Il devint alors premier bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lorsque la révolution française éclata, il en embrassa les principes avec ardeur; et lorsque les Français s'emparèrent de Mayence en 1792, oubliant ce qu'il devait à l'électeur, il se rangea du parti de ses ennemis. Les Mayençais formèrent alors une espèce de convention nationale, qui députa Forster à Paris pour demander la réunion de l'électorat de Mayence à la république. Forster accepta cette mission; mais il eut bientôt lieu de s'en repentir. Pendant qu'il était à Paris, les Prussiens reprirent Mayence; et ses manuscrits, avec tout ce qu'il possédait, tombèrent entre les mains du prince de Prusse. L'infidélité d'une épouse qu'il aimait avec passion vint encore ajouter à ses chagrins; et il résolut de quitter l'Europe et d'entreprendre un voyage à l'Indostan et au Thibet. Dans ce dessein, il commença à apprendre les langues orientales; mais ses malheurs avaient altéré sa santé. Il mourut à Paris le 12 janvier 1794. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement: 1° *Voyage autour du monde sur le vaisseau* la Résolution, *commandé par le capitaine Cook, dans les années* 1772, 1775, Londres, 1777, 2 vol. in 4° (en anglais). Il les publia aussi en allemand, de concert avec son père, Berlin, 1779, 2 vol. in-4°; 1784, 3 vol in-8°, 4e édition. Cette relation s'accorde avec celle du capitaine Cook dans tout ce qui est important. Il y a seulement quelques différences de détail. Forster, plus jeune, plus ardent que Cook, peint avec plus de feu, et prête à la vérité de la narration les grâces d'un style élégant et soigné. En louant les vertus de ces peuplades sauvages, il en prend occasion de diriger contre les vices des Européens des reproches qui seraient justes s'ils étaient moins multipliés. Cette relation lui attira des critiques, auxquelles il répondit avec force, et, ce qui est louable dans un jeune homme, avec beaucoup de modération. 2° *Florulæ insularum australium prodromus*, Gottingen, 1786, 1 vol. in-8°; 3° *Mélanges ou Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*, Leipsick et Berlin, 1789-1797, 6 vol. in 8°, en allemand; 4° *Tableaux de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France*, etc., en 1790, Berlin, 1791-1794, 3 vol. in-4°. Hubert y ajouta un dernier volume, avec une *Notice* sur l'auteur. Ils ont été traduits en hollandais et en français avec ce titre: *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liége, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande, fait en* 1790, Paris, 1795,

2 vol. in-8°; et *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre, suivi d'un extrait sur l'histoire des arts dans la Grande-Bretagne*, Paris, 1796, 1 vol. in-8°, fig.; 5° *Souvenirs de l'année 1790, tableaux historiques*, avec figures du célèbre Chodowiecki, etc., Berlin, 1 vol. in-8°. Nous ne citerons pas plusieurs pamphlets de Forster, publiés à Mayence, par égard pour la mémoire de ce savant.

† FORSTER (Jean-Chrétien), naquit le 14 décembre 1735, à Halle, et fut professeur de philosophie dans cette université. Il y exerça ensuite différents emplois administratifs, et on le nomma, en 1791, inspecteur du jardin botanique et économique. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Disputatio de deliriis*, Halle, 1759, in-4°; 2° *Comparatio demonstrationis Cartesii pro existentia Dei, cum illa qua Anselinus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4°. Ses autres ouvrages sont en allemand : 3° *Caractère des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, 2e édition, Halle, 1765, in-8°. Cet ouvrage est bien écrit et conçu en de bons principes; 4° *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8°; 5° *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin, 1771, in-8°; 6 *Aperçu de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation*, ibid., 1794, in 8°, etc., etc. Forster est mort le 19 mars 1798.

† FORSTER (Georges), voyageur anglais, né vers 1750. Il occupait à Calcutta un emploi civil au service de la compagnie des Indes, quand il conçut l'idée de parcourir le nord des vastes contrées de la Perse, et de revenir en Europe par ce long et périlleux chemin. Afin de voyager avec moins de dangers, il apprit les langues, et s'instruisit des mœurs et des usages des pays qu'il dévait traverser. Ayant adopté en outre le costume oriental, il partit de Calcutta au mois de mai 1782. Le pays des *Seiks* étant peu sûr pour tous les voyageurs, il entra directement dans celui de *Cachemire*, si fameux dans les annales religieuses des superstitieux Indous. Les mêmes motifs lui ayant fait éviter le pays des *Usbecks* et *Bokara*, il prit le chemin de *Candahar*, fréquenté par les caravanes. La connaissance du langage, des mœurs sociales et religieuses de ce pays lui furent très utiles dans cette occasion, et lui sauvèrent la vie en empêchant qu'il ne fût reconnu pour étranger. Au bout d'un an il se trouvait au midi de la mer Caspienne, et n'avait fait que 900 lieues, c'est-à-dire deux lieues et demie par jour. Il continua sa route, s'embarqua enfin au premier port, et arriva en Angleterre à la fin de 1784. L'année suivante, il publia à Londres un petit ouvrage sur la *Mythologie et les mœurs des Indous*, qui eut beaucoup de succès. De retour à Calcutta, il fut nommé à l'ambassade dans l'empire Maratte. A cette époque, il avait fait paraître le premier volume de l'entière *Relation* de son voyage; il en préparait le second lorsque la mort le surprit, en 1792, à Nagpur, capitale du Bérar. Son ouvrage fut traduit en allemand, y compris le deuxième volume. Il a été traduit en français sous le titre de *Voyage du Bengale à*

Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne, suivi de l'*Histoire des Rohyllas, et de celle des Seiks*, par feu Georges Forster, traduit de l'anglais, 3 vol. in-8°, avec deux cartes géographiques, l'une offrant l'*Itinéraire* de Forster, et l'autre, le royaume de Cachemire. Cet ouvrage donne des renseignements jusqu'alors inconnus des Rohyllas, détruits en 1775, et des Seiks qui existent encore et forment une secte composée de bramanisme et de mahométanisme. Cette nation guerrière habite dans la province de Laor, et peut, dans un cas urgent, mettre sur pied cent mille cavaliers et un grand nombre de fantassins.

FORTSNER (Christophe), né en 1598, mourut en 1667, et publia dès l'âge de 19 ans un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la place de conseiller aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui: 1° *De principatu Tiberii*; 2° *Notæ politicæ ad Tacitum;* 3° un recueil de *Lettres* sur la paix de Munster, etc., etc.

FORT (François Le), d'une famille patricienne de Genève, naquit en cette ville en 1656. Une inclination décidée pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du czar. Le Fort était hardi, entreprenant, et parlait assez bien quatre ou cinq langues. Il n'était point savant, mais il avait beaucoup lu, sans avoir dans un degré égal le talent de diriger ses lectures. Pierre le Grand, qui avait formé le dessein de réformer sa nation, le vit et lui donna sa confiance. En 1696, Le Fort eut la conduite du siège d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Il eut part à tous les changements que Pierre Ier fit dans son empire, et mourut à Moscou en 1699. Le czar, très affligé de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques et y assista.

FORT (Le). *Voyez* MORINIÈRE.

FORTESCUE (Jean), lord, chef de justice et grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri VI, suivit la fortune de ce prince, et fut persécuté pour son attachement à sa cause. A la mort de Henri, Fortescue se retira dans sa terre d'Ebecton. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, sur la *Loi naturelle*, et sur les *Lois d'Angleterre*, 1616, in-8°.

FORTIGUERRA, ou FORTOGUERRI (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint-siège

avec succès et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), savant prélat, de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellents littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé et fini en très peu de temps. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4° : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentait. Il y règne une intrigue si soutenue, et une telle bizarrerie d'incidents, que la curiosité y est fortement excitée. Ce mérite est joint à celui d'une versification aisée; mais la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour-à-tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8° : l'auteur (M. du Mourrier), chevalier de saint Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasioné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. [Ce fut *Ricciardetto* qui priva Fortiguerra de la pourpre que Clément XII lui destinait].

FORTIUS, ou plutôt STERK (Joachim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Érasme, d'Oporin, d'Hyperius et de plusieurs autres savants de son temps. Il parut fort jeune à la cour de l'empereur Maximilien Ier, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnants dans l'étude des belles-lettres et la philosophie, en même temps qu'il employait ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il parcourut les principales villes de France. Aussitôt son arrivée, il se mettait à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-temps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire qu'*il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or*. Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais, comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers; mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNAT. *Voyez* VENANCE FORTUNAT.

FORTUNATIANUS. *Voyez* CURIUS.

FORTUNE, déesse, fille de Jupiter et de Némésis, présidait au bien et au mal. On la représentait aveugle et chauve, sauf un bouquet de cheveux sur le sommet de la tête; toujours debout, avec des ailes aux pieds, dont l'un placé sur une roue qui tourne avec vitesse, et l'autre en l'air; quelquefois au milieu des flots agités, cherchant à fixer son pied sur un globe mobile et glissant. On l'appelait autrement *Sort*. Horace lui a adressé la belle Ode : *O diva gratum quæ regis Antium*, etc.

FOSCARARI (Gilles), en latin *Foscherarius*, dominicain bolonais, mort évêque de Modène, en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable; il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison de *Filles-Repenties*, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico*.

FOSCARI (François), doge, d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut, en 1415, procurateur de Saint-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coutèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, Jacques Foscari, le seul qui lui restât. Il fut d'abord accusé d'avoir reçu des présents de plusieurs princes. Les tortures qu'il eut à souffrir par ordre du conseil des *dix* lui arrachèrent un faux aveu, et il fut exilé. Cinq ans après (1550), Donati, procurateur de Saint-Marc, fut assassiné; et le conseil imputa ce crime à Jacques Foscari. Il eut encore à endurer la torture dont les douleurs, cette fois, furent si vives, qu'elles lui firent perdre la raison. Son père, déjà octogénaire, voulut déposer sa dignité, mais on ne le lui permit pas. Jacques fut relégué en Candie : pendant ce temps on découvrit le véritable assassin de Donati; mais ce fut en vain que l'innocent condamné demanda justice. Poussé au désespoir, et voulant voir son vieux père et sa mère, il écrivit au duc de Milan pour implorer sa protection auprès du sénat, et fit ensorte que cette lettre fût connue : comme il l'avait prévu, elle lui fut imputée à crime. Il fut arrêté; le conseil des dix lui fit donner trente tours d'estrapade pour tirer quelque aveu, et n'en ayant pu obtenir, il le renvoya en Candie, où, à peine débarqué, il mourut de douleur. Son père fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et mourut deux jours après.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différents postes dans sa république, et mourut le 31 mai 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de*

Venise, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10e de la *Collection des historiens de Venise*, 1718, in-4° : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république, et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documents. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles *degli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

FOSCO (Placide), en latin *Fuscus*, Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa vertu. Il mourut à Rome, en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu astrologiæ in arte medica*. L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes.

FOSSE (Charles de la), fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et, à son retour, il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. La Fosse fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où mylord Montaigu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très avantageux ; mais vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était désiré.

FOSSE (Antoine de la), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris, en 1653, d'un orfévre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont, et leur dut sa fortune. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il célébra sa mort dans une pièce de vers que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une *Ode* qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça, pour remercîment, un discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs?* Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui plusieurs *Tragédies*, dont *Manlius* est la meilleure. On y remarque de grandes beautés; plusieurs connaisseurs regardent cette tragédie comme digne, à plusieurs égards, du grand Corneille. La Fosse a fait encore une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers français, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par on ne sait quel motif, de la *Gabinie* de Brucys, et du Distrait de Regnard. [Les autres pièces de La

Fosse sont : *Polyxène*, *Thésée*, *Corresus* et *Callirhoé*. *Manlius* est une imitation de la *Conjuration de Venise*, de l'anglais Otwars.

FOSSÉ (Du). *Voy*. THOMAS.

FOSTER (Jacques), ministre anglais non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié : 1° l'*Excellence de la révélation chrétienne contre Tindal*, 1731; 2° *Discours sur la religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4°; 3° des *Sermons*; 4° des *Traités de controverse*.

† FOUBERT (Jean), né à Saint-Benoît-sur-Loire, en 1540, dut son éducation au cardinal Odet de Châtillon. Il embrassa l'ordre de Saint-Benoît dans sa ville natale, et releva l'éclat de la congrégation par ses talents et ses vertus. Ce religieux mourut le 18 avril 1619. On connaît de lui : 1° *Histoire des Lombards*, traduite de Paul diacre, avec une Préface, et la *Vie* de cet auteur, Paris, 1603; 2° *Supplément à l'histoire des Lombards* de Paul diacre, depuis l'élection d'Hildebrand jusqu'à la prise de Pavie, par Charlemagne, Paris, 1603, in-8°.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac, qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault ; car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France, le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), né à Paris, le 8 janvier 1643, honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla partout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit, en 1704, l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, et il en envoya une *relation* exacte à l'académie des belles-lettres. Il avait fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage de Lactance : *De mortibus persecutorum*, et qu'on ne connaissait que par une citation de saint Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Quercy, que le savant Baluze le publia. (*Voyez* LACTANCE.) Foucault mourut le 17 février 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et beaucoup d'agréments à un savoir profond.

† FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, ministre de la police sous Napoléon, et sous Louis XVIII, naquit à Nantes le 29 mai 1763. Fils d'un capitaine de navire marchand, il reçut sa première éducation chez les oratoriens de sa ville natale. Il montra d'abord peu d'aptitude pour les lettres. Destiné à suivre la même profession que son père, il étudia les mathématiques ; mais un tempérament faible ne lui permettant pas de se livrer à la navigation, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et continua ses études à Paris dans la maison de cet ordre. Ayant obtenu quelques succès, il se consacra à l'enseignement, et on l'envoya professer à Juilly, à Arras, à l'école mi-

litaire de Vendôme. Il était préfet du collége de Nantes, lorsque la France commençait à être agitée par les troubles révolutionnaires. Fouché avait alors 25 ans, et avait acquis une espèce de renommée pour avoir eu le courage de monter sur un aérostat, lorsqu'on en fit la découverte en France. (*Voy.* Gusmao et Montgolfier). Ambitieux et avide, Fouché fut un des membres les plus ardents et les plus exaltés d'un club établi à Nantes sous le nom de *Société patriotique*. La chaleur de son zèle républicain le fit nommer, par son département, député à la convention nationale. Il s'attacha au parti du farouche Danton; mais, dépourvu de talents oratoires, il parut rarement à la tribune, et ne parla un peu longuement qu'au moment où le malheureux Louis XVI fut traîné à la barre de cette assemblée régicide. C'est de la manière suivante que, sur la question de l'appel au peuple, Fouché commença son discours: « Je ne m'attendais pas, dit-il, » à énoncer dans cette tribune » d'autre opinion contre le tyran que son arrêt de mort... » Il semble que nous sommes » effrayés du courage avec lequel nous avons aboli la royauté; nous chancelons devant » l'ombre d'un roi... Le temps » est pour nous contre tous les » rois de la terre... » Il vota pour la *mort* sans appel au peuple et sans sursis. La recherche des biens des émigrés fut due à l'avidité de Fouché; il en fit prononcer le décret le 14 mars 1793; c'était le premier qu'il faisait rendre, et il est en tout digne de son auteur. Ne pouvant briller à la tribune, et les richesses étant le premier objet qu'il s'était proposé dans sa démagogie révolutionnaire, il sollicitait des missions dans diverses provinces où l'échafaud devenait le tribunal qui adjugeait la fortune des victimes à de cruels proconsuls. Envoyé en mission dans le département de l'Aube, il y débuta par quelques mesures, alors appelées *énergiques;* mais, là où il surpassa l'attente même de ses confrères, ce fut dans le département de la Nièvre. Il y mit à *l'ordre du jour* l'immoralité, le pillage, la dissolution de tous les liens les plus sacrés, et la mort. Les églises furent dévastées, tout le pays soumis aux vexations les plus barbares, soit de la part du proconsul, soit de celle de plusieurs tyrans secondaires qu'il avait établis à cet objet. Quatre-vingts prêtres innocents furent envoyés à Nantes pour y être précipités dans la Loire. Dans cette mission, Fouché fit à la convention nationale des envois considérables des vols commis dans les châteaux et dans les églises. Impie par principe, comme démagogue par spéculation et par sentiment, il fit inscrire sur les tombeaux, et dans le département qu'il désolait, ces mots: *La mort est un sommeil éternel.* La convention parut si satisfaite du zèle *républicain* de Fouché, qu'elle le choisit pour accompagner Collot-d'Herbois à Lyon, dont on avait résolu la destruction entière. Fouché témoigna à cette assemblée ses regrets de quitter le département de la Nièvre, *où il commençait*, disait-il, *à jouir du fruit de ses travaux.* Il nourrissait une haine profonde pour les prêtres, et lorsqu'il

mandait à la convention que « le » goût des vertus républicaines » commençait à pénétrer dans » toutes les ames, » il ajoutait : « Quelques-uns de ces imposteurs (les prêtres) s'avisent » encore de jouer leurs comédies religieuses ; *mais les sans-culottes les surveillent*, renversent tous leurs théâtres, et » placent sur leurs débris l'arbre immortel de la liberté. » A peine fut-il arrivé à Lyon, que le sang coula de toutes parts ; le 10 novembre il annonça à la convention nationale que l'ombre de Châlier était satisfaite... « Nous le jurons, poursuivait-il, » le peuple sera vengé ; ce sol » sera bouleversé ; et sur les débris de cette ville superbe et » *rebelle* s'élèveront des chaumières éparses, que les amis » de la liberté s'empresseront » de venir habiter. » Dans une autre occasion, il écrivait à la même assemblée : « Nous continuons, *sans interruption*, » à frapper les ennemis du peuple ; nous les anéantissons de » la manière la *plus éclatante*, » *la plus prompte, la plus terrible* ; il faut que leurs cadavres » précipités dans le Rhône offrent sur ses deux rives l'impression de l'épouvante... La » terreur, la *salutaire terreur* » est ici à l'ordre du jour... elle » dépouille le crime *de ses vêtements et de son or.* » Toulon s'étant rendu à l'amiral anglais Hood, le général Dugommier, aidé par Buonaparte, le reprit, lorsque Fouché y était en mission. En annonçant cette victoire à son collègue Collot-d'Herbois, il lui écrivait : « Et nous » aussi nous avons contribué à » la prise de Toulon, en portant » l'épouvante parmi les lâches » qui y sont entrés, et en offrant à leurs regards *des milliers de cadavres de leurs complices*... Nous n'avons qu'une » manière de célébrer la victoire : nous envoyons ce soir » deux cent quinze rebelles » sous le feu et la foudre. » Par ces horribles correspondances, où nous ne donnons qu'un esquisse des talents révolutionnaires de Fouché, on peut juger de son affreux caractère. Nous ajouterons encore, qu'il était à la tête d'une commission qui rédigeait tous les jours les listes des malheureux condamnés à périr par centaines, soit par la fusillade, soit par la mitraille. Pendant ces exécutions, il renouvelait souvent la proposition de partager les biens des *rebelles* entre les *sans-culottes*... Et cet homme a eu l'audace d'approcher du trône des Bourbons, et de soutenir les regards du successeur de Louis XVI !.... Il eut cependant à lutter contre un puissant ennemi. Il avait été intimement lié avec l'impie Chaumette, l'auteur de la sacrilége et absurde *fête de la Raison* ; et Robespierre ne lui avait jamais pardonné. Quand il revint à Paris rendre compte de son proconsulat, il fut choisi pour présider la société des jacobins. Ce fut alors que Robespierre l'accusa *de déshonorer la révolution par ses excès*, et lui reprocha ses liaisons avec Chaumette. Fouché crut conjurer l'orage, en désignant, dans la société jacobine, son ancien ami comme un scélérat. « Il ne s'agit » pas à présent, s'écria Robespierre, de jeter *de la boue* sur » la tombe de Chaumette, lorsque ce monstre a péri sur l'échafaud ; il fallait lui livrer

» combat pendant sa vie. » Il le dénonça peu de jours après comme un conspirateur dont les mains étaient pleines de rapines. L'exclusion de Fouché fut décidée; et ce tyran allait périr sans doute par ordre d'un autre tyran, lorsque la mort de Robespierre le délivra pour lors de toute crainte. Ainsi que les autres proconsuls, il rejeta sur ce dernier tous les crimes qui lui étaient propres; il fit même un effort pour lui succéder, en voulant ramener le règne de la terreur. « Il faut l'établir, » disait-il, dans l'ame du méchant comme dans le camp » de l'ennemi... Toute pensée » d'indulgence et de modération » est une idée contre-révolu- » tionnaire. » Il se déclara ainsi ennemi de Tallien, chef des *thermidoriens*, qui avaient renversé Robespierre, et se jeta dans la faction de Babeuf, qui se trouvait à la tête des jacobins les plus exaltés. Mais la protection de celui-ci ne put faire taire les accusations qui s'élevaient contre lui de toutes parts. Les autorités de la Nièvre reproduisirent les actes de la mission de Fouché, où l'on trouva la provocation suivante adressée aux tyrans secondaires de ce département : « Que la foudre » éclate *par humanité*; ayons le » courage de marcher sur des » cadavres pour arriver à la li- » berté... » Fouché, qui d'ailleurs était naturellement lâche autant que cruel, abandonna Babeuf, sollicita la protection de Tallien et de Legendre, qui prirent sa défense, en prétendant qu'il avait contribué à la chute de Robespierre, mais ils furent démentis par Laurençot et Lesage; et le 9 août 1795, on présenta à la convention un rapport contenant les diverses accusations dirigées contre Fouché; il se vit donc chassé de l'assemblée, *comme un terroriste, dont la conduite atroce et criminelle communiquerait le déshonneur et l'opprobre à toute assemblée quelconque dont il deviendrait membre*. Il fut incarcéré, et ne sortit de prison que le 16 octobre, en vertu de l'amnistie accordée par la convention aux délits révolutionnaires. Le directoire exécutif, qui venait de s'installer, lui confia une mission pour les frontières d'Espagne; mais, Fouché ayant repris ses liaisons avec Babeuf, fut à son retour exilé à la vallée de Montmorency. Traître envers ses protecteurs et ses amis, il dévoila les projets de Babeuf (qui voulait établir la loi agraire) à Barras, au moment où ce dernier jouissait, après le 18 fructidor (1797), du plus grand crédit. Il acquit de la sorte un nouveau protecteur, occupa plusieurs emplois, et, en septembre 1798, il fut nommé ambassadeur auprès de l'éphémère république Cisalpine. « Ici, dit » un écrivain, se termine la vie » politique de Fouché comme » démagogue : là, cet homme » entre dans une nouvelle carrière : et, tel que le serpent, » il se dépouille de sa peau » rude et hideuse pour prendre des formes moins repous- » santes : ce n'est plus un pré- » dicateur de la loi agraire; » c'est un ambitieux qui va re- » chercher toutes les faveurs » du pouvoir, qui va se mon- » trer plus avide d'honneurs et » de richesses que les courti- » sants les plus corrompus. » Il se lia, à Milan, avec le gé-

néral Joubert, qui commandait en chef l'armée d'Italie ; mais ses opérations déplurent au directoire, qui le rappela à Paris : fort de la protection de Joubert, il n'obéit pas ; menacé enfin d'être ramené chargé de fers, il quitta Milan, trouva Sieyes siégeant au directoire, et qui préparait, secondé par une faction puissante, l'anéantissement de la constitution de l'an 3. Fouché devina qu'on voulait remettre le pouvoir entre les mains d'un général, et que la faction avait jeté les yeux sur Joubert, auquel on donna d'abord le commandement de la capitale. Par le crédit de ce général, Fouché fut envoyé en mission en Hollande, tandis que Joubert allait combattre en Italie. Le parti populaire, connu alors sous le nom d'*anarchique*, avait recommencé à prendre de l'ascendant : Fouché avait appartenu à ce parti, il en connaissait toutes les menées, et on le choisit pour le comprimer : rappelé à Paris, on le nomma ministre de la police. Après avoir publié une proclamation où il disait : « Qu'il voulait rétablir la tranquillité publique et *mettre un terme aux massacres,* » il présenta un rapport contre les sociétés politiques, et fit fermer la salle du *Manége*, foyer révolutionnaire, où s'assemblaient les hommes les plus exaltés. Il présenta ensuite un *projet* contre les royalistes du Morbihan, supprima onze journaux, en fit saisir les presses et arrêter les auteurs. Malgré tout son zèle, les plus clairvoyants crurent s'apercevoir qu'il voulait établir un despotisme plus concentré, et que peut-être il travaillait pour Joubert. Mais ce général ayant été tué à la bataille de Novi, Buonaparte accourut de l'Egypte pour se rendre maître du pouvoir. Fouché et Sieyes lui préparèrent les succès du 18 brumaire (8 novembre 1799), et dans cette journée s'évanouirent tous les vains prestiges *de liberté*, *d'égalité*, qui avaient coûté tant de sang et de larmes. Fouché fut un des premiers qui prodiguèrent leur encens à la nouvelle idole ; il mit tout en œuvre pour en affermir le pouvoir, et, à cet effet, fit arrêter les démagogues les plus dangereux. Comme il voulait accroître rapidement sa fortune, il tâcha de garder le porte-feuille de la police : Afin de soutenir son crédit auprès de Buonaparte, il donna, avec le produit des jeux, des gratifications secrètes à ceux qui entouraient Napoléon, et même à des individus de la famille de ce consul. Sachant, en outre, que Buonaparte voulait éloigner Lucien, son frère, Fouché se captiva l'amitié de Joséphine et du parti Beauharnais, qui étaient en opposition avec Lucien. Devenu courtisan, et ne s'honorant plus du titre de *sans-culotte*, il sut se rendre utile en adoptant d'assez sages mesures, relativement aux journaux, aux emigrés, aux Vendéens et même au clergé. Enfant de la révolution, et ayant partagé les passions de tous ceux qui regrettaient les temps de la terreur, il était l'homme le plus propre à diriger la police d'un chef despotique et soupçonneux, qui avait à la fois la haine des républicains et des royalistes. Fouché donc, tout en punissant quelques *démocrates*, publiait la correspondances de plusieurs

royalistes, qu'il avait interceptée. Il fit échouer le complot d'Aréna, Ceracchi et Topino Le Brun ; provoqua le décret de déportation de 300 personnes suspectes à Buonaparte, les accusant comme complices dans l'affaire de la machine infernale, à laquelle elles n'avaient pas eu la moindre part, car il en découvrit aussitôt les véritables auteurs et les fit arrêter. Fin et adroit, il tâchait de se rendre favorables les deux partis : il présentait aux royalistes Buonaparte comme un de leurs plus furieux ennemis, s'offrait à eux comme un protecteur, et adoucissait parfois les mesures de rigueur que lui-même avait provoquées contre eux. D'un autre côté, il protégeait et contenait à la fois les révolutionnaires, et s'en servait comme d'une égide contre les caprices d'un maître qu'il connaissait bien, et avec lequel en même temps il jouait un autre rôle. Lorsque Buonaparte penchait vers le parti monarchique, son ministre lui présentait un tableau effrayant des dangers qu'il pouvait courir, en se livrant à ce parti ; et si Napoléon paraissait incrédule, il inventait sur-le-champ une conspiration, et faisait vociférer les nombreux agents qu'il tenait à sa solde. Buonaparte, se voyant comme à la merci de Fouché, résolut à la fin d'éloigner un homme qui paraissait vouloir le diriger à sa fantaisie. Il venait de signer la paix d'Amiens (septembre 1802), et ses frères Joseph et Lucien étant rentrés en grâce, ils lui firent réunir la police au ministère de la justice, qu'occupait alors le grand-juge Regnier. On donna à Fouché une honorable retraite : on le nomma membre du sénat-conservateur, et on lui donna la sénatorerie d'Aix. Pendant l'absence de Fouché, qui dura près de deux ans, la conspiration de Pichegru et de George eut lieu. Peu de temps après, Napoléon s'étant fait proclamer empereur (18 mai 1804), il sentit qu'il avait besoin de Fouché pour affermir le nouveau gouvernement. Celui-ci fut appelé au mois de juillet de la même année, et reprit le portefeuille du ministère de la police, qu'il dirigea avec plus de surveillance que jamais. Il introduisit de nouveau l'espionnage dans toutes les classes de la société, de sorte que son regard pénétrait dans le plus secret intérieur des familles. Enfin ce cruel proconsul de la Nièvre et de Lyon excita, par son habileté, non-seulement l'admiration de la France, mais de l'étranger ; on disait de lui qu'il était le seul homme capable de remplir une place aussi difficile, et que c'était seulement par Fouché que Buonaparte s'était *affermi* sans opposition. Quoique ce dernier fait ne dût pas être un éloge pour le ministre, il est juste de dire que jamais on n'avait joui de plus de tranquillité que lorsque Napoléon allait désoler l'Europe, et que Fouché restait arbitre souverain de la France. Tout s'éclipsait devant lui ; il semblait même affecter d'éclipser son maître par des vertus pacifiques et plus conformes aux vrais intérêts des peuples. Il devint même suspect à Napoléon ; et si le premier, parmi ses nombreuses polices, en avait une consacrée à épier toutes les actions de Buonaparte, celui-ci,

à son tour, en avait une autre qui surveillait de près le ministre. Au moment que la paix de Tilsitt semblait promettre un peu de repos à l'Europe, Napoléon résolut la conquête de l'Espagne. On lui avait représenté les Espagnols comme un peuple dégradé, nul, facile à dompter, mais l'expérience lui montra le contraire. Les Espagnols, au nom de leur roi et de la religion, anéantirent les formidables armées du despote, et apprirent aux nations à secouer le joug de fer de celui qui les opprimait. Fouché prétendit qu'il avait en vain cherché à détourner Buonaparte de cette guerre aussi désastreuse qu'impolitique; mais ce trait de courage appartient, dit-on, à M. le prince de Talleyrand. Quoi qu'il en soit, les événements de Bayonne produisirent dans Paris une fermentation que Fouché ne s'empressa pas de calmer. Elle fut représentée comme une conspiration contre Buonaparte, qui vint en toute hâte dans la capitale. La conspiration alors disparut, et ce fut en vain que l'on chercha les conspirateurs. L'année suivante (1809), Napoléon se trouva engagé dans une nouvelle guerre contre l'Autriche; ayant perdu la bataille d'Esling, on commença à dire que *son étoile pâlissait*. Fouché était, à cette époque, ministre à la fois de la police et de l'intérieur; l'échec reçu par son maître avait augmenté encore davantage son influence et son pouvoir. Ayant appris que les Anglais étaient débarqués à Walcheren, il fit lever en masse, de son propre mouvement, les gardes nationales, et osa dire dans une circulaire : « Prouvons à l'Europe que si le génie de Napoléon peut *donner de l'éclat à la France* par ses victoires, *sa présence n'est pas nécessaire* pour repousser nos ennemis. » Le ministre de la guerre (le duc de Feltre) seconda puissamment Fouché; le mouvement s'opéra, et les Anglais furent contraints de se rembarquer. Sur ces entrefaites, Buonaparte gagnait la bataille de Wagram, faisait une paix avantageuse avec l'empereur d'Autriche, et négociait son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise : la proclamation, et l'acte utile, mais arbitraire, de Fouché, déplurent à Napoléon, et le ministre fut renvoyé. On attribua aussi à d'autres motifs la disgrâce de Fouché, mais il paraît que la véritable cause est prouvée par le fait suivant. Napoléon, vers l'époque de son mariage, avait essayé, par l'entremise d'un négociant de Hollande, d'entamer des négociations de paix avec l'Angleterre, et il n'en fit pas la confidence à Fouché. Celui-ci, de son côté, ignorant le secret de Napoléon, ouvrit lui-même des négociations auprès du marquis de Wellesley, par le moyen d'un certain Fagan, officier irlandais, et ensuite par l'entremise de M. Ouvrard. Le peu d'accord qui existait entre les propositions des deux agents étonna le ministre anglais; ces deux hommes lui devinrent également suspects; il les chassa brusquement. Napoléon, surpris de cette conclusion inattendue, conçut des soupçons contre Fouché, employa sa contre-police, et sut bientôt que M. Ouvrard était l'agent principal de Fouché. Il se plaignit haute-

ment, dans son conseil, de la conduite audacieuse du ministre; il donna en même temps ordre à Savary d'arrêter M. Ouvrard, qui était à Paris, et que l'on conduisit à Vincennes. Fouché fut nommé gouverneur de Rome, mais il se retira à sa terre de Ferrières: le duc de Rovigo le remplaça dans le ministère de la police (le 3 juin 1810). Buonaparte fit, dit-on, demander sa propre correspondance à Fouché, et celui-ci remit quelques papiers peu importants, disant que les autres avaient été brûlés. Cependant il s'alarmait sur sa véritable position, craignait la vengeance de son maître; et lorsque celui-ci le fit inviter de voyager en Italie, il ne douta plus qu'on n'allât l'arrêter; il chercha même à passer aux États-Unis, mais il ne put supporter la mer. Ses craintes ne se dissipèrent qu'au moment où Napoléon l'appela à Dresde, après la désastreuse retraite de Moscou. Il fut envoyé comme gouverneur en Illyrie en juillet 1813, puis à Naples, où il ne put détourner Murat d'entrer dans la coalition contre Buonaparte: revenu en France, il se trouvait à Avignon quand il apprit les événements du 31 mars 1814. Fouché ne put s'empêcher de témoigner ses regrets de n'avoir pu, à cause de son absence, faire partie du gouvernement provisoire. Quand il arriva à Paris, Napoléon venait d'abdiquer: « Le repentir hypo-
» crite de Fouché, dit l'écrivain
» que nous avons déjà cité, ses
» démarches pour approcher, à
» la faveur de ses nombreuses
» créatures, du trône des Bour-
» bons, sont connues. Sa lettre
» à Buonaparte, du 25 avril
» 1814, où il lui conseillait de
» se retirer, non à l'île d'Elbe,
» mais aux États-Unis, avait dès
» lors pour objet de se frayer un
» chemin au ministère. » Cependant, malgré toutes ses intrigues, il ne put parvenir à se faire nommer ministre de la police de Louis XVIII. Retiré dans sa terre, il fit agir ses nombreux espions de Paris, sut se former un parti à la cour, et tâcha par tous les moyens de se captiver la confiance des royalistes. Il prétendit, dans un écrit qu'il fit répandre en Allemagne, qu'il n'avait pas voulu prendre part aux projets d'un *grand changement politique*; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Fouché, toujours républicain dans l'âme, ne voulait pas plus de Napoléon que de Louis XVIII. Il entra enfin dans la conspiration pour le retour de Buonaparte, mais il exigea auparavant des garanties pour le parti révolutionnaire, dont il était toujours le chef. Il se rendit donc à Paris, et y précéda de quelques jours le débarquement de Napoléon à Cannes. Il eut une entrevue avec un personnage auguste chez madame la princesse de Vaudemond, et lui dit *qu'il était trop tard* pour qu'il pût servir la cause du roi. On voulut alors s'assurer de sa personne pour l'emmener en otage à Lille; mais l'adroit républicain avait tout prévu. Rentré chez lui, il mit en défaut les recherches des agents de la police, et s'esquiva par une porte secrète dans la maison d'Hortense Beauharnais, voisine de la sienne. Napoléon étant arrivé à Paris, Fouché redevint, pour la dernière fois, son ministre de la police. Plus puissant, cette

fois-ci, que son maître, il voulait, d'après son ancien désir, établir une république dont Buonarparte aurait le titre de généralissime, et lui, Fouché, celui de président; mais le premier, soutenu par le parti militaire, demeura empereur. Fouché n'obligea pas moins Napoléon à lui faire des concessions tellement importantes, qu'il pouvait le braver sans rien craindre, et devenir, quand il le voudrait, patron des révolutionnaires, ou protecteur des royalistes; tandis que, tour-à-tour et selon les circonstances, en se jouant et des uns et des autres, il devenait maître de l'opinion publique. Il flattait même les buonapartistes pour proscrire les Bourbons, et nuire à la cause des souverains légitimes : aussi il qualifiait, dans ses circulaires, le gouvernement royal de *gouvernement né de la trahison*. Il chercha, dans le conseil des ministres, à faire passer pour apocryphe la pièce contenant la déclaration du 13 mars, du congrès de Vienne. Dans une autre circulaire, du 13 avril, il présente à l'Europe les Bourbons comme une dynastie faible, déchue, et ne pouvant plus recevoir d'autres secours *que ceux de l'hospitalité!* Et au moment que, par ces libelles, il gagnait encore davantage la confiance des buonapartistes et des révolutionnaires, il faisait accroire aux royalistes qu'il ne parlait ainsi que *pour cacher son jeu*, et devenir un jour utile à la cause des Bourbons. D'une autre part, pour comprimer le caractère impérieux de Buonaparte, il lui fit, le 7 juin, un rapport où il prouvait que les trois quarts de la France étaient royalistes; et, afin que les royalistes ne prissent aucune influence, il envoyait à la Vendée des émissaires secrets chargés de diviser les chefs, et de leur faire poser les armes. Mais la perte de la bataille de Waterloo changea les plans de Fouché, et il vit son parti près de sa ruine. S'étant rendu, le 22 juin, à la chambre des représentants (formée de jacobins sous les auspices de Fouché), il écarta et le projet de régence, et celui du rétablissement des Bourbons, puis se fit porter à la tête du gouvernement provisoire. Il devenait ainsi maître des destinées de la France, appuyé comme il l'était par le parti révolutionnaire, dont il se déclara ouvertement le chef. En cette qualité, il menaça Buonaparte de la déchéance s'il n'abdiquait pas volontairement, s'opposa à ce qu'on livrât une seconde bataille, envoya aux puissances alliées des émissaires pour entamer des négociations, les ouvrit séparément avec le duc de Wellington, sous les murs de Paris, et fut enfin obligé d'en venir à une capitulation qui fut signée à Saint-Cloud. Sachant que Louis XVIII approchait de sa capitale, et que les souverains coalisés ne voulaient point de Buonaparte, il imagina de dévenir le médiateur entre le roi et les factieux. En attendant, il s'était formé un puissant parti, et les ayant trompés tous sur ses véritables desseins, les royalistes eux-mêmes crurent qu'il n'y avait point, sans Fouché, de sûreté pour le roi. Présenté à Louis XVIII, à Saint-Denis, par le prince de Talleyrand, il parla à ce monarque du mauvais esprit qui régnait dans Paris, du dan-

ger qu'il y aurait pour le roi de se présenter dans la capitale avec la cocarde blanche, et accompagné des émigrés de Gand. Son projet était de faire licencier la maison militaire de Louis XVIII, de lui faire prendre la cocarde tricolore, tout en conservant les chambres de Buonaparte; c'est-à-dire qu'il voulait que Louis XVIII devînt le chef de la révolution. Le cœur noble du monarque se refusa à ces insinuations perfides; mais Fouché resta ministre de la police. Maître encore de l'opinion publique, il parvint à effectuer la soumission de l'armée de la Loire, le désarmement des factieux, et fit arrêter Ney et Labédoyère. Il s'aperçut bientôt qu'on ne l'avait choisi que comme un instrument pour affermir l'autorité légitime; mais il ne tarda pas à prendre une attitude menaçante. Il rallia tous les révolutionnaires, entretint l'inquiétude autour du trône et la terreur dans le public : des agents soldés par lui venaient sous les fenêtres des Tuileries, en présence même du roi, crier: *Vive l'empereur!* Il faisait craindre à Louis XVIII une insurrection nationale, et tâchait de communiquer les mêmes craintes aux ministres des puissances, afin qu'elles en vinssent à une paix définitive, en reconnaissant *Napoléon II.* La nomination d'une chambre de députés royalistes fit évanouir ces vains songes, et la légitimité triompha. Un régicide revêtu d'un emploi éminent et près du frère même de Louis XVI offrait un contraste monstrueux. Fouché prévint sa chute en demandant sa démission, et il fut nommé ministre à Dresde. Il se retira des affaires avec une fortune de quatorze millions. Nous ne citerons pas les écrits apologétiques de lui-même, que Fouché fit semer dans toute l'Europe. Son audace était telle, que, dans une lettre écrite au duc Wellington, après avoir dit qu'il avait *honoré sa vie*, il ajoute: *Toute mon ambition est satisfaite, puisque j'ai obtenu parmi les Français une estime qui accompagnera partout mon nom et ma personne.* Compris dans la loi du 12 janvier 1816, qui proscrivait tous les régicides, il ne put revenir en France. Ayant quitté Dresde après trois mois de résidence dans cette capitale, il se rendit à Prague, et obtint du gouvernement autrichien la permission de demeurer à Lintz. De cette ville il alla se fixer à Trieste, où il est mort en novembre 1820, âgé de cinquante-sept ans. Fouché avait épousé en secondes noces mademoiselle de Castellane, d'une famille noble d'Aix, et il a laissé plusieurs enfants. Un grand nombre d'écrits ont paru sur la vie de ce fameux démagogue: le plus intéressant est celui qui a pour titre, *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale depuis son entrée à la convention jusqu'à ce jour* (anonyme), Paris, 1816, in-12.

FOUCHER (Simon), surnommé *le Restaurateur de la philosophie académicienne*, parce qu'il travailla à ressussiter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon, en 1644, mourut à Paris, en 1696, après avoir publié : 1° *Histoire de la philosophie académicienne*; 2° *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentiments de Descartes*, et plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER (L'abbé Paul), de l'académie des inscriptions et

belles-lettres, né à Tours, le 4 avril 1704; mort à Paris, en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et fit paraître une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son traité historique *de la religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs *Mémoires*, imprimés dans différents volumes du *Recueil* de l'académie des belles-lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très imparfaitement.

† FOUCHY (Jean-Paul Grand-jean de), astronome et secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, naquit à Paris, en 1707. Né avec d'heureuses dispositions, que son père, homme d'esprit, s'appliqua à développer, Fouchy acquit bientôt un grand fonds de connaissances, et se fit remarquer par des essais qui lui méritèrent l'approbation des savants. Il avait acheté une charge d'auditeur des comptes, et partageait son temps entre l'exercice de ses devoirs et la culture des lettres. L'académie des sciences le reçut dans son sein en 1731 comme astronome, et en 1743, Mairan ayant donné sa démission de secrétaire perpétuel de l'académie, Fouchy fut nommé à sa place. Il remplit cette charge pendant 30 ans avec autant de zèle que de succès, mais enfin l'âge et les infirmités le forcèrent de donner sa démission. Ce fut Condorcet qui lui succéda. Quelques années après sa retraite, Fouchy éprouva un accident singulier : saisi d'un étourdissement il fit une chute, et le lendemain, lorsqu'il eut repris son entière connaissance, il s'aperçut que les organes de sa voix avaient cessé d'obéir à sa volonté, et que lorsqu'il voulait articuler un mot, sa bouche en prononçait un autre; de manière qu'avec la plus grande netteté d'idées, il ne pouvait prononcer que des paroles sans suite. Il rendit compte lui-même de cet accident dans ses mémoires de l'académie, en détaillant tous les symptômes avec une simplicité et un calme dignes des antiques stoïciens. Ce vénérable personnage mourut à Paris, le 15 avril 1788, âgé de 81 ans. Le Recueil de l'académie des sciences renferme un grand nombre de ses *Mémoires;* la description de quelques instruments de son invention a été insérée dans le Recueil des machines de l'académie. On a en outre de lui, des *Éloges* de plusieurs académiciens.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Ile, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1652, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Il en répara d'abord le désordre par son seul crédit, en engageant ses biens et ceux de sa femme, et en empruntant sur sa signature des sommes considérables, du cardinal Mazarin lui-même. Cependant la dette s'accroissait et les revenus de l'état se consommaient à payer les intérêts des emprunts. Le roi consulta alors Mazarin, qui lui fit connaître Colbert, dont

il lui avait vanté la capacité. Celui-ci éclaira Louis XIV sur les fautes de Foucquet, et dès lors sa disgrâce fut décidée. A ces fautes, Foucquet joignit celle d'un faste impardonnable à un sujet. Son palais de Vaux (Villars), pour lequel il avait dépensé 18 millions, surpassait en beauté ceux de Saint-Germain et Fontainebleau. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications qu'il faisait faire à Belle-Ile, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de la Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'y arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent, en 1664, à un bannissement perpétuel, qui fut commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pélisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. La Fontaine plaignit ses malheurs par une élégie touchante, et chercha à adoucir la sévérité du roi par de beaux vers, qui font admirer la variété et la flexibilité de son talent. On voit aussi dans les lettres de Madame *de Sévigné* que cette dame et plusieurs autres personnes de la cour ne cachaient pas le vif intérêt qu'elles portaient à l'accusé. Pélisson prit la défense de Foucquet dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol., qui sont des modèles d'éloquence. En 1789, il parut une *Dissertation* pour prouver que cet intendant était le célèbre *Masque-de-Fer* : opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y était mort, d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille. Gourville, entre autres, assure ce fait dans ses *Mémoires*. L'opinion la plus probable est qu'il mourut dans sa prison le 23 mars 1680, à l'âge de 65 ans. Son corps fut transporté à Paris et inhumé dans le couvent des Filles-Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. (*Voyez* MASQUE-DE-FER.) Sa mère, femme d'une éminente vertu et d'une charité extrême, morte en 1681 à 91 ans, était regardée comme la mère des pauvres; elle est auteur du recueil intitulé, *Remedes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Lorsqu'elle apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt et dit : « Je vous remer» cie, mon Dieu; je vous ai tou» jours demandé son salut, et » voilà le chemin. » Foucquet mourut en effet dans de grands sentiments de piété. On peut consulter pour plus de détails sur ce ministre : 1° *Vie de Nicolas Foucquet*, par d'Auvigny, tome 5 des *Vies des hommes illustres de France*; 2° *Recueil des défenses de M. Foucquet* (en Hollande),

1665-1668, 15 vol. in-12; 3° *Notices sur la mort du surintendant Foucquet*, recueillies à Pignerol par M. Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4°.

FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand-vicaire auprès de son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles. Il mourut à Paris dans la maison de Saint-Magloire, en 1734. Après la mort du P. de Latour, général de l'Oratoire, le P. Foucquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *Appelants* et des *Réappelants*, ne l'avait fait exclure.

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Île, duc de Gisors, pair de France et ministre de Louis XV, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Foucquet, et de Catherine-Agnès de Lévis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fût signée, le comte de Belle-Île se rendit à la cour, fut très bien accueilli de Louis XIV; les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Ile mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la 1re place en 1718, et la 2e en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Ile, lié avec M. Le Blanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731 et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit, auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Ile qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires*, sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un

peu sévérement par le marquis d'Argenson dans ses Loisirs. C'est au comte de Belle-Ile qu'on doit presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion sera long-temps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Ile est le législateur de l'Allemagne*. Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelque succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Ile se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Ile choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison; il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des otages, que le maréchal de Belle-Ile avait amené de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas que d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit M. de Chevert, resté à Prague avec 3000 hommes (*voy*. CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Ile se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison-d'Or. De retour en France, il partagea ses moments entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi, qui l'avait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frè-

re fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le P. de Neuville prononça son *Oraison* funèbre : chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui, sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée, en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Ile d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741. Il ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère, on l'a blâmé de s'être attaché trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris, *J'ai fait des fautes*, disait-il quelquefois, *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait ; mais affable et prévenant avec ceux qui étaient au-dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talents en homme éclairé, et non en ministre qui ne protège les arts que par air. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Ile, à la charge de payer ses dettes, qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Ile avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Béthune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Ile, est une pièce fabriquée par Chevrier et Maubert.

FOUCQUET (Henri-Auguste, baron de la Motte), fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau ; mais l'ardeur qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros ; une balle brisa dans sa main la garde de son épée et le blessa grièvement ; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de

Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg, où il finit ses jours le 2 mai 1773.

† FOUGERET (Anne-Françoise Doutremont), fondatrice de la charité maternelle, mariée fort jeune à M. Fougeret, receveur-général des finances, étoit fille et petite fille de jurisconsultes célèbres; elle réunissait à un degré peu commun la justesse de l'esprit et la facilité de l'expression; mais par-dessus tout elle aimait le bien, son cœur le cherchait dans ses moindres détails, et son esprit était capable de le concevoir dans ses rapports les plus étendus. L'abandon des enfants avait toujours été pour son cœur maternel une des plus honteuses plaies de l'humanité. Les asiles ouverts par saint Vincent de Paule étaient encombrés, parce que la misère y précipitait les enfans légitimes avec ceux qui n'ont point de famille à réclamer; beaucoup d'entre eux manquaient de nourrices, et tous les soins des dignes filles de saint Vincent ne pouvaient empêcher qu'une sorte de contagion n'atteignît la plupart des enfants qui séjournaient à l'hospice. Pour remédier à tant d'inconvénients, madame Fougeret, animée d'une ardente charité, conçut l'idée d'une association ayant pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfants. Faisant un appel aux mères de famille, elle en eut bientôt réuni un grand nombre des plus riches et des plus considérées de la capitale. Le gouvernement et la famille royale ajoutèrent leurs bienfaits à ceux des particuliers, et dès la première année, une diminution sensible dans le nombre des enfants légitimes portés à l'hospice montra que le mal avait été véritablement attaqué dans son principe. Les réglements qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de charité maternelle, sont encore ceux que madame Fougeret avait médités et établis en 1788. Sa prudente prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des difficultés et des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux et sage de sa fondatrice, fut protégée par tous les gouvernements qui se sont succédé; elle survécut à la république, fut pompeusement adoptée par l'empire, et sous nos rois elle a retrouvé près du trône la protection que lui avait autrefois accordée Marie-Antoinette. Cette reine avait accepté le titre de fondatrice de la charité maternelle, à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse sauvé des eaux par une princesse et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât avait été le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait madame Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit

ses plaintes, elle vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée sans avoir d'autre secours à lui offrir que son dévoûment et ses impuissants efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec ses enfants, madame Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation; et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, madame Fougeret ne cessa point de faire le bien ou d'en donner l'exemple; elle mourut le 13 novembre 1813, à l'instant où l'on commençait à entrevoir le renversement d'un ordre de choses auquel elle n'avait jamais pu s'accoutumer, lorsqu'elle espérait le retour de son roi, et celui des principes auxquels elle avait toujours été si fidèle.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur *la Chasse*, Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653; et Poitiers, 1661, in-4°. Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. [A la suite de la *Vènerie* ou *la chasse*, on trouve un petit poème intitulé l'*adolescence de Jacques de Fouilloux*, et qui n'est remarquable que par la belle simplicité du style.

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se tracassa beaucoup en faveur du jansénisme. Il eut grande part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4°, ou 6 vol. in-12 (*voyez* BOURSIER); aux *Quatre Gémissements sur Port-Royal*, in-12; aux *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4°; à l'*Histoire du cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12; et à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

† FOULCOIE, en latin *Fulcoius*, poète français du XIe siècle, naquit à Beauvais vers l'an 1020. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut que le sous-diaconat. Il n'était pas seulement un poète distingué pour le siècle où il vivait, mais il était encore habile grammairien et savant jurisconsulte: cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses vers aux personnages les plus remarquables; à Manassé, archevêque de Rheims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. Mais de toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant; Foulcoie trouva toujours en lui un protecteur. Ce poète mourut à Meaux, en 1083. Ses poésies, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé: *Utrum*; le second, *Neutrum*; et le troisième, *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve dans l'exemplaire de la bibliothèque explique ainsi ces titres singuliers: le premier est intitulé *Utrum*, parcequ'il ne contient

que des pièces de peu d'étendue; le second, *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importants que ceux du premier, mais inférieurs à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testament dans un long poème. On sent que la versification de Foulcoie, à cause du temps où il écrivait, doit être très négligée. On ne trouve dans ses poésies aucune trace de goût ni de règle; et s'il a été regardé de son temps comme un poète célèbre, on ne doit l'attribuer sans doute qu'à l'ignorance de son siècle.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, né à Liége, en 1608 d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournai le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité en servant les pestiférés. L'écriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : 1° *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés; 2° *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662; 3° *Historiæ leodiensis compendium*, Liége, 1655, très exact; 4° *Historia leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-folio. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon, le troisième a pour auteurs MM. de Crassier et de Louvrex, éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure histoire que nous ayons de la principauté de Liége.

FOULON, ou GNAPHÉE (Pierre Le), né à Cormète, dans le ve siècle, chassé de son monastère pour son penchant à l'*eutychianisme*, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintînt sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

† FOULON (N.), né vers 1730, d'une famille bourgeoise, entra dans la carrière administrative sous le ministère de M. de Choiseul. Après avoir été commissaire des guerres, et intendant des armées, il fut promu au grade de conseiller d'état. Il en remplissait les fonctions, lorsque Necker se retira, le 12 juillet 1789. Le roi nomma alors Foulon contrôleur des finances, mais la révolution du 14 juillet l'empêcha de prendre possession de cette place. Foulon disait que, pour remédier au *déficit* qui pesait sur la France, il n'y avait pas d'autre moyen que la banqueroute. Cette opinion irrita contre lui les créanciers de l'état et ceux qui en dépendaient. Les révolutionnaires, qui croyaient que le sacrifice de quelques victimes servirait leur cause en intimidant leurs adversaires, cherchèrent encore à exciter contre lui la haine du peuple. Le blé étant devenu extrêmement cher, on répandit dans le public que Foulon avait dit à quelqu'un qui lui parlait de la misère du peuple et des violences auxquelles il se livrait, « *Eh bien ! » si cette canaille n'a pas de pain, » elle mangera du foin.* » Dès qu'il vit que les révolutionnai-

res triomphaient, n'ignorant pas les dispositions du peuple à son égard, il alla se cacher au château de Viry à quelques lieues de Paris, et crut échapper aux recherches de la haine en se faisant passer pour mort. Mais il fut trahi; des paysans allèrent l'arracher de sa retraite, et après avoir attaché une poignée d'orties à sa boutonnière, en guise de bouquet, et derrière son dos une botte de foin, ils le livrèrent aux émissaires parisiens qui le conduisirent à l'hôtel-de-ville, en exerçant sur lui toutes sortes de cruautés. Là, environné d'une populace furieuse, il fut en butte à mille accusations. M. de La Fayette, voulant prévenir un assassinat, ordonna qu'on le conduisît en prison, et qu'on fît son procès ainsi qu'à ses complices. Cette proposition fut applaudie, et le malheureux Foulon eut l'imprudence d'applaudir lui-même. Aussitôt les murmures se font entendre, et il était à peine sur l'escalier de l'hôtel-de-ville, que la populace qui se pressait sur la place de Grève, s'écria : « *Qu'on nous le livre,* « *que nous en fassions justice.* » Il fut aussitôt saisi, entraîné sous une lanterne à laquelle on l'accrocha. Il expira au même instant. Ensuite on lui coupa la tête, et après avoir mis un bâillon et une poignée de foin dans sa bouche, ces cannibales portèrent au Palais-Royal ce trophée dégoûtant, tandis que leurs dignes confrères traînaient dans la boue le tronc de la victime. Cet assassinat fut commis le 22 juillet 1789. On avait arrêté le même jour, à Compiègne, M. Berthier son gendre. La voiture qui le conduisait, et dont on avait abaissé les stores, pour mieux l'exposer aux insultes de la populace, fut rencontrée par ces furieux dans la rue Saint-Denis, et depuis ce moment jusqu'à ce qu'il fût rendu sur la place où on devait lui faire subir un sort non moins cruel, on ne cessa de lui présenter la tête de son malheureux beau-père. Ce furent deux des premières victimes de la révolution.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles-le-Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Beaudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'églises, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands, encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent en disant qu'il avait sauvé son prince, encore enfant, des mains de ses ennemis; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et que quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vasseaux de Beaudoin, le 17 juin de l'an 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et ses vertus.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, et inhumé dans l'église de Saint-Martin de Tours, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours

en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outremer s'étant moqué de ce que Foulques-le-Bon s'appliquait à l'étude, Foulques lui écrivit ces mots : *Sachez, sire, qu'un prince non lettré est un âne couronné.* [Foulques II composa des *hymnes* en l'honneur de Saint-Martin; et les jours de fêtes il chantait souvent au chœur avec les clercs, ce qui supposait alors une instruction peu commune.]

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra* (*noir*), le *Jérosolymitain*, à cause de trois voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins; il battit Cereau Ier, duc de Bretagne, et fut battu à son tour par Eudes II, comte de Blois. Il mourut à Metz le 23 juin 1040.

FOULQUES IV, dit *Rechin*, fils du seigneur de Château-Landon et d'une fille du précédent, succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinais et de la Touraine, qui étaient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilége* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4°. [Foulques IV ayant eu de violentes discussions avec Raoul, archevêque de Tours, fut excommunié, mais il obtint ensuite son absolution et fit de grandes libéralités à l'Eglise.]

FOULQUES, FOUQUES ou FOULQUET, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. Il mourut en 1131. [Ce prélat fonda la fameuse confrérie des pénitents blancs, et se fit remarquer par son zèle contre les Albigeois, et contre Raimond VIII, comte de Toulouse, qui les soutenait.]

FOUNTAINE (Sir Andrew), savant antiquaire dont nous avons un *Traité* curieux sur les médailles de Saxe. On l'a placé dans le *Trésor des antiquités du Nord*, imprimé en latin, à Londres, en 3 vol. in-fol. Il mourut le 4 septembre 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du Bain, et conservateur de la monnaie.

† FOUQUART (Gabrielle), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de Saint-François-de-Paule. Elle avait eu depuis sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie religieuse; mais son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier à l'âge de 26 ans. Restée veuve après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après avoir donné quelques années à la réflexion, elle prit l'habit de Saint-François-de-Paule et prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques da-

mes séculières, qui voulaient suivre son exemple, elle fonda à Abbeville un monastère, sous le titre de *Jésus-Maria*, et ce fut la première maison de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV autorisa cette fondation par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou *correctrice*. Cette vertueuse fondatrice mourut en 1639.

† FOUQUERET, ou FOQUERÉ (Dom Antoine-Michel), né en 1640 à Châteauroux en Berri, embrassa l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 17 ans, et prononça ses vœux le 3 octobre 1658, dans l'abbaye de Saint-Augustin-de-Limoges. Après avoir enseigné la réthorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, il fut employé en qualité de supérieur dans différentes maisons de son ordre, et s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de sagesse. Ayant obtenu sa retraite en 1693, il choisit pour demeure l'abbaye de Saint-Faron dans la ville de Meaux, et y mourut le 3 novembre 1709, âgé de 69 ans. Il était de la congrégation de Saint-Maur. On connaît de lui : 1° *Synodus bethleemetica pro reali præsentia anno* 1672 *celebrata*, *græce et latine*, Paris, 1676, in-8. Cette traduction n'ayant pas paru assez exacte, Fouqueret en donna une seconde édition, et fit disparaître ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Il se servit pour ce travail des lumières du docteur Arnault et du P. Combefis. Cette seconde édition parut sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. A la fin de cet ovrage, Fouqueret a fait imprimer en grec et en latin, un écrit intitulé : *Dyonisii patriarchæ constantinopolitani super calvinistarum erroribus, ac reali imprimis præsentia, responsio, anno* 1672 *edita*, Ces actes, dont l'authenticité est attestée par M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte ottomane, sont très importants, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'Église grecque avec celle de l'Eglise romaine sur le dogme de la présence réelle. 2° *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8°. Cet ouvrage, dédié à l'évêque de Lavano, et qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de *Jean-Baptiste Tagnamini*.

† FOUQUET (Jean-François), jésuite français, fut envoyé en mission à la Chine, où il arriva le 25 juillet 1690. Il consacra les premiers temps de son séjour à l'étude de la langue du pays, et il paraît qu'il en acquit bientôt une profonde connaissance; mais, trompé par le désir de faire goûter plus facilement aux infidèles les vérités de la religion chrétienne, il ne sut pas éviter un piége dans lequel étaient tombés plusieurs de ses confrères également instruits. Il crut trouver dans les anciennes traditions des Chinois, et surtout dans le Chou-King, des traces de nos traditions sacrées. Plusieurs passages, à la vérité, offrent des rapprochements singuliers avec ce que nous lisons dans nos livres saints, mais Fouquet poussa les choses beaucoup au-delà des bornes. Selon lui, les King n'offrent qu'une allégorie perpétuelle. «Si » (comme dit un écrivain aussi » judicieux que savant) le texte » chinois indique une montagne, elle lui paraît représenter » le calvaire; les éloges donnés » à *Wenwang* ou à *Tcheou-* » *Koung* doivent s'appliquer au

» Sauveur ; il retrouve dans l'a» nalyse des caractères la croix » et les instruments de la pas» sion. » Cet esprit systématique à part, le P. Fouquet avait beaucoup d'érudition et les vertus de son état. Il revint en Europe en 1720, et fut nommé évêque d'Eleuthéropolis. On a de lui : 1° *Tabula chronologica historiæ sinensis*. Ce Tableau, dans le goût de nos tables chronologiques, indique les noms des empereurs chinois, et, dans une colonne séparée, les principaux événements de leur règne. Il a été réimprimé à Augsbourg, deux feuilles in-fol., 1746. 2° Une *Lettre au duc de la Force*, datée de Nant-Tchang-Fou dans la province de Kiamsi, le 26 novembre 1702. Elle se trouve dans le recueil des Lettres édifiantes, tome 5, page 129, 1re édition, tome 17, page 95 de l'édition de 1781.

FOUQUET. *Voyez* FOUCQUET.

† FOUQUET (Henri), célèbre médecin, naquit en 1727 à Montpellier, et fut le premier qui enseigna dans les écoles de cette ville la médecine clinique. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : 1° *De fibræ natura, viribus et morbis in corpore animali*, Montpellier, 1759, in-4° ; 2° *Prælectiones medicæ decem in Ludovico Monspeliensi*, ibid., 1777, in-12; 3° *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, ibid., 1767, in-8° ; 4° *Discours sur la clinique*, ibid., 1803, in-4°. Il a, en outre, fourni à l'Encyclopédie les articles *vésicatoire*, *sensibilité*, *sécrétion*, *ventouse*, *ustion*. Fouquet est mort le 10 octobre 1806.

† FOUQUIER-TAINVILLE, ou THINVILLE, ou de TAINVILLE (Antoine-Quentin), un des hommes les plus sanguinaires de la révolution, naquit en 1747 au village d'Hérouelles, près de Saint-Quentin, d'un père cultivateur et bien partagé du côté de la fortune. Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit à Paris, où il acheta une charge de procureur au Châtelet. Sa place, quoique très lucrative, ne put suffire aux dépenses où l'entraînaient ses vices ; il fut obligé de la vendre et fit banqueroute. Il s'occupait alors quelquefois à faire des vers médiocres ; il en fit même à la louange de Louis XVI, de ce prince infortuné dont il devait être bientôt l'ennemi le plus acharné. Lorsque la révolution éclata, Fouquier l'embrassa avec fureur, comme tous les aventuriers de cette espèce, dans l'espoir de s'enrichir des dépouilles d'autrui au milieu du désordre et de l'anarchie. Néanmoins, il ne figura d'abord que parmi les démagogues subalternes ; il craignait peut-être que la cour triomphât, et n'osait trop se compromettre ; mais lorsque la révolution du 10 août 1792 eut renversé le trône, Fouquier, perdant alors et toute pudeur et toute crainte, se jeta dans les rangs des plus furieux. Ceux qui avaient inondé de sang le palais de leur roi, et qui, par les massacres de septembre, avaient répandu la consternation sur toute la France, cherchaient des bourreaux pour hâter l'exécution de leur horrible système. Fouquier fut bientôt employé. Robespierre venait de faire instituer le tribunal révolutionnaire Fouquier-Tainville fut choisi pour en faire partie, mais d'abord comme simple juré. Né avec un caractère bassement cruel, il n'opina jamais que pour *la mort*. Cette atroce

qualité n'échappa pas à Robespierre, qui sentant combien un tel monstre lui serait utile, le fit nommer accusateur public auprès de ce tribunal horrible. Jusqu'alors on avait observé quelques formes de justice, mais dès que Fouquier fut en fonction, on ne se présenta plus devant ce redoutable tribunal que pour être envoyé à l'échafaud. Le premier procès où ce monstre fit paraître l'atrocité, la férocité de son âme, fut celui de la reine. Il ramassa, dans un acte d'accusation contre l'auguste victime, tous les crimes, toutes les infamies que l'histoire reproche aux Jézabel, aux Messaline, et aux Frédégonde. La reine ne répondit à ces odieuses imputations que par le silence du mépris et le calme de l'innocence; seulement, lorsque l'inique accusateur osa lui reprocher des sentiments qui blessaient ses affections maternelles, elle fit entendre l'interpellation qui confondit en un instant le barbare Fouquier. (*Voyez* Marie-Antoinette.) Non content d'avoir cherché à ternir la réputation de cette vertueuse princesse par les imputations les plus injustes et les plus coupables, il voulut y en ajouter de plus graves encore, en ce qu'elles concernaient le salut de l'état. A l'entendre, c'était la reine qui avait déterminé à la guerre l'empereur Léopold, et ensuite son fils François II, et qui leur avait envoyé des sommes immenses; c'était la reine qui avait provoqué le massacre des sujets fidèles qui avaient péri le 10 août en la défendant. Rassemblant tous les griefs qu'il pouvait imaginer, même les plus ridicules, il pressait, il cernait de tous côtés sa victime infortunée, et avant de lui donner le coup de la mort, lui en faisait souffrir toute l'amertume. Après avoir consommé cette œuvre de scélératesse, il commença le procès de vingt-deux députés, appelés *Brissotins* ou *Girondins*, qui avaient été renversés le 31 mai, par la faction de Robespierre. Fouquier-Tainville, accusant au nom de la république, demanda la mort de ceux précisément qui avaient imaginé d'établir en France ce système de gouvernement. Plusieurs de ces députés doués des plus grands talents repoussèrent avec énergie les imputations de Fouquier, et réfutèrent victorieusement toutes ses attaques. Ce magistrat-bourreau et ses dignes valets, saisis d'épouvante sur leurs siéges, se montrèrent incertains pour la première fois et consultèrent la convention sur ce qu'ils avaient à faire: cette assemblée, qui avait résolu la perte des Girondins, ordonna à Fouquier, d'après la motion de Billaud de Varennes, de juger les accusés *révolutionnairement*, c'est-à-dire de les envoyer à la mort sans formalités. Armé de ce décret, Fouquier-Tainville ne craignit plus l'éloquence des accusés, et décréta leur supplice. C'est de ce procès que date l'établissement du terrible *gouvernement révolutionnaire*, qui inonda la France de sang. Fouquier-Tainville, voyant alors qu'il ne s'agissait plus de juger, mais de tuer, alla encore au delà du décret, et se fit un jeu horrible de prononcer les arrêts de mort. On lui envoyait les listes de proscription auxquelles il en ajoutait d'autres. Les membres qui composaient cet affreux tribunal se réunissaient toutes les

semaines chez Lecointre, membre de la convention, et là, au milieu d'un dîner somptueux, ils discutaient ces listes, assaisonnant leur barbarie de plaisanteries âtroces. Tous les matins, ces bourreaux se réunissaient dans un café qui touche aux prisons de la Conciergerie, et tout en déjeunant, ils causaient gaiement des victimes qu'ils avaient immolées, ou qu'ils se proposaient d'immoler. Fouquier, jaloux de surpasser tous ses confrères, vantait hautement ses horribles exploits. « J'ai fait gagner cette semaine, » disait-il, tant de millions à la » république; la semaine pro» chaine je lui en ferai gagner » davantage, je *déculoterai* en» core un plus grand nombre de » riches. » Il avait donné ses ordres d'avance. On voyait arriver tous les matins une quantité de charrettes pour conduire à l'échafaud les nombreuses victimes de sa cruauté; et comme, n'ayant rien à leur reprocher, on leur imputait à toutes le même crime, les actes d'accusation étaient imprimés d'avance, et il suffisait d'y mettre les noms des accusés dans les blancs laissés exprès. Les jurés n'étaient plus là pour prononcer; ils n'étaient que l'écho de Fouquier-Tainville. Dès que ce monstre avait prononcé le mot de *feu de file*, soixante personnes étaient envoyées au supplice en moins de deux heures. A un tel excès de barbarie, il joignait encore une atroce dérision. Un détenu appelé Gamache fut conduit au tribunal, et un huissier fit observer qu'il n'était pas celui qu'on avait demandé : « Peu importe, » répondit Fouquier, l'un vaut » autant que l'autre. » Un malheureux vieillard qui avait eu la langue paralysée ne pouvait répondre aux questions que lui adressait Fouquier; un de ses collègues lui ayant dit que c'était un défaut de langue : « Ce » n'est pas la langue qu'il me » faut, dit-il, c'est la tête. » Un officier corse, déjà très âgé, était détenu au Luxembourg, Fouquier l'envoya demander; l'officier ne répondant pas, un jeune étourdi, qui portait un nom à peu près semblable, et qui jouait à la balle dans la cour, s'avisa de répondre; conduit au tribunal, ce malheureux jeune homme fut mis à mort à la place du vieillard de soixante ans. Fouquier avait ordonné de traduire devant son tribunal la duchesse de Maillé; une veuve Maillé fut présentée à sa place; s'étant aperçu de l'erreur dans l'interrogatoire, Fouquier lui dit : « Ce n'est » pas toi qu'on voulait juger; » mais c'est égal, autant vaut » aujourd'hui que demain; » et la veuve fut envoyée à l'échafaud. La dame de Sainte-Amarante et sa fille avaient étonné ce monstre par leur noble contenance sur les redoutables gradins : « Voyez, dit-il, quel ex» cès d'effronterie! il faut que » j'aille les voir monter sur l'é» chafaud, pour voir si elles con» serveront leur caractère jus» qu'à la fin, dussé-je me passer » de dîner. » Ces jugemens étaient une véritable boucherie, et l'on ne peut les retracer sans horreur Lorsque Robespierre et son parti furent arrêtés, le 9 thermidor (27 juillet 1794), il dit sans se troubler, en apprenant la chute de son protecteur : « Nul chan» gement pour nous; il faut que » la justice ait son cours, » et un instant après il envoya au sup-

plice quarante-deux personnes, dont la plus grande partie étaient des bourgeois de Paris. Il fut chargé de faire guillotiner Robespierre, et il conduisit au supplice, sans balancer un instant, celui qu'il avait reconnu pour son chef, et par l'ordre duquel il avait immolé tant de victimes. Après cette exécution, il se présenta à la barre pour féliciter la convention de la victoire qu'elle venait de remporter. Barère monte en ce moment à la tribune, et propose de continuer le même système de terreur et de former un nouveau tribunal révolutionnaire, désignant pour accusateur public Fouquier-Tainville; mais à ce nom odieux, mille voix s'élevèrent contre, et le député Fréron montant à la tribune, énuméra tous les crimes de Fouquier-Tainville, et conclut à sa mort par ces mots terribles: « Je demande que Fouquier aille » cuver dans les enfers tout le » sang dont il s'est enivré. » (*Voyez* Fréron.) Le 20 mars, Lesage (d'Eure-et-Loire) l'accusa d'avoir envoyé à la mort, sans jugement, quarante-deux prisonniers du Luxembourg; et ce monstre fut enfin arrêté. Cependant, il ne fut mis en jugement que le mois d'avril suivant; un décret ordonna la permanence du tribunal jusqu'au jugement définitif. « Placé devant le tri» bunal, dit Mercier, où il avait » condamné tant de victimes, il » écrivait sans cesse; mais, com» me un argus, il était tout yeux » et tout oreilles. » Il se défendit, soit en niant ses crimes, soit en disant qu'il ne les avait commis que par ordre du comité de salut public. Il montra une audace imperturbable. Les malheureux que son nom avait tant de fois effrayés n'osaient se persuader que le redoutable Fouquier était sur le gradin de son propre tribunal, et craignaient encore de rencontrer son regard féroce. Lorsqu'on le conduisit au supplice, cette populace qui l'avait protégé le chargeait dans ce moment de malédictions: « Tu » n'as pas la parole, » lui disait-on, par allusion à ce qu'il disait lui-même aux malheureuses victimes qui voulaient se défendre: « Va, canaille, répondit-il, » chercher tes trois onces de » pain à la section. » Il fut conduit à l'échafaud le 7 mai 1794, avec une douzaine de ses complices, et exécuté le dernier. On le vit alors frissonner; pour la première fois, il sembla même éprouver quelques remords.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens, qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis le firent appeler par dérision *le baron de Fouquières*. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1659. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (Dom Thomas du), bénédictin de Saint-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumiéges, en 1647, parvenu à peine à sa 34e

année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel*, pour servir de préparation à la mort, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou, à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le P. Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers *Ecrits* ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOUR (Philippe-Sylvestre du), habile antiquaire, marchand droguiste à Lyon, était de Manosque, et protestant. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savants antiquaires de son temps, et principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevai en Suisse en 1685, à 63 ans. On a de lui : 1° *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12; 2° *Traités nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez mauvais, et ses raisonnements ne sont pas toujours concluants.

†FOURCROY (Antoine-François de), célèbre chimiste, naquit à Paris le 15 juin 1755. Il étudia la chimie sous Bucquet, et s'acquit une prompte réputation dans cette science. A la mort de Macquer en 1784, Buffon le nomma à la chaire de chimie du Jardin du Roi, où il professa avec distinction pendant 25 ans, se bornant à son état de chimiste et de médecin; mais lorsque la révolution éclata, mécontent de la cour, dont il croyait avoir été négligé, il fréquenta les assemblées populaires, et fut nommé député suppléant à la convention, à la place du fameux Marat. Il paraît cependant que s'il prit quelquefois le langage des démagogues, il n'adopta pas leurs mesures violentes, et qu'il ne s'occupa que d'administration. Lorsqu'il proposa de rappeler plusieurs savants, il ne comprit pas dans la liste le célèbre Lavoisier; et lors de la fin tragique de ce célèbre chimiste, on accusa Fourcroy de n'y avoir pas été étranger, par la jalousie que lui inspirait un talent plus beau que le sien; mais cette imputation est trop grave pour y ajouter foi sans des preuves évidentes. (*Voyez* Lavoisier.) Après la dissolution de la convention, Fourcroy entra dans le conseil des anciens, et aussitôt après le 18 brumaire, il fut appelé au conseil d'état. Nommé en 1801 à la direction générale de l'instruction publique, il contribua à l'établissement des écoles de médecine, des écoles de droit, et des lycées, appelés aujourd'hui colléges royaux. Il fut chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'université. Il recommença vingt-trois fois ce pénible travail sans pouvoir obtenir l'agrément du ministère. Ce désagrément, joint à quelques autres chagrins, l'affecta beaucoup. Il s'en plaignit hautement, et il fut disgracié. Ne pouvant soutenir ce revers, il tomba malade, et mourut d'apoplexie le 16 décembre 1809. Il n'avait encore que 54 ans.

Parmi les ouvragos qu'il a laissés, nous citerons : 1° *Leçons d'histoire naturelle de chimie*, Paris, 1781, 2 vol. in-8°, 1789; 4 vol. 1791, 5 vol; 2° *Système des connaissances chimiques, et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*, 1801, 6 vol. in-4°, ou 11 vol. in-8°; 3° *Philosophie chimique*, Paris, 1792, 1795, 1806. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues, et même en grec moderne; 4° *Médecine éclairée par les sciences physiques*, 1791, 4 vol. in-4°.

† FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, naquit à Paris le 19 janvier 1715, servit dans la guerre de 1741, dans celle de sept ans, et en 1764 il se distingua au siége d'Alméida en Portugal. Il a laissé un *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir les parties intérieures de la France*, et autres ouvrages sur la fortification. Il est mort avec le grade de maréchal de camp, le 12 janvier 1791.

†FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), frère du précédent, naquit à Paris en 1717. On a de lui : 1° *Lettres sur l'éducation physique des enfants du premier âge*, Paris, 1770, in-8°; 2° *Les enfants élevés dans l'ordre de la nature, ou Abrégé de l'histoire naturelle des enfants du premier âge*, ibid., 1774, 1783, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en allemand par K.-J. Cramer. Lubeck, 1781, 2 vol. in-8°. Fourcroy est mort en 1799.

FOURIER. *Voy*. FOURRIER.

FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herbelai, village près Paris, et fils d'un chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines grecques de Port-Royal, il les récitait souvent en rétrogradant. Il n'avait encore que 23 ans lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine, mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au séminaire des Trente-Trois, et au collége de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à M. Galland, en 1715, dans la chaire d'arabe au collége royal; l'académie des inscriptions se l'associa la même année; il fut admis dans la société royale de Londres en 1738, et dans celle de Berlin en 1741. Il mourut le 18 décembre 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savants français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail. 1° *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations; 2° une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le Journal des Savants, de mars et avril 1743; 3° *Meditationes sinicæ*, 1737,

in-fol.; ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue; 4° plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur de langue syriaque au collége royal. Ce dernier, appelé Michel Fourmont, mourut en 1746. La *Vie* de Fourmont l'aîné a été écrite par de Guignes et Deshautesrayes ses élèves: on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 2 vol. in-4°, dans les exemplaires qui portent la date de 1747.

FOURNI. *Voy*. Fourny.

FOURNIER (Guillaume), né à Paris, excellent critique et professeur en droit à Orléans, mit au jour, en 1584, in-fol.: *De verborum significationibus*.

FOURNIER (George), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à la Flèche, en 1652, à l'âge de 57 ans. Ses principales productions sont: 1° une *Hydrographie*, 1767, in-fol.; 2° *Asiæ descriptio, curante L.-M.-S.*, 1556, in-fol.; ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie; ses lumières l'ont éclairée. Il publia, en 1737, la *Table des proportions qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leur hauteur, et fixer leurs rapports*. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différents temps divers Traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes *Dissertations* ont été recueillies en un vol. in-8°, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel typographique, utile aux gens de lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, en 2 v. in-8. L'auteur devait y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort le 8 octobre 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différents caractères qu'il avait gravés dans son *Manuel typographique*. On en trouve même pour la musique: il était l'inventeur de ces sortes de caractères; et ils le disputent pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté M. Schoepflin, qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voy*. ce nom), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont M. Schoepflin étayait son opinion, la renverse de fond en comble.

† FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur et architecte, naquit à Paris en 1747. Il commença ses études au collége du Plessis, mais sa jeunesse assez désordonnée força ses parents à le placer dans un couvent, où il paraît qu'il porta l'habit religieux pendant quelques mois. Il embrassa ensuite la carrière des armes, et après avoir servi quelque temps dans le régiment de colonel général, et dans celui de La Rochefoucault, il entra dans l'artillerie royale. En 1783, il se retira à Nantes, où, aux premiers symptômes de la révolution, il se joignit aux Nantais qui se rendirent à Rennes pour favoriser, disaient-ils, la liberté nationale. Après le 14 juillet, lors de la formation des compagnies armées, il servit comme capitaine dans celles de Nantes. Il fut ensuite nommé commissaire civil de la force départementale, envoyée à Paris par le département de la Loire-Inférieure. Fournier et son détachement furent ensuite requis pour aller combattre les Vendéens; revenu à Nantes avec les débris de sa petite troupe, il s'y trouva le 30 juin 1793. Lorsque cette ville fut assiégée par les armées combinées d'Anjou et de Poitou, il défendit son poste avec obstination. Peu de temps après, le gouvernement révolutionnaire ayant été organisé, Fournier fut compris dans les cent trente-deux Nantais que Carrier envoyait à Paris, disait-il, mais qui devaient être assassinés sur la route. Il dut la vie, comme ses compagnons d'infortune, à l'humanité de Broussard, et ensuite à celle du général Danican, qui se refusèrent à cet ordre barbare. A leur arrivée à Paris, les Nantais furent jetés en prison, où ils demeurèrent pendant plus d'un an. Pendant sa détention, Fournier publia des *Mémoires* où, pour mériter la liberté, il retraçait les services qu'il avait rendus à la cause révolutionnaire. Il fut défendu avec autant de zèle que de talent par l'acteur Beaulieu, et acquitté avec les autres Nantais. Il revint alors à Nantes, où il ne s'occupa plus que des fonctions d'ingénieur. Ayant trouvé quelques médailles romaines en faisant creuser un aqueduc, il prit du goût pour les antiquités. Il fit faire des fouilles, et découvrit plusieurs monuments antiques, sur lesquels il a écrit plusieurs *Mémoires* conservés à la bibliothèque publique de Nantes. Il mourut dans cette ville le 20 septembre 1810. Fournier était architecte-voyer de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique.

† FOURNIER (Charles), né à Saint-Domingue vers 1760, et surnommé l'*Américain*, fut un de ces brigands qui désolèrent la France pendant la révolution. Envoyé en France avant ces temps désastreux, il se trouvait en prison au commencement des troubles, pour les crimes qu'il avait commis. Mais les portes des prisons s'ouvrirent au cris de *vive la liberté*, et les malfaiteurs en sortirent. Fournier fut bientôt remarqué par les chefs de la révolution, qui en firent un *aboyeur* de place, et l'admirent ensuite dans le club des cordeliers. Lors de l'insurrection du Champ-de-Mars, le 17 juillet 1791, M. de la Fayette étant arrivé avec un faible détachement de la garde nationale, pour faire cesser le désordre, Fournier lui lâcha un coup de

pistolet, qui cependant ne l'atteignit pas. Arrêté par les gardes nationaux, il fut arraché de leurs mains par une populace furieuse, et il prit alors la fuite; mais bientôt l'amnistie le rendit à ses complices, et il recommença avec eux le cours de ses brigandages. Au 10 août, il commandait la horde des brigands dits *Marseillais*, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus aux attentats commis dans cette affreuse journée. Le palais des rois de France fut inondé de sang. Mais par une contradiction qu'on ne saurait expliquer, Fournier sauva la vie à plusieurs personnes; tant il est vrai que l'humanité ne perd jamais entièrement ses droits, même chez les plus grands scélérats. Mais ce n'était qu'une modération passagère. Chargé de conduire les prisonniers d'Orléans à Versailles, il les fit tous masacrer dans cette dernière ville le 9 septembre 1792. Dans ces derniers temps d'horreurs et d'anarchie, les bourreaux avaient aussi leur tour, et finissaient par tourner leur rage les uns contre les autres. Fournier fut accusé, le 12 mars 1793, par Bourdon de l'Oise et Marat, d'avoir tiré un coup de pistolet à M. de la Fayette, et d'avoir présidé aux massacres de septembre. Cette accusation n'eut pas de suite. Après le 18 brumaire, il fut arrêté et condamné à la déportation; mais on se contenta de le mettre en surveillance. Enfin il se trouva impliqué dans l'affaire du 3 nivose (24 décembre 1800), et fut déporté aux îles de Séchelles, où il est mort misérablement en 1803.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville in-4°, 1745, deux parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY (Honoré Caille du), auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom; mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié fut le père Anselme de la Vierge-Marie, augustin déchaussé, qui avait publié en 1674, l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très grand nombre de fautes, et lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny était un bon » homme, incapable de vouloir » tromper. Il savait sa chambre » des comptes; mais il ne savait » que cela. Son livre fourmille » de fautes. On lui fournissait » des Mémoires; mais il n'en sa» vait pas assez pour reconnaî-

» tre ce qu'ils avaient de défec- » tueux. » Il est vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du P. Anselme. Mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monuments plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude? Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les PP. Ange et Simplicien, augustins déchaussés, continuateurs de cette utile compilation; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Dufourny mourut en 1731.

FOURQUEVAUX (Raimond de Beccari de Pavie, baron de), d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccari, de Pavie, retirée en France au temps des guerres entre les *Guelphes* et les *Gibelins*, naquit à Toulouse en 1509. Il commença à servir au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considerable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé, fait prisonnier, et gardé treize mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitants malintentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champ clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattants, et dresser des tentes pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres, et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importants aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. Il a composé l'*Instruction sur la guerre*, ou *Traité de la discipline militaire*, attribué par erreur à Guilh du Bellay, Paris, Vascosan, 1563, in-4° et in-8°. Raimond accompagna en Écosse, en 1548, la reine Louise de Lorraine, épouse de Jacques V, et mère de Marie Stuart. Il remplit ensuite d'autres missions non moins importantes. — Son fils, François Pavie, baron de Fourquevaux, est auteur d'un livre intitulé: *Vies de plusieurs grands capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4°. Ces Vies sont au nombre de quatorze. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps: on regrette que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURRIER (Pierre), de Mathincourt, bourg de Lorraine, dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1563. Il entra jeune parmi les chanoines réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissements en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les re-

ligieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies; elles y jouissent de la confiance bien méritée des parents pour l'éducation de leurs enfants, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le père Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY. *Voyez* Fursi.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Marie, pour professer le luthéranisme en liberté. Il fit quelques voyages en Suisse, revint à Londres, et s'y fixa entièrement sous la reine Elisabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu est intitulé : *Acta et monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-fol., réimprimé en 1684, sous le titre de *Martyrologium*. Pearson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnements, etc.; dans une tête échauffée comme celle de Fox par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4°, rare. Sa *Vie*, écrite par son fils Samuel Fox, a été imprimée en tête des *Actes et monuments de l'Église*.

FOX (George), fondateur de la secte des *Quakers* ou *Trembleurs*, né au village de Drayton dans le comté de Leicester en 1624, n'avait que dix-neuf ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament, il se crut tout inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Derby furent les premiers théâtres des prédications de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient le nom d'*Enfants de la lumière*. Ayant comparu à Derby devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *Quaker*, c'est-à-dire *Trembleur* en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes : ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du *quakérisme* emmena avec lui sa prosélyte en Amérique l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il eut chez les sots et les dupes les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangés sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du

plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, et mourut en 1690. Cet enthousiaste prétendait que Dieu lui avait ordonné de n'ôter son chapeau à personne, de ne fléchir le genou devant aucun prince, de ne pas prêter de serment, et de tutoyer tout le monde. Ses discours et ses étranges manies le firent enfermer à l'hôpital des fous, où il fut fustigé. Quand il eut recouvré sa liberté, il recommença encore ses prédications. Cromwell voulut le connaître, et toléra ou plutôt protégea les *Quakers*, pour s'en faire des partisans. Les profondes méditations auxquelles ils se livraient produisaient dans ceux qui avaient les nerfs délicats, des tremblements convulsifs, ce qui leur fit donner le nom de *Trembleurs*. Fox voyagea en Irlande, en Ecosse, en Hollande, en Amérique, et y propagea sa doctrine. Barclay et Pen furent ses principaux disciples. Pen obtint du gouvernement un territoire en Amérique qui, de son nom, s'appela *Pensylvanie*. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans son Histoire des Trembleurs, publiée en 1733. (*Voyez* BARCLAY Robert). Dans une réponse faite aux quakers, qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne prêtez » point, dites-vous, de serments: » mais vous vous trompez; un » serment n'est qu'une promesse » faite à Dieu; la conscience d'une » ame pure est un temple de la » Divinité, et en promettant sur » votre conscience, vous faites » intervenir Dieu dans vos paro» les..... Le sang humain n'est » jamais versé par vous sur la » terre : touchante philosophie ! » mais prenez garde; ne seriez» vous pas dans une erreur que » la vertu vous cache? Auriez» vous permis que ces hordes de » sauvages qui errent dans les » déserts de l'Amérique eussent » porté le massacre dans la paci» fique Pensylvanie, qu'ils eus» sent égorgé vos femmes, vos » enfants, vos vieillards, plutôt » que de sauver ces vies si chères » en donnant la mort à des meur» triers »? On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au *quakérisme*. Quand la secte des quakers aura subjugué les philosophes et les rois; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste; quand, durant dix-huit siècles, elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. in-fol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur *sa doctrine*. Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différents ouvrages; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.

† FOX (Charles-Jacques), orateur distingué et célèbre homme d'état d'Angleterre, naquit à Londres le 24 janvier 1748. Il était

le troisième fils de Henri Fox, premier lord Holland, qui mérita par ses talents d'être nommé, sous le règne de Georges II, ministre de la guerre, et qui fut long-temps dans la chambre des communes l'antagoniste de William Pitt, depuis comte de Chatam. Ainsi les fils de ces deux hommes célèbres héritèrent de leur rivalité. Le jeune Charles Fox fit ses études au collége d'Eton avec un grand succès, et montra dès l'âge le plus tendre beaucoup de goût pour les plaisirs et le désir de se faire remarquer. Son père ne prit aucun soin de corriger ses penchants, il les aida au contraire à se développer; car l'ayant emmené à l'âge de 14 ans aux eaux de Spa, il lui donnait tous les jours cinq guinées pour les risquer au jeu. Le jeune Fox s'adonna tellement à cette passion, que dans la suite il finit par y sacrifier ses plus chers intérêts. Ayant entrepris un voyage sur le continent, il y prit beaucoup de goût pour la parure; et lorsque dans un âge plus avancé on remarquait sa simplicité, qui tenait à la négligence, on ne pouvait se persuader qu'il avait été cité autrefois pour la recherche des habits. Il n'avait que vingt ans lorsque son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer membre des communes. Son premier discours fut contre la pétition de Wilkes, qui, de sa prison du banc du roi, où il était détenu, réclamait sa place au parlement, en sa qualité de représentant légal de Middlesex. Fox ne fut applaudi que par le ministère et ses adhérents; mais tout le monde remarqua dans le jeune orateur des talents supérieurs, et lord Worth, chancelier de l'échiquier, voulant récompenser ses talents, le nomma payeur de la caisse des veuves et des orphelins, et ensuite un des lords de l'amirauté et de la trésorerie. Fox vota avec les ministres jusqu'en 1772; mais s'étant lié tout à coup avec les membres de l'opposition, et principalement avec Burke, se trouvant d'ailleurs absolument indépendant par la mort de son père, arrivée à cette même époque, il commença à devenir populaire, et reçut fort mal les remontrances que le ministre lui fit à ce sujet. Dans la discussion du bill, il chercha à exempter de prêter le serment du *test* une certaine classe de citoyens. Les ministres regardèrent cette opinion comme très coupable dans un lord de la trésorerie, et il fut destitué. Fox, pour se consoler de cette perte, se jeta dans la dissipation, et eut bientôt consumé son patrimoine. Il se lia alors de plus en plus avec les premiers membres de l'opposition, et se distingua surtout par son ardeur à défendre le droit réclamé par les colonies américaines de se taxer elles-mêmes. Il annonçait la perte qu'allait faire l'Angleterre. « Alexandre « le Grand, disait-il, n'aura pas » conquis autant de pays que » lord North aura eu le talent » d'en perdre dans une seule » campagne. » Après la session, il fit un voyage en France, où, ayant pressenti les intentions hostiles du cabinet de Versailles, il se confirma dans son parti d'opposition; pendant toute la guerre d'Amérique, il ne cessa de se prononcer contre les mesures qui tendaient à réduire les rebelles par la force des armes. Cette conduite, et un duel qu'il s'attira pour soutenir la cause de

l'opposition, lui acquirent toute la faveur du peuple; il en profita avec tant d'adresse, que lors de l'élection générale de 1780, il fut nommé, malgré le crédit d'une famille puissante et l'influence de la cour, représentant de Westminster. Cependant, l'opposition devenant de jour en jour plus formidable, la cour se vit obligée de former une nouvelle administration, sous la direction du marquis de Buckingham, et Fox fut élu secrétaire d'état des affaires étrangères. Ayant entamé des négociations avec lord North, il perdit un peu de sa popularité. Cependant il fut réélu secrétaire d'état. L'an 1783, le ministère conclut la paix avec toutes les puissances qu'il avait eu à combattre; et quoique North et Fox eussent hautement désapprouvé les préliminaires comme membres de l'opposition, il n'y fut cependant rien changé. Cette contradiction entre les discours et les faits nuisit à Fox dans l'opposition publique. Bientôt après la discussion fut amenée sur le fameux bill dont le principal objet était de priver la compagnie des Indes de sa charte, pour mettre entre les mains du ministère la nomination à tous les emplois. Fox prononça à cette occasion un discours plein d'éloquence et de logique, et qui est considéré comme le chef-d'œuvre de ce célèbre orateur. Malgré les efforts de Pitt et de Dunday, le bill passa dans la chambre des communes. Mais le roi, effrayé des succès de son ministère, réussit à faire rejeter le bill par la chambre haute. Cependant Fox avait perdu presque toute sa popularité; et si, à la nouvelle élection de Westminster, il réunit les voix nécessaires pour en être, on prétend qu'il ne les dut qu'à la sollicitation de plusieurs dames distinguées. (*Voyez* DEVONSHIRE.) La légalité de ses votes lui fut contestée, et il ne put l'établir qu'après des frais ruineux. Fox, en s'opposant aux taxes demandées par le ministère, recouvra la faveur populaire. Vers la fin d'octobre 1788, le roi Georges III eut une première attaque d'aliénation d'esprit. Fox voyageait alors en Italie. A peine eut-il appris cette nouvelle, qu'il partit en toute hâte pour Londres, et fit 500 lieues en neuf jours. Il reparut à la chambre des communes, et soutint avec force que la régence était dévolue de droit au prince de Galles; mais le roi se rétablit, et Fox perdit ainsi tout espoir de devenir ministre d'un prince dont il avait défendu les droits avec tant de chaleur. Atteint lui-même d'une maladie grave, il alla prendre les eaux à Bath, et à son retour, il attaqua de nouveau le ministère. Il combattit surtout, en 1790, le projet qu'avaient les ministres de déclarer la guerre à la Russie et à l'Espagne. Catherine II fut si satisfaite de cette opposition, qu'elle voulut faire sculpter son buste en marbre blanc, afin de le placer entre Démosthène et Cicéron. Lorsque la révolution française éclata, Fox la défendit avec chaleur : ce qui causa sa rupture avec Burke, dont il ne put jamais, ni par ses larmes ni par ses prières, reconquérir l'amitié. Il appuya la proposition de M. Wilberforce sur l'abolition de la traite des nègres. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il demanda qu'on agît en faveur de ce monarque. Cependant il s'opposa, en 1793, à la déclara-

tion de guerre contre la France. Cette opinion indisposa contre lui toute la chambre entière; d'un autre côté, le jeu et ses paris aux courses de chevaux avaient entièrement ruiné sa fortune. Depuis 1791, il combattit constamment le ministère; et, voyant ses efforts inutiles, il n'assistait plus que rarement aux séances; mais les murmures de ses partisans le forcèrent d'être un peu plus assidu. Le soir de l'anniversaire de sa naissance, les *Whigs* se réunirent dans une taverne pour le fêter. Les discours qui se tinrent dans cette assemblée ne ménageaient pas le gouvernement, et Fox lui-même porta un toast à *sa majesté* le peuple souverain. Cette conduite aigrit beaucoup la cour, et le roi raya de sa main le nom de Fox de la liste des conseillers privés. Fox se retira alors à la campagne, et ne reparut à Londres qu'en 1800, lors des ouvertures de paix faites par le gouvernement français. Il fut d'avis qu'on devait accepter ces propositions; mais les préliminaires de paix ne furent signés qu'après la retraite de Pitt du ministère, en 1801. Après la conclusion du traité d'Amiens, il partit pour la France, et fut très bien accueilli par le premier consul. Il profita de son séjour à Paris pour y puiser dans les archives du gouvernement les relations dont il avait besoin pour l'histoire des rois d'Angleterre, à laquelle il travaillait. Mais à peine eut-il quitté la France, que la guerre éclata de nouveau. Lorsque Pitt mourut, en 1806, Fox fut nommé premier ministre. Il rendit un hommage public aux talents et à l'intégrité de son rival; mais en même temps il combattit la proposition de lui accorder les honneurs funèbres. Fidèle à son système de terminer la guerre avec la France, il avait entamé une négociation à Paris, qui promettait d'heureux résultats, lorsqu'il succomba, le 13 septembre de la même année, à une hydropisie dont il souffrait depuis quelques mois. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, avec une pompe extraordinaire. Jamais la chambre des communes n'a compté parmi ses membres un orateur plus instruit et plus éloquent. Ses discours n'étaient qu'un composé de force et de logique relevées par toutes les beautés d'une éloquence mâle et nerveuse; il possédait surtout l'art d'analyser les arguments les plus compliqués, et d'éclaircir les questions les plus embarrassées. Lorsqu'il portait à une discussion tout le feu dont il était capable, il entraînait, il électrisait ses auditeurs, et les forçait, lors même qu'ils ne partageaient pas ses avis, à admirer l'énergie de son éloquence. Peu d'hommes avaient l'esprit aussi bien cultivé que lui : il possédait à fond les langues grecque et latine. On doit rappeler, à son honneur, les efforts qu'il fit pour faire adopter un système moins rigoureux envers les catholiques d'Irlande en 1798, et ensuite en 1803. Combien est-il à regretter que tant de qualités éminentes aient été ternies par une vie dissipée et des habitudes condamnables! Il dépensa son patrimoine du vivant même de son père, qui fut obligé plusieurs fois de payer ses dettes. Après la mort de ce dernier, il dévora en peu d'années la fortune considérable dont il avait hérité; et lorsqu'ensuite

il eut perdu ses places, il aurait été exposé à la misère, sans la générosité des whigs, qui se réunirent pour lui former un revenu de 3,000 liv. sterling. Il passait toutes les nuits au jeu. Lorsqu'il occupait une place dans l'administration, les commis étaient obligés d'aller lui porter les dépêches, qu'il signait d'une main, tandis qu'il tenait les cartes de l'autre. Fox était lié avec les plus grands hommes de l'Europe, qui s'honoraient de son amitié. Il passa les dix dernières années de sa vie à réunir les matériaux d'un ouvrage que la mort l'empêcha de terminer, c'est l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart, suivie de pièces originales et justificatives*, Londres, 1808, in-8°, traduite en français avec une *Notice* sur la vie de l'auteur, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage se fait remarquer par l'enchaînement des preuves et la régularité du plan.

FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus* (Sébastien), né à Séville, en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plustôt près du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires* sur le *Timée* et le *Phédon* de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

† FOY (Le comte Maximilien-Sébastien), lieutenant général, et député de l'Aisne, naquit à Ham, département de la Somme (Picardie), le 3 février 1775. Destiné à l'état militaire, il entra, dès l'âge de 15 ans (1790), à l'école de la Fére, comme aspirant au corps d'artillerie. C'était l'époque désastreuse de la France, où le roi Louis XVI avait déjà perdu une grande partie de sa légitime autorité. Nommé le 1er mars 1792 sous-lieutenant au troisième régiment d'artillerie, et lieutenant, en septembre de la même année, il fit, en cette qualité, les campagnes du Nord sous les ordres du général Dumouriez. La retraite des Français, de la Belgique, le ramena à Paris, où il obtint, le 1er septembre 1793, le grade de capitaine dans la 12e compagnie d'artillerie à cheval. Il se distingua dans les campagnes suivantes, sous les généraux Dampierre, Custines, Houchard, Jourdan et Pichegru, et revint de nouveau dans la capitale. C'était l'époque de la *terreur*. Révolté des excès qu'on commettait et qui remplissaient la France de sang et de deuil, il eut le courage de plaindre les malheureuses victimes de Robespierre, et de montrer hautement son horreur pour leurs bourreaux. Il laissa même apercevoir ses sentiments devant Joseph Lebon, et ce farouche proconsul le fit arrêter en juin 1794, et enfermer à l'abbaye. Son sort était décidé : il allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire, et de là traîné à l'échafaud, quand le 9 thermidor, amenant la chute de Robespierre, le rendit à la liberté avec d'autres compagnons d'infortune. Réinstallé dans son grade, il fit, avec honneur, les campagnes de 1795, 1796 et 1797, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et se signala plus particulièrement à l'assaut du

pont d'Huningue, au passage du Rhin à Diesheim. Ses exploits lui méritèrent d'être nommé chef d'escadron; en avril 1798, il passa à l'armée d'Angleterre, puis en Suisse, où commandait le général Schanenbourg. Il servit ensuite sous les ordres de Masséna, à l'armée du Danube, en 1799, et se distingua encore au passage de la Limmath. En 1800, il se rendit à l'armée du Rhin, en qualité d'adjudant-général, passa quelque temps après, et avec le corps du général Moncey, en Italie, pour se joindre à l'armée qui avait vaincu les Autrichiens à Marengo. Placé à l'avant-garde de l'armée d'Italie, où il commandait une brigade d'élite, pendant la campagne de 1801, il obtint de grands avantages sur les troupes autrichiennes, à Peri, à l'entrée du Tyrol, et fut nommé colonel du 5e d'artillerie à cheval. Il rejoignit son régiment à la paix d'Amiens; et, en 1803, après la rupture de cette paix, on lui confia le commandement des batteries flottantes destinées à la défense des côtes de la 16e division militaire. Devenu, en 1804, chef d'état-major dans son arme au camp d'Utrecht, il se trouva, en 1805, à la campagne d'Autriche, et commanda dans le Frioul, l'année suivante, l'artillerie du corps stationné dans cette contrée. Il fut envoyé, en 1807, à Constantinople, pour y commander 1200 canonniers, que Napoléon envoyait, comme auxiliaires, au sultan Sélim, contre les Russes et les Anglais. Lors de la révolution qui eut lieu à cette époque dans cette capitale, les cannoniers revinrent en France; mais le colonel Foy continua ses services dans la division turque qui défendit les Dardanelles. En décembre de cette même année 1807, il passa en Portugal, y fit la campagne de l'année suivante, et le 3 novembre, il fut nommé général de brigade, et commanda un corps jusqu'à la fin d'octobre 1810, qu'il obtint le grade de général de division. A la retraite de Salamanque, en 1812, il couvrit celle de l'armée, dont il prit le commandement en chef, sur le champ de bataille, et il eut plusieurs engagements avec l'ennemi, jusqu'aux bords du Duero. Dans cette même année, il commandait l'aile droite de l'armée de Portugal, et s'empara de Palencia, le 25 octobre. Par suite de cette prise importante, il effectua, quatre jours après, le passage du Duero à Tordesillas. Mandé en Biscaye, en 1813, à la tête de deux divisions, il assiégea Castro-Urdiales, battit les *guerrillas*, qui parcouraient ce pays, et, après la perte de la bataille de Victoria, le 21 juin, il parvint à réunir 20,000 hommes, avec lesquels il battit l'aile gauche de l'armée espagnole. Placé dans une forte position, à Tolosa, il la défendit pied à pied contre un corps bien supérieur au sien. Contraint à la retraite, il l'opéra avec ordre, et fut renforcer la garnison de Saint-Sébastien. Il eut le bonheur, dans l'inévitable échec qu'il avait éprouvé, de n'avoir laissé à l'ennemi, ni un homme, ni un canon, ni un fusil. A la bataille de Pampelune, et à Saint-Jean-Pied-de-Port, il était à la tête de la gauche de l'armée, et eut à essuyer plusieurs combats, au passage des Pyrénées, pour dé-

fendre la frontière française. Une blessure très dangereuse, reçue le 27 février 1814, l'obligea de quitter l'armée. Les alliés étant entrés dans Paris, cet événement y rappela les Bourbons, et amena la déchéance de Buonaparte, à laquelle le général Foy adhéra, ainsi que les autres chefs de l'armée française. Le roi Louis XVIII le nomma successivement inspecteur général d'infanterie de la 14e, puis de la 12e division militaire; il fut créé chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet; le 29, grand-officier de la Légion-d'Honneur; et il obtint, dans la même année, le titre de comte. Par malheur, le général Foy n'eut aucun égard à toutes ces distinctions, dont l'honora son souverain légitime; au retour de Buonaparte (le 20 mars 1815), au mépris de son serment, il se rangea sous les drapeaux de l'usurpateur. Dans la nouvelle guerre européenne qu'occasiona le départ forcé de Louis XVIII, le général Foy commandait une division d'infanterie, et fut blessé à la bataille de Waterloo, qui décida de nouveau du sort de la France. Après la rentrée du roi à Paris, il se tint à l'écart. Nommé en septembre 1819, député à la chambre élective, il siégea du côté gauche, et se montra toujours contraire aux ministres. Le général Foy était un des meilleurs orateurs de la Chambre. La clarté, la précision, l'éloquence, un style mâle, franc et entraînant, accompagné de connaissances variées, le rendaient un homme précieux pour son parti. Quelque exagérées que fussent par fois ses opinions sur les libertés publiques et sur la Charte, il faut avouer qu'il ne s'abandonnait pas à cette fougue imprudente, dont MM. Manuel et La-Fayette ont souvent scandalisé leurs collégues. Sa réputation, comme orateur, était parvenue à son plus haut point, lorsqu'il fut surpris par une maladie à laquelle avait contribué un travail trop assidu; et il cessa de vivre le 28 décembre 1826. Ses funérailles furent magnifiques, et même tumultueuses. Les gens du parti réunirent un concours immense qui accompagna son cercueil au cimetière du Père La Chaise: plusieurs orateurs, ses amis, prononcèrent sur sa tombe son éloge funèbre. Tous ses partisans se sont efforcés à immortaliser son nom par tous les moyens qui leur ont été possibles. Son portrait lithographié a été vendu et même distribué gratis. Ne laissant à sa femme et à ses enfants qu'un modique revenu de 8000 livres, les libéraux ont ouvert, en leur faveur, une souscription qui a produit près d'un demi-million, et lui ont rendu tous les honneurs que leur dictait moins le mérite réel de leur ami que leurs principes particuliers: c'était pour eux un moyen ou un prétexte pour les mettre en plein jour, avec tout le faste de la vanité et de l'orgueil. Les *Discours* du général Foy, débités à la Chambre des Députés, ont été publiés, par Baudouin, frères, 1827 (janvier), 2 volumes in-8°. Ils roulent sur toutes les matières relatives à l'administration et la politique, et sont rédigés avec un égal talent. On a aussi publié, par les soins de sa veuve et des nombreux amis du général, son *Histoire de la guerre de la Péninsule, sous Napoléon*, Paris, Baudouin, frères, 1827,

4 vol. in-8°. Cette histoire est précédée d'une longue introduction, qui se rattache aux événements de cette époque, et qui éclaircit plusieurs faits importants. Tout l'ouvrage est fort bien écrit; les faits sont exacts, et les détails intéressants. Le général y remplit avec honneur la double tâche de militaire expérimenté et d'écrivain habile.

FRA-BASTIEN, *Voyez* SÉBASTIEN.

FRACASTOR (Jérôme), naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut frappée par la foudre tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux-arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les pères; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue six ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu; mais lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poème intitulé *Syphilis, sive De morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. La versification en est riche et nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné, 1753, in-12, une traduction en français avec des *Notes*. Il nous reste plusieurs ouvrages de ce poète médecin. On les a recueillis à Padoue, en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville, 1718, in-8°. [Il avait été archiâtre du pape Paul III, qui l'honorait de sa bienveillance. Ses auteurs favoris étaient Plutarque et Polybe. Son poème de la *Syphilis* a eu plus de vingt éditions. Ses autres ouvrages sont : 2° *De stellis liber unus*, etc., 1535-1538, in-8°; 3° *De sympathia et anthipathia rerum*, etc., 1546, Lyon, 1550-1554, in-16, et in-8°; 4° *Fracastorius, sive de anima dialogus.*]

FRACHETTA (Jérôme), né vers 1560 à Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est *Il Seminario del libro de governi di stato e di guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du XVIIe siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une *Traduction italienne* du Poème de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'épicuréisme.

† FRA-DIAVOLO, ou *Frère Diable*, dont le véritable nom

est Michel Pozza, naquit à Itri, vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant long-temps les Calabres. Lorsque les Français envahirent le royaume de Naples, Fra-Diavolo prit le parti du roi, et leur fit la guerre. Le cardinal Ruffo, après avoir forcé, en 1799, les français à évacuer le royaume de Naples, lui obtint le pardon du passé et le brevet de colonel ou de chef de masse. Devenu tout à coup un autre homme, il ne s'occupa que de bien former sa troupe, fit la campagne de Rome, s'y distingua par son intrépidité, et obtint plusieurs récompenses. Lorsque les Français, sous la conduite de Buonaparte, eurent de nouveau occupé Naples, il fut chargé de réunir ses camarades, et il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui fit commettre quelques désordres dans cette ville, d'où il fut chassé par ordre du prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur. Après avoir erré quelque temps dans la Calabre, il se rendit à Palerme, où il prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sydney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra sur son passage tous les malfaiteurs détenus dans les prisons, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, et parvint à s'échapper; mais il fut trahi par un paysan, arrêté à Saint-Severino, et conduit à Naples, où il fut exécuté le 6 novembre 1806, sur la place du marché, en présence d'une foule immense.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles lettres, naquit à Paris le 28 août 1666. Les pères La Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que les supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au *Journal des Savants*, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poème sur la philosophie de ce Grec, intitulé l'*Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère; leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient, ou la vanité, ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction. (*Voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc.) Ce poème et les autres poésies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le *Recueil* de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet et d'autres savants illustres avaient été ses amis; mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos, et son enthou-

siasme par trop philosophique, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut le 24 août 1724. Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs Traités de morale solidement écrits : 1° *Nouveaux Essais de morale*, in-12; 2° *Traité de la vocation chretienne des enfants*; 3° *Conversations morales sur les jeux et les divertissements*; 4° *Traité de la confiance en Dieu*.

FRANC (Martin Le), prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la Rose) intitulé *Le Champion des dames*. Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1539, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in 4°.

FRANC (Jean-Jacques Le), marquis de Pompignan, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie française, etc., né à Montauban en 1709, s'est fait un nom très distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'était nourri de tous les sucs de la saine antiquité, et avait puisé dans les mêmes sources où s'étaient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J.-B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues que l'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étaient familières à Lefranc de Pompignan : il y joignait la connaissance de l'italien et de l'anglais. On peut dire sans craindre d'être démenti par tout connaisseur impartial, que M. de Pompignan est le poète français qui approche le plus de J.-B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophètes. Quoiqu'un grand poète, descendu de sa sphère pour sacrifier à sa passion, et se montrer le *plus petit des hommes*, ait dit : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche*, cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de la beauté de l'Ode où Isaïe nous peint les *ombres hautaines des souverains de l'Égypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu*; et de plusieurs autres, remplies d'expressions nobles, d'idées vastes et sublimes. Partout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J.-B. Rousseau. La Harpe, digne appréciateur du mérite de M. de Pompignan, et qui ne partageait pas sur cet écrivain la haine aveugle de Voltaire, a recommandé à l'admiration publique l'Ode fameuse *sur la mort de J.-B. Rousseau*, qui étincelle des beautés les plus sublimes, et qui suffirait seule à la gloire de son auteur, si l'immortalité ne lui était d'ailleurs assurée à tant de

titres. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui aient paru sur le théâtre français. Son *Voyage de Languedoc*, plein d'agrément, de variété et d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont et de Chapelle du côté de la naïveté et de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse et la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa *Traduction* des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi lorsqu'il parut, mais presque entièrement tombé dans l'oubli depuis que Delille a fait paraître la sienne. Sa *Traduction* d'Eschyle et de quelques *Dialogues* de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser; peu d'écrivains ont mieux gardé les règles de la traduction, et mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné en 1784 ses *Œuvres complètes*, Paris, 6 vol. in-8°, très belle édition. On souhaiterait qu'il eût fait un choix et qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide, des bagatelles qui ne peuvent en rien y contribuer. On est surtout fâché d'y trouver la *Prière universelle*, pièce remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglais qui l'imprimèrent à son insu, et que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avait jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme; et en général, il est difficile de savoir allier mieux qu'il ne l'a fait le génie avec la religion, avec le respect des mœurs, et les égards dus à l'honnêteté et à la décence. On chercherait en vain dans ses *Epîtres* et dans ses *Discours philosophiques* ce ton d'aigreur et de cynisme qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions, cet appareil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination, et laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force et de lumière, des leçons de morale, des règles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poète y débite, est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Epître* sur la décadence de la littérature française, on y reconnaîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera surtout un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté et du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie et des mœurs, et défendre la foi de ses pères, sans que ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise et l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une si belle cause. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion et des mœurs, égayant ses dernières années par de con-

pables facéties, et rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu le courage d'exposer, en pleine académie, les sentiments d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appelé *le dernier des Romains*. Il mourut dans son château de Pompignan, le 1er novembre 1784. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Près de Rousseau le Franc est au sacré vallon
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon,
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi :
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres*, qui sont en très grand nombre, ne sont pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, dit l'abbé » Maury dans un *Discours*, où » d'ailleurs il ne lui a pas rendu » assez de justice, semble amollir son style, et s'attendrir au » nom de l'amitié, dont il a la » cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes. Ce qui, » dans l'art d'écrire, lui a le » moins coûté, sera peut-être ce » qui honorera le plus sa mémoire, et il aura ce trait de » ressemblance avec le chancelier d'Aguesseau, dont il fut » chéri et estimé, que ses *Lettres* seront un des plus beaux » monuments de ses travaux et » de son génie. » [Le Franc vint à Paris à l'âge de vingt-deux ans, pour faire représenter sa tragédie de *Didon*, imitée de Métastase. Un *Discours* qu'il prononça dans l'intention de remédier aux abus, et en faveur du peuple, le fit exiler. En 1745, il fut nommé premier président de la Cour des aides de Montauban. En 1756, il adressa une lettre au roi, toujours en faveur des malheureux; mais elle ne fut point goûtée, et resta sans réponse. Malgré les devoirs de son état, il s'occupait toujours de littérature, et fit quelques heureuses versions d'*Hésiode*, *Pindare*, *Ovide*, *Horace*, etc. Il avait établi, dans sa ville natale, une académie à l'instar de celle des *Jeux floraux*, qui compta dans son sein des membres distingués. Ayant sollicité pour entrer à l'académie de Paris, il y fut reçu en 1766. C'est de cette époque que commencent les désagréments qu'il eut à endurer le reste de sa vie. Ennemi déclaré des philosophes, il les avait déjà, dans un de ses opéras, représentés sous le nom de *Prométhée*, qui, en voulant éclairer les hommes, les affranchit du respect qu'ils doivent aux dieux. Voltaire, qui naguère l'avait comblé d'éloges, n'oublia pas cette application. Dans son Discours de réception à l'académie, dont plusieurs membres professaient la philosophie du jour, Le Franc se prononça contre leur funeste doctrine, avec l'énergie qui caractérise tous ses écrits; dès lors ce fut un déchaînement général contre celui qui osait manifester une opinion différente de celle du patriarche et des apôtres de cette philosophie; Voltaire donnait l'exemple dans ses pamphlets, que, chaque semaine, il expédiait de Ferney; il introduisit aussi Le Franc dans la préface de sa comédie des philosophes. Abreuvé du fiel que distillaient sur lui ces hommes qui se disaient les *seuls tolérants*, Le Franc ne parut plus à l'académie; et fuyant le monde, il se retira à Pompignan, où il mourut. Quelques moments avant d'expirer, il dit, en vrai chrétien : « Je-

» pardonne de bon cœur, sans » restriction, et dans la plénitude de mon âme, à toutes les » personnes qui m'ont si amèrement affligé. »]

FRANC DE POMPIGNAN (Jean-Georges Le), frère du précédent, né à Montauban, le 22 février 1715, évêque du Puy, en Velay, en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris, le 30 décembre 1790, après avoir long-temps servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, et éclairé par ses savants écrits, dont les principaux sont: 1° *Questions diverses sur l'incrédulité*, in-12; ouvrage très bien écrit, quoique d'une manière un peu prolixe, et plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1° s'il y a beaucoup de véritables incrédules; 2° quelle est l'origine de l'incrédulité; 3° si les incrédules sont des esprits forts; 4° si l'incrédulité est compatible avec la probité; 5° si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. 2° *L'Incrédulité convaincue par les prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accomplissement des prophéties, dans l'exposition claire et précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, et met la vérité de la religion dans le plus grand jour. 3° *La Religion vengée de l'incrédulité, par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions et les absurdités que renferment leurs systèmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin pour les terrasser que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, et il en fait résulter le triomphe le plus complet et le plus glorieux pour la cause qu'il défend. 4° *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve, contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, du gouvernement, des affaires et de société. 5° *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édition. On y retrouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ses ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siége de Vienne: il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle, dans ce qu'on appelait mal à propos l'*assemblée nationale de France*; mais il est à croire qu'il ne prévoyait pas jusqu'où les choses seraient portées. « Trop » bon, dit l'abbé Barruel, pour » soupçonner à quoi tendaient » ceux qui ont abusé de sa fai- » blesse, il se laissa entraîner » par ce parti, qui le fit, pour » quinze jours, président de l'as- » semblée; ce qui lui valut en- » suite le ministère de la feuille. » Il fut à la cour ce qu'est un » honnête homme qui dit son » avis, mais qui, sans nerf et » sans vigueur, se contente de » gémir, de pleurer, quand il » voit prévaloir des desseins per- » nicieux à l'Église. Il fut un de » ces hommes qui, par crainte » du bruit, n'osent pas même » souffler quand l'ennemi est » aux portes; qui se rangent » même sous ses bannières, sous » prétexte de l'engager à faire

» moins de mal; il lui en a coûté, je ne dirai pas des remords, » mais des larmes amères qu'il » ne répandait même qu'en secret et en présence de ses amis. » Il avait peur qu'on ne sût aux » Jacobins qu'il avait pleuré sur » les maux de l'Église. Il est mort » pour avoir étouffé sa douleur. » Bossuet l'eût exhalée; et la » cour et la ville et nos législa» teurs auraient su que la peur » n'étouffe pas la voix des Chry» sostôme devant les précur» seurs du schisme et de l'héré» sie. Bossuet n'eût pas tenu » sous le boisseau ce trait de » lumière échappé depuis long» temps à Rome, sur la constitu» tion prétendue civile du clergé. » Je le sais de ceux-mêmes qui » ont vu et lu la Lettre du pape » à M. de Pompignan (1). Elle en » disait assez pour décider notre » opinion sur cette malheureuse » constitution du clergé. La po» litique l'a tenue secrète; je » reproche à cette politique les » serments de tous ceux que la » manifestation du Bref adressé » à M. de Pompignan en aurait » détournés. Nous souhaitons que » Dieu ne fasse pas au prélat mort » le même reproche. La peur ex» cuse tout, mais c'est la peur » même qui a besoin d'excuse, » et Dieu seul connaît celles qui » peuvent la rendre pardonnable » dans un prêtre. »

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, naquit en 1648. Il fut l'élève du Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue

FRANC-FLORE. *Voyez* FLORE (François).

FRANCHI (Nicolas), ou plutôt NICOLO FRANCO, poète satirique, né à Bénévent vers 1509, fut l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivants et les morts, et en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin* est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Ghilini dit qu'il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se dechaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les pères du concile de Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui: 1° plusieurs *Sonnets* sur l'Arétin, qui furent imprimés avec la *Priapea*, 1548, in-8° de 225 pages; 2° *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé en 1777 la *Vie* de Nicolo Franco, ou *Les Dangers de la satire*, Paris, in-12. [Les autres ouvrages de ce libelliste sont: 3° *Il tempio d'amore*; 4° *Le Pistole* (Épîtres) *volgari*; 5° *Dialogo sulla belloezza*].

FRANCHI (Vincent), président du conseil royal de Naples sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601 à 70 ans, a publié: *Decisiones sacri regii consilii neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI (François), né en 1495 à Cosenza, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger,

(1) Cette lettre ne fut trouvée dans les papiers de M. de Pompignan qu'après sa mort. Cependant il n'est rien de plus vrai que cette excuse des prêtres assermentés, fondée sur le silence prétendu du souverain pontife sur la constitution *civile* du clergé. L'auteur de cette note atteste avoir entendu dire à beaucoup de prêtres qu'ils n'avaient prêté serment que parce que le saint-père avait refusé de répondre. Si ces mêmes ecclésiastiques ont persisté depuis dans leur serment, c'est qu'un abîme en appelle un autre.

et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. On trouve les meilleures pièces de Franchini dans les *Carmina illustrium poetarum italorum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de J. Gruter.

FRANCIA (François Raibolini, dit le), peintre bolonais, mort le 7 avril 1533, à 68 ans, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de sainte Cécile, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie, dégénérée en désespoir, occasiona sa dernière maladie et sa mort. [On voit dans le musée de Paris un tableau de Francia, représentant *Joseph d'Arimathie, St.-Jean et les trois Maries.*]

FRANCISQUE, peintre. *Voy.* MILE.

FRANCIUS (Pierre Franz, plus connu sous le nom de), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam sa patrie, né le 19 août 1644, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1703, à 59 ans. On a de lui : 1° un *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce recueil contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation; des églogues, des élégies et des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes. 2° des *Harangues*, 1705, in-8°; 3° Des *OEuvres posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK, ou FRANK DE FRANKENAU (George), médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poète couronné* à Iéna : il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller aulique. L'empereur Léopold y ajouta celui de comte palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Flora francica*, in-12; 2° *Satyræ medicæ*, in-4°; 3° plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de *Manuscrits* qui méritaient de voir le jour. L'académie léopoldine, celle des Ricovrati de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étaient associé. Il mourut le 16 juin 1704, à 61 ans.

FRANCK (Auguste-Herman), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Écriture sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium philobiblicum*. Devenu ministre à Erfurt, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiraient ses sermons lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états : il s'y rendit, et il fut professeur de grec et des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avait, en 1727, 2196 jeunes

gens, et plus de 130 précepteurs. On y donnait à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. On prétend qu'elle est déchue aujourd'hui, et que l'empirisme et les charlataneries d'un certain Basedow ont beaucoup contribué à lui faire perdre sa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : 1° des *Sermons* et des livres de dévotion, en allemand; 2° *Methodus studii theologici;* 3° *Introductio ad lectionem prophetarum;* 4° *Commentatio de scopo librorum veteris et novi Testamenti;* 5° *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ;* 6° *Observationes biblicæ.* Les préjugés de secte qui réglaient les jugements de l'auteur ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK (Simon), né à Jemmappe près de Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musæ leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un *Poème épique* sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très beaux vers. Il a été réimprimé à la suite de *la Vie* de l'apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios seculi nostri scriptores.* Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avait contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus...... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

> Manibus date lilia plenis,
> His saltem accumulem donis, et fungar inani
> Munere.
>
> Æneid. VI.

FRANCKENBERG (Abraham de), seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirtze, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagants, en latin et en allemand, remplis des rêveries des boehmistes, 1° Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte; 2° *Vita veterum sapientium;* 3° *Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

† FRANCKENBERG (Jean-Henri-Ferdinand de), cardinal et archevêque de Malines, né, le 18 septembre 1726, à Glogau, en Silésie, fit ses études chez les jésuites, et fut envoyé ensuite à Rome, au collége germanique, pour y suivre les cours de théologie et de droit canon. Il prêcha devant Benoît XIV, et se distingua de bonne heure par son goût pour la piété, et par son exactitude à remplir les devoirs de l'état ecclésiastique. Il fut successivement chanoine de Breslau, grand-vicaire de Goritz, doyen de la collégiale de Toussaint à Prague, puis de celle de Buntzlau, en Silésie. Marie-Thérèse, dont il était sujet, le nomma, en 1759, à l'archevêché de Malines, vacant par la mort du cardinal d'Alsace. Le nouveau prélat se rendit de

suite dans son diocèse et se livra aux fonctions de l'épiscopat. Chaque jour il se levait à cinq heures du matin, célébrait les saints mystères, joignait la méditation au travail et au soin de son troupeau. Ses réglements pour son clergé, ses exhortations à ses séminaristes, l'habitude où il était de prêcher souvent, son assiduité aux offices, ses visites pastorales, tout chez lui montrait autant de zèle que de piété. Le 1er juin 1770, Pie VI le nomma cardinal. Jusqu'en 1780, son administration à Malines fut calme et heureuse; mais, après la mort de Marie-Thérèse, Joseph II voulant mettre à exécution ses projets de réforme, des édits, aussi contraires au bien de la religion qu'au repos de l'état, se succédèrent rapidement et devinrent l'objet de fréquentes réclamations du cardinal en faveur des droits de l'Église. Mandé à Vienne, en 1787, pour rendre compte de sa conduite, il parla avec respect, mais avec liberté, et obtint de retourner auprès de son troupeau. On avait espéré que Joseph abandonnerait ses projets; mais ce prince se roidit contre les obstacles, et les édits se multiplièrent. Des séminaires généraux furent créés et rencontrèrent dans les Pays-Bas une vive opposition; le cardinal porta, en 1789, un jugement doctrinal sur l'enseignement des professeurs, qu'il déclara être répréhensible sur plusieurs points. Bientôt d'autres innovations soulevèrent tout le pays, et Joseph II mourut avec la douleur d'avoir vu son autorité méconnue et ses troupes chassées de la province. Son successeur ayant rétabli les choses sur l'ancien pied, la tranquillité revint peu à peu, et les évêques furent des premiers à donner l'exemple de la soumission; mais de nouveaux orages éclatèrent bientôt sur la Belgique. Dumouriez y fit une invasion à la fin de 1792, et ses troupes s'y livrèrent à des violences et à des désordres déplorables. Le cardinal de Franckenberg se tint caché pendant quelques mois; on saisit ses biens, et il ne recouvra le repos que pour bien peu de temps. Les Français, chassés des Pays-Bas en mars 1793, y rentrèrent en force dans l'été de l'année suivante. Le cardinal se réfugia en Hollande; la peine qu'il éprouvait d'être séparé de son troupeau le porta, en 1795, à revenir à Malines, quoique l'esprit du gouvernement français ne lui présageât que des persécutions. Les biens et les maisons de l'archevêque avaient été envahis, et on lui avait promis en dédommagement une pension de 6000 francs, qui ne lui fut jamais payée. Le cardinal se logea dans son séminaire, et y vécut au milieu des privations et des angoisses. En 1797, ayant refusé le serment de *haine à la royauté*, il fut déporté à Emmerick, de l'autre côté du Rhin, et y demeura chez les religieux *trinitaires*. Après son départ, son diocèse fut en proie à une persécution terrible; les décrets de déportation tombaient de toutes parts sur les prêtres fidèles. Les uns étaient entassés et conduits à la Guiane ou à l'île de Rhé; les autres, obligés de fuir et de se cacher. Le directoire avait juré d'étouffer la religion dans ce pays, où elle avait été long-temps si floris-

sante. Le séjour du cardinal à Emmerick déplaisait encore à ses ennemis; on obtint un ordre du roi de Prusse pour le faire sortir de cette ville et de tous ses États. Le vénérable prélat se retira, en 1801, à Berken, qui appartenait encore à l'archiduc, électeur de Cologne et évêque de Munster; et c'est de là qu'il envoya la démission de son siége, en novembre 1801, conformément à la demande de Pie VII. L'année suivante, il alla s'établir, à Bréda, sur le territoire hollandais. Le cardinal Consalvi l'invita au nom du pape à se retirer à Rome, mais le vieillard pria le saint-père de le dispenser d'un si long voyage à son âge, et accepta, la pension de 3000 florins que le pape lui offrait, et dont il ne toucha que le premier quartier. Livré entièrement aux exercices de piété, et modèle de résignation et de patience, il avait célébré la messe le 8 juin 1804, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut trois jours après, dans de vifs sentiments de religion, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Le vicaire apostolique de Breda, M. Van-Dougen, dans la maison duquel il était mort, lui rendit les honneurs funèbres, et des services furent célébrés pour lui à Malines et dans son ancien diocèse. Une *Notice* ou *Éloge* nécrologique fut publiée dans le même temps; mais on a suivi principalement pour cet article le curieux ouvrage du docteur Van de Velde, intitulé *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8°. L'auteur y cite beaucoup de faits, de pièces et de mandements, à la fois honorables pour le cardinal et intéressants pour l'histoire de l'Église; il y trace ensuite l'éloge d'un prélat aussi sage que courageux, et qui, successivement en butte aux tracasseries d'un prince inquiet et aux proscriptions des révolutionnaires, montra toujours un zèle réglé par la prudence, et une constance supérieure à toutes les traverses.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsick en 1661, mort dans cette ville le 26 août 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont: 1° une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorf*; 2° *Vie de la reine Christine*; 3°. *Histoire du* XVIe *et du* XVIIe *siècles*; qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, à l'âge de 44 ans, fut professeur de la chaire du droit de la nature et des gens; il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations: entre autres, 1° *De collatione bonorum*; 2° *De juribus Judæorum singularibus in Germania*; 3° *De thesauris*, etc., etc.

FRANCKLIN (Benjamin), né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre en 1706, mort à Philadelphie en Amérique, le 17 avril 1790, dans la 85e année de son âge; de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savants et parmi les politiques. Il rectifia les conducteurs ou paratonner-

res, adoptés aujourd'hui dans toute l'Europe. Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savants, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet; que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Son projet d'appaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète. On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et ce fut à ce titre que l'assemblée nationale de France décerna un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Lors des premiers symptômes de la révolution américaine, il proposa au congrès des mesures conciliatrices, mais on le traita de royaliste. Il vint en France en 1776, pour suivre les négociations de Deane, et détermina cette puissance à déclarer la guerre aux anglais. « Guerre, » dit un écrivain français, entre» prise contre toutes les règles » de la vraie politique autant » que de la justice; guerre aussi » follement conduite que légè» rement engagée; guerre où la » nation fut réduite à se regar» der comme triomphante quand » elle n'avait pas été battue, et » elle n'eut pas toujours cette » étrange gloire; guerre qui, » en ôtant à nos rivaux des do» maines immenses en étendue, » où leurs forces et leur com» merce s'extravasaient *avec plus* » *de faste que d'utilité réelle* » pour eux, leur en a rendu » bien plus que l'équivalent, » puisqu'une paix plus humi» liante qu'avantageuse pour » nous a été suivie d'un traité » de commerce désastreux; ex» travagant dans plusieurs de ses » dispositions, ruineux dans » toutes, et dont on croirait que » l'objet a été d'indemniser l'An» gleterre des pertes qu'elle avait » faites en Amérique, de lui as» surer en Europe, sur la Fran» ce, les tributs qu'elle ne pou» vait plus retirer dans l'autre » continent. » Dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore qu'apprenti imprimeur, afin de pouvoir s'acheter des livres, il ne vivait que de légumes. Son sort s'améliora par la protection de sir Keltz, gouverneur de la province, qui le mit à la tête d'une imprimerie. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction à Voltaire pour son fils. Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin, imprimeur
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure),
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même n'est pas perdu,
car il reparaîtra un jour
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition
revue et corrigée
par l'auteur.

On peut consulter sur la vie de cet homme extraordinaire les *Mémoires de sa vie privée, écrits par lui-même et adressés à son fils*; ils ont été traduits en français, Paris, 1791, in-8. M. Ginguené, dans une édition qu'il a

donnée de la Science du bon homme Richard, a mis en tête un abrégé de la Vie de Francklin, suivi de son interrogatoire devant la chambre des communes, Paris, an 11, in-12, avec cette épigraphe attribuée à Turgot :

Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

† FRANCO (Antonio), Portugais, né en 1662 à Montalvas (province de l'Alentejo), entra dans la société des jésuites à l'âge de 15 ans, où il mérita bientôt, par sa piété et ses talents, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, il contribua à la gloire de la société, en faisant connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Le père Franco mourut à Evora le 3 mars 1732. Parmi les ouvrages, soit en latin, soit en portugais, qu'on a de ce religieux, on distingue: 1° *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitania, complectens sacras memorias illustrium virorum qui virtutibus, sudoribus, sanguine, fidem, Lusitaniam et societatem Jesu in Asia, Africa, America et Europa felicissime exornarunt*, Vienne, 1720, in-4°; 2° *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania, ab anno* 1540, *usque ad annum* 1725, Augsbourg, 1726, in-fol.; 3° *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesu em Portugal*, 2 vol. in-fol.; 4° *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans ce dernier ouvrage, resté inédit, sont rangés par ordre chronologique les événements les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal. 5° une *Syntaxe abrégée en langue portugaise*; 6° une *Traduction* en la même langue de l'*Indiculus universalis* du père de Pomey. (*Voy.* Pomey.)

FRANCO. *Voy.* Franchi.

FRANÇOIS d'Assise (Saint) naquit à Assise en Ombrie, l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême, mais depuis on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique, et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement: mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint-Jean de Latran, qui paraissait s'écrouler, il le fit rappeler et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des bénédictins l'église de Notre-Dame-de-la-Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Frères-Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lors

qu'il entrait dans quelque ville on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au-devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219, il se trouva près de 5000 frères-mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III, une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairait, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de répondre : « Tâchons de gagner » les grands par l'humilité et par » le respect, et les petits par la » parole et le bon exemple. Notre » privilége singulier doit être de » n'avoir point de privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Église, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insouciants sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la vérité de la religion chrétienne; le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le Tiers-Ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différents enfants, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Appenin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, nº 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, récollet, dans la *Vie* de Saint-François, Paris, 1734, et 1736, réfute très bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut deux ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, était les mots *Deus meus est omnia*. « Paroles » d'un sens sublime et profond » (dit un philosophe chrétien) : » Dieu est tout, quitter tout pour » lui, c'est ne rien quitter, puis» que tout se retrouve en lui émi» nemment. » Le ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à la règle, à peine fut-il mort qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capu-*

cins, des *Observantins*. Ces enfants du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de Saint-François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leur vertu, a donné à l'Église cinq papes et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Église et qu'il continue de rendre dans les pays où il est conservé sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Église, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme; et quoique l'Église l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter Fleury, ne se sont pas assez écartés de ces erreurs. «Quelle qu'ait été la vertu des solitaires d'Égypte, dit un agiographe, et le zèle pour leur sanctification personnelle, il serait déraisonnable de vouloir en faire une règle complète et adéquate pour des religieux qui, sans professer la même austérité, se dévouent à l'instruction des fidèles, à la défense de la foi, aux combats contre les hérétiques. Si leur vie est moins éclatante en mortification, elle est par fois plus édifiante en fait de docilité, d'humilité et d'orthodoxie : car l'on n'ignore pas avec quelle facilité plusieurs de ces solitaires se sont laissé entraîner dans diverses hérésies, et avec quelle obstination ils y ont persévéré : et de nombreux monastères y persévèrent encore aujourd'hui.» On lit dans les ouvrages de saint Jérôme un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce père. « *Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultus mei comederem panem, et ventris opus sollicita mente pertractarem, nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur.... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum, spiritualia hæc et mansura bona suscipite.* (*Secunda præf.* in lib. Job.) (*Voyez* saint CLAUDE, SAINT-AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT). La meilleure édition des deux *Règles du saint patriarche* et de ses *Opuscules*, est celle du P. Jean de La Haye, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. Le P. Chalippe, récollet, a donné sa *Vie*, Paris, 1728, in-4°, et 1736, deux vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE (Saint) fondateur de l'ordre des Minimes, naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa

une cellule dans le roc. Sa réputation de sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *Ermites de saint François*, mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de *Minimes*. Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle, approuvée par le pape Alexandre VI et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très jaloux de tenir son rang, alla au-devant de lui, et se prosterna devant l'humble religieux: « Vous » étiez alors, ô mon Dieu, connu » dans le monde (s'écrie à ce sujet un orateur célèbre), et les » cours des princes n'étaient pas » des lieux inaccessibles à votre » grâce ni à la piété chrétienne, » puisque vos serviteurs y étaient » si honorablement traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine, au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-Homme*, que les courtisans de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'Evangile, avec ce qu'ils appellent *bonhomie*. Le P. Hilarion de Coste a donné sa *Vie* sagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER (Saint), surnommé *l'Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Montmartre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi du Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1551. De Goa, où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, et dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence, et la Providence renouvela plus d'une fois en faveur de ces nouvelles Églises, les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme » bien court (dit l'abbé Bérault, » quand il n'eût soumis qu'une » nation au joug de l'Evangile! » Mais s'il a établi la foi dans cin» quante-deux royaumes plus ou » moins étendus, s'il a arboré » l'étendard de la croix dans trois » mille lieues de pays, s'il a bap» tisé de sa main près d'un mil-

» lion tant de Sarrasins que d'idolâtres, s'il a procuré à l'Eglise plus de nouveaux sujets que les fameux hérésiarques de son siècle n'ont fait de déserteurs et d'apostats, ne peut-on pas dire que la rapidité des conquérants les plus mémorables n'égala point la sienne, et que s'il eût rempli la mesure commune de la vie humaine, le monde entier, pour son zèle, plutôt que pour leur valeur, eût été un champ étroit? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public. (*Voyez* la relation de M. Cicala, et sa *Vie* imprimée à Liége, pag. 22.) Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestants mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit qu'*on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes*. Richard Hakluit, au second tome des Navigations de la nation anglaise, en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme*. Baldéus, dans son Histoire des Indes, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que *les dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de J.-C., étaient si éminents, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer*. Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer*. Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire : aussi le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera-t-il toujours propre à l'Eglise catholique; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir longtemps les apparences, moins encore en renouveler les effets : et pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contents d'enseigner commodément dans les brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans et sauvages. On a de saint François Xavier : 1° 5 livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8°; 2° un *Catéchisme*; 3° des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les pères Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, l'autre en français. Celle-ci a été réimprimée à Liége, en 1788, avec divers Opuscules de littérature et de piété. Depuis, il en a été fait en France plusieurs éditions. On a de M. Dulard une épopée intitulée la Xavériade ou Apostolat de saint François-Xavier, un peu froide, mais pleine de grandes idées; il y en a une autre en latin. (*Voy.* FRANCK.)

FRANÇOIS DE BORGIA (Saint), duc de Gandie, où il naquit en

1510, et vice-roi de Catalogne, jouissait de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'étoit réellement le corps de cette princesse qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il véeut en saint au milieu de la cour, et après la mort de la duchesse son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Les honneurs le poursuivirent dans sa retraite; de riches évêchés, le cardinalat et d'autres dignités lui furent offerts à plusieurs reprises, et après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces, et rendu de grands services à l'Église. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes chrétiens contre les infidèles, avança sa mort; ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme d'une mortification extraordinaire. Sainte Thérèse, qui l'appelait un *saint*, recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de Saint-Juste, et lui répéta ce qu'il lui avait confié long-temps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde; et que dès lors il en avait conçu la résolution : anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince. (*Voyez* VESAL.) Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs *Ouvrages* traduits de l'espagnol en latin par le P. Alphonse Deza, jesuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa Vie, publiée, en français, in-4°, par le P. Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES, (Saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, le 21 août 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévot d'Anneci, ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Église plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602, qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait : *Il n'y a point d'hérétique que je ne puisse convaincre, mais il faut s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir.* Un jour nouveau brilla sur le diocèse de Genève dès que François en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua, l'an 1610, l'ordre de la Visitation, conjoin-

tement avec la baronne de Chantal (*Voyez* ce nom), qui en fut la 1re supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêche en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse, pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur digne des premiers siècles de l'Église, L'an 1662, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans. Saint François de Sales était une de ces âmes tendres et sublimes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées par le ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rendent délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : 1° *Introduction à la vie dévote*. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être exercée dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle du Piémont. 2° Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, jésuite, en 3 vol., et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. 3° des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa *Vie*, élégamment écrite par l'abbé Marsollier en 2 vol., et son Esprit, par Le Camus, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à 1 vol. in-8°, plusieurs fois réimprimé. [Il existe une édition nouvelle et complète des œuvres de saint François de Sales, Paris, vol in-8°.]

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, et d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans. A l'âge de douze ans, il vint à la cour de Vienne où il fut élevé sous les yeux de Charles VI. En 1729 il succéda à son père, et prit possession de ses états. Il vint en France rendre hommage à Louis XV, pour le duché de Bar. François Ier voyagea ensuite en Angleterre, en Italie et en Allemagne. Le roi Stanislas Leczinsky ayant été obligé de céder le trône de la Pologne à son concurrent Auguste III, de Saxe, Louis XV stipula un traité avec le cabinet de Vienne, par lequel il fut convenu

(en 1735) que le duc François céderait à Stanislas les duchés de Lorraine et de Bar, et obtiendrait en échange la Toscane à la mort de Jean-Gaston dernier rejeton des Médicis. Celui-ci étant mort en 1735, François prit possession de la Toscane, qu'il gouverna paternellement, et il épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI, etc. (*V.* ce nom.) Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, electeur de Bavière, qui mourut 5 ans après à Munich, en janvier 1745. François fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, elle fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états. Il établit à Augsbourg une *Académie de beaux-arts ;* il avait aussi (en 1745) fondé à Pistoie une académie de belles-lettres. [François Ier laissa en mourant un trésor de 157 millions de florins. Ce prince avait l'âme noble et généreuse ; mais il aimait l'argent. Pendant quelque temps, il afferma, avec deux banquiers, les douanes de Saxe.]. Il mourut subitement le 18 août 1765, à Inspruck, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme ce malheur arriva au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air de la salle de spectacle, où l'on sait qu'il est plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces princes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance, et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François Ier. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur de n'être pas compromise par le bavardage des faux savants ?

FRANÇOIS Ier, roi de France, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac le 12 septembre 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, et descendait, ainsi que Louis XII de Louis, duc d'Orléans, second fils de Charles le Sage, et était petit-fils de Valentine de Milan. Il prit avec le titre de roi de France celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du Mont-Genèvre et du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie ; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables ; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura

deux jours, le 13 et le 14 de septembre 1515. François Ier ne perdit point de son sang-froid pendant cette action, aussi longue que meurtrière : il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disait, des 18 batailles où il s'était trouvé, *que c'étaient des jeux d'enfants*, mais *que celle de Marignan était une bataille de géants*. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de 10,000 de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Maximilien Sforce en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français : le pape Léon X, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique Sanction*, il conclut, le 14 décembre 1515 le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlements ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant à s'en plaindre, puisque la 3e partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; les parlements ne faisaient pas attention que François Ier, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables; et ils oubliaient sans doute la maxime très raisonnable comme très catholique, que tous les chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége : « Maxime si peu » contestée, dit un jurisconsulte » de ce siècle, que le concile de » Bâle, en proposant l'abolition » des annates, demandait en » même temps un moyen de les » suppléer, et de donner au sou» verain pontife, administrateur » de l'Eglise universelle, les se» cours nécessaires à un gouver» nement si vaste et si composé. » Febronius lui-même, cet ar» dent adversaire des pontifes » romains, convient que les an» nates sont une rétribution lé» gitime, et fondée sur des vues » et des fins très sages. Et quand » on sait que tout le produit des » annates et autres droits quel» conques, attachés aux expédi» tions romaines, ne vont an» nuellement, pour toute la » France, qu'à 500,000 liv., on » ne peut comprendre les cla» meurs qui se sont élevées sur » ce mince objet qu'en en cher» chant la source dans la haine » de Dieu et de son culte. » L'année suivante, en 1516, Charles-Quint, qui n'était alors que roi d'Espagne, et François Ier signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un l'ordre de la Toison-d'Or, et l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles, plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur le roi de France, malgré les 400,000 francs que celui-ci dépensa pour s'attirer des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour long-temps.

Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presqu'au même temps. Il fut plus heureux en Picardie; il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places : mais il perdait d'un autre côté le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon, qui, par suite de la haine que lui portait la mère du roi, et des persécutions qu'elle lui fit éprouver, se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1552, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gênes. Le connétable de Bourbon, secondé par Ant. de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François I[er] courut au secours de la Provence, et après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais et assiégea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute considérable, d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos 10,000 hommes de son armée pour aller conquérir Naples. Trop faible pour résister aux Impériaux, il fut battu le 24 février 1525, et après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il fut fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. (*V.* LANNOY.) Pour comble de malheur, il fut pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de Bourbon, et ce duc fut présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la *Vie de saint Martin de Tours*, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François I[er] venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même ainsi que la reine étaient dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique François I[er] eût fait serment » comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir » abbé et chanoine de l'église de » Saint-Martin, d'en être le protecteur, quelques officiers de » ses finances, abusant de sa facilité, lui firent croire que » dans les besoins pressants de » l'état, il pouvait légitimement » se servir du treillis d'argent qui » fermait le tombeau de saint » Martin. Ils vinrent à Tours au » mois de juillet de l'année 1522, » signifier aux chanoines l'ordre » qu'ils avaient de l'enlever. On » trouve dans les registres de » cette église la réponse que le » chapitre leur fit. Elle est conçue en ces termes : *Les chanoines disent qu'ils sont très » humbles et très obéissants chapelains et serviteurs dudit seigneur roi, et qu'à eux n'est de » quereller, arguer et contester » avec sa majesté, mais que craignant d'offenser Dieu le créateur, et monsieur saint Martin, et pour les causes par » eux déjà alléguées, et autres » légitimes, ils n'osent et ne doivent consentir ledit treillis être » pris ou enlevé.* Les officiers ne » laissèrent pas de passer outre; » le treillis fut mis en pièces le » 8 du mois suivant, et chargé à » la porte de l'église dans des

» chariots, escorté de plusieurs » compagnies de soldats, qui le » conduisirent à la monnaie. On » en fit des testons, où d'un côté » la figure de saint Martin est » empreinte. Il s'en trouve encore » quelques uns dans les cabinets » des curieux. Cette action si » peu attendue d'un prince ca- » tholique jeta tous les gens de » bien dans la consternation. » Ceux-mêmes qui s'étaient char- » gés de cette entreprise la trou- » vèrent si honteuse, qu'ils ne » voulurent jamais permettre » qu'on en dressât un procès- » verbal. Le fabricier de l'église » et quelques chanoines des plus » zélés, s'étant opiniâtrés à le » vouloir faire, en furent chas- » sés avec les notaires. La chose » fut si loin, qu'ayant paru à » l'une des fenêtres de l'église, » pour voir ce qui s'y passait, » l'on tira dessus plusieurs coups » d'arquebuse, dont heureuse- » ment personne ne fut blessé. » Quelques historiens ont cru » que les malheurs qui arrivè- » rent depuis à François Ier fu- » rent de justes châtiments de la » profanation du tombeau de » saint Martin. En effet, on re- » marque que ce prince ayant » peu de temps après porté ses » armes dans le Milanais, et mis » le siége devant Pavie, il y fut » abandonné des siens, son che- » val tué sous lui dans la re- » traite, lui même dangereuse- » ment blessé, et arrêté sur les » terres que Charlemagne avait » données à l'église de Saint- » Martin. Il reconnut alors, mais » trop tard, que ce n'était pas » sans raison que Clovis avait dit » autrefois qu'il n'y avait pas » lieu de se promettre la victoire » de ses ennemis, après qu'on » avait offensé ce grand saint. » Louise de Savoie sa mère, à » qui il avait laissé la régence » pendant son absence, sitôt » qu'elle eut reçu la nouvelle de » la prise du roi, vint avec les » princes, enfants de France au » tombeau du saint, implorer son » secours, et tâcha de réparer, » par les présents qu'elle y laissa, » l'injure qui lui avait été faite. » Le roi lui-même n'eut pas plus » tôt recouvré sa liberté, qu'il y » vint, avant d'aller à Paris, pour » lui en faire une espèce de satis- » faction. La colère de Dieu » éclata d'une manière bien plus » sensible contre la personne de » Jacques Furonier (d'autres le » nomment *Beaune*, voyez ce » nom), seigneur de Semblan- » çai, qui avait été l'auteur d'une » si méchante action; car, cinq » ans après, le même jour que le » treillis avait été enlevé, sur » une fausse accusation il fut » condamné à être pendu, et il » le fut en effet quelques jours » après à Montfaucon, dans le » fief du prieuré de Saint-Martin- » des-Champs. » Quoi qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gênes et Asti, à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi, qu'*il n'avait pas le pouvoir de démembrer aucune*

province de sa monarchie ; et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes : *Vous avez menti par la gorge, et autant de fois que vous le direz, vous mentirez.* Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambrai en 1529. Le roi de France épousa Éléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en otage lorsqu'il sortit de prison ; en violant le traité de Madrid, *il les exposa*, dit Voltaire, *au courroux de l'empereur ; il y a des temps où cette infraction eût coûté la vie à ces deux princes* ; mais le caractère de Charles-Quint ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfants moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution, indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avaient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la faiblesse qu'avait eue François I[er] d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de Saint-Malo, pour faire des découvertes ; et en effet ce marin découvrit le Canada. (*Voyez* CARTIER.) Il fonda le collége royal, il forma la bibliothèque royale ; il aurait fait plus encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté se jeta sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé. François I[er] s'unit avec Soliman II ; mais cette alliance avec un empereur mahométan excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français ; mais les Espagnols l'ont constamment nié. « Quelle apparence, disent-ils, » qu'un prince sensé aura consenti à céder une grande et » magnifique province, pour » avoir pu abréger son chemin, » et arriver quelques jours plus » tôt aux portes d'une ville ré» voltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'*une parole vague*, et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fut très deplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais Charles eût pris ce dernier parti, la promesse eût été nulle selon toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se ralluma bientôt après. François envoie des troupes en Italie,

dans le Roussillon et dans le Luxembourg, et le comte d'Enghien, après avoir battu les Impériaux à Cérisoles en 1544, se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et dans la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit en ce moment le salut de la France, par le soulèvement des princes luthériens d'Allemagne contre l'empereur. La paix se fit à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de l'affreuse maladie, alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savants croient être d'une date très antérieure. (*Voyez* Astruc.) François Ier en mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant neuf années. Ce prince fut plus brave chevalier que grand roi, et ses brillantes qualités furent obscurcies par de nombreux défauts. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. Comme il réfléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et par là s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais par lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, sa mère, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent : tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne, et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux arts semble avoir couvert aux yeux des savants une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris : motif bien léger et plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme que de changer de langue. « Cette innovation, dit un observateur moderne, a eu plus d'un mauvais » effet. D'abord la langue romaine, ce grand organe de l'érudition et des sciences, cet » idiome des grands modèles, a » été négligée. La jurisprudence » est devenue un champ ouvert

» à tout le monde; les ignorants, » toujours plus présomptueux » et plus prompts que les gens » instruits, s'en sont emparés. » La science de la justice et des » lois a dégénéré en verbiage et » en chicane. Le nom d'avocat » est devenu l'étiquette des pe- » tits-maîtres, et un titre pour » ceux qui n'en n'ont pas. La » magistrature a été considérée » comme un groupe de gens » ignares ou intéressés, et quel- » quefois comme un corps de » factieux. De là les termes de » *robinerie*, de *robinaille*, de » *robinauderie*, etc., affectés » aujourd'hui à une profession » qui mérita long-temps le res- » pect et la confiance des peu- » ples. Tant il est dangereux de » toucher aux usages établis, » ne fût-ce qu'en matière de » langue ! » Ce fut encore François Ier qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent : c'était alors un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point; ils ne laissèrent croître la leur que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Ier accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ 6,000,000 d'à présent. Son *Histoire* a été écrite par M. Gaillard, 8 vol. in-12. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du* XVIe *siècle*, par M. de Mayer, 2 vol. in-8°. On y trouve, après divers détails intéressants, ce portrait en petit : « François Ier, bon, sincère, gé- » néreux, populaire, mais in- » conséquent et indiscret, ja- » mais méchant ni cruel, n'eut » point de mœurs, énerva et ruina » la nation sans le vouloir. » [Quoique François Ier eut commencé son règne par faire la guerre aux Suisses, il sut, à force de générosité, les rendre ses amis, et depuis lors, la France n'a pas eu d'alliés plus fidèles. Ce fut après la victoire de Marignan et sur le champ de bataille même, que le roi se fit armer chevalier par Bayard].

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, sous le règne de François Ier son aïeul, de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père, en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Écosse, et d'une princesse de la maison de Guise. Quoique son règne ne fut que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, premier prince du sang, et Louis son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Il se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition causa cette guerre, la religion en fut le prétexte, et la conspiration d'Amboise le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Con-

dé en était l'âme invisible, et un gentilhomme nommé la Renaudie le conducteur. Ce dernier s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, celui-ci alla découvrir le complot au cardinal de Lorraine; la plus grande partie des conjurés fut arrêtée, et un grand nombre punis du dernier supplice. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et réprimée, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlements. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très favorable aux protestants, qui dressa cet édit; édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait la chambre ardente. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir ses jours par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-temps, et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II. (*Voyez* les *Mémoires de Castelnau*, avec les Notes de Jean le Laboureur.)

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né en 1534, se mit à la tête des mécontents, lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reitres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'appaisa; mais quelque temps après, ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme, qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Cateau-Cambrésis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Élisabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait et obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS de Bourbon (*Voy.* Saint-Pol.)

FRANÇOIS de Bourbon (*Voy.* Montpensier.)

FRANÇOIS de Bourbon (*Voy.* Enghien.)

FRANÇOIS de Lorraine (*Voy.* Guise.)

FRANÇOIS (Dom Claude et dom Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Dom Claude, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au Mont-Cassin pour y étudier les réglements sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Dom Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être continué, offrait des inconvénients. Les autres supérieurs, et particulièrement dom Philippe, ne partagèrent pas son opinion ; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au-delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et dom Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint-Michel, le 10 août 1632. — François (Dom Philippe), dont le véritable nom était *Philippe Colard*, naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoît, et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langne grecque, et avec tant de succès, que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir professé la philosophie et la théologie à Saint-Michel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme ; il fut rappelé à Saint-Vannes, où il fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1637, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très attaché à la discipline. Marie-Jacqueline Bouette de Blemure, religieuse bénédictine, a écrit sa *Vie*, insérée dans le 2e volume des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît. Dom Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec dom Claude. On a en outre de lui : 1°

Trésor de perfection tiré des épîtres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année, Paris, 1615, 4 vol. in-12; 2° *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; 3° *Le Noviciat des bénédictins, avec un traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; 4. *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins;* 5° *La Règle de Saint-Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; 6° *Occupation journalière des religieux;* 7° *Enseignement tiré de la règle;* 8° *Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections;* 9° *Les Exercices des novices*. Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS, ou FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologiæ prælectiones*.

FRANÇOIS DE JÉSUS MARIE, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque, et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit le *frère Romain*, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla, en 1684, à la construction d'une arche du pont de Maestricht, par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France, pour achever le Pont-Royal, commencé par Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées, et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon religieux que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les moments qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent Le), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon, le 2 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, et s'y distingua par ses talents, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris, le 24 février 1782, et institua pour ses légataires universels les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : 1° *Lettres sur le pouvoir des démons*, in-4°; 2° les *Preuves de la religion de J.-C.*, 1751, 8 vol. in-12; 3° l'*Examen du cathéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12; 4° *Réponses aux difficultés proposées contre la religion chrétienne par J.-J. Rousseau*, 1765, in-12; 5° *Observations* sur la Philosophie de l'histoire et le Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une Épître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que personne ne connaît et ne connaîtra*. Il faut

cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe, dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs. 6° *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur sont la *Réfutation du Système de la nature*, 4 vol.; *Réfutation des trois Imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellents raisonnements opposés aux erreurs du temps semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était d'abord laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, afin de faire croire que nous n'avons pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale: s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes; car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre, qui semblerait naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner » pauvrement, dit un savant » théologien, de dire: telle maxi- » me de la loi chrétienne se » trouve dans les philosophes, » telle autre dans les législateurs: » l'une est prêchée à la Chine, » l'autre en Égypte ou au Japon; » celle-ci a été connue du temps » de Pythagore, celle-là cinq » ou six cents ans après. Donc » les hommes n'ont pas été » mieux instruits par J.-C. que » par les païens.» *Voyez* Collius, Confucius, Epictète, Zénon, etc.

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy, le 4 mai 1717, d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné à Lyon son talent pour la taille-douce, il vint à Paris et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *Gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves, d'excellents modèles à étudier et à copier. Cette découverte qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont: 1° un *Livre à dessiner*; 2° le *Recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravé par ordre de ce monarque; 3° le *Corps-de-garde*, d'après

Vanloo; 4° la *Vierge*, d'après Vien; 5° les *Portraits* qui accompagnent l'Histoire des philosophes modernes, de Savérien; 6° une *Marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée; 7° le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

FRANÇOIS, sculpteur. *Voy.* Quesnoy (François du).

FRANÇOIS SONNIUS. *Voy.* Sonnius.

+ FRANÇOIS (Dom Jean), né le 26 janvier 1722 au village d'Acremont, dans le duché de Bouillon, prit l'habit de Saint-Benoît à l'abbaye de Beaulieu en Argone, et y prononça ses vœux à l'âge de 17 ans. Il appartenait à la congrégation de Saint-Vannes. Il fut chargé d'enseigner la théologie, et occupa, dans sa congrégation, plusieurs emplois supérieurs, qu'il remplit avec distinction; il devint successivement prieur des abbayes de Saint-Arnould et de Saint-Clément dans la ville de Metz. Ayant découvert une usurpation faite par les chapitres séculiers sur les bénédictins, de deux riches prieurés, il les fit restituer à la congrégation. Entraîné par un goût particulier vers l'étude de l'histoire, il cultiva ce genre de littérature, et les ouvrages qu'il publia sont surtout remarquables par la sagacité et par l'impartialité de la critique. Lorsque la révolution vint détruire les ordres religieux, et l'arracher à un état qu'il chérissait, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître, et y mourut le 22 avril 1791, âgé de 70 ans. On a de ce savant religieux : 1° *Histoire de Metz*, avec dom Tabouillot, Metz, 1769, et années suivantes, 4 vol. in-4°, avec les preuves; 2° *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4°; 3° *Bibliothèque générale de l'ordre de Saint-Benoît, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre composés par les religieux des diverses branches, filiations et réformes*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4°. Il avait formé le projet d'un recueil d'anciennes chartes, qu'il devait donner sous le titre de *Chartes austrasiennes;* il travaillait aussi à l'Histoire de Châlons-sur-Marne, d'après le même plan qu'il avait adopté pour l'Histoire de Metz; enfin il avait dressé un *Code régulier ou monastique*, à l'usage des religieux de quelque ordre qu'ils fussent. La révolution et sa mort, qui la suivit de près, ont empêché ces ouvrages de paraître.

FRANÇOISE (Sainte), dame romaine, née en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de douze ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le couvent des *Oblates*, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome où elles furent transférées en 1433. « A » toutes les vertus de la femme » forte, dit un agiographe, à la » prévoyance, à l'activité et au » courage, elle joignait dans un » degré rare toutes celles que le » christianisme a portées si haut, » la douceur, la charité, la pa» tience, l'humilité. On voyait » cette dame illustre porter sur » ses épaules ce qui était néces» saire à l'entretien des pauvres

» et de sa communauté, ou conduire à travers la ville l'animal » qui portait ces provisions. On » en raconte des choses fort extraordinaires, que tant de sainteté rend très croyables, indépendamment des témoignages » sur lesquels elles sont appuyées. » Paul V la canonisa en 1608; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper; outrage dont elle fut si affligée qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Il dit avant d'expirer qu'*il laissait son épouse aussi pure qu'il l'avait reçue.* Les parents de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut, le 26 février 1485, victime de sa charité, ayant gagné sa dernière maladie auprès d'une religieuse qu'elle avait soignée jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa Vie, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar), naquit à Fermo dans la Marche d'Ancône en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain, le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Eglise le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Matthias Flack), né à Albona en Illyrie le 3 mars 1521, est connu parmi les théologiens protestants sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple ardent : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*Interim* de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *Centuries de Magdebourg*. (*Voyez* Judex.) Nous avons de lui : 1° *le Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4° (*Voyez* Eisengrein) 2° *Missa latina antiqua*, in-8°, Strasbourg 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'Eglise romaine. Les protestants croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires, et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les Annales du père Le Cointe, et dans les Liturgies du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa *Missa latina* dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de *Traités* contre l'Eglise romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du diable, et que le pape » est un diable lui-même. » Tous

les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24e des Mémoires de Nicéron. Il mourut à Francfort sur le Mein, le 11 mars 1575, à 55 ans. Ritter a publié à Francfort en 1723 in-4°, une notice sur la vie et les ouvrages de *Flaccus Illyricus*; et il en a paru deux ans après une édition fort augmentée.

FRANCUS, prince troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, et que c'est de lui que les Français tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine est incertaine, surtout lorsqu'on songe que l'existence même de la ville de Troie et de tous ses héros a été mise en problème. *Voy*. HOMÈRE.

FRANCUS (Sébastien), fameux *anabaptiste* du XVIe siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcade en 1540, chargèrent Mélanchton de le réfuter. Francus publia encore un *livre* très satirique *contre les femmes* : il fut réfuté par Jean Freherus et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI, ou FRANGEPANI (François-Christophe, comte de), fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de sa noblesse : l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance. [Les autres chefs des conjurés, Sereni et Nadasti, furent décapités avec Frangipani].

† FRANK (Jean Pierre), célèbre médecin, né d'une famille originaire de France, à Rodalben, dans le grand-duché de Bade, le 17 mars 1745. Il étudia à Pont-à-Mousson, où il reçut le grade de docteur. Il acquit de la réputation dans l'exercice de sa profession, en Lorraine, à Bitche, où il demeura quelque temps, et dans plusieurs autres endroits de l'Europe. Le prince évêque de Spire le nomma son médecin, et, en 1784, il il obtint le titre de conseiller de la cour du roi d'Angleterre et la chaire de médecine à l'université de Gottingue. Étant allé, en 1785, à Vienne, il y fit de si belles cures que l'empereur le créa conseiller impérial et royal du gouvernement, et le nomma professeur de médecine clinique à l'université de Pavie. Ses succès allèrent partout en augmentant, et partout il obtint des honneurs et des richesses. L'empereur le rappela à Vienne, et lui confia la direction du grand hôpital de cette ville, dans l'université de laquelle il occupa le même emploi qu'il avait à Pavie. Sur l'invitation de l'empereur de Russie (Paul Ier), il se rendit à Pétersbourg, en 1794. D'abord professeur de clinique à l'université de Wilna, il le fut ensuite, à celle de Pétersbourg; peu de temps après, on lui donna le titre de médecin de l'empereur, avec le grade

de général-major. Il resta quatorze ans en Russie, après quoi, voulant retourner à Vienne, l'empereur Alexandre lui donna le brevet d'une pension de 3000 roubles par an. Il est mort dans cette ville, en décembre 1824, âgé de quatre-vingts ans. Frank est auteur de plusieurs ouvrages, dont voici les plus importants : 1° *Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum et legislatorum decretis*, Manheim, 1776, in-8°; 2° *Système sur la police médicale* (en allemand), ibid. 4 vol. in-8°, 1777, 1785; 3° *Plan d'école clinique*, ou *Méthode d'enseigner la pratique de la médecine dans un hôpital académique* (en français), Vienne, 1790, in-8°. Le style de cet ouvrage est peu correct : Frank maniait avec plus de succès les langues allemande et latine, dans lesquelles son style peut passer pour classique. 4° *De curandis hominum morbis*, Manheim, 1792, 1807, 6 vol. in-8°. Il a laissé aussi un opuscule sur sa vie, et qui a pour titre : 5° *Biographie du D. Jean-Pierre Franck, écrite par lui même*, etc. Son fils (Joseph) suit avec honneur la profession de son père, et est auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine, très estimés.

FRANTZ (Wolfgang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1628. On a de lui : 1° *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; ouvrage recherché et curieux; 2° *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°, et d'autres ouvrages où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa *Physica sacra*.

FRANZ (Joseph), jésuite, naquit à Lintz en 1703, et fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, et puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le P. Franz était généralement estimé, et pour ses talents, et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui : 1° *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4°; 2° *Jeu de cartes géographiques*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8°. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française ; cette dernière est écrite avec une grande pureté. Le P. Franz est mort le 13 avril 1776, trois ans après la suppression de son ordre.

FRASSEN (Claude), né dans le voisinage de Péronne en Picardie en 1620, définiteur général de l'observance de Saint-François, docteur de Sorbonne et gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont : 1° une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol.

in-4°. 2° une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa philosophie, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, la métaphysique et la morale y sont très bien traitées ; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à exercer l'esprit. (*Voy*. DUNS, OCCAM). 3° *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°, le 1er sur la Bible en général, le 2e sur le Pentateuque; réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration évangelique* de Huet, et d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand : mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA (Jean), poète italien, d'une famille noble de Vérone, qui vivait dans le XVIe siècle, laissa des *Eglogues*, et un poème héroïque intitulé *La Maltéide*, dont le Tasse faisait cas. Ce poème fut imprimé à Venise en 1596, in-4°, du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentait avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, et le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA. *Voyez* FLAVITA.

FREARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses moments de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture des fleurs. Il mourut le 16 mars 1766, après avoir donné : 1° *Eléments de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12 ; 2° *l'École du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont faiblement écrits.

FRÉDÉGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé *le Scolastique*, parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles Martel, une *Chronique* qu'on trouve dans le *Recueil des historiens de France* de Duchesne et de dom Bouquet. Son style est barbare; il manque de construction et d'arrangement. L'historien d'ailleurs passe trop rapidement sur des événements intéressants. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé* de Grégoire de Tours, où il se borne à copier cet historien. [Cet *abrégé* forme le livre quatrième de la *Chronique*, dont les trois premiers sont une compilation faite d'après Jules africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; ils se terminent à la mort de Bélisaire. Le livre cinquième commence à Chilpéric, et continue jusqu'à l'an 641.]

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, roi de Soissons, naquit en 543 à Mont-Didier, d'une famille obscure, et se rendit célèbre par son génie et sa beauté, mais encore plus par ses crimes. Elle entra d'abord au service d'Audouaire, 1re femme de Chil-

péric, ne tarda pas à la supplanter dans le cœur de ce prince, et, par son adresse, fit naître un prétexte pour sa répudiation. Elle espérait la remplacer sur le trône, mais Chilpéric, pressé par ses sujets, consentit à prendre pour femme Galsuinde, fille du roi des Visigoths, et sœur de Brunehaut, que Sigebert, roi d'Austrasie et frère de Chilpéric, venait d'épouser. La nouvelle reine eut bientôt à se plaindre de l'insolence de Frédégonde, et fut obligée de recourir aux prélats et seigneurs du royaume, qui voulurent obliger Chilpéric à quitter sa maîtresse; celle-ci décida de se venger, et Galsuinde fut trouvée morte dans son lit. Ce crime fut justement imputé à Chilpéric et à Frédégonde, et Brunehaut détermina Sigebert à lever une armée et à leur déclarer la guerre: assiégés dans Tournay, capitale de Chilpéric, ils allaient succomber, lorsque Sigebert fut assassiné par des émissaires de Frédégonde: les troupes de Sigebert, commandées par sa veuve, furent défaites, et Chilpéric épousa Frédégonde. Par ses conseils, il accabla d'impôts ses sujets, fit la guerre à ses frères, et se rendit odieux par toutes sortes de crimes. Jalouse des enfants que le roi avait eus de sa première épouse, Frédégonde les calomnia d'abord et les fit ensuite périr. Aussi dissolue que cruelle, et voyant que ses amours adultères étaient découvertes par Chilpéric, elle prévint la vengeance qu'il en aurait sans doute tirée, en le faisant assassiner lui-même. Devenue régente du royaume pendant la minorité de son fils Clotaire II, et poursuivie par Childebert II, fils de Sigebert, elle implora le secours de Gontran roi de Bourgogne, oncle des deux princes; Childebert fut obligé de se retirer, et mourut bientôt empoisonné. De ce moment, Frédégonde triompha de tous ses ennemis, et régna avec gloire, mais elle en souilla l'éclat par des cruautés et des meurtres. Gontran, qui l'avait si bien servie fut une des victimes de ce monstre; elle fit aussi périr Prétextat, archevêque de Rouen, et l'un des prélats les plus distingués des Gaules. Enfin elle mourut en 597, et fut inhumée à Saint-Germain-des-Prés. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde.

FRÉDÉRIC (Saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838, pour la défense de la foi.

FRÉDÉRIC Ier, dit *Barberousse*, fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et d'un autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à Frédéric le *béné-*

flee de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple : *Rome*, leur dit-il, *n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne et Othon l'ont conquise, et je suis votre maître*. Non moins choqué des lettres du pape, il dit *qu'il tenait son empire de Dieu et de l'élection des princes, et non de la libéralité des pontifes romains*. Un légat devant qui il prononça ces paroles voulut le lui contester : Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya, en 1157, à Besançon, où il était alors, un autre légat, auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice* le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. L'année précédente, 1156, Frédéric avait répudié Adélaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, et réuni par là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'Evangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice. (*Voyez* Béatrix.) Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et deux autres successivement. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162, et rasée jusque dans ses fondements. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Brescia, Plaisance furent démantelées, et les autres villes qui avaient voulu être libres perdirent non-seulement cet avantage, mais encore leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne, qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tel que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit, par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes, et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176, et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place Saint-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, sur l'Évangile, par douze princes de l'Empire. Tout fut à l'avantage de l'Église. Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint-siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits.

Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse, en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire, ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric : il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talents d'or; ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric Ier, que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'archichanceliers de l'Empire. On peut consulter sur ce prince : 1° la *Chronique d'Othon de Fresingen, avec les additions d'Othon de Saint-Blaise*; 2° *Historia Frederici imperatoris magni, hujus nominis primi, ducis Suevorum, et parentelæ suæ*, in-fol., imprimée, selon Braun, au monastère de Saint-Udalric d'Augsbourg, de 1473 à 1475; 3° *Gunther ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, lib.* x, Heidelberg, 1812, in-8°; 4° H. de Bunau, *Vie de Frédéric Barberousse*, en latin, Leipsick, in-4°. [Barberousse combattit deux fois à la Terre-Sainte : la première fois il accompagna l'empereur Conrad III, son oncle, qui s'était croisé d'après les exhortations de saint Bernard. Devenu empereur, il appaisa les troubles de l'Allemagne. Dans les discussions de Suénon et Canut, sur le royaume de Danemarck, il se prononça pour ce dernier, qui se déclara vassal de l'Empire. Il pacifia la Bohême, vainquit la Pologne, qu'il érigea en royaume tributaire. Il mit Henri *le Lion*, duc de Saxe, au ban de l'empire, comme perturbateur de l'Allemagne, et en partagea ses états entre le marquis de Brandebourg, et Othon de Wittelbach.]

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric Ier., et fils de l'empereur Henri VI, né le 26 décembre 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon, en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra, en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie : usages barbares, que les petits princes prenaient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis or-

dre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits sévères contre les hérétiques, et par le serment d'aller combattre dans la Terre-Sainte. Frédéric, né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric partit pour la Terre-Sainte, et y arriva en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trève de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Ce prince assembla ensuite une armée, et s'empara d'une partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasiona la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événements, repassa en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rendit maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portaient le signe de deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient *Gibelins*, et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilia avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de [illegible]0,000 marcs d'argent, et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il fit assembler une diète à Mayence, condamna en 1235, le rebelle à une prison perpétuelle, et fit élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repassa en Lombardie, en 1240, battit les Milanais, et en fit un grand carnage. Il prit plusieurs autres villes, soumit la Sardaigne, triompha des forces de Venise et de Gênes, se rendit maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiégea Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin et les terres des templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Eglise, qu'il se montrait implacable. « Les temples, » disent les historiens, furent » saccagés, les vases sacrés ser- » virent dans sa cuisine; les cen- » dres des saints, troublées dans » leur tombe, furent jetées au » vent, leurs ossements disper- » sés; des ecclésiastiques langui- » rent dans les fers; à d'autres » on creva les yeux; d'autres fu- » rent chassés de l'Empire, ou » égorgés, ou livrés aux flam- » mes. L'on fit expirer sur les » bûchers des comtes et des ba- » rons du parti guelfe; d'autres » périrent de faim et de vermine » dans les prisons souterraines » d'antiques donjons. Des villes

» de cette faction furent ruinées
» de fond en comble. Ezzelino,
» *gibelin* furieux et sanguinaire,
» fit périr par la faim, le fer et
» le feu, douze mille citoyens de
» Padoue, enfermés dans l'am-
» phithéâtre de Vérone. » (*Voy.* EZZELINO.) Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX, en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises; qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques, et qu'il avait blasphémé J.-C., dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa *Lettre*, adressée aux princes et prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur : *A tribus baratatoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse, et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum*, etc. (*Voyez* VIGNES, Pierre de.) Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa Lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint-siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, et en présence du concile, *præsente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paraît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu. (*Voyez* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII.) Tout se réduisant à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait, c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici formait une question purement civile, très différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire, mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de fidélité.

(*Suppl. Baron*, *l.* 2, *c.* 40, tom. 10, ann. 964, p. 783, 784 et 909.) Les papes prétendirent, en conséquence, que les empereurs tenaient leur couronne du saint-siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inféraient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit, par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tom. 4, p. 373, édit. de 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivains qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avaient les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes; que c'est sur cet état des choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs, qui n'étaient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de Frédéric Ier, était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. « C'est une chose » singulière, dit un écrivain » moderne, et elle serait inconce» vable, si on ne connaissait » l'hypocrisie du siècle, d'en» tendre nos philosophes décla» mer avec fureur contre le » droit que s'attribuaient les pa» pes sur des rois chrétiens, pré» cisément en faveur de l'Église » qu'ils troublaient, et que leur » devoir était de protéger; tandis » que ces mêmes philosophes » font une profession ouverte de » renverser les trônes, de traiter » en esclaves les rois les plus sa» ges, et d'établir l'anarchie la » plus affreuse sur les débris » de toute autorité. » Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric; les princes ne le regardèrent plus que comme un impie; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroi, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Firenzuola, en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités, il cultiva les beaux-arts et les fit cultiver. Il composa un traité, *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus magnus, de falconibus*, Augsbourg, 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote, l'Almageste de Ptolomée, et plusieurs traités de Gallien. Il paraît que, dans les dernières années de sa vie, il était revenu à des senti-

ments plus religieux, puisque dans son testament il chargea son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Église, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentiments de piété et de repentir. Les recueils de Frecher, de Goldast et de Muratori renferment un grand nombre de morceaux précieux pour l'histoire de ce prince. On indiquera encore : *Nicolai Cisneri oratio de Friderico II*, Strasbourg, 1608, in-4°; et la dissertation de Godef. Schmutzer : *De Frederici II in rem litterariam meritis*, Leipsick, 1740, in-4°. Mais il faut savoir discerner sagement ce que l'esprit de parti peut avoir dit, soit à la louange, soit à la défaveur de ce prince. [Frédéric fut un des meilleurs *troubadours* siciliens de son époque. Il fonda l'université de Padoue, jeta les fondements de celle de Vienne, protégea l'université de Bologne, soutint le crédit de l'école de médecine de Palerme, et établit dans cette ville une espèce d'académie de belles-lettres. Il apporta de l'Orient des manuscrits précieux.]

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert Ier d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut le 13 janvier 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé de vers selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V., que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Juste Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Ultimo;* d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Universo;* d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*.

FRÉDÉRIC IV, ou III, selon quelques-uns, empereur, dit *le Pacifique*, né le 25 décembre 1415, d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas. Par le serment qu'il prêta, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain, sans le consentement du souverain pontife. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatants. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. Frédéric ne voulait pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtrait n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alphonse, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. L'empereur, de retour en Allemagne, s'abandonna à son humeur trop pacifique, et, pour mieux dire, insouciante ; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains qui aurait le gouvernement de l'Empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Matthias, fils d'Huniade, son défenseur. Fré-

déric se contenta de lui refuser la couronne de saint Etienne, qu'il avait entre les mains : ce refus produisit une guerre sanglante. Matthias envahit l'Autriche, prit Vienne, et chassa l'empereur, qui, avec une suite de quatre-vingts personnes, se mit à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer est la félicité suprême*. Il se conduisit suivant ces principes ; il finit la guerre par un traité de paix honteux, en 1487, et mourut le 19 août 1493, à 78 ans. C'est au commencement du règne de cet empereur, en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. (*Voy*. Fust.) On a inséré des *Bons mots* (*Proverbia*) de Frédéric III, dans un recueil assez rare, intitulé *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4°.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave Ier, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526, et mourut l'an 1533, à l'âge de 62 ans.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa la compagnie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savants, et protégea Ticho-Brahé. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède ; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, âgé de 54 ans.

FRÉDÉRIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck, en 1640, après la mort de Christiern IV, son père, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses privilèges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua avec le czar Pierre et le roi de Pologne contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes, et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans. [Ce prince s'était uni aux puissances alliées dans la guerre pour la succession du trône d'Espagne. Il agrandit ses états, et conquit le duché de Gottorp. C'est sous son règne et avec sa permission qu'Egerte alla prêcher le *christianisme* dans le Groënland ; cet ecclésiastique y fit quelques établissements qui furent le berceau des colonies danoises dans ce pays. Frédéric IV fonda aussi des missions en Laponie et à Tranquebar. En 1728, il épuisa ses trésors pour venir au secours des malheureuses victimes d'un incendie qui avait consumé les deux tiers de Copenhague.]

FRÉDÉRIC - AUGUSTE Ier, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-Georges III,

électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français, en 1689, sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas à employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y eut quelques succès contre les Suédois; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clisow et celle de Frawstadt; et, après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski, en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste, soutenu par la Russie, remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure, et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissements qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très malheureuses. En 1756, le roi de de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité, mais qui ayant des voisins puissants, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante, elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut procla- roi de Suède le 24 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME de Brandebourg, surnommé *le Grand-Électeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais, et la termina par le traité de Braunsberg en 1657, dont il retira de grands avantages. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et la Hollande. Il entra dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de l'en retirer, pour s'opposer aux Suédois, qui s'é-

taient emparés des meilleures places du Brandebourg, Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswald, et les contraignit à faire la paix. Il mourut en 1688. Son arrière-petit-fils, Frédéric II, dans les *Memoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg*, en fait ce portrait, ou pour mieux dire, ce panégyrique: «Frédéric-» Guillaume avait toutes les qua-» lités qui font les grands hom-» mes: magnanime, débonnaire, » généreux, humain... Il devint » le restaurateur et le défenseur » de sa patrie, le fondateur de la » puissance du Brandebourg, l'ar-» bitre de ses égaux.... Avec peu » de moyens, il fit de grandes » choses, se tint lui seul lieu de » ministre et de général, et ren-» dit florissant un état qu'il avait » trouvé enseveli sous ses rui-» nes ». Lorsque le même Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré long-temps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main et dit aux assistants: *Messieurs, celui-ci a fait beaucoup*.

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, et premier roi de Prusse, fils du précédent, naquit à Kœnisberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition: il fit négocier en 1700 auprès de Léopold pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé, en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis des secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de reconnaître ses états pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états du comté de Tecklembourg, de la principauté de Neufchâtel et de Valengin. Il mourut en 1713. Ce prince était magnifique et généreux, mais c'était aux dépens de ses sujets: il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtiments somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était grand dans les » petites choses, et petit dans les » grandes ». [Ce prince mourut d'une frayeur. Sa troisième femme, Louise de Mecklembourg, était tombée en démence; mais on le cachait au roi, qui voyait rarement sa femme. Un jour elle s'échappa, et brisant une porte de glace, elle entra dans l'appartement du roi qui dormait dans un fauteuil. Elle était en blanc; le visage et les mains ensanglantés. Les officiers du palais accoururent au bruit, la firent disparaître; mais le roi, frappé de cette

aventure, tomba malade au moment même, et dit en se mettant au lit : « J'ai vu la femme blanche, je n'en reviendrai pas... » Il croyait avoir vu un *fantôme* que l'on nommait ainsi, et qui, suivant une tradition populaire, apparaissait dans les châteaux de la maison de Brandebourg, peu après la mort d'un prince et d'une princesse de cette famille. Le roi mourut trois semaines après].

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, (1) roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, fils du précédent, commença à régner en 1713, et trouva son royaume en paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice et le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'*un prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets*. La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint cinquante mille hommes sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendants. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronnie de Limpourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! faut-il qu'un roi que j'estime me contraigne à devenir son ennemi!* Ses armes eurent un heureux succès ; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et rentra vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1719 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat ; et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourut annuellement toutes ses provinces, et partout encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états ; mais de ce mal il résulta quelque bien : l'argent que les provinces payaient à l'état, leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers, et qu'on rachetait après qu'il les

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si on comptait François Guillaume le *grand-électeur* ; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le *Grand Frédéric* n'est que Frédéric II.

avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée à neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville et la principauté de Stettin. Frédéric avait établi sa résidence à Postdam, maison de plaisance dont il fit une belle ville. Il y fonda un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2,500 enfants de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où trois cents jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au dedans, il les soutenait au dehors. Il signa, en 1727, le traité de Wusterhausen avec l'empereur : il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il manqua de s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui fut depuis le grand Frédéric; ce prince, lié de bonne heure avec les philosophes, et lisant leurs livres, n'y avait pas puisé les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, qui, surtout à l'égard de ses enfants, poussait la sévérité jusqu'à la dureté, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha que d'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Frédéric-Guillaume mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentiments de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « Sa politique, dit son illustre » fils, fut toujours inséparable » de sa justice. Moins occupé à » étendre ses états qu'à les bien » gouverner, circonspect dans » ses engagements, vrai dans ses » promesses, austère dans ses » mœurs, rigoureux sur celles » des autres, scrupuleux observateur de la discipline militaire, il présumait si bien de » l'humanité, qu'il aurait voulu » que ses sujets fussent aussi stoïques que lui. » Ce prince n'aimait ni les savants ni les poètes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations et préparaient la chute des empires; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. (*Voyez* GIRALDI Lilio, ROUSSEAU (Jean-Jacques). « Il re» tarda par là, dit l'abbé Denina, » les progrès d'une philosophie » destructive et de cet esprit lé» ger qui commençait à se répan» dre de son temps. C'était à l'é» poque de la régence du duc » d'Orléans que Frédéric-Guil» laume montrait tant d'aversion » pour les modes et les muses » françaises. C'était dans ce temps » que les Français les plus sensés » se plaignaient de la futilité qui » régnait dans la littérature et de » la corruption du goût, qui ga» gnait amplement ». Les anecdotes suivantes achèveront de

donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. Entre autres fêtes, on leur donna un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi long-temps qu'il pouvait, et quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissements. Le roi s'en étant aperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux et regarda son habit tout usé. Mais son père ne lui répondit qu'en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, et le poussa au milieu de la salle, en disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame et danser avec elle.—Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite : il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : *Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes femmes restent dans leur ménage*. Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée Jardin du roi, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. — Il ne pouvait souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; et quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait à coups de canne lire la Bible et faire des sermons. On publia la *Vie de Frédéric-Guillaume* en deux volumes in-12, 1741. C'est un ouvrage très médiocre, fait en partie sur les gazettes; mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique. [Dès son enfance, Frédéric-Guillaume montra un caractère dur et despotique, que sa mère tenta vainement d'adoucir. Devenu roi, il terminait toutes les querelles dans l'intérieur de sa famille à coups de bâtons; il en distribuait aussi à ses courtisans et même à des femmes. Ce prince aimait passionnément les manœuvres; aussi tous les jours il exerçait ses soldats; il n'épargnait aucuns frais pour s'en procurer de la plus haute taille, et le régiment de ses gardes était, en quelque sorte, composé de géants. A sa mort, son épargne était de plusieurs millions, et son armée très considérable].

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, fils du précédent, naquit le 24 janvier 1712. [A l'âge de 18 ans, n'étant encore que prince royal, irrité des mauvais traitements qu'il éprouvait de la part de son père, il voulut prendre la fuite, et un officier, nommé Kat, le seconda dans son projet. Une lettre surprise ayant fait découvrir ce complot, le prince et Kat furent condamnés par un conseil de guerre à avoir la tête

tranchée. Le roi manifestait l'intention de faire exécuter ce jugement dans toute sa rigueur, et se montra insensible aux pleurs et au désespoir de la reine, ainsi qu'aux instances de plusieurs souverains. Cependant une lettre forte et sévère de l'empereur Charles VI le détermina à se relâcher de sa rigueur, et Frédéric fut détenu prisonnier dans la citadelle de Custrin, et obligé d'assister au supplice de son complice. Il ne reparut à la cour que deux ans après]. Il succéda à son père le 31 mai 1740, et la même année, il entra en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI. Par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit alors le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche tourner sa puissance contre une maison long-temps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25,000 Autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslau. Le comté de Glatz en Bohême et la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse réduisirent ensuite l'empereur Charles VII et ses alliés engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire qu'il remporta le 24 juin 1745 sur les Autrichiens et les Saxons à Friedberg fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes, et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême le 1er octobre 1756, et quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes, renfermée dans le camp de Pirna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin : il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes. Les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne, en leur criant : *Wallet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?) Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les pré-

cedentes. Après cette défaite, il leva le siége et évacua la Bohême. Le 30 août de la même année, ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jægerndorff, dans la Prusse brandebourgeoise, et le 7 septembre par les Autrichiens, sur la Neiss, dans la Lusace; mais le 5 septembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre, et son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslau le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, cinq jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmutz, que le roi commandoit en personne, tandis que le comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslau). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, et cette armée, composée, pour ainsi dire, de recrues que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante. L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes, commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoc-Kirchen fut plus décisive; le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi, complétement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss, qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau, le 23 juillet, par le général russe Soltikow, et à Kunnersdorff, le 12 août, par le même général et un corps d'Autrichiens commandé par Landon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz, le 30 octobre 1759; mais le général Finck s'étant placé près de Maxen avec 20,000 hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens, et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa *sentinelle*, parce qu'il en était partout observé, et le rencontrait partout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762, après un siége de deux mois. Mais Colberg tomba au pouvoir des Russes, et la Prusse étant menacée de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder

aux revers, lorsque la mort de la czarine Élisabeth, arrivée en 1672, changea l'état des affaires et amena la paix, signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772, aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise, et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph, en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans, sans qu'il y ait eu de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement avança sa mort, et l'enleva à Sans-Souci, près de Postdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Élisabeth-Christine de Brunswich, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfants. (*Voyez* Marie-Thérèse, Louis XV, Brown, Daun, Charles-Alexandre, etc.) Un génie vaste, vif et rapide; une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant le projet et l'exécution, la science de la guerre portée à son plus haut point, une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des qualités attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, les cultiva lui-même, et fut l'ami et le Mécène des savants. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection, et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie; mais si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple; mais dans toutes les occasions il venait à son secours. Les villes et les provinces ne

réclamaient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestants, il fut, comme tous les savants destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admiraient le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslau par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : *Les calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les luthériens comme leur égal, mais les catholiques le traitent en Dieu.* Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se faisait passer pour un *fantôme*, faisait des ravages à Brinn et à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquêtes et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; « mais quel est le prince » (dit le maréchal de Berwich » dans ses excellents Mémoires), » quelle est la nation qui puisse » se vanter d'avoir toujours pré» féré la bonne foi et la justice » à ses intérêts? il n'est ques» tion que d'un peu plus ou » d'un peu moins; car l'on peut » avancer hardiment qu'il sem» ble que la religion, l'équité » et la parenté ne sont plus pré» sentement des motifs qui fas» sent impression, et que pour » satisfaire son ambition et se » procurer quelques avantages, » on se croit tout permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai; mais dans les jugements moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en n'eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célèbre; les portraits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatants, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des

bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les réparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit : *A quel cabaret avez-vous attrapé cela ? A Kolin*, répondit celui-ci, *où votre majesté à payé l'écot*. (Le roi avait été complétement battu à Kolin.) — Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Frédéric aimait beaucoup, étant venu en 1776 lui rendre ses devoirs à Postdam, le monarque lui dit : *Il est impossible que vous m'aimiez*. L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. « Pour moi, dit le roi, je suis » vraiment votre ami, et j'ai » beaucoup compté sur votre » amitié. Si saint Pierre me re» fusait un jour l'entrée du pa» radis, j'espère que vous auriez » la bonté de m'y porter sous » votre manteau, sans que per» sonne s'en aperçoive. — Cela » sera difficile, reprit l'évêque; » car votre majesté me l'a telle» ment rogné, que je ne pour» rai jamais y cacher de la con» trebande. » Le roi se mit à rire, et prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des savants italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : « Quand » vous aurez obtenu la tiare » (car je ne doute point que vos » vertus ne vous la procurent un « jour), comment me recevrez» vous lorsque j'irai à Rome » pour vous rendre mes hom» mages ? — Je dirai, répondit » l'abbé, qu'on laisse entrer l'ai» gle noir afin qu'il me couvre » de ses ailes; mais en même » temps je me garderai de son » bec. » Un Anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre; Fréderic, se plaignant du peu de ressorts de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit : « Oh! si j'étais roi » d'Angleterre!... — Sire, dit l'An» glais en l'interrompant, si vous » étiez roi d'Angleterre, vous ne le » seriez pas vingt-quatre heures. » On sait que le roi faisait battre une grande quantité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommoit *pièces de six pfennings*. On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevait ces *six pfennings*, de sorte que le roi attirait dans ses coffres le bon argent, qui n'en ressortait jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie, qui n'y rentrait plus. Un jour Frédéric passant à Postdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan : il demande ce que c'est; on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance, et dit au paysan : *Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnaie ?* Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur : *La prends-tu, toi ?* Le roi ne répondit pas un mot, et passa son chemin. Un jeune officier

quittait quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder : *Qui êtes-vous ?* lui dit Frédéric. *Sire*, répond le jeune-homme en se remettant de sa frayeur, *je suis un officier, mais je me promène ici incognito.* Le roi se mit à rire, et lui dit : *Eh bien! prenez garde que le roi ne vous voie*, et il passa son chemin. Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties avait des exceptions ; quelquefois il en prenait de l'humeur et ne pouvoit s'empêcher de la témoigner, et il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, dit » l'auteur de sa *Vie*, aimait à railler les autres, et la plaisanterie » lui était désagréable lorsqu'il » en était l'objet. Quand il voyait » un médecin, la première chose » qu'il lui demandait c'était le » nombre de personnes qu'il » avait envoyées en l'autre monde. L'un d'eux lui répondit : » *Pas tant que vous, Sire.* Il lui » tourna le dos, et ne lui reparla » de sa vie. » Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anectode suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, ou celui-ci corrigeait le style des Mémoires sur la Russie, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein en lui disant : « Mon ami, à une » autre fois ; voilà le roi qui » m'envoie son linge sale à » blanchir, je blanchirai le » vôtre après. » La Métrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : *Laissez faire ; on presse l'orange, et on la jette quand on en a avalé le jus.* « Frédéric, ajoute son bio» graphe, n'eut jamais d'autre » dessein que de faire corriger et » publier ses ouvrages par cet » auteur à la mode. » Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de *l'Histoire des deux Indes*, où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son Histoire du stathoudérat et de ses Mémoires historiques, et affecta de ne lui pas dire un mot de l'Histoire des deux Indes. L'abbé lui dit : *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages. — Je ne les connais pas*, lui répondit Frédéric, et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte ; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une lettre à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal ; mais dans les petits soupers on le traitait de *fanatique* et de *déclamateur.* Frédéric se moquait de son académie de Berlin, qu'il avait appris à connaître par ses guerres intestines aussi-bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugements. « Un jour, » dit l'auteur de sa *Vie*, il voulut » s'assurer si les louanges que les » académiciens prodiguaient à » ses Mémoires étaient bien sin-

» cères. Pour cet effet, il fit passer au secrétaire perpétuel un » manuscrit de sa façon, en ca» chant soigneusement d'où il » venait. Soit oubli ou négligen» ce, il n'en fut fait aucune men» tion. Au bout de quelque » temps, le nom de l'auteur trans» pira, et les louanges recom» mencèrent; mais on prétend » que Frédéric répondit : *Vous* » *m'avez appris ce que je dois pen*» *ser de vos suffrages.* » Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugements de Frédéric n'étaient quelquefois pas mieux motivés. » Avant que » Voltaire eût avoué au roi qu'il » avait fait la Pucelle d'Orléans, » Frédéric prétendait que c'était » faire injure au plus bel esprit » de la France, que de lui attri» buer ce qu'il appelait *une in*» *fâme rapsodie.* Quand on sut » que Voltaire en était l'auteur, » il se la fit lire par d'Algarotti, » et dit : *Ce n'est pas cela que* » *j'avais lu ; ceci est charmant,* » *et il n'y a que Voltaire capable* » *de faire un si bel ouvrage.* » C'était le même ouvrage, mais » les noms en imposent. » Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivans, où la Pucelle sert de pendant à Candide :

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme ;
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.

Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page ;
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur de » sa *Vie*, les plaisanteries que » l'on fit contre eux, et donna » même le plan d'un ouvrage » critique sur leurs *Mémoires*. » Quand il les faisait venir, c'é» tait souvent pour se moquer » d'eux. Il appelait l'un son Mon» tesquieu, un autre son d'Alem» bert, un troisième son Fonte» nelle. Les bons académiciens » faisaient de profondes réváren» ces, et allaient raconter ces » beaux complimens à leur re» tour à Berlin, pendant que » Frédéric riait de leur crédulité » et s'applaudissait de son per» siflage. » — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses : et causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion, mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer, *car* ajouta-t-il, *si mes sujets me voyaient maintenant aller à l'église, ils se moqueraient de moi, et m'accuseraient de faiblesse.* — *Non, sire*, lui répondit madame de Camas, *on les verrait verser des larmes de joie.* — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu porta de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de tactique*. « Depuis cette guer» re de 7 ans, les forces de Fré» déric n'ont guère servi qu'à » maintenir la paix en Europe, » en épouvantant ceux qui se» raient tentés de la troubler. » Dans ce long repos, il restait » au roi de Prusse à acquérir une » autre gloire, qui eût expié cette » gloire du guerrier qui, comme » le dit Montesquieu, *laisse tou*» *jours une grande dette à payer*

» *à l'humanité.* Je parle de la gloi» re de grand administrateur et de » grand législateur. Le panégy» riste de Frédéric, attaché peut» être à la mémoire de ce grand » homme par quelque rapport » secret de goût et de génie, » voudrait bien, après en avoir » fait le premier des rois guer» riers, lui assigner encore une » des places les plus honorables » parmi les monarques adminis» trateurs et législateurs. Il paraît » que les esprits les plus éclairés » de l'Europe résisteront beau» coup à ce jugement : ce n'est » pas que le panégyriste dissi» mule les reproches qui ont été » faits à son héros; mais il en at» ténue trop quelques-uns, et il » voudrait trop balancer les au» tres par quelques biens parti» culiers, ouvrage de l'ordre et » de l'économie du roi de Prusse. » Si on le considère comme légis» lateur, ce *Code Frédéric*, » auquel il a permis qu'on don» nât son nom, ne méritait pas » de le porter. Ce n'est guère » qu'un extrait du droit romain, » qui n'est pas au-dessus du livre » de notre Domat. Tous les dé» fauts des lois romaines y sont, » au nombre près, parce qu'on » a tout abrégé; et il est dou» teux qu'on y ait ajouté une » seule grande vue de législation ; » car ce n'en est pas une que cet » amour de simplicité et de ra» pide exécution, qui tient bien » plus à l'esprit militaire qu'à » l'esprit législateur. Si on le » considère comme administra» teur, l'inflexible équité or» donne de porter sur sa mé» moire un jugement plus sévère » encore. On cite les terres qu'il » a fait défricher, les sables qu'il » a rendus fertiles, les nom» breux villages qu'il a élevés ou » peuplés, des manufactures par » lui créées ou encouragées, la » population enfin augmentée » dans son royaume, tandis que » partout ailleurs elle a beaucoup » de peine à se soutenir à son ni» veau. Tous ces faits peuvent » n'être pas assez bien établis : » ils peuvent avoir été exagérés; » et quand ils seraient tous vrais » et tous exacts, l'administration » du roi de Prusse pourrait » encore avoir été très vicieuse. » N'ayant aucune cour, aucun » faste, avec beaucoup d'éco» nomie, il a dû avoir beau» coup d'argent, et avec de l'ar» gent il a pu faire des établisse» mens utiles : il en a fait. Mais » ce qu'un roi, quelque puis» sant qu'il soit, peut faire par » lui-même, est toujours peu de » chose en comparaison de ce » que ferait sa nation, *s'il la » laissait libre de toute gêne et » de toute entrave, en proté» geant seulement son industrie.* » Cent mille esprits qui méditent » constamment sur leurs propres » intérêts voient toujours beau» coup plus de choses, et les » voient mieux qu'un seul hom» me de génie, qui médite quel» quefois sur les intérêts des au» tres. Frédéric avait une manie » bien indigne d'un esprit supé» rieur. Il voulait tout voir et » tout administrer par lui-mê» me ; au lieu que les grands » administrateurs, éclairés par » un petit nombre de principes » dont ils répandent la lumière » sur leur nation, sont des spec» tateurs tranquilles, et non des » créateurs inquiets d'un ordre » qui n'est jamais si beau et si » heureux que lorsqu'il s'établit » par lui-même sur les lois éter» nelles de la nature des choses » et des hommes. Le bien que

» Frédéric a fait est celui d'un
» particulier très puissant, plu-
» tôt que l'œuvre d'un souverain
» qui avait du génie : et si vous
» voulez prendre une juste idée
» du méchant système d'admi-
» nistration qu'il avait embrassé,
» voyez à quoi les misérables et
» honteuses pratiques de ce sys-
» tème avaient conduit un grand
» homme; voyez en quelle estime il
» avait pris cet art de nos finances,
» dont notre désespoir est de ne
» pouvoir nous délivrer; voyez-
» le travailler de concert avec
» de faux monnayeurs qu'il de-
» vrait punir du dernier supplice,
» et faire servir son effigie à at-
» tester un mensonge et à cou-
» vrir une fraude, multiplier des
» impôts à toutes les entrées,
» sur tous les objets de consom-
» mation, et se persuader encore,
» comme les plus bornés de nos
» politiques, que ce qui est pris
» sur la denrée n'est pas pris
» sur la terre, que ce qui est
» pris sur les marchandises
» étrangère, n'est pas pris sur
» les nationaux qui les achètent :
» voyez-le porter l'inspection
» d'un inquisiteur, sur des ac-
» tions abandonné sur la liberté
» dans les empires les plus des-
» potiques, défendre à ses sujets
» riches de marier leurs filles
» sans sa permission, leur inter-
» dire les longs voyages, ne pas
» leur permettre de transporter
» hors de la Prusse leur fortune;
» le royaume d'un roi philosophe
» semble être converti en un
» cloître. Frédéric oublie, ou il
» ignore que *la liberté est la
» chaîne la plus forte qui attache
» les hommes dans un pays*; et il
» croit rendre son empire floris-
» sant en dépouillant ses sujets
» des droits les plus sacrés de la
» nature. Je ne croirai donc pas
» à tout ce qu'on a dit des pros-
» pérités de son peuple, parce
» que je ne crois pas aux pros-
» pérités des esclaves; et quand
» même ce qu'on en a dit serait
» incontestable, je croirai qu'a-
» vec un système opposé, Fré-
» déric eût fait cent fois plus
» de bien encore. Et qu'on ne
» dise pas que j'oppose un prin-
» cipe général à un fait; ce prin-
» cipe général est fondé sur des
» faits universels : au reste, et je
» dois le répéter, le panégyriste
» du roi de Prusse énonce lui-
» même presque tous ces repro-
» ches; et s'il tâche de les adoucir
» en faveur d'un monarque qui
» a de si grands droits à l'admi-
» ration universelle, on voit
» sans incertitude qu'il ne par-
» tage aucune de ses erreurs, et
» qu'il est loin, comme tant
» d'autres, de se servir des fau-
» tes d'un grand homme, pour
» attaquer des vérités auxquelles
» on doit plus de respect encore. «
Outre la *Vie* dont nous avons
cité quelques passages, qui a
paru à Strasbourg en 1788, 4
vol in-8°, l'abbé Denina en a
donné une autre en 1789, beau-
coup plus courte, mais écrite
avec plus de discernement et de
sagesse, 1 vol. in-8°. On a pu-
blié ses *OEuvres primitives*
c'est-à-dire, la collection des
ouvrages qui avaient paru de
son vivant, en 4 vol. in-8°, Ams-
terdam, 1798, et ses *OEuvres
posthumes*, en 23 vol. in-8°,
avec sa *Vie*, Amsterdam, 1790.
Nous n'entrerons pas dans le
détail de tout ce qu'ils présen-
tent de matières propres à l'éloge
ou à la censure. Il en est peu
qu'on puisse regarder comme
lui appartenant en entier. Mais
si quelques philosophes lui ont
attribué les leurs, un d'eux fut

accusé de s'être attribué les siens et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous mènerait trop loin, et ne pourrait s'accorder, dans un temps si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal. [Frédéric fit rédiger un nouveau *Code*, remarquable par l'abolition de la question et la liberté laissée à tous les cultes. Toute sa vie intérieure était de la plus rare simplicité. Son amusement était la musique; il jouait de la flûte dans la perfection. Le colonel Quintus, aussi bon musicien, l'accompagnait dans des *Duos* que le roi lui-même composait. Il essuya plusieurs désagréments de la part de Voltaire. Dans une querelle scientifique qui s'était élevée entre Maupertuis et un savant allemand, Frédéric ordonna à Voltaire de ne pas s'en mêler. Celui-ci publia aussitôt contre Maupertuis un libelle; le roi le fit brûler par la main du bourreau. (V. Voltaire.) Ils se raccommodèrent; mais peu de temps après Voltaire tomba en disgrâce, parce que le roi apprit que dans le poème *de la loi naturelle*, publié par le premier, il se trouvait des vers très offensants pour sa personne. Frédéric n'était pas vindicatif, et laissa toujours en repos les juges qui, lors de son projet de fuite, l'avaient condamné à mort. De même il traita avec mépris le libelle de Voltaire intitulé *Vie privée du roi de Prusse*. Les meilleurs ouvrages de Frédéric II sont les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg.—Histoire de mon temps. — Histoire de la guerre de sept ans.—Essais sur les formes des gouvernements et sur les devoirs des souverains.* — Il composa beaucoup de vers. *Les poésies du philosophe Sans-Souci* sont fort médiocres. Le poème sur *l'art de la guerre* est son meilleur ouvrage comme poète. Quand les jésuites furent expulsés des royaumes catholiques, Frédéric en admit un grand nombre dans ses états et les employa utilement.]

† FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, naquit le 25 septembre 1744. Il était fils du prince Rizas, frère cadet du grand Frédéric. Après avoir reçu une éducation soignée, il fit ses premières armes sur la fin de la guerre de *sept ans*, et s'y distingua par sa valeur et par son intelligence. Lors de la guerre pour la succession de Bavière, il commandait un corps qu'il conduisit en Silésie où, attaqué par des forces supérieures, il eut le talent de faire la retraite sans éprouver aucun échec. Frédéric II le revoyant lui dit... « Vous n'êtes » plus mon neveu.... vous êtes » mon fils.. » et il l'embrassa tendrement. En 1786, son père étant mort précédemment, il succéda à son oncle, et signala les premiers mois de son règne par des actes de justice et de bienfaisance, mais bientôt après il éloigna de son conseil son oncle, le prince Henri, ainsi que les hommes les plus distingués par leurs talents, et se livra à ses favoris, à ses maîtresses, et surtout à des membres de la secte des *Illuminés*. Ceux-ci, à l'aide de leurs fantasmagories, captivèrent entièrement l'esprit faible de ce

jeune prince, auquel ils firent voir l'ombre de Moïse; ou du moins Frédéric-Guillaume crut véritablement avoir vu cette apparition. En 1787 il excita la guerre entre la Russie et la Turquie, en même temps qu'il promit aux Polonais de soutenir leur indépendance; mais l'année suivante il abandonna la Pologne à son malheureux sort; et en 1790, il approuva la nouvelle constitution de ce royaume. Deux ans après, il s'allia avec l'Autriche contre la France, par le traité de Pilnitz, et marcha contre cette puissance. Frédéric-Guillaume s'empara de Longwy, de Verdun, et entra dans la Champagne; mais les intrigues des Jacobins parvinrent à arrêter ses conquêtes, et il rejoignit son armée du Rhin. Après quelques succès et quelques échecs, il tourna ses regards du côté de la Pologne, et détermina la Russie à en faire le partage avec lui. Il se rendit, à cet effet, à son armée de la Vistule, s'empara de Dantzick, de Thorn, d'une partie de la grande Pologne, battit le général Kosciusko, prit Cracovie, mais il fut contraint de se retirer de Varsovie, qu'il assiégeait depuis deux mois. En 1795, il abandonna la coalition, et céda à la France les possessions prussiennes sur la rive gauche du Rhin. Frédéric-Guillaume II mourut le 16 novembre 1797, âgé de 53 ans. Il eut, de la princesse d'Hesse Darmstadt, sa seconde femme, Fréderic-Guillaume III, qui règne actuellement. Resté veuf, il avait épousé de la main gauche, M.lle Voss, comtesse d'Ingenheim.

† FRÉDÉRIC-AUGUSTE, roi de Saxe, naquit le 23 décembre 1750. Il était fils aîné de l'électeur Frédéric-Christian, qui mourut en 1763. Comme l'héritier du trône n'avait alors que 13 ans, on nomma régent l'aîné de ses oncles, le prince Xavier. La Saxe avait beaucoup souffert dans la guerre de *sept ans*, et la mauvaise administration du régent ne fit qu'augmenter les calamités publiques. Le jeune Frédéric-Auguste prit les rênes de l'état en 1768, à l'âge de 18 ans, et se fit remarquer par la sagesse de sa conduite. Il se renferma dans la plus stricte économie, et, en suivant les conseils d'un ministre habile et ami de son pays, il excita l'industrie, ranima le commerce, rendit la confiance au papier monnaie; fit modifier le code criminel, abolit la question, et apporta dans plusieurs branches de l'administration des améliorations considérables. Il épousa en 1769 la princesse Marie-Amélie-Auguste, fille de l'électeur (à présent roi) de Bavière, et jouissait en paix de l'amour de ses sujets, lorsque, sept ans après (1776), il se forma contre ce bon prince un complot auquel on prétendit qu'avait participé sa mère, indignée de ce qu'elle n'exerçait aucune sorte d'influence. On arrêta un des chefs du complot, le colonel Andolo, et tout demeura tranquille. Dans cette occasion, un chambellan de l'électeur lui donna des preuves de zèle et de dévoûment: c'était un italien nommé Mariolini, qui devint ensuite ministre, et montra dans cette place beaucoup de talents. L'électeur de Bavière, dernier enfant mâle de sa maison, étant mort, Frédéric-Auguste s'allia à la Prusse

pour faire valoir contre l'Autriche les droits de sa mère à cet électorat. La guerre ne dura pas long-temps, et par un traité signé à Teschen, le 10 mai 1770, il fut convenu que l'Autriche renoncerait à ses prétentions sur la Bavière, et que Frédéric-Auguste serait substitué à tous les droits de sa mère, et cette succession valut à l'électeur de Saxe 6,000,000 de florins. L'Autriche, toujours ambitieuse, paraissait nourrir de grands projets; Frédéric II, qui ne pouvait pas se tromper sur la politique de cette puissance, forma entre plusieurs princes allemands une alliance dont le seul but était de surveiller les démarches de l'empereur Joseph II, et de lui opposer, si le cas l'exigeait, des forces suffisantes. Frédéric-Auguste fut un des premiers qui adhéra à cette coalition. Le trône de la Pologne étant vacant en 1791, la diète de ce pays offrit cette couronne à Frédéric-Auguste, qui, après avoir pris l'avis de son conseil, préféra le bien de ses sujets naturels à l'éclat d'une grande couronne. La révolution française avait mis en agitation toute l'Europe : la conférence de Pilnitz avait réuni l'empereur Léopold II et le roi de Prusse, qui se coalisèrent contre la France. Frédéric-Auguste refusa long-temps d'entrer dans cette alliance; mais comme prince de l'empire, il dut fournir son contingent à l'armée alliée, jusqu'en 1796. A cette même époque et après le traité de Bâle, le général Jourdan ayant pénétré dans la Franconie, l'électeur de Bavière conclut avec ce général un armistice : ses troupes ne furent alors employées que pour maintenir la neutralité sur les frontières méridionales de la Saxe. Cependant, en 1805, il ne put s'opposer au passage des troupes prussiennes, ni refuser à ses amis alliés un secours de 22,000 hommes destinés à agir contre les Français. Aussi, après les batailles d'Iéna et d'Auerstaëdt, ces derniers occupèrent militairement la Saxe, y firent des réquisitions, et ce ne fut qu'au prix de 25,000,000 de francs que l'électeur put rester neutre. Dans cette circonstance, ce souverain donna de nouvelles preuves de la bonté de son cœur. Pour soulager ses peuples d'une partie de cette énorme contribution, il s'imposa les plus grands sacrifices : il en fut récompensé, au moins pour quelque temps. L'électorat de Saxe fut érigé en royaume après le traité de Posen du 11 décembre, par la volonté de Napoléon. Ce fut comme roi que Frédéric-Auguste adhéra à la confédération du Rhin; mais presque au moment même qu'on lui décernait une nouvelle couronne, on rasait les fortifications de sa capitale. Par le même traité de Posen, il échangea pour le cercle de Cotbus le bailliage de Lommeris le comté de Barby et une partie du comté de Mansfeld, qu'il céda à la Westphalie, dont Jérôme Bonaparte devint souverain. Le traité de Tilsitt lui donna les provinces méridionales de la Prusse, une partie de la nouvelle Prusse orientale et occidentale, ainsi que de la nouvelle Silésie, et ces dernières provinces reçurent le nom de duché de Varsovie. De même que tous les princes de la confédération germanique, le roi de Saxe dut tenir sur pied un contingent de 20,000

hommes, à la disposition de Buonaparte, dont il était devenu allié. Il fit marcher (en 1809) ses troupes contre les Autrichiens, qui bientôt après occupèrent Dresde, et obligèrent le roi de Saxe à se retirer à Francfort sur le Mein; d'où il adressa deux *Proclamations*, celle du 18 juin aux Saxons, et celle du 24 du même mois à ses sujets Polonais. La défaite des Autrichiens le ramena dans sa capitale, et le traité de Vienne du 14 octobre 1809 agrandit le duché de Varsovie des contrées de l'ancienne et de la nouvelle Gallicie, dont l'Autriche s'était emparée en 1772 et 1795, lors des deux partages de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Les états du roi de Saxe parvinrent ainsi à contenir près de 6,000,000 d'habitants. Napoléon, pour célébrer l'anniversaire de son couronnement, avait réuni à Paris tous les princes de la confédération du Rhin: Frédéric-Auguste fut du nombre; et, digne appréciateur des arts, il examina tous les monuments de cette capitale, et se fit remarquer autant par son goût éclairé que par l'affabilité de son caractère. Le système continental amena la guerre contre la Russie: Napoléon se trouva à Dresde, au mois de juillet 1812, avec l'empereur d'Autriche son beau-père, le roi de Prusse et plusieurs autres princes allemands, et là il reçut de Frédéric-Auguste tous les témoignages d'une sincère amitié. Dans ce moment, ces témoignages avaient pu paraître comme obligatoires, mais ils ne se démentirent point dans les revers, et furent encore une preuve éclatante du caractère noble et loyal de Frédéric-Auguste. Lors des désastres de la campagne de Russie, Napoléon se vit abandonné de tous ses alliés et de son beau-père lui-même, qui tous devinrent ses ennemis: le roi de Saxe lui resta fidèle, et quand, après un voyage long et dangereux, il vint prendre quelque repos dans ses états, il trouva dans Frédéric-Auguste le même ami et le même allié. Cette conduite est d'autant plus noble que, à cette époque, Buonaparte étant loin des débris de son armée, et livré à son pouvoir, il était facile au roi de Saxe de s'emparer impunément de sa personne. Il préféra, pour ne pas manquer à la bonne foi et aux droits de l'hospitalité, encourir l'indignation des autres puissances. Aussi fut-il bientôt obligé, aux approches de l'armée russe, de quitter sa capitale, après avoir adressé à ses peuples la proclamation suivante, du 25 février 1813...... « Au milieu des dangers qui ont » souvent environné notre » royaume, il n'a dû sa conser- » vation qu'au système politique » auquel, depuis six ans, nous » avons été constamment atta- » chés. *Toujours fidèle à nos* » *traités et à nos engagements*, » nous comptons encore aujour- » d'hui, avec assurance, sur » l'heureux résultat que nous » promet notre puissant allié, » le secours des puissances con- » fédérées, et la bravoure éprou- » vée de nos guerriers..... » En même temps il remit aux Français, qui fortifièrent de nouveau Dresde, les forts de Witemberg, de Torgau, et de Koningstein. Après les batailles de

Lutzen et de Bautzen, Frédéric-Auguste rentra dans Dresde, avec Napoléon, mais il eut la douleur de voir ses états livrés à toutes les calamités de la guerre. Le passage des armées russe et prussienne, le séjour de l'armée française dans la capitale, le combat de Groffgorgen le 2 mai, l'attaque de Dresde, la bataille du 26, sous les murs de cette ville, les blocus qu'en firent les Russeset les Prussiens, les batailles meurtrières du 18 et 19 octobre aux portes de Leipsick, portèrent la désolation dans la Saxe, et coûtèrent d'énormes sacrifices à ses habitants. Frédéric-Auguste fut amené à Berlin, avec des honneurs dus à son rang, mais qui ne le constituaient pas moins en état de captivité. La Russie et la Prusse avaient déjà décidé à Kalitsch du sort de ce monarque; la plus grande partie de ses états devait être donnée au roi de Prusse. En effet, Napoléon ne pouvant plus rien ni pour lui ni pour ses alliés, demanda avec instance d'administrer provisoirement la Saxe; mais le gouverneur-général lui-même, d'après une déclaration équivalente du 27 octobre 1814, remit le 10 du mois suivant les états saxons aux commissaires prussiens, les barons de Ruck et de Gaudy. Le souverain légitime, qui se trouvait à Frédérickstfeld, protesta le 4 décembre contre cette violente usurpation, dans un *Manifeste* qui disait, entre autre choses.... « Nous manquerions à des de» voirs sacrés envers notre mai» son royale et envers notre » peuple, si nous gardions le » silence sur la nouvelle mesure » projetée contre nos états, au » moment où nous sommes en » droit d'en attendre la restitu» tion. L'intention manifestée » par la cour royale de Prusse, » d'occuper provisoirement nos » états, nous oblige de prému» nir contre une démarche pa» reille nos droits bien fondés, » et de protester solennellement » contre les conséquences qui » pourraient être tirées de cette » mesure; c'est auprès du con» grés de Vienne, et en face de » toute l'Europe, que nous nous » acquittons de ce devoir, en » signant de notre main les pré» sentes, et en réitérant en mê» me temps publiquement la dé» claration, communiquée il y » a quelque temps aux cours » alliées, que nous ne consenti» rons jamais à la cession des » états que nous tenons de nos » ancêtres, et que nous n'accep» terons aucuns dédommage» ments ni équivalents qui puis» sent nous être offert... » Malgré cette déclaration aussi juste qu'énergique, Frédéric-Auguste ne trouva d'autre appui au congrès de Weimar que la France et l'Autriche. Appelé à Presbourg par François II, il s'y rendit en janvier 1815, et par suite des nouvelles négociations on fixa le sort de la Pologne et de la Saxe, par le traité du 9 février de la même année. Il en résulta que Frédéric-Auguste fut obligé de perdre la Pologne, d'abandonner à la Prusse près d'un million d'habitants, de céder à la maison de Weimar les parties du pays ci-devant électoral sur la Saale, et dans l'Heuneberg, un district à l'Autriche. Ainsi demembré par le droit du plus fort, qui était naguère la *Suprema lex* de Napoléon, il ne

lui resta que des états contenant 1,128,000 habitants. Il dut en même temps donner son contingent de troupes pour la guerre contre Napoléon, qui était retourné en France, et il accéda, le 1er mai 1817, à la coalition dite la *Sainte-Alliance*. Le retour de la paix permit à ce bon roi de donner tous ses soins à ses peuples, dont il protégea l'industrie et le commerce, allégea les charges, en se prescrivant à lui-même la plus stricte économie. Frédéric-Auguste fut le plus probe, le plus loyal, le plus aimé des souverains de l'Europe, dont il était le doyen d'âge, et dont il méritait l'estime et l'amitié. Surpris par une maladie qui ne paraissait pas dangereuse, on croyait pouvoir conserver encore le père de ses peuples, lorsqu'une profonde léthargie le fit croire mort pendant 24 heures. Il se réveilla enfin, mais ce fut pour rendre son dernier soupir, le 5 mai 1827, à l'âge de 77 ans.

FRÉDÉRIC de Holstein. *Voy.* ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC V, électeur Palatin, surnommé *Roi d'hiver*. Voy. FEDINAND II, empereur.

FREDOLI (Bérenger), né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, était habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire du 6e livre des *Décrétales*, avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1325.

FRÉGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gênes sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, né à Gênes, vers l'an 1440, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui, mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume : 1° un *ouvrage italien* en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-fol., de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valère Maxime. Les meilleures éditions de ce Traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Galliard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface : 2° La *Vie du pape Martin V*; 3° un *Traité latin sur les femmes savantes*; 4° un autre, en italien, *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4°, traduit en français, 1581, in-4°; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédents, né à Gênes vers 1480, défendit la côte de Gênes contre Cortoli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biser, et passa à Tunis et à l'île de Gerbe, et revint à Gênes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gênes en 1522, Frégose chercha un asile en France. François Ier le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Bénigne de

Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Engubio, où il mourut le 15 juillet 1541. Les langues grecque et hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'oraison* en italien, Venise, 1542, in-8°.

FRÉGOSE (Antonio-Fileremo), poète italien du commencement du XVI[e] siècle, dont la *Cerva bianca* et autres poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1[er] en 1515, le 2[e] en 1525, assez rares.

FRÉGOSE *Voy.* FULGOSE.

FREHER. *Voyez* MARQUARD-FREHER.

FREIG, *Freigius* (Jean-Thomas), natif de Fribourg en Brisgau, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitles* sur le Digeste, in-8°, et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean), né en 1675 à Croton, dans le canton de Northampton, était fils d'un ministre protestant. Wesminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *Discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes, avec une traduction et des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Pertoboroug l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savants qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état; malheureusement les philosophes et les lettrés ne sont que trop souvent dans ce cas-là. (*V.* VESPASIEN.) On sollicita en vain son élargissement pendant six mois, mais au bout de ce temps le roi tomba malade, et Mead (*voyez* ce nom), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède que Freind ne fût sorti de la Tour; il fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres, à 52 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre comme celles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont: 1° *Histoire de la médecine depuis Galien jusqu'au* XIV[e] *siècle*; livre savant, traduit de l'anglais en français, par M. Noguez, en 2 vol. in-4°, 1728; 2° l'*Emmenologie, ou Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1736, in-12; 3° *Lectiones chimicæ*, Amsterdam, 1710, in-8°; 4° *Traité de la fièvre*. Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4°.

FREINSHEMIUS (Jean), naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Matthias Berdegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque et lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant cinq ans. La reine Christine, qui l'enviait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2000 écus d'appointements. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces hon-

neurs et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédait les langues mortes et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Suppléments* à Tite-Live et à Quinte-Curce, et il y réussit. Il fut moins heureux dans ses *Suppléments de Tacite*, parce que pour faire revivre cet écrivain inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le P. Brottier y a depuis complétement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires* sur Florus, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables. [On peut consulter pour plus de détails sur ce savant auteur son éloge funèbre par Abraham Freinshemius, 1661, in-4°.]

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Sainte-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viseu, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avait l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il reprenait ses amis en face, et les défendait en secret. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : 1° la *Vie de don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais; 2° des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG (Jean), né à Nieder-Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur de médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il critiqua les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : 1° *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4°; ouvrage principalement dirigé contre les charlatans, pseudochimistes, uromantes, etc; 2° *Aurora medicorum, galenochimicorum*, 1630, in-4°. (*Voy.* Manget, *Bibliotheca script. medicor.*, tom. II, pag. 346.) — Il ne faut pas le confondre avec FREITAG (Jean), né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *De melancholia hypochondriaca*. — Un autre FREITAG (Jean-Henri) publia un

ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlimbourg. — On connaît encore le major FREITAG, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à Voltaire (1), par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

† FREMIN (René), sculpteur, né à Paris, en 1673. Il prit dans sa patrie les premières leçons de son art, et alla ensuite se perfectionner à Rome; de retour à Paris, il commença à établir sa réputation par plusieurs beaux ouvrages tels que la *Samaritaine*, qui était au Pont-Neuf; le *Maître-Autel de Saint-Louis*, dans la chapelle du Louvre; la *statue de sainte Sylvie*, dans celle des Invalides. A cette époque, Philippe V faisait construire à Saint-Ildefonse (*la Granja*) de beaux jardins à l'imitation de ceux de Versailles; il appela Fremin, et c'est là qu'existent les chefs-d'œuvre de cet artiste. Il y travailla pendant sept ans; on y admire dans la chambre dite des Muses la *statue d'Apollon*, les *bustes* en marbre de *Philippe V* et de la *reine*, de *Louis Ier* leur fils, et de son *épouse*; et dans les jardins, les *quatre Éléments*, la *Poésie lyrique*, la *pastorale*, *héroïque et satirique*; le groupe en plomb de la *fontaine de Persée*, et principalement la *fontaine* dite *des Grenouilles*, où l'on voit les *statues* de *Latone*, d'*Apollon* et de *Diane*, qui implorent les dieux contre les *Moissonneurs* au nombre de huit. Il jouit constamment de la faveur de Philippe V. Ayant obtenu la permission de venir passer quelque temps à Paris, il y mourut en 1745, comblé d'honneurs et de richesses.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps où les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino, dit le *Giospin*. Il s'attacha à prendre ce qu'il y avait de meilleur dans le faire de ces deux peintres, et y réussit. Freminet était très instruit dans les sciences relatives à son art : il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchés, ne sont point du goût de tout le monde. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de Saint-Michel. [Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, où l'on admire principalement les tableaux de l'*Annonciation*, de la *Création* et de l'*Arche de Noé*. Il mourut à Paris, en 1619.]

FREMINVILLE (Edme de la Poix de), né en 1680, à Verdun en Bourgogne, était fils du lieutenant général de cette ville, et devint lui-même bailli de la Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut le *Traité historique de l'origine des dîmes*, 1 vol. in-12; la *Pratique des terriers*, 1748-59, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des

(1) Le *Servum pecus* que Voltaire s'est formé par ses écrits a révoqué en doute, ou nié absolument cette anecdote, et cependant rien de mieux constaté, surtout pour les habitants de Francfort. Le moyen actuellement de faire croire les faits surnaturels de l'Évangile à des gens qui ne croient pas un fait aussi naturel que celui-là!

fiefs. Il fit un 6e volume pour les droits des habitants. Il a extrait par ordre alphabétique le Traité de la police du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de police*, en 1 vol. in-4°; ouvrage estimé et réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon le 14 novembre 1773. C'était un homme savant et laborieux.

FREMIOT. *Voy.* CHANTAL.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, frère de madame de Chantal fondatrice de la Visitation, et grand-oncle de madame de Sévigné, naquit à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite. Chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV et Louis XIII, il s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Église contre les hérésies*, 1610, in-8°, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris, le 13 mai 1641.

† FREMONT (Dom Charles), religieux de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours, en 1610. Dès qu'il eut pris l'habit, il ne tarda pas à s'apercevoir du relâchement qui régnait dans l'abbaye; mais ferme dans sa vocation, et ne se rebutant pas, il fit son noviciat avec une exactitude exemplaire, et redoubla de ferveur et de zèle pour ses devoirs. Lorsqu'il eut fait sa profession, son abbé, satisfait de sa conduite édifiante, le nomma prieur de l'abbaye. Dom Frémont s'efforça par son exemple et ses discours d'établir parmi ses confrères plus de régularité; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége de l'ordre de Grammont. Ayant été présenté au cardinal de Richelieu, il lui fit agréer un plan de réforme qu'il avait dressé. Nommé par le ministre, prieur d'Époisse, près Dijon, dom Frémont y jeta les premiers fondements de sa réforme, aidé de son confrère dom Joseph Baboul. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur dans sa communauté la règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Étienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que quelques autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Dom Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689, âgé de 79 ans. On connaît de ce religieux : *La Vie, la Mort et les Miracles de saint Etienne, confesseur, et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8°. On trouve à la suite de cet ouvrage *La Vie du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne*. Il a composé en outre plusieurs *Œuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

FRENICLE (Nicolas), poète français, né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour en 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : 1° *Palémon* et *Niobé*, in-8°, deux pastorales; 2° l'*Entretien des bergers*, autre pastorale; 3° un poëme intitulé : *Jésus crucifié*; 4° une *Paraphrase des Psaumes* en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très médiocres.

FRÉNICLE DE BESSY (Ber-

nard), frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien, et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e tome des anciens Mémoires de l'académie des sciences, dont il était membre; entre autres, une *Méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Son Éloge a été écrit par Condorcet.

† FRÈRE (George), comte, lieutenant général, naquit le 2 octobre 1764. A l'âge de 17 ans (1791), il entra dans le bataillon de l'Aude, et, y ayant déployé du courage et de l'intelligence, il fut nommé capitaine en 1792. Devenu chef de bataillon l'année suivante, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il se distingua bientôt après à celle des Pyrénées-Orientales, d'où il passa en Italie, y fit les campagnes de 1794 et 1795, et fut blessé aux redoutes de Séza. Lorsque les Français entrèrent dans le Piémont, il reçut à la journée de la Brenta une nouvelle blessure, qui lui valut le grade de chef de brigade. De retour en France, après le *traité* de Campo-Formio, il servit dans les armées de l'Ouest, de la Hollande et du Rhin, fut nommé ensuite commandant de la garde du premier consul, devint général de brigade en septembre 1802, et fut employé dans l'armée d'Hanovre et à la grande armée, pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Le général Frère fut souvent cité avec éloge dans les *Bulletins* du temps; et notamment (en 1806) à la prise de Lubeck, où il entra un des premiers. Un de ses plus beaux faits d'armes fut la défense de la tête du pont de Spandau. Avec un seul régiment et quatre pièces de canon, il soutint l'attaque de 10,000 Russes, qui revinrent six fois à la charge pour s'emparer de ce pont, et les força de se retirer, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Il fut nommé successivement comte, commandant de la Légion d'Honneur et général de division. Le 6 mai 1808, il se rendit en Espagne, et le 7 juin, il s'empara de la ville de Ségovie. Il alla ensuite appuyer l'armée du maréchal Moncey, qui assiégeait Valence; et, après la prise de cette ville, il coopéra au siége mémorable de Saragosse, en qualité de chef d'état-major du maréchal Lannes. Appelé à la grande armée, le général Frère se trouva à la bataille de Wagram, où il se distingua de nouveau et reçut des blessures graves. A peine guéri, il retourna en Espagne et assista aux siéges d'Ostalric, de Tortose et de Tarragone. Il revint en France en 1813, et passa au commandement de la 13e division militaire à Rennes, puis à la 16e à Lille. Lors de la première restauration, Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis. Après le débarquement de Buonaparte à Cannes, le 20 mars 1815, et pendant les cent jours, le général Frère se conduisit avec une prudence extrême. Cependant, s'il ne s'empressa pas de se ranger sous les drapeaux de l'ex-empereur, il ne se montra pas non plus fort zélé pour la cause

des Bourbons; conduite équivoque qui rendit justement suspecte sa véritable opinion. Aussi, au retour du roi, et dès le commencement de 1816, il fut mis en non activité, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 17 février 1826.

FRÉRET (Nicolas), pensionnaire et secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, né à Paris, le 15 février 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille : la nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit enfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppé; et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8°; ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : *Certitude des preuves du christianisme*. Fréret, ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : 1° plusieurs *Mémoires* pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différents volumes de la *Collection* académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis que ces fabuleuses histoires n'avaient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales, qu'en matière de religion. 2° La *Préface*, les *Notes*, et une partie de la *Traduction* du roman espagnol intitulé: *Tyran-le-Blanc*, 2 vol. in-12; 3° quelques *ouvrages* frivoles, qui n'amuseront guère les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différents théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense. Il écrivait avec netteté et avec ordre; mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Thrasybule* annoncent, au jugement d'un critique judicieux, *un esprit dur et un cœur corrompu*. L'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Fréret, et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749. [Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies et publiées par Septchênes, en 20 vol. in-12, Paris, 1766; mais cette édition est extrêmement incomplète et défectueuse; l'auteur n'a fait usage d'aucun des manuscrits de Fréret, qui étaient alors entre les mains de Sainte-Croix, et dont plusieurs sont restés inédits. Ses *Mémoires* sur les *cultes* de plusieurs dieux du paganisme, sur l'*Année persane*; son *Traité sur*

l'origine des Grecs, celui sur *les Antiquités de Babylone* sont assez estimés.]

FRÉRON (Élie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talents. Il entra chez les jésuites pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collége de Louis le Grand. Les pères Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentements l'ayant obligé de sortir des jésuites, en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de madame la comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'était pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749 sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser, et des critiques, et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître en 1754 sous le titre d'*Année littéraire*, et il en publia régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort, arrivée en mars 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément, telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois marquée, de la précipitation dans les jugements, tels furent ses défauts. Il avait des mœurs douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont: 1° un recueil d'*Opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite. L'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. 2° Les *Amours de Vénus et d'Adonis*, in-12, 1748, brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs; diverses analyses qu'on voit dans l'*Année littéraire* en sont une autre preuve. 3° Il travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son *Année littéraire*, dont le privilége fut continué à sa veuve. Fréron travailla aussi à une *Histoire de Marie Stuart* (avec Masy); à un *Commentaire sur la Henriade* (avec La Beaumelle). L'on connait ses démêlés avec Voltaire, qu'il critiquait sans ménagement, mais souvent avec justice. L'irascible philosophe l'accabla d'épigrammes et d'injures les plus grossières. Il le calomnia même sur le théâtre (en 1760) dans le drame de l'*Écossaise*. Cependant un certain Gilbert ayant traité Voltaire de poète médiocre, en présence de Fréron, ce-

lui-ci récita plusieurs tirades de la Henriade, et dit à Gilbert : « Est-ce vous M. Gilbert qui en feriez de semblables ? » D'un autre côté, un seigneur de Turin ayant demandé à Voltaire un correspondant littéraire : « Adressez-vous à ce coquin de Fréron, répondit le philosophe, c'est le seul homme qui ait du goût, je suis forcé d'en convenir, quoique j'aie de bonnes raisons pour le détester. »

† FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du célèbre critique de ce nom, naquit à Paris en 1755. Son père, en mourant, lui avait laissé de puissantes protections, particulièrement celle du roi de Pologne, Stanislas, qui lui avait donné son nom sur les fonts de baptême, et celle de madame Adélaïde, tante de Louis XVI. Le roi lui avait accordé le privilége de l'*Année littéraire;* mais Fréron était trop livré à ses plaisirs pour s'occuper de la feuille qui avait fait la réputation de son père. Elle était sous son nom, et elle était rédigée par son oncle, l'abbé Royou, et le professeur Geoffroy. Comblé des bienfaits de la cour, Fréron devait être un de ses plus ardents défenseurs; mais, oubliant toute reconnaissance, et méprisant l'avis et l'exemple de sa famille, il embrassa avec chaleur le parti de la révolution, et dès les premiers troubles, il se montra digne de figurer parmi les plus furieux démagogues. Émule de Marat, il rédigea une feuille périodique non moins incendiaire que l'Ami du peuple. L'*Orateur du peuple* parut, et on le vit bientôt circuler avec profusion dans les halles, les cabarets et tous les lieux où il pouvait exalter une populace déjà turbulente. On assure que Fréron était né avec un caractère doux et même timide : mais ses actions sont loin d'appuyer cette assertion. Il avait connu Robespierre au collège de Louis-le-Grand. Lorsque celui-ci fut député aux états-généraux, ils renouèrent leur amitié; et Fréron agit en tout d'après les intentions de ce démagogue sanguinaire. Il fut agrégé au club des cordeliers, où le roi, la religion, les riches, les nobles furent tour-à-tour l'objet de ses déclamations et de ses sarcasmes. Il haranguait en même temps le peuple dans les rues et sur les places. Dans les terribles journées du 5 au 6 octobre, il figura parmi la horde des brigands. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il donna un libre essor à toute sa rage; il demanda la mort de Louis XVI, et eut une grande part à la conspiration du Champ-de-Mars, organisée par ses confrères les cordeliers. Lorsque les grands criminels eurent obtenu l'amnistie, Fréron reprit son journal, qu'il continua à remplir de maximes et de proclamations incendiaires. Nommé membre de la municipalité, dite du 10 août, il fut ensuite député à la convention où il vota la mort de Louis XVI, et l'exécution dans vingt-quatre heures, se vantant, en prononçant cette sentence, « d'avoir demandé deux » ans auparavant le supplice du » tyran, et d'être allé l'attaquer » jusque dans son palais. » Il » fut chargé de plusieurs missions dans les départements, et c'est là surtout qu'il déploya toute sa férocité. La convention voulant punir Marseille d'avoir osé secouer son autorité et élever un pouvoir à côté du sien, envoya Fréron avec Barras, Sa-

liceti et le frère de Robespierre, pour faire exécuter ses ordres. Fréron les surpassa en atrocité, et prouva que si le désir de la convention était de verser du sang, elle ne pouvait faire un meilleur choix. Tout ce qui, dans cette grande ville, jouissait de quelque considération, fut l'objet de ses affreuses proscriptions; les échafauds furent dressés et les exécutions se pressèrent. Il fit démolir les plus belles maisons, et fit appeler celles qu'il voulut laisser subsister, *Ville sans nom*. Pendant ce temps-là, les Anglais et les Espagnols étant entrés à Toulon, les commissaires reçurent l'ordre d'en faire le siége. Après la prise, Fréron y exerça les mêmes cruautés qu'à Marseille, et pour y laisser, comme dans cette dernière ville, un monument de sa fureur, il changea le nom de Toulon en celui de *Port-la-Montagne*. Avant de détruire la ville, selon l'ordre de la convention, Fréron voulut commencer par la destruction des habitants. Ceux-ci reçurent l'ordre, sous peine de mort, de se rendre au Champ-de-Mars pour y recevoir, disait-on, des instructions. Huit cents obéirent; à peine furent-ils arrivés, qu'une batterie tira sur eux à mitraille. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper à l'effroyable décharge, se jetèrent par terre et feignirent d'être morts; mais le barbare Fréron, qui ne voulait laisser échapper aucune de ces malheureuses victimes, dit à haute voix : « Que ceux qui ne » sont pas morts se lèvent : la » république leur fait grâce... » Ils se levèrent en effet, et à l'instant même l'odieux proconsul les fit tuer à coups de sabre et de fusil. Voici comment il rendit compte de ces événements dans sa correspondance avec un nommé *Moïse Bayle*. «Tous les jours, » depuis notre arrivée, nous fai» sons tomber deux cents têtes : » il y a déjà huit cents Toulon» nais de fusillés... La mortalité » est ici parmi les amis de Louis » XVI. Demain et jours suivants, » nous allons procéder au rase» ment...; fusillades jusqu'à ce » qu'il n'y ait plus de traîtres. » Cependant la ville ne fut pas rasée. Marseille, qui avait respiré pendant quelque temps, vit revenir Fréron, et avec lui les proscriptions. Quatre cents habitants furent encore victimes de sa cruauté, et la ville sans nom vit encore diminuer le nombre de ses maisons. Rappelé à Paris avec ses collègues, il se présenta au club des Jacobins, où on lui décerna le titre de *sauveur du Midi*. Cependant la division commençait à se mettre parmi les chefs de la révolution, et ils cherchaient mutuellement à se perdre. Robespierre, après s'être défait des athées Hébert, Clootz et Chaumette, attaqua le club des cordeliers, dont Fréron était un des plus fermes soutiens; il parvint même à faire mourir sur l'échafaud le redoutable Danton; mais les autres clubistes, prévoyant le sort qui les attendait, attaquèrent à leur tour le tyran en chef, et parvinrent à le renverser dans la fameuse journée du 9 thermidor (28 juillet 1794). Fréron contribua beaucoup à ce triomphe, et fut chargé avec Barras d'aller forcer l'hôtel de ville, où Fleuriot-Lescot avait retiré Robespierre. Lorsque ce terroriste eut été arrêté, Fréron proposa de démolir l'hôtel de ville, mais sa proposition fut rejetée. Après cette révolution,

Fréron ne fut plus le même : possesseur de grandes richesses, qu'il avait amassées au milieu de l'anarchie, et persuadé que l'ordre seul pouvait les lui garantir, il chercha à l'établir, et poursuivit avec acharnement tous les jacobins et ceux-là mêmes avec qui il avait rivalisé de cruauté. Lorsque Barrère proposa de créer un nouveau tribunal révolutionnaire et de conserver Fouquier-Tinville dans son emploi d'accusateur public, Fréron s'écria : «Tout Paris réclame » son supplice; je demande contre lui le décret d'accusation, » et que ce monstre aille cuver » dans les enfers tout le sang » dont il s'est abreuvé. » Paroles remarquables dans la bouche de celui qui en avait tant versé! Terroriste lui-même, il poursuivit les terroristes et les chargea de toutes les atrocités qu'il avait partagées avec eux; il attaqua la révolution, lui qui avait commis en son nom tant d'odieux attentats. Les jeunes gens, excités par la feuille l'*Orateur du peuple*, l'environnèrent de toute leur faveur. En vain ses ennemis élevèrent la voix, elle fut étouffée. On criait dans les rues *haro* sur les jacobins, et toutes les places retentissaient d'une chanson dirigée contre eux, appelée le *Reveil du peuple* : il faut avouer qu'il avait dormi long-temps d'un sommeil bien profond! Ce fut alors que les clubs furent dissous. Le 20 mai 1795 (1er prairial), Fréron fut envoyé avec Barras et Laporte pour désarmer les habitants du faubourg Saint-Antoine, où il y avait eu une émeute. Toujours possédé de la rage des démolitions, il ordonna d'incendier ce faubourg : mais le général Menou, chargé de l'exécution, refusa d'obéir. Fréron demanda ensuite la liberté de la presse, dont il regardait la suppression comme la source de tous les crimes. Entièrement dévoué à la convention, il partagea avec elle tous les dangers du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), et alla demander des secours à ce même faubourg Saint-Antoine, qu'il avait voulu incendier quelques mois auparavant. Mais le temps de faveur était passé; le peuple ne l'écouta pas. Il ne put entrer dans le corps législatif qui succéda à la convention, et fut envoyé dans le Midi par le nouveau gouvernement, en qualité de commissaire extraordinaire. Il déploya dans cette mission l'appareil d'une force armée, et un luxe révoltant. Il fut encore accusé, mais il sut encore faire tomber l'accusation. Quoique lié avec Buonaparte, qu'il avait connu à Toulon, il n'en obtint, lorsque celui-ci fut premier consul, qu'un emploi subalterne. Cependant la sœur de Buonaparte, qui depuis, veuve du général Leclerc, avait épousé le prince Borghèse, vivait à cette époque avec lui dans une grande intimité, et lui avait été promise en mariage; mais cette union projetée fut rompue par les plaintes qu'une première femme de Fréron vint porter à Buonaparte. Le consul, pour l'éloigner, le nomma sous-préfet à Saint-Domingue. Il refusa long-temps de partir, mais enfin il s'embarqua en 1802 avec l'armée sous les ordres du général Leclerc. Il mourut à Saint-Domingue en 1804 dans un âge peu avancé. Outre la feuille intitulée l'*Orateur du peuple*, dont nous avons parlé, on a de Fréron : *Mémoire historique sur la*

réaction royale et sur les massacres du Midi, avec des notes et des pièces justificatives, première partie (il n'en a pas paru d'autres), an 4 (1795), in-8°. Il parut une brochure en réponse à celle-là, qui avait pour titre : *Isnard à Fréron*, et qui commence ainsi : « Un homme qui, jeune encore, » a atteint l'immortalité du » crime, Fréron, etc. »

FRESNAYE (Jean Vauquelain de la), né en 1534 à la Fresnaye en Normandie, d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant général, et président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poète français qui ait fait des *Satires*. Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de celles de Régnier; et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye : 1° un *Art poétique*, qu'on ne lit plus, et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux versifiés faiblement; 2° un poème intitulé : *Pour la monarchie de ce royaume, contre la division;* ouvrage d'un zélé patriote; 3° deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Épigrammes*, d'*Épitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, in-8°, 1605, à Caen. Il était père de Des Iveteaux, qui fut précepteur de Louis XIII, et fit aussi des vers. *Voy.* ce nom.

FRESNE (Abraham-Alexis Quinault du), naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Il était d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disait modestement, en parlant de lui : « On me croit » heureux ; erreur populaire. » Je préférerais à mon état celui » d'un gentilhomme qui mangerait tranquillement douze mille » livres de rente dans son vieux » château. » Du Fresne était si glorieux, qu'il parlait à peine à ses domestiques; et lorsqu'il était question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : *Qu'on paie ce malheureux*. Cet histrion est mort en 1767.

FRESNE. *Voyez* CANGE (Du).

FRESNE *Voyez* FORGET.

FRESNOY (Charles-Alphonse du), né à Paris en 1611, fils d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parents, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitements que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école, il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances; il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème *De arte graphica*, de l'Art de la peinture; production admirable pour les préceptes,

mais dénuée d'ornements et de grâces, et très inférieure, pour la pureté et l'élégance du style, au poème latin de l'abbé de Marsy sur le même sujet. Du Fresnoy prenait tour-à-tour la plume et le pinceau. Il aproche du Titien pour le coloris, et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Il mourut en 1565, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *Poème* sur la peinture a été traduit en français par Roger de Piles en 1789. Il en a paru une traduction libre en vers par M. Renou, avec des remarques. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Le Clerc, in-12. [On voit dans le Musée de Paris deux tableaux de cet artiste, une *Sainte-Marguerite*, et une *Nymphe avec des Naïades*.]

FRESNOY. *Voyez* LENGLET (Nicolas).

FRESNY (Charles-Rivière du), né à Paris en 1648, passait pour petit-fils de Henri IV, et de cette paysanne d'Anet connue sous le nom de *belle Jardinière*, et ressemblait à ce roi. Il joignait à un goût général pour les arts des talents particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisait des tableaux charmants. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3000 livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait: *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais*, du Fresny et Bontems: c'étaient ses deux valets-de-chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, 6 vol. in-12. Ils renferment: 1° des *Pièces de théâtre*; 2° des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique; 3° plusieurs *Chansons*; 4° les *Amusements sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie; 5° des *Nouvelles historiques*, etc. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière. [Ses comédies les plus remarquables, et qui le placent au second rang parmi les poètes dramatiques sont: *La Sérénade*, *La Reconciliation normande*, *L'Esprit de contradiction*, *Le Double veuvage*, *Le Mariage fait et rompu*, *Le Chevalier joueur*. Le sujet de cette pièce lui fut enlevé par Regnard, qui prit l'avance sur lui et le fit jouer en 1695, sous le titre du *Joueur*, deux ans auparavant que du Fresny mît sur la scène son *Chevalier*, qui n'eut qu'un médiocre succès.]

† FRETEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'-chambre au parlement de Paris, fut un des premiers auteurs de la révolution, par ses idées de réforme et son opposition aux mesures de la cour. Voué à la faction d'Orléans, il montra une opposition constante aux vues du ministère. Il fut arrêté

par suite de cette lutte ; mais la disgrâce de MM. Lamoignon et du cardinal de Brienne lui rendit bientôt la liberté. Envoyé aux états-généraux en 1789 par la noblesse de Melun, il passa ensuite à la chambre du tiers-état, où il se flattait de jouer un grand rôle ; mais dès le commencement, son empressement à se mêler de tout, à parler sur tout, lui attira de la part de Mirabeau le ridicule surnom de *Commère Freteau.* Le 8 octobre 1789, il demanda qu'on donnât à Louis XVI le titre de roi des Français, et il se prononça ensuite pour l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Dans un rapport qu'il fit le 11 juin 1791, il présenta la situation de la France sous un jour si alarmant d'après les vues hostiles des autres puissances, qu'il excita contre lui la haine général, et s'attira une foule de sarcasmes. Le 28 juin, il fit rendre le décret qui interdisait à tout Français de sortir du royaume ; et le 31 juillet, en parlant des armements qui se faisaient en Allemagne, il demanda que les ministres comparussent à la barre. Après la session, il fut nommé juge du tribunal du deuxième arrondissement de Paris ; mais comme il avait flatté tous les partis, et que sa marche avait été incertaine, les jacobins, que cependant il avait souvent encensés, le firent arrêter comme *contre-révolutionnaire*, et il périt sur l'échafaud le 14 juin 1794. On peut dire que s'il ne fut pas un démagogue exalté, il fut du moins un réformateur très dangereux.

† FRÉTEAU (Jean-Marie-Nicolas), médecin et chirurgien, naquit à Meslai, ci-devant diocèse de Rennes, en 1765, d'un avocat au parlement de cette ville, vint, en 1788, terminer ses études médicales à Paris, fut successivement nommé chirurgien-major à l'armée des côtes de Brest, et obtint le même titre aux hôpitaux des volontaires de la Loire-Inférieure. Excepté l'opération césarienne, il exécuta avec succès toutes celles de la haute chirurgie, et fut un des premiers qui imaginèrent des moyens mécaniques propres à corriger les difformités corporelles. Il acquit, en outre, beaucoup de réputation comme accoucheur. Freteau mourut, le 9 avril 1823, âgé de cinquante-huit ans. On a de lui : 1° *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803 ; 2° *Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, Paris, F. Louis, 1803 ; 3° *Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc.*, Paris, Le Normant, 1813, in-8° de 300 pages ; 4° *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie*, Paris, Gabon, 1816, in-8°. Cet ouvrage avait été couronné par la société de médecine de Paris, le 5 juillet 1814 ; 5° *Considérations sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, 1816. C'est la réponse à une critique de son ouvrage sur le même sujet, qu'il développe plus amplement, et d'une manière victorieuse. Il a donné, en outre, un grand nombre de *Mémoires* dans plusieurs *journaux savants et de médecine*, comme

sur l'*Heureux effet de l'allaitement artificiel.* — *Sur la ligature d'un polype utérin.* — *Sur une hémorrhagie très sérieuse dont la cause a été long-temps inconnue.* — *Sur la doctrine des nécroses, et la nécrose du tibia.* — *Sur une intumescence de la langue, avec prolongement hors de la bouche.* — Divers articles sur l'*agriculture, le magnétisme*, etc. Il paraît que Freteau s'occupa aussi de politique, car les libéraux l'ont compté dans leurs rangs.

FREVIER (Charles-Joseph), né à Rouen le 11 novembre 1689, entra fort jeune dans la société des jésuites, où il fut destiné à l'enseignement. On n'est pas sûr de l'époque de sa mort; mais il vivait encore en 1770, après la suppression de son ordre : il paraît qu'il survécut peu à cette époque. Il est connu par le différend littéraire qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux. Le P. Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, remarqua dans la bibliothèque des jésuites de cette ville un manuscrit de Bellarmin, qui contenait une dissertation sur la Vulgate; il en fit un précis; mais trouvant ensuite plus à propos de faire imprimer le manuscrit lui-même, il en obtint une copie collationnée du P. Holvoët, bibliothécaire du collége de Malines, et le publia sous ce titre : *Apographus ex manuscripto autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini e societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione Vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica habeatur.* Le P. Berthier, en rendant compte de cet écrit dans son *Journal de Trévoux*, établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule devait être en usage dans les églises et les écoles, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le P. Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans un livre qu'il publia sous ce titre : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec, qui nous restent; théologie de Bellarmin, son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article* 85, *juillet* 1750, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le *seul* texte *pur*, et que ni le texte hébreu ni le texte grec n'ont pas cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, étant une pièce sans conséquence, un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme un écrit indigne de lui. Mais c'était moins pour combattre le P. Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les Ecritures saintes pouvaient être exposées à un soupçon de corruption.

FREY (Jean-Cécile), né à Keisertul vers l'an 1580, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses *ouvrages* latins de philosophie furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol.; le 1er en 1645, le 2e en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le tome 39e des Mémoires du P. Nicéron et dans le Dictionnaire de Moréri.

FREY. *Voyez* NEUVILLE.

FRÉY (Jean-Jacques), né à Lucerne le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son temps, vécut long-temps à Rome, et y mourut le 12 janvier 1752. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominicain, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le Recueil de ses gravures forme deux gros vol, in-fol. et s'élève à plus de cent planches, outre l'estampe appelée *in conspectu angelorum psallam tibi*, qui passe pour être son chef-d'œuvre.

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéri en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence : mais les mathématiques ayant plus d'attraits pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili, en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut le 26 octobre 1773, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : 1° *Traité des feux d'artifice*, 1747, in-8°; 2° *Voyage de la mer du Sud*. 1716, in-4°, et 2 vol. in-12, 1717; 3° *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1796, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Éléments de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno, sa patrie, avait été dominicain : il fut décoré de la pourpre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il quadriregno*, ou *les Quatre règnes de la vie de l'homme* : le 1er règne est celui de *Cupidon*, le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, et le 4e celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIART, ou FREAR. *Voyez* CHAMBRAY (Rolland).

FRIBURGER. *Voyez* GERING.

† FRIEDEL (Adrien-Chrétien), naquit à Berlin le 31 mars 1753. Il vint à Paris dès sa première jeunesse, et fut professeur en

survivance des pages du roi. Il publia plusieurs comédies traduites de l'allemand, comme *La Piété filiale*, d'Engel, 1781; *Le Page*, du même, 1781, etc. Il donna en outre le *Nouveau théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-85, 12 vol. in-8°. M. Bonneville a eu part à cette traduction. Le *Nouveau théâtre* contient vingt-huit pièces des meilleurs auteurs allemands. A la tête du premier volume, on trouve une histoire de leur théâtre. Friedel est mort en 1786.

† FRISCH (Joseph-Léopold), ministre protestant, fut très instruit dans les sciences naturelles et dans la philologie, et naquit à Berlin, le 29 octobre 1714. On a de lui : 1° *Musei hoffmaniani petrificata et lapides*, Halle, 1741, in-4°; *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogaw, 1775, in-4°; 3° *Des avantages et des inconvénients que présentent les quadrupèdes*, Bulaunz, 1776, in-8°. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Frisch mourut en 1787.

FRISCHE (Dom Jacques du), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Séez, en 1640, donna, en 1686 et 1690, avec dom Nicolas Le Nourri, une nouvelle *Edition* de saint Ambroise, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des OEuvres de ce saint docteur; il y travailla avec dom Vaillant sur les Mémoires de l'abbé de Tillemont. Dom Frische travaillait à une nouvelle *Edition* de saint Grégoire de Nazianze, lorsqu'il mourut à Paris, en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. Pinsson, avocat au parlement, a fait l'éloge de dom Frische dans une lettre imprimée en 1694.

FRISCHLIN (Nicodème), né à Balingen, dans le duché de Wittemberg, le 22 septembre 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où il avait été enfermé. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*Elégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, etc. Sa comédie de *Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus: ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur Callimaque, Aristophane, Virgile, Perse, etc., qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. Ses *OEuvres poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607. On a encore de lui des ouvrages sur l'*Astronomie*, sur *les Hébreux*, et un *Dictionnaire grec-latin-allemand*.

FRISCHMUTH (Jean), philologue et orientaliste, né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur de langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui: 1° des *Explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses; 2° plus de 60 *Dissertations*, in-4°, *philologiques et théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

† FRISI (L'abbé Paul), célèbre mathémacien et physicien d'Italie, naquit à Milan le 13 avril 1728, d'une famille originaire de Strasbourg. Il entra à l'âge de 15 ans chez les clercs

de saint Paul, dits barnabites. Il étudia avec succès les sciences philosophiques, qu'il enseigna à l'âge de 22 ans à Lodi, et ensuite dans plusieurs autres villes d'Italie, où ses talents lui acquirent bientôt une réputation brillante. Il voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, fut accueilli partout de la manière la plus flatteuse, et se lia, dans le cours de ses voyages, avec d'Alembert, Condorcet, Keralio, la Condamine, etc. Un grand nombre de monarques l'honorèrent de leur protection, et lui firent de riches présents. Ces honneurs lui firent oublier quelquefois qu'il était religieux, et il eut à essuyer quelques réprimandes de la part de ses supérieurs, qui n'approuvaient pas trop sa vie mondaine et sa liaison avec d'Alembert et Condorcet. Il mourut à Milan le 22 novembre 1784. Fatigué de vivre sous la règle de son ordre, il avait obtenu du pape Pie VI, par la protection du cardinal Braschi, la permission de porter l'habit de prêtre séculier. L'abbé Frisi était membre de toutes les académies savantes de l'Europe; il avait été aggrégé à celle de Paris en 1758. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue : 1° *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751; 2° *Nova electricitatis theoria*, Milan, 1755; 3° *De motu diurno terræ dissertatio, quæ a regia berolinensi scientiarum academia præmium, anno* 1756, *propositum obtinuit*; 4° *De gravitate universali libri tres*, Milan, 1768; 5° *Saggio*, etc., ou *Essai sur la philosophie morale*, Lucques, 1765; 6° *Dell' architettura statica e idraulica*, Milan, 1779; 7° *Pauli Frisi operum*, ibid., de 1782 à 1785, 3 vol., etc. Il a écrit en outre plusieurs *Eloges*, parmi lesquels il n'a pas oublié celui de son ami d'Alembert, et un grand nombre de *Dissertations* critiques et savantes. Il y en a une où il cherche à prouver la *médiocrité des jésuites dans les sciences*, et ce n'est certainement pas l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur.

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : 1° une Histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol.; ouvrage très estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*; 2° une *Edition* de la Bible de Louvain, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, jésuite lorrain, mort au commencement de ce siècle, après avoir publié : 1° la *Vie du cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4°; 2° la *Vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8°; 3° *Abrégé des Méditations du P. Louis du Pont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très bien fait; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12. 4° L'*Histoire d'Eléonore d'Autriche, mère du duc Léopold Ier, et épouse du duc Charles V*, Nancy, 1725, in-8°; 5° la *Vie de la mère Elisabeth de Raufaing, institutrice des religieuses du refuge à Nancy*, Avignon, 1733, in-8°, et plusieurs autres ouvrages.

FROBEN (Jean), célèbre im-

primeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les pères grecs, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER. *Voy.* FORBISHER

FRODOARD. *Voy.* FLODOARD.

FROELICH (Guillaume), né à Zurich en Suisse en 1492, de parents pauvres, s'éleva par son seul mérite et par sa valeur. Il servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX, commanda, en qualité de colonel, plusieurs régiments suisses au service de ces princes, et mourut à Paris le 4 décembre 1562, après quarante ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des Grands-Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FROELICH (Erasme), jésuite allemand et célèbre numismate, né à Gratz en Stirie en 1700, fit ses études à Vienne en Autriche, et après les avoir achevées entra dans la compagnie de Jésus. Il enseigna les belles-lettres, l'histoire et les mathématiques, et fut nommé bibliothécaire du collége Thérésien, où il fut chargé de donner des leçons d'archéologie. Mais l'étude à laquelle il se livra avec le plus d'assiduité et de succès fut celle des médailles, et il y consacra sa vie : personne ne montra mieux que lui de quelle utilité elle était pour l'histoire. Il fixa la véritable époque d'où part l'ère des rois de Bohême ; et par la description des médailles des rois de Palmyre il en donne l'histoire entière. Il a publié plus de dix-huit ouvrages, dont voici les principaux : 1o *Utilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita*, etc., Vienne, 1733, in-8o ; 2o *Appendicula ad nummos Augustorum et Cesarum ab urbibus græce loquentibus cusos*, etc. ; 3o *Dissertatio de nummis, monetariorum veterum culpa vitiosis*, Vienne, 1736, in-8o ; 4o *Quatuor tentamina in re nummaria veteri*, etc., 1737, in-4o, 2e édit., 1750, in-4o. [Sous ce nouveau titre les ouvrages précédents ont été reproduits avec des augmentations.] 5o *Animadversiones in quosdam nummos veteres urbium*, Vienne, 1738, in-8o ; nouv. édit. Florence, 1751, in-8o ; 6o *Appendiculæ duæ novæ, ad nummos Colonarium altera ad nummos Augustorum et Cesarum, ab urbibus græce loquentibus percussos*, Vienne, 1744, in-8o ; 7o *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, numis veteribus illustrati*, etc., Vienne, 1744, in-fol., fig. Il mourut le 7 juillet 1758.

FROIDMONT, ou FROMONT (Libert), *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liége, en 1587, docteur, interprète royal de l'Écriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de Saint-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis ; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite ar-

chidiacre de Malines, et évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre à fait naître. (*Voyez* Calénus et Jansénius.) On a de Froidmont : 1° un *Commentaire* latin sur les Epîtres de saint Paul, 2 tom. in-fol., 1670 : c'est proprement un abrégé de celui d'Estius ; 2° des *Commentaires* sur le Cantique des cantiques et sur l'Apocalypse ; peu utiles, et qui se ressentent des erreurs qu'il avait adoptées. 3° *Vincentii lenis theriaca,* contre les pères Petau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules, *La Lampe de saint Augustin ; Les Mouchettes de la lampe ; Colloque en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise* : ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, était fils d'Alphonse Ier, et commença à régner l'an 757. Le royaume d'Espagne se bornait alors aux Asturies, Oviédo, Léon, le reste étant occupé par les Maures. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, et s'opposa aux courses des Maures. Depuis, il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54,000 de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan, meurtre vengé bientôt après par Aurèle, son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II, *Voy.* Fruela.

FROILA III, frère d'Ordogno roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfants de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfants d'un grand seigneur nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Espagnols. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. auxquels ils donnèrent le nom de *Jueze*, juges. Froila mourut de la lèpre en 924, ayant régné à peine un an.

FROISSARD, ou Froissart (Jean), naquit à Valenciennes en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer longtemps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier, vers 1402. Froissard était poète et historien ; mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois ; la meilleure édition et une des moins communes est celle de Lyon, en 4 vol. in-fol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée ; Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve dans un détail très circonstancié, et même quelquefois jusqu'à la minutie, les événements les plus considérables arrivés de son temps en Europe. On prétend qu'il y a un manuscrit de sa *Chronique* à Breslau, plus fidèle que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs pièces de poésie, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour les produc-

tions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mirent en vogue la ballade. [Avant de prendre les ordres, il avait été épris d'une demoiselle qui se maria; Froissard alors quitta la France et se rendit en Angleterre, où il fut protégé par la reine Philippine de Hainaut, femme d'Édouard III. A l'instar des chevaliers errants de ce temps-là, Froissard parcourut beaucoup de pays, visita l'Écosse, suivit le prince Noir en Espagne, lors de l'expédition de ce dernier pour secourir Pierre le Cruel, passa en Italie avec le duc de Clarence, qui s'y rendit pour épouser la fille de Galéas Visconti, et parcourut la Savoie, où régnait Amédée VI. Dans la suite, Froissart devint clerc de Vénestas, duc de Brabant, qui était aussi poète; et mêlant ses poésies avec celles de ce prince, il composa un ouvrage intitulé *Méliador*. Les écrits de Froissard sont un miroir fidèle des mœurs de cette époque éloignée. Parmi ses poésies, son *Horloge amoureuse* est le plus beau morceau; on y trouve des détails sur l'horlogerie au XIVe siècle. On a traduit en Anglais, en 1812, une partie de la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Espagne et de Bretagne*].

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris et y fut souvent consulté sur la Coutume de Normandie, qu'il possédait très bien. On a de lui quelques ouvrages de droit relatifs à la coutume de son pays : 1° *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4°; 2° *Mémoire sur la nature et la qualité des statuts*, 1729, 2 vol. in-4°; 3° *Mémoires sur le sénatus-consulte velléïen*, 1722, in-4°; 4° *Mémoires sur la comté-pairie d'Eu*, in-4°.

FROMAGEAU (Germain), Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *Décisions de cas de conscience*, recueillies avec celle de son prédécesseur en 2 vol. in-fol., Paris, 1723.

FROMENTHAL (Gabriel Berthon de), juge-mage du Puy en Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-fol., sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIERES (Jean-Louis de), évêque d'Aire, naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le carême en 1680, et toujours avec succès. Elève du P. Sénaut de l'Oratoire, il mit comme lui dans ses sermons de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

FROMOND. *Voy.* FROIDMONT.

FRONSAC. *V.* MAILLÉ BREZÉ.

FRONSPERG, ou plutôt FRUNDSBERG (George, comte de), d'une maison illustre du Tyrol, naquit en Souabe à Minlda, près de Memmingen. C'était un homme d'une force et d'une valeur extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles-Quint en Italie avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportements allèrent jusqu'à la fureur contre l'Église romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordon tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, *que c'était pour traiter le pape comme les Ottomans traitaient leurs frères*. Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome, car, pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine régulier, génovéfain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant abjuré l'esprit de parti, il revint à Paris, et fut fait curé de la paroisse de Sainte-Madelaine à Montargis où il mourut dix jours après sa prise de possession, en 1662. On a de lui divers ouvrages : 1° *De diebus festivis gentilium, Hæbræorum, christianorum*, in-fol., dans le *Kalendarium romanum*, Paris, 1652, in-8°. 2° *Antithesthesis Augustini et Calvini*, 1651, in-16. 3° *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in romanum kalendarium*, etc. La meilleure édition est celle de Vérone, 1736, in-8°. 4° Des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et non pas de Gerson ni de Gersen. (*Voyez* AMORT); 5° une *Édition* des Œuvres d'Ives de Chartres, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une vie de ce pieux docteur. Le P. Fronteau possédait neuf langues; ce fut lui qui composa la belle bibliothèque de Sainte-Geniève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester long-temps dans un parti qui n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rebellion contre l'Église. Le P. Lallemand, chancelier de Sainte-Geneviève, a publié en latin l'Éloge du père Fronteau son prédécesseur, Paris, 1663, in-4°.

FRONTIN (Sextus Julius Frontinus), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 78 de J.-C., et ensuite consul. Vespasien l'envoya en 78 contre les Anglais, et il les bat-

tit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires grecs et romains perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *Stratagèmes*, écrits, à ce qu'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire, Wesel, 1660, 2 vol. in-8°; séparément, Leyde, 1731, in-8°; et Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils sont traduits en français avec Polien, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que celui d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence. Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre *De coloniis*. Ses livres *De scientia militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. Frontin mourut l'an 859 de Rome, de J.-C. 106.

FRONTO DUCAEUS. *V.* Duc.

FRONTON (Marcus-Cornelius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Vérus et Marc-Aurèle. Ce dernier fit ériger une statue à son maître, et le nomma consul. L'éloquence de Fronton n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que pour cette partie il était l'émule de Ciceron. Tous les ouvrages de cet orateur sont perdus, à l'exception de quelques mots cités par d'anciens grammairiens.

FROUMENTEAU (Nicolas), nom sous lequel s'est caché un écrivain du XVIe siècle, qu'on n'est pas encore parvenu à découvrir. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malheureux règne de Henri III sont encore recherchés, malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, in-8°, 1581; le second, *Cabinet du roi de France*, 1582, in 8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

FRUCTUEUX (Saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (Saint), archevêque de Brague au VIIe siècle, se retira dans une solitude, et y bâtit un monastère qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute (aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille). Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume; et en 650, le 10e concile de Tolède le plaça sur le siége archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles dont il est l'auteur. La première est dite de *Complute*, parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée *Règle commune*, s'observait dans les autres communautés d'hommes et de femmes dont il était fondateur. Sa *Vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bol-

landus, Mabillon et Bulteau.

FRUELA, ou FROILA II, usurpateur du royaume de Léon vers le milieu du IXe siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alphonse III, son neveu, qui avait succédé à Ordogno, et qui par ses belles qualités était digne de régner: il se fit proclamer roi dans cette province. Alphonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venait se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gênes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape, sur la recommandation du cardinal Bentivoglio, la permission de quitter son ordre. Il était prêtre, et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant don Philippe l'honorait de son estime. Il y mourut en 1768. La *Collection* de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme en 1777, en 9 vol. in-8°. [Frugoni excella dans les *Sdruccioli*, ou vers sans rimes de onze syllabes. Une de ses meilleures *Odes* est celle où il célèbre la prise d'*Oranges*, par le duc de Montemar.]

FRUMENCE (Saint), apôtre de l'Ethiopie, était Tyrien. Étant allé dans l'Ethiopie avec Edesse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement au roi, par leur sagesse et leur science, qu'il en fit ses favoris; il fit Édesse son échanson, et Frumence son trésorier. Celui-ci se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le XVIe siècle, leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas: ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER, ou plutôt FRUITIERS (Luc), *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Il était ami de Muret et de plusieurs autres savants. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits, en latin, et qui promettaient beaucoup à la république des lettres. Quoique très jeune, il avait le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

FUCHSIUS. *Voyez* FUSCH.

FUENTE. *Voyez* PONCE DE LA FUENTE.

FUESI (Pie), dominicain hongrois, naquit en 1703 à Comaron en Hongrie. Ses parents professaient la religion protestante. S'étant fait catholique, il entra chez les dominicains. C'était un

religieux instruit, et qui cultivait la poésie avec succès. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Otia poetica*, Vienne en Autriche, 1744; 2° *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt, in breve compendium collectum*, ibid., 1745; 3° *Fasciculus biblicus, seu Selecta Scripturæ sacræ effata metrice pronuntiata*, Bude, 1746; 4° *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, Œdenbourg, 1749; 5° *Calonis moralia disticha, ad hungaricos versus, magna elegantia redacta*, imprimés plusieurs fois, et la dernière fois à Bude. Le P. Fuesi mourut à Waitzen, en Hongrie, en 1769.

FUESSLI (Jean-Melchior), graveur et écrivain, naquit à Zurich en 1677. Il a exécuté plusieurs planches, parmi lesquelles on cite la *Cérémonie des serments*, qui représente l'alliance jadis stipulée entre la république de Venise et les cantons de Zurich et de Berne. Fuessli a aussi laissé un ouvrage estimé, qui a pour titre : *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, de 1755 à 1780, 4 vol., avec un Supplément et portraits. Fuessli mourut en 1736. Son fils aîné, Jean-Rodolphe, se fit un nom dans la gravure et dans la peinture, et mourut en 1806.

FUESLLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlar, où son père, originaire de Zurich, fut pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui : 1° *Thesaurus scriptorum historiæ helveticæ*, Zurich 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse; 2° un *Abrégé de l'histoire de la Suisse*, à la suite de *Helvetiorum respublica*, de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

FUET (Louis), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Orléans en 1681, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-fol., 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Uldrich), né en 1528, à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584. Il légua sa bibliothèque, qui était très belle, à l'électeur palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même, contre son intention, qu'il rendit grand service à cette religion, en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parents à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de Saint-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en est sorti une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet : *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem. A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*, Augsbourg, 1786, 1 vol. in-8°.

FUHRMANN (Matthias), reli-

gieux de l'ordre de Saint-Paul ermite, en Autriche, et définiteur général de sa congrégation, s'appliqua à l'histoire, et se distingua par son érudition. On a de lui plusieurs ouvrages qui attestent qu'il n'était pas moins savant que laborieux. Il a donné en allemand : 1° *L'Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734 — 1737, quatre parties in-4°; 2° *Vienne ancienne et moderne*, deux parties, 1738, in-8°; 3° *Vie et miracles de saint Séverin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche, et abbé de Heiligenstatt, près Vienne*, ibid., 1746, in-8°; 4° *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an* 37 *de Jésus-Christ*, ibid., 1769, in-4°, avec 13 planches; 5° *Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta*, 1re. partie, Rome, 1743; 2e partie, Vienne, 1747; in-4°, fig.; ouvrage où brille une grande érudition; 6° *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, ib., 1749; in-8°. Il a été traduit en allemand. Le P. Fuhrmann mourut à Vienne en 1773.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1029, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses *Épîtres* combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *Sermons*, des *Hymnes*, des *Proses* : mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses OEuvres.

FULGENCE (*Sanctus Fabius Claudius Gordiamus Fulgentius*), né à Lepté dans la Bizacène, province d'Afrique, en 467 selon les uns, et selon d'autres en 463, de parents nobles, quitta le monde où il aurait pu briller par ses talents, pour s'enfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique en 508. Son zèle contre l'*arianisme* déplut à Trasamond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil, il avait composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°; car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *De la prédestination et de la grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin; il connaissait bien l'Ecriture sainte, et il s'en sert à propos; mais il est peut-être quelque fois un peu diffus. Il mourut en 533, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES (*Fabius*), est auteur de trois *Livres de mythologie*, publiés à

Amsterdam, en 1681, 2 vol, in-8°; avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus et Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mytholographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le VIe siècle. Nous avons de lui aussi un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE, ou FRÉGOSE (Raphaël), enseigna, vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FRÉGOSE (Baptiste), qui fut doge de Gênes sa patrie, en 1478. *Voy.* FRÉGOSE (Baptiste).

FULLER (Nicolas), né en 1557, à Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1622. On a de lui : 1° *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4°; 2° un *Appendix* à cet ouvrage, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608, fut ministre en différents endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zèle qu'il montra pour Charles Ier l'exposa à des persécutions de la part de l'usurpateur Cromwell, qui le dépouilla de ses emplois; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 13 août 1661. On lui doit : 1° *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testaments*, Londres, 1662, in-fol., en anglais. Il s'y montre habile critique. 2° *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis J.-C. jusqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol. Elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps. 3° *Histoire des Croisades*, Cambridge, 1651, in-fol; 4° *Vies des hommes illustres d'Angleterre*, 1662, in-fol.; c'est de tous les ouvrages de Fuller le moins soigné; 5° *De la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4°; 6° des *Sermons* et des *Livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

FULRADE, abbé de Saint-Denis en France, archi-chapelain du roi Pépin, mourut en 784, et se distingua par sa piété, par ses talents et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Etienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denis, où logea ce pontife, lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pepin contre Astolfe. *Voy.* ÉTIENNE II.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia, qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine

l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sicyone, l'an de Rome 712, 40 ans avant J.-C. [Fulvie était belle-mère d'Octave. La guerre qu'elle lui déclara fut appelée *la guerre de Pérouse*. Lucius Antoine étant entré victorieux dans Rome, mais n'ayant pu s'y maintenir, alla s'enfermer dans Pérouse, où Octave l'assiégea et prit la ville par famine.]

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J.-C., avec Emilius Paulus. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Regulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeaient Clupea; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. — Marcus Fulvius Nobilior, petit-fils du consul, fut envoyé, l'an 189 avant J.-C., en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Etoliens à demander la paix. — Il y eut, du temps d'Auguste, un sénateur nommé Fulvius, qui ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important que l'empereur lui avait confié, et qui fut divulgué sur-le-champ, se donna la mort de regret. Sa femme lui avait donné cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS, ou Fulvio-Orsini, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva et lui donna son canonicat : il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompeius, etc., et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : 1° *De familiis Romanorum*, 1663, in-fol. ; 2° *De triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

†FUMAGALLI (Le père Ange), naquit à Milan en 1728, et entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre de Cîteaux, où il étudia les langues orientales et la théologie. Il s'occupa beaucoup de l'histoire de la Lombardie, et les archives de l'antique abbaye de Saint-Ambroise, son couvent, lui fournirent d'amples renseignements sur cette matière. Il ne cultiva pas avec moins de soin l'étude de la diplomatie; et quelques ouvrages qu'il avait déjà publiés lui ayant mérité les suffrages du public et l'estime de ses supérieurs, ceux-ci l'envoyèrent à Rome professer la théologie et la diplomatie. Il fut rappelé à Milan en 1773, où, après avoir été nommé lecteur de son monastère, il y fut élu abbé. Ce monastère, outre les droits de souveraineté qu'il avait sur plusieurs fiefs de

la Lombardie, en avait encore sur une papeterie et une imprimerie indépendantes de toute autre autorité. Ces deux établissements furent très utiles au père Fumagalli, pour la publication de ses ouvrages, tous écrits en italien. Il fut membre de l'institut des sciences du ci-devant royaume d'Italie, et mourut le 12 mars 1804, âgé de soixante-seize ans. On a de lui : 1° *Sur l'Origine de l'idolâtrie* (dans le recueil milanais), 1757; 2° *Sur un Code grec de la liturgie ambroisienne*, 1759; 3° *Les Vicissitudes de Milan, pendant la guerre de Frédéric I* (Barbe-Rousse), 1778, 1 vol. in-4°; 4° *Histoire des arts du dessin chez les anciens*, par J. Winkelmann (traduit en italien), Milan, 2 vol. in-4°; 5° *Vie du célèbre littérateur du* XVIe *siècle, François Cicercio* (traduit de l'italien); 6° *Des antiquités de la Lombardie milanaise*, etc., ibid., 4 vol. in-4°; 7° *Des Institutions diplomatiques*, ibid., 1802, 2 vol. in-4°; 8° *Code diplomatique ambroisien, contenant les diplômes et les chartes des siècles* VIIIe *et* IXe, *qui existaient dans les archives du monastère de Saint-Ambroise*, ibid., 1805, 1 vol. in-4°; 9° *Notice historique sur l'existence des oliviers, dans plusieurs endroits de la Lombardie, depuis le* IVe *siècle jusqu'aux* X^e^, ibid., 1789-1793, 2 vol. in-4°; 10° *Esquisse sur la police du royaume lombard, dans les siècles* VIIIe *et* IXe, Bologne, 1809, 1 vol. in-4°; 9° *Mémoire historique économique sur l'arrosage des prairies*, au tome second, dans les actes de la société d'agriculture de Milan.

FUMÉE (Adam), seigneur des Roches, né en Touraine vers 1430, premier médecin de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les conserva jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il était mathématicien, médecin, poète, historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations. Astruc a publié une Notice sur Adam Fumée dans ses *Mémoires sur la Faculté de Montpellier*.

FUMÉE. *Voy.* REUCHLIN.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), né à Toulouse, en 1717, élevé au séminaire de Saint-Sulpice, sacré évêque de Lodève en 1750, illustra son épiscopat par les vertus et les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de J.-C. Il fut pendant 30 ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres à son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés de son diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital, ont été des objets de sa générosité. Il aimait surtout l'Hôpital, qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus, autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfants persécutés ou abandonnés de

leurs parents. Il mourut le 26 janvier 1790, au milieu des ruines de l'Église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. [On a de lui : 1° deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, l'autre du 25 mars 1765, où il s'élève particulièrement contre l'incrédulité, et donne des avis relatifs aux matières alors débattues; 2° *Le Culte de l'amour divin, ou la Dévotion du sacré cœur*, qui a été réimprimé plusieurs fois. Les jansénistes ont fort attaqué cet ouvrage, qui n'a pas laissé de faire beaucoup de bien.]

FUNCH, FUNECCIUS, ou FUNCCIUS (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitait tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné, avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Kœnisberg, en 1566. On a de lui une *Chronique* depuis Adam jusqu'à 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages, auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui. [Il a aussi publié des *Commentaires* sur le *prophète Daniel* et sur l'*Apocalypse*.]

FURETIÈRE (Antoine), né à Paris, en 1620, abbé de Chalivoi, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums*; mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il cherchait à se raccommoder avec eux, lorsqu'il mourut en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, in-fol., 2 vol., ou in-4°, 3 vol. Basnage de Bauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnaît plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaître par d'autres ouvrages : 1° par cinq *Satires* en vers, in-12, et des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12, les unes et les autres écrites faiblement; 2° par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps; 3° par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'éloquence*, in-12 : allégorie forcée. On publia après sa mort un *Furetériana*; recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères. [Ses autres ouvrages

sont : 4° un Recueil *de Poésies*; 5° *Fables morales et nouvelles*; 6° *Voyage de Mercure*. Il eut part au *Chapelain décoiffé* de Boileau, et à la comédie des *Plaideurs*, de Racine.]

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né le 24 octobre 1690, à Castel-Ferrus, dans le Bas-Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois, de la jurisprudence française, des usages et des coutumes, la connaissance de cette partie de l'histoire qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire* sur l'ordonnance concernant les donations, du mois de février 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-fol, a été réimprimé en en deux vol. in-4°, en 1761, avec des additions très considérables. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs*, etc., un vol. in-4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis longtemps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des testaments et autres dispositions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, l'an 1745, et tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire* sur l'Ordonnance des substitutions, lorsque le roi le nomma capitoul, en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla en attendant à son *Traité de la seigneurie féodale universelle, et du franc-alleu naturel*, qui a paru en même temps que son *Commentaire des substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte est mort au mois de mai 1761. On a donné à Paris, en 1776 et 1777, une édition des *Œuvres complètes de Furgole*, en 8 vol. in-8°.

FURIUS-BIBACULUS (Marcus), poète latin de Crémone, vers l'an 103 avant J.-C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragments, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talents. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.

FURST (Walter), *Furstius*, Suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. *Voyez* TELL et MELCHTAL.

FURSTEMBERG (Guillaume de), issu d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, et des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. Il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein le 21 octobre 1626, fut le père de son peuple et le Mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de la conservation de plusieurs

monuments de l'antiquité qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia, ex historia romana, francisca et saxonica eruta et notis illustrata*, Amsterdam, 1671, in-4° ; collection utile et curieuse. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-fol., et dignes de cet honneur, par la pureté du style et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG (François Egon, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, fut évêque de Strasbourg. Il naquit le 27 mai 1626. Il fut grand doyen et grand prevôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne le 1er avril de l'année suivante.

FURSTEMBERG (Guillaume Egon, prince de), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, en sa 75e année. En 1688, il avait obtenu 14 voix pour l'archevêché et l'électorat de Cologne; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très vif, et ce fut peut-être une des causes qui décidèrent la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Le cardinal de Furstemberg était un homme instruit, et doué de qualités très estimables.

FURSY. *Voyez* Foillan.

FUSCHIUS ou Fusch (Léonard), appelé l'*Eginète* d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Bavière, l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, etc. L'empereur Charles-Quint l'anoblit, et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointements pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la botanique. Son exemple et ses leçons firent renaître l'étude de cette science en Allemagne, et excitèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia stirpium*, qui est le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566 à Tubingen, âgé de 65 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle Fuschius, de la ville de Limbourg, médecin qui a vécu long-temps en Allemagne, qui est mort chanoine de Saint-Paul à Liége, en 1587, et qui a aussi donné une *Histoire des plantes*, Anvers, 1544, et *Vies des médecins*, Paris, 1542.

FUSELIER. *Voy.* Fuzelier.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie et de libertinage. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut.

Il avait donné, sous le nom de *Juvain Solonièque*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée: *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; et depuis sa retraite à Genève, il y donna *Le Franc-Archer de la véritable Église*, 1619, in 8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

FUST, ou FAUST (Jean), orfévre de Mayence au milieu du XVe siècle, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Fust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices à l'aide desquelles cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Fust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la Bible de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du Psautier par les mêmes artistes; la 1re en 1457, et la 2e en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savants, l'une et l'autre avec des caractères de bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères de fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propriété et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrée de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont: 1° une Bible de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères de bois mobiles, en 2 vol. in-fol.; 2° le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches; 3° une Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, représentée en 40 fig. gravées en bois avec des sentences et des explications latines, sculptées sur les mêmes planches; l'Histoire de saint Jean l'Evangéliste, de même en 48 planches; 5° *Ars moriendi*, en 24 pag., imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux: ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente

du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont tous in-folio, précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, long-temps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose. On a écrit et répété bien des fois, que Fust était venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la Bible de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs, qui se plaignaient de les avoir sur-payés; qu'ayant même été accusé de magie, à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Fust ait vendu à Paris des exemplaires d'une Bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier, imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust. (*Voyez* FAUSTUS.) L'on ne peut douter néanmoins que Fust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Fust et Schœffer son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a » été donné par Jean Fust à Pa- » ris, au mois de juillet 1466. » On peut croire que Fust mourut de la peste, qui cette même année enleva 40,000 habitants à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre; et d'autant mieux, qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans ses suscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voy.* GUTTEMBERG.

FUZELIER (Louis), né à Paris vers 1672, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruyère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, représente Fuzelier comme un homme qui avait des prétentions fort au-dessus de son mérite, et « com- » me le plus froid et le plus plat » rimeur, le bel esprit le plus » glaçant et le plus glacé qui ait » fait chanter à l'Opéra des fari- » boles dialoguées. » [Fuzelier composa pour les différents théâtres de Paris plus de 36 pièces, dont la moins mauvaise est la comédie de *Momus fabuliste*, qui eut du succès. C'est une critique des Fables de Lamotte.]

G.

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre et d'affranchir les habitans de cette ville de l'oppression et de la tyrannie d'Abimelech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimelech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, et ses troupes taillées en pièces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABALIS. *V.* VILLARS (L'abbé de Mont-Faucon de).

GABATO (Sébastien), surnommé le Nocher, *Nauclerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il était natif de Venise; il quitta sa patrie, et s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de suivre une route différente de celle que Christophe Colomb tenait pour aller en Amérique. Colomb faisait toujours voile vers les Canaries, de là vers les Açores, et arrivait en Amérique par la mer du Sud. Gabato, au contraire, crut qu'on arriverait plus tôt et avec moins de peine, si l'on faisait voile toujours au nord-est, et il ne se trompa point. Henri VII lui donna, en 1496, trois vaisseaux marchands, avec lesquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, sur ce célèbre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de 9 pieds 8 pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du temps de l'empereur Claude. On peut croire que la grandeur que Pline lui donne est exagérée, comme le sont la plupart de ses rapports; c'est au reste à peu près la grandeur de Goliath.

GABINIEN, célèbre rhéteur, enseigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ vingt ans, sous l'empire de Vespasien. C'était, selon saint Jérôme, un torrent d'éloquence. Ce père renvoie au recueil des *Discours* de Gabinien ceux qui aiment la délicatesse et l'élégance du style. Ces discours n'existent plus aujourd'hui.

GABINIUS (Aulus), fut consul 58 ans avant J.-C. Ayant obtenu le gouvernement de Syrie et de Judée par les intrigues de Clodius, il réduisit Alexandre, fils d'Aristobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan dans la dignité de grand pontife, et rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna ensuite ses armes contre les Parthes; mais Ptolémée Aulètes lui ayant offert 1000 talents pour être rétabli sur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité était l'âme de toutes ses entreprises. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archélaüs, ennemi de Ptolémée, payait chèrement ces retardements. Archelaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit son rival en possession de son royaume. De retour à Rome, il fut accusé de concussion et banni. Cicéron, qui l'avait voulu faire condam-

ner pendant son absence, le défendit alors, et harangua vivement pour lui à la prière de Pompée. Gabinius mourut à Salone vers l'an 40 avant J.-C.

GABOR. *V.* BETHLEM-GABOR.

GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasie, autrefois Epidaure, ville du Péloponèse ou Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette église, où il y avait très peu de Grecs, pour se retirer à Venise. Il fut évêque des Grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers ouvrages de théologie, publiés en 1671, in-4°, par Richard Simon, en grec et en latin, avec des remarques dans lesquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des Grecs unis à l'Eglise de Rome, puisqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat grec admettait la transsubstantiation ainsi qu'eux. On le voit clairement dans son *Traité des sacrements*; et l'on convient aujourd'hui, même parmi les protestants, que c'est la doctrine générale et uniforme de l'Église grecque. Les autres écrits renfermés dans ce recueil sont, une *Défense* du culte que les Grecs rendent au pain et au vin que l'on doit consacrer, lorsqu'on les porte au sanctuaire; un *Discours* de l'usage des colybes ou des légumes cuits, etc.

GABRIEL-SIONITE, savant maronite, né à Edden, petite ville du mont Liban, professeur des langues orientales à Rome, fut appelé à Paris en 1614, pour travailler à la Polyglotte de Le Jay. C'est lui qui fournit les *Bibles syriaque et arabe*, imprimées dans cette Polyglotte. Il les avait copiées sur des manuscrits, et y avait ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une version latine. Cet habile homme mourut à Paris en 1648, âgé de 72 ans, professeur royal dans les langues syriaque et arabe. Les savants de cette capitale se perfectionnèrent sous lui dans la connaissance de ces idiomes. Il ne dirigea pas jusqu'au bout la Polyglotte de Le Jay. Ce président s'étant brouillé avec lui, appela Abraham Ecchellensis pour le remplacer. Gabriel-Sionite traduisit encore la Géographie arabe, intitulée *Geographia Nubiensis*, d'Abou Abdallah Mohamed Edrissi, 1619, in-4°, et publia une grammaire arabe; il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, maronite. Il donna avec Victor Scialac de Grenoble les *Psaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL (Jacques), parent et élève du célèbre Mansard, se rendit digne de son maître. Il acheva le *Bâtiment de Choisy* et le *Pont-Royal*, ouvrages commencés par son père, architecte du roi. Il donna le projet de l'*Egoût de Paris*, et les plans d'un grand nombre de bâtiments publics, parmi lesquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Cour du Présidial*, et de la *Tour de l'Horloge de Rennes*; de la *Maison-de-Ville* de Dijon, de la *Salle* et de la *Chapelle des Etats*, etc. Il était né à Paris en 1667, et y mourut en 1742.

GABRIELLI (N.), prélat romain, d'une famille noble, se laissa séduire par un certain docteur Oliva, qui se mêlait de sortiléges. Ils furent arrêtés sous le pape Alexandre VIII, ainsi que quelques-uns de leurs adhé-

rents. Ils avouèrent qu'ils tenaient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offraient au Démon du sang humain, mêlé avec des hosties et des reliques. On les accusa encore d'autres crimes non moins atroces. La plupart des malheureux partisans d'Oliva furent condamnés à une prison perpétuelle. Gabrielli perdit tous ses bénéfices et ses dignités, et fut enfermé dans un château où il vécut jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis de Bourbon Ier, comte de Montpensier, épousa en 1485 Louis de la Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan, en 1515. Gabrielle mourut au château de Thouars en Poitou, en décembre 1516. On a de cette princesse : 1° l'*Instruction des jeunes pucelles*; 2° *Le Temple du Saint-Esprit*; 3° le *Voyage du pénitent*; 4° les *Contemplations de l'âme dévote sur les mystères de l'Incarnation et de la Passion de J.-C*; et d'autres ouvrages de piété, manuscrits. Gabrielle avait autant de vertu que d'esprit.

GABRIELLE D'ESTRÉES. *Voy.* ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGI. *Voyez* FAÏEL.

GABRINI (Nicolas), dit *Rienzi*, né à Rome au XIV siècle dans l'obscurité, mais vain et intrigant, se fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour persuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque se joignit à lui; le poète présenta au pontife un beau *poème* latin, et Gabrini lui fit une harangue éloquente. Ce fils audacieux d'un cabaretier, et pour qui la charge de notaire avait été autrefois une fortune, persuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple, et s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'espoir chimérique de rétablir Rome dans son antique splendeur, d'en étendre de nouveau la domination sur tout l'univers, et déclara que l'empire et l'élection de l'empereur appartenaient à ce *peuple roi*, citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendaient droit à l'empire ou à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une justice exacte, poursuivit sans relâche les brigands protégés par différents seigneurs, et prit des mesures si efficaces pour la tranquillité publique, qu'on pouvait aller partout en pleine sûreté, la nuit aussi-bien que le jour. Mais s'étant rendu bientôt universellement odieux par son insolence, son avarice et sa cruauté, il fut chassé de Rome, erra quelque temps fugitif, puis tomba au pouvoir du pape, qui le fit emprisonner à Avignon, où il demeura dans les fers jusqu'à la mort de Clément VI. Le pape suivant l'en tira et le renvoya comme sénateur à Rome, dans l'espérance de s'en servir avec avantage contre un second tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pièces par le peuple. Au bout de quatre mois, Rienzi eut le même sort, le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injustice, aux exactions et aux violences de tout genre. « Tous ces désordres, dit » un historien, et tant d'autres » qui affligèrent la capitale du » monde chrétien, furent l'effet » de la résolution funeste qui » transporta la résidence papale

» à Avignon. Comme si les maux » qui en résultèrent pour l'Eglise » n'étaient pas suffisants pour punir cette imprudence, et pour » avertir les papes de retourner » dans leur siége, il fallut que » Rome fût en proie aux factions » et à la plus désolante anar» chie. » L'*Histoire* de Gabrini a été écrite en italien par Thomas Fortifiocca, auteur contemporain. Nous en avons une en français, curieuse et bien écrite, par le P. du Cerceau, jésuite, avec des additions et des notes du père Brumoi, de la même société. Cette histoire a été imprimée à Paris, en 1733, in-12, sous le titre de *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome en* 1347.

GABURET (Nicolas), chirurgien du roi Louis XIII, ne se rendit pas moins recommandable par la candeur de ses mœurs que par son habileté dans sa profession. Lorsqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étaient attaqués de la peste, Gaburet fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matière au zèle du chirurgien. Il se comporta dans ses fonctions presque autant en missionnaire éclairé, qui cherche à guérir les âmes, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne son application à la guérison des corps. Il mourut en 1662, dans un âge assez avancé.

GABY (Jean-Baptiste), cordelier observantin et missionnaire, naquit vers 1640. Il était supérieur dans le couvent de Loches, et en 1686 il fit un voyage au Sénégal, où il opéra plusieurs conversions. Il publia à son retour en France une *Relation de la Nigritie*, contenant une exacte description de ses royaumes, avec la découverte de la rivière du Sénégal, etc., Paris, 1689, in-12. L'auteur fait dériver ce fleuve du lac de Bornou, et non du Nil, comme le prétendaient plusieurs géographes. Mais de nouvelles découvertes ont prouvé que ces deux fleuves ont leur source dans la même chaîne de montagnes. Quoique la relation du père Gaby soit très concise, on y trouve des détails intéressants sur la religion, les mœurs et les usages des nègres. Il est mort vers 1710.

GACON (François), fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation pour se livrer à la poésie. Il avait de la facilité; on dit même que Regnard l'employait, lorsqu'il était pressé, à mettre en vers quelques scènes de ses comédies; mais cette facilité lui fut funeste : il s'en servit pour se laisser aller à son humeur satirique. Il y a quelquefois d'assez bonnes choses dans ses *Satires*, mais encore plus de mauvaises. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obscurs dans leur temps même, aujourd'hui inconnus. Ses principaux écrits sont : 1° *Le poète sans fard, ou Discours satiriques sur toutes sortes de sujets*, 2 vol. in-12, 1696. Quelques mois de prison furent le prix des traits de satire dont cet ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, est parsemé. 2° une *Traduction* d'Anacréon en vers français, in-12. Gacon commenta le poète grec à sa façon : il noya le texte dans de prétendues anecdotes sur son auteur, et dans une foule de réflexions satiriques, où il s'attacha moins à expliquer son original, qu'à lancer quelques traits contre des gens qu'il n'aimait

pas. 3° *L'anti-Rousseau, ou Histoire satirique de la vie et des ouvrages de Rousseau, en vers et en prose, par M. F. Gacon.* C'est un gros vol. in-12, composé de rondeaux et de réflexions satiriques. Rousseau se vengea de ce libelle par plusieurs épigrammes pleines du sel le plus piquant. 4° L'*Homère vengé*, in-12, contre La Motte; 5° Les *Fables de La Motte, traduites en vers français, au café du Parnasse*, in-8°. De toutes les plaisanteries de Gacon, c'est la moins mauvaise. Plusieurs *Brevets de la calotte*, dans les *Mémoires* pour servir à l'histoire de cette turpitude, 1752, 4 vol. in-12; 7° plus de 200 *Inscriptions* en vers pour les portraits gravés par des Rochers.... Gacon reprit l'habit ecclésiastique sur la fin de ses jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont-sur-Oise, où il mourut en 1725, âgé de 58 ans. Son style est lâche, lourd et diffus en prose, dur et rampant en vers. Il remporta pourtant le prix de l'académie française en 1717, mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur.

GAD, septième fils de Jacob par Zelpha, naquit l'an 1754 avant J.-C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillants hommes. Ses enfants sortirent d'Égypte au nombre de 45,650, en âge de porter les armes.

GAD, prophète que David, persécuté par Saül, consulta pour savoir s'il devait s'enfermer dans une forteresse. Le prophète l'en dissuada. Il offrit par l'ordre de Dieu à David le choix de la famine, de la guerre ou de la peste, pour punir ce prince de ce que, par vanité, et malgré sa défense, il avait fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choisi la peste, Gad lui conseilla d'offrir un sacrifice à Dieu pour appaiser sa colère.

GADDI GADDO (Ange), peintre florentin, mort en 1312, à 73 ans, excella dans la peinture à la mosaïque. Ses ouvrages sont répandus dans plusieurs villes d'Italie, et surtout à Rome et à Florence. Il n'avait point d'égal de son temps pour le dessin. Gaddi s'occupa à un genre de travail assez singulier : il faisait peindre des coquilles d'œuf en diverses couleurs, et les employait ensuite avec beaucoup de patience et d'art pour représenter différents sujets.

GADDI (Tadeo), fils du précédent, élève de Giotto, bon peintre et bon architecte, mourut en 1352, âgé de 50 ans. C'est sur ses dessins que fut construit un des ponts que l'on voit à Florence, appelé *Ponte Vecchio*. Il fut employé aussi dans la même ville à terminer la construction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, cathédrale commencée par le Giotto. Il reste aussi de ce maître quelques peintures. Il s'attachait surtout à bien exprimer les passions, et il n'a pas mal réussi : on remarquait aussi beaucoup de génie dans sa composition.

GADROIS (Claude), Parisien, directeur de l'hôpital de l'armée d'Allemagne, mourut en 1678, à la fleur de son âge; il avait à peine 36 ans. Il était ami du docteur Arnauld. Basin, maître des requêtes, et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna 2 ans après la direction de l'hôpital de l'armée établi à Metz. Gadrois, en visitant les soldats et les officiers malades, contracta une maladie dont il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages de

philosophie : les plus connus sont un petit *Traité des influences des astres*, in-12; et un *Système du monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne sont plus guère consultés, parce que Gadrois était passionné pour la philosophie de Descartes, et que cette philosophie, fruit de l'imagination de son inventeur, plutôt que de l'étude de la nature, n'est plus regardée que comme un vieux roman, ingénieux à la vérité, mais dénué de vraisemblance.

GAETAN (Saint), né à Vicence en 1480, d'une famille illustre, protonotaire apostolique participant, exerçait cette charge à Rome, lorsqu'il forma le dessein d'instituer un nouvel ordre de clercs réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou de Chieti, depuis pape sous le nom de Paul IV, Boniface Colli, gentilhomme milanais, et Paul de Ghisleri, se joignirent à lui pour commencer cette œuvre. Le but de la nouvelle fondation était principalement de travailler à inspirer aux ecclésiastiques l'esprit de leur état, de combattre les hérésies renaissantes de de toutes parts, et surtout d'assister les malades et d'accompagner les criminels au supplice. Un des points de cet institut, formé pour soulager les misères humaines, était de ne point quêter et de rien demander. Les quatre fondateurs, Gaëtan à la tête, firent leurs vœux le 14 septembre 1524, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avait donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de clercs réguliers, appelés *Théatins*, parce que Caraffe, leur 1er supérieur, conserva le titre d'archevêque de Théate. Gaëtan fut supérieur après lui, et mourut saintement à Naples en 1547, dans la 67e année de son âge, et la 23e de la fondation de son ordre, des suites de ses austérités, jointes à ses travaux continuels. A l'approche de son dernier moment, les médecins lui conseillant de renoncer à la coutume qu'il avait de coucher sur des planches : « Mon Sauveur est mort sur la » croix, répondit-il, laissez-moi » du moins mourir sur la cen» dre. » Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X en 1671; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Paul, à Naples. (*Voyez* sa *Vie* par le père de Tracy, 1774, in-12.) On a plusieurs *Lettres* de saint Gaëtan. Huit sont adressées à Laura Mignana, religieuse augustine de Brescia, morte en odeur de sainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'*Histoire* du monastère de ces religieuses, en 1764, in-4°. Les autres se trouvent dans les *Mémoires historiques* sur la vie du saint, par le père Zinelli, imprimés à Venise en 1753, in-4°. Le feu divin dont Gaëtan était enflammé se manifeste dans ses Lettres. L'abbé de Barral, vicaire de Saint-Merry, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe janséniste du même nom), a donné aussi une édition de ces lettres en 1785, Paris, un vol. in-12, avec de bonnes notes. C'est dommage que dans le nombre il s'en soit glissé une de la fabrique du sieur Caraccioli, ce fameux compositeur des Lettres de Ganganelli; l'éditeur aurait dû se tenir en garde contre une telle surprise. La *Vie* de saint Gaëtan a été écrite par le père Castaldo, Modène, 1612, in-4°, par Antoine

Caraccioli, Cologne, 1612, in-4° (insérée dans le Recueil des bollandistes), et par quelques autres auteurs. La plus estimée est celle qu'a donnée le père de Tracy, Paris, 1774, in-12.

GAFFAREL (Jacques), né à Mannes, village de Provence, mort à Sigonce, dans le diocèse de Sisteron, en 1681, à 80 ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des rabbins, et dans toutes les ridicules manières d'expliquer l'Écriture dont se servent les cabalistes. On a de lui : 1° *Curiosités inouïes*, etc., qui ont été traduites en latin sous ce titre : *Curiositates inauditæ de figuris persarum talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaelis, Hambourg, 1676, 2 vol. in-12.: cette édition est la plus estimée. L'auteur y montre l'abus des talismans; mais, malade lui-même en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne. 2° *Abdita divinæ cabalæ mysteria contra sophistarum logomachiam defensa*, Paris, 1625, in-4°; 3° *Index codicum cabalistorum mss. quibus usus est J. Picus Mirandulanus*, Paris, 1651, in-8°; 4° *Quæstio pacifica, num religionis dissidia, per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4°, 1645. On dit que le cardinal de Richelieu voulait l'employer à réunir les protestants à la religion catholique; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avait fait ce traité, où il y a quelques vues singulières et beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seraient dans la bonne foi, et qui réfléchiraient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne Eglise des chrétiens. 5° *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spelonques de la terre.* Il n'y a jamais eu que le *Prospectus* de cet ouvrage qui ait vu le jour, et il est devenu rare. L'auteur en aurait fait un monument de folie et de savoir. Il voulait y traiter les matières les plus singulières, et de la façon la plus ridicule. Entre ses mains, tout se métamorphosait en grottes. Gaffarel possédait presque toutes les langues mortes et vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition; mais il aurait pu charger un peu moins sa mémoire, et s'appliquer d'avantage à redresser son esprit, trop porté au singulier et au bizarre.

GAGE (Thomas), Irlandais, jacobin espagnol, fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia et se réfugia en Angleterre. Il publia en 1651, en anglais, une *Relation* curieuse *des Indes occidentales*, que Colbert fit traduire en français. Cette version, publiée en 2 vol. in-12, 1676, eut autant de succès à Paris que l'original en avait eu à Londres, malgré que l'on y eût fait quelques retranchements. Gage était le premier étranger qui eût parlé avec quelque étendue d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée

à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce Voyage, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affectation de l'auteur à débiter de petits contes sur les moines, ses anciens confrères; ses mauvaises plaisanteries sur les cérémonies ecclésiastiques, la haine qu'il fait paraître contre les Espagnols, ses bienfaiteurs; les inutilités dans le style et dans les faits, tout cela a indisposé les amis de la vérité et les gens de goût contre l'auteur et contre le livre, dont la version française est d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet.

GAGES (Jean-Bonaventure de), comte de Dumont, né le 27 décembre 1682 à Mons en Hainaut, embrassa le parti des armes, s'attacha à la cause de Philippe V, et entra dans le régiment des gardes wallones. Sa bravoure et son intelligence lui méritèrent un avancement rapide; et il servit en qualité de lieutenant général dans l'expédition de l'île de Minorque, en 1740, sous les ordres du comte de Glimes. Vers la fin de septembre 1742, ayant pris le commandement de l'armée espagnole, forte de 18,000 hommes, il s'avança vers la Lombardie; et à la journée de Campo-Santo, il enleva aux Autrichiens, quoique bien supérieurs en nombre, 4 pièces de canons, plusieurs drapeaux et étendards, 180 chariots de blé, et fit 400 prisonniers. Cette campagne de 1743, et celle de 1744, lui firent le plus grand honneur. Quoique harcelé par des forces supérieures, il sut se maintenir dans ses positions, et lorsqu'il eut reçu des renforts, prenant à son tour l'offensive, il s'empara de Nocera, Lodi, Alexandrie, etc., et força le prince de Lichtenstein, commandant de l'armée autrichienne, à se replier derrière la Secchia, après s'être emparé de Milan le 19 décembre 1745. L'infant don Philippe, qui avait pris le commandement en chef de l'armée, ayant repasssé le Pô, de Gages perdit le fruit de la victoire. Mais il ne montra jamais autant d'habileté que dans la savante retraite qu'il exécuta après la perte de la bataille de Campo-Freddo, et surtout à la journée du 10 août, après le passage du Tidon, où il repoussa le marquis de Botta avec perte de 6,000 hommes. Il avait reçu de Philippe V le collier de la Toison-d'Or. Après la mort de ce prince en 1746, le comte de Gages remit le commandement de l'armée au marquis de las Minas, et revint à Madrid, où le roi Ferdinand lui conféra les commanderies de Vittoria et de Pozuelo, la première, de l'ordre de Saint-Jacques, la seconde, de celui de Calatrava. En 1748, on lui offrit encore le commandement des armées espagnoles en Italie, mais son grand âge et ses infirmités le forcèrent à refuser. Nommé alors gouverneur et capitaine général de la Navarre, il s'occupa du bien de la province, et fit tracer les belles routes qui la traversent. Le comte de Gages mourut à Pampelune le 31 janvier 1753. Le roi Charles III lui fit élever en 1768, dans l'église des capucins de cette ville, un superbe monument pour lequel il composa lui-même une épitaphe.

GAGLIARDI (Paul), né à Brescia en 1695, fut chanoine de la cathédrale de cette ville. Il s'appliqua avec ardeur à la recherche de tout ce qui pouvait servir à l'histoire de sa patrie. Son érudition le rendit célèbre

dans toute l'Italie. Plusieurs savants le citent avec éloge, et Fontanini désirait qu'il donnât une édition des *Memorie Bresciane* d'Ottavio Rossi, le croyant plus propre que personne à le faire avec succès. Paul Gagliardi mourut à Brescia en 1742. Il a laissé : 1° *Oratio pro adventu J.-F. Barbadici ad episcopatum brixianæ Ecclesiæ*, Venise, 1715, in-12; 2° *Parere intorno all'antico stato de' cenomani ed ai loro confini*, Padoue, 1724, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé dans les *Memorie istorico-critiche intorno all'antico stato de' cenomani*, de Sambuco, Brescia, 1750, in-fol. 3° Les *OEuvres* de saint Philastre et de saint Gaudence, évêques de Brescia, au IVe siècle, Brescia 1738, in-4°. Il a placé à la tête de l'édition la *Vie* des deux saints évêques, et une *Réfutation*, faite avec autant de force que de sagacité, de la critique trop sévère que Dupin avait faite de leurs écrits. 4° *Sancti Gaudentii sermones, cum opusculis Ramperti et Adelmanni, Brixiæ episcoporum*, avec des notes, Padoue, 1710, in-4°; 5° des *Notes* remplies d'érudition sur la liste des évêques de Brescia, publiée dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Ces notes ont été insérées à la suite de la liste dans la deuxième édition de l'ouvrage.

GAGNIER (Jean), orientaliste célèbre, né à Paris vers l'an 1670, d'abord catholique, montra dans la suite du penchant pour les nouvelles erreurs ; afin de les professer plus librement, il se retira en Angleterre, où il acheva ses études à Cambridge et à Oxford. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des langues orientales, devint professeur d'arabe à Oxford, et y mourut vers l'an 1740. Il illustra la république des lettres par plusieurs ouvrages pleins de remarques savantes, accompagnées d'une critique judicieuse et éclairée. Les plus connus sont : 1° *Vie de Mahomet*, traduite en latin d'Aboul Feda, avec l'original, Oxford, 1723, in-4°; traduite en français et augmentée de différents traits historiques tirés des auteurs arabes, 1730, 2 vol. in-12. On y voit une partie des impertinences que ce prophète conquérant donnait pour des inspirations divines. Cet ouvrage est très propre à réfuter l'apologie que de prétendus philosophes ont voulu faire de cet imposteur. 2° Une *Traduction latine* de la Géographie d'Aboul-Feda, Londres, 1732, avec l'arabe à côté, in-fol.; et avec les Petits géographes, 1712, in-8°; 3° une autre, aussi latine, du livre hébreu de *Joseph Ben-Gorion*, Oxford, 1706, in-4°, avec des notes très savantes; 4° *Vindiciæ kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol; 5° *L'Eglise romaine convaincue d'idolâtrie et d'anti-christianisme*, La Haye, 1706, in-8°.

GAGUIN (Robert), vingtième ministre général de l'ordre de la *Rédemption des captifs*, né à Calonne, petit bourg du diocèse d'Arras sur les confins de l'Artois et de la Flandre, d'une famille assez obscure, se fit religieux, et entra dans un couvent de mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des dispositions qui engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ses études dans l'université, et y prit le bonnet de docteur. Son mérite le fit parvenir au généralat de son ordre. Une grande connaissance des hommes et une prudence consommée lui acqui-

rent une estime universelle. Il passait pour l'homme de son siècle qui écrivait le mieux en latin, jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII, dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérèrent sa santé, et interrompirent ses études. Au retour d'une de ses ambassades, il revint avec la goutte, et ne put obtenir du roi un seul regard pour le dédommager de ses maux et de ses peines. *Voilà*, dit-il, *comme la cour récompense!* Il mourut à Paris, en 1501, avec la réputation d'un homme sincère et reconnaissant. Il n'abandonnait pas ses amis dans la disgrâce. Il paraît par ses lettres qu'il était un malade un peu inquiet, et qu'il redoutait beaucoup la mort. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont: 1° une *Histoire de France en latin, depuis Pharamond jusqu'à l'année* 1499, in-fol., Lyon, 1524, traduite en mauvais français en 1524, par Desrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers temps de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événements dont il avait été témoin. 2° *Chroniques et histoires faites et composées par le R. P. en Dieu Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France, contenant les prouesses et faits d'armes advenus en son temps, du roi Charlemagne et de son neveu Rolland, traduite du latin en français, par R. Gaguin, par ordre de Charles VIII*, Paris, 1527, in-4°, en lettres gothiques; Lyon, 1583, in-8°; ouvrage qui est moins une histoire qu'un roman, et qui a enfanté tous ceux de chevalerie où il est question de Charlemagne, de son neveu Rolland et des douze pairs. 3° Des *Epîtres* curieuses, des *Harangues* et des *Poésies* en latin, 1498, in-4°; 4° une *Histoire romaine*, en 3 vol. in-fol., en gothique, recherchée par les bibliomanes, etc; 5° un *Poème* latin *sur la conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497; il y a des épisodes et des expressions peu convenables; mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la fausse délicatesse de nos langues, qui, comme l'on sait, sont en raison directe de la corruption des mœurs.

GAI. *Voyez* GAY (Jean).

GAICHIÉS (Jean), prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons et membre de l'académie de cette ville, naquit à Condom en 1647. Il troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansénius, fut obligé par son évêque (Languet) de se démettre de sa théologale, et vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, le 5 mai 1731, à 83 ans. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *Œuvres* en 1739, in-12. On y trouve dix *Discours* académiques aussi élégants que judicieux, et des *Maximes* sur le ministère de la chaire. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon, qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes que pour les agréments du style.

GAIGNY, ou GANAY (Jean de), *Gagnæus*, docteur de Sorbonne, né à Paris, mort en 1549, fut chancelier de l'université et premier aumônier du roi François

Ier. On a de lui de savants *Commentaires sur le nouveau Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du P. de la Haie, 5 vol. in-fol.

GAILL (André), habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'electeur de Trèves, Jean de Leyen. Maximilien II et Rodolphe II l'honorèrent de plusieurs commissions importantes. Son habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne* : au savoir, il joignait un grand zèle pour la conservation de la foi de ses pères. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne le 11 décembre 1587. Nous avons de lui : 1° *Practicarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1663, in-4°. C'est la meilleure édition; il y en a d'autres qui sont enrichies de remarques par Bernhardt Greven, Everard Fabricius, et Charles Othon Tyllius. 2° *Decisiones cameræ imperialis*, avec Meisner, Francfort, 1603, 3 vol. in-fol; 3° *Novum opus consiliorum*, Francfort, 1666, in-fol; 4° une *édition*, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanni supplicationes processum cameræ imperialis*, Francfort, 1601, 2 vol. in-fol.

GAILLARD (Jean de Lonjumeau), né à Aix le 22 mai 1634 d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand *Dictionnaire historique universel*, et en confia l'exécution à Moréri, son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, et surtout dans la bibliothèque du Vatican. Moréri dédia à son Mécène la première édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, et publié à Lyon en 1674. Il lui donne des éloges magnifiques : l'évêque d'Apt les méritait par son amour éclairé pour les arts, et par ses vertus.

GAILLARD. *Voyez* Frégose (Baptiste).

† GAILLARD (Gabriel-Henri), né le 26 mars 1726, à Ostel en Picardie, étudia d'abord le droit et fut reçu avocat; mais, entraîné par son goût pour les lettres, il renonça au barreau pour se consacrer entièrement à la littérature. On a de lui : 1° *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, Paris, 1747. Ce livre, qu'il composa à l'âge de 19 ans, a eu un grand nombre d'éditions. 2° *Poétique française à l'usage des dames*, Paris, 1749; 3° *Parallèle des quatre Electre*, ibid., 1750; 4° *Mélanges littéraires*, 1756. On remarque dans ces Mélanges une lettre sur l'épopée française, et une Vie de Gaston de Foix. Après ces essais de sa jeunesse, il se livra à des travaux plus sérieux. 5° *Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, femme de Maximilien Ier, archiduc d'Autriche, depuis empereur*, Paris, 1757-84. Cette histoire obtint un succès mérité. 6° *Histoire de François Ier*, Paris, 4 vol., 1766; 3 vol., 1769. On ne saurait donner trop d'éloges à l'exactitude, à la pureté du style de l'historien; mais son ouvrage divisé en histoire civile, politique, militaire, ecclésiastique et littéraire, vie privée, etc., n'offre pas ce plan vaste qui embrasse à la fois toutes les matières, qui présente dans un seul

tableau la série des événements, il manque de cet ordre qui fait le principal mérite de l'historien. 7° *Histoire de Charlemagne*, 1782, 4 vol. Cette histoire offre les mêmes défauts que la précédente, et on reproche en outre à l'auteur de faire perdre de vue le principal sujet, dans deux longues considérations, dont l'une sur la première, l'autre sur la seconde race. Cependant cet ouvrage fut bien accueilli, et mérita les éloges de Gibbon et de M. Hegewisch, qui a écrit lui-même une Histoire de Charlemagne, en allemand. 8° *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771, 1774, 1777, sept vol. in-8°. Cet ouvrage est regardé comme le plus beau titre littéraire de Gaillard; il considère la rivalité entre ces deux nations sous tous les rapports, politique, administration, arts, gloire, etc. 9° *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801, 1 vol. in-12. On fait grand cas de l'introduction qui précède ce dernier ouvrage. Cette histoire n'est pas écrite avec moins de talent que la précédente; elle a été réimprimée en 1807, avec une notice biographique et littéraire sur l'auteur. On a encore de lui dans l'Encyclopédie méthodique le *Dictionnaire historique*, 6 vol. in-4°. Il a publié en 1805 un *Éloge ou Vie historique de Malesherbes*, avec qui il était lié d'amitié; il avait donné aussi en 1779 une *Édition* des Œuvres de Belloy, 6 vol. in-8°, accompagnées d'une *Vie* de l'auteur, de dissertations et de remarques sur ses ouvrages. Gaillard fut reçu à l'académie des inscriptions en 1760, à l'académie française en 1771, et à l'institut en 1794. Ses ouvrages en général, si l'on met à part ses nombreuses citations, les digressions diffuses qu'on y rencontre, se font remarquer par la clarté, l'élégance et la correction. Vers la fin de sa vie, Gaillard se retira à Saint-Firmin près Chantilly, et c'est là qu'il est mort le 13 février 1806, âgé presque de 80 ans. [L'*Histoire de Charlemagne*, à laquelle on a joint celle de *Marie de Bourgogne*, formant 3 vol. in-8°; l'*Histoire de François Ier*, augmentée de notes, 2 vol. in-8°, et celle de *la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, 5 vol. in-8°, ont été reimprimées à Paris en 1819 et suiv.]

GAINAS, Goth de naissance; devenu général romain par sa valeur et surtout par la faiblesse de l'empire, qui n'avait alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées, fit tuer Rufin, qui voulait s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gaïnas appela les Barbares dans l'empire et ne les chassa que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs romains n'étaient plus ces fiers et puissants monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisaient venir au pied de leur trône des rois du bout du monde. Un simple général, un étranger, s'il avait un peu de courage, les faisait trembler. Gaïnas n'en continua pas moins de ravager l'empire après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche et faible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se la jurèrent; mais le Goth n'ayant pu obtenir de saint Jean-Chrysostôme une église pour les *Ariens*, il tomba sur la Thrace, et mit tout à feu et à sang. Flavita le repoussa jusqu'au-delà du Danube, où

Gaïnas fut tué par Uldin, roi des Huns; l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

† GAINSBOUROUGH (Thomas), peintre anglais, naquit à Sudbury, dans le comté de Suffolk, en 1727. Il s'acquit une réputation méritée dans la peinture du paysage, et dans le portrait. Dans le premier de ces genres, on cite de lui *Le Petit berger*, *Le Combat des petits garçons et des chiens*, *La Petite Bergère qui garde les cochons* (on donna cent guinées pour ce tableau), et *Le Bûcheron surpris par l'orage*, qui est le chef-d'œuvre de Gainsbourough. Tous ses portraits étaient de la plus parfaite ressemblance, mais il ne put jamais saisir les physionomies des comédiens Garrick et Foote: «Ces hommes-» là, disait-il, ont la figure de » tout le monde, excepté la leur.» Cet artiste mourut à Londres le 2 août 1788.

GAIOT (Marc-Antoine), natif d'Annonay, diocèse de Lyon, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, en 1647, in-8°, les *Aphorismes d'Hippocrate, en trois langues, à trois colonnes*, savoir, le texte grec, une version latine, où il prétend avoir été plus exact que Foës, et une traduction hébraïque, faite par des rabbins.

GAIOT DE PITAVAL. *Voyez* GAYOT.

GAITTE (Charles), docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, publia en 1678, in-4°, un *Traité* théologique en latin *sur l'usure*, qui parut sévère aux casuistes relâchés. Il est intitulé: *De usura et fœnore*.

GAJADO. *Voyez* CAJADO (Henri).

GAL, ou Gall, *Gallus* (Saint), natif d'Irlande et disciple de saint Colomban, fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gall, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. «Les » courageux missionnaires (dit » le protestant auteur du Dict. » géogr., hist. et polit. de la » Suisse), chez des usurpateurs » barbares, chez des peuples » abrutis par de longues désola-» tions et par l'esclavage, firent » succéder à des superstitions » absurdes, souvent atroces, » des dogmes de bienfaisance et » d'humilité, les craintes et les » consolations d'une vie à venir.» On a de saint Gal quelques ouvrages peu connus. — Il ne faut pas le confondre avec saint GAL, évêque de Clermont, mort vers 552.

GALADIN (Mahomet), empereur du Mogol dans le XVIe siècle, s'illustra par ses belles qualités. Ses sujets pouvaient avoir audience deux fois par jour; et afin que les personnes de basse condition ne fussent pas repoussées par ses gardes, il fit mettre une clochette à son palais, dont la corde répondait à la rue. Dès qu'il entendait le son de la cloche, il descendait, ou il faisait monter celui qui avait des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il se serait fait chrétien si la pluralité des femmes ne l'avait retenu dans le mahométisme.

GALANTHES, roi des anciens Celtes, succéda à sa mère Galathea. Après avoir subjugué plusieurs peuples, il leur donna le nom de *Galates*, et appela *Galatie*, le pays qui fut depuis nommé *Gallia* (la Gaule). Leurs descendants s'étendirent jusque dans

la Grèce et dans l'Asie-Mineure, où ils transportèrent le nom de Galates.

GALANTHIS, servante d'Alcmène, qui, pour avoir trompé Junon sur la naissance d'Hercule, fut transformée en belette.

GALANUS (Clément), né à Sorrento, dans le royaume de Naples, théatin, missionnaire en Arménie pendant douze ans, publia à son retour à Rome, de 1650, à 1661, 2 gros vol. in-fol., en latin et en arménien, sous ce titre : *Conciliation de l'Eglise arménienne avec l'Eglise romaine, sur les témoignages des pères et des docteurs arméniens.* L'auteur remarque dans sa préface, qu'il a commencé par rapporter les histoires des Arméniens avant de disputer contre eux, parce que tous les schismatiques orientaux ne veulent que sous ce point de vue parler de la religion avec les occidentaux; quand ils sont convaincus, ils répondent « qu'ils suivent la foi de leurs pères; et » que les Latins sont des dialecticiens qui, ayant l'esprit subtil, peuvent prouver, comme » des vérités, les plus grandes » faussetés du monde. » Cette réponse prouve assez que c'est l'ignorance et l'entêtement qui entretiennent le schisme fatal qui divise l'Eglise grecque d'avec la latine. Du reste, la méthode de Galanus est excellente : l'histoire de la religion suffit pour faire connaître la véritable, pour montrer la nouveauté et l'inconséquence des sectes. Il enseigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue. On lui doit encore une grammaire arménienne, qui a pour titre : *Grammaticæ et logicæ institutiones linguæ litteralis armenicæ, addito vocabulario armeno-latino dictionum scholasticarum,* 1645, in-4°.

GALAS (Matthias), général des armées impériales, né à Maëstricht, où il fit son cours d'humanités en 1589, fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Baufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il se signala tellement en Italie et en Allemagne, sous le célèbre général Tilli, qu'après sa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Galas rendit des services importants à l'Empire, ainsi qu'au roi d'Espagne Philippe IV. Il eut part aux succès des Imperiaux contre les Danois près de Brême, et à Steinfurt. Devenu général, il degagea Pilsen, contribua à la prise de Prague, et montra une grande valeur aux batailles de Nuremberg et de Cutsen; étant sous les ordres du général Wallengstein, il défendit Passau, et aida à conquérir le Haut-Palatinat. Les projets ambitieux de Wallengstein excitèrent les soupçons de Galas; il en avertit l'empereur, qui lui donna l'ordre d'arrêter le rebelle. Gallas se conduisit avec une telle prudence, qu'il ramena au devoir les officiers et les soldats, que Wallengstein avait séduit par de brillantes promesses. Après la mort de ce dernier, en 1636, il voulut s'emparer de la Bourgogne; mais il fut repoussé à Saint-Jean-de-Lône, obligé d'en lever le siége et de retourner en Allemagne, contre les Suèdois, où il éprouva des succès et des revers; son armée ayant dépéri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torstenson, il fut disgracié par l'empereur. Quelque

temps après on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Vienne en Autriche, en 1647, à 58 ans. Son père était né à Trente; ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens, qui ont fait naître Matthias Galas dans cette ville. On peut consulter le P. Engelflus dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis et honoris ædes.*

GALATÉE, ou GALATEO (Antoine), né à Galatina, village d'Italie qui lui donna son nom, s'appelait originairement. *Ferrari.* Il s'illustra dans le XVe siècle, comme philosophe, médecin, poète et géographe. Nous avons de lui : 1° une excellente *Description de la Japigie*, 1624, in-4°; 2° une autre de *Gallipoli*; 3° des *Vers latins* et *italiens*; 4° l'*Éloge de la goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie; 5° *Successi dell' armata turchesca nella città d'Ottranto dell' anno* 1480, in-4°, 1612. Il avait accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. 6° *Vite de' letterati Salentini.* Il mourut en 1517, âgé de 73 ans.

GALATHÉE, nymphe de la mer, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème : elle lui préféra Acis, que le géant écrasa avec un rocher.

GALATIN (Pierre), Juif italien, se convertit et se fit franciscain. Il devint ensuite docteur en théologie et pénitencier apostolique. Il était savant dans les langues, et se fit un nom par son traité *De arcanis catholicæ veritatis*, contre les Juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles et curieuses. La meilleure est celle de Francfort, 1612, in-fol. Galatin vivait encore en 1632. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui-même avait profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEUIL, né à Aix, d'une famille noble, le 19 août 1586, ami du célèbre Peiresc, avait beaucoup de goût pour les langues orientales, et alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le mont Liban, où il partagea son temps entre l'étude et la prière. Les courses des Turcs troublèrent souvent le repos de sa solitude; mais sa vertu faisait impression sur l'esprit même des barbares. Il était si parfaitement connu de tous les maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, et mourut peu de temps après, en 1644, dans un monastère de carmes-déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marchetti, prêtre de Marseille, ou celle composée par Gaspard Augeri, qui a pour titre : *Le Solitaire provençal du mont Liban*, Aix, 1671, in-12.—Il y a eu encore de cette famille François et Pierre GALAUP. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil, en 1658, à 52 ans, cultivait la poésie, la philosophie et la littérature. Il s'était mis d'abord au service de Lascaris, grand-maître de Malte; puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la bannière de Malte. Après

s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens, et mis en esclavage. Il en sortit au bout de deux ans, et passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2000 livres. Il avait traduit les *Petits Prophètes*, et mis en vers français quelques livres de la *Thébaïde* de Stace. — .... Le second, mort en 1727, à 84 ans, faisait de jolis vers provençaux, et était lié avec Furetière, La Fontaine, Boileau et mademoiselle de Scudéri. Il a laissé une *Explication*, in-fol., *des arcs de triomphe* dressés à Aix pour l'arrivée des ducs de Bourgogne et de Berri.

GALBA (Servius-Sulpitius), empereur romain, de la famille des Sulpice, famille aussi ancienne que la ville de Rome, et féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, près de Terracine, le 24 décembre de l'an 749 de Rome, et la 4e année avant J.-C. Il était parent de l'impératrice Livie, femme d'Auguste, et son avancement dans les dignités fut en conséquence très rapide. Il exerça avec honneur la charge de prêteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, et ensuite dans l'Espagne Tarragonaise. Nommé gouverneur en Afrique, il y rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordaient point, Galba ordonna que l'animal serait conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire; qu'ensuite on lui ôterait son bandeau, et qu'il appartiendrait à celui des deux maîtres chez qui il se rendrait de lui-même. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne prit aucune précaution pour sa sûreté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs, que les Romains appelaient *ses pédagogues*. Le premier était T. Vinius Rufinus, autrefois son lieutenant en Espagne, et d'une insatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude, qui en fut informé, le fit inviter encore le lendemain, et le fit servir seul en vaisselle de terre. Le deuxième favori était Cornélius Laco, capitaine de ses gardes, que son orgueil rendait insupportable à tout le monde, mais extrêmement lâche et paresseux, ayant autant d'ignorance que de présomption. Le troisième était Marcianus Iceplus, le premier de tous les affranchis de Galba, et qui ne prétendait pas moins qu'à la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour-à-tour, le firent passer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappela les exilés du règne précédent; mais l'avarice l'empêcha d'achever son ouvrage; il oublia la restitution des biens, et au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Les soldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *Légionnaires*, que Néron leur avait accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une grande partie. Galba, aspirant au trône, avait promis de grandes sommes aux prétoriens : il les refusa dès qu'il y fut monté. Un

empereur, leur dit-il fièrement, *doit choisir ses soldats, et non les acheter.* Cette réponse irrita ses troupes; elles proclamèrent Othon, et assassinèrent Galba, l'an 69 de J.-C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avait été dans la république; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila, dit Tacite, un secret funeste aux Romains, et funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome: *Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quam Romæ fieri* (Tac., Hist. l. 1). Galba parut digne du trône tant qu'il n'y fut pas monté, mais ses vertus devinrent des défauts lorsqu'il fut empereur. Il ne sut pas s'élever avec la fortune, et garda toujours le caractère d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avait 73 ans lorsqu'il fut tué. [De retour à Rome, il obtint le triomphe et fut décoré des trois grands sacerdoces, qui jusqu'alors avaient été partagés entre trois grands dignitaires. Pour se soustraire aux fureurs de Messaline et d'Agrippine, il vecut plusieurs années dans l'obscurité, et portait toujours sur lui un million de sesterces (125,000 fr.) en or, comme une ressource en cas qu'il lui fallût fuir ou se cacher. Nommé par Néron au gouvernement d'Espagne, il y déploya une grande sévérité. Las de supporter le joug de Néron, Vindex, gouverneur des Gaules, souleva quelques provinces et leur fit proclamer Galba, qui ne consentit pas tout de suite à accepter l'empire; mais, pressé par les officiers, il prit d'abord le titre de *lieutenant* du sénat et du peuple romain, qui lui décernèrent celui d'empereur, après que Néron se fût donné la mort.]

GALDIN (Saint), né à Milan, de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats, et qu'il l'attaqua avec une nombreuse armée, et la força de se rendre à discrétion, après un siége de 10 mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, et les habitants eurent à peine la vie sauve. (*Voy:* Frédéric Barberousse.) Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le pape le sacra lui-même, le fit cardinal, et le nomma légat du saint-siége. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçait assidument la parole de Dieu, soulageait les malheureux avec une bonté paternelle, et prévenait même leurs besoins; il rétablit la discipline, qui avait beaucoup souffert, étouffa toutes les semences de division, et s'occupa surtout à détruire les erreurs des cathares, espèce de manichéens

qui avaient profité des troubles occasionés par la guerre pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa faiblesse, un long sermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est honoré dans les anciens bréviaires de Milan, et est nommé le 18 avril dans le Martyrologe romain. *Voyez* ses deux *Vies*, l'une et l'autre authentiques, avec les notes du père Henschenius, avril, tom. 2, p. 593.

GALE (Thomas), né à Scruton, dans le duché d'Yorck, en 1636, fut successivement directeur de l'Ecole de Saint-Paul, membre de la société royale de Londres, et enfin doyen d'Yorck, en 1697. Ses ouvrages décèlent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux sont : 1° *Historiæ poeticæ antiqui scriptores*, Paris, 1675, in-8°, Oxford, 1676, in-8°. Ce sont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de savantes notes, et précédés d'un Discours préliminaire non moins savant. 2° *Jamblicus de mysteriis Egyptiorum*, etc., Oxford, in-fol., 1678, en grec et en latin, avec des éclaircissements qui renferment un fonds d'érudition immense; 3° *Historiæ bretannicæ, saxoniæ et anglo-danicæ scriptores quindecim*, Oxford, 1687, et 1691, 2 vol. in-fol., avec une préface qui fait sentir le mérite de cette compilation, et une table des matières fort ample; 4° *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°, d'un mérite égal aux précédents; 5° *Opuscula mythologica, ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge, 1671, in-8°, ou Amsterdam, 1688. Il mourut le 8 avril 1702, que l'on comptait alors en Angleterre 1701. On lui attribue encore : *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4°, avec des notes; mais c'est son fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en anglais la Science des médailles de Jobert, 1715, in-8°, et donné des explications de médailles et d'inscriptions dans différents recueils. — Un autre de ses fils, Samuel GALE, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Histoire de la cathédrale d'Yorck*, in fol.

GALEANO (Joseph), savant médecin de Palerme, né vers l'an 1605, pratiqua son art avec beaucoup de succès, et en développa les principes avec d'autant plus de sagacité, qu'il l'avait exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendait à tout, belles-lettres, poésie, théologie, mathématiques: mais il ne fit qu'effleurer ces différents genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les plus connus sont : *Metodo di conservar la sanità, et di curare ogni morbo col solo uso dell' aquavita*, 1622, in-4°; *Il Cafe con più diligenza esaminato*, 1574, in-4°. On en a aussi en latin, parmi lesquels on distingue son *Hippocrates redivivus paraphrasibus illustratus*, en 1650, 1663 et 1701; et sa *Politica medica pro leprosis*. On lui doit encore un *Recueil de petites pièces* des écrivains les plus célèbres qui ont cultivé les muses siciliennes, en 5 volumes. Galeano mourut le 28 juin 1675, regretté de sa patrie, dont il était l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux.

[La réputation de Galeano se répandit dans toute l'Europe; et des pays les plus éloignés on envoyait lui demander des conseils.]

GALEN (Matthieu), né à Westcapel en Zélande, vers l'an 1528, enseigna la théologie avec réputation à Dillingen, puis à Douai, devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a de lui: 1° *Commentarium de christiano et catholico sacerdotio*, Dillingen, 1565, in-4°; 2° *De originibus monasticis;* 3° *De missæ sacrificio;* 4° *De seculi nostri choreis;* et d'autres écrits pleins d'érudition, quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une sage morale.

GALEN (Jean van), capitaine fameux au service des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né d'une bonne famille, mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent si rapides, que dès l'âge de 26 ans il fut capitaine de vaisseau. Il se signala contre les Français, les Anglais, les Maures et les Turcs. En 1653, il bloqua, avec quelques vaisseaux des États de Hollande, six vaisseaux anglais, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaisseaux étant venus à leur secours, il y eut un combat dans lequel van Galen fut blessé à la jambe. On voulut l'engager à se retirer, mais il répondit : *C'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour sa patrie.* Il fallut lui couper la jambe, et il mourut neuf jours après à Livourne, l'an 1653. Son corps fut transporté à Amsterdam; les États lui firent ériger un monument qu'on voit dans l'église neuve d'Amsterdam.

GALEN (Christophe-Bernard), né d'une famille noble en Westphalie, porta d'abord les armes; il les quitta pour un canonicat de Munster, mais sans perdre le goût de son premier état. Elu prince-évêque de cette ville, et ne pouvant la soumettre à son autorité, il l'assiégea en 1657, la prit, et la conserva en faisant bâtir une forte citadelle. En 1664, il fut choisi pour être un des chefs de l'armée de l'Empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le temps d'y signaler son courage, la paix ayant été conclue d'abord après son arrivée. L'année suivante, il endossa encore la cuirasse pour les Anglais contre les Hollandais, et remporta sur eux divers avantages. La paix se fit en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une seigneurie que la Hollande retenait à Galen. Uni avec les Français, il enleva aux États plusieurs villes et places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il se ligua avec le roi de Danemarck contre le roi de Suède, et lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avait la bravoure d'un soldat. Il mourut en 1678, à 71 ans, aussi peu regretté de son peuple que de ses troupes. Sa *Vie*, traduite en français par Le Lorrain, en 1679, in-12, est un ouvrage mal écrit, rempli de faits hasardés ou exagérés : Jean van Alpen, chanoine de Cologne et de Munster, l'a réfuté dans son traité *De vita et rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi et principis monasteriensis*, etc., Coesfeldt, 1694, in-8°.

GALENUS. *V.* GALIEN.

GALEOTTI (Nicolas), jésuite

italien, mort en 1758, à 66 ans, est célèbre par les *Vies des généraux de sa compagnie, avec leurs portraits*, in-fol., latin et italien, imprimées à Rome en 1748. Ses savantes *Notes* sur le *Musæum Odescaleum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol., sont un ouvrage posthume.

GALEOTTI (Marzio), (*Galeotus Martius*), natif de Narni, fut secrétaire de Matthias Corvin, roi de Hongrie, et précepteur de Jean Corvin son fils. Il mourut à Lyon, en 1478. On a de lui : 1o un *Recueil des bons mots de Matthias Corvin*, dans la Collection des historiens de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol.; 2o un traité *De homine interiore, et de corpore ejus*, Bâle, 1518, in-4o, qui fit beaucoup de bruit, à cause de quelques sentiments peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter; 3o *De doctrina promiscua*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8o. C'est un mélange de questions de médecine, de physique et d'astrologie. C'est surtout dans le livre intitulé *De incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ses sentiments hétérodoxes. Il y réduisait la religion à la seule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuscrites, qui pensèrent lui coûter cher; car dans ces temps on ne répandait pas aussi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philosophique. — Il y a eu un autre GALEOTTI (Barthélemi) qui donna, dans le XVIe siècle, une *Histoire des hommes illustres de Bologne*, sa patrie, Ferrare, 1590, in-4o.

GALÈRE-ARMENTAIRE, empereur romain. *Voy.* MAXIMIEN (Galerius Valerius Maximianus).

† GALFRID, ou GEOFFROI DE WINESALF, célèbre poète latin, né en Angleterre, vers 1170. Après avoir visité plusieurs villes de la France, dont il était originaire, il suivit, en 1190, le roi Richard à la Terre-Sainte. A son retour en Europe, il passa à Rome, où le pape Innocent IV lui fit un bon accueil. D'après l'avis du père Fattorini et de Tiraboschi, Galfrid enseigna les belles-lettres à Bologne, ce qui ferait croire qu'il se fixa en Italie. L'époque de sa mort est incertaine, et on ne peut guère la fixer que vers l'an 1250. Il a laissé : 1o *Poetica nova*, *sive Carmen de arte dictandi*, *versificandi et transferendi*, publiée par Deyser dans son *Historia poematum medii ævi*, Halle, 1721; réimprimée séparément à Helmstadt, 1724, in-8o. Il dédia cet ouvrage, d'un rare mérite pour le temps, à Innocent IV. On en conserve un manuscrit dans la Bibliothèque vaticane. 2o *Historia seu itinerarium Richardi Angiorum regis in Terram-Sanctam ab anno* 1177 *ad* 1190, insérée dans les *Script. hist. angl.* de T. Gale; 3o *De plantatione arborum et conservatione fructuum*, etc., dont une copie est conservée dans la bibliothèque de Cambridge. On attribue à Galfrid une élégie intitulée : *De statu curiæ romanæ*. Dom Mabillon, la considérant comme une apologie de l'Église romaine, l'a insérée dans le tome 4 de ses *Analecta*. Francowitz, au contraire, qui était protestant, n'avait vu en elle qu'une satire de cette même Église, et l'avait placée d'avance dans son recueil *De corrupto Ecclesiæ statu*, Bâle, 1557. Nous aimons mieux nous fier aux lumières du savant Mabillon.

GALIANI (Ferdinand), né le 2 décembre 1728, à Chietti, où son père remplissait la charge d'auditeur royal, fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez son oncle, Célestin Galiani, archevêque de Tarente et grand chapelain du roi, qui eut soin de son éducation. Ses talents ne tardèrent pas à se montrer. Il devint bientôt habile dans la science des antiquités, dans la philosophie, l'histoire, le commerce et l'économie politique; mais une étourderie de jeunesse pensa lui fermer la carrière à tout avancement. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage sur la monnaie, qui eut un succès décidé, puisque le gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avait gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverses contrées d'Italie, il revint à Naples, en 1753. Nommé, en 1759, secrétaire de l'ambassade en France, il passa dix ans à Paris, et s'y lia avec tous les beaux esprits, surtout avec les *Encyclopédistes* et le seigneur de Ferney. De retour à Naples, il ne cessa de s'y occuper des sciences et des lettres jusqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville le 30 octobre, à 58 ans. Ses liaisons avec les philosophes et sa correspondance pourraient faire croire que Galiani avait étouffé tout sentiment de religion; il paraît cependant qu'il reçut les derniers sacrements, et qu'il mourut dans de grands sentiments de piété. On a de lui, outre le *Traité sur la monnaie* dont nous avons parlé, plusieurs écrits sur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*; une *Oraison funèbre de Benoît XIV*; un *Dialogue sur les femmes*; un *Traité sur les géants*, à l'occasion d'un jeune Irlandais d'une stature extraordinaire, nommé *Magrat*; des *Notes* sur Horace, qui ont paru dans la Gazette littéraire de l'Europe; divers *Mémoires sur le commerce des grains, sur la disette qui affligea la France en 1763 et 1764*, etc., où les économistes ne sont pas ménagés; un opéra intitulé *Le Socrate imaginaire*, etc. « On trouve » dans tout cela, dit l'abbé de » Saint-Léger, un écrivain facile » et plaisant, chez qui les grâces » n'offusquent pas le jugement. » La vérité ne permet pourtant » pas de dissimuler que plusieurs » traits caustiques épars dans les » dialogues, et plus encore les » sarcasmes qui coulaient à flots » de la bouche de Galiani dans » les sociétés, lui firent des en» nemis à Paris, où il avait » beaucoup perdu de l'estime » publique, quand il en partit » en mai 1769 pour retourner à » Naples, et rentrer dans le con» seil de commerce; néanmoins » il entretint toujours un com» merce épistolaire avec *Diderot*, » *d'Alembert*, *Voltaire*, les ab» bés *Batteux*, *Arnauld*, *Barthélemi*, et nos autres savants, » dont il a conservé les Lettres, » qui forment neuf bons volu» mes. » M. Diodati a publié sa *Vie*, Naples, 1788, in-8°. L'historien ne dissimule pas les fautes et les vices de son héros : il parle de ses liaisons avec les philosophes, et des tristes égarements où elles l'entraînèrent, et lui applique ces paroles de Cornelius Nepos sur Thémistocle : *Hujus vitia maximis sunt emendata vir-*

tutibus. Espèce de paradoxe ou d'impossibilité suivant Horace :

Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
Stultitia caruisse.

[On a publié, en 1818, la *Correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Épinai et autres*, 2 vol. in-8°. C'est un des livres les plus curieux qu'on ait publié dans ces derniers temps. Il renferme les notions les plus précieuses sur l'École philosophique du XVIIIe siècle, et sur ses prinpaux membres. On peut voir par ces lettres jusqu'à quels excès étaient tombés ces hommes qui ne parlaient que morale; un cynisme révoltant régnait dans leurs réunions; on a peine à comprendre comment un ecclésiastique pouvait se permettre un pareil ton, et comment une femme, et une mère, pouvait le souffrir.] — Il avait un frère nommé *le marquis Galiani*, dont il existe une *Traduction* de Vitruve, avec des *Commentaires*, Naples, 1758, in-folio.

GALIEN (Claudius Galenus) (suivant les règles, il faudrait dire *Galène*), célèbre médecin sous Antonin, Marc-Aurèle et quelques autres empereurs, naquit à Pergame, d'un habile architecte, vers l'an 131 de J.-C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie; mais la médecine fut son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grèce et de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savants, et la meilleure école de médecine qu'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, et s'y fit des admirateurs et des envieux. Ses confrères, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuèrent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien était une étude profonde des écrits d'Hippocrate, et surtout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il fut rappelé à Rome par les lettres obligeantes de Marc-Aurèle. Cet empereur avait une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J.-C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il était d'ailleurs d'un tempérament très délicat. Sa maxime (et ce doit être celle de quiconque aime sa santé) était de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs et son caractère répondaient à son habileté, et ajoutaient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avait étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des chrétiens. Il les confondait avec les Juifs, qu'il accusait de croire aveuglément les fables les plus absurdes, et devint leur ennemi déclaré. Il reconnaissait les causes finales, et s'élevait au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avait expliqué l'anatomie du corps humain : *J'ai*, dit-il, *offert à l'Éternel un sacrifice plus agréable que le sang des boucs et des taureaux*. Leçon utile pour ces demi-médecins qui, pour avoir entrevu quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la su-

perficie de l'ouvrage, en méconnaissent le but, la sagesse de l'ensemble, et l'auteur lui-même. (*Voyez* ELOY.) Une partie des écrits de ce médecin périt dans l'incendie qui consuma le temple de la Paix à Rome, où ils avaient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés à Bâle, en 1538, 6 vol., qu'on relie en 4. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise en 1625, 6 vol., en grec et en latin; et elle a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1639, 13 t. en 6 vol. in-fol. Galien devait beaucoup à Hippocrate, et ne s'en cachait pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connaissances à ces illustres anciens, et les ont décriés : semblables aux enfants qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni, non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modèles, et leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages et impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs et les partisans outrés de ces pères de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences, mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnements trop subtils, par ses *qualités cardinales*, et autres chimères. [Galien est le premier qui ait fait des dissections sur le corps humain; ce qui lui arrivait néanmoins fort rarement, à cause des lois romaines, qui défendaient de toucher aux cadavres. Il disséquait plus souvent les animaux, et surtout les singes, dont la conformation se rapproche le plus de celle de l'homme. Il est aussi le premier qui ait fait connaître un grand nombre de muscles, et qui ait démontré leur figure, leur situation et leur direction; il introduisit dans l'anatomie une foule de termes qui s'y sont conservés. Galien était partisan de la saignée, et il écrivit un *Traité* sur ce sujet. Il jouit successivement de la confiance des empereurs Marc-Aurèle, Lucius-Verus, Commode, Pertinax et Sevère.]

GALIFET, ou GALIFECT (Joseph), jésuite, est particulièrement connu par un ouvrage *De cultu sacro-sancti cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4°, dédié au pape. Ce livre traite amplement de la charité immense de J.-C. pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, et des sentiments que ce souvenir doit faire naître dans l'âme des fidèles reconnaissants : ce qu'on exprime ordinairement par dévotion envers le sacré Cœur. (*Voyez* MARGUERITE-MARIE ALACOQUE.) Mais comme l'esprit de l'homme, toujours inquiet, ne sait pas s'arrêter où il faut, le P. Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum cordis Mariæ a cultu cordis Jesu non separemus*). Cette singularité, qui semblait confondre des cultes dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, et dont le second ne pouvait entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la

sainte Vierge, et d'un autre côté trouva des défenseurs et des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant inclusivement la fête du sacré cœur de Jésus, et en expliquant la nature et l'objet de cette fête, de manière à ne souffrir aucune extension. On a encore reproché au P. Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses où la sévère théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célèbre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, et sans prendre l'idée d'une espèce d'égalité qui heurte les fondements de la foi. « On est étran-
» gement embarrassé (a dit quel-
» qu'un à cette occasion) quand,
» après la lecture de ces sortes
» de livres, on vient à rencontrer
» cette maxime fondamentale du
» christianisme, si clairement et
» si magnifiquement énoncée par
» le prince des apôtres : *Non est*
» *in alio aliquo salus, neque enim*
» *aliud nomen est sub cælo da-*
» *tum hominibus in quo oporteat*
» *nos salvos fieri*. Act. 4. » *Voy.* Muratori.

GALIGAI (Éléonore), fille d'un menuisier et d'une blanchisseuse, épousa le célèbre et malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Elle était venue en France avec Marie de Médicis, dont elle était sœur de lait, et qui l'aima si tendrement, que le roi Henri IV essaya vainement plusieurs fois de les séparer, et de renvoyer Éléonore, qu'il soupçonnait avec raison d'être vendue aux Espagnols. Après la mort de ce prince, l'empire de la Galigaï sur l'esprit de la reine n'eut plus de bornes, et elle obtint pour son mari les postes les plus brillants. L'abus insolent qu'ils firent tous deux de leur faveur souleva tous les grands de la cour, et Louis XIII en particulier. Un jour que ce prince jouait à de petits jeux dans son appartement, la Galigaï, qui logeait au-dessus, le fit avertir de faire moins de bruit, parce qu'elle avait la migraine; le roi lui fit répondre que si sa chambre était exposée au bruit, Paris était assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre. A la sollicitation de presque tous les seigneurs de la cour, le roi donna l'ordre d'arrêter le maréchal, et de le tuer en cas de résistance, ce qui eut lieu, sur le refus qu'il fit de remettre son épée, et sa femme fut conduite à la Bastille. On lui imputa toutes sortes de crimes, et surtout celui de la magie; mais tout son sortilège, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandaient comment elle avait ensorcelé la reine, était *le pouvoir qu'ont les âmes fortes sur les âmes faibles*. Cette réponse ne la sauva point; elle perdit la tête en place de Grève, l'an 1617. (*Voyez* Concini.) La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari dans l'*Histoire des favoris*, par du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie intitulée : *La Magicienne étrangère*, en 4 actes et en vers, Rouen, 1617, in-8°; satire atroce et grossière. La Galigaï avait eu un fils et une fille. Celle-

ci mourut peu de temps après le meurtre de son père. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mère, et dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de 14,000 écus de rente, que son père, heureusement pour lui, avait placés dans cette ville. Le frère de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours et à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, et alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

GALILEI (Vincent), père du célèbre Galilée, gentilhomme florentin, savant dans les mathématiques, et surtout dans la musique, fit instruire son fils comme s'il eût été son enfant légitime. Il lui inspira son goût pour les mathématiques; mais il ne put jamais lui donner celui de la musique. Ses ouvrages prouvent ses connaissances. Les plus estimés sont cinq *Dialogues* en italien sur la musique, Florence, 1681 et 1682, in-folio. Il attaque dans le dernier Joseph Zarlin, et y traite de la musique ancienne et moderne. Descartes a confondu plusieurs fois le père avec le fils.

GALILÉE GALILEI, fils naturel du précédent, noble florentin (*Voyez* son article), naquit à Pise en 1564. Après avoir étudié la nature pendant quelque temps à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, et la remplit, pendant dix-huit ans, avec le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane l'envia à cette ville, et le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe et son premier mathématicien. Lorsque Galilée était à Venise, il avait eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Métius avait inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Métius avait dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les astres de Médicis, etc. Il aurait été à souhaiter pour son repos qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système : il se détermina pour celui de Copernic. Scheiner, jésuite allemand, à qui on doit la découverte des taches du soleil, combattit son ardeur à soutenir une chose incertaine, qui lui paraissait d'ailleurs compromettre le témoignage des livres saints. (*Voyez* SCHEINER.) Dès l'an 1611, l'inquisition de Rome avait fait un décret contre l'opinion de Copernic, contraire, selon elle, à l'Écriture. Galilée, dont on estimait les talents en attaquant les idées, en fut quitte pour un ordre de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense, lui donna un écrit par lequel il déclarait « qu'il n'avait été ni » puni, ni même obligé à se ré» tracter; mais qu'on avait seu» lement exigé de lui qu'il aban» donnât ce sentiment, et qu'il » ne le soutînt plus à l'avenir. » Galilée promit tout ce qu'on voulut, et surtout de ne plus contourner l'Écriture sainte pour établir son système (car il allait jusqu'à prétendre qu'il était tiré de la Genèse, et voulait en faire

un dogme). Il tint sa parole jusqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aisément que, par un décret de l'an 1620, on lui avait permis d'enseigner son système comme une hypothèse astronomique. Mais la vanité, dont un mérite réel ne garantit pas toujours les savants, lui ayant fait publier en 1632 des *Dialogues* pour établir l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre, comme une chose incontestable, l'inquisition le cita de nouveau. On lui rappela ses promesses; il se défendit mal, et il fut condamné, le 22 juin 1633, par un décret signé de sept cardinaux, à être emprisonné, et à réciter les sept psaumes pénitentiaux une fois chaque semaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon, et abjura son grand attachement à une hypothèse plausible, qu'il regardait comme la source de sa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *Cependant elle remue* (*E pur si muove*). Il est cependant certain que cette opinion n'avait point, au moins alors, ce degré d'évidence et de démonstration qui nécessite le consentement, et subjugue l'esprit d'une manière invincible (*Voyez* Copernic) ; on peut même dire qu'il n'avait pas lui-même de ce système une idée parfaitement nette et bien conséquente, puisqu'il en dérivait, comme une vérité évidente et incontestable, le flux et reflux de de la mer, qui, au jugement de tous les savants, n'y a pas le moindre rapport (1). Les cardinaux inquisiteurs le renvoyèrent au bout de quelques mois en Toscane, où il vécut comme il voulait dans la campagne qu'il avait près d'Arcetri. Mallet du Pan, quoique protestant, a publié en 1784 une *Dissertation* où il réfute les injures banales que les écrivailleurs ont coutume de dire à cette occasion contre l'inquisition, et prouve que tous les torts étaient du côté de Galilée. Un M. Ferri a fait de vains efforts pour affaiblir cette démonstration. (*Voyez* le Journ. hist. et litt., 15 mai 1785, p. 112.) Galilée lui-même a supérieurement réfuté tous ces contes. « Le pape (dit-il dans une » lettre qu'il écrivait au P. Réce-» neri, son disciple) me croyait » digne de son estime...... Je fus » logé dans le délicieux palais de » la Trinité-du-Mont...... Quand » j'arrivai au saint-office, deux » jacobins m'intimèrent très » honnêtement de faire mon » apologie... J'ai été obligé de » rétracter mon opinion en bon » catholique. » — « Pour me » punir, continue-t-il, on m'a » défendu les *Dialogues*, et con-» gédié après cinq mois de séjour » à Rome...... Aujourd'hui, je » suis à ma campagne d'Arcetri, » où je respire un air pur auprès » de ma chère patrie. » La vieillesse de Galilée fut affligée par une disgrâce plus réelle : il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642, à 78 ans. Il fut enterré dans l'Eglise de Sainte-Croix, où on lui a élevé un mausolée en 1737, vis-à-vis de celui de Michel-Ange. Cet astronome était d'une physionomie prévenante et d'une conversation vive et enjouée. Il cultivait presque tous les arts agréables. La géographie doit

(1) On trouvera toute cette matière amplement développée, tant pour la partie historique que pour la partie astronomique et physique, dans les *Observations philosophiques sur les Systèmes*, 3e édition, Liége, 1788, p. 95, n. 113 et suiv.

beaucoup à ses observations astronomiques, et la mécanique à sa Théorie de l'accélération. On prétend qu'il puisa une partie de ses idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe ni sa doctrine. Il est bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur de l'invention des systèmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer tout aussi-bien que les spéculateurs de Rome et d'Athènes. Le goût de Galilée n'était rien moins que pur. Ses jugements en fait de littérature ne prouvent pas la solidité de son esprit. Il était à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'Arioste, et donnait hautement la préférence aux bizarreries et aux caprices de ce poète bouffon sur les beautés nobles et régulières du Tasse. Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4°. Il y en a quelques-uns en latin et plusieurs en italien. Cette édition est ornée d'une *Vie* curieuse et intéressante de l'auteur. [Les ouvrages du Galilée ont eu plusieurs éditions, et ont été traduites en différentes langues. L'abbé Andrès, jésuite espagnol, publia un *Saggio* ou *Essai sur la philosophie du Galilée*, Mantoue, 1776, in-8°. La dernière édition, et la plus complète des *OEuvres* de Galilée est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8°.]

GALILÉE (Vincent), fils du précédent, soutint avec honneur la réputation de son illustre père. C'est lui qui a le premier appliqué le *pendule* aux horloges; invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son père avait inventé le *pendule simple*, dont il se servit utilement pour les observations astronomiques. Il eut même la pensée de l'appliquer aux horloges; mais il ne l'exécuta pas, et en laissa l'honneur à son fils, qui en fit l'essai à Venise en 1649. Cette invention fut perfectionnée dans la suite par Huygens.

GALILEI (Alexandre), architecte florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe; de retour de l'Angleterre, où il s'était arrêté pendant sept ans, il devint surintendant des édifices publics de Toscane. Il fut appelé à Rome par Clément XI. La façade de Saint-Jean-de Latran, la chapelle Corsini de cette église, et la façade de Saint-Jean des Florentins, sont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiste entendait très bien la décoration et le choix des ornements, qui quelquefois font disparaître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

† GALINDO (Béatrix), connue sous le nom de *la Latina*, naquit à Salamanque en 1475. Dès l'âge de neuf ans, elle montra un goût décidé pour l'étude, ce qui engagea un de ses oncles, ecclésiastique instruit, à seconder ces heureuses dispositions. Il lui enseigna la langue latine, dans laquelle elle fit de si grands progrès, qu'en peu de temps elle expliqua avec une facilité étonnante les passages les plus obscurs des auteurs classiques. Elle étudia la philosophie avec le même succès. Isabelle de Castille l'appela à sa cour, la nomma sa demoiselle d'honneur, et la maria en 1495 à don François Ramirez, secrétaire de Ferdinand V. Veuve à trente ans, sans enfants, et possédant des biens immenses, elle fonda un hôpital

qui existe encore à Madrid, et qui porte toujours le nom d'hôpital de *la Latina*. Elle fonda aussi plusieurs maisons religieuses consacrées à l'éducation des demoiselles sans fortune, et elle se voua elle-même à la direction d'une de ces maisons. Elle fut toujours un modèle de vertu et de piété, et mourut à Madrid le 25 novembre 1535. Cette savante espagnole avait composé plusieurs ouvrages; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

GALINDON. *Voyez* PRUDENCE-LE-JEUNE.

GALIOTE. *Voyez* GOURDON.

GALISSONNIÈRE (Roland-Michel Barrin, marquis de la), lieutenant général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra au service en 1710, comme garde de la marine, et, après diverses promotions, fut nommé gouverneur général du Canada en 1745. Il remplit cette place avec talent et distinction, et les succès que les armes françaises eurent dans cette partie du monde furent le fruit de l'ordre qu'il y avait établi. Il repassa en France en 1749, et fut nommé chef d'escadre. Tout le monde connaît la célèbre expédition de Minorque, en 1756, où il battit les Anglais et s'empara ensuite de Mahon. Mais cette expédition si glorieuse pour M. de la Galissonnière acheva de ruiner sa santé, dérangée depuis plusieurs années. Il mourut à Nemours, le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talents supérieurs de son état, à des connaissances très variées, cet illustre marin joignait un zèle et une bonté de cœur rares. D'une exacte probité et de mœurs austères, il n'était sévère que pour lui-même.

GALITZIN (Basile), surnommé *le Grand*, né vers 1633, seigneur d'une des plus illustres et des plus puissantes familles de Russie, qui tirait son origine d'un kan de Tartarie, gouverna presque seul sous la minorité des deux czars Ivan et Pierre, et fut vice-roi de Casan, d'Astracan, et garde-sceau de la Russie. Son caractère ambitieux et intrigant donna lieu de le soupçonner d'avoir pensé lui-même à monter sur le trône de Moscovie; et ce soupçon, joint aux échecs que ses armes essuyèrent, le rendit l'horreur de la Russie. Dans sa première campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques tonneaux remplis de ducats, et l'engagèrent à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, Galitzin fit mettre le feu aux herbes sèches d'un désert de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages. Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchait; on n'était pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme; il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûlait encore, et la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin la haine d'une grande partie de la nation. Quelques jours avant de partir de nouveau pour l'armée, il trouva le matin devant sa porte un cercueil avec un billet où on lui annonçait que *s'il ne réussissait pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil serait sa demeure*. Il éprouva encore des revers; cependant on ne lui ôta pas la vie, mais il fut disgracié: on confisqua tous ses

biens, et on le relégua en Sibérie. Cet exil, quelque temps après, fut changé en un plus doux; il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscou. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines grecs. Il y mourut en 1713, âgé de près de 80 ans. Galitzin avait préparé les voies au czar Pierre, et on lui attribue avec raison une grande partie des changements qui se sont faits en Moscovie. Il établit une correspondance avec toutes les cours de l'Europe, et fut auteur de la paix *éternelle* conclue avec la Pologne, en 1686. Cet important traité fut suivi de l'alliance des cours de Vienne, de Pologne, de Russie et de la république de Venise contre les Turcs. [Galitzin adoucit l'esclavage des peuples, diminua les prérogatives des grands, et établit partout une exacte justice.]

GALITZIN (Michel-Michaëlowitz, prince de), né le 11 novembre en 1674, de la même famille que le précédent, aida le czar Pierre le Grand dans la guerre contre Charles XII. Il se trouva presque à toutes les batailles, et en gagna plusieurs sur mer et sur terre. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint premier feld-maréchal en 1725; et après la mort du czar, il fut déclaré président du collége d'état de guerre. Il mourut le 21 décembre 1730, regardé comme un bon ministre et un grand capitaine.

† GALITZIN (Démétrius, prince de), naquit à Saint-Pétersbourg vers 1735. Il était un des descendants de Basile Galitzin, dit *le Grand*. Envoyé à Paris en 1765 en qualité d'ambassadeur, il s'y lia avec tous les hommes célèbres. Le goût des sciences et l'amour des lettres lui firent surtout rechercher ceux qui les cultivaient avec succès. Il connut particulièrement Voltaire, entretint avec lui une correspondance pendant plusieurs années; et il paraît qu'il s'accommoda fort bien des principes du philosophe de Ferney. Il passa à l'ambassade de La Haye vers 1773, et donna pendant son séjour en Hollande une *Edition* magnifique des œuvres d'Helvétius, augmentées du Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles, dont il avait acquis le manuscrit original. A l'époque de la révolution française, il se retira en Allemagne, où il ne s'occupa que de l'histoire naturelle, pour laquelle il avait un attrait particulier. Les académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Berlin et de Bruxelles le comptaient déjà au nombre de leurs membres. Il fut nommé président de la société minéralogique d'Iéna, à laquelle il légua son riche cabinet de minéraux. Démétrius Galitzin mourut à Brunswick le 17 mars 1803. Parmi les ouvrages qu'il a laissés on distingue: 1° *Description physique de la Tauride* (la Crimée) *relativement aux trois règnes de la nature*, traduite du russe en français, La Haye, 1788, in-8°; 2° *Traité de minéralogie, ou Description abrégée et méthodique des minéraux*, Maëstricht, 1792, in-4°; Helmstadt, 1796, in-4°; 3° *L'esprit des économistes, ou les Economistes justifiés d'avoir posé par leurs*

principes les bases de la révolution française, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8°. La justification n'était pas aisée; ainsi l'on ne doit pas s'étonner de ne pas la trouver dans l'écrit de Galitzin.

GALLA-PLACIDIA, *Voy.* PLACIDIE.

† GALLAIS (Jean-Pierre), naquit à Doué dans l'Anjou, en 1756; étudia chez les bénédictins, dont il prit l'habit, et était professeur de philosophie dans un des colléges de son ordre, quand la révolution éclata. On eut lieu de s'étonner alors qu'un homme qui se montra constamment l'ennemi de tous les principes révolutionnaires, et que les persécutions ne decouragèrent jamais, ait pu se séculariser de son propre aveu, et entrer dans les liens du mariage en dépit des vœux solennels qu'il avait prononcés. Quoi qu'il en soit, Gallais, se trouvant à Paris, annonça, dès le commencement de nos troubles, les malheurs qui en seraient la suite. Il publia, à ce sujet, plusieurs brochures, savoir: 1° *Histoire persane*, 1789; 2° *Dictionnaire inutile*, 1790; 3° *Démocrite voyageur*, 1791. Les chagrins dont les tyrans du jour abreuvaient le malheureux Louis XVI lui faisaient pressentir l'approche d'une funeste catastrophe. Il rédigeait, en 1792, le *Journal général*, dans lequel, peu de jours avant le 10 août, il eut le courage de dire... « Les hommes » honnêtes de tous les pays se » sont détachés de la nation » française lorsqu'ils ont été » témoins de son ingratitude » envers un monarque qu'elle » avait elle-même désigné sous » le nom de *Restaurateur de la* » *liberté*; lorsqu'ils ont vu que » les Français abandonnaient le » meilleur des princes aux viles » et lâches insultes des hom» mes les plus méprisables. » Il montra encore plus de courage trois jours avant le jugement de Louis XVI, en publiant, contre ceux qui se disaient ses juges un Mémoire énergique ayant pour titre: 4° *Appel à la postérité*. Cette brochure était distribuée, au Palais-Royal, par le libraire Webert, qui fut pris, et périt sous la hache de Robespierre. Gallais fut aussi arrêté le 17 septembre 1793, et conduit à la Force, où il resta sept mois, oublié dans sa prison jusqu'après le 9 thermidor. Ayant, à cette époque, recouvré sa liberté, il travailla à la *Quotidienne*, et ensuite au *Censeur des journaux*, dans lesquels il poursuivit sans cesse la révolution et ses démagogues. Ses principes et ses écrits lui attirèrent de nouveau les persécutions des ennemis de tout ordre. Condamné à la déportation, il parvint à se sauver, en se tenant caché dans les environs de Paris. Pendant son absence, ses presses furent brisées et sa maison pillée. Il vécut dans la retraite pendant deux années, et publia ensuite: 5° *Histoire de la révolution du* 18 *fructidor* 1799. Dans cet ouvrage, il peint Buonaparte avec des traits caractéristiques, qui prouvent que l'auteur en avait deviné d'avance les projets ambitieux. C'est dans le même ouvrage (1re partie, chapitre 12), qu'il ose dire: « Il n'y a » pas de salut pour la France » sans la monarchie, et point » de monarchie sans les Bour» bons. » Le décret qui rappelait les déportés du 18 fruc-

tidor ramena Gallais dans la capitale, où il rédigea, pendant dix ans, le *Journal de Paris*. Inébranlable dans ses principes politiques, il trouva le secret d'écrire librement ses opinions, sans pourtant blesser un gouvernement ombrageux, qui ne pardonnait pas la moindre atteinte contre son autorité. En 1810, il fut nommé professeur d'éloquence et de philosophie à l'académie de législation, et mérita les éloges des gens éclairés et bien pensants. Il se fit surtout remarquer par ses *Leçons de morale chrétienne*, remplies de sagesse et de chaleur. La chute de Napoléon permit à Gallais de publier son : 6° *Histoire du 18 brumaire*, Paris, 1814; monument historique et précieux, bien différent de ces brochures éphémères et peu dignes de foi qui avaient paru à cette époque. Les faits et les personnages y sont si précisément indiqués, que deux agents secondaires du gouvernement détruit lui intentèrent successivement un procès en calomnie. Le premier, craignant de se compromettre encore davantage, eut la prudence de retirer sa plainte; le second, le trop fameux Méhée, encouragé par le retour de Buonaparte en mars 1815, poursuivit avec acharnement Gallais. Celui-ci, ne pouvant alors comparaître sans danger devant les tribunaux, quitta Paris, et alla se réfugier dans une maison de campagne, où il ne fut pas découvert. Jugé par contumace, il fut condamné à 50 francs d'amende et un mois de prison. La nouvelle chute de Napoléon lui permettant de revenir dans la capitale, il donna son : 7° *Histoire de la révolution du 20 mars 1815*, qui est une suite de celles *du 18 fructidor et du 18 brumaire*, et qui eut le même succès. Les écrivains *libéraux* ont avancé que différents faits contenus dans ces deux *histoires* sont *évidemmeut faux*; mais leurs assertions ne pourront pas changer le jugement favorable du public impartial. Gallais est mort le 29 octobre 1820, à l'âge de soixante-trois ans. La gloire littéraire de Gallais est établit dans ses écrits, qui sont des monuments historiques. Il faut dire aussi à son éloge qu'il ne changea jamais d'opinion dans ses sages principes politiques. Nous souhaitons qu'avant de mourir il ait réparé par son repentir le tort grave d'avoir enfreint les serments sacrés qui le liaient à l'autel; un des plus ardents adversaires de Gallais fut Chénier, auquel Gallais ne prodiguait pas, dans son journal, les éloges que cet auteur tragique croyait mériter, et qui lui *décocha* ces deux vers :

Et Gallais qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

GALLAND, ou GALAND (Pierre), *Galandius*, principal du collége de Boncour à Paris, et chanoine de Notre-Dame, était d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnèbe, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Latomus, etc., et fut estimé de François Ier. Il mourut en 1559. On a de lui divers *ouvrages* en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

GALLAND (Auguste), procureur-général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, était très versé dans la connaissance des droits du roi, et dans celle de l'histoire de France. Ses ou-

vrages, pleins d'une érudition curieuse et recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont : 1° *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre*, 1648, in-fol ; 2° plusieurs *Traités sur les enseignes et étendards de France, sur la chappe de saint Martin, sur l'office du grand-sénéchal, sur l'oriflamme*, etc. ; 3° *Discours au roi sur la naissance et l'accroissement de la ville de la Rochelle*, 1628, in-8° ; 4° un *Traité contre le franc-alleu*, sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4°. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND (Antoine), né à Rollot dans la Picardie, en 1646, de parents pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses connaissances dans les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur d'arabe au collége-royal, et une place à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante ; il copia des inscriptions, il dessina des monuments, il en enleva même; il obtint des attestations sur la croyance de l'Église grecque, touchant l'Eucharistie, très favorables à celle de l'Église latine. Ces voyages le perfectionnèrent dans la connaissance de l'arabe et des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui ont été empruntés en partie des Orientaux. Les principaux sont : 1° *Traité de l'origine du café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe; 2° *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduit du turc, in-12 ; 3° *Recueil des maximes et des bons mots tirés des ouvrages des Orientaux*, in-12 ; 4° *Les Mille et une Nuits*. C'est un recueil de contes arabes, les uns piquants, les autres insipides, mais présentant en général de bonnes moralités, en douze vol. in-12, réimprimés en 6. Dans les 2 premiers vol. de ces contes, l'exorde était toujours : « Ma » chère sœur, si vous ne dor» mez pas, faites-nous un de ces » beaux contes que vous savez. » Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allèrent une nuit qu'il faisait très grand froid, frapper à la porte de l'auteur, qui courut en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps en lui demandant à plusieurs reprises s'il était M. Galland, auteur des *Mille et une Nuits*, et s'il était levé, ils finirent la conversation par lui dire : « M. Galland, si » vous ne dormez pas, faites» nous un de ces beaux contes » que vous savez. » 5° La *Préface* de la bibliothèque orientale de d'Herbelot, qu'il continua après la mort de ce savant. Galland mourut en 1715, à 69 ans. Il était simple dans ses mœurs et dans ses manières comme en ses ouvrages. Il ne se proposait dans ses livres que l'exactitude, sans se mettre en peine des ornements. Il aimait l'étude avec passion, s'occupant peu des besoins de la vie, et dédaignant ses commodités. *Voyez* son Éloge dans le recueil de ceux de M. de Boze. [Il a aussi publié plusieurs *Traités* et *Dissertations* sur des médailles antiques.]

† GALLARD (Germain), docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit en 1744 à Artenay près d'Orléans. Après avoir fait sa licence à Paris avec distinction, il fut nommé directeur spirituel de l'école militaire, et quatre ans après grand-vicaire et official de M. de Roquelaure, évêque de Senlis, qui lui donna

en outre un canonicat dans son église. Ses talents le firent choisir par l'assemblée du clergé de 1782, pour donner une *Edition* des œuvres de Fénelon. Mais les fonctions attachées à sa charge et la faiblesse de sa santé ne lui permirent pas de terminer seul cet ouvrage. On fut obligé de lui adjoindre le père Querbœuf, ancien jésuite, qui eut une grande part à ce travail. Pendant les orages de la révolution, il fut obligé de se cacher, et employa son temps à préparer une *Edition* des ouvrages de l'abbé de Beauvais, évêque de Senez, avec qui il avait été très lié. Il devait mettre à la tête un éloge de ce célèbre prélat, et il en composa en effet une première partie; mais les mêmes raisons qui l'avaient arrêté pour l'édition de Fénelon, l'empêchèrent de terminer ce discours. Cette édition parut en 1807. Il refusa en 1809 la chaire d'éloquence sacrée dans la nouvelle faculté de théologie, et se contenta d'une petite place dans une des commissions de l'université. L'abbé Gallard mourut à Paris le 11 mai 1812, victime d'une longue et douloureuse infirmité, qu'il supporta avec résignation. L'abbé Gallard n'a attaché son nom à aucun ouvrage.

GALLÉ (Servais), *Servatius Gallæus*, Hollandais né à Rotterdam en 1627, mort à Campen en 1709, est auteur d'un *Traité* latin *sur les oracles des Sibylles*, 2 vol. in-4o, Amsterdam, 1689 : le 1er contient les *Oracles* avec un *Commentaire*. Le second contient des *Dissertations* sur tout ce qu'on peut dire des Sibylles. Il prouve leur existence contre Socin; il soutient qu'elles ont été inspirées par le Démon; il nie qu'elles aient été vierges, et prétend qu'il n'y a rien de fixe sur leur nombre. Il y fait une sortie pleine de fiel contre quelques saintes à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaisant » embarras, dit un critique, où » s'est trouvé ce bon protestant! » Reconnaissant l'existence des » Sibylles et leur inspiration, » mais craignant quelques fâ» cheuses conséquences contre » sa secte, il aima mieux les » faire inspirer par le Démon, et » leur enlever leur virginité, » que de fournir quelque preu» ve en faveur des vierges qui, » parmi les catholiques, ont » paru avoir quelque connais» sance de l'avenir. » On a encore de lui une *Édition* de Lactance, Leyde, 1660, où il fait tous ses efforts pour réfuter les notes qu'Isæus avait faites sur cet ancien auteur chrétien, et pour métamorphoser Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édition de *Minutius Félix*, qui n'a pas vu le jour, et qui apparemment ne valait pas mieux que la précédente.

GALLI. *Voy.* BIBIENA.

GALLICAN (Saint), consul romain sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'apostat, le 25 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Vespasien. Il se signala beaucoup à la reprise de Jotapat, et fut envoyé à Flave Josèphe pour l'exhorter à se rendre.

† GALLICCIOLI (L'abbé Jean-Baptiste), né à Venise en 1733, acquit une connaissance profonde des langues orientales; outre l'hébreu et le grec, il possédait le syriaque, le chaldéen et le latin. Il était aussi très versé

dans plusieurs langues modernes, principalement dans le français et l'anglais, qu'il écrivait avec beaucoup de facilité. Il professa les langues orientales à Venise; il avait tant de plaisir de communiquer à ses disciples son savoir, qu'il était toujours disposé, en quelque lieu qu'il fût, même dans les rues, à répondre aux questions qui lui étaient faites. Tant de connaissances étaient relevées par une humilité et une modestie surprenantes, et par une ardente charité envers les pauvres, qui n'imploraient jamais en vain son secours. Il a publié : 1° *Dizionario latino-italiano della sacra Biblia*; 2° *Dissertazione dell' antica lezione degli Ebrei e dell' origine de' punti*; 3° *Pensieri sulle 70 settimane di Daniele*. Cet ouvrage est rempli d'érudition, et reçut partout l'accueil le plus flatteur; 4° *Memorie venete antiche, profane ed ecclesiastiche*, 8 vol.; 5° *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione*. L'abbé Galliccioli mourut avant d'avoir pu publier cet ouvrage qui lui avait coûté vingt années d'un travail assidu. Il contribua en outre à l'*Édition* vénitienne de saint Grégoire le Grand, 17 vol. in-4°, à celle des saints pères, entreprise par Gallando. On lui doit encore la grande table des 32 vol in-fol. d'Ugolini, *Thesaurus antiquitatum sacrarum*, et des *Additions* au Dictionnaire des sept langues. Ce savant et respectable ecclésiastique mourut à Venise en 1806.

GALLICZIN. *Voy.* GALITZIN.

GALLIEN (Publius Licinius Gallienus), fils de l'empereur Valérien, fut associé à l'empire par son père, l'an 253 de J.-C., et lui succéda l'an 260, lorsque Valérien fut fait prisonnier par Sapor, roi de Perse, qui le retint en captivité. Le nouvel empereur avait signalé son courage contre les Germains et les Sarmates; avec un corps de 10,000 hommes choisis, il avait défait une armée de 300,000 hommes des premiers, ce qui lui avait fait prendre le titre de Germanicus Maximus; mais la volupté amollit son âme dès qu'il fut sur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémissait sous le poids des guerres et des calamités publiques, il vivait tranquillement à Rome. Les mimes, les bouffons formaient son cortége ordinaire, et des femmes prostituées l'accompagnaien tous les jours lorsqu'il allait au bain. il était devenu insensible à tout ce qui ne regardait pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Égypte s'était révolté contre lui : *Eh bien!* répondit-il, *ne saurions-nous pas vivre sans le lin d'Égypte?* Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air insolent : *Qu'importe? est-ce que l'état ne peut subsister sans les longues casaques et sans les draps d'Arras?* Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avait faits en Asie un furieux tremblement de terre, et celle d'une dernière invasion des Scythes; il ne dit que ces mots : *Il faudra nous passer de salpêtre*. La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il était un simple particulier. Il fallut enfin qu'il sortît de sa léthargie. Posthume et Ingenuus se firent proclamer empereurs

en même temps, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit et le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenants. *Épousez*, écrivit-il à l'un d'eux, *ma querelle, et vengez-la comme si c'était la vôtre*. Les soldats et le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamèrent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de temps après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même temps, y régna près de deux années. [De retour de Byzance, où, en dépit de la capitulation, il avait passé les habitants au fil de l'épée, Gallien donna à Rome une grande fête, où 200 hommes étaient déguisés en Goths, Sarmates, Perses et Francs, parmi lesquels il parut en triomphateur. Quelqu'un ayant demandé aux prétendus Perses, ce qu'ils cherchaient, ils répondirent : *Nous cherchons le père du prince* (le père de Gallien était alors prisonnier en Perse). L'empereur les fit sur-le-champ brûler tout vifs.] Cependant trente tyrans dans différentes parties de l'empire se mirent, ou se firent mettre sur la tête la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avait de vivacité que celle que lui donnait sa colère; dès qu'elle était appaisée, il retombait dans son indolence; au lieu d'aller délivrer son père, il confia le soin de le venger à Odenat. Ce général fit ce que l'empereur aurait dû faire; il chassa les Barbares des terres de l'empire, et porta la terreur dans leur propre pays. Odenat ayant été tué, Zénobie sa veuve prit le titre de reine de l'Orient, et fit proclamer empereurs ses trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, et son armée taillée en pièces. Auréole, Dace d'origine, berger d'extraction, prenait dans le même temps le titre d'empereur, et se rendait maître de Milan. Gallien alla mettre le siége devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, et leur persuada par ses émissaires que Gallien avait résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre ce dernier, et on l'assassina l'an 268 de J.-C., avec son fils Valérien, qu'il avait associé à l'empire. Il avait alors 50 ans. Ce prince cruel et brutal fut cependant à quelques égards plus modéré et plus juste que les empereurs les plus vantés. Les chrétiens, dont les Trajan et les Marc-Aurèle firent couler le sang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les jugea mieux; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendît les cimetières où ils s'assemblaient, et qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique et une vaine ostentation de vertu, sont souvent plus à craindre que des vices reconnus et avoués!...

GALLION (Junius), sénateur romain, fut d'avis que les cohortes prétoriennes, après plusieurs campagnes, auraient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibère, qui sur-le-

champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibère sut qu'il s'y plaisait, et il le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. Ce fut toute la récompense qu'il reçut pour les bassesses qu'il avait faites auprès de ce tyran.

GALLION (Junius), frère de Sénèque, précepteur de Néron. Étant proconsul d'Achaïe, les juifs lui amenèrent saint Paul pour le faire condamner; mais Gallion leur dit « qu'il ne se mê» lait point de leurs disputes de » religion, et qu'ils eussent à vi» der leur différend entre eux. » (*Act.* 18.) Cette réponse semble prouver que ce proconsul regardait ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu que, s'il n'était pas chrétien, il avait quelque penchant au christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'était pas chétien.

GALLO (Alonso), auteur espagnol à qui nous devons un Traité fort recherché et très rare, surtout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre : *Declaracion del valor del oro*, Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivait dans le XVIIe siècle. — Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste.) *V.* GELLI.

GALLOCHE (Louis), natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut élève de Boullongne, qui l'instruisit en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux mêmes des grands hommes. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connaissances qu'on acquiert par la pratique. On voyait néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste dans plusieurs églises de Paris, avant la révolution, entre autres *La Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité; *Le Départ de saint Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame; *Saint Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre; *L'Institution des enfants trouvés*, à Saint-Lazare; *La Samaritaine*, et *La Guérison du possédé*, à Saint-Martin-des-Champs; *Saint Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Pères; et dans la sacristie, *La Translation des reliques de saint Augustin* : c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'académie royale, représentant *Hercule qui rend Alceste à son époux Admète*... Galloche fut gratifié par le roi d'un logement et d'une pension. François Le Moine fut son disciple. Il mourut recteur et chancelier de l'académie royale.

GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin-des-Cores, secrétaire de l'académie des sciences, professeur en grec au collége royal, et inspecteur du même collége, naquit à Paris en 1632, et y mourut d'hydropisie en 1707. Il travailla après Sallo, le père du Journal des savants, à cet ouvrage périodique, mais il n'y mit pas la même critique; il savait combien elle offensait lors même qu'elle est modérée et juste. Les auteurs furent contents, mais le public le fut moins : on l'accusa de prodiguer les louanges, non-seulement aux bons écrivains, mais même aux

médiocres; défaut devenu commun à tous les journalistes, et qui va toujours croissant, en raison directe de la décadence du goût et des sciences. Cette observation du reste ne convient pas dans toute son étendue à l'abbé Gallois, et ne doit se rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, et qui est aujourd'hui si bien suivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce journal, prit du goût pour l'ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé long-temps son esprit, sa littérature, ses mœurs, il le prit chez lui en 1674, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carosse. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ses voyages de Versailles à Paris. On n'a de cet abbé que les *extraits* de ses *Journaux*, et quelques petits écrits qui ne formeraient pas un volume.

GALLONIO (Antoine), prêtre oratorien de Rome, mort en 1617, publia en Italien : 1° une *Histoire des vierges*, 1591, in-4°; 2° les *Vies de quelques martyrs*, 1597, in-4°; 3° la *Vie de saint Philippe de Néri*, in-8°; 4° *De monachatu sancti Gregorii*, Rome, 1604, in-4°. Il y prétend avec Baronius, que saint Grégoire n'a pas été bénédictin, mais de l'ordre de Saint-Equice, dont saint Grégoire fait mention dans ses livres de morale; 5° Il mit au jour en 1591, in-4°, avec figures de Tempesta, un *Traité* en italien, curieux et fait avec beaucoup de soin sur les différents supplices dont les païens se servaient pour faire souffrir les martyrs de la primitive Eglise. Cet ouvrage, traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1514, et réimprimé en 1659 à Paris. Gallonio non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourments des martyrs dans leurs actes, dont pluseiurs pourraient être suspects aux esprits forts; mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne. « Il est difficile de concilier avec « les lois romaines tous ces « tourments recherchés, toutes » ces mutilations, ces langues » arrachées, ces membres coupés » et grillés, etc. » Il se peut qu'aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des Romains idolâtres les inventait, et les juges les laissaient faire, et souvent les ordonnaient eux-mêmes. Le traité de Gallonio en est la preuve. « Le même argument, dit un savant moderne, prouverait la » fausseté de toute les atrocités » exercées par les Adrets, les » Halberstadt, les La March, les » Sonoi, etc. : car où sont les lois » qui, chez les protestants, ordonnent de tels supplices envers les catholiques? Le livre *De cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonio.

GALLOWAI. *Voy.* RUVIGNI.

GALLUCCI (Ange), *Angelo Galluccio*, né à Macerata l'an 1593, entra dans la société des jésuites en 1606, enseigna pendant vingt-quatre ans la rhétorique dans le collége romain, avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la *Continuation* des décades: *De bello belgico* du père Famien Strada, son confrère, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimé à Rome en 1671, 2 vol. in-4°. Sa latinité est

pure et élégante, mais son style est plus affecté et moins coulant que celui de Strada.

GALLUCCI, ou plutôt GALLUZZI (Tarquin), *Gallutius*, jésuite italien, mort à Rome en 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont: 1° *Vindicationes virgilianæ*, Rome, 1621, in-4°; 2° *Commentarii tres de tragœdia, de comœdia et de elegia*, Paris, 1631 et 1645, 2 vol, in-fol. Il était passionné pour Virgile, autant que madame Dacier l'était pour Homère. Il a tâché de venger le poète latin de toutes les critiques qu'il a essuyées. — Il y a eu encore de ce nom, Jean Paul GALLUCCI, savant astronome italien du 16e siècle, dont les principaux ouvrages sont: 1° un traité *Degli stromenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4°; 2° *Speculum uranicum*, in-fol; 3° *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol.; 4° *Theatrum mundi et temporis*, in-fol., etc.

GALLUS (Cornélius), de Fréjus en Provence, grand capitaine et bon poète, était chevalier romain. Il aima Cythéris, affranchie de Volumnius, et la célébra dans ses vers; mais cette courtisane le quitta pour s'attacher à un autre: ce qui donna occasion à Virgile de composer sa 10e *Églogue*, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement de l'Égypte; Gallus pilla ce pays, et, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir, l'an 26 avant J.-C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poète. Gallus avait travaillé dans le genre élégiaque; mais il ne reste presque rien de ses poésies. Les fragments que nous en avons se trouvent dans l'édition de *Catulle et Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8° et in-12, avec une élégante *traduction* française, par M. le marquis de Pezai.

GALLUS (Vibius), natif des Gaules, orateur célèbre sous le règne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs romains, après Cicéron. Sénèque, son ami et son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses plaidoyers. Gallus mourut frénétique.

GALLUS (Caïus-Vibius Trébonianus), fut proclamé empereur romain en 251, à la place de Dèce, qui fut tué dans une déroute à laquelle quelques auteurs ont prétendu qu'une trahison de Gallus donna lieu; ce dernier était d'une bonne famille, dont il souilla la gloire par des actions lâches et honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avaient point fait de semblable jusqu'alors: le traité portait qu'ils paieraient aux Goths un tribut annuel. Domitien avait cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux barbares, pour empêcher de ravager les terres de l'empire. Gallus ne tarda pas long-temps à porter la peine de sa bassesse, mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths et les autres peuples ennemis des Romains ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avaient fait, ils le rompirent presque aussitôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur

la Thrace, la Mœsie, la Thessalie et la Macédoine, qu'ils ravagèrent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, et où ils commirent tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoraient pas les progrès des Goths, entrèrent, sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie et de Syrie; et, poussant plus avant, ils subjugèrent l'Arménie, d'où ils chassèrent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeurait à Rome, tout occupé de ses plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'était encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur et au mérite de son nouveau collégue, il fit battre des pièces de monnaie avec cette inscription: *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paraissait si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'appaiser en adoptant un jeune fils de Dèce; mais, craignant qu'il ne vengeât la mort de son père, il s'en défit secrètement par le poison suivant les uns, ou par trahison suivant d'autres, lui ayant fait dresser une embuscade par des Goths apostés exprès. Gallus ajouta à tous ses crimes, la persécution des chrétiens; mais le courroux du ciel se manifesta en même temps contre l'empire par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Éthiopie, sur les confins de l'Égypte, se répandit de là dans toutes les provinces, et fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré, par ses soldats, à Terni, l'an 253, après un règne de 18 ans. Son fils Volusien, qu'il avait décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS (Flavius Claudius Constantius), fils de Jules Constance, et frère de l'empereur Julien, fut créé César en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avait passé sa jeunesse avec Julien, dans une espèce d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très attaché au christianisme; il abolit l'oracle d'Apollon dans un faubourg d'Antioche, où il faisait sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étaient révoltés, défit les Perses, et s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent; pour satisfaire son avarice, il s'abandonna à toutes sortes de vexations et de cruautés; il fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, et Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, et il eut la tête tranchée en 354. Il n'avait que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. *Voyez* CONSTANTINE.

GALLUZZI. *Voyez* GALLUCCI.

GALOPIN (George), né à Mons en Hainaut vers l'an 1600, bénédictin dans le monastère de Saint-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de Saint-Vannes, que l'on introduisit dans ce monastère, et nuisit par là à sa réputation; il paraît néanmoins par toute la suite de sa conduite, que c'était un homme droit et vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendait quel-

que nouveauté. Il se retira à Douai, où il fut fait professeur de philosophie au collége du roi, Il y mourut le 21 mars 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions, avec des notes, des anciens auteurs ecclésiastiques qui n'avoient pas encore vu le jour; entre autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre; du *Commentaire sur le Pentateuque* de saint Bruno, évêque de Wurtzbourg, de l'*Aurora* de Pierre Piga; la *Vie* de saint Véron par Albert, abbé de Gemblours; et une *Généalogie des comtes de Flandre*, tirée des manuscrits de Saint-Guislain.

† GALSUINTE, nommée par quelques-uns *Galsonte* et *Gelesuinte*, fille d'Atanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur ainée de Brunehaut. Elle se maria à Chilpéric en 566; mais ce roi, épris de la fameuse Frédégonde, qui lui avait déjà fait répudier Audovère, sa première femme, se lassa bientôt des grâces et des vertus de sa nouvelle épouse. Cette princesse, justement indignée contre sa rivale, et ne pouvant en détacher le roi, lui demanda la grâce de retourner en Espagne, offrant de lui laisser la riche dot qu'elle avait apportée. Chilpéric parvint à l'appaiser; mais quelques jours après on trouva cette malheureuse princesse morte dans son lit. Grégoire de Tours assure que ce fut le roi qui la fit étrangler, ayant été conduit à ce crime par les instigations de Frédégonde, qu'il plaça sur le trône après la mort de Galsuinte.

† GALVANI (Louis), célèbre anatomiste italien, naquit à Bologne le 9 septembre 1737. Il avait d'abord conçu le dessein d'embrasser la vie religieuse, et s'était même déjà occupé des sciences relatives à cet état; mais des raisons de famille changèrent sa détermination. Il étudia alors la médecine et la chirurgie. Reçu docteur en 1761, il acquit bientôt la réputation d'un habile chirurgien, surtout dans l'art des accouchements. Il donna son nom à une opération d'électricité dont on lui doit la découverte. En 1790, il perdit une épouse qu'il chérissait, et ce malheur empoisonna le reste de ses jours. De nouveaux chagrins vinrent bientôt le tourmenter. Galvani, sincèrement attaché à sa religion, dont il observait tous les préceptes avec la plus scrupuleuse fidélité, refusa de prêter le serment que la république cisalpine exigeait de tous les employés, parce qu'il le trouvait contraire à ses principes, et fut ainsi privé de la chaire d'anatomie, qu'il occupait à l'université de Bologne, et qui faisait toute sa fortune. Presque en proie à la misère, il se retira chez son frère Jacques, où il succomba bientôt après à une maladie de langueur qui résista aux soins généreux et empressés des docteurs Uttini et Cingari. Sa mort arriva le 4 décembre 1798. Peu de jours auparavant, la république cisalpine, par égard pour sa célébrité, avait décrété qu'il serait rétabli dans sa chaire. Les ouvrages qu'il a laissés sont en petit nombre, mais ils roulent sur les matières les plus importantes. Ils sont consignés dans les Mémoires de l'Institut des sciences de Bologne: 1° *De renibus atque ureteribus volatilium*; 2° *De volatilium aure*; 3° *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*. Cet opuscule, publié dans le tome 7

des mémoires de l'institut, suffirait seul pour porter le nom de Galvani à la postérité la plus reculée. On a déjà publié plus de deux mille volumes de ce phénomène singulier, connu sous le nom de *galvanisme*. Nous allons rappeler ici son origine, qui n'est due qu'au hasard, comme celle de tant d'autres découvertes. L'épouse de Galvani, étant malade, prenait des bouillons de grenouilles qu'il préparait lui-même. On en avait posé quelques-unes déjà écorchées sur une table où se trouvait une machine électrique. Un des aides qui coopéraient aux expériences, ayant approché sans aucune intention la pointe du scalpel des nerfs cruraux internes d'un de ces animaux, tous les muscles des membres parurent fortement agités. Madame Galvani, douée de beaucoup de sagacité, crut s'apercevoir qu'à l'approche du scalpel une étincelle s'était échappée au moment du contact. Elle courut aussitôt avertir son mari, qui, par plusieurs expériences répétées, s'assura de l'existence de ce rare phénomène. Après avoir varié les essais, il crut pouvoir conclure « que tous les animaux sont doués d'une électricité particulière, inhérente à leur économie, beaucoup plus abondamment répandue dans le système nerveux, sécrétée par le cerveau et distribuée par les nerfs aux différentes parties du corps. » Ces conclusions n'ont pas été approuvées par tous les docteurs : Crève, Ackerman, Pfaff et Volta, célèbre professeur de Pavie, ont considéré les contractions galvaniques « comme un effet de la nature non » subordonné à l'action vitale et » au mouvement des muscles. » Si on veut lire d'amples détails sur ce phénomène, on peut consulter le Manuel du galvanisme par Joseph Izarn, 1 vol. in-8°, Paris, 1804; et l'Histoire du galvanisme, par Pierre Sue, 4 vol. in-8°, Paris, 1803. Le docteur Jean-Louis Alibert a fait l'*E'loge historique* de Galvani; il doit être regardé comme un excellent modèle; on le trouve dans le premier volume de la quatrième année des *Mémoires* de la société médicale d'émulation.

GALVANO ou plutôt GALVAM (Antoine), fils naturel d'Édouard Galvano ou Galvam, naquit à Lisbonne, en 1503, et fut fait gouverneur des îles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement par la victoire qu'il remporta dans l'île de Tidor sur 20,000 Indiens insurgés, n'ayant avec lui que 350 hommes. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, et par le soin qu'il prit de les faire instruire des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa pour cet objet 70 mille crusades; aussi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'était guère au-dessus de la misère, il se rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas de reconnaissance auprès du roi Jean III, dont il avait augmenté les revenus de 500 mille crusades. Il se vit obligé de se retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut jusqu'en 1557. Il avait écrit une *Histoire des Moluques*, qui est perdue; mais on imprima, en 1555 à Lisbonne, un *Traité* des divers chemins par lesquels les marchan-

dises des Indes ont été apportées en Europe, et des découvertes faites jusqu'en 1550.

GAMA (Vasco de), né à Synis, ville maritime de Portugal, d'une famille illustre, s'est immortalisé par la découverte du passage aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. Le roi don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnaître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, descendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les habitants. Il se conduisit de même sur la côte de l'Inde, mais il ne trouva partout que des dispositions hostiles, ces pays étant peuplés en grande partie par des Maures et des Arabes mahométans; enfin il jetà l'ancre devant Calicut, le 20 mai 1498. Cette ville avait un prince mahométan, qui tendit à Gama des piéges dont il ne put se tirer que par la grande fermeté qu'il déploya. A son retour en 1499, il doubla de nouveau le cap de Bonne-Espérance, emmenant avec lui un ambassadeur dont le roi de Mélinde, le seul qui l'eût accueilli favorablement, voulut le faire accompagner. Gama, satisfait de son premier voyage, se prépara à en faire un second avec une flotte de 20 vaisseaux. Le roi, pénétré d'estime pour son mérite, et de reconnaissance pour ses services, le fit comte de Vidiguère, et amiral des mers des Indes, Perse et Arabie, titre que ses descendants ont conservé. Il partit le 10 février 1502; et, après s'être vengé des insultes qu'il avait souffertes la première fois, en bombardant quelques places, et battant plusieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaisseaux chargés de richesses, le 1er septembre 1503. Enfin le roi Jean III l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la troisième fois; mais à peine Gama avait-il établi son siége à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenants venaient de défaire les flottes de Calicut et de Cananor. On dit qu'il publia la *Relation* de son premier voyage dans les Indes; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du Don, pour lui et pour sa postérité, et créé grand du Portugal. On voit ses exploits amplement détaillés dans l'élégante *Histoire des Indes* du P. Maffée. [La découverte qu'il fit du cap de Bonne-Espérance, nommé par lui le cap des Tourmentes, fait le sujet de la *Lusiade*, poème du Camoëns.]

GAMA (Antoine de), né à Lisbonne en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conseiller d'état et grand-chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laissés sont : 1° *Decisiones supremi Lusitaniæ senatus*, in-fol.; 2° *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*. Ce savant magistrat tirait son plus grand lustre de son érudition, de sa probité et de sa religion; il le fit rejaillir sur les dignités qu'il remplit.

GAMA (Emmanuel de), avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une *Dissertation sur le droit d'aubaine*. Ce n'est proprement qu'un factum, mais il roule sur une question autrefois importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, et non pas sur ceux qui n'y font que passer en voyageant.

† GAMA (Ant. de Léon), astronome et géographe, naquit au

Mexique en 1726. Il publia différents *Mémoires* sur les satellites de Jupiter, sur l'almanach et la chronologie des anciens Mexicains, et sur le climat de la Nouvelle-Espagne; mémoires qui, suivant l'opinion du savant Humboldt, « annoncent une grande » justesse dans les idées, et de la » précision dans les observa- » tions. » Gama concourut avec d'autres astronomes à déterminer la longitude du Mexique, travail dans lequel les observateurs eux-mêmes avouent qu'ils restèrent incertains de près d'un quart de degré pour avoir calculé sur des tables anciennes. Gama donna au public le résultat de ces opérations dans une brochure en espagnol, intitulée : *Description orthographique de l'éclipse de soleil du 24 juin* 1778, dédiée à don Joachim Velasquez de Léon, Mexico, 1778, in-4°. Ce savant astronome naquit pauvre, vécut dans la misère, malgré les recommandations du célèbre navigateur Malaspina, qui tâcha en vain d'intéresser la cour d'Espagne en sa faveur.

GAMACHE (Joachim Rouault de), gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII et sous Louis XI. Il se trouva à deux batailles et à dix-sept siéges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, et juger par des commissaires. Gamache fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, et à garder la prison pendant cinq ans; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté et ses biens. On ne dit point quel était son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamache mourut en 1478.

GAMACHE (Philippe de), abbé de Saint-Julien de Tours, docteur et professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer. (*Voyez* ce nom). Sans l'appeler un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satires), on peut dire que Gamache était un bon scolastique. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES (Étienne-Simon), né à Meulan en 1672, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnerie, et s'y distingua par un esprit méditatif et profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui : 1° une *Astronomie physique, ou Principes généraux de la nature appliqués au mécanisme astronomique*, 1740, in-4°; 2° *Système du cœur*, sous le nom de Clarigni, 1708, in-12; 3° *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8°; 4° *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8°. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé : *Les agréments du langage réduits à leurs principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appelait le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756, dans sa 84° année.

GAMALIEL, docteur de la

loi, et, à ce que l'on croit, disciple secret de J.-C., maître de saint Paul, fut très favorable aux apôtres dans une assemblée que les Juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, et surtout du martyre de saint Étienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite découvert et martyrisé avec son fils Abidon, âgé de 20 ans; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé Lucien, à qui il découvrit l'endroit où reposait son corps et celui de saint Étienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de saint Etienne, la nuit après son martyre, l'avait enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils et Nicodème. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avait indiqué. Saint Augustin et Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Le premier, cet illustre docteur de l'Eglise, rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de saint Etienne. « Quel témoignage, s'écrie un orateur chrétien, » en faveur des honneurs que » nous rendons aux dépouilles » mortelles des serviteurs de Dieu! » Les saints eux-mêmes nous en » montrent les dépôts, et d'autres » saints accourent pour les honorer, et le Dieu de tous les » saints fait éclater au milieu de » tout cela les merveilles de sa » puissance; et les hommes qui » les attestent comme témoins » oculaires sont des saints eux-» mêmes, de grands docteurs, » des génies fermes et profonds, » et cela dans le temps où, de » l'aveu des novateurs, l'Église » était encore chaste et pure. » Que faut-il donc à l'erreur » pour la confondre, si de telles » raisons et de tels faits ne la » confondent pas? » *Voy.* saints Gervais et Protais.

* GAMBARA (Véronique), née en 1485 à Prato-Altino, dans le district de Brescia, fut mariée à un seigneur italien, et devint veuve de bonne heure; elle ne voulut point se remarier pour être moins gênée dans son goût pour la poésie et pour la littérature. Elle mourut à Corregio en 1550. Ses *Poésies* ont été imprimées plusieurs fois, et en dernier lieu à Brescia, en 1759, in-8°. [Elle savait le latin et était versée dans la littérature ancienne et moderne, sacrée et profane. Charles-Quint voulut, dans ses voyages en Italie, passer par Corregio, afin d'y voir cette femme célèbre, à laquelle il fit le plus honorable accueil.]

GAMBARA (Laurent), poète latin, de Brescia en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-temps auprès du cardinal Alexandre Farnèse, son ami et son protecteur. On lui doit : 1° un *Traité* latin *sur la poésie*, Rome, 1586, in-4°. L'auteur voudrait que les poètes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du paganisme. La poésie perdrait peut-être quelques agréments, mais elle serait plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signi-

fier les choses mêmes auxquelles présidaient ces factices divinités. (*Voyez* Rapin René.) 2 Un *Poème* en quatre chants, intitulé : *Columbus*, ou *La Colombiade*. Ce fut le cardinal de Granvelle qui l'engagea à le composer; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. Madame du Bocage a fait un Poème sur le même sujet en vers français. (*Voyez* Bocage Du). [Les *Poésies* de Gambara sont en général lâches et faibles. On en a plusieurs éditions; les meilleures sont celles de Rome en 1581 et 1586, in-4°. On estime ses *Églogues* intitulées *Venatoriæ*. — Il ne faut pas le confondre avec Hubert Gambara, né à Brescia, évêque de Tortone. Ce dernier fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII et Paul III. Les services qu'il leur rendit lui procurèrent le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Rome en 1549. — Jean-François Gambara, son neveu, évêque de Tortone, cardinal, mourut à Rome en 1584, à 54 ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART (Adrien), pieux et zélé missionnaire, fut un des premiers disciples de saint Vincent de Paule. Il mourut à Paris le 19 décembre 1668, à 68 ans, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne. On a de lui des *Prônes* sous le titre de *Missionnaire paroissial*, en 8 volumes. Ceux qui s'appliquent à instruire le peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

GANAY (Jean de). *Voyez* Gaigny.

GAND. *Voyez* Henri de Gand.

GANIBASIUS (Jean). *Voyez* Gonnelli.

GANTÈS, ou Ganteri (Jean de), d'une maison ancienne, originaire de Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala, en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, et commanda des corps d'armées considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il appaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, et soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers et d'Hières, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageaient la Provence au nombre de plus de 12,000 hommes. Les états du pays, tenus à Aix en 1374, nommèrent Jean de Siméonis généralissime contre ces brigands, et Jean de Gantès fut son lieutenant général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mérita le surnom de *Brave*, et la place de lieutenant général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers en 1389. — Il y a eu un Annibal Gantès qui fit imprimer à Auxerre l'*Entretien familier des musiciens*, 1643, in-8°. Cet ouvrage, rare et singulier, est recherché des curieux. L'auteur était de Marseille, et chanoine de Saint-Etienne d'Auxerre.

GANYMÈDE, fils de Tros, roi des Troyens. Jupiter, sous la forme d'un aigle, l'enleva, et le transporta au ciel pour lui servir d'échanson et lui verser le nectar.

GANZ. *Voy.* DAVID GANZ.

GARA (Nicolas), palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, en sortit par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elisabeth, veuve du roi Louis Ier, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir et de son crédit que pour tyranniser les petits et opprimer les grands: selon d'autres, ces reproches sont peu fondés, et le mécontentement des grands ne vient que de ce qu'ils se voyaient éloignés des affaires. Ils prirent les armes, et donnèrent la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un usurpateur, le fit assassiner. Alors la reine Elisabeth, accompagnée de son ministre et du meurtrier de Charles, parcourut les diverses provinces de l'état pour se faire reconnaître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince assassiné, se servit de cette occasion pour être son vengeur. Il assembla la noblesse et le peuple, prit Gara et Elisabeth. Il tua le premier, et fit jeter la seconde, enfermée dans un sac, au fond de la rivière (d'autres disent qu'elle mourut prisonnière au château de Novigrad). Il ne restait que Marie, fille d'Elisabeth; il l'enferma dans une prison. Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse avait été promise, vint la délivrer, fit périr son persécuteur par le dernier supplice, et l'épousa ensuite.

GARAMOND (Claude), Parisien, mort dans sa patrie, en 1561, était un très célèbre graveur et fondeur de caractères. Il grava, par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs dont Robert Etienne s'est servi dans ses éditions. Il n'excellait pas moins pour les autres caractères. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, et qui donna le goût des beaux caractères romains. Ses caractères se sont extrêmement multipliés, par le grand nombre qu'il en a gravé, et par les frappes qui en ont été faites.

GARASSE (François), jésuite d'Angoulême, prit l'habit de la société en 1601, à l'âge de 15 ans. Né avec du feu, de l'imagination, mais sans goût et sans jugement, il se mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il se signala surtout contre le poète Théophile et l'avocat Pasquier. On doit à sa plume infatigable : 1° *Recherches des Recherches d'Estienne Pasquier*, in-8°. Tout ce que la fougue la plus impétueuse peut inspirer de grossièretés est entassé dans cet ouvrage. Ce qui peut excuser l'auteur à un certain point, c'est que les écrits de Pasquier n'étaient pas plus exempts d'expressions basses et ridicules, moins encore de colère et d'emportement. C'est une espèce de représailles, mais qu'un homme de bon goût et d'une âme élevée ne se serait pas permises. Les fils de Pasquier entreprirent de venger leur père. Le jésuite avait adressé son premier ouvrage : *A feu Etienne Pasquier, partout où il sera.* Les fils de l'avocat-général, dont le style ne s'éloignait pas de celui de Garasse, lui adressèrent la réponse : *En quelque lieu qu'il fût*; 2° *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels*, 1623, in-4° ; ouvrage contre les déistes, rempli de turlupinades et de raisons qui

auraient eu plus d'effet si elles avaient été seules. 3° *Rabelais réformé*, in-12; mauvais livre de controverse contre du Moulin, et qui n'est point du tout, comme quelques uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais; 4° *Somme de théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne; l'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier et le plus bouffon. 5° *Le Banquet des sept sages, dressé au logis de M. Servin.* Ce livre, publié sous le nom d'Espinceil, à Paris, 1617, in-8°, est la plus rare des productions de Garasse : il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *Poésies latines*, in-4° : ce sont des *Élégies* sur la mort de Henri IV, et un *Poème* sur le sacre de son fils Louis XIII. L'auteur, relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés, en 1631, à 46 ans. Ce jésuite, si amer dans ses livres, était doux dans la société; sa colère n'est que dans sa plume, et ses actions et sa conduite portaient l'empreinte de la charité. Dans des temps plus modernes, le style de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célèbre. Son livre de *Recherches des Recherches d'Étienne Pasquier* peut être regardé comme les archives où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui et Garasse, que celui-ci se bornait à dire que ses adversaires étaient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bemol*, des *sots par bequarre*, des *sots à la plus haute gamme*, et que le second a traité les siens non-seulement d'*ânes* et de *sots*, mais de *crocans*, de *cuistres*, de *marauts*, de *fripons*, d'*ivrognes*, de *sodomistes*, de *scélérats*, d'*auteurs mourants de honte et de faim*. De plus, Garasse ne se passionnait que contre ceux qu'il croyait être les ennemis de Dieu, de la morale et de la justice : l'émule de Garasse faisait des injures un usage tout inverse. Si Garasse était un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur et amplificateur.

GARCEZ (Julien), dominicain aragonais, né en 1460, et selon d'autres en 1452, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, et fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le père de son peuple. Il s'intéressa surtout au sort des Indiens, et écrivit à ce sujet un *Traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Padilla l'a traduite et l'a fait imprimer dans son histoire du Mexique. Garcez mourut en odeur de sainteté vers l'an 1547.

GARCIA, ou GARCIAS II, roi de Navarre, naquit à Tudéla en 958; il succéda à son père, Sanche II, en 994. Il fut appelé *le Trembleur*, parce qu'il tremblait d'impatience martiale lorsqu'on l'armait pour aller aux combats. Il remporta plusieurs victoires sur les Maures; et lié avec don Bermudo, roi de Léon, et avec le comte de Castille, il gagna en 998 la fameuse bataille de Calacanazor, où le terrible Almanzor, vaincu pour la seconde fois, laissa sur le champ de bataille 50 mille des siens. Garcia fit de nombreuses fondations, protégea le clergé, et mourut en 1001, trois ans après la défaite d'Almanzor.

GARCIA Ier, ou GARCIAS FERNANDEZ, comte de Castille, na-

quit à Burgos en 938. Il succéda à son père Fernand Gonzalès en 970. Plein de justice et de générosité, il signala son avénement au pouvoir en pardonnant aux comtes de Vela, qui s'étaient toujours montrés ennemis de la maison de Castille, et s'étaient rendus coupables de plusieurs rébellions. Il gagna trois victoires consécutives sur Ordouan, roi de Cordoue, et défit complètement, en 984, dans les plaines d'Osman, le terrible Almanzor, et fut ainsi le premier qui vengea la défaite des Espagnols à Alarcon. Ce prince généreux eut la douleur de voir son fils Sanche révolté contre lui, par les perfides insinuations des comtes de Vela, à qui il avait pardonné. Sanche, vaincu par son père, en obtint un pardon généreux. Garcia fut de nouveau obligé de marcher contre Almanzor, qui s'était jeté sur les terres de Castille avec des forces considérables. Dans le combat qu'il lui livra, s'étant laissé entraîner trop loin par sa valeur, il fut fait prisonnier, et mourut de ses blessures peu de jours après. Ses sujets pleurèrent sa mort, et les Maures admirèrent son courage et sa fermeté.

GARCIA II, comte de Castille, petit-fils du précédent, succéda à son père, don Sanche, lorsqu'il avait à peine atteint sa 14e année. L'implacable famille des Vela excita de nouveaux troubles peu après son avénement. Le roi de Navarre, oncle de don Sanche, parvint à les appaiser. Les comtes de Vela semblèrent alors entièrement dévoués aux intérêts de leur jeune maître; mais, par la plus noire perfidie, l'ayant attiré chez eux, ils le poignardèrent, et firent prisonniers tous les gens de sa suite. Le roi de Navarre, vengea son neveu, et ravagea les terres des comtes de Vela, qu'il fit mettre à mort. Garcia fut assassiné le 15 juin 1032; il avait alors 24 ans.

GARCIA DE MASCARENHAS (Blaise), poète portugais, naquit le 3 février 1596 à Avaro dans la province de Beyra. Ayant tué son adversaire dans un duel, il fut condamné à la déportation; mais il parvint à s'échapper au moment où on allait le faire partir, et il se réfugia à Madrid. Ses parents ayant obtenu sa grâce, il revint en Portugal, d'où il partit pour le Brésil en 1614. Il s'y signala contre les Hollandais, avec lesquels l'Espagne était toujours en guerre. Mais ayant appris la révolution qui arrachait le Portugal à la domination de l'Espagne, il repassa à Lisbonne en 1640, et assista au couronnement du duc de Bragance (Jean IV). On le nomma gouverneur d'Alfajates, et il défendit cette place avec le plus grand courage contre les attaques réitérées des Espagnols. Accusé d'avoir trempé dans un complot contre l'état, il fut traîné en prison. Il parvint à prouver son innocence, et le roi, en lui rendant ses bonnes grâces, lui rendit aussi le gouvernement d'Alfajates, et le nomma chevalier de l'ordre d'Avis. Il mourut le 8 avril 1656. Les recueils poétiques portugais renferment plusieurs de ses compositions. Mais ce qui a le plus contribué à établir sa réputation de poète, c'est son *Viriate*, poème en 20 chants, qui a mérité les éloges de plusieurs littérateurs distingués, et notamment du P. *de los Reyes*. Le plan de ce poème est sagement conçu; le style est plein de chaleur, et

la versification ordinairement harmonieuse. On trouve cependant qu'il manque quelquefois de régularité et d'ensemble. Malgré ces défauts, les véritables beautés dont il abonde ont placé Garcia après le Camoëns, à côté des meilleurs poètes épiques portugais.

GARCIAS (Nicolas), jurisconsulte du XIIIe siècle, natif de Séville, laissa des *Commentaires* sur les décrétales. — Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte espagnol du XVIIe siècle, dont on a un *Traité des bénéfices*, estimé, 1618, in-fol.

GARCIAS LASSO DE LA VEGA (et par abréviation, *Garcilasso*), poète espagnol, natif de Tolède, eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint. Il suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie et en Provence. Il fut blessé mortellement dans cette dernière expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Fréjus, et mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 33 ans. Garcilasso est un de ceux à qui la poésie espagnole doit le plus. Il la purgea non-seulement de son ancienne routine, mais il lui prêta diverses beautés, imitées des auteurs italiens, comme Dante, Pétrarque, etc. Ses ouvrages offrent beaucoup de majesté, et sont exempts de l'enflure des autres poètes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *Odes* ont la douceur de celles d'Horace; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies* de Garcilasso. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il relève, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses notes, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcilaso avec ceux des poètes anciens qu'il a imités. Les observations de Sanctius parurent à Naples en 1664, in-8°. [Bouterwek, dans son *Histoire de la littérature espagnole*, place ce poète au nombre des classiques modernes. Dans la révolution littéraire qu'il produisit en Espagne, Garcilasso eut pour compagnon et pour émule Boscan Almogaver; tous les deux étaient les admirateurs du Dante et de Pétrarque, et ils introduisirent en Espagne le mètre italien.]

GARCIAS LASSO DE LA VEGA, surnommé, *l'Inca*, natif de Cusco au Pérou, était fils d'un officier espagnol, et d'une princesse de la famille des Incas. Il a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, et celle *du Pérou et des Incas*, écrites d'un style ampoulé, et traduites, l'une en latin et l'autre en français, par Baudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°, avec figures. Cette histoire n'est qu'une espèce de roman imaginé par ce Péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressentait de la faiblesse d'esprit qui caractérisait sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains français aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire qu'aux récits de Xerès, de Zarate, de Herréra, et d'autres historiens judicieux et instruits. Marmontel, dans ses Incas, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain péruvien : il est naturel, du reste, que pour faire un roman de cette espèce, il n'ait consulté ni le vrai ni le

vraisemblable. M. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcias Lasso, qu'on nomme ordinairement *Garcilasso;* mais le critique, en combattant quelques erreurs de fait, en commet d'autres beaucoup plus graves, où les vérités de la morale, de la religion et de la bonne physique sont étrangement compromises. [Malgré ses défauts et ses inexactitudes, l'ouvrage de Garcilasso a beaucoup servi aux autres historiens qui lui ont succédé.]

GARCIAS DE LOAYSA. *Voy.* GIRON.

GARCIAS Y MATAMOROS (Alphonse), naquit à Cordoue en 1490. Ce savant espagnol eut le talent très précoce. A l'âge de dix-sept ans il possédait déjà une érudition peu commune dans son siècle. Il ne nous reste de cet auteur qu'un seul ouvrage, intitulé : *De academiis et doctis viris Hispaniæ*, inséré dans *l'Hispania illustrata*, Alcala, 1553, in-8°. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et l'on assure qu'il avait beaucoup de talent pour la chaire.

† GARDAZ (François-Marie), né à Oyonnax en Bugey vers 1777. Il fut reçu avocat à Paris, et cultiva les langues anciennes et la littérature. Il était lié avec Santhonax son compatriote, auquel il devait en grande partie son éducation et son existence; mais il ne partagea pas les principes de ce fameux révolutionnaire. Attaché à ses anciens rois, il vit avec une véritable joie le jour mémorable de la restauration (1814) : aussi, quand, au mois de mars 1815, Buonaparte remonta sur le trône des Bourbons, il en fut si affecté, que, vers la fin de septembre, il tomba en démence, et avala sa langue au milieu d'affreuses convulsions. Il mourut dans cet horrible état le 27 septembre 1815. Il a laissé un *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet*, qui lui attira de fortes critiques, et où on l'accusa de plagiat; et *Vœux prophétiques et réalisés à l'occasion de l'heureux rétablissement des successeurs de saint Louis sur le trône de France, par M. l'abbé Delille, suivis de quelques considérations sur les effets du fanatisme et de l'irréligion*, avril 1814, in-8°.

GARDE (Antoine Islin des Aymares, baron de la), et marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de *capitaine Polin*, naquit vers 1498, d'une famille obscure au village de la Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, et ne dut son élévation qu'à son courage et à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connaître à François Ier, qui l'envoya en ambassade d'abord à Venise, puis à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galères, et se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandait en Provence comme lieutenant général lors de la sanglante exécution qui se fit contre les *Vaudois* de Cabrières et Mérindol, en 1545. Il fut emprisonné à cette occasion, et destitué du généralat des galères; mais au bout de 3 ans, il fut élargi, déclaré innocent, et réintégré dans sa charge. (*Voy.* OPPÈDE.) Elle lui fut encore ôtée en 1557, et ne lui fut rendue

qu'en 1566. Il mourut d'hydropisie à 80 ans, en 1578.

GARDE (Philippe Bridard de la), né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, fut chargé des fêtes particulières que Louis XV donnait dans ses appartements. Il avait un goût singulier pour ce genre. La marquise de Pompadour fut sa bienfaitrice; sa mort le jeta dans une habitude de mélancolie qu'il ne fut pas maître de dissiper. Il rédigeait la partie des spectacles pour le Mercure de France. On a de lui: *Lettres de Thérèse*, 2 vol. in-12; *Annales amusantes*, in-12; *La Rose*, opéra-comique, et d'autres frivolités où il n'y a rien à gagner pour la sagesse et les mœurs, ni même pour le bon esprit.

GARDIE (Pontus de la), gentilhomme de Carcassonne, célèbre par son courage et par ses aventures, servit d'abord en Piémont, puis en Ecosse, ensuite en Danemarck. Ayant été fait prisonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suède, le prit à son service. Ce prince ayant été détrôné, la Gardie conserva sa faveur auprès de Jean III, à qui sa bravoure avait été utile; ce dernier lui confia des commissions importantes à Rome et à Vienne, et le déclara en 1580 général des troupes de Suède contre les Moscovites. La Gardie se rendit maître de la Carélie, et fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent suivies de négociations pour la paix. Dans cet intervalle, la Gardie périt malheureusement, l'an 1585, dans le port de Revel. Il avait épousé une fille naturelle du roi, et il en eut deux fils, desquels sont descendus les comtes de la Gardie, qui sont comptés parmi les plus grands seigneurs de Suède.

GARDIE (Magnus-Gabriel de la), comte d'Avensbourg, fut successivement conseiller trésorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suède, enfin premier ministre et directeur-général de la justice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes grâces de la reine Christine, qu'il empêcha d'abdiquer autant qu'il fut en lui; mais ayant été obligé de se retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra sous Charles-Gustave, qui le nomma trésorier du royaume, lieutenant du roi, généralissime dans la Livonie. En 1656, il obtint le gouvernement de la Samogitie et de la Lithuanie, et défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moscovites furent obligés de se retirer au bout de six mois de siége. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, et eut part à la régence. Il fut ensuite premier ministre de Charles XI, qu'il assista utilement de ses conseils. Il mourut en 1686.

† GARDIN DUMESNIL (Jean-Baptiste), naquit à Saint-Cyr, en Basse-Normandie, en 1720. D'abord professeur au collége de Lisieux à Paris, il fut en 1764 nommé directeur du collége de Louis le Grand. Dans la révolution il émigra, et quelques années après, il rentra dans sa patrie, où il mourut en 1802. Il avait consacré à l'enseignement sa vie presque tout entière, et avait fondé à Saint-Cyr, à ses frais, une école gratuite pour les habitants pauvres. On a de lui les *Synonymes latins*, 1777,

in-12; 1788, in-8°; 1815, in-8°. Cette édition est augmentée de 400 synonymes. L'ouvrage ne mérite pas moins d'éloges que celui des Synonymes français de l'abbé Girard.

GARDINER (Étienne), savant évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, natif de Saint-Edmond, dans le comté de Suffolk, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, et le défendit par son traité : *De vera et falsa obedientia*, Londres, 1535, in-4°. Il ne se sépara de l'Eglise romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut emprisonné et déposé sous Édouard VI, rétabli sous Marie; et il mourut en 1555, laissant quelques *Ecrits de controverse*, in-8°.

GARENGEOT (René-Jacques Croissant de), né à Vitry le 30 juillet 1688, était membre de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, il mourut à Cologne, le 10 décembre 1759. Il avait beaucoup de connaissances et de dextérité. Ses ouvrages sont : 1° *La Myotomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12; 2° *Traité des instruments de chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12; 3° *Des opérations de chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12; 4° *L'Anatomie des viscères*, 1742, 2 vol. in-12; 5° *L'Opération de la taille*, 1750, in-12. Ces différents écrits sont estimés.

GARET (D. Jean), bénédictin de Saint-Maur, naquit au Havre-de-Grâce en 1627, et mourut à Jumiéges en 1694, à 67 ans, avec la réputation d'un savant consommé et d'un bon religieux. Il donna une belle *Edition* de Cassiodore, à laquelle il joignit une *Dissertation* curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain. Cette édition parut à Rouen en 1679, 2 vol. in-fol. Les notes en sont savantes et judicieuses. *Voyez* l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, pag. 158 et 159.

GARÉTIUS (Jean), né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, se distingua par son zèle, ses prédications et l'étude des saintes lettres. On a de lui : 1° *De veritate corporis Christi in Eucharistia*. C'est une collection des passages des pères grecs et latins, touchant la certitude du dogme de l'Eucharistie. La dernière édition est d'Anvers, 1564, in-8°; 3° *De mortuis vivorum precibus juvandis*, Anvers, 1569, in-16; 4° *De Sacrificio missæ*, Anvers, 1581, in-12; 5° *De Sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8°. Ces ouvrages ont paru traduits et commentés en français sous le titre de *Perpétuité de la foi*. Ceux qui les ont lus et qui les ont confrontés avec celui qui, sous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole et Arnauld, n'auront pas de peine à grossir l'histoire des réputations usurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571. — Son frère, Henri Garétius, docteur en médecine dans l'université de Padoue, est auteur de quelques ouvrages de son art.

GARIDEL (Pierre), né à Manosque en Provence, professeur de médecine en l'université d'Aix, publia en 1715 une *Histoire des plantes qui naissent en Provence*, 1 vol. in-fol., avec figures. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARISSOLES (Antoine), ministre de la religion prétendue réformée, né à Montauban en 1587, a publié plusieurs ouvra-

ges dont les principaux sont : 1° l'*Adolphéide* poème épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Gustave-Adolphe; 2° un autre *Poème* latin à la louange des cantons suisses protestants; 3° diverses *Thèses de théologie*; 4° un traité : *De imputatione primi peccati Adæ*; et un autre : *De Christo mediatore*. Il mourut en 1650.

GARLANDE (Jean de), grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, passa en Angleterre après la conquête de ce royaume par le duc Guillaume, et y enseigna avec honneur. Il vivait encore en 1180. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il était Anglais. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont : 1° un écrit en vers rimés, intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, Cologne, 1520, in-4°, 2° un *Poème sur le mépris du monde*, faussement attribué à saint Bernard, Lyon, 1489, in-4°. On le trouve aussi avec le precédent. 3° Un autre *Poème* intitulé *Floretus*, ou *Liber Floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédents; 4° un *Traité des synonymes*, et un autre des *équivoques*, ou termes ambigus, Paris, 1494; Londres, 1505, in-4°; 5° *Dictionnarium artis alchymiæ, cum ejusdem artis compendio*, Bâle, 1571, in-8°. On trouve en général beaucoup plus de goût et de savoir dans cet auteur qu'on n'en suppose pour l'ordinaire aux écrivains de son temps; et c'est une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus siècles d'ignorance, que l'abbé Bérault à si bien réhabilités.

GARNET (Henri), jésuite, naquit à Nottingham en Angleterre l'an 1555. Après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célèbre Clavius, il devint provincial de sa compagnie en Angleterre, et travailla jusqu'en 1606, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion de se défaire d'un adversaire redoutable. Le ministre Cécil lui fit faire son procès; le père Garnet fut pendu et écartelé le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple, qui voulait voir mourir le *grand jésuite;* c'est ainsi qu'on l'appelait communément, même parmi les protestants. Les catholiques le revérèrent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel était tombée une goutte de sang, où le visage du père Garnet était peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition; Dupleix et les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déjà fait passer au collége anglais à Liége. [Jacques I, en montant sur le trône, avait promis sa protection aux catholiques; mais il fut loin de tenir sa promesse, et ceux-ci souffraient de continuelles persécutions. Les plus exaltés formèrent un complot. Ils placèrent sous la salle où devaient se tenir les parlements trente-six barils de poudre, dont l'explosion devait faire

sauter en l'air le roi, les deux chambres et tous les assistants. Un des conjurés, appelé Catesby, pour vaincre quelques scrupules se confessa au jésuite Grienwell, qui voulut le détourner du complot, et l'engagea à consulter le P. Garnet, sous le sceau de la confession. Ce dernier fit tous ses efforts pour détourner les conjurés de leur dessein, et cependant cette circonstance, qui fut connue, servit à ses ennemis de motifs d'accusation contre ce père, sous prétexte qu'il aurait dû révéler le complot.] *V.* JACQUES VI, roi d'Écosse.

GARNIER (Robert), né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1534, mort au Mans en 1590, fut lieutenant général de cette ville, et obtint une place de conseiller au grand-conseil sous Henri IV. La lecture de Sénèque le tragique lui donna du goût pour l'art dramatique, et dès sa seconde pièce il disputa le pas à Jodelle, le père de la tragédie française. Ses amis le mirent au-dessus d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; mais les gens de goût sentaient qu'il était beaucoup au-dessous de ces grands modèles. Les *Tragédies* de Garnier furent recueillies à Lyon en un vol. in-12, en 1597, et à Paris en 1607. On a encore de lui l'*Hymne de la monarchie*, in-4°, 1568; et d'autres poésies, qui ne valent pas mieux que son théâtre. L'abbé Le Clerc, dans sa Bibliothèque de Richelet, prétend qu'il faut placer la naissance de Garnier en 1545, et sa mort en 1601.

GARNIER (Sébastien), procureur à Blois sous le règne de Henri IV, s'occupa de la poésie avec peu de succès. Il est auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1593, in-4°. Il y célèbre les exploits de ce prince contre les Espagnols. On réimprima ce poème en 1770, in-8°, pour prouver que Voltaire y avait pris l'idée de sa Henriade. On a encore de Garnier la *Loyssée*, Blois, 1594, in-4°. Ce sont les trois premiers chants d'un poème sur l'expédition de saint Louis dans la Terre-Sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poète contemporain de Malherbe, dont on a des *Poésies* imprimées en 1609, in-12, qui sont entièrement oubliées.

GARNIER (Jean), jésuite, professeur d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie, naquit à Paris en 1612, et mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome, où sa compagnie l'avait député. C'était un homme plein de piété et de savoir: les ouvrages qui nous restent de lui en sont des témoignages. Les principaux sont: 1° une *Edition* de Marius Mercator, 1673, in-fol., avec quantité de pièces, de notes, de dissertations sur le pélagianisme, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de saint Augustin, Anvers, 1703, in-fol. 2° Une *Édition* de Liberat, in-8°, Paris, 1675, avec de savants commentaires; 3° une *Édition* du journal des papes (*Liber diurnus*), 1680, in-4°, accompagnée de notes historiques et de dissertations très curieuses; 4° le *Supplément* aux OEuvres de Théodoret, 1684, in-fol. 5° *Systema bibliothecæ collegii parisiensis societatis Jesu.* C'est un vol. in-4°, parfaitement bien disposé, et très utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliothèques.

(*Voy.* l'Éloge que le père Hardouin a fait de ce jésuite, à la tête de son Supplément aux œuvres de Théodoret.) Le cardinal Noris critiqua avec peut-être un peu d'aigreur des annotations géographiques et d'autres remarques du père Garnier, dans sa Dissertation sur les synodes tenus à l'occasion du pélagianisme; mais lorsque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du père Garnier, il revint des préjugés qu'il avait adoptés trop légèrement contre ce savant, et dit que Garnier approchait du mérite des pères Petau et Sirmond; il ajouta que les Dissertations sur le pélagianisme lui avaient tellement plu, que s'il les avait vues avant de faire imprimer son Histoire pélagienne, il ne l'aurait jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la Vie du cardinal Noris, par les frères Ballerini. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Ignace GARNIER, aussi jésuite, né à Lyon en 1692, mort à Avignon en 1763, dont on a les *Pensées du marquis de *** sur la religion et l'Église*, 1759, in-12.

GARNIER (Dom Julien), de Connerai, au diocèse du Mans, bénédictin de Saint Maur en 1670, mort à Paris en 1725, âgé d'environ 55 ans, joignait à une grande variété de connaissances, ces manières douces et prévenantes, ce caractère aimable qui désarment les envieux et nous font des amis. Ses supérieurs le chargèrent de l'*Édition* de saint Basile, une des meilleures qui soient sorties de la congrégation de Saint-Maur. La *Préface* est un morceau précieux, par une critique très judicieuse, et un discernement sûr pour distinguer les ouvrages véritables des écrits supposés. Dom Garnier n'en put faire paraître que deux vol. Dom Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de son confrère, mit au jour le 3e en 1730. Il n'est point indigne des premiers. *Voyez* l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, page 470.

† GARNIER (Jean Jacques), historiographe de France, naquit à Goron, bourg du pays du Maine, le 18 mars 1729. Quoique ses parents fussent pauvres, ils lui firent donner une éducation soignée. Étant parti pour Paris, il arriva dans cette capitale avec 24 sous dans sa poche. Reçu d'abord au collége d'Harcourt, il fut ensuite nommé professeur d'hébreu au Collége de France, puis inspecteur. Il fut admis dans l'institut en 1801, et il mourut à Paris le 21 janvier 1805. On a de lui : 1° l'*Hommes de lettres*, 1764; 2° *Traité de l'éducation civile*, 1765. Cet ouvrage fait suite au précédent ; 3° *Origine du gouvernement français*, 1765, in-18. Ce mémoire remporta le prix sur une question proposée par l'académie des inscriptions et belles-lettres. Garnier fut chargé de continuer l'*Histoire de France* commencée par Velly. Il a écrit la moitié du règne de Louis XI, et a terminé la moitié de celui de Charles IX. On a encore de lui des *Éclaircissements sur le Collége de France*, in-12 (1789). On lui attribue *Le Commerce remis à sa place*, 1756, in-12. Garnier était probe et vertueux. On cite de lui un trait qui lui fait beaucoup d'honneur. Un négociant de ses amis se trouvant dans l'embarras, il vendit pour le secourir une maison de campagne à laquelle il tenait beaucoup ; le débiteur mourut insol-

vable. Garnier, pressé de se présenter avec les autres créanciers, s'y refusa opiniâtrément : « Puisque quelqu'un doit perdre, » dit-il, la préférence appar» tient à ses amis, je la ré» clame à ce titre. » Réponse admirable, et au-dessus de tout éloge.

† GARNIER (Le marquis Germain), ministre d'état et pair de France, naquit à Auxerre, d'une ancienne famille bourgeoise, le 8 novembre 1754. Il fit ses études dans le collége de sa ville natale, et à l'âge de dix-sept ans il vint à Paris pour apprendre le droit. Il avait acheté une charge de procureur au Châtelet, lorsqu'il fit la connaissance de la duchesse de Narbonne, qui parla en sa faveur à madame Adélaïde. Cette princesse le nomma secrétaire de son cabinet Ce titre lui donna entrée dans les plus brillantes sociétés, où il eut occasion de voir le comte Louis de Narbonne, et l'abbé de Périgord, aujourd'hui M. le prince de Talleyrand, avec lequel il se lia d'une amitié intime. Garnier cultivait les lettres, pour lesquelles il avait un goût décidé ; son premier début fut quelques vers heureux, notamment une chanson qu'il composa pour madame la vicomtesse Diane de Polignac, et qui eut beaucoup de vogue. Nos premiers troubles ayant éclaté, Garnier fut élu, en 1789, député suppléant de la ville de Paris aux états-généraux, où cependant il ne siégea pas. M. Stanislas de Clermont-Tonnerre, pour offrir un point de réunion aux vrais amis de la royauté, avait établi le club appelé *monarchique*. Garnier y fut admis ; et, en février 1791, il devint membre du directoire du département de Paris. Ce corps administratif, qui comptait dans son sein des hommes aussi éclairés que vertueux, le chargea de rédiger un compte de gestion et de situation ; il s'en acquitta si bien, que Louis XVI l'appela au ministère de la justice, conjointement avec Roland et Clavières ; mais ses principes ne sympathisant pas avec ceux de ces deux ministres, il fut remplacé par Duranton. Son écrit sur la *propriété*, etc., établit sa réputation comme habile administrateur et profond économiste. Cependant la révolution avait pris un aspect formidable, et la triste journée du 10 août annonça le plus grand des crimes. Pour éviter des persécutions toujours renaissantes, Garnier émigra, et trouva un asile dans la Suisse, où il demeura jusqu'à l'établissement du directoire. Il rentra alors en France ; et, le 24 mai 1795 (5 prairial), il fut nommé membre de ce corps, et, après le 18 brumaire, préfet de Seine-et-Oise. Créé sénateur en 1804, avec le titre de comte, il eut ensuite la croix de la Légion-d'Honneur. Président annuel du sénat (le 1er juillet 1803), le comte Garnier fut obligé, en cette qualité, de payer, dans ses divers discours, ce tribut d'éloges flatteurs qu'on prodiguait à l'idole du jour. Le 29 décembre de cette même année, il fut désigné titulaire de la sénatorerie de Limoges, au lieu de celle de Trèves, dont il avait été doté auparavant. Le sénat le choisit pour membre de son grand conseil d'administration.

A ces titres il réunissait celui de président des donataires dans les principautés de Bayreuth et d'Erfurt, et celui de conseiller du sceau des titres; enfin, le 3 août 1813, Buonaparte le nomma grand-croix de l'ordre de la Réunion. Il refusa la mission de commissaire extraordinaire dans la 11e division militaire, dont on voulait le charger en 1813, après la campagne de Moscou. Il vota, peu de temps après, dans le sénat, la déchéance de Buonaparte, et contribua à toutes les décisions du sénat en faveur de la dynastie des Bourbons. Membre de la commission de ce même corps, auquel on communiqua, au mois de mai 1814, la Charte constitutionnelle, il se vit, le 4 juin suivant, appelé, avec le titre de marquis, à la chambre des pairs, où il se fit remarquer par son talent dans les rapports et une éloquence facile dans la discussion. Il fut rapporteur de la commission pour le budget de 1814, et, dans cette même session, il parla sur la liberté de la presse, et plus particulièrement encore sur la liberté du commerce des grains. Au retour de Buonaparte, il rédigea l'*adresse* de la chambre des pairs au roi. Si, comme bien d'autres, le ministre Garnier avait naguère encensé l'idole, il fut néanmoins fidèle à son serment aux Bourbons; et, refusant les offres qui lui furent faites, il se retira dans une campagne, d'où il ne revint à Paris que le 8 juillet 1815. De nouveaux honneurs l'y attendaient; Louis XVIII le nomma presque en même temps président du collége électoral de Seine-et-Oise pour cette même année, membre du conseil privé, ministre d'état, et enfin grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il fut, dans cette session, l'orateur le plus actif de la chambre; mais on le vit ensuite, non sans étonnement, changer subitement d'opinion, et voter toujours en faveur du ministère, lui qui, dans son rapport sur le budget de 1816, avait fait une critique de la condescendance qu'avait montrée la chambre des députés en adoptant la loi des finances. Ce changement, de la part du marquis Garnier, avait un motif louable. Asservi, comme tous les corps de l'état, aux volontés despotiques de Buonaparte, il n'avait cependant pas oublié les terribles scènes de la révolution, fruit d'une liberté effrénée. Par un calcul très juste, il ne voulait pas, dans un gouvernement tempéré par une Charte, trop accorder aux prétentions populaires, auxquelles souvent les concessions, ne servent qu'à produire de terribles bouleversements. Aussi, en votant avec les ministres, il votait pour le gouvernement existant; seule manière de maintenir l'équilibre entre une masse impétueuse et entreprenante, qui voudrait trop, et un pouvoir légitime qui s'était lui-même prescrit de justes limites. Depuis la création de la chambre des pairs, le marquis Garnier fit presque toujours les rapports relativement au budget, qui étaient des modèles de clarté, de précision, et renfermaient des vues aussi saines que profondes sur l'économie politique et sur les besoins réels de l'état. Dans sa vie privée, il montra une grande indulgence pour les diverses opinions; mais à la

tribune, il soutint toujours la sienne avec vigueur. Les loisirs que lui laissaient ses importants emplois, il les employait à la culture des lettres; il témoigna une prédilection marquée pour Racine, comme poète, et pour madame de Sévigné, comme prosateur. Le marquis Garnier est mort à Paris, le 4 octobre 1821, à l'âge de 67 ans. Son *Éloge* a été prononcé à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre; et M. de Jaucourt l'a prononcé à la chambre des pairs. Voici la liste des ouvrages du marquis Garnier: 1° *De la propriété considérée dans ses rapports avec le droit politique*, Paris, 1792, in-12, 208 pages; 2° *Abrégé élémentaire des principes d'économie politique*, Paris, 1769, in-8°; *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, par Adam Smith, traduction nouvelle, avec un grand nombre de notes, Paris, 1796, 5 vol. in-8°. Ces notes sont du marquis Garnier, ainsi que plusieurs savantes additions qu'il a faites à l'ouvrage, et qui rendent cette traduction supérieure à celles de Roucher et de Blavet. Un volume de plus, du même traducteur, et contenant des *observations* sur l'état actuel de l'économie politique, a paru dans la 2e édition annoncée par madame Ve Agasse. 4° *Description géographique, physique et politique du département de Seine-et-Oise*, Paris, 1802, in-8°; 5° *Théorie des banques d'escompte*, Paris, 1806, in-8°; 6° *Rapport, au nom de la commission spéciale de sept membres, fait par M. le marquis Garnier, pair de France, relativement au projet de loi sur les finances en* 1815, Paris, 1816, in-8°. (Il a eu trois éditions.) M. de Bourienne y répondit, et fit sentir combien ce rapport était favorable aux ministres. 7° *Deux Mémoires sur la valeur des monnaies d'escompte chez les peuples de l'antiquité*, Paris, 1817. Le marquis Garnier lut à l'académie des inscriptions ces Mémoires, qui furent réfutés par M. Letronne, membre de la même académie. 8° *Observations en réponse aux considératons générales* (de M. Letronne), Paris, 1817, in-4°; 9° *Appel à tous les propriétaires de l'Europe*, Paris, 1818, in-8°; 10° *Histoire de la monnaie, depuis le temps de la plus haute antiquité, jusqu'au règne de Charlemagne*, ibid. 1819 in-8°. Le marquis Garnier a, en outre, traduit de l'anglais deux romans, savoir: 11° *Les Aventures de Caleb Williams*, de Godwin, Paris, 1794, 2 vol. in-8°; 12° *Les Visions du château des Pyrénées*, par Anne Radcliff, ibid., 1809, 4 vol. in-12; 13° *Poésies de lady Montaguë*, traduit de l'anglais, 1806. Il a été l'éditeur des *OEuvres complètes de Racine*, et a joint ses notes au *Commentaire* de La Harpe sur cette immortel tragique, Paris, 1807, 7 vol. in-8°; — 1816, avec gravures. M. Garnier communiqua à M. Millevoie le manuscrit autographe des *Lettres inédites de madame de Sévigné*, dont ce poète, que la mort ravit à la fleur de l'âge, donna une édition en 1814, 1 vol. in-8°.

† GARNIER-DESCHENES (Edme-Hilaire), né à Montpellier le 1er mars 1727. Il fut notaire à Paris, et puis administrateur de l'enregistrement et des domaines

On a de lui : 1o *La Coutume de Paris, mise en vers, avec le texte à côté*, Paris, 1768, 1787, in-8°, troisième édition; 2° *Traité élémentaire de géographie astronomique, naturelle et politique*, Paris, 1798, in-8°; 3° *Formules d'actes à joindre au traité élémentaire*, 1512, in-4°; 4° *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8°, etc. Il est mort le 6 janvier 1812.

GAROFALO (Benvenuto), dont le véritable nom était Benvenuto Tisio, peintre, naquit à Ferrare en 1481, et mourut en 1559. Il fut long-temps entre les mains de mauvais maîtres, qui empêchèrent ses talents de se développer; mais il fit un voyage à Rome, où la vue des ouvrages des plus célèbres peintres échauffant son génie, le mit en état de produire de belles choses. Il excellait à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devait qu'à lui-même, il peignait ordinairement un œillet, par allusion à son nom, qui, en italien, signifie la même chose. On avait deux morceaux de lui au palais Royal, à Paris, et une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

† GARRAND DE COULON (Jean-Philippe), naquit vers 1760. Il exerçait la profession d'avocat, et embrassa les principes de la révolution. S'étant fait connaître par plusieurs écrits patriotiques, il fut élu membre du *comité des recherches* de la commune, en 1789. Garrand de Coulon n'était pas sanguinaire, mais en revanche il avait une haine décidée pour la royauté. Peu de temps après qu'il eut essayé, quoiqu'en vain, de sauver le boulanger *François* de la fureur de la populace, il présenta un rapport contre la cour, dans lequel il inculpait plusieurs personnages marquants, comme MM. de Barentin, de Broglie, Puységur, Bezenval, etc. Nommé député par le département de Paris à l'assemblée nationale, il défendit l'élection de l'abbé Fauchet, et appuya ensuite la proposition de Couthon, qui supprimait les titres de *Sire* et de *Majesté*. D'après cette même proposition, on enleva de la salle le fauteuil doré où siégeait le roi, et l'on pouvait demeurer, devant le prince, assis, et même le chapeau sur la tête. C'est ainsi que les factieux, en abaissant la dignité du monarque au rang d'un simple particulier, détruisaient le respect qui est le plus sûr garant des trônes; c'est ainsi qu'en commençant à dégrader leur roi, ils finirent par l'immoler. Garrand fut de ceux qui se déclarèrent pour la liberté des noirs, liberté au moins précipitée, et qui causa le massacre des blancs à Saint-Domingue. Il se constitua de même l'avocat des soldats de Château-Vieux, condamnés aux galères pour leur insurrection à Nanci. Pendant la session législative, il fut nommé juge de la haute cour d'Orléans, et il faut lui rendre la justice qu'il fit tous ses efforts pour sauver les détenus, et empêcher leur translation à Versailles, où ils périrent tous sous le fer de leurs assassins. C'était l'infâme Bourdon qui avait ordonné leur translation, et par conséquent leur massacre; au moment du départ, on entendit Garrand s'écrier : « Ce Bourdon est un grand » monstre!.... » En septembre 1792, le département du Loiret le nomma député à la conven-

tion où, dans le procès de Louis XVI, il parla contre la cumulation des pouvoirs, dans un cas où les accusateurs étaient juges et parties : Garrand, en qualité seulement de juge, vota la réclusion du roi. Il ne se montra pas moins modéré après l'insurrection de prairial, excitée contre la convention par les *terroristes*. Il déclara immoral le projet de Clausel, tendant à faire juger par une commission militaire ceux qui accorderaient asile aux députés proscrits, et défendit Drouet, menacé de subir le même sort... « Souvenez-» vous, dit-il, que ce même » homme que vous voulez pro-» scrire est celui qui arrêta, » dans sa fuite un roi perfide » qui trahissait ses serments et » la nation entière... » Garrand de Coulon fut réélu en 1796 au conseil des cinq-cents, et, le 1er septembre de la même année, il autorisa les visites domiciliaires, et la recherche des conspirateurs du camp de Grenelle : ce camp avait été attaqué par 6 à 700 hommes conduits par les ex-conventionnels Huguet, Javogues et autres : les premiers, pris les armes à la main, furent exécutés. En 1797, il prit la défense de Santhonax, dont il chercha à justifier l'administration. Quoiqu'il se fût montré tant de fois ennemi des discordes civiles, il vota, le 21 juin, en faveur des sociétés populaires, et déclara que lui-même était membre du club de Paris. Étant sorti du conseil des cinq-cents, il remplaça Génissieux dans les fonctions de commissaire du directoire près le tribunal de cassation. Au 18 brumaire, Garrand fut un de ceux qui secondèrent les vues ambitieuses de Buonaparte ; ce qui lui valut ensuite la dignité de sénateur ; et, en mai 1804, il fut doté de la sénatorerie de Riom, et obtint en outre la croix de grand-officier de la Légion-d'Honneur. Avec la même facilité qu'il avait adhéré à l'élévation de Buonaparte, il adhéra, en 1814, à sa déchéance, et prit part à tous les actes émanés du sénat à cet effet. Il ne fut cependant pas nommé par le roi à la pairie, et depuis lors il vécut dans la retraite. Garrand de Coulon est mort vers la fin de 1816. Il se montra, il est vrai, pendant nos troubles politiques un des hommes les moins exaltés ; mais des opinions fausses, des principes erronés, le rendirent ennemi d'un gouvernement légitime et d'un roi qui voulait sincèrement le bien de tous ses sujets. Garrand était membre de l'institut. Parmi plusieurs ouvrages qu'il a publiés, on cite avec éloge ses *Recherches politiques sur l'état ancien et moderne de la Pologne*. Il a donné de bons articles au *Répertoire universel de jurisprudence*. Il avait un fils unique qui suivait la carrière des armes, et qui fut tué à la bataille de Friedland, laissant un enfant en bas âge.

GARRICK (David), né à Herefort en 1716, d'une famille de protestants français réfugiés, s'est fait une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués sur les théâtres de Londres. Dans un siècle où les hommes et les femmes consacrés à la frivolité publique sont estimés et préconisés comme des gens qui auraient sauvé la patrie, cette célébrité n'a pas de quoi surprendre. Du reste, ce n'est pas seulement à

la gloire d'acteur que Garrick a osé aspirer; on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de servir de modèle. Des gens dont le fanatisme servile exalte tout ce qui est une fois parvenu à faire quelque bruit, sont embarassés à trouver quelque chose qu'ils puissent comparer à la délicatesse, à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier son mérite sous ce dernier point de vue, il faut savoir ce que c'est qu'un épilogue anglais. A la fin d'une pièce, on est tout surpris de voir un acteur ou une actrice sortir des coulisses, souvent un papier à la main, et débiter de mémoire ou en lisant un sermon satirique, qui n'a souvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Garrick mourut à Londres en 1779, et fut enterré dans l'église de Westminster, comme Newton, et avec la même pompe que lui. Si, comme on l'assure, il a laissé 4,000,000 de biens, ses héritiers ont le droit de le trouver un très grand homme; mais le public, dont cette somme atteste la duperie et la frivolité, paraîtra bien petit. Il est vrai que les anciens mimes levaient sur les individus oisifs et dissipés des tributs peut-être plus forts encore (*voyez* Roscius); mais cela prouve précisément que l'espèce humaine a toujours eu du goût pour les sottises, et n'a jamais cru les payer trop cher. [Garrick changeait sa figure à volonté. On avait négligé de peindre le célèbre Fieldings. Garrick s'offrit à sa place, et la ressemblance était frappante. Il vint à Paris où il reçut un bon accueil... « C'est » dans le grand art de parler aux » yeux (dit Voltaire) qu'excelle » le plus grand acteur qu'ait ja- » mais eu l'Angleterre, M. Gar- » rick, qui a effrayé et attendri » parmi nous ceux mêmes qui » ne savaient pas la langue... » » Il composa près de 28 pièces, soit *Comédies*, soit *Petits-Opéras.*

GARSAULT (François-Alexandre), petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier *Le nouveau parfait maréchal* Les éditions multipliées de cet ouvrage montrent qu'il a été bien accueilli et qu'il est fort utile. Il avait auparavant donné l'*Anatomie du cheval,* traduite de l'anglais de Snap, Paris, 1737, in-4°. On a encore de lui : 1° *Traité des voitures*, 1756, in-4°. Il y donne entre autres la description d'une voiture inversable dont il s'est long-temps servi. 2° *Le Guide du cavalier*, 1769, in-12; 3° *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connaissances utiles*, 1761, in-8°; 4° *Le fait des causes célèbres*; 5° *Description de plusieurs arts*, dans les Mémoires de l'académie. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH (Samuel), poète et médecin anglais, de la province d'Yorch, mort le 18 janvier 1719, cultiva avec un succès égal ces deux arts différents. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres en 1693. On doit à son zèle la fondation du *Dispensary*. C'est un appartement du collége médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les consultations *gratis*, et les médecines à bas prix. Cet établissement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins et des apothicaires. Garth se vengea d'eux par un pe-

tit poème en 6 chants, dans le goût du Lutrin de Boileau, intitulé *The Dispensary*, dont la 6e édition a été donnée à Londres en 1706, in-8°. C'est une bataille entre les médecins et les apothicaires. Cette satire n'est pas toujours fine, mais elle est très piquante. On y trouve de l'imagination, de la naïveté, et même du savoir.

GARVE (Christian), moraliste allemand, naquit à Breslau le 7 janvier 1742, et fut un des écrivains les plus féconds de l'Allemagne. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : 1° *Dissertatio de nonnullis, quæ pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4°; 2° *Dissertation sur l'union de la morale et de la politique*, etc., Breslau, 1788, in-8° (en allemand ainsi que les suivants), traduit en français, Berlin, 1789; 3° *Recherches sur divers objets de la morale, de la littérature et de la politique*, Breslau, 1792, 1797, 3 parties in-8°; 4° *Tableau des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos jours*. Ce tableau est en tête de sa *Traduction* de l'Ethique d'Aristote, et imprimé séparément, Breslau, 1798, in-8°; 5° *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la morale*, ibid., 1798, in-8°, etc., etc. Outre ces ouvrages, et diverses *Traductions* du grec, du latin et de l'anglais, il a donné plusieurs productions sur la politique, l'histoire, la biographie, parmi lesquelles nous citerons les *Fragments d'un tableau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Frédéric II*, Breslau, 1798, 2 vol. in-8°. Garve avait de vastes connaissances, des idées profondes; et les principes de morale qu'on trouve dans ses traités seraient assez purs, s'il ne s'y montrait parfois admirateur de la doctrine de Kant. Il mourut le 1er décembre 1798.

GARZI (Louis), peintre de Pistoie dans la Toscane, disciple d'André Sacchi, et émule de Carle Maratti dans cette école, fut chéri de son maître, et surpassa son rival. Il avait de grandes parties, un dessin correct, une belle composition, un coloris gracieux, une touche facile. Il excellait à peindre les *Anges* et les *Vierges*. Après avoir fait plusieurs ouvrages à Rome, il fut appelé à Naples; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, *la voûte* de l'église des Stigmates. Il termina cet ouvrage, supérieur à tout ce qu'il avait fait dans les plus belles années de sa jeunesse. C'est son chef d'œuvre. Il mourut peu de temps après, en 1721, à 83 ans.

† GARZIA. Il y a eu en Espagne plusieurs peintres célèbres de ce nom, depuis le XVIIe siècle jusqu'au commencement du XVIIIe; ces artistes sont : — Garzia-Hidalgo, dont on cite à Valence le tableau de la *Bataille de Lépante*; — Garzia de Miranda, appelé *Le Manchot*, peintre de Philippe V; — Garzia Reynoso; — Garzia Salmeron. — On compte parmi les bons sculpteurs du nom de Garzia, Fernand, François, Jean, et deux frères, François et Jérôme, chanoines de Saint-Sauveur de Grenade.

GARZONI (Thomas), né à Bagnacavallo, chanoine régulier de Latran, mourut en 1589, à 40 ans. Il est auteur de différents ouvrages moraux, imprimés à

Venise 1617, in-4°; 1° *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chapuis, 1586, in-16; 2° *L'Hôpital des fous incurables*, traduit en français par François de Clarier, sieur de Longueval, 1620, in-8°. *Il mirabile Cornucopia consolatorio*, 1601, in-8°. C'est un ouvrage burlesque pour consoler un homme qui croyait sa femme infidèle.

GARZONI (Pierre), sénateur vénitien, né à Venise en 1660, fut chargé par le conseil des Dix, de continuer l'histoire de la république, conduite jusqu'en 1690 par le sénateur Foscarini; son travail parut sous le titre d'*Istoria della republica di Venezia, nel tempo della sacra lega contro Maometto IV e tre suoi successori*, etc., Venise, Maufré, 1705, 1re partie (divisée en 16 livres). La 2e partie parut chez le même libraire en 1716; elle est intitulée: *Istoria della republica di Venezia, ove insieme narrasi la guerra per la successione della Spagna a Carlo II*, in-4°. Cette histoire reçut l'accueil le plus favorable; quatre éditions furent épuisées en peu d'années. Garzoni mourut vers 1730.

GASCA (Pedro de la), prélat espagnol, naquit à Placencia en juin 1485. Il fut d'abord conseiller d'inquisition; mais Charles-Quint, instruit de son habileté à traiter les affaires, l'envoya à Rome en 1527, pour chercher à détacher le pape Clément VII de son alliance avec la France et l'Angleterre. La Gasca ne réussit pas dans cette mission; envoyé en Angleterre en 1542, il fut plus heureux et parvint à décider Henri VIII à conclure avec l'Espagne une alliance offensive et défensive contre François Ier. Charles-Quint, content de ses services, le choisit pour une mission plus importante. Gonzalès Pizarro, frère du fameux conquérant, après avoir vaincu tous les partisans d'Almagro, avait conçu le dessein ambitieux de se faire couronner roi du Pérou. Charles, épuisé par une guerre ruineuse, et par la défaite qu'il avait éprouvée à Cérisolles, ne pouvant envoyer au Pérou des forces suffisantes pour réduire les rebelles, crut que l'habileté de La Gasca pourrait y suppléer. La Gasca partit en 1546, avec le titre de président de l'audience de Lima. En débarquant à Panama, il publia une amnistie générale, qui, aidée des intelligences secrètes qu'il pratiqua avec les principaux partisans de Pizarro, rangea bientôt sous l'obéissance l'armée de ce rebelle. Il ne punit que les chefs des révoltés, et accorda un pardon général. A son retour en Espagne en 1549, il fut nommé évêque de Placencia. Il mourut dans cette ville le 20 août 1560, âgé de 75 ans.

† GASMANN (Florian-Léopold), célèbre compositeur allemand, naquit à Brux en Bohême en 1729, et prit les premières leçons de musique chez les jésuites de Comatau. Il se perfectionna en Italie, où il fit plusieurs voyages. En 1762, il entra au service de la cour de Vienne, et rédigea le catalogue de la bibliothèque impériale de musique. Avec les secours de l'impératrice Marie-Thérèse et de plusieurs personnages distingués, il fonda en 1772 une caisse au bénéfice des veuves des musiciens, dont chacune reçoit 400 florins par an. Gasmann a travaillé pour la chambre, le théâtre, et encore plus pour l'église.

Dans ce dernier genre, on admirera toujours son *Dies iræ*, et son oratorio de *Betulia liberata*. Il mourut le 22 janvier 1774.

GASPAR. *Voyez* MAGES.

GASPARINI, surnommé *Barzizio*, ou *Barzizzia*, du lieu de sa naissance, Barzizia, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, César, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'esprit, et le communiqua à ses disciples. L'université de Padoue l'appela pour professer les belles-lettres; le duc de Milan, Philippe-Marie-Visconti, jaloux de s'attacher un tel homme, le lui enleva, le combla de bienfaits, et l'honora de l'intimité la plus flatteuse. Gasparini mourut en 1431, regretté par les uns comme ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *Commentaires* sur divers livres de Cicéron, des *Épîtres* imprimées en Sorbonne, 1469, in-4°; des *Harangues* et d'autres productions. Ses *Lettres* et ses *Harangues* ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile et curieuse. Son traité *De eloquentia* est imprimé avec *Stephani Flisci Synonyma*, Turin et Milan, 1480, 4 v. in-fol.

GASSENDI (Pierre), prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur royal de mathématiques à Paris, naquit le 22 janvier 1592 à Chantersier, bourg près de Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parents qu'il pourrait être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de quatre ans, cet enfant précoce composait, dit-on, et déclamait de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et devint si fort, qu'il se privait du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avait eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne, et deux ans après on l'appela à Aix, pour y aller remplir les chaires de professeur de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avait encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que l'homme n'est destiné à manger que du fruit, et que l'usage de la viande étant contraire à sa constitution, était abusif et dangereux. Il fondait ce système particulièrement sur la figure des dents de l'homme, qui, disait-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que M. de Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac; et l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, et qu'il n'y a point d'apparence qu'elle se soit jamais par des observations de cette espèce. Celle de M. de Buffon se

trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, et avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; et celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui serait une cruauté inutile et révoltante, si leur chair était contraire à sa santé, et qui est néanmoins constaté par des titres sûrs et justes. (*Voy.* le Spectacle de la Nature, tom. 3, p. 494.) Il est arrivé dans cette matière comme dans les autres : en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, puisqu'elle n'a point de règle constante et uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisait suivant ses principes; et pendant les dernières années de sa vie, il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très malade. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit des amis puissants, tels que MM. du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au collége-royal. Descartes changeait alors la face de la philosophie; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *Méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en cartésiens et en gassendistes. Les deux émules différaient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissait un système de philosophie comme on construit un roman; il voulait tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avait quelque air de nouveauté, était extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimères pour chimères, il aimait mieux celles qui avaient deux mille ans. Il prit d'Épicure et de Démocrite ce que ces philosophes lui paraissaient avoir de plus raisonnable; mais la source était si mauvaise qu'il n'y avait pas de bon choix à faire. Il renouvela les atomes et le vide, et les ajusta à sa mode et le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'*épicurisme*, se fit des adversaires; et malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais cette imputation n'avait d'autre fondement que l'analogie de son système avec celui d'Épicure; analogie dont Gassendi avait tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Être suprême. Son système n'en était pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 15 octobre 1655, dans la 65e année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avaient ruiné sa santé. Gassendi avait une vivacité douce, qui s'échappait quelquefois en saillies. Un imbécille voulant lui faire adopter le système de la métempsycose, et lui disant les choses les plus absurdes, il répondit : « Je savais bien que, » suivant Pythagore, les âmes » des hommes après leur mort » entraient dans le corps des » bêtes; mais je ne croyais pas » que l'âme d'une bête entrât » dans le corps d'un homme. » Réponse applicable à nos profonds matérialistes, qui renchérissent encore sur les pythago-

riciens. Gassendi avait cependant aussi ses travers : indépendamment de ses atômes, il s'était occupé de l'astrologie judiciaire; il disait à la vérité que *c'était un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé*. Il avait appris l'astronomie en vue de l'astrologie; mais il fut trompé tant de fois qu'il abandonna enfin celle-ci pour se donner entièrement à la première. Il avait mis à la tête de ses livres : *Sapere aude :* ce n'était pas là le moyen d'y réussir, que de prendre Épicure pour maître. Montmor, qui lui avait donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés à Lyon, en 6 vol. in-fol., 1658, avec la Vie de Gassendi, par Sorbière. Ils renferment : 1° la *Philosophie* d'Épicure; 2° la *Philosophie de* l'auteur; 3° des *OEuvres astronomiques ;* 4° les *Vies de Peiresc, d'Épicure* (roman apologétique), *de Copernic, de Tycho-Brahé, de Peurbachius*, etc. ; 5° la *Réfutation des Méditations de Descartes ;* recueil de visions philosophiques qui en combattent d'autres; 6° divers autres *Traités ;* 7° des *Épîtres*. Ces ouvrages montrent de l'érudition, mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnements, et semble affaiblir son jugement, et porter la confusion dans ses idées. Descartes avait certainement sur lui la supériorité du style et du génie. Le P. Bougerel, de l'Oratoire, a donné en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gassendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, et trop de minuties et de digressions étrangères à son sujet. François Bernier a abrégé la *Philosophie de Gassendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abrégé de la Vie et de la Philosophie de Gassendi*, par M. de Camburat. C'est une apologie du philosophe et de ses opinions, pleine d'inexactitudes, de vues superficielles et fausses.

GASSION (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, était fils d'un président au parlement de cette ville; il servit d'abord en Piémont, passa ensuite au service de Gustave-Adolphe, roi de Suède, et s'y distingua par diverses actions de bravoure, que ce prince eût récompensées s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gassion ayant perdu son bienfaiteur, retourna en France, suivi de son régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de la Force en Lorraine. Il défit 1400 hommes en trois petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, et d'autres places. Les années suivantes le virent paraître au combat de Ravon, au siége de Dôle, à la prise d'Hesdin, au combat de Saint-Nicolas, à la prise d'Aire. Mais un des endroits où il se signala le plus, ce fut à Rocroi. Blessé dangereusement à la prise de Thionville, il eut pour récompense de ses exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant général de l'armée de Flandre, et continua de donner des preuves de sa valeur au siége de diverses places, surtout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de La Meilleraye. Il arriva à ce siége un événement singulier, qui prouve que des subalternes peuvent quelquefois empiéter sur les droits de leurs supérieurs pour prévenir les mal-

leurs qui naissent des passions des chefs, et que les règles les plus sacrées ont leurs exceptions. Voici comme Puységur raconte la chose dans ses *Mémoires :* « Lors de la prise de » Gravelines, en 1644, le régi- » ment des gardes, conduit par » La Meilleraye, entre le pre- » mier dans la place : le premier » régiment de l'armée étant le » seul qui, suivant l'usage du » temps, ait droit d'entrer dans » une ville conquise, quand il » est assez fort pour la garder. » Gassion voulant y faire en- » trer le régiment de Navarre, » La Meilleraye s'y oppose; et la » querelle s'échauffant, ils met- » tent tous deux l'épée à la » main, l'un criant : *A moi,* » *Navarre*, et l'autre : *A moi,* » *les gardes.* Les deux maré- » chaux et les deux régiments » sont sur le point d'en venir » aux mains, lorsque le marquis » de Lambert arrive. Il fait ce » qu'il peut pour les appaiser; » mais, voyant qu'il n'y réussit » pas, il dit, d'un ton de maî- » tre, au régiment des gardes » et à celui de Navarre : *Mes-* » *sieurs, vous êtes les troupes du* » *roi. Il ne faut pas que la mé-* » *sintelligence de deux géné-* » *raux vous fasse couper la* » *gorge. C'est pourquoi je vous* » *commande, de la part du roi* » *et de M. le duc d'Orléans, de* » *retirer vos armes, et de ne plus* » *obéir ni à M. de la Meilleraye,* » *ni à M. de Gassion.* Les trou- » pes lui obéissent; et les deux » maréchaux, voyant qu'ils ne » sont plus les maîtres, se reti- » rent. Cette action, également » sage et hardie, augmenta con- » sidérablement la réputation » de Lambert. » Gassion reçut un coup de mousquet au siége de Lens, en 1647, et mourut cinq jours après à Arras, regardé comme un bon politique et un grand capitaine. Infatigable, ardent, intrépide, il avait établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que *la spéculation était merveilleuse dans le cabinet; mais qu'il fallait nécessairement de l'audace et de l'action à la guerre.* L'abbé de Pure a donné l'*Histoire du maréchal de Gassion*, en 4 volumes in-12, écrite d'un style languissant et diffus.

GASSNER (Jean-Joseph), prêtre du diocèse de Coire en Suisse, curé d'un village autrichien nommé Cloesterlé, ensuite conseiller ecclésiastique et chapelain du prince-évêque de Ratisbonne, s'est rendu célèbre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué de guérir les malades par l'invocation et l'efficace du nom adorable du Sauveur. Le fameux M. Lavater, ministre de Zurich, et un grand nombre de protestants et de catholiques ont attesté ce fait comme témoins oculaires; d'autres l'ont nié; quelques-uns ont essayé de l'expliquer par des raisons purement physiques. L'abbé Gassner était un homme de bien, un ecclésiastique plein de charité et de zèle, respectable par ses mœurs, sa piété et son désintéressement. Il est mort le 4 avril 1779. M. de Haën, à la fin de son traité *De miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention, et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même temps l'embarras où il se trouve d'expli-

quer une multitude innombrable de faits dont il ne conteste pas la certitude; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, et paraît enfin décidé à les regarder pour de la magie : ce qui n'est guère plus philosophique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gassner avait d'ailleurs l'air si peu magicien ! Ceux qui l'ont comparé à Mesmer, et lui ont supposé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica Eccles. Germ.*, et le célèbre Martin Gerbert, abbé de saint Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une manière à embarrasser ses adversaires.

† GAST (Jean), historien irlandais, naquit à Dublin en 1716; il était fils d'un officier français réfugié en Irlande, et d'une parente du président Montesquieu. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut à la fois archidiacre de Glandelah, et curé de Saint-Nicolas à Dublin. On a de lui : 1° *Rudiments de l'histoire grecque*, en forme de dialogues, Dublin, 1754, in-8°; 2° *Histoire de la Grèce, depuis l'avénement d'Alexandre de Macédoine, jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*, 1782, in-4°. Ces deux ouvrages eurent avec justice un grand succès. Le second a été traduit en français (par madame Villeroi). On le trouve dans l'*Histoire* de la Grèce, traduite de plusieurs auteurs anglais par Leuliette, Paris, 1807, 2 vol. in-8°; 3° *Lettres d'un ministre de l'Église d'Irlande à ses paroissiens catholiques romains*. Gast mourut en 1788.

GASTALDI (Jérôme), d'une maison célèbre, vit le jour à Gênes, au commencement du dix-septième siècle. L'état ecclésiastique, qu'il avait embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi pour l'emploi périlleux de commissaire général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité et ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal et la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monuments élevés à ses frais, à Rome et à Bénévent, attestent son désintéressement et sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre : *Tractatus de avertenda et profliganda peste, politico - legalis*. Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remèdes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDI (Jean-Baptiste), conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, et mourut en 1747 à Avignon, où il s'était fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit agréger lui dut beaucoup : il en occupa pendant plus de quarante ans la première chaire. Il avait dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720,

fit connaître à cette ville combien un tel homme lui était utile. Il joignit à une probité exacte et à une conduite régulière beaucoup de facilité à s'énoncer et à se communiquer. Ses principaux écrits sont : 1° *Institutiones medicinæ physico-anatomicæ*, in-12. Quoique de son temps la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte, dans cet ouvrage, et y explique celle de Descartes; 2° plusieurs *Questions de médecine*. Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le temps, et ont loué l'auteur sur le choix des matières et sur sa précision.

GASTAUD (François), d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence sa patrie, mourut le 18 mars 1732 à Viviers, où il était exilé, et fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires, et à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belsunce. C'était un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, et qui pour se tirer de la foule s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardents admirateurs du P. Quesnel. On a de Gastaud; 1° un *Recueil d'homélies sur l'Épître aux Romains*, 2 vol. in-12; 2° *La politique des jésuites démasquée*, et d'autres ouvrages oubliés.

GASTINAU (Nicolas), Parisien, naquit en 1621. Il était curé d'Anet, aumônier du roi, et ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, à 76 ans, laissant 3 vol. de *Lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un protestant en fut l'occasion. L'auteur avait brillé dans les conférences théologiques et anti-constitutionnelles qui se tenaient chez le docteur Launoi.

GASTON III, surnommé *Phœbus*, comte de Foix, et vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa libéralité, par les bâtiments qu'il éleva, et par sa magnificence. Il fit ses premières armes en 1345, contre les Anglais, et servit ensuite comme lieutenant du roi, en Languedoc et en Gascogne. Accusé d'avoir des intelligences criminelles avec son beau-frère, Charles le Mauvais, il fut arrêté et conduit au Châtelet de Paris, par ordre du roi Jean. Ayant obtenu sa liberté, il alla servir contre les infidèles. Lors de la révolte dite *La Jacquerie*, il contribua à la délivrance du dauphin, que les Parisiens tenaient prisonnier à Meaux. Il vainquit en 1372 le comte d'Armagnac, qui prétendait au Béarn. Charles VI ayant ôté à Gaston le titre de lieutenant du Languedoc, il défia le duc de Berri, que le roi avait investi de cette charge, le vainquit et lui donna la paix. Il mourut subitement à Orthez en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versait de l'eau sur les mains pour souper. Il avait composé un livre intitulé : *Phœbus, des déduys de la chasse*, in-4°, sans date, réimprimé en 1529 à Paris.—Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, qui périt misérablement de la main même de son père; ce jeune prince voyait avec peine que sa mère eût été obligée de se retirer en Navarre, par suite des désagréments qu'elle éprouvait auprès de son infidèle époux. Charles le Mauvais, roi de Navarre, frère d'Agnès, donna a

son neveu une poudre pour mettre sur les viandes qu'on servirait à son père, en lui faisant accroire qu'elle le guérirait de son fol amour. Cette poudre était un poison. La chose fut vérifiée, et le jeune prince fut enfermé, par ordre de son père, dans une prison ; accablé de douleur, il refusa toute nourriture. Son père étant allé le voir, s'emporta tellement contre lui, qu'il le frappa d'un coup de couteau, dont le jeune prince mourut en 1382.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, fils de Jean de Foix, comte d'Étampes, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala en Italie dans la campagne de 1511 à 1512. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivières, prit Bologne, gagna la bataille de Ravenne, le 11 avril, jour de Pâques 1512, et fut tué après la victoire, emporté par son ardeur, en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiraient. Il n'avait que 24 ans. [Sa mort affligea tellement le roi son oncle, que celui-ci s'écria, lorsqu'il l'apprit : « Dieu nous garde de remporter de pareilles victoires ! »]

GASTON DE FRANCE (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, second fils de Henri IV et frère de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guère connu dans l'histoire que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour l'aller joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, et Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles et de raccommodements avec le roi et le cardinal. (*Voyez* PLESSIS RICHELIEU Armand.) Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon et de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire en accusant ses complices et en s'humiliant. Après la mort de Louis XIII, et pendant la régence, il fut nommé lieutenant général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai et de Mardick ; mais il la ternit bientôt encore en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime et lâche. Il laissa des *Mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac. Ils ont été réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.

GASTON, ou GAST, gentilhom-m[illegible]u Dauphiné, bâtit, sur la fi[illegible]u XIe siècle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine, que Josselin avait apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint-Antoine, approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

GATAKER (Thomas), théologien anglais et protestant, né à Londres en 1574, fut pasteur à Linconl's-Inn, et ensuite à Rotherhit, où il mourut en 1654. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savants, sont : 1° *Adversaria miscellanea ;* 2° une

Édition du livre de l'empereur *Marc Antonin*, *De rebus suis*, Londres, 1707, in-4°; 3° une *Dissertation sur le style du nouveau Testament*, contre Pfochen (*voyez* ce nom); 4° *Cinnus* : c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés : fruit d'une critique quelquefois juste et savante, quelquefois légère et fausse. Gataker était un homme d'érudition; mais la singularité de ses sentiments, et la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker, sous ce titre : *Thomæ Gatakeri opera critica*, Utrecht, 1668, in-fol.

GATIEN (Saint), fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 259, pour porter l'Évangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, et y mourut vers la fin du IIIe siècle.

GATIMOZIN. *Voyez* GUATIMOZIN.

† GATTEL (Claude-Marie), philologue, naquit à Lyon en 1743. Il a laissé: 1° *Mémoires du marquis de Pombal*, traduits de l'italien, 1785, 8 vol. in-12; 2° *Nouveau dictionnaire espagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine*, Lyon, 1790, 2 vol. in-8°; 3° *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, 1792-1803, 2 vol. in-8°, réimprimé avec le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8°; 4° *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. obl.; 5° *Grammaire italienne de Vénéroni, entièrement refondue*, 1800, in-8°. Cette grammaire et les dictionnaires de Gattel sont assez estimés. Il mourut le 9 juin 1812.

GATTINARA (Mercurin Alborio de), ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck en 1539, à 60 ans. Clément VII l'avait fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Gaillac, en 1689, mort en 1759, fut envoyé en qualité de missionnaire à la Chine, où il passa 36 ans, et où il se fit aimer par ses mœurs et respecter par ses connaissances astronomiques. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de celle de Pétersbourg, et interprète à la cour de Pékin. Il était très versé dans la littérature chinoise; il envoya beaucoup de *Mémoires* au père Souciet et à Fréret, qui en ont fait usage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Histoire de Gengiskan*, 1739, in-4°; et la *Traduction du Chouking*, Paris, 1771, in-4°. Le père Gaubil était un de ces hommes qui savent de tout et qui sont propres à tout. Les docteurs chinois eux-mêmes admirèrent souvent comment un étranger avait pu se mettre si bien au fait de leurs sciences. Il devint leur maître. Il leur développait les endroits les plus difficiles de leur *King*, mais ses commentaires tenaient souvent de l'imagination; il n'est guère possible d'en faire d'autres sur les livres des chinois. *Voy.* l'Eloge du père Gaubil dans le 31e vol. des Lettres cu-

rieuses et édifiantes, Paris, 1774, et dans le 26e de l'édition de 1781.

GAUBIUS (Jérôme-David), né à Heidelberg le 24 janvier 1705, étudia la médecine sous son oncle à Amsterdam, puis sous le célèbre Boerhaave, auquel, quoique étranger, il succéda dans sa chaire à Leyde. Il atteignit presque la réputation de son maître, et fut nommé médecin du stathouder. Il mourut le 29 novembre 1780. On lui doit; 1° *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, traduite en français, Paris, 1769, in-12; 2° *Institutiones pathologicœ*, Leyde, 1765, 2 vol. in-8°.

† GAUCHAT (Gabriel), abbé commendataire de Saint-Jean de Falaise, ordre de Prémontré, et prieur de Saint-André, était né à Louhans en Bourgogne en 1709. Il était docteur en théologie, et avait pendant quelque temps fait partie de la société des prêtres des missions étrangères. Il avait de la littérature, et écrivait avec facilité. Il consacra sa plume à combattre les philosophes de son temps, et s'opposa autant qu'il fut en lui aux progrès de l'irréligion. Il était de l'académie de Villefranche. Ses ouvrages sont : 1° *Rapport des chrétiens et des hébreux*, 1754, 3 petits vol. in-12; 2° *Lettres critiques ou Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, de 1755 à 1763, Paris, 19 vol. in-12. C'est le plus considérable de ses écrits, et celui qui eut le plus de succès. Elles valurent à leur auteur son abbaye. 3° *Retraite spirituelle*, 1755, 1 vol. in-12; 4° *Le Paraguay, conversation morale*, 1756, 1 vol. in-12; 5° *Catéchisme du livre de l'esprit*, 1758, 1 vol. in-12; 6° *Recueil de piété, tiré de l'Ecriture sainte*, 3 vol. in-12; 7° *Le Temple de la Vérité*, Dijon, 1748, 1 vol. in-12; 8° *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12; 9° *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12; 10° *La Philosophie moderne analysée dans ses principes*, 1 vol. in-12. 11° *Le Philosophe du Valais*, 2 v. in-12. Souvent l'abbé Gauchat emploie contre ses adversaires l'ironie avec assez d'adresse pour faire retomber sur eux le ridicule qu'ils aiment à verser sur les défenseurs de la religion et des bons principes. Son style est clair, sa manière de s'exprimer décente; il distribue ses matières avec méthode, et on ne lui reproche qu'un peu de diffusion. Il mourut en 1779 ou au commencement de 1780.

† GAUCHER (Charles-Etienne), graveur, né à Paris en 1740, fut élève de Basan et de Lebas. Ses ouvrages sont de petits portraits de format in-8°, parmi lesquels on distingue celui de *Marie Leczinska*, épouse de Louis XV. On estime beaucoup une petite estampe représentant les *Adieux du Louis XVI à sa famille*. Gaucher joignait à l'art de graver beaucoup de goût pour la littérature. On a de lui plusieurs *Ouvrages* sur les beaux-arts, qui annoncent beaucoup de talent et d'instruction; les principaux sont : une *Iconologie, ou Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1799, 4 vol. in-8°. Un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes. Il faisait aussi d'assez jolis vers. Gaucher est mort à Paris en 1804.

GAUDENCE (Saint), évêque de Brescia en Italie vers 387, fut élu, tandis qu'il était en Orient;

et quoiqu'il alléguât sa jeunesse et son incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il était un des trois évêques que l'empereur Honorius et le concile d'Occident députèrent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétablissement de saint Chrysostôme. Cet illustre persécuté écrivit à saint Gaudence, le remerciant des travaux qu'il avait essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le temps de la mort de saint Gaudence; cependant on la fixe assez communément vers l'an 420. Il laissa des *Sermons* et des *Lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Brescia en 1738, in-fol., avec ceux de saint Philastre et des autres évêques qui ont occupé ce siége. [M. l'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque choisie des pères* de l'Église, publiée en ce moment à Paris, chez Méquignon-Havard, donne des détails intéressants sur la vie et sur les ouvrages de ce saint Evêque.]

† GAUDENZI (Pellegrino), poète et littérateur italien, naquit en 1749 à Forli, dans la Romagne. Il étudia la rhétorique sous le célèbre Ramanzini. Il ignora sa vocation jusqu'à ce que la lecture d'Ossian et de Klopstock vînt lui révéler son génie. S'étant rendu à Padoue en 1775, il y connut Cesarotti, qui fut son protecteur, et dirigea ses premiers essais. Ce célèbre littérateur l'engagea à de nouvelles études, et Gaudenzi eut bientôt appris le grec. Il s'occupa aussi des mathématiques; mais son ame brûlante, pleine de sensibilité et d'enthousiasme, ne s'accommodait pas beaucoup des sciences exactes. Ses premiers essais furent consacrés à chanter les mystères de la religion, et il s'y montra le digne émule de Milton. Il publia à Padoue en 1781 son Poème intitulé : *Nascita di Cristo*, qui suffirait seul pour donner à son auteur une place parmi les grands poètes. On y admire la description du palais du Péché, le discours que Satan lui adresse, et surtout les chants prophétiques de David sur l'histoire de J.-C. Les autres ouvrages de Gaudenzi sont : 1° *La Campagna*, petit poème dithyrambique, 1779. C'est après la publication de cet ouvrage qu'il fut reçu à l'académie de Padoue. 2° *Examen critique de la vie de Cicéron*, mémoire posthume de Gaudenzi; on le trouve dans le 3e vol. des *Essais* sur l'académie de Padoue. Cesarotti a fait précéder ce morceau d'une notice sur celui qu'il honora de ses soins et de son amitié. Gaudenzi fut enlevé aux lettres par une mort prématurée. Il mourut le 27 juin 1784, à peine âgé de 35 ans. Ses *Œuvres* furent imprimées à Nice, 1786. On trouve à la tête une *Vie* très étendue de l'auteur.

† GAUDIN, ou plutôt GODIN (Louis-Pascal), né en 1556 à Villa-Franca, diocèse de Barcelone, fut d'abord professeur de théologie à Cagliari. Etant rentré en Espagne, il fit profession en 1595 dans la Chartreuse de la *Scala-Dei*. Les études sérieuses auxquelles il s'était livré ne l'empêchèrent pas de cultiver avec soin la peinture, dans laquelle il devint un des premiers maîtres de l'Espagne. Le pape Grégoire XV, instruit de son talent, l'engagea à venir à Rome pour y travailler au palais de Monte-Cavallo et à la basilique de Saint-Pierre. Il allait se rendre à cette invitation, lors-

qu'il tomba malade et mourut dans son monastère le 20 août 1621. Parmi les ouvrages de ce peintre habile, on distingue huit tableaux de la *vie de saint Bruno*, pour la grande Chartreuse, dont on conserve copie dans le monastère de *Scala-Dei*; un *Saint Pierre* et un *Saint Paul*, dans l'église de *Porta-Cœli* à Valence; six tableaux de la *vie de la Vierge* dans le couvent de Sainte-Marie de las Cuevas, près de Séville. Les tableaux du père Gaudin se font surtout remarquer par la correction du dessein, la beauté des poses et la noblesse des figures. Dans sa vie, écrite par un savant espagnol, il est nommé *vir quidem picturæ arte præclarus, theologia præclarior, virtuteque* (*patrum qui cum eo vixerunt testimonio*) *præclarissimus*.

†GAUDIN (Jean), né en Corse, entra chez les oratoriens, fut abbé et vicaire-général de Nebbio. Oubliant tous les serments du sacerdoce, il embrassa les principes de la révolution française, et quitta l'habit religieux. Pour justifier en quelque sorte son apostasie, il publia un écrit intitulé : *Les inconvénients du célibat des prêtres, prouvés par des recherches historiques*, Genève, 1781; Paris, 1790, in-8°. Quoique ces prétendus *inconvénients* y soient très-mal démontrés, cet ouvrage fut bien accueilli (et il devait l'être) par les ennemis de la religion. Il obtint le prix des services qu'il rendait à la cause révolutionnaire, par la place de juge et bibliothécaire de la Rochelle. Ses autres ouvrages sont: 1° *Recherches historiques sur le célibat ecclésiastique*, écrit aussi pernicieux que le précédent, et rempli de mauvaise foi; 2° *Traduction* de différents traités de morale de Plutarque, Paris, 1777, in-12; 3° *Voyage en Corse*, en vers et en prose, et *Vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788; 4° *Gulistan, ou le Jardin des roses*, traduit du poème de Saadi, 1789, in-8°, et 1791, avec un *Essai historique sur la législation de la Perse*. Gaudin mourut à la Rochelle le 30 novembre 1810.

GAUFRIDI (Jean), fils d'un président à mortier, au parlement de Provence, avait été conseiller dans le même parlement. Le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge, il l'employait aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, et sa mort, arrivée en 1687, à 60 ans, l'empêchèrent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé Gaufridi, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733, on l'a fait paraître avec de nouveaux titres. Cette histoire est mieux écrite, et cependant moins estimée que celle de Bouche. *Voyez* ce nom.

GAUFRIDI. *Voy.* GOFRIDI.

† GAUHE (Jean-Frédéric), théologien protestant, et généalogiste, naquit à Walterdorff, en Saxe, en 1681. Il a laissé : 1° *Commentatio historica de Ecclesiæ misnensis olim archidiaconatibus et archidiaconis, speciatim Lusatia*, insérée dans les *Fragmenta lusatica*, pag. 4, n° 3; et on trouve du même auteur, dans la Continuation du Recueil des affaires théologiques anciennes et modernes (en allemand, 1729): 2° une *Biographie abrégée de Godefroy Ornold*; une *Notice de son Histoire de l'Église et des hérétiques*; une autre *Notice sur le fameux apostat Juste-Paul Bœning*, etc., etc. Mais

les ouvrages qui firent le plus d'honneur à Gauhe sont les deux suivants : 3° *Dictionnaire historique des héros et des héroïnes, contenant l'histoire des officiers de terre et de mer de toutes les nations, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, etc., Leipsick, 1716, in-8°; 4° *Dictionnaire généalogique-historique de la noblesse de l'empire germanique*, etc., ibid., 1719, 1744, 3e édition, 3 vol., contenant près de dix mille articles. Cet écrivain mourut à Freyberg, en décembre 1755.

GAULI. *Voy*. BACICI.

GAULMIN (Gilbert), de Moulins, en Bourbonnais, mort en 1665, à 60 ans, conseiller d'état, était versé dans les langues anciennes et modernes. On a de lui, outre des *Épigrammes*, des *Odes*, des *Hymnes*, et une tragédie d'*Iphigénie*, 1° des *Notes* et des *Commentaires sur l'ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des Démons; 2° sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les amours de Rhodante et Dosiclès; 3° sur le *Traité de la vie et de la mort de Moïse, par un rabbin anonyme*, 1629, in-8°; 4° des *Remarques sur le faux Callisthène*; 5° il publia le premier, en 1618, in-8°, le roman d'*Ismène* et *Isménie*, attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine. Ces ouvrages décèlent de l'érudition. Ses vers ont de la chaleur, mais manquent souvent de goût.

GAULTIER. *V*. GAUTHIER.

GAURIC (Luc), astrologue de Gifoni, dans le royaume de Naples, faisait ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III. Ces pontifes donnèrent des marques d'estime à ce prédiseur, dans un siècle où l'astrologie était la marotte des savants, et surtout des astronomes, que l'on confondait alors pour cette raison avec les astrologues et les devins. Paul III lui donna, fort mal à propos, l'évêché de Cività-Ducale. Gauric mourut à Ferrare en 1558, à 82 ans. On a de Gauric plusieurs *ouvrages*, où ses rêveries sont consignées. [Ayant prédit à Bentivoglio, seigneur de Bologne, qu'il serait chassé de ses états, ce tyran, que ses sujets haïssaient, le condamna à cinq tours d'estrapade, dont il se ressentit long-temps. Il fut plus circonspect auprès de Catherine de Médicis, qui lui demanda l'horoscope de Henri II.]

GAURIC, ou plutôt GOWRI (Le comte), l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses frères, sous le règne du roi Jacques VI, vers la fin du XVIe siècle. Gregorio Letdi et d'autres protestants racontent qu'il avait conspiré contre le roi, et rapportent à ce sujet des circonstances tout-à-fait singulières; mais leur récit, copié dans presque tous les dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité et sans vraisemblance, fabriqué pour affaiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime était l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'*elle eut cette circonstance amère, que les ecclesiastiques persistèrent à soutenir en face à ce prince, que personne n'avait conspiré contre lui*.

GAUSSEM, et non GAUSSIN (Jeanne-Catherine), fameuse actrice, née à Paris en 1711, et fille d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767.

Ses succès furent extraordinaires : elle réussissait surtout dans les rôles d'amour : mais des motifs de religion l'engagèrent à quitter sa profession en 1763. Elle trouva dans la retraite et dans les pratiques des vertus chrétiennes une satisfaction qu'elle n'avait pas goûtée sur le théâtre, où cependant elle avait eu tant de succès.

GAUTHIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, dans le XVII[e] siècle, était plus connu par son caractère caustique et très mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guère, en 2 vol. in-4°, 1688.

GAUTHIER (Pierre), musicien, de la Ciotat, en Provence, était directeur d'un opéra, dont la troupe séjournait alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portait, en 1697, à 55 ans. Il y a de lui un recueil de *Duo* et de *Trio*, estimés des connaisseurs. La musique instrumentale était son principal talent. Voltaire prétend, dans un écrit contre J.-J. Rousseau, qu'on trouva la musique du *Devin du village* dans les papiers de Gauthier, et qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Genève.

GAUTHIER (Jean-Baptiste), né à Louviers, dans le diocèse d'Évreux, en 1685, mort d'une chute en revenant de sa patrie, à Paris, en 1755, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), et ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire, mais réellement pour être son conseil et son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus* : car, par une contradiction singulière, l'impiété et la soumission à l'Église irritaient également son zèle. Ses productions sont très nombreuses. On peut en voir une liste exacte dans la France littéraire de 1759. Celles qui ont été les plus répandues sont : 1° le *Poème de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'homme*), *convaincu d'impiété*, in-12, 1746; 2° *Lettres théologiques..... contre le système impie et socinien des pères Hardouin et Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12; ouvrage semé de raisonnements justes, d'un zèle amer et d'une critique outrée; 3° *Les jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12; 4° plusieurs *Lettres* destinées à prémunir les fidèles contre l'irréligion, 1746, in-12; 5° *Critique du ballet moral dansé dans le collége des jésuites de Rouen*, 1756, in-12; 6° *Réfutation d'un libelle intitulé* : La Voix du sage et du peuple, 1750, in-12; 7° *Vie de Soanen*, évêque de Senez, in-8° et in-12; 8°. *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12; 9° *Histoire abrégée du parlement de Paris, durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gauthier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein de fiel : « Tous ces ouvrages, dit » l'auteur des Trois Siècles, mou» raient à mesure qu'ils voyaient » le jour. Son génie ne s'enflam» mait que par la fermentation » de sa bile. Ce n'est pas ainsi

» qu'on doit réfuter ses adversaires. Si on n'a pas le talent » de la plaisanterie, il faut du » moins avoir le langage de » l'honnêteté et de la raison. »

GAUTHIER, ou GAULTHIER (François-Louis), né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny-sur-Orge, par le cardinal de Noailles en 1728, et en remplit les devoirs jusqu'en 1780, qu'il mourut. On lui doit : 1° *Traité contre les danses et les mauvaises chansons* ; 2° *Traité contre le luxe et la parure dans les habits* ; 3° *Réflexions sur les O de l'avent* ; 4° *Explication des huit béatitudes* ; 5° *Homélies sur les évangiles*. Il s'était démis de sa cure un mois avant sa mort, pour se retirer au Val-de-Grâce, à Paris, où il est mort ; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les soupçons qu'on avait de son opposition aux décisions de l'Église : ce qui est à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choses.

† GAUTHIER (Mademoiselle), née à Paris en 1692, entra à l'âge de 24 ans à la Comédie française, où elle obtint assez de succès. Elle était plongée, comme elle le dit elle-même, dans une mer de délices, lorqu'une messe qu'elle eut la *fantaisie* d'entendre, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, lui inspira l'idée de quitter le théâtre pour se consacrer à Dieu ; et le jour d'après, malgré les instances de ses camarades, qui voulaient la détourner de ce qu'on appelait un *caprice*, elle demanda sa retraite (1723), et après avoir passé quelque temps dans une maison religieuse du Mâconnais, elle se rendit à Lyon, où, munie d'une lettre du respectable Languet, curé de Saint-Sulpice, elle se présenta à l'archevêque Villeroi, qui la fit entrer dans une maison de carmélites, et voulut assister lui-même à la cérémonie de ses vœux, qu'elle prononça après trois mois d'épreuves, le 29 janvier 1725, au milieu d'un concours prodigieux de spectateurs. Elle prit le nom de sœur Augustine de la Miséricorde ; et n'était alors âgée que de trente-deux ans. Elle ne se repentit jamais de sa pieuse détermination, et montra, pendant trente ans qu'elle vécut dans le cloître, l'exemple de toutes les vertus. Elle entretint une correspondance suivie avec la reine Marie Leczinska, qui l'honorait de sa bienveillance. Le pape Benoît XIII lui avait accordé, on ne sait par quel motif, la permission de paraître au parloir sans voile. Elle a écrit elle-même l'*histoire* de sa conversion. Ces mémoires curieux et attachants se trouvent dans le premier volume d'une compilation publiée par Laplace, sous le titre de *Pièces intéressantes et peu connues*.

† GAUTHIER (L'abbé Louis), s'est fait une certaine réputation en inventant diverses méthodes pour faciliter aux enfants l'étude des premiers principes. Il voulut les instruire en les amusant: c'était bien les prendre par leur faible ; mais nous ne savons pas jusqu'à quel point cette méthode a réussi. Des notions acquises d'une telle manière doivent tenir un peu du moyen, c'est-à-dire être bien superficielles. L'essai en a, dit-on, été fait à Paris et à Londres. La collection des *Jeux* de l'abbé Gauthier, dits *instructifs*, se composent de 21 vol. in-12 ou in-8° avec 2 atlas. On a de lui : 1° *Leçons de gram-*

maire suivant la méthode des tableaux analytiques, 1787, in-8°; 2° *Leçons de géographie, par moyen de jeu*, 1788, in-8°; 10° édition, en 1811, in-12; 3° *Leçons de chronologie et d'histoire*, 1788, in-8°; 3e édition, 1811, 3 vol. in-12; 4° *Jeu raisonnable pour les enfants*, 1791, in-8°; 8° *Exposé du cours complet des jeux instructifs*, 1802, in 8°; 6° *Méthode pour analyser la pensée et la réduire à ses principes élémentaires*, in-8°; 7° *Méthode pour apprendre grammaticalement la langue latine, sans connaître les règles de la composition*, 1804, 2 vol. in-8°; 8° *Méthode pour faire la construction des phrases sans rien changer à l'ordre de la diction latine*, 1805, in-fol.; nouvelle édition, 1808, même format; 9° *Méthode pour exercer les jeunes gens à la composition française, et pour les y préparer graduellement*, 1811, 2 vol. in-12; 10° *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou actions et discours contraires à la politesse, et regardés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes*, 1812, in-18. C'est un extrait de son jeu de morale, publié à Londres, et très rare en France, etc., etc. Il mourut à Paris en 1818.

GAUTIER - STUART. *Voyez* STUART (Gautier).

† GAUTIER, surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pièces, rassemblées avec celles de Denys Gauthier son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des pièces de luth sur différents modes*. Les auteurs y ont ajouté quelques règles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presque entièrement abandonné en France, par la difficulté de le bien jouer.

† GAUTIER (Hubert), ingénieur du roi, né à Nîmes, le 21 août 1660. Il fut d'abord docteur en médecine, étudia ensuite la physique et les mathématiques, et eut la faiblesse de croire à l'astrologie judiciaire. Nommé inspecteur général des ponts et chaussées, il eut une grande part aux travaux du canal de Languedoc. Gautier, quoique protestant, était lié avec l'évêque Fléchier, qui, en 1689, parvint à le convertir : conversion cependant qui ne parut pas bien sincère; car il mourut en *philosophe*, à Paris, le 27 septembre 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Traité des fortifications*, Lyon, 1685, in-12; 2° *Traité des armes à feu, tant de canons, mortiers*, etc., ibid.; 3° *Dissertation sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*, etc., Troyes, 1716, in-8°; 4° *Nouvelles Conjectures physiques concernant la disposition de tous les corps animés*, Meaux, 1721; 5° *La Bibliothèque des philosophes et des savants, tant anciens que modernes*, etc., 1723, 1733, 1734, 3 vol. in-8°; 6° *Nouvelles Conjectures sur le globe terrestre*, ibid.; 7° *Histoire de la ville de Nîmes et de ses antiquités*, Nîmes, 1724, in-8°; 8° *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes*, etc., Paris, 1715, 4e édit., 1751; 9° *Traité des ponts*, etc., Paris, 1716, in-8°, avec 26 planches, etc. Gautier était contemporain de Vauban, dont il n'approuvait pas tous les principes, comme ingénieur, mais les siens furent

souvent réfutés: Il leva les cartes des diocèses de *Toulouse*, de *Béziers*, *d'Agde*, de *Nîmes*, *d'Uzes*, et celle d'*Alais*, qui est restée inédite.

† GAUTHIER DE LA PEYRONIE (N.), ancien employé au ministère des affaires étrangères, naquit vers 1740. Il suivit le cours de la révolution sans se faire trop remarquer par ses opinions. Cette modération ne fut point favorable à sa fortune, et il obtint avec peine le modique emploi de correcteur de l'imprimerie dite nationale. Il entreprit ensuite plusieurs voyages, et mourut en pays étranger, en 1804. On a de lui : 1° *Voyages de M.-P.-S. Pallas, en différentes provinces de Russie, et dans l'Asie septentrionale*, traduits de l'allemand, 1789, 1793, 5 vol. in-4°, et un vol. de planches ; 2° *Essai historique et politique sur l'état de Gênes*, 1794, in-8° ; 3° *Voyage en Islande par ordre de S. M. Danoise*, traduit du danois (Dolassen et Pwelsen), 1802, 5 vol in-8°, et atlas in-4°. Les deux derniers volumes sont de M. Biornevod, Norwégien.

† GAUTIER DE SIBERT (N.), historien français, naquit à Tonnerre en Bourgogne vers 1740, et vint de bonne heure à Paris, où il se livra entièrement à l'étude. Ses travaux lui méritèrent d'être associé, en 1767, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont il a enrichi le Recueil de plusieurs mémoires intéressants. On a encore de lui : 1° *Variations de la monarchie française, dans son gouvernement politique, civil et militaire, ou Histoire du gouvernement de la France, depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV*, Paris, 1765-1789, 4 vol. in-12. Cette histoire intéressante et écrite avec précision et clarté, manque cependant de critique, et l'auteur laisse ignorer les sources où il a puisé ses faits les plus essentiels. Gautier a cependant eu le soin d'y expliquer et commenter les formules de Marculfe, les Capitulaires de Charlemagne, les Institutions et les Établissements de saint Louis; 2° *Vie des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, 1769, in-12; 3° *Histoire des ordres royaux, hospitaliers et militaires de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel*, Liége, Bruxelles, 1775, in-4°. Gautier de Sibert est mort à Tonnerre en 1798.

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, se fit jésuite en 1624, et se consacra entièrement à l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et à l'instruction de la jeunesse. M. Huet l'appelle *vir diffusæ eruditionis*. Il professa pendant plus de trente ans dans la ville de Caen, et y mourut le 30 mai 1681. On a de lui : 1° un *Cours de philosophie et de mathématiques ;* 2° *Histoire poétique ;* 3° *Histoire sainte*, dont la 13e édition est de 1692, 4 vol. in-12.

GAVANTUS (Barthélemi), consulteur de la congrégation des rites, et général des barnabites, était de Milan, et mourut à Rome vers 1638. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain ;* ouvrage plein de recherches, et très propre à entretenir la dignité et la régularité des cérémonies saintes. Les détails en paraissent sans doute très indifférents aux hommes du siècle, mais les mi-

nistres du Seigneur, zélés pour son culte, le lisent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raisons littérales ou historiques des cérémonies, pour s'attacher à des considérations mystiques; il eût dû tâcher de joindre constamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est bon pour la pratique, est celle de Turin, avec les *Observations* de Merati, 1736 à 1749, 5 vol. in-4°, fig. Ces observations sont exactes, solides, et suppléent à celles qui ont échappé à Gavantus. On a aussi de ce dernier : *Manuale episcoporum*, 1647 in-4°; et un *Traité des synodes diocésains*, 1639.

GAVESTON (Pierre de), favori d'Édouard II, roi d'Angleterre en 1307, était fils d'un gentilhomme gascon qui avait rendu de grands services à Édouard Ier. Placé par celui-ci auprès du jeune prince, il en devint bientôt, par ses criminelles complaisances, autant que par les agréments de son esprit et de sa figure, le confident et l'ami; mais il corrompit tellement ses mœurs, qu'il fut exilé à perpétuité par le roi. Lorsqu'Édouard II monta sur le trône, il le rappela auprès de lui, et lui donna le comté de Cornouaille. Au bout de quelque temps, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe-le-Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation et l'orgueil de ce favori excitèrent la haine et l'envie des grands, qui vinrent à bout de le faire exiler une seconde fois; mais ce ne fut que pour un temps. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa nièce, sœur du comte de Glocester, et engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour et cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, et sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils levèrent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, et se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il était prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avait reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

GAWRI. *V.* GAURIC (Le comte de).

GAY (Jean), poète anglais, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce; mais il le quitta bientôt pour la poésie. En 1712, il fut fait secrétaire de la duchesse de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon; mais ce seigneur s'étant démis de ses emplois, Gay revint en Angleterre, et publia des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Opéras* et des *Fables* : celles-ci imprimées à Londres en 1753, 2 vol. in-8°, ont été traduites en français par madame Kéralio. Elles ne manquent pas d'invention et de sel; la chute en est heureuse, mais les réflexions en sont trop longues. On a encore de lui : 1° des *Pastorales*. On les préfère à toutes les autres productions de Gay. Les bergers ne sont ni petits-maîtres ni courtisans, comme dans plusieurs églogues françaises. 2° Des *Poésies diverses*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a plusieurs d'un tour heureux et agréable. Gay était doux, affable, généreux, mais d'une indolence excessive

qui tenait de l'apathie, et qui mettait le désordre dans ses affaires. Après diverses vicissitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un seigneur anglais, qui, depuis quelques années, pourvoyait libéralement à tous ses besoins. [Les meilleures productions de Gay sont deux petits poèmes, l'*Éventail*, et *Trivia*, ou l'*Art de se promener dans les rues de Londres; Diane*, drame pastoral, et ses *Fables*. On trouve la *traduction* de 28 de ses fables dans le *Fablier anglais* de Duvivier, Paris, 1802. Ses *comédies* sont très médiocres. Nous ne parlerons pas de son opéra des *Gueux*, traduit en français, dont les héros sont un voleur de grand chemin et une fille publique.]

† GAY-VERNON (Léonard), évêque constitutionnel, né à Saint-Léonard, dans le Limousin, en 1748. Il était curé de Compreignac, au commencement de la révolution, dont il devint un des plus chauds partisans. Il fut nommé évêque constitutionnel de la Haute-Vienne, et sacré le 13 mars 1791. Son département l'ayant élu député à l'assemblée, il y appuya la motion de son confrère Torné, laquelle avait pour objet de proscrire l'habit ecclésiastique : Gay-Vernon alla même plus loin que Torné, et, pour donner l'exemple, il remit, le 6 avril 1792, jour du vendredi saint, son anneau et sa croix sur le bureau du président. Cet hommage aux principes démagogiques le rendit digne d'être choisi pour membre de la convention. Un prêtre sans religion ne pouvait qu'être étranger à tout sentiment de justice et de pitié; aussi vota-t-il la mort de Louis XVI, sans sursis et sans appel au peuple. Lors de l'apostasie de Gobel et de plusieurs autres évêques et prêtres constitutionnels, tant au-dedans qu'au dehors de l'assemblée, Gay-Vernon adressa à la convention une lettre dans laquelle il disait, entre autres choses, qu'il avait soupiré après le moment actuel, et qu'il obéissait à la voix *de la raison, de la philosophie et de la liberté*. Non content de cette profession de foi antichrétienne, l'évêque Gay-Vernon écrivit à son département des lettres impies propres à corrompre, plus qu'ils ne l'étaient déjà, les esprits et les mœurs. Il parla ensuite, dans l'assemblée conventionnelle, en faveur du farouche Carrier, et se rangea parmi les ennemis les plus acharnés des Girondins. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il appuya la proscription du 18 fructidor, et provoqua l'expulsion des nobles. Il sortit du conseil en 1798, et fut nommé consul à Tripoli; mais il refusa cette mission, et préféra d'être secrétaire des consuls qui se rendraient à Rome. Rien n'était mieux imaginé que d'envoyer un évêque apostat dans la capitale du monde chrétien. Un autre collègue de Gay-Vernon, Bossal, avait déjà rempli les mêmes fonctions. Mais, soit honte, soit remords, Gay-Vernon ne se conduisit pas à Rome avec le zèle républicain qu'en attendait le directoire; car, ayant été réélu au conseil des cinq-cents, on ne lui permit pas d'y siéger. La loi du 22 floréal lui fut en outre appliquée, et on le déclara déchu du titre

de citoyen français, pour avoir accepté une place à Rome. On lui défendit même de résider en France et dans les pays occupés par les armées républicaines. La révolution, qui eut lieu dans le directoire en juin 1799, rappela à Paris Gay-Vernon, où il fut nommé commissaire-général près l'administration de la Somme. Toujours semblable à lui-même, il écrivit, en sa qualité de commissaire, le 17 vendémiaire an 8 (7 octobre 1799), à l'administration municipale d'Abbeville, une lettre dans laquelle il se plaignait qu'on eût laissé célébrer dans cette ville pour Pie VI, un service qu'il appelle *l'acte le plus incroyable, le plus absurde, le plus contre-révolutionnaire et le plus immoral :* il ajoutait ensuite, que Pie VI *était un impie, que Rome même, avilie, méprisait; qu'entouraient tous les vices personnifiés, et qu'une crapule honteuse déshonorait.* Gay-Vernon ne pouvait s'expliquer avec une *impiété* plus absurde et plus grossière. Ses confrères eux-mêmes en furent scandalisés, et s'écrièrent dans leur journal des *Annales de la religion* (t. IX, p. 524) : *Il faut avouer qu'un évêque apostat est un vil coquin.* Après le 18 brumaire, jour où Buonaparte s'empara du pouvoir, Gay-Vernon donna sa démission. Il se retira dans une campagne près de Limoges, où il vécut entièrement ignoré pendant tout le gouvernement de Buonaparte. Lors de la seconde restauration, il fut compris dans la loi contre les *régicides*, parce qu'il avait signé *l'acte additionnel*, par lequel Napoléon, à son retour en France, semblait vouloir donner une garantie aux Jacobins, mais il rentra en 1819. Pendant sa retraite jusqu'au moment de sa mort, la conduite de Gay-Vernon parut inexplicable. Presqu'en même temps qu'il professait des principes contraires à la religion, il assistait souvent à la messe, allait voir les malades dans la campagne, leur portait des secours, et écrivait des lettres pleines d'onction à une de ses nièces, actuellement religieuse aux *Clairettes* de Limoges. Sa santé étant devenue chancelante, son curé (celui de Moissanez) vint le voir et l'engagea à se confesser : *Dieu y pourvoira*, répondit le malade. Le curé ajoutant alors que, dans le cas où il ne voudrait pas se confesser à lui, il pouvait choisir un autre prêtre : *Ni vous ni d'autres*, répondit encore Gay-Vernon. Le curé se retira affligé de la funeste obstination du malade, qui mourut le 20 octobre 1822, âgé de soixante-quatorze ans, laissant, par une contradiction aussi incompréhensible que sa conduite précédente, un testament qui contenait plusieurs legs pieux. Son corps ne fut point porté à l'église, et sa famille le fit enterrer sans aucune cérémonie. — Deux de ses frères, prêtres et curés comme lui, se jetèrent également dans la révolution : l'un deux, Jacques Gay-Vernon, s'était marié; il était curé de Linay, et assista à la mort de Léonard. Il ne faut pas confondre ces frères avec un quatrième frère, Gay, baron de Vernon, officier du génie, mort depuis quelques années, homme estimable, et qui ne prit aucune part à nos troubles politiques.

GAYOT DE PITAVAL (Fran-

çois), naquit à Lyon en 1673, d'un père conseiller au présidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt pour suivre l'exemple de ses deux frères, qui étaient l'un et l'autre dans le service. Aussi peu propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique, il se fit recevoir avocat en 1723, et se maria. Son éloquence n'ayant réussi que très faiblement au barreau, et ne possédant qu'une fortune médiocre, il se mit à publier volume sur volume, jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, après plus de quarante attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval ce que La Bruyère a dit de certains écrivains : « Il y a » des esprits, si j'ose le dire, » inférieurs et subalternes, qui » ne semblent faits que pour » être le registre ou le magasin » de toutes les productions des » autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils » disent ce que les autres ont » pensé; et comme le choix des » pensées est invention, ils l'ont » mauvais, peu juste. Ils rapportent beaucoup de choses » plutôt que d'excellentes choses. » Ce portrait est celui de Pitaval. Ses ouvrages en sont un témoignage authentique. Les principaux sont : 1° *Relation des campagnes de* 1713 *et* 1714, très mal rédigée sur les Mémoires du maréchal de Villars; 2° *L'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12; recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût que pour enrichir la mémoire; 3° *Bibliothèque des gens de la cour*, en 6 vol. in-12; compilé pour le peuple; 4° *Les Causes célèbres*, en 20 vol. in-12; collection qui intéresse par son objet, mais qui dégoûte par le style fade, rampant, entortillé, louche, du compilateur; par les puérilités, en vers et en prose, dont il l'a semée; par des hors-d'œuvre sans nombre, par le mauvais choix des matériaux, par la profusion du verbiage le plus vain et le plus commun. M. Garsault a réduit les 20 vol. des *Causes célèbres* en un seul, sous le titre de *Faits des Causes célèbres et intéressantes*. Un M. Besdel en a donné un Abrégé en 1 vol. in-12, Liége, 1788. M. de la Ville, avocat, a donné une suite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage avait pris la forme de journal et une marche périodique : le public sensé n'y a rien gagné.

GAZA (Théodore), un de ces savants grecs qui se retirèrent en Italie après la prise de Constantinople, était de Thessalonique. Il trouva dans le cardinal Bessarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce Grec apprit si bien et si promptement le latin, qu'il sentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avaient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1475, à 80 ans. On dit qu'étant allé présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colère, « que les savants ne » doivent pas se donner la peine » d'aller à Rome, puisque le » goût y était si dépravé, et que » les ânes les plus gras y refusaient le meilleur grain : » invective plate et grossière, et qui donnerait une idée désavantageuse de son caractère, si elle était bien constatée; mais il y a tout lieu de la révoquer en

doute. On a de lui : 1° une *Traduction* en latin de l'Histoire des animaux d'Aristote. C'est une des premières versions dans laquelle on a pu connaître le génie du philosophe grec, défiguré par les Arabes et les scolastiques. 2° Une *Grammaire grecque*, in-4°, en 1540 ; 3° la *Traduction* de l'Histoire des plantes, de Théophraste ; 4° celle des Aphorismes d'Hippocrate ; 5° une *Version* grecque du songe de Scipion, et du traité *De senectute* de Cicéron, etc.

GAZAIGNES (Jean-Antoine), chanoine de Saint-Benoît de Paris, né à Toulouse le 23 mai 1717, a composé et publié les *Annales de la société des soi-disant jésuites*, 5 gros vol. in-4°, 1764 et années suivantes. Ce livre parut sous le nom emprunté d'*Emmanuel-Robert de Philibert, ancien chanoine de l'église de Toulouse*. C'est un recueil de tout ce qui s'est écrit d'injurieux contre les jésuites. On prétend qu'outre ces 5 vol., Gazaignes en avait préparé trois autres qui n'étaient pas moins outrageants, mais qui n'ont point paru. Au reste, il n'épargnait rien pour que sa diatribe fût complète. Il entreprit, dit-on, plusieurs voyages, et notamment celui de Vienne, dans l'espoir de se procurer de nouvelles anecdotes dans le sens de celles qu'il avait déjà recueillies. On trouve néanmoins dans cette compilation quelques renseignements curieux sur ce célèbre institut. L'abbé Gazaignes mourut le 29 mars 1802. Quoiqu'il fût appelant, il avait désapprouvé la constitution civile du clergé.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Égypte, s'opposa d'abord aux Turcs ; mais voyant que Toman-bey son maître avait été pris et mis à mort par Sélim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, Gayer-bey, à rétablir la puissance des Mameloucks ; mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras sa patrie, mourut dans cette dernière ville le 25 août 1612, à 58 ans. On a de lui : 1° l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4°; 2° *Vies des saints*, Reims, 1613, 2 vol. in-8° ; et plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, et son style est négligé.

GAZET (Alard), bénédictin de Saint-Vaast à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété et par sa science ; il mourut en 1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne *Édition* des Œuvres de Cassien, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-f.; Leipsick, 1722, in-f. Celle-ci est la plus estimée.

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine; entre autres : *Il mondo ingannato da' falsi medici*, Pérouse, 1716, in-8°. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigne à se passer des médecins.

GÉBELIN (Antoine Court de), natif de Lausanne, membre de plusieurs académies, censeur royal, mort à Paris le 13 mai 1784, a publié : *Histoire de la guerre des Cévennes*, 1760, peu exacte et écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12; 2° *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12; cette dernière qualité n'est presque jamais celle de l'auteur: il n'avait ni l'esprit assez calme, ni la raison assez ferme pour l'acquérir; 3° *Le Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*, Paris, 1773-1774, 2 vol. in-8° ; ouvrage d'un esprit faible, crédule et chimérique, et qui présente un ensemble de combinaisons arbitraires et ridicules, écrit d'une manière entortillée, mystérieuse, pleine de prétention. Des philosophes, qui ne l'entendaient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paraissait dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte et les notions reçues touchant l'âge et la création du monde; mais les vrais savants en ont fait un objet de risée; l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La Clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (l'abbé de Fontenay) en a parlé de la manière suivante : « Nous avouons franchement » que nous ne saurions caractériser l'ouvrage de M. Court de » Gébelin, qui lui a fait une si » grande réputation auprès de » certaines personnes. Nous en » avons lu quelque chose, et » nous avons été repoussés à la » vue de tous ces systèmes imaginaires, de ces conjectures » frivoles, de ces fatras, et des » inutilités dont ce livre est rempli. Mais peut-être est-ce no» tre faute, si nous n'avons pas » l'esprit de l'admirer. » 5° *Histoire naturelle de la parole, ou Précis de la grammaire universelle*, 1776, in-8°; extrait du Monde primitif, et dont le mérite doit par conséquent être apprécié sur celui de l'ouvrage précédent; 6° *Le Monde primitif analysé et comparé avec le Monde moderne, considéré dans les origines françaises*, Paris, 1778, in-8°. Le goût de Gébelin pour les idées bizarres et romanesques fut cause de sa mort. Le magnétisme animal, prêché et pratiqué à Paris par un charlatan allemand, nommé *Mesmer*, exalta son imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il se magnétisa si bien, qu'il tomba roide mort à deux pas de l'endroit où il s'exerçait dans le nouvel art. Peu de temps avant sa mort, il avait eu de grands démêlés avec Cailhava, sur la présidence d'une coterie scientifique nommée le *Musée de la rue Dauphine*, et dépensa, pour se maintenir dans cette dignité imaginaire, plus de 15 mille livres, ce qui ne contribua pas peu à grossir la somme des dettes qu'il laissa à sa mort. On lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît ce pauvre Gébelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin;
Admirez tout son héroïsme :
Il fut martyr du magnétisme.

Le comte d'Albon a fait déterrer son cadavre pour lui ériger un mausolée dans son jardin.

GEBER (Jean), fameux alchimiste arabe, dont le véritable nom est Abon Moussah Djafar Al Sofi, était de Haurau en Mésopotamie, et vivait dans le huitième siècle,

suivant Aboulfeda. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve beaucoup d'expériences chimiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célèbre Boërhaave en parle avec estime dans ses Institutions chimiques. L'abbé Lenglet du Fresnoy a recueilli tout ce qu'on pouvait dire sur la personne et les ouvrages de ce chimiste, dans le 1[er] vol. de son Histoire de la philosophie hermétique. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un *Remède universel* se fondent sur certaines expressions que l'on trouve dans ses écrits. Telle est celle-ci : *L'or, ainsi préparé, guérit la lèpre et toutes sortes de maladies*. Mais il paraît que ces paroles doivent se prendre dans un sens énigmatique et ridiculement mystérieux, tel que les chimistes d'alors affectaient dans leurs leçons, et qu'il est question ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui sont les *lépreux*. On peut voir plusieurs de leurs apophtegmes et de leur grimoire favoris dans le *Mundus subterraneus* du P. Kircher, 2[e] partie, pag. 292. Les *Traités* de Geber furent imprimés à Dantzick, 1682, in-8°. Sa *Géomance*, en italien, est de Venise, 1552, in-8°, figures. Ses ouvrages, quoique défigurés par les visions de l'alchimie et d'autres préjugés, contiennent plusieurs choses utiles et curieuses sur la nature, la purification, la fusion, la malléabilité des métaux, et sur les sels et les eaux-fortes.

GEBHARD, d'une illustre maison de Souabe, était archevêque de Saltzbourg, et fut pourvu de cette dignité en 1061. Il soutint constamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV; et en considération de ce service, il fut honoré par sa sainteté du titre de légat-né dans toute l'Allemagne; il fut ensuite exilé par l'empereur, et mourut en 1091 dans le château de Wersten, qu'il avait fait bâtir.

GEBHARDT (*Janus*) savant humaniste, naquit à Schwartzhoven, près de Neubourg, dans le haut Palatinat, en 1592. Après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne et de la Suède pour solliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'histoire et de langue grecque. Il mourut le 3 octobre 1632. Nous avons de lui : 1° des *Notes* sur Catulle, Tibulle et Properce, Hanau, in-8°; 2° une *Édition* de Cornelius Nepos, avec une chronologie et des commentaires, Amst., 1662, in-12; 3° *Cicéron*, *Ovide*, *Quintilien*, *Rufin*, etc., corrigés sur les manuscrits de la bibliothèque Palatine, Hanau, 1615, in-4°; 4° des *Poésies*, Groningue, 1618, in-12, estimées. Sa *Vie*, par André Gebhardt son frère, a été imprimée à Groningue, 1633, in-4°.

GÉDALIAH, fameux rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam jusqu'à l'an 761 de J.-C.*, en 2 parties, et une 3[e], où il traite de la création du monde, Venise, 1587, in-4°. On a encore de lui d'autres écrits.

† GEDDES (Alexandre), Écossais et prêtre catholique, naquit à Ruthwen dans le comté de Bamff en 1737. Après de premières études faites dans sa patrie, il vint à Paris en 1758, au collége des Écossais, fit sa théologie aux écoles de Navarre, et prit en Sorbonne des leçons d'hébreu de l'abbé Ladvocat. A ces études il en joignit d'autres. Il cultiva les

lettres et la poésie latine, et apprit plusieurs langues vivantes, notamment le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Il retourna dans sa patrie en 1764, et y fut ordonné prêtre à Dundée. Peu de temps après, le comte de Traquaire, seigneur catholique, le prit pour chapelain, place qu'il quitta pour retourner à Paris, où il passa quelque temps, après quoi il revint en Ecosse. En 1769, il fut préposé à la congrégation d'Auchinhalrig dans le comté de Bamff. Il s'y engagea imprudemment dans des sociétés où l'on parlait légèrement des matières de religion, et où l'on se permettait des plaisanteries sur plusieurs pratiques pieuses du catholicisme. Au lieu d'en témoigner du déplaisir et de les défendre comme son état l'y obligeait, ou au moins de se retirer de ces compagnies dangereuses, il en prit le ton, et ses conversations dans le public s'en ressentirent. Quelques fidèles en furent scandalisés; les supérieurs ecclésiastiques en ayant été instruits, M. Hay, son évêque, l'en avertit charitablement. La vanité de Geddes en fut offensée; il reçut mal la leçon. Le mécontentement qu'il en eut, et des embarras dans ses affaires domestiques, le déterminèrent à quitter sa congrégation pour se rendre à Londres, où il imagina qu'il pourrait tirer parti de ses talents, et où il serait à portée de suivre un travail sur l'Ecriture sainte, que depuis long-temps il avait en vue. Il y exerça néanmoins pendant quelque temps les fonctions du ministère dans des chapelles catholiques; mais il les cessa entièrement vers 1782. Il donna alors quelques ouvrages de littérature qui furent assez bien accueillis; et cependant il préparait les matériaux d'une *Traduction* de la Bible. Il en publia le *Prospectus* en 1786, et, dans deux lettres écrites en 1787, l'une à l'évêque de Lowth, l'autre au docteur Priestley, il établit et démontra que la divinité de Jésus-Christ est un principe fondamental du christianisme. En 1788, une partie de son travail étant prête, il proposa pour sa Bible une souscription qui ne se remplit que lentement et ne fut pas nombreuse : parmi ceux qui souscrivirent, les protestants dominaient. En 1792, le premier volume de cette traduction parut, il renfermait le *Pentateuque* et *Josué*. Dès qu'on en eut connaissance, il y eut contre le livre et l'auteur un soulèvement général. Les évêques de Rama, d'Acanthos et de Centurie, vicaires apostoliques en Angleterre, crurent devoir prémunir les fidèles contre les dangers de cette traduction, et en défendirent l'usage. L'un d'eux, le docteur Douglas, vicaire apostolique à Londres, manda à Geddes de se rétracter, lui déclarant qu'il ne pouvait se dispenser de prononcer contre lui la suspense, s'il ne se soumettait. Geddes lui répondit avec mépris qu'il ne s'embarrassait point de ses censures, et dans une *adresse au public*, il tint le même langage. Son deuxième volume parut en 1797. Il renferme le reste des Livres historiques. L'auteur y est plus hardi encore; il y combat l'inspiration entière de l'Ecriture sainte, y critique les écrivains sacrés, leur impute de rapporter des faits contraires à la raison, et décrédite leur autorité. D'aussi étranges

assertions déplurent même aux protestants. Cette lutte pénible et prolongée, où l'amour-propre de Geddes, d'ailleurs fort irritable, eut beaucoup à souffrir, influa sur sa santé; elle se dérangea sensiblement. La perte qu'il fit de lord Petre, son principal protecteur, augmenta ses chagrins. Il souffrit pendant quelque temps, puis succomba dans d'excessives souffrances, le 26 février 1802. Quelques-uns l'ont taxé d'incrédulité. Il n'y a dans sa conduite rien d'assez prononcé pour établir cette imputation; mais on ne peut le disculper d'avoir beaucoup trop abondé dans son sens, de s'être exprimé trop librement sur divers points de notre croyance, d'avoir mis trop d'orgueil dans ses rapports avec ses supérieurs, et une opiniâtreté insupportable à soutenir ses idées. Après sa mort, pour faire suite à la Traduction de la Bible, on a publié celle du Psautier jusqu'au psaume 118. On ne peut refuser à Geddes du savoir, de la littérature et des connaissances bibliques assez étendues. Outre sa *Traduction* de la Bible, demeurée incomplète, il a laissé : 1° *Select satyres of Horace*, Londres, 1779, in-4° : c'est un choix des satires d'Horace qu'il a mises en vers anglais et accommodées, dit-on, en grande partie, aux mœurs du temps. 2° *Carmen seculare pro gallica gente tyrannidi aristocraticæ erepta*, 1792, in-4°; 3° le premier livre de l'*Iliade*, rendu littéralement en vers anglais. C'était un essai qui ne réussit point et auquel il ne donna pas de suite. 4° *L'Avocat du diable*, 1790, écrit satirique; 5° *Carmina secularia tria, pro tribus celeberrimis libertatis gallicæ, Epochis*, 1793, in-4°; 6° *Vert-Vert*, mis en vers anglais, 1793, in-4°; 7° *La Bataille de B.* (Bangor), *ou le Triomphe de l'Église*, poème héroï-comique, 1797, in-8°, en anglais; 8° *Bardomachia, poema macaronico-latinum*, 1800, in-4°; 9° divers *morceaux* dans des recueils périodiques; 10° deux *Elégies latines*, composées dans son lit, pendant la maladie dont il mourut, l'une sur la mort de lord Petre, l'autre *ad umbram Gilberti Wakefield*, etc. Il semble dans cette dernière pressentir sa fin prochaine.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassès, et le 5e juge d'Israël, vers l'an 1245 avant J.-C., fut choisi par l'ange du Seigneur pour être le libérateur d'Israël. Gédéon, dont l'humilité était extrême, et qui prenait d'ailleurs cet ange pour un homme, eut besoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette mission. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair et du pain sans levain dans une corbeille, et le jus dans un pot; de l'apporter sous un chêne, et de verser ce jus sur la chair qu'il mit sur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, et il sortit aussitôt de cette pierre un feu qui consuma la chair et le pain. Gédéon ayant ensuite étendu sur le soir une toison, il la trouva le lendemain toute mouillée de la rosée, sans en voir sur la terre des environs. Le surlendemain, le contraire arriva, la terre était mouillée et la toison ne l'était pas. Gédéon commença sa mission par abattre pendant la nuit l'autel de Baal. Il fit sonner ensuite de la trompette, et vit autour de lui

en peu de temps une armée de 32 mille hommes, qu'il réduisit à 300, qu'il n'arma que d'une lampe cachée dans un pot de terre et d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, qui avaient ordre de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis, épouvantés par ce bruit et l'apparition soudaine de toutes ces lumières, crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres; et ceux qui échappèrent à cette boucherie furent mis en pièces par les vainqueurs. Gédéon les poursuivit, tua de sa propre main Zébée et Salmana, et délivra la terre de ces hommes féroces. (*Voyez* JOSUÉ.) « Afin, dit » un écrivain moderne, qu'on » ne puisse se méprendre sur le » véritable auteur de la victoire, » ces libérateurs, choisis pour » affranchir le peuple de Dieu, » ne sont pas les plus riches ni » les plus distingués par leurs » talents et leur expérience. On » n'emploie ni le courage des » combattants ni la force des » armes. Partout Dieu paraît » seul, ou s'il met en œuvre » quelques moyens, ils sont si » faibles, si méprisables par eux-» mêmes, que l'on est obligé de » reconnaître que c'est Dieu qui » agit. Si la victoire avait été » remportée par les voies ordi-» naires, on aurait arrêté les » yeux sur les hommes, et, ou-» bliant Dieu qu'on ne voyait » pas, on leur aurait rapporté » toute la gloire des bons suc-» cès. Au contraire, la manière » dont tout est conduit chez ce » peuple ne laisse aucun lieu à » l'équivoque, et l'on est forcé » d'y reconnaître le doigt de » Dieu. » Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, et le proclamer roi, offrant même la succession au trône à sa postérité; mais il refusa. « Non, dit-il, je ne règne-» rai pas sur vous, ni moi, ni » mes enfants; ce sera le Sei-» gneur qui sera votre roi. » Il continua à gouverner comme *Juge*, avec beaucoup de sagesse et d'équité, et mourut dans un âge avancé, l'an 1239 avant J.-C., laissant 70 enfants de plusieurs femmes, outre Abimélech, qu'il eut d'une concubine, et qui tua tous les autres.

GÉDICCUS (Simon), docteur en théologie et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendait que les femmes n'appartiennent point à l'espèce humaine. La *Defensio sexus muliebris* de Gédiccus a été imprimée pour la première fois en 1593, et se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à La Haye, 1642, in-12.

GEDOYN (Nicolas), né à Orléans, d'une famille noble, en 1667, fut jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agréments d'un homme d'esprit, il y plut peut-être trop. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1701, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie française en 1719, et nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Beaugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont: 1° une *Traduction* de Quintilien, in-4°, et en 4 vol. in-12. Ce n'est point une traduc-

tion scrupuleuse et littérale ; l'abbé Gedoyn a traité l'original avec l'assurance d'un maître, et d'un maître qui se donne trop de liberté. 2° Une *Traduction* de Pausanias, en 2 vol. in-4°; exacte, fidèle, élégante, et ornée de savantes notes; 3° *OEuvres diverses*, Paris, 1745, in-12. C'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais sans finesse; 4° plusieurs *Dissertations* curieuses, en manuscrit; c'est un examen du Paradis perdu de Milton. Examen trop sévère qui paraît se ressentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raisonnables.

GEHAN-GUIR, roi des Indes, commença à régner en 1604, et mourut en 1628. Deux de ses fils, déjà avancés en âge, dont l'aîné se nommait Kosrou, et le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du règne de leur père, firent tous leurs efforts pour monter sur le trône pendant sa vie. Kosrou leva une puissante armée; mais il fut vaincu et fait prisonnier avec les seigneurs qui avaient suivi son parti. Son père, ne voulant pas le faire mourir, se contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le dessein de laisser le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employait tout son crédit pour se faire roi, attira dans son gouvernement de Decan son frère aîné Kosrou, comme dans un lieu où il vivrait avec plus de douceur, et trouva le moyen de s'en défaire secrètement. Après sa mort, il forma le dessein de détrôner son père. Gehan-Guir marcha au-devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuse; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé son petit-fils Bolaki à Souf-Kan, généralissime de ses armées et son premier ministre d'état. Souf-Kan avait donné sa fille à Kourom; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime successeur de la couronne, et mit son gendre sur le trône.

GEHLER (Jean-Charles), naquit à Gorlitz en 1732. Il reçut en 1758 le degré de docteur en médecine à l'université de Leipsick, et y professa successivement la minéralogie, la botanique et la physiologie. Il a publié un grand nombre de dissertations sur les sciences naturelles, dont la première est intitulée : *De characteribus fossilium externis*, Leipsick, 1757, in-4°. Il a donné en outre un *Recueil* de plusieurs mémoires concernant l'art de l'accouchement (en allemand), que C. G. a publié à Leipsick en 1798, 2 vol. in-8°; et une *Traduction* allemande de la Chimie expérimentale et raisonnée, par A. Baumé, 3 vol. in-8°. Il est mort le 6 mai 1796.

GEIER (Martin), théologien luthérien, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur, et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, était né à Leipsick en 1614, et mourut en 1681 à 67 ans. On a de lui : 1° des *Commentaires* en latin sur l'Ecclésiaste, les Proverbes, Daniel et les Psaumes; 2° un *Traité* latin sur *le deuil des Hébreux*; 3° plusieurs autres ouvrages pleins d'érudition. On les a recueillis à Amsterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

GEINOZ (François), membre de l'académie des belles-lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, né en 1696 à Hull, petite ville dans le canton de Fribourg, mourut en 1752, à Paris, à 56 ans. C'était un homme très estimable par ses vastes connaissances, et surtout par sa probité : il avait la candeur de son pays. On a de lui des *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Elles roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparait une nouvellle édition de ce père de l'histoire grecque, ou, si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinoz, dans l'Histoire militaire des Suisses au service de France, par M. le baron de Zurlauben. Son éloge, prononcé à l'académie des inscriptions par Bougainville, a été imprimé dans le 25e vol. des Mémoires de cette société.

GELAIS (Saint-). *Voy.* SAINT-GELAIS (Octavien et Melin de).

GELASE Ier (Saint), pape, Africain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'Église d'Orient, et ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphémius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gelase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un Catalogue des Écritures saintes, conforme à celui que l'Église catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile plusieurs pères de l'Église, parmi lesquels on compte saint Cyprien, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Jérôme et saint Prosper. Le pieux pontife mourut le 21 novembre 496, laissant, entre autres écrits, un *Traité* contre Eutychès et Nestorius, que nous avons; et des *Lettres* qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce temps. Il avait aussi composé des *Hymnes*, des *Préfaces* et des *Oraisons* pour le saint sacrifice et pour l'administration des sacrements. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'Église romaine*. qui contient toutes les messes de l'année, et les formules des sacrements. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux Quatre-Temps. Denis le Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection romaine* de Holstenius, fait de Gelase un éloge magnifique. « Les mœurs » de ce pontife, dit un historien, honorèrent son savoir » et ses talents. Il était d'une » rare piété, donnait à la prière » ou à de saints entretiens avec » les plus dignes serviteurs de » Dieu tout le temps qui lui » restait de ses fonctions sublimes. Élevé à la dignité la plus » éminente, il la regardait comme le plus pesant fardeau, et » comme une vraie servitude, » qui le rendait comptable envers tout le monde. Il nourrissait tous les pauvres qu'il » pouvait découvrir, vivait lui-même en pauvre, et dans la » pratique des austérités les plus » rigoureuses. » Anastase II lui succéda.

GELASE II (Jean de Gaëte),

chancelier de l'Église romaine, et cardinal, fut élu pape en 1118, et succéda à Pascal II. Son élévation ne fut pour lui qu'une source continuelle de malheurs. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, et excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite et à gauche, saisit le nouveau pontife à la gorge, et l'accable de coups. Cette férocité brutale mit la consternation dans Rome; Henri en profita pour faire donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gelase II se retira d'abord à Gaëte, où il fut sacré, puis à Capoue, où il excommunia, dans un concile, l'antipape et celui qui l'avait fait élire. Il passa ensuite en France, indiqua un concile à Vienne, et mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures et une mort sainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher d'observer ici que les historiens modernes, en parlant des différends des papes et des empereurs, ne font pas observer les torts de ces derniers, quoique les papes ne se soient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux et modeste Gelase. *Voyez* Louis V, empereur.

GELASE de Cyzique, auteur grec du ve siècle, a écrit l'*Histoire du concile de Nicée*, tenu en 325. Cette histoire n'est qu'un roman au jugement des meilleurs critiques; du moins dans plusieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes et avec les relations les plus dignes de foi. Le contenu en est du reste très sage et orthodoxe : il parait même que l'auteur a voulu prévenir des objections, et fermer quelques échappatoires à l'erreur, et que c'est ce qui lui a fait un peu broder son Histoire. C'est ainsi qu'il fait prononcer le concile sur la divinité du Saint-Esprit, quoique, selon les actes reconnus, il n'est parlé que du Verbe, parce que cela suffisait; la divinité du Fils, selon la remarque de saint Augustin, établissant celle du Saint-Esprit, que les ariens ne croyaient pas être inférieur au Verbe. On trouve cette histoire dans la *Collection* des conciles. On l'a aussi imprimée séparément en grec et en latin, Paris, 1599.

GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien de Nimègue, chanoine régulier de l'ordre de Sainte-Croix, secrétaire et lecteur de l'évêque d'Utrecht, vivait au commencement du xvie siècle. Il quitta l'Eglise catholique pour le luthéranisme, et surtout pour une femme qui avait fait plus d'impression sur son cœur que les opinions de Luther sur son esprit. Il fut professeur d'histoire à Marpurg pendant quelques années : voulant se rendre de là à Wittemberg, il fut assassiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Erasme, son ami, outré de son changement, écrivit contre lui. On doit à Geldenhaur une *Histoire de Hollande*, Leyde, 1611, et Harlem, 1650. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de sincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques *Ouvrages de controverse*; l'auteur ne les a

écrits que pour donner un air de raison à son apostasie.

GELÉE (Claude), dit *le Lorrain*, né en 1600, dans le diocèse de Toul, de parents fort pauvres, parut presque stupide dans son enfance. On l'envoya vainement à l'école, il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, et il ne profita pas davantage. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens qui allaient à Rome. Augustin Tassi, peintre célèbre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval et lui faire sa petite cuisine. Il le prit à son service et lui donna quelques leçons de peinture. Claude n'y put d'abord rien comprendre, mais les semences de l'art se développèrent peu à peu, et il devint le premier paysagiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, et n'a mieux entendu la perspective aérienne. Il n'avait point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses paysages sont de Philippe Lauri ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; on y trouve la couleur et l'effet des tableaux. Claude *le Lorrain* a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Il mourut à Rome en 1682. [On voit au *Musée* de Paris *dix* tableaux de ce peintre, parmi lesquels on distingue le *Sacre de David*, —le *Débarquement de Cleopâtre*, — deux *Marines*, — *La Féte villageoise, — et un Port de mer au soleil couchant*.]

GELÉE (Théophile), médecin de Dieppe, mort vers 1650, excella dans la théorie et dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'anatomie*, réimprimé avec des augmentations, Rouen, 1683, in-8°, et Paris, 1742, in-8°, et d'une *Traduction* des *OEuvres* d'André du Laurens, imprimée à Rouen en 1661, in-fol., avec figures.

GELIOT (Louvan), auteur du XVIIe siècle, est connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie et parfaite science des armoiries*. Pierre Palliot l'augmenta, et le fit imprimer à Dijon, in-fol., 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT (Christian Furchtegott), professeur de philosophie à Leipsick, né a Haguichen, bourg de la Saxe, entre Freyberg et Chemnitz, en 1715, mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nombre de disciples, et se fit un nom célèbre dans sa patrie. Les personnages les plus illustres, l'électeur de Saxe lui-même, assistaient par fois à ses leçons. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie que comme fabuliste et littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poètes. On a de lui : 1° des *Fables* et des *Contes*, traduits en plusieurs langues. On lui reproche d'être quelquefois monotone et diffus, et de ne pas assez respecter les mœurs, quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup d'autres. On a dit, pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des Contes : si cela était, la réponse serait fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de contes. 2° Un *Recueil de Cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élévation et

de la bonne poésie; la langue allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, et déploie des richesses long-temps inconnues. 3° *La Dévote*, comédie; ouvrage rempli d'idées et d'expressions triviales, moins propres à corriger la fausse dévotion qu'à ridiculiser la véritable. Ses *Fables* et ses *Lettres*, traduites en français, ont paru en 1775, 5 vol. in-8°, avec sa Vie.

GELLI, ou GALLO (Jean-Baptiste), poète florentin du XVIe siècle, avait une condition inférieure à son esprit : il était tailleur ou chaussetier. Il fut un des ornements de l'académie *degli Umidi* de Florence, et en fut regardé comme le restaurateur, par la réputation que ses ouvrages donnèrent à cette compagnie. Les principaux sont : 1° des *Dialogues* faits sur le modèle de ceux de Lucien; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui attachent assez de prix aux bons mots pour leur sacrifier le sentiment de la vertu. Leur titre est *Caprici del Bottaio*, Fiorenza, 1549, ou 1551, in-8°. Ils ont été traduits en français sous le titre de Discours fantastiques de Justin Tonnelier, par Cl. de Kerquisinem, Paris, 1573, in-16. 2° *La Circe* : elle a aussi été traduite en français, mais assez mal, en 1680, in-12; 3° Une *Version italienne* du Traité latin des couleurs de Porzio, Florence, 1551, in-8°; 4° deux *Comédies*. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELLIUS (Aulus). *V.* AULU-GELLE.

GELMI (Jean-Antoine), poète de Vérone, florissait dans le XVIe siècle. Il a publié des *Sonnets* italiens, et d'autres *Poésies* où l'on remarque un goût fin et délicat. On dit qu'il faisait ses pièces sur-le-champ.

GELON, fils de Dinomène, s'empara de l'autorité dans Syracuse, l'an 484 avant J.-C., après avoir abandonné à son frère Hiéron, Géla, ville de Sicile sa patrie. Cet usurpateur avait les qualités d'un héros et les vertus d'un roi. Il remporta une victoire considérable près d'Himère sur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla sans armes dans l'assemblée des Syracusains, justifia sa conduite, et fut élu roi, d'une voix unanime. Il mourut après 7 ans de règne, l'an 478 avant J.-C., et fut pleuré comme un père. On lui éleva un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur prodigieuse, et on lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux.

† GELU (Jacques), archevêque d'Embrun, naquit vers 1370, à Yvoy, ancienne ville du duché de Luxembourg, appelée Carignan, dans les Ardennes. Il vint faire ses études à l'université de Paris, y reçut le grade de bachelier ès-décrets, prit ses licences à Orléans, et, de retour dans la capitale, il obtint la chaire de théologie. Le bruit de ses talents s'étant répandu, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, le nomma maître des requêtes de son hôtel, et quelque temps après, une charge de conseiller au parlement étant venue à vaquer, Gélu se présenta au concours, et obtint cette place parmi quatorze autres concurrents. Il existait alors une espèce de guerre intestine entre les ducs de Bourgogne et

d'Orléans ; ce dernier prince en fut la première victime, et fut assassiné à Paris, le 23 novembre 1407, par ordre de Jean *sans Peur*, duc de Bourgogne, oncle du roi. Gélu perdit en ce prince un protecteur et un ami ; mais Charles VI récompensa les services de Gélu, en l'attachant au service de ses trois fils, qui portèrent successivement le titre de dauphin. Gélu fut en même temps nommé président de la province de Dauphiné. Le concile de Constance, tenu en 1414, le nomma à l'archevêché de Tours ; Gélu se rendit au concile, qui le chargea, conjointement avec d'autres ecclésiastiques, de la mission difficile d'aller demander à l'antipape, Pierre de Luna (connu sous le nom de Benoît XIII), son abdication. Par suite de son refus obstiné, le concile élut un autre pape, et, dans le scrutin, Gélu eut plusieurs voix en sa faveur. Il revint à Paris, en 1418; mais le duc de Bourgogne, qui haïssait Gélu, comme ancien protégé du duc d'Orléans, s'y trouvant dans ce moment, il fut obligé de se cacher pour échapper aux dangers qui le menaçaient. Ce fut par suite de la guerre déclarée (en 1419) par le duc de Bourgogne, qui venait de faire un horrible massacre des *Armagnacs* (ou partisans du duc d'Orléans), que le dauphin, depuis Charles VII, envoya Gélu en Castille demander à Jean II des secours que ce monarque accorda aux éloquentes sollicitations de cet évêque. Il fut chargé d'une autre mission non moins importante par le pape Martin V, élu au concile de Constance, et dont l'objet était de concilier les différends survenus entre le roi d'Aragon, Alphonse V, et Louis III d'Anjou, qui prétendaient à la couronne de Naples, après la mort de Jeanne II. Gélu se rendit à Naples auprès de cette princesse, qu'il fit entrer dans ses vues pacifiques, mais il ne put rien obtenir des deux puissants et ambitieux rivaux. Gélu avait été chanoine à Embrun, dont il fut élu archevêque, en 1427, par le clergé de ce diocèse, qui connaissait ses talents et ses vertus. Il quitta alors la cour, et se dévoua entièrement aux devoirs de son saint ministère. Il mourut dans un âge très avancé, l'an 1432. Il a laissé : 1° *Apologie pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon et les ambassadeurs du concile contre l'antipape Benoît XIII*. Gélu adressa à l'Église universelle cet écrit, qui mérita l'approbation du concile de Constance, et servit beaucoup à détacher de Pierre de Luna, dont il fit connaître les artifices, ceux qui s'étaient déclarés ses partisans. Gélu eut ainsi l'honneur de contribuer à l'extinction du schisme. 2° *Vita Jacobi Gelu ad annum* 1421, *ab ipso conscripta*. Cette pièce curieuse, rédigée de la main de Gélu, est comme un mémoire des principaux événements de sa vie. Il est écrit sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit du *décret de Gratien*, qu'on conserve dans les archives de l'église de Tours. A la fin de chacun des dix-huit articles que contient ce mémorial, Gélu loue et remercie Dieu des grâces qu'il en a reçues. On trouve cette pièce dans le *Thesaurus anecdotorum* de dom Martenne, page 1747. Gélu était contem-

porain de la célèbre Pucelle d'Orléans, dont la valeur et l'enthousiasme étaient l'objet de l'admiration générale. Charles VII, non moins surpris que les autres, voulut avoir l'avis de ce prélat, pour savoir si, en effet, la mission de Jeanne d'Arc était divine. Il lui fit à ce sujet cinq questions, auxquelles Gélu répondit par l'écrit suivant; 3° *Jacobi Gelu ministri* (*archiepiscopi*) *ebrodunensis*, *de Puella aurelianensi Dissertatio*. Ce manuscrit sur papier vélin était dans la bibliothèque de Ducange, et se trouve actuellement dans la bibliothèque du roi, au tome 4, n° 6199; 4° *Rerum ab antecessoribus in ecclesia ebrodunensi gestarum breve compendium*. Gélu avait de profondes connaissances, particulièrement sur les matières ecclésiastiques; ce qui, dans les temps d'ignorance où il vivait, le rendait comme un oracle infaillible que l'on s'empressait de consulter. Sa piété n'était pas moindre que son savoir, et il gouverna son diocèse avec la même prudence qu'il avait montrée dans ses missions politiques. Né avec un cœur juste, il eut la douleur de voir immoler l'héroïque libératrice d'Orléans, qui fut brûlée en 1431, un an avant la mort de Gélu.

† GEMELLI-CARRÉRI (Jean-François), voyageur célèbre, naquit à Naples en 1651, d'une famille distinguée. Dévoré par la passion des voyages, à peine eût-il fini ses études et obtenu le degré de docteur en droit, qu'il quitta la maison paternelle, parcourut rapidement toute l'Europe, et ne s'arrêta qu'en Hongrie, où il servait comme volontaire en 1677. Ce tour d'Europe lui fit naître le désir de faire celui du monde, désir qu'il mit bientôt à exécution. Il s'embarqua à Naples le 13 juin 1693, après s'être rendu à Redicana en Calabre, pour prendre congé de son frère, ecclésiastique respectable, qui chercha en vain à le dissuader de son projet. Gemelli, après avoir fait son testament, s'embarqua de nouveau, aborda à Messine, à Malte, d'où il se rendit à Alexandrie. Ayant remonté le Nil, il s'arrêta au Caire, où il fut très bien accueilli par Maillet, consul de France. Ayant vu toutes les antiquités de l'Égypte, il se rendit à Damiette, et de là en Palestine, où il visita les lieux saints. Il revint par mer à Alexandrie, d'où il passa à Smyrne et puis à Gallipoli en Romanie. En sortant de cette ville, il eut à traverser un pays inculte pour parvenir à Andrinople, alors résidence du grand-seigneur. Le 4 janvier 1694, il était à Constantinople; il n'y avait que 22 jours qu'il avait quitté Smyrne, où il retourna pour prendre ses effets, mais, profitant d'une caravane, il alla visiter encore la capitale de l'empire ottoman. Sa curiosité, parfois imprudente, faillit à lui coûter bien cher. Il s'embarqua ensuite pour Trébisonde, traversa les montagnes de l'Arménie, la Géorgie, la Perse, et le 17 juillet il entra dans l'Indostan. Il n'oublia pas de visiter les ruines de Persépolis. Arrivé à Laar, il alla à Bender-Congo, et le 14 janvier 1695, il se trouvait à Daman. Incapable de repos, il s'empressa de passer à Baçaïm, où le supérieur des jésuites ayant appris qu'il était avocat, chercha à le fixer par la

promesse de lui procurer de riches clients et un mariage sortable. Mais rien ne pouvant détourner notre voyageur de son projet de faire le tour du monde, il prit congé des PP. jésuites, visita les villes célèbres du nord de la côte du Malabar, et les énormes monuments de Kennevi, dans la fameuse île Salsette. Entraîné par une curiosité toujours croissante, malgré les obstacles qu'il avait à surmonter, il voulut voir la cour et le camp du grand-mogol, le fameux Aureng-Zeb. Étant parti de Goa avec un Canarin, qui portait les provisions, et un Indou de Golconde, qui lui servait d'interprète, il parvint enfin sur les bords de la Krischna. Le grand-mogol était campé à Galgala, et faisait la guerre au roi de Visapour. Gemelli trouva dans l'armée de ce conquérant des militaires européens; et, par le moyen d'un chrétien d'Agra, il obtint une audience particulière d'Aureng-Zeb, qui lui fit un bon accueil, et lui offrit du service dans ses troupes; mais Gemelli, n'ayant pas fini son grand voyage, se garda bien d'accepter. Ce monarque, au déclin de l'âge, conservait la vigueur et la présence d'esprit de l'âge viril. Il avait fait retentir de son nom toute l'Asie; cependant, près du tombeau, il n'était pas encore rassasié de conquêtes. Gemelli avait repris le chemin de Goa, quand il se vit tout à coup abandonné par son Canarin et son Indou. Sans perdre courage, il traversa une route infestée de brigands, et arriva sans accidents à Goa, où il s'embarqua sur un navire portugais qui allait à la Chine, et le 4 août, il aborda à Macao. Il s'habilla à la chinoise, et, à l'aide d'un passe-port, qu'il put se procurer, il alla à Canton, où il fut reçu avec bienveillance par les PP. franciscains. Ayant pris deux domestiques chinois, il se dirigea vers Nankin, par la barque de poste que le vice-roi expédie tous les trois jours pour rendre compte à l'empereur de ce qui se passe dans sa province. Il fit son voyage par terre de Nankin à Pékin, où les missionnaires ne lui cachèrent pas leur surprise de ce qu'il voulait visiter une capitale dont l'entrée était défendue à tout européen. Il fut contraint de se loger dans la ville chinoise, le P. Grimaldi, supérieur provincial de la mission, n'ayant pas osé le recevoir dans la maison du collége sans la permission de l'empereur. Cependant ce même missionnaire lui obtint une audience particulière de l'empereur, et lui procura un passe-port. Gemelli, après avoir visité la grande muraille, partit de Pekin le 23 novembre 1695. Le 9 avril de l'année suivante il arriva à Macao, et il était à Manille le 8 mai. Il y trouva un gallion espagnol, sur lequel il s'embarqua le 7 août 1696, et passa à Acapulco, après un voyage long et dangereux. D'Acapulco, où il n'arriva que le 12 janvier 1697, il se rendit à Mexico: il y était le 11 mars. Il y fut bien reçu en sa qualité de Napolitain, c'est-à-dire de sujet du roi d'Espagne. Le vice-roi qui y commandait avait le titre de comte de Montezuma. Gemelli, après un court séjour, alla voir les mines de Pachuca, les pyramides de Tezeuco, et le 10 octobre se mit en marche pour la Vera-Cruz. De là il se rendit le 14 décembre à la Havane, et entra dans le port de Cadix le 4

juin 1698. Après avoir traversé l'Espagne, le midi de la France, il s'embarqua à Marseille, aborda à Gênes, passa à Milan, et arriva à Naples le 31 décembre, ayant employé cinq ans, cinq mois et vingt jours à faire le tour du monde; entreprise bien plus difficile à exécuter en faisant une grande partie de la route par terre que si l'on allait toujours par mer. Gemelli s'occupa bientôt de réunir les matériaux de ses longues pérégrinations, et publia, peu de mois après son arrivée, *Giro del mondo* (Tour du monde), Naples, 1699, 1700, 6 vol. in-12, avec figures : réimprimé en 1708-1721, vol.; on y a réuni l'autre ouvrage de Gemelli, intitulé *Viaggi d'Europa* (Naples, 1701, 2 vol. in-8°). Peu de livres de ce genre sont écrits avec plus d'ordre, de clarté, et renferment autant d'intérêt et d'exactitude. Plusieurs incrédules se sont élevés contre l'authenticité des voyages faits par Gemelli; mais, outre ces descriptions locales qui supposent nécessairement un témoin oculaire, des hommes aussi éclairés que respectables, tels que l'abbé Clavigero, Prévost, Humboldt, etc., ont victorieusement défendu Gemelli. Cet intrépide voyageur passa le reste de ses jours dans le repos et au sein de sa famille, et mourut dans un âge assez avancé vers 1724.

GEMISTE (George), surnommé *Pléthon*, philosophe platonicien, se retira à la cour de Florence, alors l'asile des lettres, après la prise de Constantinople sa patrie, par les Turcs. Il s'était trouvé au concile de Florence en 1438, et y avait brillé par l'étendue de ses lumières et la prudence de son caractère. Il mourut âgé de près de cent ans, laissant plusieurs ouvrages: 1° *Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre*, Paris, 1599, in-8°, grec et latin; livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole; 2° plusieurs *Traités historiques*, qui décèlent une vaste connaissance de l'histoire grecque : telle est une *Histoire* de ce qui a suivi la bataille de Mantinée, avec des éclaircissements sur Thucydide, Venise, 1503, in-fol.; 3° un *Traité* de la différence de Platon et d'Aristote, Paris, 1541, in-8° : il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA (Reinier), dit le *Frison*, parce qu'il était de Dockum dans la Frise, professa la médecine avec succès à Louvain, et mourut dans cette ville en 1555, à 46 ans. Il passait pour un des plus habiles astronomes de son temps, et donna plusieurs ouvrages de mathématiques; entre autres : 1° une *Mappemonde*, bonne pour son temps. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction; 2° *Methodus arithmeticæ*, in-8°; 3° *De usu annuli astronomici*, etc.

GEMMA (Corneille), fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, et fut aussi célèbre astronome que son père. Il mourut en 1579. On a de lui : 1° *De arte cyclognomica*, Anvers, 1569, 3 vol. in-8°; 2° *Cosmocritice, seu de naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1575, in-8°. C'est un tableau des merveilles de la nature, dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des ré-

fléxions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur. 3° *De prodigiosa cometæ specie, ac natura anni* 1577, Anvers, 1578. C'était un homme vertueux et fortement attaché aux bons principes. Ses ouvrages se font lire avec plaisir et avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques, alors universellement reçues, mais en petit nombre, et d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siècle superficiel et suffisant, où nous jugeons si sévèrement nos pères et nos maîtres. Sa latinité est en général très pure, son style élégant et sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

Quis lapis hic? Gemmæ Gemmam *lapis an tegit? inquis.*
At condi in Gemma *debuerat potius.*
Non ità : nam quævis minor illo Gemma *fuisset,*
Et posito Gemma, Gemma *fit iste lapis.*

GENCA. *Voyez* GENGA.

GENDRE (Nicolas Le), sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture; on remarque dans ses ouvrages une sagesse et un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris.

GENDRE (Louis Le), né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevêque de cette ville, et qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690; l'abbé Le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, et n'en perdit point le souvenir. Il mourut en 1733, à 74 ans. Il avait, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine au diocèse de Chartres. On lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Histoire de France*, contenant, 1° *l'Histoire des rois jusqu'à la mort de Louis XIII*; 2° *Les Mœurs et coutumes de la nation dans les différents temps de la monarchie*; 3° *La Généalogie de la maison royale*; 4° *L'Histoire des grands-officiers de la couronne*, Paris, 1718, en 3 vol. et en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de l'Histoire de France; il est écrit d'un style simple et un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, et ne furent pas beaucoup recherchés, parce qu'il est très difficile de rendre intéressants les premiers siècles de la monarchie française; ce sont pour ainsi dire les temps fabuleux de la nation. Les derniers volumes furent mieux accueillis. *Les Mœurs et coutumes des Français*, etc., a été imprimé séparément à Paris en 1712 et en 1765, in-12. C'est un ouvrage curieux et estimé; Velly et Villaret y ont puisé la plupart des notes dont ils ont enrichi leur Histoire de France. 2° *Vie de François de Harlay*, in-8°. C'est la reconnaissance qui mit la plume à la main de l'auteur; cependant, en louant son héros, l'auteur ne déguise pas ses défauts. 3° *Essais du règne de Louis le Grand*, in-4° et in-12, dont il se fit 4 éditions en 18 mois. Si Le Gendre a pris un peu trop le ton de panégyriste, les honnêtes gens d'aujourd'hui lui pardonnent volontiers ce défaut, par comparaison aux infâmes détracteurs de ce grand roi, qui outragent sa mémoire, sous prétexte de le juger avec les principes d'une philosophie indépendante, qui n'est au fond

que du cynisme. 4°. *Vie du cardinal d'Amboise, avec un Parallèle des cardinaux qui ont gouverné les états*, in-4°, Paris, 1724; et Rouen, 2 vol. in-12. Ce sont des tableaux désespérants pour les détracteurs de l'administration sacerdotale, et qui démontrent, par des faits éclatants, et par l'état glorieux des plus grandes monarchies, que des hommes consacrés au Seigneur, délivrés de l'embarras du mariage, et n'ayant d'autre famille que le peuple, possédant d'ailleurs la science et le zèle du bien public, sont des anges que Dieu envoie aux nations dans sa miséricorde. *Voy.* Samuel, Suger, Ximenès, etc.

GENDRE (Gilbert-Charles Le), marquis de Saint-Aubin, mort à Paris, sa patrie, en 1746, à 59 ans, est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables : 1° *Traité de l'opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper des erreurs. 2° *Antiquité de la maison de France*, in-4°, Paris, 1739. Le marquis de Saint-Aubin forme un nouveau système sur les commencements de la maison de France; mais quelque sagacité et quelque savoir qu'il fasse paraître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matière, que celle des écrivains qui l'ont précédé et qui le suivront.

GENDRON (Claude Deshais), médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV, et du duc d'Orléans son fils. Il était d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier; il excella surtout dans l'art de guérir les cancers et les maladies des yeux. Il ajoutait à toutes les connaissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité les agréments de l'esprit et les qualités du cœur qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu à Boileau, son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il était le père, des chrétiens dont il était l'exemple, et même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout à coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, et fit cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon;
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace,
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Mais ce poète a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits, un entre autres sur l'*origine, le développement et la reproduction de tous les êtres vivants*; matière dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. *Voyez* Murs.

GÉNÉBRARD (Gilbert), archevêque d'Aix, né vers 1537, à Riom en Auvergne, prit l'habit de bénédictin de Cluny, et vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences et dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre, en 1563, et devint professeur en

langue hébraïque, au collége royal, en 1566. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit, en sa faveur, de son évêché, et présenta une requête aux états de Blois pour le faire recevoir. Henri III y avait consenti, le clergé et la noblesse y applaudissaient, mais le tiers-état s'y opposa, parce que la robe favorisait Pibrac, frère du président, à qui cet évêché était promis depuis longtemps. Dans ces temps pénibles et difficiles, où la plupart des Français regardaient la religion catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voyez* HENRI IV), Génébrard se déclara pour la ligue, et la soutint de tous ses efforts. En 1592, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne et de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque, il avait publié un *Traité des élections*, qui, dans la suite, lui causa des désagréments. Il y soutenait les élections des évêques par le clergé et le peuple, contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8°. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Sémur, en Bourgogne. Il y mourut en 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau :

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard était certainement un des hommes les plus savants de son siècle. Ses vertus, et surtout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. Saint François de Sales se glorifiait d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages sont : 1° une *Chronologie sacrée*, in-8°; ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui, et où il y a bien des choses remarqubles, qu'on chercherait vainement ailleurs; 2° un *Commentaire* sur les Psaumes, in-8°, savant et bien écrit, qui doit être mis au premier rang, avec ceux de Jansénius de Gand, et de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante contre les partisans outrés du texte hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, y compris surtout les ponctuations des rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1588, in-fol. 3° *Trois livres de la Trinité*, in-8°; 4° une *Traduction* de Flavius Josèphe, en français, en 2 vol. in-8°; 5° La *Traduction* de différents rabbins, in-fol.; 6° une *Édition* des OEuvres d'Origène, estimée même après celle des bénédictins, qui auraient très bien fait de conserver la dédicace de Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, et l'Apologie de Pamphile pour Origène; 7° quelques *Écrits polémiques*.

GÉNÉSIUS (Jean), que l'on nomme aussi *Joseph Byzantius*, historien grec sous les règnes de Léon et de Constantin Porphyrogenète, son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'empire grec*, depuis Léon l'Arménien, jusqu'à Basile le Macédonien, mort en 886; elle parut en grec et en latin, à Venise, in-fol., 1733. On la conserve manuscrite à Leipsick, dans la bibliothèque Pauline, à l'académie.

GENEST (Charles-Claude),

naquit à Paris, le 17 octobre 1639. Ayant perdu son père dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau anglais l'enleva et le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le français aux enfants d'un seigneur du pays; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers et de Pellisson, d'autres disent sur la présentation de Bossuet, en qualité de précepteur auprès de mademoiselle de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de Saint-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans, son élève, secrétaire des commandements du duc du Maine, membre de l'académie française; et mourut à Paris en 1719, à 84 ans. L'abbé Genest avait des mœurs aimables et le cœur généreux. Homme de cour, mais simple et vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avait alors de plus élevé et de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, et y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : 1° *Principes de philosophie, ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, in-8°, Paris, 1716; ouvrage laborieux, dans lequel la philosophie de Descartes est mise en rimes plutôt qu'en vers; mais si la poésie et la partie systématique sont faibles, les grandes vérités n'y sont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y soient pas également bonnes. « Un avis, [illegible] un critique, qu'on ne saurait trop répéter, surtout en » parlant aux gens de bien, c'est » de ne jamais appuyer des choses incontestables sur des idées » particulières. » 2° Une belle *Épître en vers à M. de la Bastide*, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Église; morceau plein de chaleur et d'éloquence, qui cependant ne produisit aucun effet; 3° des *Pièces de Poésie*, couronnées à l'académie, avant qu'il fût honoré du fauteuil; 4° une petite *Dissertation sur la poésie pastorale*, in-12; 5° plusieurs *Tragédies* : celle de *Pénélope* est la plus estimée. Elle attache autant par le caractère vertueux de ses principaux personnages, que par le merveilleux des incidents, et par son dénouement pathétique. Elle respire le goût de la belle et simple antiquité. Le grand Bossuet, ennemi du théâtre, fut si pénétré des sentiments de vertu dont la tragédie de *Pénélope* est semée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balancerait pas à approuver les spectacles, si l'on y donnait toujours des pièces aussi épurées : mais l'on conçoit qu'une telle supposition changerait tout l'état de l'histrionisme. On trouve dans les *Mémoires historiques et philologiques* de M. Michault (tom. 1, p. 1) une *Vie* assez détaillée de l'abbé Genest, par l'abbé d'Olivet.

GENET (François), né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine et théologal de la cathédrale d'Avignon, et ensuite évêque de Vaison, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *Filles de l'Enfance* de Toulouse, qu'il avait reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Esprit, ensuite à Nismes, et de là à l'île de Ré, où il passa 15

mois. Rendu à son diocèse, à la prière du pape, il se noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaison, l'an 1702. On a de ce prélat la Théologie connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru suspecte à plusieurs évêques de France, ainsi qu'à l'université de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux Conférences d'Angers, est de 1615, en 8 vol. in-12. Les 2 vol. de *Remarques* (publiées sous le nom de *Jacques de Rémonde*) contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à l'*Index* à Rome : le zèle du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé Genet, frère de l'évêque et prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de conscience sur les sacrements*, 1710, in-12.

GENÈVE (Robert de), fils d'Amédée, comte de Genève, évêque de Térouane, puis de Cambray, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII, à Forli, le 27 août 1378, par 15 des cardinaux qui avaient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'île de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnaissait Urbain VI. Cette double élection causa un schisme qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut d'apoplexie le 16 septembre 1394, à Avignon, où il avait établi son siége. *Voy.* Urbain VI.

GENEVIÈVE (Sainte), vierge célèbre, née à Nanterre, près de Paris, vers 423, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie et de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie et fit connaître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville; mais Geneviève les en empêcha, leur assurant que Paris serait respecté par les Barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentiments de vénération et de confiance. Ce fut par le conseil de cette sainte que Clovis commença l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, où elle fut enterrée, et qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de sainte Geneviève était si grande, que saint Siméon stylite avait coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venaient des Gaules. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par saint Éloi. Sa *Vie*, écrite en latin 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance : les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité et l'authenticité de cette *Vie* ne paraissent pas solidement motivés. « On » voit, disent les savants bénédic» tins, auteurs de la *Biblioth.* » *litt. de la France*, tom. 3, p. » 151, que c'était un auteur gra» ve, judicieux, plein de piété, » et qui ne manquait pas d'éru» dition pour le siècle où il vi-

» vait; il écrivait cette *Vie* 18 ans » après la mort de la sainte, et » par conséquent l'an 550. » La *Vie* de saint Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de sainte Geneviève par ce saint. Ce Constance écrivait du vivant même de sainte Geneviève. (*Voyez* les bollandistes, *Acta sanctorum*, 31 juillet). C'est dans le superbe temple élevé à l'Éternel sous l'invocation de cette sainte vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791; et que ce cadavre odieux, pour lequel jadis la terre avait refusé d'ouvrir son sein, fut déposé avec ceux de ses complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement et avec effroi de la prophétie consignée dans la première édition de cet ouvrage, art. *Soufflot*. — Quelques légendes font mention d'une sainte GENEVIÈVE, duchesse de Brabant, qui, accusée d'adultère et exilée par le duc son époux, se retira dans les bois avec son enfant, qu'une biche venait régulièrement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chasse, les chiens poursuivirent cette biche, qui se réfugia avec son faon dans la caverne de la duchesse; que le duc ayant franchi cet asile, fut consterné d'y trouver son épouse dans cet état, et convaincu de son innocence. Les critiques révoquent en doute cette histoire singulière, que Le Grand, habile graveur, a représentée, en 1789, dans une très belle estampe, et que M. Berquin a célébrée par une romance, dont voici deux couplets :

Cœurs sensibles, que ses entrailles
Souffrirent dans la longue nuit!
Le jour renaît, dans les broussailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'aperçoit elle ?
Une biche accourt vers l'enfant;
Il presse sa douce mamelle;
Près d'eux bondit un jeune fan.

O grand Dieu! le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du tien!
Son fils peut vivre, elle l'espère;
Ses propres maux ne lui sont rien.
Dans le creux d'un rocher sauvage,
La biche accompagne ses pas,
Dans sa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ses bras.

GENGA (Jérôme), et non GENCA, peintre et architecte, né à Urbin en 1476, se distingua surtout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin sur le mont Impérial, près de Pesaro, et l'église de Saint-Jean-Baptiste de la même ville. Cet artiste mourut en 1551. C'est de lui que l'illustre famille Genghi tire son origine.

GENGA (Barthélemi), fils du précédent, se rendit digne de la réputation de son père, par son habileté dans le même art. Les princes s'enviaient l'avantage de le posséder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga était occupé aux fortifications du port et de la ville de cette île, il fut attaqué d'une pleurésie qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGIS-KAN, ou plutôt DJENGUIZ-KHAN, fils d'un simple chef d'une horde de Tartares ou Mogols qui commandait à trente ou quarante familles, naquit à Bloun-Touldouck, en 1163. Il n'avait que 13 ans lorsqu'il commença à régner. Une conjuration presque générale de ses sujets et de ses voisins l'obligea de marcher contre eux; il leur livra deux batailles, et les défit complétement. Ses prisonniers restèrent dans l'esclavage, excepté

ceux d'un rang supérieur, que Gengis fit noyer dans l'eau bouillante. Ce fut le prélude de ses cruautés. Tous les pays voisins s'étant alliés contre ce monstre, il se retira alors auprès d'Oung, grand kan des Karaïtes, qui était chrétien, nestorien et prêtre. Il mérita l'asile qui lui fut accordé, par des services signalés, non seulement dans les guerres contre ses voisins, mais encore dans celles que ce prince eut à soutenir contre son frère, qui lui avait enlevé sa couronne. Gengis-Kan le rétablit sur son trône, et épousa sa fille. Le kan, oubliant ce qu'il devait à son gendre, résolut sa perte. Celui-ci ayant pris la fuite, fut poursuivi par Oung et par Schokoun son fils. Il les défit l'un et l'autre. Cette victoire irrita son ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquit, dans moins de 22 ans, la Perse, le Cathai, une partie de la Chine, la Corée et presque toute l'Asie. Il se fit alors reconnaître Kaïoun ou grand-kan. Sa domination s'étendait sur 1800 lieues de pays de l'orient à l'occident, et sur plus de 1000 du septentrion au midi. Il se préparait à achever la conquête de la Chine, lorsqu'une maladie l'enleva, au milieu de ses triomphes, en 1227, à 66 ans. Son règne ne fut presque qu'une suite de dévastations. Il ne fit que détruire des villes, sans en fonder, si l'on excepte Bokhara, et quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Gengis-Kan partagea ses états entre ses quatre fils. Il déclara grand kan des Tartares son troisième fils, Oktai, dont la postérité régna dans le nord de la Chine jusque vers le milieu du xive siècle... Un autre fils du célèbre conquérant, nommé Touschi, eut le Turquestan, la Bactriane, le royaume d'Astrakan et le pays des Usbecs. Le fils de celui-ci fit des courses jusqu'en Pologne, en Hongrie, et aux portes de Constantinople. Il s'appelait Batou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée et les kans usbecs descendent de lui... Touli, ou Tuli-Kan, troisième fils de Gengis, eut la Perse du vivant de son père, le Korasan et une partie des Indes... Un quatrième fils, nommé Zagathai, régna dans l'Inde septentrionale et dans le Tibet... « Si l'on a blâmé Charlemagne d'avoir divisé ses états, » on doit en louer Gengis-Kan, » dit un historien. Les états du » conquérant français se touchaient, et pouvaient être gouvernés par un seul homme; » ceux du tartare, partagés en » régions différentes et beaucoup » plus vastes, demandaient plusieurs monarques. » L'événement n'a guère justifié cette observation. Malgré la faute que peut avoir faite Charlemagne en divisant ses états, son empire a subsisté long-temps après lui; les partages qui l'affaiblirent ne le rendirent pas méconnaissable. Celui de Gengis-Kan, comme toute conquête qui n'est que le fruit de la violence et de la rapacité, s'est évanoui comme la fumée d'un vaste incendie. [La conquête de la Chine coûta trois ans à Gengis-Kan. Il prit d'assaut Pékin, en 1215, saccagea cette capitale, et l'incendie dura un mois. Il mena contre le pays du Turquestan 700 mille combattants, conquit ce pays, porta l'incendie et la désolation partout où il passa. Bokhara était une ville célèbre de l'Asie, par ses savants, ses colléges et ses bibliothèques; il détruisit tout,

et massacra les habitants. Il eut un terrible ennemi dans le sultan de Karisme; mais après plusieurs combats, il le défit complétement. Il porta la guerre aux confins de la Russie, et fit prisonniers les ducs de Kiow et de Tchernicoff.

GÉNIE, ou GENIUS, dieu de la nature, qu'on adorait comme la divinité qui donnait l'être et le mouvement à tout. Il était surtout regardé comme l'auteur des sensations agréables et voluptueuses; d'où est venu cette espèce de proverbe, si commun chez les anciens : *Genio indulgere*. On croyait que chaque lieu avait un génie tutélaire, et que chaque homme avait aussi le sien. Plusieurs même prétendaient que les hommes en avaient chacun deux, un bon qui portait au bien, et un mauvais qui inspirait le mal. Il est aisé de voir que ces opinions dérivaient de l'ignorance de Dieu, de sa providence, de son immensité, présentes à tout, et qui suffisaient à tout. On peut y voir aussi une corruption de ce que les livres saints nous apprennent des anges, ministres et exécuteurs des ordres de Dieu : le crédule et stupide paganisme en a fait autant de petits dieux particuliers.

GENNADE, patriarche de Constantinople, succéda, l'an 458, à Anatole. Il gouverna son Eglise avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avait composé des *Homélies*, et un *Commentaire* sur Daniel.

GENNADE. *Voy.* SCHOLARIUS (George).

GENNADE, prêtre, et non évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a été accusé d'avoir adhéré quelque temps aux erreurs des semi-pélagiens, parce qu'il ne suivait point les sentiments de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre; mais cette raison ne suffit pas pour suspecter son orthodoxie; la doctrine de ce père n'étant règle de foi qu'autant qu'elle est contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélage. (*Voy.* AUGUSTIN, SADOLET.) On a de lui : 1° un livre *des Hommes illustres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangère; 2° un *Traité des dogmes ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les Œuvres de saint Augustin; 3° il avait composé plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

† GENNARO (Joseph-Aurèle de), fameux avocat de Naples, naquit en cette ville en 1701. Il fit ses premières études chez les jésuites, et reçut le bonnet de docteur en droit en 1723. Ne se contentant pas de l'étude des lois de son pays, il s'appliqua à la connaissance des lois romaines; et parmi les nombreux commentateurs, il consulta de préférence Alciat, Covarrubias, Cujas, Duaren, Gouvea. Il ne négligea pas les sciences qui semblent tout-à-fait étrangères au barreau, telles que la géographie, les mathématiques et l'histoire. On conçoit avec quel éclat dut paraître au barreau un homme qui possédait tant de connaissances, et qui, pour les faire valoir, était doué d'une rare éloquence. Il acquit bientôt une réputation brillante; et lorsqu'il devait plaider, la foule se pressait pour entendre ses plaidoyers. Charles III ayant ouï parler de son talent, le nomma en 1738 magistrat de la ville de Naples,

et lui conféra plusieurs autres places importantes qu'il remplit avec distinction. Ce célèbre avocat mourut dans une campagne près de Pouzzol, le 8 septembre 1761. Il était alors âgé de 61 ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont : 1° *Respublica jurisconsultorum*, Naples, 1731, in-4°. Cet ouvrage est extrêmement ingénieux ; il y suppose une république de jurisconsultes à l'instar de celle de Rome, partagée en trois ordres, les sénateurs, les chevaliers et les plébéiens, qu'il soumet à une critique sage et éclairée. Cet ouvrage, remarquable d'ailleurs par la pureté et la concision du style, eut beaucoup de succès. Le savant Frédéric Othon Meuken en donna une édition qu'il dédia à l'auteur lui-même, Leipsick, 1733, in-8°. L'abbé Dinouart en a donné une traduction française, Paris, 1768, in-12 ; mais outre qu'elle est remplie de fautes grossières, le traducteur s'est permis d'élaguer divers morceaux de ce livre, suivant son propre jugement. 2° *Delle vizioze maniere*, etc. (*Des manières vicieuses qu'on emploie pour défendre les causes devant les tribunaux*), Naples, 1744, in-4°. Cet ouvrage, dédié au pape Benoît XIII, renferme des préceptes extrêmement utiles à ceux qui se destinent à la carrière du barreau. Il en a paru une traduction française sous ce titre : *L'Ami du barreau*, par Ruyer-Duval, Orléans, 1787, in-12 ; 3° *Feriæ autumnales post reditum a republica jurisconsultorum*, Naples, 1752, in-8° : c'est comme une suite de la *République des jurisconsultes* ; l'auteur y suppose que les jurisconsultes, pendant les vacances qu'ils prennent sur les affaires de la république, s'occupent à discuter le titre au Digeste : *De regulis juris* ; 4° *Oratio de jure fæodali*, Naples, 1753, in-4° ; 5° *Carmina latina*, ibid., 1742, in-4°. L'avocat Dominique Torrès a fait publier à ses frais toutes les *Œuvres* de ce célèbre jurisconsulte, Naples, 1767, 4 vol in-4°.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), de Vitré en Bretagne, naquit le 16 juin 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y fut ordonné prêtre en 1726. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *Thèse* qu'il y fit soutenir *sur la grâce* ayant été censurée par l'évêque et par la faculté d'Angers, le P. de Gennes, publia trois *Lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes, et ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté en 1729 contre tout ce qui se ferait dans l'assemblée des pères de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scènes, il alla en habit de paysan se cacher dans le village de Millon, près le Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut, dans un couvent de bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Senez à la Chaise-Dieu. Il mourut le 18 juin 1748. *C'était*, dit l'abbé Ladvocat, *un homme vif, véhément, emporté*. Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, et pour les prodiges des convulsions, passait les bornes d'un

fanatisme ordinaire. On a de lui : 1° quelques écrits en faveur des convulsionnaires ; 2° un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1733, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre ;* 3° un autre *Mémoire* sur l'assemblée de 1729. Tous ouvrages qui avaient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des illuminés de Saint-Médard.

GENOUILLAC. *V.* GOURDON.

† GENOVESI (Antoine), un des plus célèbres philosophes italiens, naquit le 1er novembre 1712 à Castiglione, près de Salerne. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il s'appliqua aux études analogues à cet état sacré, et se fit bientôt distinguer par la sagacité de son jugement. Cependant, épris d'une jeune personne, il allait faire échouer tous les projets de son père en l'épousant, lorsque celui-ci, s'en étant aperçu, le confina dans un village, et le confia à un ecclésiastique. A peine âgé de vingt ans, il connaissait déjà plusieurs langues modernes ; mais à ces études il en allia d'autres qui ne pouvaient pas faire attendre de lui un bon prêtre. Il lisait avec avidité les philosophes du jour, et se nourrissait de leurs principes dangereux. Peu fidèle aux obligations que lui imposaient les premiers ordres qu'il avait déjà reçus, il joua dans une comédie de société ; et, fâché d'une réprimande sévère que lui fit à ce sujet l'archevêque de Conza, il quitta l'habit ecclésiastique. Mais étant revenu à Castiglione, et la personne qu'il voulait épouser se trouvant établie, il prit la soutane, et reçut les derniers ordres à Salerne en 1736. Une vie régulière qu'il mena pendant quelque temps, et ses connaissances, lui méritèrent la protection de l'archevêque de cette ville, qui lui confia la chaire d'éloquence dans son séminaire. Mais il quitta bientôt cette place pour se rendre à Naples, où il s'appliqua à l'étude des lois et des langues anciennes. Imbu des principes philosophiques, et trouvant que ses compatriotes n'étaient pas à la hauteur des lumières de son siècle, il conçut le dessein d'opérer leur réforme ; et avec une intention différente de celui qui a écrit son éloge, nous dirons, comme lui, qu'il réussit assez bien dans son projet, dont l'exécution avait déjà été commencée par le philosophe J. Vincent Gravina, et dont nous avons vu les tristes résultats dans le bouleversement du royaume. On ne peut sans doute lui refuser les éloges que lui ont si justement mérités ses connaissances en littérature et en économie ; mais en même temps, nous nous faisons un devoir de le blâmer sur ses opinions, opinions entièrement opposées au caractère sacré dont il était revêtu. Genovesi mourut le 22 septembre 1769 ; il était alors âgé d'environ 57 ans. Les ouvrages qu'il publia sont : 1° *Éléments métaphysiques*, Naples, 1744, et années suivantes. Ce livre, où il prescrit tous les principes qu'il avait puisés dans la lecture des philosophes, lui attira beaucoup de désagréments, qui auraient pu avoir pour lui des suites funestes, sans la protection du Marquis de Tannuci, qui voulait se servir des talents de Genovesi dans ses projets contre la cour de Rome. 2° *Elementorum artis logico-criticæ libri quinque*, Naples, 1745, in-8°. Cet ouvrage est écrit dans le même esprit que



le précédent. 3° *Éléments de théologie*, ibid., 1751. L'archevêque de Naples, le cardinal Spinelli, se déclara contre cet ouvrage. Genovesi perdit alors la chaire de théologie, qu'il occupait depuis 1741, et il se livra à l'économie politique et à l'agriculture. Barthélemi Antieri ayant fondé à Naples, vers cette époque, la première chaire de cette science, y mit ces trois conditions : que les leçons seraient données en italien, que Genovesi serait le premier professeur qui occupât la chaire, et qu'après sa mort aucun prêtre, soit régulier, soit séculier, ne pût lui succéder. On doit dire à la louange de Genovesi, que le royaume de Naples lui est redevable de la science de l'économie politique, qui avait déjà été conçue et même appliquée à plusieurs branches de l'administration par Broqgia, mais dont les essais étaient encore imparfaits. 4° *Leçons de commerce et d'économie civile*, Naples, 1757, 2 vol. in-8°. Il publia cet ouvrage pour répandre de plus en plus sa nouvelle science. C'est dans le même but qu'il fit traduire par son frere Pierre Genovesi l'ouvrage suivant avec des notes de sa main : *Histoire du commerce de la Grande-Bretagne*, par Jean Cary, 3 v. in-8°, et qu'il publia le Cours d'agriculture de Cosimo Tronci. 5° *Méditations philosophiques sur la religion et la morale*, 1758, in-8°. C'est encore un ouvrage où Genovesi a semé ses principes philosophiques. 6° *Logique pour les jeunes gens*, 1766. On ne peut trop louer la concision et la clarté avec lesquelles Genovesi présente dans cet ouvrage des matières abondantes ; mais on y trouve encore sa même philosophie. 7° *Lettres académiques sur l'utilité des arts et des sciences.* Cet écrit est dirigé contre J.-J. Rousseau, dont il était cependant grand admirateur. 8° *La science des droits et des devoirs de l'homme*, 1767. La mort empêcha Genovesi de terminer cet ouvrage, qui est resté incomplet.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile et d'une concubine de ce prince, naquit à Séville en 406. Il commença son règne, en 428, par une victoire signalée sur Hermenric, roi des Suèves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour de Valentinien III, empereur d'Occident, par le crédit d'Aétius son rival, appela Genseric dans son gouvernement pour s'y maintenir par son secours ; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, et fut battu. Aspar, envoyé à son secours par Théodose II, empereur d'Orient, avec toutes les forces de cet empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la première. Genseric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'*arianisme* par le fer et par le feu ; et, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit » la guerre à Dieu, après l'avoir » faite aux hommes. » Quelque temps après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie, sa veuve, appela le héros vandale pour venger ce meurtre. Genseric, gagné par ses présents, et ne cherchant qu'à se signaler, fit voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagèrent pendant quatorze

jours avec une fureur inouïe. Un grand nombre de vases précieux des églises furent la proie du vainqueur. Il emporta jusqu'à la couverture du temple de Jupiter-Capitolin, en cuivre fin, doré à une grande épaisseur; et il transporta en Afrique les dépouilles du temple de Jérusalem, que Titus avait fait conduire à Rome. Les habitans de cette malheureuse ville virent renverser leurs maisons, piller et détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfants. Eudoxie, victime de sa propre vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles, Eudoxie et Placidie. Le vainqueur, affermi en Afrique, devint redoutable à toute l'Europe, dont il désolait chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné, qui prenait le titre fastueux de roi de la terre et de la mer, ravagea tour-à-tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'était pas moins barbare chez lui que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchait à l'empoisonner pour regner après sa mort, il lui fit couper le nez et les oreilles, et la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son père. Ce monstre était possédé de cette mélancolie sombre qui n'éclate jamais dans les particuliers et dans les princes que par des forfaits et des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genseric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siècle, capable de former les plus grands projets, et de les exécuter : vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il voulait affaiblir, il savait en tirer avantage, et saisir adroitement les occasions. [Léon Ier, empereur d'Orient, vers l'année 458, avait envoyé contre Genseric une flotte portant plus de cent mille hommes; mais le Vandale corrompit par des présents Basilides, qui la commandait, et qui était entré dans le port de Carthage. Par suite de cette trahison, la flotte romaine devint la proie des flammes, et l'empereur, forcé de faire la paix, céda à Genseric l'Afrique *proconsulaire*, à l'exception de Carthage et de quelques autres villes. Mais c'était surtout cette capitale que le Vandale voulait conquérir. Au mépris des traités, il s'en empara, et les Romains perdirent alors cette cité fameuse qui leur avait coûté tant de sang, et qu'ils possédaient depuis 585 ans.]

† GENSONNÉ (Armand), né à Bordeaux le 10 août 1758, entra dans le barreau, qu'il suivit avec beaucoup de distinction. Lorsque les principes de la révolution vinrent exalter les jeunes têtes, Gensonné les embrassa avec chaleur, et fut membre du tribunal de cassation, qu'on venait d'établir. Il obtint ensuite les suffrages de ses compatriotes lors des nominations à la seconde assemblée nationale. Réuni avec les autres députés de la Gironde, Guadet et Vergniaud, il forma avec eux le parti des *girondins*, parti qui était celui des véritables républicains. Il devint membre du comité diplomatique créé par l'assemblée législative, comme un moyen de renverser l'autorité royale. Gensonné commença alors ses déclamations contre la cour et les ministres; et ce fut lui qui, au nom de ce comité, proposa le projet d'accusation rendu à l'unanimité des voix, le 1er janvier 1792, contre les prin-

ces frères du roi, le prince de Condé, le vicomte de Mirabeau et le marquis de Laqueille. Il avait appuyé pendant ce temps-là les mesures de rigueur prises contre les prêtres insermentés. Ce fut encore lui qui fit ordonner le séquestre des biens des émigrés, et provoqua la guerre contre l'empereur d'Autriche. Il trouva dans cette motion un adversaire dans Robespierre, qui commença dès lors à méditer la ruine du parti de la Gironde. Lorsque la guerre eut été déclarée à l'Autriche, Gensonné et les autres girondins tâchèrent d'exalter les passions de la multitude en dénonçant chaque jour quelque nouveau complot tramé pour opérer la contre-révolution. Ils publiaient qu'il existait à Paris un cabinet autrichien qui agissait de concert avec les royalistes. Gensonné s'engagea même à prouver la réalité de ce fait. Il voulut, quoique en vain dans ce moment, faire décréter d'accusation MM. de Montmorin et Bertrand de Molleville, ministres du roi, qui, selon lui, étaient la cause de tous les malheurs. M. de la Fayette ayant demandé la punition des agresseurs de la journée du 20 juin, Gensonné attaqua vivement ce général. Cependant les girondins, se voyant sans cesse harcelés par Robespierre et Danton, et craignant de succomber sous leurs attaques, semblèrent vouloir se rapprocher de la cour; et, par le moyen d'un peintre nommé Boze, ils firent connaître au roi leurs propositions dans un Mémoire rédigé par Gensonné; mais comme avant tout ils voulaient faire triompher leurs opinions, la cour rejeta l'alliance. Alors ils se réunirent momentanément avec ses plus cruels ennemis, et le 10 août arriva. Les jacobins et les girondins se disputèrent alors à qui s'élèverait sur les débris de la monarchie, qu'ils venaient de renverser. Les jacobins voulaient dominer par la terreur, tandis que les girondins, plus modérés, rêvaient toujours à leur *république fédérative ;* et c'est là que commença cette lutte terrible qui fut si funeste à ces derniers. Ce fut Gensonné qui fit déterminer les attributions du conseil provisoire substitué au gouvernement du roi, et qui fit déclarer les municipalités de France responsables de la sûreté des personnes et des propriétés ; mais les municipalités se gardèrent bien de se soumettre à cette mesure. Ce fut encore Gensonné qui fit décréter que chaque citoyen devait porter avec lui une *carte de sûreté,* sous peine d'être arrêté. Réélu à la convention par son département, il se montra beaucoup plus modéré. Accusé presque aussitôt d'avoir eu des intelligences avec la cour, et d'avoir participé aux distributions d'argent faites par le ministre Narbonne, il réfuta victorieusement cette imputation ; et, soutenu par ses confrères, il ne cessa de demander la punition des septembriseurs, dont Tallien, Danton et les autres députés de Paris avaient été les complices. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, les girondins voulaient sauver le roi, mais sans renoncer à leur projet de république. Effrayés par l'idée de voter la mort du roi, ils saisirent avec empressement le moyen de *l'appel au peuple,* proposé par le député Salès; mais tous leurs efforts furent inutiles;

et, entraînés par les jacobins, ils votèrent avec eux la *mort* de leur souverain. Après la consommation de cet attentat, Gensonné sembla s'intéresser au sort malheureux de la jeune princesse fille du roi, et de son frère Louis XVII; il demanda que la municipalité fût responsable de leur sûreté. Cependant l'acharnement entre les deux partis augmentait tous les jours. Robespierre, maître de la multitude, l'ameutait contre les girondins, qui se défendaient, et attaquaient avec beaucoup d'art. Gensonné, Vergniaud et Guadet, doués tous les trois des plus grands talents, se partageaient les rôles dans cette lutte terrible: le premier surtout, joignant à une éloquence entraînante et persuasive un esprit caustique et des saillies piquantes, excitait l'admiration de l'assemblée, et s'était rendu rédoutable à ses adversaires. Il faisait un jour dans un discours vigoureux et pathétique le portrait hideux des crimes qu'on avait commis, et en désignait en même temps du geste et de la voix les auteurs et les complices, lorsqu'un d'eux s'écria: « Mais ils ont sauvé la » patrie. — Oui, répliqua Gen» sonné, comme les oies du ca» pitole. » Il serait difficile de se former une idée du tumulte que ce sarcasme excita dans l'assemblée. On criait, on hurlait, on menaçait, on applaudissait tout à la fois. Gensonné continua à se défendre encore avec succès; mais s'étant trouvé compromis dans la correspondance de Dumourier, qui venait de passer à l'étranger, et surtout dans celle de Miosinski, officier supérieur de ce général, il ne put résister plus long-temps, et Robespierre put alors facilement le faire passer pour traître à la patrie. Ce fut dans cette dangereuse situation qu'il demanda, le 19 avril 1793, la convocation des assemblées primaires. Mais sa demande fut rejetée, et il ne vit alors aucun moyen d'échapper à l'orage. Déjà les différentes sections de Paris étaient venues à la barre demander la proscription ou l'expulsion du parti de la Gironde. Enfin la révolution du 31 mai arriva; tous les girondins furent proscrits: les uns prirent la fuite, les autres furent arrêtés et conduits au Luxembourg. Gensonné fut de ce nombre. Après quelques mois de détention, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort avec 21 de ses collègues, le 31 octobre 1793.

GENTILIS DE FOLIGNO, ou GENTILIS *de Gentilibus*, médecin, dont on a des *Commentaires sur Avicenne*, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut de la peste à Pérouse en 1348.

GENTILIS (Albéric) naquit en 1551 à Castello-San-Genesio, dans la Marche d'Ancône. Matthieu Gentilis, son père, qui y exerçait la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraîna ses deux fils dans l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur à Oxford, et mourut à Londres en 1611, à 60 ans. Il est auteur: 1° de trois livres *De jure belli*, Hanau, 1612, qui n'ont pas été inutiles à Grotius; 2° *De legationibus*; 3° *De juris interpretibus*; 4° *De advocatione hispanica*. On trouve dans Nicéron une très longue liste des ouvrages de ce savant, à qui Bayle reprochait de pencher vers le papisme.

GENTILIS (Scipion), frère du

précédent, naquit en 1563. Il était encore fort jeune lorsqu'il quitta l'Italie avec son père. Il étudia à Tubingen, puis à Wittemberg, et enfin à Leyde, sous Hugues Doneau et sous Juste-Lipse. Il enseigna ensuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De jure publico populi romani*, 1662, in-8° ; 2° *De conjurationibus*, 1602, in-8° ; 3° *De donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4° ; 4° *De bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8°. On voit, par le style de ses livres, qu'il savait mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la jurisprudence. Ses Œuvres complètes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1763 et 1765, 4 vol. in-4°

GENTILIS (Jean-Valentin) naquit à Cosenza dans le royaume de Naples au XVIe siècle, et était parent des précédents. Obligé de quitter son pays pour éviter la peine de mort dont il était menacé à cause de l'impiété de ses opinions, il se réfugia à Genève. Il trouva quelques Italiens que le même sujet y avait amenés, et forma avec eux une nouvelle secte arienne, ce qui donna lieu au *Formulaire* de foi dressé dans le consistoire italien en 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. On les trouve fort en détail dans le Dictionnaire des Hérésies, article *Socinianisme*. Les magistrats prirent connaissance de cette affaire, et le mirent en prison. Convaincu d'avoir violé sa signature, il présenta en vain divers écrits pour colorer ses opinions. On le condamna à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu. Après avoir exécuté cette sentence, il vécut quelque temps tranquille; mais, mal vu à Genève, à cause de la haine que lui portait Calvin, et ne pouvant se guérir de l'envie de dogmatiser, il quitta cette ville, contre le serment qu'il avait fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu et mis en prison; mais il s'échappa et s'enfuit vers George Blandrata, médecin, et Jean Paul Alciat, Milanais, ses associés, qui s'efforçaient alors de répandre l'arianisme en Pologne. Le roi ayant publié un édit de bannissement contre ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli qui l'avait autrefois emprisonné se trouvant encore en charge, se saisit de lui en juin 1566. La cause fut portée à Berne, et Gentilis, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, se glorifiant d'*être le premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père, au lieu*, disait-il, *que les apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du Fils*. (*Voyez* l'Histoire de son supplice, en latin, par Bèze, Genève, 1567, in-4°, et par Bénédict Aretius, Genève, 1581, in-8°) Gentilis était léger et inconstant dans ses opinions, et en changeait selon les temps; sort de tous les sectaires qui, ayant secoué le joug de la foi et l'autorité de l'Église, ne savent plus à quoi s'en tenir. (*Voyez* SERVET.)

Les termes de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase*, étaient, selon lui, de l'invention des théologiens; mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment n'en soient pas? Pour parler juste sur la divinité de J.-C., il voulait qu'on dît que le *Dieu d'Israël, qui reste seul vrai Dieu et le père de N. S. J.-C., avait versé dans celui-ci sa divinité.* Il avançait que Calvin faisait une *Quaternité* en admettant une essence divine et les trois personnes : comme si ces trois personnes n'étaient pas l'essence divine, ainsi que le savent et le disent tous les enfants des chrétiens. Ce chef des réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savait par lui-même que les écrits n'intimident guère un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler, et à son grand regret il ne put réussir. Cet intolérant réformateur semblait intimement convaincu qu'il avait un privilége exclusif de fronder la doctrine de l'Eglise et la croyance générale des chrétiens; mais dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paraissait digne du feu. (*Voyez* KAPRINAI, LENTULUS, SERVET).

GENTILLET (Innocent), jurisconsulte protestant, de Vienne en Dauphiné, fut d'abord président de la chambre de l'édit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Genève. On a de lui : 1° une *Apologie* latine *de la religion protestante,* 1588, Genève, in-8°; 2° le *Bureau du concile de Trente*, Genève, 1586, in-8°, dans lequel il prétend ridiculement que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi; 3° un écrit publié contre Machiavel, et auquel on donne dans la conversation le titre d'*Anti-Machiavel*, Leyde, 1547, in-12; 4° L'*Anti-Socin*, 1612, in-4°; ouvrages savants et sages, partout où l'auteur n'a point l'occasion de prôner les erreurs de sa secte.

GENTIUS (George), né à Dahme dans la principauté de Querfurt en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques et dans la médecine, alla à Constantinople, et parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-George II, électeur de Saxe, et interprète pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe en 1687. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont : 1° *Rosarium politicum, de persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1655, in-12, orné de gravures. Nous avons cet ouvrage en français sous le titre de *Gulistan ou l'Empire des roses, par Saadi, prince des poètes turcs et persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634; item, traduit par M***, Paris, 1704, in-8°, sous celui de *Gulistan ou le jardin des Roses*, traduit par Gaudin. (*voyez* ce nom); 2° *Historia judaica, res Judæorum ab eversa æde hierosolymitana ad hæc fere tempora usque, complexa; a Salomone Ben Virga de hebræo in latinum versa*, Amsterdam, 1651, in-4°. On a une *Vie* de Gentius, écrite par Auguste Beyer.

† GENTY ou GENTIL (Louis), naquit vers 1770; il suivit le cours de la révolution, sans cependant en adopter les atroces maximes. Après avoir été procureur syndic du district d'Orléans, il fut un des administrateur du département du Loiret,

qui le nomma député, en 1791, à la législature et à la convention nationale; et dans ces deux assemblées, il se montra très modéré. Il combattit avec courage le parti de la *Gironde*, dont le but était de détruire la royauté, et se montra également contraire aux projets des jacobins, qui voulaient tout renverser et faire régner l'anarchie. Il montra le même courage en s'opposant aux décrets proposés contre les frères de Louis XVI, désapprouva la déclaration de la guerre contre l'empereur d'Autriche, et prononça un discours énergique contre Jourdan *Coupe-tête*, ce monstre couvert de crimes, dont il demanda la punition. Le 13 juillet, il accusa le maire Péthion, comme étant l'auteur des événements du 20 juin, jour où la populace vint insulter le malheureux Louis XVI dans son propre palais. Après la journée encore plus triste du 10 août, et lors du jugement du roi captif, il vota pour *la détention et l'appel au peuple*. Dans le vote qu'il émit, on lisait cette phrase remarquable... « Je ne veux pas que mon opi» nion *donne à la France un* » *Cromwell*... » Genty devint ensuite membre du conseil des cinq-cents, d'où il sortit en 1798, et mourut peu d'années après. — Il ne faut pas confondre sous ce nom un autre Genty (l'abbé), professeur de philosophie au collége d'Orléans, où il était aussi vice-secrétaire perpétuel de la société d'agriculture, et qui a publié : 1° *Actor philosophicus*, 1767, in-8°; 2° *Discours sur le luxe*, qui a obtenu le prix à l'académie de Besançon, 1784, in-8°; 3° *L'influence de Fermat sur son siècle*, 1784, in-8°. Ce mémoire fut couronné par l'académie de Toulouse, patrie de Fermat (*voyez* ce nom); 4° *L'Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, 1788, in-8°. S'il est vrai que l'abondance de l'or et de l'argent ne sert qu'à multiplier les besoins des hommes, et à nourrir les vices, nous ignorons en quoi pouvait consister ce bonheur, qui d'ailleurs dépeupla l'Espagne (d'où étaient sortis les conquérants du Nouveau-Monde), et y détruisit le germe de l'industrie nationale. Ce bonheur donc ne peut être envisagé que sous un rapport plus sublime, c'est-à-dire celui de l'établissement de la véritable croyance dans un pays où l'on sacrifiait à de faux dieux.

GEOFFRIN, ou JOFRAIN (Claude), né à Paris vers 1639, d'abord franciscain, ensuite feuillant, prieur, visiteur et assistant général de son ordre, est plus connu sous le nom de *dom Jérôme*. Il remplit les chaires de la cour et de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal à propos des disputes qui déchiraient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappelé à Paris, il y mourut en 1721, à 82 ans. Ses *Sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de dom Jérôme était plus solide que fleurie; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

† GEOFFRIN (Marie-Thérèse Rodet), née à Paris en 1699, et morte en 1779, s'est fait un nom par ses liaisons avec les beaux esprits de ce siècle, qu'elle as sembla it chez elle,

Mêlant de trente plats la solide ambroisie,
Au nectar fugitif de la philosophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours d'Allemagne, se rendit à Vienne, et de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginait être dû par les princes à son bel esprit. On connaît le mot de Fontenelle, apprenant la mort de madame de Tencin : *J'irai donc manger chez la Geoffrin.* D'Alembert et d'autres académiciens ont fait de grands éloges de madame Geoffrin. Elle nommait les gens de lettres qui lui faisaient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de madame de Tencin, qui les appelait *ses bêtes*. Voltaire ne paraît pas avoir été fort prévenu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenait chez elle quand il a dit :

Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble;
Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt beaux esprits, faméliques auteurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs;
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a couverte de ridicules, ainsi que ses convives, dans une satire intitulée l'*Enterrement de la pie*. Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie et le bel-esprit a rendu sa vie inquiète, et lui a fait chercher dans l'ostentation et le bruit un bonheur qui, chez le sexe surtout, ne germe que dans une sagesse modeste et paisible. Elle parut sur la fin de sa vie revenir à des principes plus convenables à son sexe. *Voy.* Fayette, Graffigny, Suze, Tencin.

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, et cardinal l'année suivante, était d'Angers, et mourut vers l'an 1130. Louis le Gros, roi de France, et les papes Urbain II, Pascal II, Calixte II, Honorius II, le chargèrent des affaires les plus importantes et les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *Lettres*, onze *Sermons*, et des *Opuscules*, où l'on trouve un excellent traité sur les investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610 par le P. Sirmond. La *Lettre à Robert d'Arbrissel*, fondateur de Fontevrauld, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité : elle se trouve dans les manuscrits de son temps. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit justice à Robert, et devint un de ses plus ardents défenseurs.

GEOFFROI de Saint-Omer, fut un des neuf gentilshommes qui formèrent l'ordre des Templiers, l'an 1118, et celui qui se distingua le plus dans cette institution. *Voyez* Hugues des Païens.

GEOFFROI de Monmouth, surnommé *Arturus*, archidiacre de Monmouth en Angleterre, puis évêque de Saint-Asaph, florissait vers 1152 sous le règne de Henri II. Les centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bède, et lui donnent le titre de cardinal ; mais les auteurs anglais ne sont pas de cette opinion. On a de lui : 1° *De exilio ecclesiasticorum* ; 2° *De corpore et sanguine Domini* ; 3° *Carmina diversi generis* ; 4° *Commentaria in Prophetias Merlini*, etc. Mais le plus célèbre de ses ouvrages est une *Histoire de la Grande-Bretagne*, dans la Collection des historiens d'Angleterre, par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, et qu'il y a inséré la *Vie* du roi Artus, par Merlin, Possevin, Baronius

et plusieurs autres savants l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GEOFFROI (Etienne-François), né à Paris en 1672, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance de la médecine, de la chimie et de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chimie au jardin du roi, de médecine au collége royal, et fut associé à l'académie des sciences de Paris et à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractère doux, circonspect, modéré, et peut-être un peu timide, le rendait attentif à écouter la nature et à l'aider à propos. Il ne refusait ses secours à personne. Une chose singulière, qui lui fit du tort dans les commencements, c'est qu'il s'affectionnait trop pour ses malades. Leur état lui donnait un air triste et alarmé qui les affligeait. On a de ce savant médecin : *De materia medica, sive de medicamentorum simplicium historia, virtute, delectu et usu*, 3 vol. in 8°. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains et des plus complets que l'on ait eus jusqu'à présent, a été traduit en français, en 7 vol. in-12, par Bergier, médecin de Paris, né à Myon, près de Salins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ses confrères, et encore plus de ses malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Nobleville, qui y a joint aussi une Histoire des animaux, 6 vol. et enfin une table générale, ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

GEOFFROI (Jean-Baptiste), né à Charolles en Bourgogne en 1706, et mort à Sémur, petite ville de la même province, en 1782, occupa pendant vingt-deux ans à Paris, dans le collége de Louis le Grand, la chaire de rhétorique, rendue si célèbre par les Cossart, les Jouvency, les Porée, ses prédécesseurs. Il s'était fait la réputation d'un homme d'esprit, et même de bel esprit : ses harangues et ses plaidoyers la lui avaient acquise. Il était moins connu comme prédicateur. Cependant ses *Discours* ont été jugés avec raison dignes d'être publiés : ce sont des sermons sur les mystères et sur la morale, qui composent les deux premiers volumes des panégyriques forment le troisième. Plusieurs de ces sermons sont écrits d'un style simple, affectueux, et presque sans nul apprêt, tandis que d'autres sont remarquables par les mouvements oratoires et les richesses de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antithèses; et ce reproche est fondé : c'est la manière de l'auteur, et ses *Oraisons latines* ne l'avaient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ces sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à instruire et à édifier les fidèles. On y remarque surtout la bonne et ancienne coutume, la seule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture sainte et les ouvrages des pères pour base de l'instruction; de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les sentences sous différents rapports, par des répétitions heureusement amenées, et propres à renforcer la pre-

mière impression; manière des Bossuet, des Bourdaloue, des Neuvilles, etc., et qui servira toujours de modèle aux vrais orateurs chrétiens. Ses *Harangues latines* ont été imprimées de son vivant, mais ses sermons n'ont paru que quelques années après sa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12.

GEOFFROI. *Voy.* JOUFFROI et GROSTESTE.

† GEOFFROY (Julien-Louis), fameux critique, naquit à Rennes en 1743. Après avoir fait toutes ses premières études chez les jésuites de sa ville natale, il vint les perfectionner à Paris au collége de Louis le Grand, qui était aussi dirigé par les jésuites. Ces religieux, habiles à étudier les dispositions de leurs élèves, distinguèrent bientôt celles du jeune Geoffroy. Ils voulurent se l'attacher, et le destinaient à professer les belles-lettres, pour lesquelles il avait un goût et une aptitude remarquables, lorsque leur suppression vint faire évanouir ce projet. Geoffroy, qui n'avait alors que 20 ans, passa à Montaigu, où il occupa le modeste emploi de *maître d'étude*, ou, comme on le disait alors, de *maître de quartier*. Il fut bientôt chargé de l'éducation des enfants d'un riche particulier nommé M. Boutin. Il eut occasion d'aller souvent au spectacle; et c'est alors qu'il contracta pour ce genre de littérature un goût tout particulier. Après en avoir etudié les règles, il résolut de les appliquer, et il essaya une tragédie dont il prit pour sujet la mort de *Caton*. Les comédiens du Théâtre-Français reçurent sa pièce, et lui donnèrent les entrées. Cependant sa tragédie ne fut jamais représentée. Geoffroy demanda à être agrégé à l'université, et il soutint son examen avec distinction. Il remporta ensuite pendant trois ans consécutifs (depuis 1773) dans cette même université, le premier prix qu'elle accordait au meilleur discours latin. Geoffroy, encouragé par ce succès, résolut de briller sur un plus grand théâtre; il concourut à l'académie française pour l'*Éloge de Charles V*. Laharpe remporta le prix; mais le discours de Geoffroy fut bien accueilli par l'académie. C'est alors qu'il fut nommé à la chaire de rhétorique du collége de Navarre, qu'il quitta bientôt pour celle du collége Mazarin. Le rédacteur de l'*Année littéraire*, Fréron, venait de mourir; ses successeurs crurent que personne ne pouvait mieux soutenir la réputation de ce journal que Geoffroy, et ils lui proposèrent de s'en charger; Geoffroy accepta leurs propositions, et il ne trompa pas leur espoir. Il débuta par un article sur le *Cours d'études* de l'abbé de Condillac, et s'attacha uniquement au volume intitulé de l'*Art d'écrire;* et dans une critique aussi sage que lumineuse, il vengea victorieusement la belle poésie de Boileau, qui avait été peu ménagée dans l'Art d'écrire. Il travailla pendant 15 ans à la rédaction de l'Année littéraire, et tous les articles qui sortirent de sa plume se font remarquer par la solidité du jugement, une saine critique et d'excellents principes littéraires. Il prit plus tard dans un autre journal un ton différent et un autre style; les traits d'ironie, les bons mots et les sarcasmes amers naissaient sous sa plume. Il travailla en outre à la

rédaction du *Journal de Monsieur*. Geoffroy ne partagea pas les principes de la révolution; il les combattit même, soit dans l'Année littéraire, qui exista encore deux ans au milieu des troubles politiques, soit dans d'autres feuilles. Il entreprit ensuite, de concert avec l'abbé Royou, *l'Ami du roi*. Ce journal eut d'abord un succès prodigieux; mais la raison et le talent devaient céder à la terreur. Il fut proscrit, et Geoffroy se vit obligé de se réfugier dans un hameau, où, confondu avec les paysans et habillé comme eux, il s'occupa à enseigner à lire à leurs enfants. Revenu à Paris en 1799, il entra chez un maître de pension dans un des quartiers les plus reculés de la capitale; et c'est de là qu'il fut tiré pour être chargé de la partie des spectacles dans le Journal des Débats. Geoffroy sut ramener dans ce cadre, qui paraît borné, toutes les matières, toutes les discussions, et il sut trouver dans le sujet même le plus léger le moyen de faire briller son érudition littéraire. Depuis dix ans toutes les discussions littéraires avaient été bannies des journaux pour y faire place aux discussions politiques. Geoffroy put parler des auteurs classiques comme d'une nouveauté, et intéresser le lecteur en lui reproduisant Homère, Virgile, Racine, Corneille, Bossuet et Fénelon. Geoffroy eut bientôt un grand nombre d'ennemis; et l'on doit dire qu'il se permit trop souvent, dans les réponses qu'il leur fit, des sarcasmes amers et des plaisanteries grossières. Lorsque sa critique était sage et impartiale, Geoffroy était un écrivain pur, facile, correct, plein d'élégance et de chaleur; mais lorsque, dominé par la passion ou l'intérêt, il voulait accabler le talent ou la présomption sous le poids de l'ironie, on ne reconnaissait plus le rédacteur de l'Année littéraire. Ennemi des nouvelles doctrines, il se déchaîna avec violence contre Voltaire. S'il n'eût attaqué que le philosophe, tout homme sage l'aurait applaudi; mais il attaqua en lui le littérateur, et jugea mal son talent. Accoutumé à tout critiquer, il devint le fléau des auteurs qu'il n'aimait pas; et comme la passion souillait souvent ses jugements, on l'accusa de vendre sa plume. Les auteurs et les acteurs le redoutaient également, et ils cherchaient à se le rendre favorable par des offrandes de toute espèce, qui ne contribuaient pas peu à augmenter sa fortune. Cependant, parmi ses nombreux ennemis, il y en avait qui cherchaient tous les moyens de tirer vengeance de sa mordacité. Pour lui prouver qu'il était beaucoup plus aisé de critiquer un ouvrage que d'en composer soi-même un médiocre, on fit imprimer une pitoyable tragédie de Caton, avec le nom de Geoffroy, et on prétendit que c'était la même qui avait été reçue au Théâtre-Français en 1773. Il ne tint qu'à lui de faire condamner les auteurs de cette maligne plaisanterie à un désaveu humiliant, mais il ne voulut pas; et on dit que ce fut par *modération*. Si cela est ainsi, on peut dire qu'il commençait un peu tard à pratiquer cette vertu. Geoffroy prodigua aussi ses louanges à Napoléon; mais comme il critiquait même les meilleurs ouvrages lorsqu'il était

payé pour cela, on ne doit pas s'étonner qu'il ait offert de l'encens à celui qui payait si bien ceux qui voulaient lui en donner. Geoffroy est mort le 28 février 1814. Ce fameux journaliste n'avait pas les talents de Fréron, mais il possédait tous ceux qui constituent un excellent critique, et on ne balancerait pas à le regarder comme tel, s'il avait mis dans tous ses jugements plus de modération, d'impartialité, et surtout de désintéressement. Outre ses articles dans les différents journaux auxquels il travailla, on a de Geoffroy une élégante *Traduction* de Théocrite, qu'il publia en 1801, in-8°; un *Commentaire* sur Racine, 7 vol. On lui a attribué la *Vie polémique de Voltaire*; mais on sait aujourd'hui que cet ouvrage n'est autre chose que le Tableau philosophique de l'esprit de Voltaire, de l'abbé Sabatier de Castres.

GEORGE (Saint), martyr sous Dioclétien. Son nom est très célèbre chez les chrétiens, et même chez les mahométans: ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entre autres celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve* qui l'avait reçu dans sa maison. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisait un grand concours de peuple à une de ces églises : elle s'appelait *Mangalles*, et était attenante à un monastère situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont, ou le détroit des Dardanelles, a pris le nom de *Bras de Saint-George*. Ce saint est honoré par plusieurs autres Églises d'Orient, principalement en Géorgie. On voit par saint Grégoire de Tours, qu'il était fort célèbre en France dans le VIe siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruines. On trouve son office dans le Sacramentaire de ce pape et dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne *Vie* de saint Droctovée, qu'on apporta des reliques du saint à Paris, et qu'on les déposa dans l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une pièce de vers sur une église du même saint, qui était à Mayence. Il résulte de ces autorités que son culte est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France. Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion pour saint George, principalement fondée sur ce que l'on disait qu'il avait été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraste. Il est présentement premier patron de la république de Gênes. Les Anglais, sous leurs rois normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à ce saint. Le concile national tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut sous sa protection qu'Édouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1330. Certains hérétiques avaient forgé des actes de ce saint; le pape Gélase les condamna dans le célèbre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin et les centuriateurs de Magdebourg ont avancé qu'il n'y

avait jamais eu de saint George; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, et réfutée par les titres et les monuments les plus authentiques. Jurieu, Reynolds et Echard n'ont pas rougi de confondre ce saint avec un arien nommé George, qui usurpa le siége d'Alexandrie. (*Voyez* l'article suivant.) Les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de ce saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous restent de lui; mais l'ancienneté et l'universalité de son culte par toute l'Église ne permettent pas de douter de son existence (*voyez* saint Roch, sainte Catherine); c'est un point incontestable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs qui ont écrit depuis le v[e] siècle jusqu'à présent. Saint George est ordinairement représenté à cheval, et ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le Démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il était le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance dans son livre de la mort des persécuteurs, mit en pièces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie. Le P. Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. *Voyez* Jean.

GEORGE, fameux *arien*, devint maître du siége d'Alexandrie par intrusion. Il persécuta avec une cruauté inouïe saint Athanase et les catholiques, massacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pilla les maisons des orphelins et des veuves, traita avec la dernière barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allèrent si loin, que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre. Ils le massacrèrent sous le règne de Julien. On remarque dans tous les temps que les évêques intrus étaient des hommes féroces et détestables : la lâcheté, qui s'unit au sacrilége dans ces ames viles et basses, en fait des espèces de monstres, odieux à ceux mêmes qui les mettent en action, et qui, par leur scélératesse personnelle, devraient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGE, moine grec, florissait dans le milieu du x[e] siècle, et a écrit l'*Histoire des empereurs d'Orient* depuis Léon le Philosophe jusqu'à Romain II, en 963. C'est une suite de celle de Genesius. On la trouve dans l'*Histoire* byzantine, Paris, 1685.

GEORGE, despote de Servie en 1440, suivait la religion grecque aussi-bien que ses peuples; mais il était accusé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran, par le grand commerce qu'il avait avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs et des Hongrois, il s'était vu réduit dès sa jeunesse à porter les armes, tantôt pour les Ottomans, tantôt pour les chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha son alliance, et épousa Marie sa fille; mariage nul selon les lois chrétiennes. Le sultan s'était proposé d'usurper un jour la Servie pour la dot de son épouse; il fit aveugler avec un fer ardent Étienne et George, fils du despote. Il préparait le même traitement à Lazare son troisième fils; mais le père infortuné trouva le moyen de le sauver des mains de ce barbare.

En 1445, Mahomet II vint en personne assiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il se borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de son père, en le détachant d'Huniade et des intérêts communs de la chrétieneté. George mourut en 1457, d'une blessure qu'il reçut à la main en faisant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois : tant il se méprenait sur ses vrais ennemis ! Il laissa la conduite de son état à Irène Cantacuzène son épouse, et à Lazare le plus jeune de ses fils. Ceux que Mahomet avait fait aveugler furent privés de la succession, et sortirent en même temps de Servie, sur le bruit que le sultan venait pour s'en emparer. George, qui était le cadet, se retira en Hongrie, et Étienne en Albanie. Leur frère Lazare succéda à la couronne, et mourut la même année, après avoir fait périr par le poison sa mère, pour régner seul : mais bientôt la puissance mahométane absorba ce petit état, et la conduite de ceux qui le gouvernaient ne donne pas lieu à s'en étonner.

GEORGE DE TRÉBISONDE, ainsi appelé parce qu'il était originaire de cette ville, naquit à Candie dans l'île de Crète, et vint à Rome sous le pape Eugène IV. Après avoir professé la rhétorique et la philosophie pendant plusieurs années avec succès, il fut secrétaire de Nicolas V. On lui doit : 1° une *Rhétorique*, dont la première édition sans date est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-fol., réimprimée avec d'autres rhéteurs, Venise, 1523, in-fol.; 2° plusieurs *Traductions* de livres grecs et latins, entre autres de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe; version que le savant Petau méprisait avec raison; 3° des *Ecrits de controverse* en faveur de l'Église latine contre la grecque, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4°; 4° quelques ouvrages dans lesquels il fait paraître un mépris extrême pour Platon, et un enthousiasme inconsidéré pour Aristote. George de Trébisonde était un homme ardent, colère, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome pour briller dans celle d'Alphonse, roi de Naples; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1486.

GEORGE SYNCELLE. *Voyez* SYNCELLE.

GEORGE ACROPOLITE, ou LOGOTHÈTE. *Voyez* ACROPOLITE.

GEORGE, dit *Amira*, savant maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, et y mit au jour une *Grammaire syriaque et chaldaïque*, 1596, in-4°, estimée des savants. De retour en Orient, il fut fait patriarche des maronites, y fit recevoir la réformation du calendrier, et mourut vers 1641. George Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au mont Liban Galaup de Chasteuil.

GEORGE, duc de Clarence, frère d'Édouard IV, roi d'Angleterre, né en 1449, fut accusé d'avoir eu le dessein de détrôner le roi son frère (*voyez* ÉDOUARD IV); condamné à mort, il fut noyé dans un tonneau de Malvoisie. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGE Ier (Louis de Brunswick), duc et électeur d'Hano-

vre, était fils d'Ernest-Auguste de Brunswick et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et naquit le 28 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 et 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, George fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1701, confirmé le 25 octobre 1705, qui excluait les Stuarts du trône d'Angleterre, comme catholiques. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la quantité de monde qu'il avait vu à cette cérémonie l'avait fait penser au jour de la résurrection des morts*. Myladi Cowper répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la résurrection de l'Angleterre et de tous les bons Anglais*. Réponse flatteuse, mais qui tombait à faux, puisque le règne d'Anne, qui venait de finir, était un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne : mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, et ressemble à celle de Xercès, que saint Jérôme a si bien commentée (*Epist. ad Heliodorum*). La nation anglaise continua à prospérer sous son règne. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la première alla en Amérique, et empêcha l'arrivée des galions en Espagne ; la deuxième croisa sur les côtes d'Espagne, et observa de près le mouvement des Espagnols ; la troisième fit voile pour la mer Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avaient formés. George Ier mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre. [George Ier dut aux talents de sir Robert Walpole la réduction de la dette publique en Angleterre. On raconte de ce prince un trait qui fait honneur à sa délicatesse, ou peut-être seulement à sa présence d'esprit. En 1746, se trouvant masqué à un bal, une dame, ne le connaissant pas, lui proposa d'aller se rafraîchir au buffet. Lui ayant versé à boire, elle dit : — *A la santé du prétendant*, —*De tout mon cœur*, répondit le monarque ; je bois volontiers à la *santé des princes malheureux*.]

GEORGE II (Auguste), second du nom, duc de Brunswick, fils du précédent, naquit en 1683, et succéda à son père en 1727, dans ses états d'Angleterre et d'Allemagne. La même maladie l'emporta ; il fut frappé, le 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie et son heureux règne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guère obéir, et en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglais prospérèrent dans la guerre de 1741, que George II soutint avec gloire ; et leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la première, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions après la mort de Charles VI ; et dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, et ses vaisseaux firent des prises immenses. [Ce monarque dut beaucoup aux sages conseils de son épouse Caroline d'Anspach, et à la bonne administration de sir Robert Walpole ; mais les cabales de ses ennemis forcèrent ce dernier à donner sa démission. C'est sous le règne de George II, que le prince Édouard, dit le *Prétendant*, fit une descente en

Écosse, où, soutenu de quelques troupes françaises, il eut d'abord de grands succès; mais le duc de Cumberland le défit complétement à Culloden.

† GEORGES III, roi d'Angleterre et de Hanovre, naquit le 4 juin 1738. Il était fils de Frédéric Louis, prince de Galles, et succéda à son aïeul, Georges II, mort après Frédéric-Louis le 25 octobre 1760. Son éducation avait été confiée à lord Bute, qui conserva un empire absolu sur l'esprit de son maître, même au-delà de sa mort, car M. Jenkinson (depuis lord Stawkesburg et ensuite lord Liverpool), que lord Bute avait, dans ses derniers moments, vivement recommandé à Georges III, le remplaça dans l'ascendant qu'il avait sur ce monarque. M. Jenkinson fut, pendant plusieurs années, chef du cabinet secret qui gouverna l'Angleterre; il était plus que les ministres; il les destituait, les remplaçait, et dirigeait toutes les opérations politiques avec les autres cabinets de l'Europe. Il était, en outre, le conseil intime du roi; et lord Chatam disait de lui qu'il était *un personnage derrière le trône, plus élevé que le trône même*. Aussitôt que Georges III fut proclamé roi, il assembla les pairs et le conseil privé, auxquels il déclara que, « se trouvant engagé dans une » guerre dispendieuse, mais né» cessaire (celle contre l'Autri» che, la France et l'Espagne), » il ferait tous ses efforts pour » la soutenir avec honneur. » Il fit la même déclaration au parlement, et l'une et l'autre chambres le secondèrent avec énergie. Les puissances coalisées eurent des succès sur le continent, mais l'Angleterre s'en dédommageait dans les deux Indes, s'emparant de plusieurs riches colonies, comme celle du Canada, la Nouvelle-Écosse, les îles de la Grenade, Saint-Vincent, La Dominique, la rivière du Sénégal, etc. Cette dernière possession lui fut ratifiée par le traité de paix du 10 février 1763, dans lequel on plaça le port et la ville de Dunkerque sous l'influence anglaise, d'après l'ancien traité d'Aix-la-Chapelle. Mais les excessives dépenses que la Grande-Bretagne avait faites étaient au-dessus des avantages que lui procurait le premier de ces traités. Presqu'à peine sorti de cette guerre, Georges III fut obligé d'en entreprendre une autre, dont les résultats n'étaient pas moins importants pour l'Angleterre. L'édit du timbre, envoyé aux colonies septentrionales de l'Amérique, commença, vers la fin de 1764, à indisposer les esprits. On les comprima d'abord; mais les Américains, dirigés par Washington et Franklin, et soutenus par la France, mirent sur pied de puissantes armées, qui repoussèrent celle d'Angleterre. Lord Chatam s'était montré opposé à cette guerre, dont M. North, alors ministre, se montra partisan; il avait été forcé de plier sous le pouvoir et les ordres du *conseil secret* du roi, dont les décisions prévalurent. Georges III, ne voulant pas entrer en composition avec des sujets rebelles armés, les combattit pendant huit ans; mais il fut enfin forcé de reconnaître leur indépendance. Cette perte fut très sensible à l'Angleterre, donna un rude coup à son commerce, et même à sa marine, par

les batailles navales gagnées par Suffrein, d'Estaing et Lamothe-Piquet. De son côté, la France eut bientôt à se repentir des secours qu'elle avait accordés à des sujets en révolte contre leur souverain ; peu d'années après, elle se trouva dans une semblable position, qui amena des résultats bien plus terribles. Les maximes d'indépendance que les officiers et les soldats français avaient puisées en Amérique, et le désir de la vengeance que nourrissait l'Angleterre, préparèrent cette funeste révolution qui causa tant de malheurs à la France. Cependant l'Angleterre trouva dans l'Inde une riche compensation aux échecs qu'elle avait éprouvés en Amérique. La France, toujours sa rivale, balança encore ses succès dans cette partie du monde, mais les Anglais restèrent enfin victorieux, et le furent ensuite du vaillant Hyder-Aly et de Tipoo-Saïb, non moins intrépide que son père. La mort de ce dernier, en 1799, arrivée presque sur le champ de bataille, laissa l'Inde sans défenseur, et les Anglais maîtres du plus beau, du plus fertile pays du monde, dans lequel Georges III acquit cinquante millions de sujets. En attendant, un habile ministre faisait jouer des ressorts secrets en Irlande, y formait un parti puissant pour l'Angleterre, effectuait la réunion complète de cette île (*voyez* Castlereagh), et opérait la fusion de son parlement dans celui de l'Angleterre. Sa marine arriva comme par enchantement, au plus haut degré de splendeur, et si elle a parfois essuyé quelques pertes, elle les dut précisément à ces mêmes sujets rebelles, devant lesquels elle a dû, en plus d'une rencontre, baisser son orgueilleux pavillon ; à ces Américains, qui tôt ou tard lui disputeront son commerce. Georges III était chéri de tous ses sujets ; cependant il courut plus d'une fois risque de tomber sous les coups d'un assassin. En 1780, il pensa périr dans l'émeute suscitée par G. Gordon, qui était à la tête du parti protestant (*Voy*. Gordon). En 1787, une femme, appelée Marguerite Nichol, lui porta un coup de couteau, dont la lame plia dans les vêtements du roi. En 1795, se rendant à Westminster, pour l'ouverture du parlement, il manqua, dans une autre émeute populaire, d'être frappé d'un coup de pierre. Le 15 mai 1800, comme le roi se trouvait au théâtre de Drury-Lane, un certain Hathfield lui tira un coup de pistolet, qui heureusement ne l'atteignit pas. Hathfield fut ensuite déclaré fou. Georges III eut, en 1787, une première attaque d'aliénation mentale ; mais le célèbre docteur Willis parvint à le guérir. Trois ans après, la révolution française ayant pris un aspect alarmant pour les rois, elle trouva dans l'Angleterre sa plus constante et sa plus redoutable ennemie. On sait les coalitions qu'elle a formées, les sommes immenses qu'elle a dépensées, tantôt pour s'opposer aux progrès des républicains, tantôt pour abattre un colosse qui semblait la menacer de sa ruine. Cependant Georges III jouit d'un meilleur état de santé pendant quelques années ; mais, en 1792, il éprouva une autre attaque plus sérieuse que la première, et l'on pensa à établir une régence, qui appar-

tenait naturellement au prince de Galles, fortement appuyé par le parti de l'opposition, dont il était le chef. Néanmoins Pitt soutint, dans la chambre des communes, « que la régence n'était pas un droit inhérent à la personne, et qu'elle ne pouvait être accordée à l'héritier du trône que par le parlement. » Cette proposition, ayant été acceptée, fut portée à la chambre des pairs, où il trouva une vive opposition de la part de lord North (*voy.* ce nom) : la chambre adopta le bill de Pitt, mais il devint inutile par le rétablissement de la santé du roi. Georges III n'avait jamais aimé ce ministre, mais il le gardait à cause de ses grands talents ; et dans cette circonstance, il lui sut bon gré de la sage conduite qu'il avait tenue. La guerre contre la France continuait toujours, d'après le système de Pitt, et malgré l'opposition de Fox, de Shéridan et d'autres publicistes de la chambre des communes. Elle coûta de grands sacrifices à l'Angleterre, qui conclut le traité d'Amiens (27 mars 1802); mais la paix fut d'une très courte durée ; et la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Pour la soutenir, le gouvernement anglais fut obligé d'aggraver le poids des impôts, d'entamer non-seulement les revenus mais les capitaux, et il augmenta prodigieusement la dette nationale. Quelque absurde que parût le projet d'un débarquement en Angleterre, imaginé par Buonaparte, il ne fut cependant pas regardé comme impossible par le cabinet britannique ; car il s'empressa d'engager l'Autriche dans une nouvelle guerre contre la France, pour faire diversion, et obliger Napoléon à renoncer à son entreprise. Le *système continental*, proclamé presqu'en même temps par le même despote, et qui parut encore plus absurde que le projet du débarquement, mit pourtant en agitation l'Angleterre, qui dès lors travailla avec la plus grande activité à la grande coalition européenne. En attendant, les dissensions scandaleuses du prince de Galles avec son épouse Caroline-Amélie-Élisabeth, seconde fille du duc de Brunswik, et dont le roi s'était déclaré le protecteur, avaient influé sur la santé de ce monarque. Son aliénation mentale empira tellement, qu'il parlait quelquefois sans interruption des journées entières ; une fois même il parla soixante-douze heures de suite, mêlant dans ses discours incohérents le nom de Buonaparte et de la France. Enfin, en 1810, le parlement déclara Georges III incapable désormais de gouverner. Pitt était mort depuis quatre années (le 23 janvier 1806); la régence du royaume fut accordée sans opposition au prince de Galles. Le roi vécut encore dix ans, et la reine ne le quitta jamais : c'est à cette princesse que le parlement l'avait confié, en lui allouant une somme considérable pour son entretien. Errant jour et nuit dans ses vastes appartements de Windsor, on entendait quelquefois ce malheureux prince tirer des sons de l'instrument favori qui avait servi à le distraire en des temps plus heureux. Georges III termina sa triste existence le 29 janvier 1820 ; il était âgé de quatre-vingt-deux ans, et en avait régné soixante. Il avait eu de son

mariage (célébré le 8 septembre 1761), avec une princesse de Mecklembourg-Strelitz, douze enfants, savoir : 1° Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles (à présent roi sous le nom de Georges IV); 2° Frédéric, duc d'York; 3° Guillaume-Henri, duc de Clarence; 4° Édouard-Auguste, duc de Kent; 5° Ernest-Auguste, duc de Cumberland; 6° Auguste-Frédéric, duc de Sussex; 7° Adolphe-Frédéric, duc de Cambridge; 8° Charlotte-Auguste-Mathilde, deuxième épouse du dernier roi de Wurtemberg, et *quatre* princesses non mariées. Georges III, ayant perdu son père à l'âge de douze ans, se trouva sous la tutelle de sa mère, la princesse douairière de Galles; ce fut elle qui lui donna pour gouverneur lord Bute, qui devint ensuite ministre. Sa mère, jalouse de son autorité, ne lui permettait de sortir que très rarement des palais de Carlton ou de Leicester-House; et, s'il était à la campagne, il ne pouvait dépasser le parc de Kew. On lui interdisait de communiquer avec les personnes d'un rang supérieur, de crainte qu'on ne lui inspirât le désir de secouer le joug maternel. Quant à son éducation, on se borna à lui apprendre l'histoire moderne, les langues allemande, française, italienne et la musique, que le prince aimait avec passion. Si les entraves dont on l'avait entouré nuisaient au développement de ses facultés intellectuelles, elles ne purent pourtant gâter l'excellent fond de son caractère. Devenu roi, il montra un vif amour pour la justice, et ne trahit jamais les lois de l'honneur, ni de l'équité. Un écrivain anglais lui reproche cependant d'avoir été pour l'Église romaine, *hostile*, *inflexible*, *inexorable*. Rigide, mais probe, il ne persécuta jamais personne, et fut toujours accessible, affable avec tout le monde, populaire même, et se plaisait parfois à questionner ses plus humbles sujets sur leurs affaires particulières, auxquelles il paraissait prendre un véritable intérêt. Bon époux, bon père, ses mœurs furent toujours pures, et on ne lui connut ni maîtresse, ni favoris. Simple et frugal dans sa vie privée, il aimait à rester dans l'intérieur de sa famille. Son domicile habituel était le château de Windsor, où les ministres n'étaient point admis : il revenait à Londres, quand les affaires publiques l'exigeaient. Il allait rarement à la chasse, n'aimant pas cet exercice qui souvent devient un plaisir exclusif, et inspire le dégoût pour des occupations plus tranquilles et plus importantes. (*Voyez* Charles IV.) Ami de l'agriculture, le plus nécessaire et le plus noble des arts, Georges III employait ses loisirs à faire prospérer une vaste ferme qui était dans l'enceinte de Windsor. Là il causait familièrement avec les fermiers, même avec les paysans, sur les travaux champêtres et les moyens d'en hâter les progrès. Sous le règne de ce monarque, et par l'habileté de Bute, Liverpool, Pitt et Castelreagh, l'autorité royale s'est beaucoup augmentée en Angleterre, comme le prouvent et l'*alien bill* et la loi de l'*habeas corpus*. Ce règne, le plus long dans l'histoire d'Angleterre, a été très fertile en grands événements, utiles à ce royaume, si

l'on en excepte l'indépendance de l'Amérique. Mais cette perte fut balancée par la conquête des Indes, et par les possessions acquises dans les autres parties de l'Amérique, ainsi que nous l'avons désigné plus haut. La réunion de l'Irlande forme aussi une époque importante. Malte, le cap de Bonne Espérance, les îles Ioniennes, etc., dont l'Angleterre s'est emparée dans les dernières guerres, entrent également dans les heureux événements du règne de Georges III. Ce prince aimait les arts et les sciences, plus que tous ses prédécesseurs de la maison de Brunswick. Ses libéralités, et les encouragements qu'il donnait à ceux qui entreprenaient des découvertes, ont encore illustré son règne et agrandi ses états, en y répandant des richesses, et en créant de nouvelles colonies. On a reproché à ce monarque de l'opiniâtreté dans ses résolutions. Malgré les instances et les prières réitérées de son fils aîné, le prince de Galles, il le laissa toujours dans son grade de colonel de dragons, ne voulut jamais lui accorder celui de général, ni lui confier le commandement de ses armées, au moment même que son frère puîné, le duc d'Yorck, se trouvait à la tête du département de la guerre, et avait déjà commandé en chef. Ce refus, de la part du roi, pouvait avoir pour motif ou le caprice ou des raisons politiques, mais ce qu'on ne saurait excuser, c'est la persévérance avec laquelle Georges III refusa aux malheureux Irlandais l'abolition de la loi du *test*, que le ministre Pitt leur avait promise. Il paraît néanmoins qu'on avait fait craindre au roi que cette abolition ne causât des troubles en Angleterre, où existent de nombreuses *sociétés* anti-catholiques, composées en grande partie de personnages les plus marquants des deux chambres et de la haute noblesse. En résumé. si Georges III ne possédait pas les qualités d'un grand monarque, il avait les vertus qui constituent l'honnête homme et le bon père de famille.

† GEORGE XI, dernier roi de Géorgie, naquit vers 1725. Son père Héraclius II le nomma, à peine âgé de 22 ans, gouverneur des provinces du Bortchalo et de Souckhethi, au midi de la Géorgie. Cette place fournit à George l'occasion de déployer son courage dans les guerres fréquentes qu'il eut à soutenir contre les Persans. Son père étant mort le 11 janvier 1798, George monta sur le trône; mais son autorité fut bientôt troublée. Les Lezghis envahirent le royaume; et quoique battus par Jean, fils puîné de George, ils portèrent partout impunément le meurtre et la dévastation. Dans ce même temps, les Turcs pénétrèrent en Géorgie par un autre côté, sous le commandement du pacha de Kaïs; mais David, fils aîné de George, marcha contre eux, et, après les avoir défaits, il s'empara de la forteresse de Kizil-Tchaktchak. La paix se fit alors avec les Turcs. Le souverain de la Perse, Baba-Khan, envoya alors une ambassade au roi George, lui offrant de prendre ses états sous sa protection, à condition qu'il lui donnerait pour otage son fils aîné David. La porte, de son côté, lui fit à peu près les mêmes offres; mais il craignit d'irriter contre

lui les Russes, qui depuis long-temps, convoitaient ses états. Tourmenté encore par les incursions des Lesghis, il demanda du secours aux Russes; et Paul I[er] lui envoya deux régiments. Le prince Jean, avec le secours de ces troupes, battit les Lezghis sur les bords du fleuve Zori, et en délivra pour quelque temps la Géorgie. George mourut en 1800, et aussitôt après les Russes s'emparèrent de ses états. Ses enfants, au nombre de huit, trois garçons et cinq filles, renoncèrent à l'héritage de leur père. L'aîné, David, entra dans les armées de l'empereur Alexandre, avec le titre de lieutenant-général.

†GEORGE-CADOUDAL, né au village de Breck, dans la Basse-Bretagne, combattit avec courage dans l'armée vendéenne; lorsqu'elle eut été dispersée, il se retira dans son pays natal, et reprit bientôt les armes. Après la malheureuse expédition de Quiberon, George ramena dans le Morbihan les chouans, qui s'étaient portés sur les côtes du Nord pour la protéger, et qui avaient pour chef le chevalier de Tinteniac. C'est alors qu'il se déclara chef de l'insurrection de la Basse-Bretagne; il écarta du commandement les nobles et les émigrés; il voulut même se défaire de la Puissaye, qu'on faisait responsable du mauvais succès de l'expédition de Quiberon (1): il le fit arrêter par son ami de Châteaù-Gonthier, connu sous le nom de *la Vendée*. Mais la Puissaye parvint à le toucher sur son sort malheureux, et George lui rendit la liberté. Cependant le général Hoche s'étant avancé sur le Morbihan, George, qui ne pouvait lui opposer des forces assez considérables, fut obligé de licencier ses soldats jusqu'à la retraite des républicains. Mais il profita de ce temps pour grossir son armée, se forma un état-major et un corps permanent, il se vit bientôt aussi puissant que l'était Charette dans la Vendée. Vers la fin de la campagne, il attaqua, mais sans succès, le bourg d'Elven; battu ensuite par le général Hoche, il fut obligé de faire demander du secours à la Puissaye; mais ces secours n'étant pas arrivés, George fit proposer au mois de mai 1796 une suspension au général Hoche, qui la refusa, exigeant une entière soumission. George, ne pouvant faire autrement, feignit de céder, et ordonna à ses troupes de se tenir cachées jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable de recommencer la guerre. Mais le plan des royalistes de l'intérieur ayant échoué, George, qui n'attendait que le signal de Paris pour reprendre les hostilités, fut forcé de rester dans l'inaction jusqu'en 1799. Il annonça alors une insurection aux royalistes du Maine et de la Basse-Bretagne, et envoya en même temps un de ses lieutenants à Londres pour en conférer avec le gouvernement anglais et S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, maintenant Charles X. A l'arrivée des principaux chefs venant de Londres, il les rassembla au château de la Jonchère, et cette assemblée lui confirma le titre de commandant en chef du Morbihan et des côtes du Nord. Les hostilités recommencèrent, et George obtint quelques avantages dans des combats particuliers. Mais par la révolution du

(1) Voyez *Mémoires sur l'expédition de Quiberon*. Paris, Lenormant, 1825, 2 vol. in-8°.

18 brumaire (novembre 1799), la France se trouvant sous l'autorité consulaire, les principaux chefs vendéens résolurent d'accepter les propositions du consul. Ce fut en vain que George chercha à ranimer leur courage aux conférences de Pouancé, il resta seul en campagne, et redoubla d'audace et de vigueur. Mais obligé de lutter contre une armée entière commandée par le général Brune, et battu à Grand-Champ et à Elven les 25 et 26 janvier 1800, il se vit dans la nécessité d'accepter lui-même des propositions de paix. Dans une conférence qu'il eut à ce sujet avec le général Brune près de Theix, il s'engagea à licencier ses troupes et à remettre toutes ses armes. Cependant, dans la convention de dix articles qui fut signée entre ces deux généraux, il obtint des conditions favorables aux Morbihannais. Il alla à Paris pour les faire ratifier; mais le gouvernement éluda toujours la confirmation de ces clauses. Il paraît que Buonaparte voulut l'attirer à son service en lui offrant un grade supérieur; mais George, entièrement voué à son maître légitime, fut sourd à toutes ces offres, et passa en Angleterre, où il reçut un accueil flatteur de S. A. R. Monsieur, qui lui conféra au nom du roi le grade de lieutenant-général avec le cordon rouge. Nommé bientôt après commandant-général du Morbihan, d'Ile-et-Vilaine, des Côtes du Nord et du Finistère, il repassa en Bretagne dans le dessein de surprendre Belle-Isle et de s'emparer de Brest, d'après le dessein de M. Rivoire. Mais ces projets n'eurent pas un heureux résultat, et bientôt après il fut accusé d'avoir été l'ame de la conspiration de la *machine infernale*, qu'on disait avoir été tramée à Paris par ses officiers. George repassa en Angleterre. Mais toujours occupé du projet de détrôner Buonaparte, il proposa à Pichegru, non pas d'assassiner lâchement Napoléon, mais de l'attaquer à force ouverte au milieu de ses gardes. Plein de cette idée, et sans penser aux dangers de l'exécution, il envoya plusieurs de ses officiers à Paris, et débarqua lui-même au pied de la falaise de Belleville, le 21 août 1803. De là il se dirigea secrètement sur Paris, et se tint caché pendant six mois, attendant de Pichegru et de Moreau le signal d'agir. Dans cet intervalle la police parvint à éventer le complot : déjà plusieurs de ses adhérents étaient arrêtés et avaient fait des révélations sur la conspiration, lorsqu'il chercha à s'évader dans un cabriolet. Environné par une troupe d'agents devant le Luxembourg, il tire deux pistolets de sa poche, et en étend deux à ses pieds. Mais bientôt le peuple s'étant rassemblé, il est saisi et conduit à la préfecture de police, où il déclara avec fermeté qu'il était à la tête d'un complot formé pour rétablir les Bourbons sur le trône. Pendant les débats il montra beaucoup de calme et d'énergie, et évita avec soin de compromettre aucun de ses compagnons d'infortune. Enfin il fut condamné à mort le 11 mai 1804, avec onze de ses officiers, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie de Napoléon. Le lendemain on lui présenta un placet, en l'assurant que s'il consentait à le signer, il obtiendrait sa grâce et celle de tous ses officiers. George prend le papier;

mais à peine a-t-il lu ces mots : *A sa majesté l'empereur des Français*, qu'il le rend au concierge, et dit à ses compagnons: *Mes camarades, faisons la Prière*. C'était celle qu'ils faisaient tous les soirs en commun. Il fut exécuté le 25 juin au milieu d'une foule innombrable; il conserva toute sa fermeté jusqu'au dernier moment. Ainsi périt, à l'âge de 35 ans, ce Français dévoué, qui défendit la cause légitime des Bourbons avec une constance, un courage, une fidélité qui ne se démentirent pas un seul instant. On fit sur sa mort les vers suivants :

Sous le nom de brigand un Français plein d'honneur,
Meurt pour avoir servi son prince et sa patrie ;
Quel monstre, en quel pays, a pu trancher sa vie ?
Un Corse dans Paris sous le nom d'empereur.

†GEORGEL (Jean-François), né à Bruyères en Lorraine, le 29 janvier 1731, fit ses études chez les jésuites, et entra dans leur ordre à l'âge de 13 ans. Il professa successivement la rhétorique et les mathématiques dans les colléges de Pont-à-Mousson, de Dijon et de Strasbourg. Après la suppression des jésuites, le prince Louis de Rohan, qui avait connu l'abbé Georgel à Strasbourg, se l'attacha entièrement; et lorsqu'il fut nommé ambassadeur à Vienne, Georgel l'y accompagna en qualité de secrétaire d'ambassade; ses talents, son habileté pour les affaires, lui acquirent bientôt toute la confiance du prince Louis. Lorsque l'ambassadeur revint à Paris, l'abbé Georgel resta chargé des affaires à Vienne, et il les dirigea avec autant de succès que de prudence. Il paraît même qu'il avait pénétré les projets de la cour de Vienne sur la Pologne, et qu'il en avait averti le cabinet de Versailles assez à temps pour qu'on pût prendre les mesures convenables. Il resta à Vienne jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Le prince Louis avait été nommé à son retour grand aumônier de France, évêque de Strasbourg et cardinal. En sa qualité de grand-vicaire de Strasbourg et de la grande aumônerie, l'abbé Georgel fut chargé de tous les détails attachés à ces hautes dignités. Mais voyant avec peine les liaisons du cardinal avec Cagliostro et madame de la Motte, il ne fut plus son confident intime, et il ne se présentait chez lui que pour lui rendre compte de l'administration dont il était chargé. Lorsque le cardinal de Rohan eut été arrêté, le 15 août 1785, pour la trop fameuse affaire du *collier*, l'abbé Georgel, oubliant aussitôt les torts de son maître, retrouva tout son zèle, et voua tous ses soins à la cause de son protecteur malheureux. Il s'empressa de soustraire parmi les papiers du cardinal tous ce qui aurait pu le compromettre. Exilé à Mortagne quelques mois avant le jugement, en vertu d'une lettre de cachet obtenue par son ennemi, le baron de Breteuil, il continua à soutenir, par tous les moyens qui étaient en sa puissance, la cause du cardinal. Lorsque cette affaire, dont l'Europe attendait l'issue avec tant d'impatience, eut été jugée, l'abbé Georgel obtint la permission de se retirer dans sa ville natale, tandis que le cardinal fut exilé dans son diocèse. Malgré les services qu'il en avait reçus, ce prélat se laissa prévenir contre l'abbé Georgel, et il n'entretint avec lui aucune liaison. Pendant les troubles de la révolution, l'abbé Georgel fut arraché de sa retraite et déporté en Suisse, d'où il

passa à Fribourg en Brisgaw. Il commençait à travailler à la rédaction des notes où étaient consignés les divers événemens auxquels il avait pris part, lorsqu'en 1799 il fut rejeté de nouveau dans les affaires, et fit un voyage à Pétersbourg dans les intérêts de l'ordre de Malte. Revenu à Fribourg, il obtint bientôt après la permission de rentrer en France. On lui offrit un évêché qu'il refusa. Cependant, pour se rendre utile à la religion, il accepta, à la sollicitation de M. l'évêque de Nancy, la place de provicaire pour le département des Vosges. Il se concilia, par la sagesse de son administration dans ces temps difficiles, par son zèle et sa piété, la confiance de son évêque et l'estime des autorités civiles. Il continua en même temps la rédaction de ses mémoires. L'abbé Georgel mourut le 14 novembre 1813; il était alors âgé de 83 ans. On a de lui : 1° *Mémoires sur les rangs et les honneurs de la cour*, ou *mémoires de M. de Soubise*, Paris, le Breton, 1771, in-8° Ce mémoire avait pour but de prouver, contre un *ecrit* anonyme (de M. Gibert), que la maison de Rohan descendait de la maison souveraine de Bretagne. 2° *Mémoires pour servir à l'histoire des événemens de la fin du* XVIIIe *siècle*, *depuis* 1760 *jusqu'en* 1806, Paris, Eymery, 1818, 6 vol. in-8°. L'auteur traite dans ces mémoires de la destruction des jésuites, des dernières années du règne de Louis XV, qui comprennent les ministères du duc de Choiseuil du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou. Passant ensuite au règne de Louis XVI, il parle des opérations des ministres, et il donne des détails sur la fameuse affaire du *collier*; enfin il prend la révolution dans son principe, et il la suit jusqu'en 1803. Les jugements qu'il porte annoncent toujours un sens droit, beaucoup de pénétration et l'habitude de voir; cependant on désirerait quelquefois qu'il montrât moins de partialité. Il peint sous un jour odieux plusieurs personnages, que d'autres nous montrent sous des couleurs plus favorables, et qui peut-être ont en cela l'assentiment de la postérité. Il maltraite par exemple beaucoup le baron de Breteuil, à qui on a généralement accordé de grandes et de n obls qualités. Ses *Mémoires* sont remplis d'intérêt et offrent beaucoup à la curiosité; mais on ne doit les lire qu'avec une certaine méfiance, et ne pas oublier que l'abbé Georgel a écrit sous l'influence de l'intérêt qu'il portait à la maison de Rohan.

GEORGEON. *Voyez* GUICHARDIN.

GEORGIEWITZ (Barthélemi), Hongrois versé dans les langues, florissait dans le XVIe siècle. Il visita les lieux saints, et fut détenu captif pendant treize ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : 1° *De Turcorum ritu et ceremoniis*, Paris, 1545, in-16. Dom Montfaucon en faisait grand cas. 2° *Disputatio de fide christiana*, etc. Vienne, 1547; 3° *De afflictione christianorum captivorum sub turcico jugo*, avec fig., Worms, 1545, in-8°; 4° Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, et qui pourrait bien être une prophétie : *Prognome seu præsagium mahumetanorum, primum de christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8°.

GERALDINI (Alexandre), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amélia en Ombrie. Issu d'une famille distinguée, il embrassa d'abord la carrière des armes, servit dans les armées d'Isabelle de Castille, et occupa ensuite, à la cour de cette princesse, plusieurs emplois distingués. En 1472, il se voua à l'état ecclésiastique; à cette même époque, Christophe Colomb vint offrir à la cour de Castille son projet d'aller à la découverte d'un nouveau monde. Géraldini fut, avec le cardinal de Mendoza, un de ceux qui contribuèrent le plus à faire agréer le projet. Cette expédition ayant obtenu un heureux résultat, Géraldini fut nommé évêque de Saint-Domingue, après avoir rempli plusieurs missions importantes dans les différentes cours de l'Europe. Arrivé à Saint-Domingue, en 1520, il s'occupa à faire fleurir la religion dans sa nouvelle église, et mourut au milieu de ses travaux apostoliques, en 1525. On a de ce prélat un *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini*, etc.; *opus antiquitates, ritus, mores et religiones populorum Ethiopiæ, Africæ, atlantici Oceani, Indiarumque regionum complectens*, etc., Rome, 1631, 1 vol. in-22. Cette relation est dédiée au pape Urbain VIII. L'intérieur de l'Afrique étant très peu connu du temps de Géraldini, on ne doit pas s'étonner que ce qu'il en dit manque d'exactitude; mais pour les détails sur les Antilles, ils sont vrais et curieux. On a encore de lui plusieurs *Traités de théologie*.

GÉRALDINI (Antoine), frère du précédent, est connu par les ouvrages suivants: 1° *Eclogae XII de mysteriis vitæ J.-C.*, Salamanque, 1505, in-4.; 2° *Penitentialis psalmodia*, 1486, in-8°. Ces écrits sont en vers latins.

GÉRAN (Saint). *V.* Guiche.

GÉRARD: c'est le nom de trois saints personnages, dont le premier fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul, en 963: il occupa ce siége avec édification l'espace de 31 ans. — Le deuxième, d'abord moine de Saint-Denis, puis premier abbé de Brogne, au diocèse de Namur, mourut en 959. — Le troisième, mort en 1137, était frère de saint Bernard, et religieux de Corbie. — Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un saint Gérard, martyr, précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant et judicieux Isthuanfi: *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce saint, et nommément un genre de punition tout-à-fait singulier, attaché aux descendants de l'auteur de sa mort.

GÉRARD. *Voy.* Gerhard.

GÉRARD Thom, ou Teuque, naquit vers l'an 1040, dans l'île de Martigues, sur la côte de Provence. Il fut l'instituteur et le premier grand-maître des *Frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *Chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le temps où la ville de Jérusalem était encore en la puissance des infidèles. Des marchands d'Amalfi, en Italie, obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis de l'église du Saint-Sépulcre, un mo-

nastère de bénédictins, où les pélerins latins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastère fonda, en 1080, un hôpital, dont il donna la direction à Gérard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes, qui s'engagèrent dans cette société, et firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, avec un vœu particulier de secourir les chrétiens par les armes. Ces religieux obtinrent de grands priviléges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'office divin et administrer les sacrements, et des laïques de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem : les *frères chevaliers*, les *clercs* et les *frères servants*. Le saint fondateur mourut en 1121, et eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. (*Voy.* VERTOT.) De Haitze a publié l'*Histoire du bienheureux Gérard Teuque de Martigues*, Aix, 1730, in-12.

GÉRARD LE GRAND, ou GROOT, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons, naquit à Deventer en 1340, et mourut en 1384, à 44 ans. Il institua les clercs réguliers, appelés les *Frères de la vie commune*, parce que, sans s'engager par aucun vœu, ils demeuraient ensemble, et se procuraient, par leur travail, qui consistait principalement à copier les livres des saints Pères, et à les corriger sur d'anciens manuscrits, tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gérard établit aussi une congrégation de filles, qui, après leurs exercices spirituels, s'occupaient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monastères dans les Pays-Bas, dirigés par les clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur, avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns, de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis. (*Voy.* STANDONCK.) Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les protestants de Hollande et d'Allemagne, dans le XVI[e] siècle. Cette congrégation, approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel et ailleurs. Gérard avait été chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht; mais le désir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs *Livres* de piété, dont quelques-uns sont imprimés parmi les *Œuvres* de Thomas à Kempis; ils en ont souvent l'onction et l'admirable simplicité; Cologne, 1660, in-8°, tom. 3. La plupart des autres sont restés manuscrits.

GÉRARD (Balthasar), né à Villefans en Franche-Comté, ayant appris que Philippe II, roi d'Espagne, avait mis à prix la tête de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il était chargé d'exécuter cet arrêt. De fausses idées qu'il s'était faites des avantages que la religion et l'état retireraient de la mort du prince proscrit, en exaltant son imagination, ache-

vèrent d'égarer son esprit. Un jour que le prince sortait de son palais, à Delft, Gérard le tua d'un coup de pistolet chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier et une plume pour écrire tout ce qu'on voulait apprendre de lui. Il déclara que, depuis six ans, il avait résolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Il avoua que si le prince vivait, il le tuerait encore, dût-on lui faire souffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la question, on prononça la sentence de mort. Elle portait qu'on lui brûlerait la main droite avec un fer rouge, et les parties charnues avec des tenailles; qu'on couperait ensuite son corps vivant en quatre quartiers; qu'on lui ouvrirait le ventre, et qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battrait le visage; enfin qu'on lui couperait la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, sans que le jeune homme jetât un soupir. Philippe II anoblit tous les descendants de sa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconsidérés qui ont donné des éloges à l'action de Gérard, ni les philosophes inconséquents de ce siècle, dont plusieurs prêchent, avec Raynal, l'assassinat des rois, et parlent avec une horreur factice et hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un sujet rebelle; qui ne se récrient pas lorsque la tête d'un prince, légitime successeur du trône, est mise à prix en Angleterre (en 1746), et qui font un crime à Philippe d'avoir proscrit un chef de rébellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens et de l'équité naturelle, c'est que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une espèce de consistance, et son chef paraissant en possession de l'indépendance, la nouvelle constitution du gouvernement étant, à quelques égards affermie, la puissance législative de l'ancien souverain restait sans activité et sans force, et ne pouvait par conséquent autoriser une action qui, dans un tel état de choses, et surtout par les circonstances qui en précédèrent et accompagnèrent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un assassinat. [On publia dans ce temps, et en l'honneur de Gérard, trois *Écrits*, l'un en français, l'autre en latin, le troisième en italien, et en vers, inséré dans le *Muse toscane*, etc., 1594.]

GÉRARD (Jean), théologien luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enseigna la théologie à Iéna avec réputation. On a de lui grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° des *Lieux communs de la théologie*; 2° La *Confession catholique*; 3° L'*Harmonie des quatre évangélistes*, Genève, 1646, 3 vol. in-fol.; 4° Des *Commentaires* sur la Génèse, sur le Deutéronome, sur les Épîtres de saint Pierre et sur l'Apocalypse. Il mourut en 1637.

GÉRARD (Jean), savant luthérien, professeur en théologie, recteur de l'académie d'Iena, sa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui : 1° une *Harmonie des langues orientales*; 2° Un *Traité de l'Église cophte*, et d'autres ouvrages estimés. Jean-Ernest Gérard, son fils, marcha sur les traces de son père.

† GÉRARD (Philippe-Louis), chanoine de Saint-Louis du Louvre, naquit à Paris en 1737. Il faillit, dès sa plus tendre enfance, être victime d'un attentat. Saisi dans une allée obscure par une mendiante qui voulait sans doute s'en servir pour intéresser la pitié, il allait être enlevé par cette malheureuse, lorsque des gens attirés par ses cris vinrent l'arracher de ses mains. Après avoir fait ses études à Louis-le-Grand, se trouvant dans le monde livré à lui-même et sans guide, il tomba, comme il l'avoue lui-même, dans quelques écarts; mais l'abbé le Gros, doyen de Saint-Thomas-du-Louvre, qu'il avait eu occasion de connaître, le rendit bientôt à la vertu. Gérard résolut alors d'entrer au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et n'en sortit que pour accompagner, à Malte, le bailli de Fleury. Gérard, déjà sous-diacre, reçut la prêtrise dans cette île. Revenu à Paris, il exerça son ministère, en qualité de vicaire, à la paroisse de Saint-Méry. Nommé ensuite chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, il employa son temps à composer des ouvrages religieux, et il fut un des ecclésiastiques à qui l'assemblée du clergé de 1775 décerna des encouragements et des éloges, pour avoir bien mérité de la religion dans leurs écrits. Pendant les orages de la révolution, il resta long-temps en prison. Lorsque les temps redevinrent plus calmes, il recouvra la liberté, et il ne s'occupa dans sa retraite, que de son salut et de travaux utiles à la religion. L'abbé Gérard mourut le 24 avril 1813. Il a laissé: 1° *le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison*. Cet ouvrage parut d'abord en 3 vol. in-12; il a paru depuis en 6 vol., y compris la *Théorie du bonheur*. L'auteur, dit un écrivain, y montre dans une fiction les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par des sociétés pernicieuses, et y établit les preuves qui ramènent tôt ou tard à la religion, un esprit droit et un cœur vertueux. L'ouvrage fut accueilli par le plus brillant succès. Quatorze éditions en ont été publiées, et parlent bien hautement en faveur de l'ouvrage. Cependant on improuva quelques peintures un peu trop vives des passions, et une tendance trop prononcée à amollir le cœur au lieu de le détourner du vice. Nous croyons donc qu'on ne doit confier ce livre à la jeunesse qu'avec précaution; 2° *Les Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils, sur les faits intéressants de l'histoire universelle*, 1786, 1806, 11 vol. in-12, avec des cartes et des dissertations. Cet ouvrage offre beaucoup d'érudition et une saine critique. 3° *L'esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12, qui a été réimprimé in-18. On trouve à la fin quelques *Poésies chrétiennes et morales* du même auteur; 4° Des *Mémoires sur sa vie*, suivis de mélanges en prose et en vers, Paris, 1810, in-12, et des *Sermons*, Lyon, 1816, 4 vol. in-12. M. Barbier, nous ne savons sur quel fondement, semble croire que l'abbé Gérard n'en est pas l'auteur. Parmi les ouvrages qu'il avait laissés inédits, nous indiquerons un *Essai sur les vrais principes, relativement à*

nos connaissances les plus importantes, 3 vol. qui ont été imprimés depuis sa mort, et *Études de la langue française, ou la Rhétorique de la philosophie*, 3 vol., etc.

GÉRASIME (Saint), solitaire de Lycie, après avoir mené longtemps une vie érémitique dans son pays, passa ensuite en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodose, moine vagabond, qui lui inspira les erreurs d'Eutychès. Le saint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, et sa faute ne servit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une laure de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie, avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La prière et la méditation des vérités éternelles, remplirent entièrement ses dernières années. L'auteur du *Prætum spirituale*, dit qu'il guérit un lion qui s'était enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui resta attaché, et mourut de regret après avoir perdu son maître.

GÉRAUD, ou GÉRARD (Saint), *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de Saint-Vincent de Laon, puis de Saint-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de Saint-Sauve, près de Bordeaux, mourut le 5 avril 1095. Sa vie avait été sainte, sa mort le fut aussi. Il a laissé une *Vie de saint Adalhard*, insérée dans les *Acta sanctorum*.

GÉRAUD (Saint), comte et baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de Saint-Benoît, en 894, et mourut le 13 octobre 909. Il fut le père des pauvres et l'exemple des solitaires. Saint Odillon a écrit sa vie.

GERBAIS (Jean) né en 1629 à Rupois, village du diocèse de Reims, docteur de Sorbonne en 1661, professeur d'éloquence au Collége-royal en 1662, mort en 1699, avait un esprit vif et pénétrant. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français; les premiers sont mieux écrits que les seconds. Les principaux sont : 1° un traité *De causis majoribus*, Paris, 1679, in-4°, ibidem, 1690, pour prouver que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-seulement par les assertions qu'il contenait sur les libertés de l'Église gallicane, mais aussi par la manière dure dont elles étaient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'assemblée du clergé de l'année suivante ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'abbé Barral dans son Dictionnaire critique, *quelque satisfaction à la cour de Rome*, QUI N'EN AURAIT DÛ RECEVOIR AUCUNE. Qu'en sait-il, et de quel droit se mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps si respectable, qui sans doute savait ce qu'il devait et ce qu'il ne devait pas au siége de Pierre? 2° Un *Traité du pouvoir de l'Église et des princes, sur les empêchements du mariage*. L'auteur y prouve contre Launoy, que l'Église a toujours usé du pouvoir de constituer des empêchements dirimans. (*Voyez* LAUNOY.) Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchements. 3° Des *Lettres sur le pécule des religieux faits curés ou évêques*, 1696, in-12, Paris.

4° Une *Édition* des Réglemens touchant les réguliers, donnée par ordre du clergé de France, qui le gratifia d'une pension de 600 liv. Ces réglements parurent en 1666, in-4°, avec les notes du savant Hallier. On les trouve aussi dans les Mémoires du clergé, par le Merre, tome 6. 5° Quelques *Écrits* sur la comédie, sur la parure des femmes, etc. Gerbais fonda par son testament deux bourses dans le collége de Reims, dont il était principal. *Voyez* TUDESCHI.

GERBEL (Nicolas), *Gerbelius*, jurisconsulte, natif de Pforzheim, habile dans les langues et dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le président de Thou l'appelle *virum optimum et pariter doctrina ac morum suavitate excellentem.* Son principal ouvrage est une description estimée de la Grèce, sous le titre de *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui : 1° *Vita Joannis Cuspiani;* 2° *De anabaptistarum ortu et progressu*, etc. Ces écrits sont curieux.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde, pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifiait cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son père Louis-le-Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme sorcière et empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'était pour se venger de Gaucelme et du duc Bernard, frères de cette princesse, qui s'étaient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avaient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le P. Daniel prétend, dans son *Histoire de France,* que Gerberge avait d'abord épousé le comte Wala, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON (Gabriel), né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, et se fit ensuite bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1649. Il y enseigna la théologie durant quelques années. Il s'expliquait avec si peu de ménagement en faveur de la doctrine de Jansénius, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux poursuites de la maréchaussée, et se sauva en Hollande. Sa vivacité et son enthousiasme l'y suivirent. L'air de Hollande étant contraire à sa santé, il passa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit saisir en 1703, et le condamna comme partisan des nouvelles erreurs sur la grâce. Le P. Gerberon fut ensuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, sans que ni les prisons ni les châtiments pussent modérer la chaleur de son zèle pour ce qu'il appelait la bonne cause. L'on ne doutait pas qu'il dût mourir dans l'opposition aux décrets de l'Église, lorsqu'il revint à des sentiments plus catholiques. Il demanda avec empressement de signer le Formulaire, ce qu'il fit le le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ses livres, et témoignant beaucoup de douleur de son attachement aux opinions condamnées. On le mit en liberté,

et le 30 du même mois, rendu à ses frères, il ratifia de son plein gré, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ce qu'il avait fait à Vincennes. Il était temps qu'il se reconnût. A une obstination de cinquante ans, enfin désavouée, il ne survécut pas dix mois entiers, étant mort le 29 janvier 1711, à l'âge de 82 ans; « non sans de cruels remords, » dit un historien, surtout à cause » du grand nombre d'ames qu'il » avait égarées; mais en même » temps avec une ferme confi» ance dans les miséricordes du » Seigneur, et avec une vivacité » de repentir qui a pu en expier » le délai. » On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du temps, ou sur ses querelles particulières. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli, sont : 1° une *Histoire générale du jansénisme*, 3 vol. in-12, Amsterdam, 1703, telle qu'on devait l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé sur le même sujet : *Annales Janseniani*, qui n'ont pas été imprimées, et qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *molinistes outrés*, de *disciples de Pélage*, de *semi-pélagiens*. 2° Plusieurs *Livres de piété*, écrits avec feu; 3° Des *Éditions* de Marius Mercator, Bruxelles, 1673, in-12; de saint Anselme et de Baïus, Paris, 1675 et 1621, in-fol.; 4° Une *Apologie* latine *de Rupert, abbé de Deutz, au sujet de l'Eucharistie*, Paris, 1669, in-8°; 5° Un *Traité historique sur la grâce; 6° Lettres à M. Bossuet évêque de Meaux; 7° La Confiance chrétienne; 8° Le chrétien désabusé; 9° La Règle des mœurs, contre les faustes maximes de la morale corrompue*, in-12; 10° *La Défense de l'Église romaine*; 11° *L'histoire de la robe sans couture de N. S. J. C.*, *qui est révérée dans l'église des religieux bénédictins d'Argenteuil*, ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se fonde sur des titres qui sont eux-mêmes suspects; et qui, quand même ils seraient authentiques, ne prouveraient rien; 12° Les *Avis salutaires de la sainte Vierge à ses dévots indiscrets*. Ce livre, qui corrigeait un excès par un autre, fut défendu à Rome en 1674, *donec corrigatur*, et ensuite absolument. Le P. Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter. (De la dévotion envers la sainte Vierge, dans le 2e tome tome des Mystères). Le P. Gerberon avait dans ses ouvrages, comme dans son caractère, une impétuosité qui faisait de la peine à ses amis mêmes; mais en même temps quelque chose de plus franc et de plus droit que n'ont ordinairement les gens de parti; et c'est peut-être ce qui le détacha enfin de la faction à laquelle il avait sacrifié ses talents et son repos l'espace d'un demi-siècle.

GERBERT (Martin), né à Horb dans la Forêt-Noire en 1720, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il se distingua par son vaste savoir et ses vertus. Devenu abbé du célèbre monastère de Saint-Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même temps qu'il consacra une vie laborieuse et édifiante au bien de sa maison, de ses sujets et de l'Eglise catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages, qui sont en grand nombre, et dont voici les principaux : 1° *Apparatus ad eruditionem theologiem*, Fribourg, 1754; 2° *Theologia ve-*

tus et nova circa realem præsentiam Christi in Eucharistias, Fribourg, 1753; 3° *Principia theologiæ exegeticæ; præmittuntur prolegomena theol. universæ*, Saint-Blaise, 1757; 4° *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum et traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758; 5° *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758; 6° *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem et sanctificationem christiani hominis*, 1758; 7° *Principia theologiæ moralis juxta principia et legem evangelicam*, 1758; 8° *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem ecclesiæ formam et gubernationem*, 1759; 9° *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759; 10° *Theologia liturgica*, 1759; 11° *Dissert. de recto et perverso usu theol. scholasticæ*, 1759; 12° *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipue disputationum, cum inter catholicos, tum inter hæreticos, in rebus fidei*, 1759; 13° *Demonstratio veræ religionis veræque ecclesiæ*, 1760; 14° *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761; 16° *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos ecclesiæ principes, pontificem et episcopos*, 1761; 16° *De veteri liturgia alemannica*; 17° *De cantu et musica sacra a prima ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*; 18° *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ et gratiæ*, 1762; 19° *Iter alemannicum; accedit italicum et gallicum*, 1765; 20° *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1765; 21° *De eo quod est juris ecclesiastici et divini in sacramentis*, 1767; 22° *De peccato in Spiritum Sanctum in hac et altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste et variée, sagement dirigée et employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zèle brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connaître et estimer autant que ses profondes études. La piété et l'humilité s'étaient admirablement unies chez lui avec la science et le plus rare mérite. Il a retracé dans un degré éminent les utiles travaux et les vertus qui distinguaient autrefois cet ordre célèbre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentait à la vue de cette décadence; mais ce qui le touchait plus vivement encore, c'était l'apostasie de tant de religieux de différents ordres qui dogmatisaient en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgenzio et les Fra-Paolo, déchiraient le sein de l'Eglise d'une manière plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant et pieux abbé en parle de la manière la plus touchante dans son livre *De legitima ecclesiæ potestate circa sacra*; mais il espère en même temps que l'Eglise, qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professa est antiquitas, id de insultibus hæreticorum etiam verum fit, ecclesiam inde novum florem, decorem et amplitudinem nancisci. Id quod etiam speramus, dum*

jam dolentes cernimus IPSOS ECCLESIÆ FILIOS AD CONCUTIENDAM ECCLESIASTICAM AUCTORITATEM PRORUENTES, IMBIBITIS PROTESTANTIUM LATENTER PRINCIPIIS (*De legit. eccl. pot.*, l. 2, c. 3). Dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, 3 vol. in-4°, il y a quelques préjugés contre les jésuites, que sans doute le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumière répandue par les événements. [Parmi d'autres ouvrages historiques de cet auteur, il ne faut pas oublier : *Pinacotheca principium Austries, in qua marchionum, ducum, archiducumque Austries utriusque sexûs simulacra statuæ*, etc., 1768; 2e édit., 1773, in-fol. Gerbert y prouve que le *Ducatus Suevius* dont l'empereur Rodolphe fit don à son fils Rodolphe, et que les historiens croyaient situé en Souabe, était composé des possessions de cet empereur en Suisse et en Alsace. *Crypta San-Biasiana nova principum austriacorum*, 2e édition, 1785, in-4°, avec neuf gravures. L'abbé Gerbert mourut en 1793.]

† GERBIER (Pierre-Jean-Baptiste), avocat célèbre, fils, frère, neveu et cousin d'avocats portant ce nom, naquit à Rennes, le 29 juin 1725. Ne croyant pas trouver en France de maîtres assez habiles, son père, avocat au parlement de Rennes, fit venir de la Hollande d'habiles professeurs qui dirigèrent la première éducation de Pierre Gerbier. Il finit ses classes à Paris, au collége de Beauvais, où il eut pour maîtres Coffin et Rivard, peut-être plus instruits que les précepteurs hollandais. Gerbier commença son droit à l'âge de dix-sept ans, et fut reçu avocat en 1745; mais, d'après les dispositions prudentes de son père, il ne se présenta au barreau qu'à l'âge de vingt-sept ans. Son premier début fut couronné par un succès si éclatant, que Guéau de Préversaux, un des plus fameux avocats de cette époque, se déclara son patron, et conçut une grande amitié pour le jeune débutant. Gerbier, depuis ce moment, passa de succès en succès, et fit oublier les plus célèbres jurisconsultes depuis Cochin jusqu'aux plus renommés de son temps. Tout contribuait à faire de Gerbier nn parfait avocat : une connaissance profonde des lois; une éloquence tour à tour mâle, insinuante et pathétique; une action noble, animée, et parfaitement analogue à ses paroles. On l'appelait l'aigle du barreau. Les *Mémoires* de Gerbier, comme ceux de Cochin, ne donnent aucune idée de leur talent, parce que ces Mémoires manquent du prestige de la voix, de l'action et de l'expression du visage. « L'accent tout » seul, dit un écrivain, est » pour le discours une magie » qui supplée et qui surpasse » quelquefois toutes les ressour» ces du style : c'est pourquoi » l'on est souvent étonné, en li» sant un discours, une pièce » de théâtre, de ne plus retrou» ver l'impression qu'on avait » éprouvée à les entendre : l'é» crivain, dénué de ces moyens » de vaincre et de régner, a » besoin d'attacher le lecteur, » et de le satisfaire par la bonté » du langage et par la pureté » du style; le lecteur que rien » ne dlstrait, et à qui rien n'é» chappe, ne pardonne rien. » Gerbier eut le tort de se mon

trer ingrat envers le parlement, au sein duquel il avait obtenu tant de triomphes. Lors de l'exil de cet ancien corps, il s'attacha, l'un des premiers, au chancelier Maupeou, et plaida à la commission qui remplaçait le parlement de Paris. Son exemple avait entraîné les autres avocats; et quand le parlement fut réinstallé, en 1774, Gerbier eut à éprouver la peine de sa défection. Accusé d'avoir suborné des témoins dans le procès du comte de Guignes, l'arrêt qui le mettait hors de la cour témoignait assez que le parlement n'avait pas oublié un tort qu'il ne lui pardonna jamais. Ce coup fut très sensible pour Gerbier, et dès ce moment sa santé commença à dépérir. Il eut une consolation dans son chagrin, en voyant que son corps l'avait élu bâtonnier en 1787. Il ne survécut pas long-temps à cette marque de distinction: un mets, préparé dans un vase malpropre, lui communiqua un poison lent, mais funeste. Les remèdes ordinaires de l'art médical ne parvenant pas à le soulager, il eut la faiblesse de recourir aux opérations illusoires du *magnétisme*, alors très en vogue à Paris, où il fait encore des dupes. Par un effet du hasard, ou d'une disposition naturelle de sa maladie, il se trouva mieux pendant quelques jours; et cela suffit pour qu'il proclamât le magnétisme comme le remède universel. Malheureusement le mieux que Gerbier avait éprouvé n'était que le précurseur de sa mort, qui arriva le 26 mars 1788. Il était âgé de soixante-trois ans. Malgré les faiblesses et les erreurs de son esprit, Gerbier fut bon fils, bon époux, tendre père, ami fidèle, et il occupe toujours une des premières places dans les fastes du barreau français.

GERBILLON (Jean-François), né en 1654 à Verdun-sur-Meuse, se fit jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, et arriva à Pékin l'année suivante. L'empereur le goûta tellement, que trois mois après son arrivée, il eut ordre de suivre des ambassadeurs envoyés en Moscovie, pour régler les limites de cet empire et celui de la Chine. Le jésuite, aidé d'un de ses confrères, aplanit toutes les difficultés, et fut le médiateur d'une paix avantageuse. L'empereur chinois, pénétré de reconnaissance, le fit revêtir de ses habits royaux, et le prit pour son maître de mathématiques et de philosophie. Il lui permit de prêcher et de faire prêcher la religion chrétienne dans ses vastes états, et voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ses promenades, dans ses voyages, et même dans ses maladies. Le P. Gerbillon mourut à Pékin en 1707, supérieur-général de toutes les missions de la Chine. Il a composé des *Eléments de géométrie*, tirés d'Euclide et d'Archimède; et une *Géométrie pratique et spéculative*. Ces deux ouvrages, écrits en chinois et en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pékin. On trouve dans la Description de l'empire de la Chine du P. du Halde, des *Observations historiques sur la grande Tartarie*, par le P. Gerbillon, ainsi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de son *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'est sur cet ouvrage que l'abbé de Choisi

composa sa relation, en y ajoutant quelques ornements, dont les *Mémoires* du P. Gerbillon avaient besoin. Le style n'était pas le principal mérite des écrits de ce jésuite. On peut voir des extraits de son manuscrit sur Siam, dans le tome 1er des Mélanges historiques de Michault.

† GERDIL (Hyacinthe-Sigismond), célèbre cardinal, naquit à Samoëns en Savoie, le 23 juin 1718, d'une famille estimée. Il donna dès la plus tendre jeunesse des preuves non équivoques de la supériorité des talents qui devaient le faire distinguer pendant sa longue et brillante carrière. Son oncle paternel, homme de lettres estimable, soigna ses premières études, que le jeune Gerdil continua ensuite sous les barnabites, qui dirigeaient le collége d'Annecy. A peine âgé de 15 ans, il devint le confrère de ses professeurs en embrassant leur institut. Après son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Bologne pour y faire son cours de théologie. Il cultiva en même temps les langues anciennes et modernes, et s'appliqua avec succès à l'histoire et aux sciences exactes. Il obtint l'estime générale à Bologne; mais principalement celle de Lambertini, alors cardinal archevêque de cette ville, et depuis pape sous le nom de Benoît XIV. Ce savant homme jugea parfaitement le jeune Gerdil dès la première entrevue, et en augura les plus grandes choses; il lui donna même une preuve de confiance en ses lumières, en le consultant sur divers morceaux de son grand ouvrage sur la *Canonisation*, et en l'employant à traduire du français en latin plusieurs extraits des auteurs qui devaient y être employés. Dès qu'il eut terminé son cours de théologie, il fut envoyé à Macerata, pour y enseigner la philosophie. Il passa bientôt après à Casal de Montferrat, d'où il fut appelé à Turin pour y occuper dans l'université la chaire de philosophie, et ensuite celle de théologie morale. L'archevêque de Turin, qui ne tarda pas à connaître tout le mérite de Gerdil, l'admit dans son conseil de conscience, tandis que son ordre lui témoignait sa confiance en le nommant provincial des colléges de Savoie et de Piémont. Peu de temps après, la congrégation ayant perdu son supérieur général, il fut question de nommer Gerdil pour lui succéder; mais Benoît XIV le désigna en même temps à Emmanuel III, roi de Sardaigne, comme la personne la plus capable de diriger l'éducation de son petit-fils le prince de Piémont. Gerdil vécut à la cour comme il l'avait fait dans son collége; il s'occupa tout entier des travaux de son emploi, et il consacra le temps qu'il ne donnait pas à l'éducation du prince, à composer plusieurs ouvrages utiles. Gerdil vit ses succès récompensés par deux abbayes; mais ses revenus ne le rendirent pas plus riche : tout fut employé à l'éducation de ses neveux et en bonnes œuvres. Le pape Clément XIV lui décerna un prix plus honorable. Dans le consistoire tenu le 26 avril 1773, le saint-père le réserva cardinal *in petto*, sous une désignation qui caractérisait en même temps et sa grande réputation et sa rare modestie : *notus orbi, vix notus urbi*. Cependant Clément ne put achever la nomination, elle était

réservée à Pie VI. Ce vénérable pontife appela Gerdil à Rome, le nomma consulteur du saint-office, le fit sacrer évêque de Dibhon, et le publia le 15 décembre 1777 cardinal du titre *de sainte Cécile;* il avait déjà été agrégé au sacré collége le 27 juin de la même année. Gerdil montra dans ce haut rang beaucoup de zèle pour les intérêts de l'Église. Nommé préfet de la Propagande, et membre de presque toutes les congrégations, il était au milieu du sacré collége comme une lumière. C'était toujours son avis qu'on suivait dans les affaires les plus délicates, et Gerdil inclinait toujours pour le parti modéré dès que les principes ne devaient pas en souffrir: c'est dans ce sens qu'il agit dans l'affaire du concordat. Lorsqu'en 1798, les Français s'emparèrent de Rome et en emmenèrent le souverain pontife, Gerdil s'empressa de quitter une ville livrée au désordre; et, pour subvenir aux frais de son voyage, il fut obligé de vendre ses livres. Arrivé à Sienne, il y vit l'infortuné Pie VI en proie au besoin; et, loin de pouvoir le soulager, il fut obligé lui-même, pour se rendre en Piémont, d'accepter les offres généreuses du cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, et de monseigneur Desping, archevêque de Séville, et depuis cardinal. Resté dans le séminaire de son abbaye de la Clusa, il se vit souvent sur le point de manquer de tout, mais il supporta ses malheurs avec la plus grande résignation. Après la mort de l'infortuné Pie VI, Gerdil se rendit au conclave convoqué à Venise. Dès les premiers scrutins, un grand nombre de suffrages se réunirent en sa faveur, et son âge très avancé fut un des plus grands obstacles à son élection. Il suivit à Rome le nouveau pape Pie VII, et y reprit ses occupations. La santé dont il jouissait dans l'âge le plus avancé faisait espérer de le conserver encore quelques années; mais il fut attaqué en 1802 d'une maladie grave à laquelle il succomba le 12 août de la même année. Il avait alors plus de 84 ans. Membre d'un grand nombre d'académies de l'Europe, il fut honoré des regrets de tous les savants. Le pape ordonna de magnifiques obsèques, et voulut lui-même faire l'absoute. Le père Fontana, général des barnabites, et depuis cardinal, son ami, prononça son oraison funèbre, et lui composa l'épitaphe la plus honorable, et un Eloge lu le 6 janvier 1804 à l'académie des Arcades, sous le titre d'*Elogio letterario.* Ce savant et respectable prélat a composé un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs furent imprimés séparément. Le père Torelli les a recueillis et publiés, Bologne, de 1784 à 1791, 6 vol. in-4°. Le père Fontana, aidé du père Scatti, entreprit une nouvelle édition dont les six premiers volumes parurent en 1806, et qui depuis s'est continuée. Voici les ouvrages compris dans l'une et l'autre édition: 1° *Introduction à l'étude de la religion, avec la réfutation des philosophes anciens et modernes touchant l'Etre suprême, l'éternité*, etc.; ouvrage dédié à Benoît XIV, et auquel applaudirent non-seulement les savants catholiques, mais encore plusieurs protestants de l'académie de Berlin; 2° *Exposition des caractères de*

la vraie religion, traduite de l'italien en français, par le P. Livoy, barnabite, Paris, 1770, 1 vol., in-8°; 3° *Dissertation sur l'origine du sens moral, sur l'existence de Dieu, l'immatérialité des substances intelligentes*, avec deux *Dissertations sur les études de la jeunesse*; 4° *Projet pour l'établissement d'un séminaire*, avec un *Essai d'instruction théologique à son usage*; 16 *Traités* de *théologie* et 4 *Dissertations sur la nécessité de la révélation*. Dans l'essai, l'auteur réfute Bayle, le Système de la nature, les défenseurs de l'antiquité du monde, etc. Ces divers écrits forment les deux premiers volumes de l'édition de Bologne, et sont en langue italienne. Les 3e, 4e et 5e vol., et une partie du 6e, renferment les œuvres françaises. On y trouve : 5° un *Traité de l'immatérialité de l'âme contre Locke*, et la *Défense du P. Malebranche contre ce philosophe*, Turin, 1747 et 1748, 2 vol. in-4°. Locke, dans son traité de l'entendement humain, avance que sans le secours de la révélation, on ne peut être assuré que Dieu n'a pas donné à la matière la faculté de penser, et prétend que cela n'est point au-dessus de sa puissance. Cette idée, qui favorisait les principes des nouveaux philosophes, avait été avidement saisie par eux, notamment par Voltaire. Les doutes du philosophe anglais sont réfutés solidement dans le traité du P. Gerdil. Il y prouve que tout ce que dit Locke touchant l'immatérialité de Dieu peut également s'appliquer à l'âme. Burke a fait l'éloge de cet ouvrage. Un des caractères des écrits polémiques du P. Gerdil, est qu'ordinairement il puise dans les raisonnements mêmes de ses adversaires les arguments par lesquels il les réfute; et c'est ce qu'il fit en cette occasion. 6° *Essai d'une démonstration mathématique contre l'existence éternelle de la matière et du mouvement*, etc.; *et des preuves que l'existence et l'ordre de l'univers ne peuvent être déterminés ni par les qualités primitives des corps, ni par les lois du mouvement*; 7° *Mémoires sur l'infini absolu considéré dans la grandeur, et sur l'ordre dans le genre du vrai et du beau*, insérés dans le tome 6 des *Miscellanea taurinensia*, 1771; 8° *Essai sur les caractères distinctifs de l'homme et des animaux brutes, où l'on prouve la spiritualité de l'ame par son intelligence*; 9° *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*; 10° *Eclaircissement sur la notion et la divisibilité de l'étendue géométrique, en réponse à M. Dupuis*, Turin, 1741; 11° *Réflexions sur un mémoire de M. Beguelin, concernant le principe de la raison suffisante, et la possibilité ou le système du hasard*; 12° *Dissertation sur l'incompatibilité de l'attraction et de ses différentes lois avec les phénomènes, et sur les tuyaux capillaires*, Paris, 1754, 1 vol. in-12. Un premier travail sur cet objet avait été inséré dans le *Journal* des savants, mai 1752. L'astronome Lalande y répondit dans le même journal. A la suite de la dissertation se trouve un *Mémoire sur la cohésion*; 13° *Observations sur les* Époques de la nature, *pour servir de suite à l'examen des systèmes sur l'antiquité du monde*, insérées dans l'Essai théologique; 14° *Traité des combats singuliers ou des*

duels, Turin, 1759. Le P. Gerdil y rappelle que le métier des armes n'est pas moins sujet que les autres états aux règles de la morale, ni moins soumis pour des chrétiens aux préceptes de l'Évangile. Il montre l'absurdité, il fait sentir la férocité du prétendu point d'honneur qui fait une loi de la vengeance. Il prouve enfin que tous les duels, même ceux autorisés autrefois pour cause publique ou particulière, et à plus forte raison ceux qui ont lieu entre particuliers, de leur autorité privée, choquent la raison, blessent la religion, n'ont rien de commun avec le véritable honneur, tendent à renverser l'édifice social. 15° *Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de nature, à l'état de société et sous l'empire de la loi*, Turin, 1769, in-8°, traduits en italien par le docteur Giudici, Lodi, 1782; 16° *De la nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnements de M. Melon, auteur de l'*Essai politique sur le commerce en faveur du luxe, Turin, 1768, in-8°. Gerdil y analyse les raisonnements des apologistes du luxe, entre autres de Montesquieu, et les réfute. Il montre que ces apologistes sont en contradiction avec eux-mêmes; il tire ses preuves des écrits qu'ils préconisent. 17° *Discours sur la divinité de la vraie religion*; 18° *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J.-J. Rousseau*, Turin, 1765, in-8°. Elles se trouvent dans la nouvelle édition sous le titre de l'*Anti-Emile*. Elles sont écrites avec modération et ménagement pour l'auteur; mais rien n'y manque pour la solidité. Elles ont été traduites en anglais; et la princesse héréditaire de Brunswick fit passer dans ses états plusieurs exemplaires de cette traduction, comme un antidote aux dangers de l'ouvrage. Rousseau lui-même ne put s'empêcher de reconnaître le mérite de cet écrit, et de dire que de tous ceux qu'on avait publiés contre lui, c'était le seul qu'il eût trouvé digne d'être médité. Il ajoutait néanmoins qu'il craignait que l'auteur des réflexions ne l'eût pas compris; et certes ce n'était pas le P. Gerdil qui manquait d'intelligence. 19° *Considérations sur l'empereur Julien*. C'est dans les auteurs païens que Gerdil puise ses motifs pour apprécier le caractère de ce prince; et c'est d'après leurs témoignages qu'il prouve jusqu'à quel point sont exagérés les éloges que dans ces derniers temps lui ont prodigués quelques philosophes, sans doute à cause de sa haine pour le christianisme, qu'ils partagent avec lui. Tout ce morceau du P. Gerdil est plein d'une excellente critique. 20° *Observations sur le 6e livre de l'*Histoire philosophique et politique du commerce dans les deux Indes, par l'abbé Raynal. Gerdil écrivit ces observations rapidement, et à la lecture de ce 6e volume. Elles font regretter qu'il n'ait pas fait le même travail sur tout l'ouvrage. Quelques œuvres latines complètent le 6e volume; ce sont: 21° une harangue sur ce sujet: *Virtutem politicam ad optimum statum non minus regno quam reipublicæ necessariam esse*. L'orateur y combat Montesquieu. 22° Une autre harangue: *De causis academicarum disputationum in theologiam moralem inductarum*. Elles furent prononcées en pré-

sence de la société royale de Turin, la première en 1750, et l'autre en 1754. 23° *Disputatio de religionis virtutisque politicæ conjunctione ;* 24° *Elementorum moralis prudentiæ specimen.* Tels sont les ouvrages compris dans les six premiers volumes de l'édition de Bologne. Le cardinal della Somaglia en fit imprimer un 7e à ses frais en forme de supplément et sous ce titre : *Opuscula ad hierarchicam Ecclesiæ constitutionem spectantia,* imprimé à Parme, chez Bodoni, en 1789, in-8°, et réimprimé à Venise, 1790, in-8°. Il contient : 25° *Confutazione di due libelli contro il breve* Auctorem fidei *di Pio VI, in cui si condanna il libro di Eybel* : Qu'est-ce que le pape? Rome, 1789, 2 vol. in-8°. 26° *Apologia del detto breve,* Rome, 1791 et 1792, in-4°. Eybel était professeur de droit-canon à Vienne du temps de l'empereur Joseph, et pendant la chaleur des réformes de ce prince. Il attaque dans son libelle la puissance papale, et parle avec peu de respect du pontife. Le P. Gerdil réfute sa doctrine en lui opposant les théologiens les plus attachés aux libertés de l'Église gallicane, tels que Gerson, le P. Alexandre, Bossuet et Fleuri. 27° *In commentarium a Justino Febronio in suam retractationem editum animadversiones*, Rome, 1792, in-4°. Gerdil croyait avoir remarqué dans la rétractation de cet évêque quelques tournures embarrassées, et y désirait des expressions plus franches. Il montre en quoi elle pèche, et c'est toujours de l'autorité des plus célèbres théologiens français qu'il s'appuie. 28° *In Notas nonnullarum propositionum synodi pistoiensis*, Rome, 1795. Ces remarques tendaient à justifier sur quelques points le synode de Pistoie : le P. Gerdil les réfuta. 29° *Esame dei motivi dell' opposizione del vescovo di Noli* (Benoît Solari) *alla publicazione della bolla che condanna le proposizioni estratte dal sinodo di Pistoja*, Rome et Venise, 1802, in-12 ; 30° des *Lettres pastorales* adressées aux paroisses qui dépendaient de son abbaye de la Clusa, et ses *Constitutions synodales*; 31° *Précis d'un cours d'instruction sur l'origine, les devoirs et l'exercice de la puissance souveraine*, Turin, 1799, in-8°. Il y en a deux traductions italiennes, l'une, Rome, 1800 ; l'autre, Venise, 1802, in-8°; 32° *Notes sur le poème de la religion du cardinal de Bernis*, Parme, Bodoni, 1795. A la mort du cardinal Gerdil, il restait en manuscrit dans ses porte-feuilles : 33° *Osservazioni sopra una nuova lettera del vescovo di Noli* Elles furent imprimées la même année 1802, à Venise. 34° *Confutazione dei sistemi contrarii all'autorità della Chiesa circa il matrimonio;* 35° *Précis des devoirs des principaux états de la société ;* 36° *Instruction sur les différentes causes de la grandeur et de la destruction des états ;* 37° *Avis sur la lecture et le choix des bons livres;* 38° *Traité d'histoire naturelle contenant les règnes minéral, végétal et animal;* 39° *Tractatus de primatu romani pontificis, de gratia, de legibus, de actibus humanis, de mutuo ; Dissertatio contra Puffendorf de usura*, 5 vol.; 40° *Cursus philosophiæ moralis*. Plusieurs de ces ouvrages font partie de la nouvelle édition, composée de quinze volumes, il y a déjà quelques années, et sans doute les autres y entreront. On ne

doute point que le cardinal Fontana n'ait achevé cette œuvre, le plus beau monument à élever à la gloire de son illustre confrère, pour laquelle il a déjà tant fait. On sait qu'il préparait une *Vie* de Gerdil, et l'abbé d'Auribeau de son côté se proposait de publier son Esprit. Au reste, les ouvrages de ce célèbre cardinal qui ont déjà paru sont plus que suffisants pour prouver l'immense variété de connaissances de leur auteur, la fécondité de son génie, et son infatigable amour pour les travaux utiles. Il fut, de notre temps, un des hommes qui marquèrent le plus dans les sciences qui furent le plus utiles à la religion et à l'Église, et firent le plus d'honneur au clergé. Sa vie entière fut consacrée à défendre l'une contre les déistes, à soutenir la doctrine de l'autre, et les jugements du saint-siége contre les réfractaires; modèle d'ailleurs admirable de modération dans ses controverses, où, tout en maintenant avec fermeté les principes, non-seulement il ne blesse pas la charité, mais il ne laisse pas même échapper la moindre expression qui puisse offenser ceux qu'il réfute.

GERHARD, ou GÉRARD (Ephraïm), jurisconsulte allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, fut avocat de la cour et de la régence à Veimar. Il professa ensuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence et de philosophie. Le principal a pour titre : *Delineatio philosophiæ rationalis*; on trouve à la fin une excellente dissertation : *De præcipuis sapientiæ impedimentis*, etc. Il y a un grand nombre de savants du nom de Gerhard ou Gérard. *Voyez* GÉRARD.

GERHARD, *Voyez* TERENTIUS (Jean Gerhard).

GERING (Ulric), Allemand, fut un des trois imprimeurs que les docteurs de la maison de Sorbonne firent venir à Paris, vers 1469, pour y faire les premiers essais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant amassé de grands biens, fit des fondations très considérables aux colléges de Sorbonne et de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le suivirent en France, étaient Martin Crantz et Michel Friburger.

GERLAC (PETRI de Deventer), chanoine de l'ordre de Saint-Augustin, dans le monastère de Windesheim, mourut en odeur de sainteté l'an 1411. Il a laissé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en français, in-12.

GERLACH, pieux ermite, dont on conservait le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte son nom, à 2 lieues de Maëstricht. (Sous le règne de Joseph II, cette maison a été détruite, et les dames transportées à Ruremonde.) Dans sa *Vie*, imprimée en 1745 à Maëstricht chez Lekens, on rapporte des choses étonnantes, dont quelques-unes font plutôt l'éloge de la piété que du discernement du siècle où ce saint a vécu.

GERMAIN (Saint), né à Auxerre en 380, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, et brilla dans le barreau de cette ville. Devenu ensuite gouverneur de sa patrie et commandant des troupes du pays, il se fit tellement aimer des peuples par son intégrité, qu'après la mort de saint

Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la noblesse et le peuple le demandèrent d'une commune voix pour son successeur. Auxerre goûta sous son nouveau pasteur toutes les douceurs de le paix et de la concorde. Germain distribua tous ses biens aux pauvres et à l'Église. Le pélagianisme faisait alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, assemblés en 429, envoyèrent Germain avec Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poison. Ces médecins spirituels firent en peu de temps beaucoup de guérisons par l'éloquence de leurs exhortations, par la sainteté de leur vie. Saint Germain y fit une seconde mission en 446. Plusieurs miracles éclatants opérèrent la conversion de ce qui restait de pélagiens. Au retour de ce second voyage, il passa en Italie, et mourut à Ravenne en 448. On a cru avoir trouvé, en 1717, dans l'abbaye de Saint-Marien d'Auxerre, les reliques de saint Germain; mais les bons critiques en ont contesté l'authenticité, quoique l'abbé Le Bœuf l'ait soutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Constant, auteur contemporain, à la prière de saint Patient, archevêque de Lyon; elle se trouve dans Surius.

GERMAIN (Saint), successeur d'Eusèbe dans l'évêché de Paris, était né dans le territoire d'Autun, de parents nobles, vers 496. Childebert Ier le choisit pour son archi-chapelain, titre qui répond à celui de grand aumônier. Germain était un homme apostolique, tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *Lettre* à Brunehaut, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilpéric. Dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire sur ce digne pasteur, dans son Histoire de l'abbaye de Saint-Germain, publiée en 1724, in-fol. avec des figures relatives au sujet.

GERMAIN (Saint), fils du patrice Justinien, fut dès sa jeunesse un des principaux ornements du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siége épiscopal de Cyzique. En 715 on l'élut patriarche de Constantinople. Il s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. Saint Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'esprit et de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue sont pour la plupart de GERMAIN NAUPLIUS, patriarche grec de Constantinople, depuis 1227 jusqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX, en 1232, pour la réunion des Eglises, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, assembla un concile à Nymphée en 1233, et montra enfin peu de sincérité dans son procédé. Ses écrits se trouvent dans la Bibliothèque des pères. Nous avons cependant de saint Germain trois *Lettres* sur les affaires des iconoclastes. (*Voy.* D. Ceillier, tom. 18, pag. 62.) Il avait fait une *Apologie de saint Grégoire de Nysse contre les origénistes*: Photius en admirait l'élégance et la politesse. — Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un troisième GERMAIN, aussi patriarche de Constantino-

ple en 1264, qui renonça à son siége, et fut député au concile de Lyon en 1274 par Michel Paléogue.

GERMAIN (Dom Michel), bénédictin de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, avait fait profession en 1663. Il aida le savant Mabillon dans la composition des 7ᵉ et 8ᵉ siècles des *Actes bénédictins*; et dans celle de la *Diplomatique*, il se chargea du *Traité sur les palais des rois*, qui contient environ la cinquième partie du livre. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soisson*, 1675, in-4°. L'auteur avait un grand fonds d'esprit, une imagination vive, et une mémoire heureuse.

GERMAIN (Pierre), orfévre du roi, né à Paris en 1647, excella dans le dessin et dans la gravure. Colbert le chargea de *ciseler* des dessins allégoriques sur les planches d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré et dignement récompensé. On a encore de cet illustre graveur, des *médailles* et des *jetons*, où il représenta les plus fameux événements du règne célèbre sous lequel il vivait. Il mourut à la fleur de son âge; mais ses talents se perpétuèrent avec le plus grand éclat dans son fils aîné. Cet artiste mourut à Paris en 1682.

GERMAIN (Thomas), architecte, sculpteur et orfévre, fils du précédent, né à Paris en 1673, fit un séjour en Italie, où il perfectionna ses talents. Le palais de Florence est enrichi de plusieurs de ses chefs-d'œuvre; à Livourne, il bâtit une église fort estimée des connaisseurs. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut si satisfait d'un *soleil* donné à l'église de Reims le jour de son sacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ses ouvrages respirent le génie et le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN (Claude-Louis, comte de Saint), ministre de la guerre sous Louis XVI, naquit au château de Vertamboz, près de Lons-le-Saulnier, en Franche-Comté, en 1708, d'une famille noble et très ancienne, entra chez les jésuites, et les quitta ensuite pour s'attacher au parti des armes. Il servit avec distinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs, passa ensuite successivement au service de l'empereur Charles VII, de la France, du Danemarck, où il fut à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et jouissant de la plus grande considération jusqu'en 1772, époque de la scène tragique qui ensanglanta la capitale du Danemarck par la mort des comtes Struensée et Brandt. La manière dont il se conduisit dans cette affaire délicate fait un honneur infini à la droiture de son caractère. Voyant l'impossibilité de diriger les choses vers le dénoûment qui lui semblait le plus conforme à la vérité et à la justice, il jugea qu'il était de son devoir de demander sa retraite. Il l'obtint sans difficulté, et les cent mille écus stipulés dans son traité lui furent accordés; il se hâta de quitter Copenhague et de se retirer à Hambourg. Incertain sur le lieu où il fixerait sa demeure, et sur l'emploi qu'il ferait de son argent, il le confia au banquier le plus renommé de Hambourg, qui

devait lui en payer l'intérêt. Quelque temps après, la situation de ce banquier se dérangea; il fit banqueroute, et toute la fortune du comte de Saint-Germain s'y trouva tellement compromise, qu'il ne put jamais en rien recouvrer. Il était déjà parti de Hambourg pour Bordeaux; après y avoir séjourné quelque temps, il avait enfin fixé son domicile à Lauterbach, en Haute-Alsace, où il vivait depuis quelque temps dans la solitude et en vrai philosophe, sans ambition, et espérant de terminer ainsi sa carrière dans le repos, lorsqu'en 1775, Louis XVI jeta les yeux sur lui pour remplacer M. de Muy dans le ministère de la guerre. Le résultat général du ministère, court, gêné sans cesse, toujours contrarié, du comte de Saint-Germain, est le tableau d'une suite d'opérations utiles. Leur sort, comme celui de tout ce qui est au pouvoir des hommes, a dépendu des circonstances; mais la postérité ne pourra refuser à leur auteur les éloges que méritent une fermeté rare dans sa place, un désintéressement plus rare encore, et le courage avec lequel il l'a quittée, quand il a vu sa bonne volonté, jusque-là souvent inefficace, devenue absolument inutile. Le comte de Saint-Germain était à peine rendu à lui-même, qu'il mourut à Paris le 15 janvier 1778. Il ne faut pas juger son mérite et ses qualités sur ce qu'en dit l'auteur des *Commentaires des Mémoires de M. le comte de Saint-Germain*, Londres, 1780; ouvrage de passion et d'un ressentiment aussi lâche que peu mérité de la part de M. de Saint-Germain; ni par ce qu'a écrit de lui M. de Saint-Auban. (*Voyez* le *Journal historique et littéraire* de *Luxembourg*, 15 juin 1780.) Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à cet homme célèbre, et dont plus d'une fois il est convenu lui-même, c'est de n'avoir pas assez approfondi le caractère des personnes qui l'approchaient, et d'avoir rencontré des écueils, qu'une triste expérience et la connaissance désespérante de la méchanceté humaine a bien moins de peine à éviter, que la franche et confiante droiture, qui se persuade aisément l'impossibilité d'une chose dont elle ne sent pas la possibilité en elle-même. Les *Mémoires* que nous avons sous son nom, Amsterdam, 1779, 1 vol, in-8°, sont effectivement de lui pour le fond; mais ils ont été altérés par une main infidèle, et dirigés par des principes tout opposés à ceux de M. de Saint-Germain. [Le comte de Saint-Germain servit en deux reprises en Danemarck. Entre ces deux époques, il vint en France, y obtint le grade de lieutenant général sous le maréchal de Saxe, et eut le commandement de la Basse-Alsace. Il se distingua, en 1756, à la défense de Dunkerque; et dans la guerre contre la Prusse, il sauva les débris de l'armée à la bataille de Rosbach (1757), couvrit la retraite à Minden, battit le duc de Brunswick à Franfeld, et contribua à la victoire de Corbach (juin 1760). Piqué de ce que le major-général n'eût pas fait mention de lui dans son rapport, il s'en retourna en Danemarck en 1762.]

GERMANICUS (César), né l'an de Rome 738, de Drusus et de la vertueuse Antonia, nièce d'Auguste, hérita du caractère et des vertus de sa mère. Tibère,

son oncle paternel, l'adopta. Il exerça ensuite la questure, et fut élevé au consulat l'an 12 de J.-C. Auguste étant mort 2 ans après, pendant que Germanicus commandait en Allemagne, il refusa l'empire que les soldats lui offraient, et ramena les rebelles à la paix et à la tranquillité. Il battit ensuite les Allemands, défit le redoutable Arminius, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la défaite de Varus. Rappelé à Rome, il triompha, et fut déclaré Auguste. Tibère, qui l'avait honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y appaiser les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, jaloux de ses succès, le fit empoisonner à Daphné, auprès d'Antioche, par Pison, l'an 19 de J.-C., à 34 ans. Les peuples et les rois versèrent des larmes à sa mort. Le monstre qui l'avait ordonné fut le seul qui l'apprit avec joie; il voulut en vain arrêter les pleurs et les gémissements des Romains. Germanicus, doux dans la société, fidèle dans l'amitié, prudent et brave à la tête des armées, s'était gagné tous les cœurs; les belles qualités de son esprit répondaient à celles de son âme. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre, il cultiva la littérature et l'éloquence. Il avait écrit des *Comédies* grecques, une *Traduction d'Aratus*, en vers latins, et des *Épigrammes*; le temps en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in 8°, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuses, il y en a de faibles; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, versifie comme un poète de profession. Germanicus avait épousé Agrippine, dont il eut neuf enfants, parmi lesquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de son illustre père. La *Vie* de Germanicus a été écrite par de Beaufort, Leyde, 1741, petit in-8°. Il est le héros de plusieurs tragédies.

GERMOIN (Anastase), archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, a écrit un traité *De jurisdictione ecclesiastica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambassadeur en Espagne, où il mourut en 1627.

GERMON (Barthélemi), jésuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville en 1718, fut aux prises pendant quelque temps avec deux célèbres bénédictins de Saint-Maur, dom Mabillon et dom Constant. La Diplomatique du premier lui avait déplu; il prétendit y trouver plusieurs diplomes faux, et publia quelques *Dissertations* latines à ce sujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12, écrites avec pureté et élégance. Plusieurs littérateurs prirent parti pour lui; d'autres se déclarèrent pour le bénédictin. L'abbé Raguet, dans son Histoire de la Diplomatique de D. Mabillon, se décide pour le P. Germon. Ce dernier s'engagea aussi dans les contestations concernant les 101 propositions de Quesnel. Il fit, dit-on, 2 vol. in-4° sur ces propositions, sous le titre de *Traité théologique*, que le cardinal de Bissy adopta et publia sous son nom. (*Voyez* Thiard Henri.) Nous avons encore de lui *Lettres et Questions sur l'Histoire des congrégations* de Auxiliis *du P. Serry, dominicain*.

GÉRONCE, général des troupes du tyran Constantin dans le

IVᵉ siècle, se brouilla avec cet usurpateur, et résolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ses créatures. Il assiégea dans Vienne Constantin; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Espagne. Ses soldats, pleins de mépris pour lui, résolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans sa propre maison en 411. Voyant qu'il lui était impossible de se défendre, il ôta la vie à un de ses amis, à sa femme, et se la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il se plongea dans le cœur.

GERONDIO DE LA CAMBASAS. *Voyez* IOLA.

GERSEN, GESEN, ou GESSEN (Jean), noms donnés à un abbé de Verceil, dont l'existence est un problème parmi les savants. Quelques bénédictins dans le siècle passé, et dans celui-ci M. l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour l'auteur du livre de l'*Imitation de J.-C.*, que l'opinion aussi générale que solidement établie attribue à Thomas à Kempis. M. Valart, dans une Dissertation mise à la tête d'une édition très infidèle de cet ouvrage, imprimé chez Barbou, in-12, en 1758, croit prouver, 1° que l'Imitation de J. C. est plus ancienne que Thomas à Kempis; 2° qu'elle était connue avant l'an 1330; 3° que Jean-Gersen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à cinq fois dans un manuscrit ancien, et qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquière, célèbre bollandiste, par Eusèbe Amort, et depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente Dissertation publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de M. Valart sont corrigées, et l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. *Voyez* REMPIS, AMORT, CHARLIER, NAUDÉ.

GERSON. *Voyez* CHARLIER.

GERTRUDE (Sainte), née à Lauden en Brabant l'an 626, de Pépin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie, fut abbesse de Nivelle en 647, et mourut le 17 mars 1759, à 33 ans. Sa *Vie* a été écrite par un auteur contemporain témoin des principaux faits qu'il rapporte. *Voyez* les *Acta sanctorum Belgii*, tom. 3, pag. 146, 149. Nous l'avons aussi en Italien, par Bonnuci, in-12; et en français, par des Escœuvres, 1612, in-8°. Il ne faut pas la confondre avec sainte GERTRUDE d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastère de Rodard, puis d'Elpédian, ordre de Saint-Benoît, qui mourut en 1335, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus et ses écrits. Le livre de ses *Révélations* a été imprimé plusieurs fois. Sainte Gertrude y trace le vrai portrait de son âme. C'est le récit de ses communications avec Dieu, et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les ames. On distingue les éditions données par Lanspergius, chartreux, mort en 1559, et par le célèbre Blosius, abbé de Liessies. Dom Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8°, sous le titre de : *Insinuationes divinæ pietatis*, etc.; et dom Mège en a donné une autre sous le titre de : *Sanctæ Gertrudis V*.

et abatissæ ord. S. Benedicti insinuationum divinæ pietatis exercitia, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction française de la *Vie* et des *Révélations de sainte Gertrude*, Paris, 1671, in-8°. — Quant à sainte GERTRUDE qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelle.

GERVAIS et PROTAIS (Saints), souffrirent la mort sous Néron, ou plus tard sous Domitien. On lit dans saint Ambroise, qu'ils s'étaient long-temps préparés à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété, et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de J.-C., et les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à saint Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres disent que les saints eux-mêmes lui apparurent, et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans l'endroit indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, et toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de Saint-Vital et de Saint-Agricole, et de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps, et à leur translation. Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces saints; « mais ils montraient par là, dit saint Ambroise, qu'ils n'avaient pas la même foi qu'eux. Autrement, continue-t-il, pourquoi auraient-ils cherché à détruire des miracles aussi évidents? Cette foi est confirmée par nos ancêtres; les démons eux-mêmes sont forcés de rendre témoignage à une doctrine que nient les hérétiques. » Saint Paulin de Nole et saint Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les ariens contre saint Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second Discours les impostures par lesquelles ils tâchaient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte de l'esprit humain, Midleton a renouvelé les contes des ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces prodiges, dit-il, est suffisamment prouvée par les témoignages de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Paulin, qui étaient tous sur les lieux. Ils s'opérèrent à la face de toute la ville, et ils furent deux fois la matière des sermons de saint Ambroise. Je ne doute point que Dieu ne les ait faits pour confondre l'impiété arienne, et pour prendre hautement la défense de la doctrine catholique, qui éprouvait tant de contradictions, et qui était si violemment persécutée. » *Voyez* GAMALIEL.

GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise, lieu de sa naissance, était neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du monde*, et une *Chro-*

nique. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la Terre-Sainte*, et d'autres ouvrages peu estimés, et qui manquent de critique et d'exactitude. Gervais mourut vers 1218.

GERVAIS-CHRÉTIEN. *Voy.* CHRÉTIEN (Gervais).

GERVAIS (Charles-Hubert), intendant de la musique du duc d'Orléans régent du royaume, et ensuite maître de la musique de la chapelle du roi, mourut à Paris, en 1744, à 72 ans. On a de lui : 1° un livre de *Cantates* estimées ; 2° trois opéras : *Méduse*, *Hypermènestre*, et les *Amours de Protée ;* 3° plusieurs *Motets.*

GERVAISE (L'abbé Nicolas), né à Paris en 1662 ou 1663, était fils d'un médecin. Il s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de Saint-Vincent de Paule. Ce jeune homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages ; il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernait les mœurs et les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après quatre ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de Saint-Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, et y fut sacré évêque d'Horen. Il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission ; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : 1° *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-12 ; 2° *Description du royaume de Macassar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un et l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitants, les lois, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise était revenu en France avec deux fils du roi de Macassar. 3° *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, 1699, 1 vol. in-4°, pleine de recherches édifiantes et instructives : dom Badier l'a jugée avec trop de sévérité et d'aigreur ; 4° *Histoire de Boëce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, in-12, en 1715 ; bon livre, dirigé par une critique solide et judicieuse. [L'auteur voulait le dédier à Louis XIV, mais ce roi étant mort, il le dédia à Louis XV.]

GERVAISE (Dom Armand-François), frère du précédent, d'abord carme déchaussé, ensuite religieux de la Trappe, plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumières et par son zèle, qu'il le fit nommer abbé de son monastère. Dom Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'était point fait pour être à la tête d'une maison qui demandait un homme de paix. Il voulut faire des changements au dedans et au dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devait son élévation, et de ne point suivre sa façon de gouverner. Le pieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événements pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé et gouverné son institut, il se démit de sa place et voulut la reprendre.* Dom Gervaise, dépouillé de son abbaye,

sortit de la Trappe, erra quelque temps de solitude en solitude. Il conservait partout la manière de la Trappe. Mais ayant publié son premier volume de l'*Histoire générale de Cîteaux*, in-4°, les bernardins, qui étaient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris, en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame des Reclus, dans le diocèse de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes qui, malgré plusieurs bonnes qualités, sont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu l'aigreur et l'amertume de leur caractère. On a de lui : 1° les *Vies de saint Cyprien*, in-4°; *de saint Irénée*, 2 vol. in-12; de saint Paul, 3 vol. in-12, *de saint Paulin*, in-4°; *de Rufin*, 2 vol. in-12; *de saint Epiphane*, in-4°. Les matériaux ont été pris dans les Mémoires de Tillemont, mais le style est de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité; mais peu de justesse, beaucoup de négligences et d'idées singulières : voilà son caractère. 2° La *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 2 vol. in-12; 3° les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites en français d'une manière fort libre; 4° *Histoire de l'abbé Suger*, 1720, 2 vol. in-12, curieuse, mais inexacte; 5° *Histoire de l'abbé Joachim, surnommé le Prophète, religieux de l'ordre de Cîteaux, où l'on voit l'accomplissement de ses prophéties sur les papes, sur les empereurs, sur les rois, sur les états et sur tous les ordres religieux*, 1745, 2 vol. in-12. (*Voyez* JOACHIM.) 6° *Histoire générale de la réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4°. Le 1[er] volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les bernardins portèrent des plaintes, n'a pas été suivi du second. 7° *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, écrites par les sieurs Maupeou et Marsollier*, in-12, 1742, Troyes, sous le titre de Londres. L'auteur y relève plusieurs fautes que ces deux écrivains ont commises contre la vérité de l'histoire. Il se justifie sur plusieurs imputations, d'une manière qui peut paraître satisfaisante. Il faut lire cet écrit quand on veut bien connaître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par ses historiens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entièrement à l'esprit aigri et un peu romanesque de dom Gervaise. On peut voir aussi la longue *Apologie* qu'il publia au sortir de la Trappe. 8° Quelques autres ouvrages imprimés et manuscrits.

GÉRY (André-Guillaume de), né à Reims le 17 février 1727, entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève, en 1742, enseigna la philosophie et la théologie dans son ordre, et s'appliqua en même temps à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un succès marqué dans la capitale de la France. Il devint successivement curé de Saint-Léger à Soissons, et de Saint-Irénée à Lyon, et fut peut-être un peu trop lié avec M. de Fitz-James à Soissons, et avec M. de Montazet à Lyon, prélats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Église. De grade en grade, Géry parvint à être élu supérieur-général de son ordre en 1778, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre

1786. Nous avons de lui des *Sermons*, des *Prônes*, et quelques *Panégyriques*. Ce recueil est en 6 vol. in-12, Paris, 1788.

GERYON, roi fabuleux des trois îles de Minorque, Majorque et Iviça (anciennement les îles Baléares et Ebuse), avait trois têtes sur un seul corps. Horace l'appelle *Ter amplum Geryonem*. Il fut tué par Hercule, parce qu'il nourrissait des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à trois têtes et un dragon à sept gardaient ces bœufs : Hercule tua aussi ces monstres.

GESLEN, ou GHELEN (Sigismond de), *Gelenius*, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, emploi qui alors supposait du mérite et du talent, et mourut en 1554, après avoir traduit du grec en latin, *Josèphe*, *saint Justin*, *Denys d'Halicarnasse*, *Philon*, *Appien*, et d'autres auteurs.

GESLER, d'autres disent GRISLER, gouverneur de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations et ses cruautés, le soulèvement de ces peuples : mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. *Voyez* TELL.

GESNER (Conrad), célèbre naturaliste, qu'il ne faut pas confondre avec le poète du même nom (Voyez l'article suivant), surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort en 1565, à 49 ans, professa la médecine et la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, et se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique et l'histoire naturelle l'occupèrent toute sa vie. Bèze dit « qu'il avait » lui seul toute la science qui » avait été partagée entre Pline » et Varron. » Sa probité et son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand Ier, qui considérait Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquaient les matières qu'il avait approfondies. C'était un écu écartelé. Dans le premier quartier, on voyait une aigle aux ailes déployées; dans le 2e, un lion armé; dans le 3e, un dauphin couronné; dans le 4e un basilic entortillé. On a de lui : 1° une *Bibliothèque universelle*, publiée à Zurich en 1545, in-fol. C'est une espèce de Dictionnaire d'auteurs et de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1683, in-fol., plus estimé que l'ouvrage même; 2° *Historia animalium*, Zurich, 1551, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage offre de grandes recherches et assure à jamais sa réputation; 3° un *Lexicon grec et latin*, 1560, in-fol. Gesner possédait bien ces deux langues; mais comme il écrivait pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa *Bibliothèque*, quelques-uns de ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes; 4° *Opera botanica*, Nuremberg, in-fol., 1754 et 1770, publiés par les soins de Schmiedel, médecin du margrave d'Anspach. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences, et à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du *grand herbier* qu'il avait entrepris, et dont il parle sou-

vent dans ses différents écrits sur la botanique. [On a aussi de Gesner : *Mithridates de differentiis linguarum*. Il y compare les langues alors connues, au nombre de 138, et termine par un petit Vocabulaire du jargon de la horde des vagabonds, auxquels on donne assez généralement le nom d'*Égyptiens* ou *Bohémiens*.

GESNER, ou GESSNER (Salomon), né à Zurich en Suisse, en 1730, s'est fait une réputation très distinguée parmi les poètes allemands, et a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuser le mérite d'avoir étendu les limites dans lesquelles s'était renfermée jusqu'ici la pastorale, en lui donnant un intérêt plus moral; en joignant aux peintures les plus naïves de la simple nature des situations plus touchantes et plus variées, avec un caractère de mœurs plus pur, mais aussi plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre par luimême n'est pas favorable aux mœurs : la tendresse en fait le resssort et et le but; et en général ces sortes de lectures ne peuvent qu'énerver les cœurs des jeunes lecteurs, réprimer l'énergie de leur premier essor, et étouffer les grands sentiments dans leur naissance. Son poème, *la Mort d'Abel*, qui renferme de grandes beautés, est le titre le plus solide de sa gloire. Gesner mourut à Zurich, d'une attaque d'apoplexie, le 2 mars 1788, âgé de 62 ans. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Reutlingen, 1775, 3 vol. in-12; elles font partie d'une grande collection de poètes allemands. La *Vie* de Gesner a été écrite en allemand par Hottinger, et traduite en français, Zurich, 1796, in-8°. [Le poème de la *Mort d'Abel* a été traduit dans toutes les langues vivantes. Il y a trois traductions au moins en français, la dernière par M. Boucharlat, Paris 1812. Les autres ouvrages sont : *Le Premier navigateur*, *Tableau du Déluge*; *des Drames*, *Eraste*, etc. Gesner était aussi peintre paysagiste, et il a dessiné et gravé les planches (336) pour les diverses éditions de ses ouvrages. Tous ceux qui l'ont vu dans l'intérieur de sa famille se sont plu à rendre hommage à la douceur et à la pureté de ses mœurs.]

GESSÉE (Jean de la), né en Gascogne en 1551, et secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *Poésies latines et françaises*, assez ignorées. Le recueil des premières parut à Anvers en 1580, in-8°; et celui des secondes, en 1583, in-8°.

GESSI (François), célèbre peintre italien, naquit à Bologne en 1588. Sa famille, qui tenait un certain rang dans la société, voulut lui faire étudier les belles-lettres, mais, entraîné par son goût pour la peinture, il se livra uniquement à l'étude de cet art. Il étudia sous le Guide, et il saisit si bien la sagesse, la douceur et la dignité de ce grand maître, qu'il mérita le surnom de *Guido secondo*. Gessi a laissé un grand nombre de tableaux, dont plusieurs se ressentent de la vitesse avec laquelle il les exécutait pour se procurer de l'argent. Un de ses plus beaux ouvrages est un tableau placé dans la galerie de Milan représentant une *Vierge*

avec un enfant Jésus, aux pieds duquel sont prosternés quatre saints. Gessi mourut en 1648.

GESTEL (Corneille van), né à Malines en 1658, fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748. Nous avons de lui : *Historia sacra et profana archiepiscopatus mechliniensis*, avec fig., La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. Cette histoire, estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches, et par l'ordre qui y règne, ne l'est malheureusement pas du côté du style.

GESVRES. *Voy.* Potier.

GETA (Septimius), fils de l'empereur Sévère et frère de Caracalla, eut l'humeur féroce dans son enfance, mais lorsque l'âge eut développé son caractère, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévère voulait faire périr tous les partisans de Niger et d'Albin, et que Caracalla lui conseillait d'immoler leurs enfants avec eux, Géta dit : « Ne faisons point cela ; trop de » personnes seraient fâchées de » la victoire que nous venons » de remporter sur les rebelles. » Caracalla ne pouvait le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévère, lorsque Géta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mère commune, qui, voulant parer les coups, fut blessée à une main, l'an 212 de J.-C. Géta n'avait pas encore 23; sa modération promettait au peuple romain des jours heureux et tranquilles. Ceux qui étudient l'histoire en vrais philosophes remarquent que lorsque les crimes des nations sont venus à maturité, et que le temps de la punition des empires est arrivé, les bons princes périssent de manière ou d'autre, et les monstres seuls vivent et règnent. M. Petitot a fait une tragédie intitulée Géta.

GEUNS (Pierre), né en 1706 à Maëseyck, petite ville du pays de Liége, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfévrerie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais surtout les aimants artificiels, faisaient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il était en relation avec les savants de Paris et de Hollande ; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut le 6 février 1776. Entre un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire* sur la construction des aimants artificiels, etc., Venlo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style assez dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravure, ses instruments de physique et d'optique, ses tabatières, médailles, pyramides d'ivoire, etc., faites au tour, mais surtout ses aimants artificiels, qui sont d'une force surprenante, sont encore très recherchés des connaisseurs.

GEYSSOLM (Guillaume), de l'illustre famille des barons de

Cromnes en Écosse, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chassé de son siége, Marie Stuart et Henri Darnley, son premier époux, l'envoyèrent, en qualité d'ambassadeur, auprès de Pie V et de ses successeurs, pour les assurer de leur attachement à la foi catholique. Geyssolm se fit estimer de Pie V et de saint Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Sainte-Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque temps après de l'évêché de Vaison en Provence, suffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les calvinistes du Dauphiné. Sixte-Quint, qui connaissait les grandes qualités de Geyssolm, et le cas qu'en faisait Jacques VI, roi d'Écosse, l'envoya nonce auprès de lui. Geyssolm, de retour à peine dans son diocèse, le quitta pour se renfermer, dans la grande chartreuse, où il fit profession. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame-des-Anges à Rome. Peu après, il fut fait procureur-général de son ordre. Ce saint homme mourut dans cet emploi le 26 septembre 1593.

GEYSSOLM (Guillaume), neveu du précédent, lui succéda, l'an 1584, dans le siége de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la religion catholique dans sa patrie, et ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du Comtat-Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat était sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé : *Examen de la foi calviniste.*

GHÉERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand du XVIe siècle, s'établit à Bruges, et excella dans les paysages. Vers 1566, il se retira en Angleterre, où il mourut. On a de lui : 1° un *Plan de la ville de Bruges*, qu'il dessina et grava dans la dernière perfection ; 2° *Les Fables véridiques, ou la vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4°, en flamand : ce sont les fables d'Ésope, ornées d'estampes estimées des connaisseurs ; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. 3° *L'art de l'enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHEIN (Jacques), graveur hollandais. Son burin est extrêmement net et pur, mais un peu sec. On a de lui le *Maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHENART (Antoine), né à Visé, dans la principauté de Liége, vers l'an 1522, fut chanoine de l'église de Liége, vice-doyen, inquisiteur de la foi, et professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église, et mourut le 1er mars 1595, fort regretté, surtout des pauvres dont il avait été le père. Ghénart a eu la plus grande part à l'*Édition* du Maître des sentences, faite à Louvain, 1546, in-4°. On a encore de lui : *Manipulus curatorum a Guidone de monte Rocherii ; adjunctus est ritus celebrandi SS. missæ officium juxta morem diœcesis Leodiensis. Item, Hildeberti Cenomanensis episcopi, poema de officio missæ*, Anvers, 1570, in-12.

GHEZZI (Nicolas), né en avril 1685, à Domaso sur le lac de Come, entra, à l'âge de 20 ans,

dans la compagnie de Jésus, et s'appliqua avec succès à l'étude des sciences physiques, pour lesquelles il avait beaucoup de goût. Lorsqu'on agita la question du *probabilisme*, le P. Ghezzi crut devoir y prendre part, et il publia un écrit intitulé : *Essais de suppléments théologiques, moraux et critiques, nécessaires pour l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, Lucques, 1745, 1 vol. in-8°. Ghezzi vit s'élever contre lui un grand nombre d'adversaires; et, loin d'être effrayé, il appuya son premier ouvrage d'un second, intitulé : *Principes de la philosophie morale, comparés avec les principes de la religion catholique*, Milan, 1752, 2 vol. in-4°. Il y expose ses raisons avec force et clarté; mais il n'y est pas toujours mesuré à l'égard de ses adversaires. La publication de son livre avait déjà éprouvé de la part de l'inquisition quelques difficultés qui avaient été surmontées par la protection du marquis Pallavicini. Cependant il fut mis à l'index, et les censeurs allaient procéder à la condamnation de l'ouvrage, lorsque le cardinal Landi, qui s'intéressait au P. Ghezzi, arrêta le coup prêt à tomber. Il en fut quitte pour une *Déclaration* explicative de quelques propositions qu'il publia à Come en 1754. Cette déclaration parut, mais altérée, dans le Journal ecclésiastique du 20 novembre 1754. On ne sait pas qui fut l'auteur de cette malveillance. Après les désagréments de cette lutte, le P. Ghezzi s'adonna de nouveau à l'étude de la physique, qu'il se garda bien de quitter une seconde fois pour prendre part aux disputes. Prenant un soin infini de sa santé, il avait toujours sur la tête plusieurs bonnets dont il augmentait ou diminuait le nombre d'après la graduation du thermomètre. Ayant un jour oublié d'en mettre le nombre que l'habitude lui avait rendu nécessaire, il fut attaqué d'un catharre qui l'enleva le 13 novembre 1766. Il a laissé en physique un *Traité sur l'origine des fontaines et sur la manière d'adoucir l'eau de la mer*, 1742, in-8°.

GHILINI (Jérôme), né à Monza, dans le Milanais, en 1589, se maria fort jeune, et partagea son temps entre les soins de sa maison et la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit-canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers et en prose. Les plus connus des savants sont : 1° *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol.; 2° *Teatro degl i uomini letterati*, en 2 vol. in-4°, Venise, 1647, livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GHILINI (Camille). *Voyez* Frégose (Baptiste).

GIACOMELLI (Michel-Ange), secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, et archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695, et mourut en 1774. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Fabroni, et ensuite du cardinal Colligola. Il avait tout ce qu'il fallait pour ces places, une vaste littérature et la connaissance des langues. Divers écrits en faveur du saint-siége lui méritèrent les bienfaits des pontifes romains. Il perdit cependant sous Clément XIV la

place de secrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avait montré des sentiments trop favorables à une société menacée d'une ruine prochaine. Il s'était acquitté de cet emploi à la grande satisfaction des amateurs d'une belle et pure latinité; son style était plein de dignité et d'onction. On a de lui divers ouvrages; les principaux sont : 1° une *Traduction latine* du Traité de Benoît XIV sur les fêtes de J.-C. et de la Vierge, et sur le sacrifice de la messe, Padoue, 1745; 2° une *Version* en italien du livre de saint Jean Chrysostôme sur le sacerdoce; 3° *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eschyle, et l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754; 4° les *Amours de Chérée et Callirhoé*, traduits du grec, Rome, 1755 et 1756; 5° une *Edition* du Commentaire de Philon, évêque de Carpasi, sur le Cantique des Cantiques; 6° une excellente *Version italienne* de la Bible, imprimée après sa mort; 7° une *Traduction* des *Institutiones ecclesiasticæ* de Benoît XIV, etc. Ce prélat était un homme très laborieux. Il avait de la philosophie dans l'esprit et dans le caractère; et quoique naturellement vif et sensible à l'honneur, il soutenait ses malheurs avec fermeté : ses manières étaient honnêtes, et il était également propre à vivre avec les grands et avec les gens de lettres.

† GIANELLA (François), mathématicien, naquit à Milan le 13 janvier 1740. A l'âge de 16 ans, il entra chez les jésuites, et fit ses études à Turin, au collége de cet ordre, et eut pour condisciple le célèbre Lagrange. Après la suppression de son ordre, il occupa à Pavie, et ensuite à Milan, les chaires de physique et de mathématiques, et mourut le 15 juillet 1810. On a de lui : 1° *Miscellanea taurinensia*, 1769, contenant plusieurs mémoires fournis à l'académie de Turin (fondée en 1762), dont il était membre; 2° *De tensione funium*; Milan, 1775; 3° *De igne*, ib., 1772; 4° *Elementi d'algebra*, Pavie, 1778; 5° *Elementi di matematica*, ib., 1781.

GIANNETASIO (Nicolo Partenio), célèbre poète latin moderne, naquit à Naples en 1648. Il prit l'habit de jésuite en 1663, remplit successivement dans plusieurs colléges de son ordre les chaires de belles-lettres, de philosophie, etc., et se distingua surtout par la facilité, la pureté, l'élégance de ses vers, qui le mirent au rang de premier classique parmi les poètes latins modernes. Ses ouvrages lui produisirent des sommes considérables, qu'il destina à la construction d'une église consacrée à la Vierge Marie, à laquelle il avait une grande dévotion. Sur le frontispice de cette église on lit encore cette inscription : *Matri Partheniæ vates Parthenius*. Le père Giannetasio mourut à Massa le 10 septembre 1715. Il a laissé : 1° *Nicolai Parthenii Giannettasii neapolitani, è societate Jesu, piscatoria et nautica*, Naples, 1685, in-12. Les églogues que ce livre contient sont au nombre de cinq, et le poème didactique sur la navigation est divisé en huit livres. 2° *Halienticorum libri X*, 1686, in-8°, poème sur la pêche, qui fut suivi d'un autre poème sur la guerre de mer intitulé, 3° *Naumachicorum libri* V, 1690; 4° un autre sur la guerre de terre, *Bellicorum libri* X, 1997; 5° *Année savante*,

contenant quatre poèmes ; savoir : *Astates surrentinæ ; Autumnus surrentinus; Hiemes Puteolani*, et *Ver Herculaneum*, publiès successivement en 1697, 1698 et 1704; 5° une *Cosmographie* ; 6° une *Géographie*. Tous ces ouvrages forment 12 volumes in-8°, qui ont eu chacun un grand nombre d'éditions, et qui furent réunis et imprimés à Naples, 1715, 5 vol. in-4°. 7° *L'Histoire de Naples*, en latin, Naples, 1713, 3 vol. in-4°. L'auteur a rectifié dans ce livre plusieurs erreurs qui se trouvent dans l'Histoire de Naples de Summonte, ouvrage bien inférieur à celui des autres historiens qui ont écrit depuis sur le même sujet. On a encore de cet écrivain différents *Panégyriques*, parmi lesquels on trouve celui du pape Innocent XII. Le père Giannetasio a donné une *édition* des Eglogues et du Poëme des jardins du père Rapin, des poésies latines de Sannazar et de Fracastor.

GIANNONE (Pierre), jurisconsulte, né dans la Capitatanata, au royaume de Naples, le 7 mai 1676, s'est rendu pendant quelque temps fameux par une *Histoire de Naples*, où il avait rassemblé tous les genres de sarcasmes contre les prêtres, les religieux, les ministres de la religion en général, et surtout contre le saint-siége ; c'est une compilation, faite sans autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaise foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'Église catholique et ses pasteurs. Chassé de sa patrie, il se rendit à Vienne, où le prince Eugène lui obtint de la cour une pension de 100 florins. Il fut contraint de quitter cette ville à l'avénement de l'infant D. Charles au trône de Naples, et perdit sa pension. S'étant rendu à Venise, il y trouva un protecteur dans le sénateur Pisani, mais ses fréquentes visites aux ambassadeurs de France et d'Espagne le firent exiler. Il passa à Genève, où il s'occupa de son ouvrage *Il Triregno*, ou *Le Royaume du ciel, de la terre et du pape*. Arrêté et enlevé secrètement par ordre du roi de Sardaigne, il fut enfermé dans le château de Milan, et ensuite dans celui de Cève. Pour se rendre le roi favorable, il écrivit un *Mémoire* où il se déclarait contre les droits de Rome à la nomination de certains évêchés dans le Piémont ; il rétracta ensuite (le 4 avril 1738), et par écrit, les maximes qu'on avait condamnées dans son histoire; mais ni l'une ni l'autre démarche ne lui firent recouvrer sa liberté, et il mourut en prison, en 1758, âgé de 72 ans. La satire grossière qu'il composa sous le nom d'Histoire de Naples, et qui lui occasiona tous ses malheurs, est divisée en 40 livres, et imprimée à Naples, en 4 vol. in-4°, 1723. Le mépris où elle est tombée l'a rendue assez rare. La *Traduction* française qu'en fit un certain Desmoneaux, attaché à M. le duc d'Orléans, fils du régent (La Haye, 1742, vol. in-4°), ou, suivant d'autres, un écrivain de Genève, est mal écrite. On a extrait de ce corps d'histoire tout ce qui regarde la partie ecclésiastique : c'est un in-12, imprimé en Hollande, sous ce titre : *Anecdotes ecclésiastiques*, etc. ; excellent recueil pour des sectaires, ennemis de l'Église catholique et de l'autorité pontificale. On a donné depuis la mort de l'auteur un vo-

lume d'*OEuvres posthumes*, 1760, in-4°, qui contient sa profession de foi, qui eût été bien nécessaire de son vivant. Joseph San-Félice, jésuite, a solidement réfuté les erreurs et les mensonges de Giannone dans ses *Riflessioni morali e teologiche*, Rome (sous le nom de Cologne), 1728, 2 vol in-4°. La *Vie* de Giannone a été écrite en italien par l'abbé Fernando Panzini, et en latin par Fabroni (*Vitæ Italorum*, tom. 12.)

GIATTINI (Jean-Baptiste), jésuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *Discours* et de *Tragédies* à l'usage des colléges; mais son principal ouvrage est la *Traduction* latine de l'Histoire du Concile de Trente de Pallavicin, Anvers, 1672 et 1677, 3 vol. in-4°.

† GIBBON (Édouard), historien anglais, né à Pudney le 27 avril 1737, fit ses études à l'université d'Oxford. Elles ne furent pas brillantes; mais son goût pour les lectures sérieuses répara bientôt cette négligence; il s'appliqua de préférence à la connaissance de l'histoire, et composa dès l'âge de 15 ans un ouvrage historique intitulé *Le Siècle de Sésostris*; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, mettant de côté les exploits de ce conquérant, il ne s'attacha qu'à déterminer l'époque à laquelle il a existé. Ayant lu l'Histoire des variations des Églises protestantes, par l'immortel Bossuet, il se crut convaincu des erreurs du protestantisme, et il abjura à Londres, le 8 juin, la religion anglicane pour la catholique. Envoyé à Lausanne chez M. Pavillard, ministre protestant, il se rétracta avec la même facilité qu'il avait abjuré, et revint à la secte qu'il avait quittée, ou plutôt il ne fut ni catholique, ni protestant, mais sceptique comme Bayle; du moins l'a-t-il prouvé dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Il paraît qu'il était né pour tout voir avec indifférence, et s'il en avait pour la religion, il n'en avait guère moins pour les affaires mondaines: arraché un moment à ses études par son amour pour M[lle] Curchod, depuis madame Necker, il forma le projet de l'épouser; mais son père ayant refusé de consentir à cette union, il se résigna, et dans une lettre qu'il écrivit à M[lle] Curchod à ce sujet, après quelques expressions de douleur, il terminait ainsi: *C'est pourquoi j'ai l'honneur d'être, mademoiselle, votre très humble, etc., Ed. Gibbon.* Il interrompit quelque temps ses travaux littéraires pour suivre une carrière moins paisible; il servit quelque temps dans la milice de Hampshire; mais bientôt dégoûté du métier des armes, il y renonça. Il se rendit à Paris en 1763. Gibbon avait publié en français, en 1761, un *Essai sur l'étude de la littérature*: cet ouvrage, écrit avec autant de pureté et d'élégance que si la langue lui avait été naturelle, fit beaucoup de sensation en France; aussi, à son arrivée à Paris, il y fut reçu avec une extrême bienveillance. Après un séjour de trois mois dans cette capitale, il alla à Lausanne, et après un an de séjour dans cette ville, il se rendit à Rome, et c'est là où il conçut la première idée d'écrire l'histoire de la décadence de la ville immortelle. Revenu en Angleterre en 1770, il se trouva, par la mort

de son père, possesseur d'une fortune assez considérable. En 1774, il entra au parlement, et pendant tout le temps qu'il y siégea, il ne parut jamais à la tribune. Employé ensuite dans le ministère de lord North, il se déclara contre les droits des Anglo-Américains. D'après une note écrite de la main de Fox, sur un exemplaire des Œuvres de Gibbon, dont il était devenu propriétaire, il aurait affirmé publiquement chez Brook, « qu'il » n'y avait rien à espérer pour » l'Angleterre si l'on ne faisait » couper six têtes dans le con» seil d'état, et si on ne les éta» lait, pour l'exemple, en plein » parlement. » Si cela est vrai, et il ne paraît pas qu'on puisse en douter, il fallait que Gibbon eût perdu en ce moment tout-à-fait son indifférence pour proposer des mesures si violentes, et il est heureux qu'il n'ait pas mis autant de feu dans toutes ses affaires. Peu après, il accepta une place dans ce même conseil, celle de *lord of trade* (*lord du commerce*). Lors de la disgrâce de lord North, le bureau du commerce ayant été supprimé, Gibbon se retira entièrement des affaires, et ne s'occupa que de son grand ouvrage, l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Le premier volume avait paru en 1776, et lui avait attiré des critiques aussi justes que sévères; le clergé anglican s'était levé en masse pour repousser une attaque faite contre le christianisme. Les trois derniers volumes de l'ouvrage, qui en comprend six in-4°, parurent en 1788. Cette histoire a été réimprimée à Londres en 1797, 12 vol. in-8° (c'est la meilleure édition), et à Bâle, 1797, 14 vol. in-8°. Elle a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, et en français par Leclerc de Septchênes, jusqu'au troisième vol. inclusivement. Les autres ont été traduits successivement par MM. Demeunier, Boulard et Cantwel, et le tout a été publié à Paris, 18 vol. in-8°. M. Guyzot en a donné récemment une édition avec des notes où il relève plusieurs erreurs. On regrette qu'il n'ait pas étendu sa censure sur un plus grand nombre d'articles qui la méritaient. Il avait conçu son projet au milieu des ruines de Rome, et cette première idée l'avait tellement frappé qu'il ne voit partout que ruines. Les monuments superbes élevés dans les derniers siècles, le Vatican, l'église de Saint-Pierre, tous les chefs-d'œuvre du génie en sculpture et en peinture, tout cela disparaissait aux yeux de Gibbon; il ne voyait pas dans Rome, la capitale du monde chrétien, le séjour magnifique où la plus auguste des religions a fixé son siége : il voyait ses ruines, et rien que ses ruines. Doué d'un caractère froid et d'une imagination mobile, il ne pouvait pas admirer les élans d'une vertu sublime; les écarts seuls d'une force barbare, les grandeurs, le faste, les crimes même, étaient seuls capables de séduire son imagination. Après s'être efforcé de rabaisser le courage héroïque des martyrs chrétiens, il célébra avec un grand plaisir les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares. En parlant des causes du progrès du christianisme, il assigne comme tels l'intolérance des chrétiens, et les miracles, dont il nie cependant l'authenticité, tout en leur attribuant la con-

version de l'univers. Ennemi du christianisme, il semble regretter le paganisme; c'est ce qu'il nous assure lui-même dans ce qu'il écrivait à lord Sheffield, au sujet des critiques qu'avait essuyées son premier volume. « L'Église primitive, dont j'ai » parlé un peu familièrement, » était une innovation, et j'étais » attaché au paganisme. » On ne doit pas s'étonner que de tels principes aient armé contre lui tout ce qui tenait encore à la qualité de chrétien; il trouva dans les docteurs Watson, White, Cheisam, Witaker, Priestley, sir David Dalrymple, etc., de zélés et vigoureux adversaires; et les défenses qu'il publia ne servirent qu'à légitimer davantage la sévérité des critiques. Ces principes destructeurs sont semés principalement dans les 25e et 26e chapitre du 1er vol.; les autres sont aussi écrits dans le même esprit. N'ayant aucun principe fixe en morale, ni sur tout ce qui constitue l'harmonie et l'ensemble de la société, il ne voit que l'éclat des choses, et laisse de côté leur mérite réel. Cette incertitude, cet embarras dans ses opinions, se fait sentir dans tout l'ouvrage, et on n'y trouve pas cette lumière que le génie sait faire jaillir du sein d'un nombre immense de faits, cette vaste conception qui présente dans un seul tableau la série d'une multitude d'événements. Cependant, malgré ces défauts, ce grand ouvrage vivra dans la postérité, et s'il n'atteste pas la pureté des principes de Gibbon, il sera toujours un monument de son érudition et de ses talents. Les autres ouvrages de cet historien ont été recueillis par lord Sheffield, et publiés sous le titre d'*Œuvres diverses de Gibbon*, avec ses *Mémoires*, Londres, 1814. Gibbon mourut le 16 janvier 1794, après une longue et douloureuse maladie.

† GIBELIN (Esprit-Antoine), peintre, naquit à Aix en Provence, le 17 août 1739. Il étudia à Rome, où il demeura dix ans. Ses principaux ouvrages sont: *Achille combattant le fleuve Scamandre*, qui remporta le prix à l'académie de Parme, en 1769; la fresque représentant *Louis XVI au milieu des vertus royales*, peint dans l'amphithéâtre de l'École de médecine; une figure colossale d'*Hygie*, ou la Santé, et six figures qui représentent l'*Ostéologie*, l'*Angiologie*, etc.; d'autres fresques exécutées à l'École militaire, dans l'église des Capucins de la Chaussée d'Antin, etc. Gibelin a publié plusieurs discours et mémoires; on cite parmi les premiers son *Discours sur la nécessité de cultiver les arts d'imitation*, Versailles, an 8 (1799); et parmi ses mémoires, relatifs à quelques statues et bas-reliefs antiques, on remarque celui intitulé: *De l'origine et de la forme du bonnet de la liberté*, Paris, an 6 (1796), qui fait soupçonner que l'auteur, en s'amusant à faire des recherches sur le signe qui distinguait les révolutionnaires, n'en désapprouvait pas les principes.

GIBERT (Jean-Pierre), naquit à Aix en 1660, et prit le bonnet de docteur en droit et en théologie dans l'université de cette ville. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie aux séminaires de Toulon et d'Aix, il quitta la province pour se fixer dans la capitale. Ami de la retraite et de l'étude, il vécut

à Paris en véritable anachorète. Sa nourriture était simple et frugale; toutes ses actions respiraient la candeur et la simplicité évangélique. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniste du royaume le plus consulté et le plus laborieux, il vécut et mourut pauvre en 1736; à 76 ans. Les principaux fruits de sa savante plume, sont : 1° *Mémoires concernant l'Écriture sainte, la théologie scolastique et l'histoire de l'Eglise*, Luxembourg, 1710, 1 vol. in-12, qui n'eut point de suite; 2° *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de la France.* La 2e édition, augmentée d'observations importantes, puisées dans les mémoires du clergé, est de 1736, 2 vol. in-4°; 3° *Consultations canoniques sur les sacrements en général et en particulier*, 1721, 12 v. in-12; 4° *Tradition ou Histoire de l'Eglise sur le sacrement de mariage*, 1725, 3 vol. in-4°. Il démontre par une suite non interrompue de monuments les plus authentiques, tant de l'Orient que de l'Occident, que cette matière a toujours été soumise à la juridiction de l'Eglise. Ces arguments, tirés de l'autorité, sont d'ailleurs exactement conformes aux lumières d'une saine raison, à toutes les notions du christianisme et aux intérêts de la société civile. « J'ai frémi, dit un sage et » savant protestant (M. Deluc), » j'ai frémi toutes les fois que » j'ai entendu discuter philoso» phiquement l'article du maria» ge. Que de manières de voir, » que de systèmes, que de pas» sions en jeu! On nous dit que » c'est à la législation civile d'y » pourvoir; mais cette législa» tion n'est-elle donc pas entre » les mains des hommes, dont les » idées, les principes changent » ou se croisent? Voyez les ac» cessoires du mariage qui sont » laissés à la législation civile; » étudiez, chez les différentes » nations et dans les différents » siècles, les variations, les bi» zarreries, les abus qui s'y sont » introduits, vous sentirez à quoi » tiendrait le repos des familles » et celui de la société, si les lé» gislateurs humains en étaient » les maîtres absolus. Il est donc » fort heureux que sur ce point » essentiel nous ayons une loi » divine, supérieure au pouvoir » des hommes. Si elle est bonne, » gardons-nous de la mettre en » danger, en lui donnant une » autre sanction que celle de la » religion. Mais il est un nombre » de raisonneurs qui prétendent » qu'elle est détestable; soit : il » en est pour le moins un aussi » grand nombre qui soutiennent » qu'elle est sage, et auxquels on » ne fera pas changer d'avis. Voilà » donc la confirmation de ce que » j'avance; savoir, que la société » se diviserait sur ce point, selon » la prépondérance des avis en » divers lieux. Cette prépondé» rance changerait par toutes les » causes qui rendent variable la » législation civile, et ce grand » objet qui exige l'uniformité et » la constance, pour le bonheur » et le repos de la société, serait » le sujet perpétuel des disputes » les plus vives. La religion a » donc rendu le plus grand ser» vice au genre humain, en por» tant sur le mariage une loi sur » laquelle la bizarrerie des hom» mes est forcée de plier; et ce » n'est pas là le seul avantage » que l'on retire d'un code fon-

» damental de morale, auquel il » ne leur est pas permis de toucher. » (Lettres sur l'hist. de la terre et de l'homme, tom. 1, p. 48.) *Voyez* DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS, LAUNOY, POTHIER. 5° *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine dispositas*, 1737, 3 vol. in-fol. Cette compilation, assez bien digérée, a été recherchée, et l'est encore.

GIBERT(Balthazar), parent du précédent, naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir professé pendant 4 ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, et la remplit pendant 50 ans avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris, qu'il honorait par ses talents, et dont il défendait dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministère lui fit offrir une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé Couture; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la constitution *Unigenitus* le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Régennes, dans la maison de l'évêque, en 1741, âgé de 79 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *La Rhétorique, ou les règles de l'éloquence*, in-12; ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit qui lira cet ouvrage n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la Rhétorique d'Aristote, de celle d'Hermogène, du livre de l'Orateur de Cicéron, et des Institutions oratoires de Quintilien. Il est vrai qu'il y règne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations; mais les ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, et principalement une élocution soignée, propre à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie faible de cette Rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, et toujours sans caractère. 2° *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux Jugements de Baillet, et pour le fond, et pour la forme, a eu pourtant moins de cours. 3° Des *Observations* assez justes sur le Traité des études de Rollin. C'est un vol. in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots; Gibert répliqua : mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissaient les deux célèbres antagonistes, et les attachaient l'un et l'autre à la cause du diacre Pâris.

GIBERT (Joseph-Balthazar), neveu de Balthasar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au parlement de Paris, membre de l'académie des inscriptions, secrétaire de la librairie et imprimerie de France, mourut le 12 novembre 1771, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui : 1° *Lettre à M. Fréret sur l'histoire ancienne*, 1741, in-12; 2° *Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules et de la France*, Paris, 1744, in-12. D. Jacques-Martin, bénédictin, a fait une critique de ces Mémoires

sous le titre d'Éclaircissements historiques sur les origines celtiques et gauloises. 3° *Lettre sur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-8°; 4° *Tableau de mesures itinéraires anciennes*, 1756; 5° grand nombre de *Dissertations*, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions.

GIBERTI (Jean-Matthieu), pieux et savant évêque de Vérone, né à Palerme en 1495, fut employé par les papes Léon X et Clément VII dans des affaires importantes. Il était fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna son diocèse avec tant de sagesse, de zèle et de prudence, que saint Charles Borromée et plusieurs autres évêques établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avait établies dans la sienne. Il mourut en 1543, pleuré de ses ouailles, dont il était l'exemple par ses vertus, et le père par ses immenses charités. Les gens de lettres perdirent en lui un protecteur. Giberti avait une presse dans son palais pour l'impression des pères grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette *Edition* grecque des Homélies de saint Jean Chrysostôme sur saint Paul, si estimée pour l'exactitude et pour la beauté des caractères. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Ostiglia, 1740, in-4°, seconde et très belle édition.

GIBIEUF (Guillaume), docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, et supérieur des carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, l'an 1650. On a de lui divers ouvrages, entre autres, un *Traité* latin *de la liberté de Dieu et de la créature*, 1630, in-4°. Il y enseigne des choses qui paraissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansénius, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa Théologie des pères grecs, pag. 148. On peut cependant assurer qu'il aimait sincèrement la vérité. Dès qu'il sut que le saint-siége avait condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui restèrent attachés à ce parti, ce qui est prouvé par une lettre circulaire qu'il écrivit aux carmélites en 1649. Il était ami intime de Descartes et du père Mersenne.

† GIBRAT (Jean-Baptiste), né en 1722 aux Cabanes, près de Cordes, diocèse de Tarbes, entra fort jeune dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, où il fut employé à l'enseignement et ensuite à la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, dont il adopta les principes, il fut nommé principal du collége de Castelnaudary. Il adhéra à la constitution civile du clergé, et accepta des fonctions ecclésiastiques. Cependant, malgré cet acte de soumission, il fut emprisonné et persécuté; rendu à la liberté, il resta toujours attaché au parti constitutionnel de cette époque. Gibrat mourut à Castelnaudary en décembre 1803. Les ouvrages qu'il a laissés sont: 1° *Géographie ancienne et profane*, 1790, 4 vol. in-12; 2° *Géographie moderne*; elle a eu sept éditions; 3° un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes*; 4° un *Rituel d'Aleth*; 5° un *Missel* et un *Bréviaire* pour le même diocèse; 6° des *Hymnes* pour

les offices de l'Église, et un *Office* pour une fête *perpétuelle* décrétée par un concile d'évêques constitutionnels en mémoire du rétablissement du culte; mais la fête *perpétuelle* n'a *jamais* été célébrée, et l'office par conséquent est demeuré inutile.

GIBSON (Edmond), savant anglais, né en 1669, évêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, est mort le 6 septembre 1748. Il s'est plus distingué par des éditions enrichies de notes, et des traductions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit : 1° *Chronicon saxonicum a Christo nato ad annum* 1154, Oxford, 1692, in-4°. Cette chronique d'Angleterre, utile et curieuse, écrite en langue saxonne, est traduite en latin par Gibson; 2° *OEuvres posthumes de Henri Spelman* (*voyez* ce nom); 3° *La Grande-Bretagne de Cambden*, traduite en anglais avec des additions, Londres, 1722, 2 vol. in-fol., et 1772; 4° *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Tenison et Dugdale*, Oxford, 1692, in 4°; 5° *Codex juris ecclesiastici anglicani*, 1713, in-fol.

GIÉ (Le maréchal de). *Voyez* ROHAN.

GIEZI. *Voyez* ÉLIZÉE.

GIFFEN (Hubert van), *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né en 1534. Il vint finir ses études à Paris, et prit le bonnet de docteur à Orléans, alors célèbre par son université, et où il établit une bibliothèque à *l'usage de la nation germanique*, c'est-à-dire à l'usage des Allemands et des Flamands. Il professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Aldorf et à Ingolstadt; le duc de Bavière ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appela à la cour, l'honora des titres de conseiller et de référendaire de l'Empire. Giffen mourut dans un âge fort avancé à Prague, en 1624. On a de lui des *Commentaires* sur la Morale et la Politique d'Aristote, in-8°; sur Homère, sur Lucrèce; et plusieurs *Ouvrages de droit*, parmi lesquels on distingue ses *Notes* sur les Institutes de Justinien. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, et surtout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, et on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD (Guillaume), archevêque de Reims, mort en 1629 à 76 ans, est auteur du livre intitulé : *Calvinos Turcismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8°, sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit, et les huguenots en furent très mécontents.

GIGAULT (Bernardin), marquis de Bellefond, gouverneur de Vincennes, et maréchal de France, était fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commanda l'armée de Catalogne en 1684, et battit les Espagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. Le marquis de Bellefond avait été ambassadeur en Angleterre et en Espagne; puis il commanda l'armée de Hollande en 1673. — GIGAULT

de Bellefond (Jacques-Bonne), parent du précédent, fut évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746. Il est mort de la petite vérole en 1747.

GIGGET (Antoine), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du collége Ambrosien à Milan, mort en 1632, est connu par un *Thesaurus linguæ arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol., fort estimé. Il est encore auteur de la *Traduction* latine d'un Commentaire de trois rabbins sur les Proverbes de Salomon, Milan, 1620, in-4°; et d'une *Grammaire chaldaïque et targumique*, que l'on garde en manuscrit dans la bibliothèque de Milan.

GIGLI (Jérôme), célèbre poète italien, naquit à Sienne le 14 octobre 1660. Il composa un grand nombre de drames en musique, tirés ordinairement de sujets sacrés, tels que, *Sainte Geneviève*, *La Mère des Machabées*, *Le Martyre de saint Adrien*, etc. Ces pièces obtinrent en général un grand succès. Il publia aussi des comédies parmi lesquelles on trouve *Don Pilone*, qui est une imitation du Tartufe de Molière : cette pièce fut critiquée par les littérateurs; et l'auteur, qui avait voulu renchérir sur la satire de Molière, fut réprimandé par les autorités. Il donna une *Édition* complète des *OEuvres et* des *lettres de sainte Catherine de Sienne*. Gigli professa avec distinction la littérature toscane à Sienne, et fut membre des académies les plus célèbres d'Italie. Ce poète mourut le 4 janvier 1722.

GIL DE FRÉDÉRIC (François), dominicain, missionnaire au Tunquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, vingt mille chrétiens, qui avaient été baptisés par les missionnaires de son ordre. Il s'appliqua aussitôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand soin; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut condamné à mort l'année suivante. Son supplice fut longtemps différé. On s'engagea à lui laisser la vie, pourvu qu'il déclarât seulement qu'il n'était venu au Tunquin qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un mensonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre la fît en son nom. Les idolâtres, étonnés de l'ardeur que le missionnaire marquait pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier : *Les autres hommes désirent de vivre, et celui-ci ne soupire qu'après la mort !* Rien n'étant capable d'ébranler la constance du père Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT (Saint), premier abbé de Neufontaines en Auvergne, ordre des prémontrés, était un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis le Jeune, qu'il accompagna en Palestine l'an 1147, De retour en France, il embrassa la vie monastique avec Pétronille sa femme, et fonda en 1151 l'abbaye de Neufontaines, où il mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, était Anglais; il se distingua tellement par son savoir et par sa piété, dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé *le Grand* et *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1168, laissant divers *écrits de theologie et de morale*.

GILBERT DE SIMPRINGHAM, fondateur de l'ordre des *Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln

vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, et tint une école pour instruire la jeunesse. Il mourut très âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de son ordre, établi plusieurs hôpitaux. Saint Bernard l'aimait et l'estimait.

GILBERT, surnommé *l'Anglais*, est le premier de sa nation qui ait écrit sur la pratique de la médecine. Il avait beaucoup voyagé, et l'avait fait utilement. Il connaissait les simples, leurs vertus et leurs propriétés. Son *Abrégé de médecine* en est un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Genève en 1608, in-4° et in-12.

GILBERT (Gabriel), Parisien, secrétaire des commandements de la reine Christine de Suède, et son résident en France, amassa peu de biens dans ses emplois. Il serait mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avait donné un asile sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *Tragédies*, des *Opéras* et des *Poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poème, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers; mais en général ses productions sont médiocres. L'époque de sa mort n'est pas certaine; mais on sait qu'il ne vivait plus en 1680. [Gilbert est cependant un des premiers tragiques qui écrivirent avec sagesse, et qui contribuèrent à reformer la langue française. Plusieurs grands poètes lui ont emprunté plusieurs passages. Racine, qui comme l'abeille, prenait partout où il trouvait quelques pensées heureuses à embellir, imita dans la *Phèdre* plusieurs morceaux de l'*Hippolyte* de Gilbert : ce dernier était contemporain de Rotrou et de Corneille.]

GILBERT DE LA PORRÉE *Voy.* PORÉE.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1751, de parents honnêtes, mais sans fortune, vint très jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, et de lier connaissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carrière annoncèrent un poète. A travers les inégalités de sa verve, on aperçut le vrai talent. Le *Dix-Huitième siècle*, son *Apologie*, les *Odes* sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, et quelques autres, justifièrent les espérances qu'il avait données. Si, d'un côté, les ennemis que lui a faits le genre de la satire, auquel il se livra, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime. Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une manière ferme et vigoureuse dans le sujet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité et les systèmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisait point de grâce aux mauvais ouvrages, et ne pouvait soutenir dans les écrivains les plus célèbres l'apparence même d'une erreur qui blessait la sainteté de nos dogmes. Il est mort à Paris, l'an 1780, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasiona une espèce de délire, durant lequel il avala une clef, qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine

que les philosophes lui portaient, et de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art et de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginait que l'univers entier conspirait contre sa personne : tout lui faisait ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, et l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avait sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du psaume* 40, dans laquelle il exprime ses alarmes et conjure les fantômes qui le troublaient. Il concourut plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie; mais il eut toujours le déplaisir de voir couronner des pièces inférieures aux siennes, au jugement des littérateurs impartiaux. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Paris, 1788, 1 vol. in-8°, et depuis, en 1802, 2 vol. in-18.

† GILBERT (François-Hilaire), savant vétérinaire, naquit à Chatelleraut en 1757. Il entra dans l'institut, dès sa première formation, et il fut choisi pour diriger les établissements agricoles de Sceaux, de Versailles et de Rambouillet. Après la destruction des deux premiers, il porta tous ses soins à celui qui restait uniquement destiné à l'éducation des mérinos. Plein d'un noble désintéressement, il n'était guidé dans ses travaux que par le désir de contribuer aux progrès et au perfectionnement de l'agriculture française, et de procurer le bien public. Envoyé par le directoire en Espagne pour y faire un choix de mérinos, il se vit, au moment où il venait de conclure plusieurs marchés, abandonné par son gouvernement, et privé des fonds nécessaires pour les remplir. Accablé de chagrin, il tomba malade, et mourut le 8 septembre 1800, dans un village de la Castille. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : 1° *Traité des prairies artificielles*, Paris, 1790, 1802, in-8°; 2° *Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté*, 1797, in-8°. Ses recherches et ses talents le firent connaître de plusieurs académies savantes de l'Europe, qui le gratifièrent de cinq médailles,

† GILBERT (Nicolas-Alain), missionnaire, naquit à Saint-Malo, le 31 mars 1762. Voulant se consacrer aux missions étrangères, il vint à Paris, et entra dans le séminaire fondé pour cet objet; mais sa faible santé le forçant de renoncer à ce projet, il retourna dans son diocèse, où il reçut les ordres à l'âge de 23 ans. Successivement vicaire, puis curé d'office de la paroisse de Saint-Peru, ensuite vicaire de Saint-Sauveur de Dinan, il remplit quelque temps après les mêmes fonctions à Josselin. Il remplaça dans sa cure M. Alain, lorsque ce pasteur fut élu député aux états-généraux. Bientôt éclata la persécution contre l'Église; l'abbé Gilbert s'étant refusé à prêter le serment *civique*, il fut mis en prison, où il resta plusieurs mois. Quand on lui rendit la liberté, il passa en Angleterre. Désirant se rendre utile dans l'exercice de son ministère, il apprit la langue anglaise. L'abbé Gilbert avait fixé

sa demeure à Whitby, où il ne trouva que fort peu de catholiques. Animé par son zèle pour la religion, il y bâtit une église, un presbytère; et au bout de sept ans il eut la consolation d'avoir formé une congrégation aussi nombreuse que florissante. A cette époque il revint en France, et fut le premier qui donna le bon exemple, en se livrant à l'œuvre pieuse des missions. Presque toutes les paroisses des environs de Saint-Malo jouirent de ce bienfait; l'abbé Gilbert dirigea également les missions de Saint-Pol-de-Léon, de Carhaix, de Quintin, de Treguier, de Guingamp et autres villes. Infatigable dans son zèle apostolique, il donnait, dans les intervalles de ses missions, des retraites, à Saint-Malo, dans les diocèses de Saint-Brieux et de Quimper. Brûlant d'une charité vraiment chrétienne, tantôt il soulageait les pauvres, tantôt il consolait les pécheurs repentants, tantôt il instruisait, ou détrompait ceux qui avaient été séduits par les doctrines révolutionnaires. Aussi bon royaliste que pieux ecclésiastique, il n'avait pour but dans toutes ses actions que le bien de l'Église, celui de l'état, et le salut des hommes. Estimé de tous les évêques, celui de Quimper voulut lui donner un canonicat dans sa cathédrale, mais l'abbé Gilbert le refusa : il accepta seulement, aux instances de M. le dernier évêque de Rennes, le titre de chanoine honoraire. M. l'évêque actuel se proposait de le charger de la formation d'une société de missionnaires, particulièrement affectés à son diocèse; en attendant, et à la demande de M. l'archevêque de Tours, il permit à l'abbé Gilbert d'aller, avec M. Bénard, chanoine de Quimper, former des missions dans ce diocèse. Tant de travaux si multipliés altérèrent sa santé, naturellement faible; et, au moment qu'il donnait, dans le mois de septembre, une *retraite* aux sœurs de *la sagesse* (dans leur chef-lieu de Saint-Laurent-sur-Sèvre), il fut atteint d'une indisposition subite. Quoiqu'elle ne parût point grave, il voulut faire une confession générale, et voyait tous les jours son confesseur. Son état devint alarmant; il demanda alors les derniers secours de la religion. Le 25 septembre 1821, il mourut comme il avait vécu, dans les sentiments les plus pieux, et alla recevoir la récompense de ses travaux et de ses vertus chrétiennes. Il a laissé, en anglais; 1° *Vindication*, ou *Défense de la doctrine des Eglises catholiques, sur l'Eucharistie, dans deux conversations entre un catholique et un presbytérien*, Londres 1800; 2° *An Inquiry*, ou *Recherches si les marques de l'Église véritable sont applicables aux Eglises presbytériennes*, Bervick, 1801; 3° *Catholic Doctrine*, ou *La Doctrine catholique du baptême, prouvée par l'écriture et la tradition*, Bervick, 1802; 4° *An answer*, ou *Réponse aux fausses représentations que J. Wesley a faites des doctrines catholiques*, Whitby, 1811. Tous ces écrits sont fort estimés; ils font l'éloge et du savoir et du zèle de l'abbé Gilbert, en faveur de la religion. Il donna aussi, et sur le même sujet, plusieurs articles à divers journaux, et composa un recueil de *Cantiques*

pour ses missions, imprimé plusieurs fois, à Paris, en 1821.

GILDAS (Saint), surnommé le *Badonique*, né à Dumbriton en Écosse l'an 494, ou bien selon Moréri en 520, prêcha en Angleterre et en Irlande, et y rétablit la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570 ou 581. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du VIe siècle. Il s'occupait uniquement à combattre le vice et l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le IVe siècle. Firmus, un de ses frères, s'étant révolté contre Théodose le Grand en 373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, et obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avait commencé de remuer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques et les schismatiques, et défendit la traite des blés en Italie pour affamer cette province; mais Mascezel, son autre frère, qu'il avait contraint de s'expatrier, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pièces 70 mille hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON (Charles), critique anglais, né à Gillengham en Dorcetshire en 1665, abandonna la religion catholique, publia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentiments plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des déistes*, et mourut en 1723. (*Voy.* Blount Charles.) Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit en lui donnant une place dans sa Dunciade.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savait faire; il promit de délivrer douze hommes liés de chaînes de fer; mais ayant manqué son opération, le prevôt le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

† GILIBERT (Jean-Emmanuel), né à Lyon le 21 juin 1741, étudia la médecine à Montpellier. Après avoir soutenu sa thèse avec distinction, et reçu le doctorat, il choisit le petit village de Chazay, près de Lyon, pour y exercer sa profession. Là il chercha les moyens d'appliquer utilement les grandes connaissances qu'il avait en botanique. Le ministre de Pologne ayant demandé au fameux Haller un sujet pour fonder une école de médecine à Grodno, Gilibert fut choisi et se rendit en Pologne en 1775. Il établit à Grodno un jardin de botanique, et lorsque l'université fut transférée à Wilna, il l'y suivit et professa avec distinction l'histoire naturelle et la matière médicale. Voyant sa santé altérée par l'âpreté du climat, et éprouvant outre cela de cruels désagréments de la part d'un ministre disgracié qui lui imputait sa chute, il quitta la Pologne en 1783, et revint à Lyon, où il fut successivement médecin de l'Hôtel-Dieu, médecin en chef des épidémies, et professeur au collége de médecine. L'académie et la société d'agriculture s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. En 1793, il fut nom-

mé maire de Lyon; et comme dans ces temps de trouble et d'anarchie, la probité était un titre de persécution, Gilibert ne tarda pas à être traîné dans un cachot. Rendu à la liberté, il fut choisi pendant le terrible siége de Lyon pour présider la commission départementale. Lorsque Lyon fut forcé de se rendre, Gilibert, désespéré de la ruine de sa patrie, essaya deux fois, mais en vain, de s'arracher la vie. Obligé de fuir, il erra pendant dix-huit mois d'asile en asile, cherchant le plus souvent une retraite dans l'épaisseur des forêts, et manquant presque toujours du nécessaire. Lorsque des temps plus calmes lui permirent de revenir à Lyon, on lui décerna la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale. Il mourut le 2 septembre 1814, après avoir supporté avec patience pendant quatre ans les accès violents d'une goutte irrégulière. Parmi les ouvrages de ce célèbre médecin, nous citerons : 1° *L'Anarchie médicinale, ou La Médecine considérée comme nuisible à la société*, Neufchâtel, 1772, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, qui lui captiva l'amitié et l'estime de Haller, et dont ce savant médecin fait l'éloge dans ses bibliothèques anatomique et chirurgicale, est particulièrement dirigé contre l'ignorance et le monopole des pharmaciens, des chirurgiens et médecins. 2° *Flora lithuanica*, Grodno, 1781, 2 v. in-12. Gilibert donna une 3e édition de l'ouvrage rédigé par Claret de la Tourette et François Rozier, qu'il augmenta d'un volume, et qui a pour titre : *Démonstrations élémentaires de botanique*, Lyon, 1789, 3 vol. in-8°. 3° ses *Annotationes clinicæ*, etc., parurent en 1791, in-8°, et furent traduites en allemand pat Hebeitreil; 4° *Le Médecin naturaliste, ou Observations de médecine et d'histoire naturelle*, Lyon et Paris, 1800, in-12, fig.; traduit en allemand, Nuremberg, 1807, in-8°, fig. Dans ces deux derniers traités, Gilibert prouve la puissance médicatrice de la nature et les dangers de la polypharmacie. Il a laissé un fils digne héritier des talents de son père.

† GIL-VICENTE, surnommé *le Plaute portugais*, naquit à Barcellos vers 1485. Il fut le créateur du théâtre portugais, et, pour ainsi dire, de celui de toute l'Europe, en le considérant comme devancier de Jodelle, Shakespeare, Lope de Vega, etc. Jusqu'à son temps, excepté la comédie espagnole de Calixte et Mélibée, on ne connaissait que des imitations de Plaute et de Térence, ou des farces irrégulières et insipides. Il était attaché à la cour de Jean III, devant laquelle il fit jouer la plupart de ses pièces, parmi lesquelles on distingue le *Juge de Beyra* et le *Fidalgo portugais*. Ses ouvrages, comprenant des *comédies* profanes et religieuses (*Autos*), des *tragi-comédies*, ses *poésies diverses*, ses *poésies dévotes*, furent publiés par son fils avec le titre de *Compilaçao*, Recueil, Lisbonne, 1562, in-fol.; 1586, in-4°. Il mourut à Evora en 1557.

GILIMER, l'un des descendants du fameux Genséric, détrôna, en 531, Hunneric, roi des Vandales, son cousin, et se mit la couronne sur la tête. L'empereur Justinien l'envoya sommer plusieurs fois de la lui rendre; mais il ne reçut point d'autre réponse, sinon « que les

» affaires de l'Afrique ne le regardaient point, et que si l'empereur voulait faire la guerre, » il était tout prêt à lui faire » face. » Bélisaire, général romain, envoyé contre lui, le vainquit dans les plaines de Tricaméron, à quelques lieues de Carthage, se rendit maître de cette ville, et bientôt de toute l'Afrique. L'usurpateur, pressé de tous côtés, se rendit. La misère qu'il avait essuyée l'avait tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avait l'air aussi riant que s'il eût été dans la prospérité. Le vaincu fut conduit jusqu'au cirque, où l'empereur était assis sur son trône. Se rappelant alors ce qu'il avait été, il s'écria : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!*..... Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille; il l'eût même fait patrice, s'il n'avait été infecté de l'hérésie arienne, à laquelle il refusa de renoncer.

GILLES. *Voyez* GILON.

GILLES (Saint), *Ægidius*, né à Athènes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône; de là dans un lieu voisin du Gard, et enfin dans une forêt au diocèse de Nîmes, où il s'occupa entièrement au service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la prière d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observèrent la règle de Saint-Benoît. — On a presque toujours confondu ce saint avec un saint GILLES, que saint Césaire d'Arles créa abbé d'un monastère près de cette ville, et qu'il envoya à Rome, en 514, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des priviléges de son Église. Le père Stilting, l'un des bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que saint Gilles, Athénien de nation, vivait à la fin du VIIe et au commencement du VIIIe siècle; et que l'autre florissait au commencement du VIe. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

GILLES DE ROME. *V.* COLONNE (Gilles).

GILLES DE CHIN, chevalier célèbre par sa force et son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désolait les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat sont extrêmement semblables à ceux du chevalier Gozon (*voy.* ce nom) contre le fameux dragon de Rhodes, et cette ressemblance affaiblit beaucoup l'authenticité des deux histoires. *Voy.* l'Histoire de Notre-Dame de Vasmes, Mons, 1771, 1 vol. in-12. On montre la tête du dragon à l'hôtel-de-ville de Mons, et on voyait, à l'abbaye de Saint-Guislain, l'épitaphe de Gilles de Chin; mais elle a disparu avec la vieille église.

GILLES, seigneur de Chantrocé, était fils de Jean V, duc de Bretagne. Il fut étouffé, en 1450, entre deux matelas, après trois ans et dix mois de prison, par ordre du duc François Ier son frère. On l'accusait d'entretenir des intelligences avec les Anglais, et d'avoir violé quantité de femmes et de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, était la haine implacable qu'avait pour lui le duc son frère aîné. On ajoute que le cordelier qui avait confessé le prince Gilles cita de sa part le duc François au juge-

ment de Dieu, pour y comparaître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit; et que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. *Voyez* FERDINAND l'*Ajourné*.

GILLES (Nicole ou Nicolas), secrétaire de Louis XII, et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales* ou *Chroniques de France*, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis XI. Denys Sauvage, Belleforest, et plusieurs anonymes, ont fait des additions aux *Annales* de Gilles, et Gabriel Chapuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses : mais la crédulité extrême de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

GILLES DE VITERBE, ermite de Saint-Augustin, professeur de philosophie et de théologie, devint, par ses talents, général de son ordre, en 1507, patriarche de Constantinople et cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran, en 1512, et fut chargé par Léon X de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome, en 1532, laissant des ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Dom Martenne a donné, dans sa grande *Collection* d'anciens Monuments, plusieurs *Lettres* de Gilles de Viterbe, intéressantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son temps. On a encore de lui des *Commentaires* sur quelques morceaux de l'Écriture, des *Dialogues*, des *Épîtres*, des *Poésies*.

GILLES (Pierre), naquit à Alby, en 1490. Après s'être rendu habile dans les langues grecque et latine, dans la philosophie et l'histoire naturelle, il voyagea en France et en Italie. Il dédia, en 1533, un ouvrage à François Ier, et il exhorta ce prince, dans son épître dédicatoire, à envoyer à ses frais des savants, voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, et envoya, quelque temps après, Pierre Gilles dans le Levant : mais celui-ci n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son séjour, fut obligé, après la mort de François Ier, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des corsaires, et mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rhodez, il se rendit à Rome, auprès de son bienfaiteur, qui était chargé des affaires de France près du saint-siége, et y mourut en 1555, à 65 ans. On a de lui : 1° *De vi et natura animalium*, Lyon, 1533, in-4°. Ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien et de Porphyre, accompagné des observations du compilateur. 2° *De Bosphoro thracio libri tres*, in-24; 3° *Topographia Constantinopoleos libri quatuor*, in-24, et dans l'*Imperium orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes. [Pierre Gilles est un des premiers, en France, qui se soient occupés de l'histoire naturelle avec quelque succès.]

GILLES (Jean), de Tarascon,

né en 1669, mourut en 1705, à Toulouse, maître de musique de l'église Saint-Étienne. Il unit à beaucoup de talents de grandes vertus. On l'a vu se mettre dans un état d'indigence, pour en retirer ceux qui y étaient. Il fut enfant de chœur avec le célèbre Campra, dans la métropolitaine d'Aix. Guillaume Poitevin, prêtre de cette église, leur enseigna la musique. Gilles se fit bientôt un nom par ses talents. Bertier, évêque de Rieux, qui l'estimait particulièrement, demanda pour lui la maîtrise de Saint-Étienne, à Toulouse; mais le chapitre avait disposé de cette place en faveur de Farinelli; celui-ci, informé de ce qui se passait, alla trouver son concurrent, et le força d'accepter sa démission; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles : 1° de beaux *Motets* et en grand nombre. On estime surtout son *Diligam te*. 2° Une *Messe des morts*. C'est son chef-d'œuvre; elle fut chantée la première fois pour son auteur.

GILLES ou Saint-Gilles; sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires du roi de France, et versificateur, né en 1680, mourut en 173....., dans un couvent de capucins où il s'était retiré. Ce poëte parlait peu, ayant l'esprit souvent occupé à composer de petits morceaux de poésie, dont il faisait part à ses amis. Son imagination était gaie, et quelquefois libertine. Il réussissait particulièrement dans des sujets obscènes, talent malheureux qui a produit ses *Contes* et ses *Chansons*. La plus grande partie de ses poésies a été imprimée en 1 vol., intitulé : *La Muse mousquetaire*. Cette Muse a l'air que son titre annonce; mais peu de correction et peu de finesse. — Saint-Gilles avait un frère qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci était auteur d'*Ariarate*, tragédie qui ne réussit point. Il rampa dans la foule obscure et nombreuse des rimeurs peu favorisés des Muses.

GILLET (François-Pierre), né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris, en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ses plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ses *Traductions* des Catilinaires de Cicéron, et de plusieurs de ses Oraisons. Ces versions sont non-seulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *Plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4°, offrent de l'érudition, de la solidité, et quelquefois de la force; mais le style est un peu sec, et l'auteur ne sera jamais compté parmi les grands orateurs.

GILLET (Louis-Joachim), né à Frémorel, diocèse de Saint-Malo, en 1680, fut chanoine régulier de Sainte-Geneviève, à Paris, bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, et ensuite curé de Mahon, dans le diocèse de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'était un homme très estimable. Il alliait la modestie au savoir, les vertus sociales aux exercices sédentaires du cabinet, et beaucoup de douceur à une habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle Traduction de l'historien Josèphe, faite sur le grec, avec des notes critiques et historiques, pour en corriger le texte dans les*

endroits où il paraît altéré, l'expliquer dans ceux où il est obscur, fixer les temps et les circonstances de quelques événements qui ne sont pas assez développés, éclaircir les sentiments de l'auteur, et en donner une juste idée, 4 vol. in-4o, 1756 et années suivantes, à Paris, chez Chaubert et Hérissant. Cette version, plus fidèle que celle d'Arnauld d'Andilly, est restée au-dessous de la célébrité de cette dernière, quoique avec des avantages et des titres de préférence bien marqués.

GILLI (David), ministre protestant, natif de Languedoc, abjura le calvinisme en 1683, et ramena plusieurs errants au bercail. Louis XIV et le clergé de France lui firent une pension jusqu'à sa mort, arrivée à Angers, en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil, sous le titre de *Conversion de Gilli*, 1683, in-12. Il renferme les raisons qu'il eut de se réunir à l'Église romaine.

GILLOT (Jacques), d'une famille noble de Bourgogne, était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, et doyen des conseillers-clercs du parlement. Sa maison était une espèce d'académie ouverte à tous les savants. Il mourut en 1619, laissant une riche bibliothèque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, ou *Satire Menippée*, Ratisbonne (Elzévir), 1664, in-12; et avec les notes de Godefroy, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8o. C'est dans sa maison que fut composée cette satire, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ses talents contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle causait dans le royaume, et par sa rébellion formelle contre le trône et l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens, et des sarcasmes des satiriques. (*Voy.* Duchat, Le Fèvre Antoine, Montgaillard.) Ce fut Gillot qui imagina la procession burlesque rapportée dans cet ouvrage, et que les imbécilles ont prise pour une réalité; mais cette calomnie théâtrale contre les religieux et le clergé ne peut donner qu'une mauvaise opinion de l'auteur. La harangue du légat est encore de lui. Les autres harangues sont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, et de Pierre Pithou, trois beaux esprits d'une religion très équivoque. Nous avons encore de Gillot: 1° des *Instructions et Lettres missives concernant le Concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Cramoisi, 1654, in-4°; 2° la *Vie de Calvin*, imprimée in-4°, sous le nom de Papire Masson, et qui, selon quelques-uns, est effectivement de ce dernier.

GILLOT (Germain), d'une famille noble de Paris, né dans cette ville en 1622, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, et se ditingua par ses lumières et ses vertus. Il dépensa plus de 100,000 écus à faire élever de pauvres jeunes gens, et à les rendre capables de servir l'Église par leurs talents, ou l'état par quelque profession honnête. Plusieurs de ses élèves brillèrent dans le barreau, et dans les facultés de médecine, de droit et de théologie. On les appelait *Gillotins*, et ce nom annonçait à la fois la générosité de leur bienfaiteur et leur propre mérite. Des ecclésiastiques qu'il avait élevés

donnèrent leurs soins pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé Gillot mourut en 1688, à 66 ans.

GILLOT (Louise-Geneviève), Parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 68 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ses talents pour la poésie. Ses *Œuvres* consistent en *Epîtres, Eglogues, Madrigaux, Chansons*, deux *Comédies*; et deux *Tragédies-Opéra*. Sa plume était facile, mais faible. Outre ses *Poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une nouvelle historique, très romanesque, intitulée : *Histoire de don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

GILON ou GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, évêque de Tusculum et cardinal, fut un des meilleurs poètes du XII[e] siècle. Il réunissait, dit l'abbé Le Bœuf, le goût et la fécondité. On a de lui : 1° un *Poème latin*, où il chante la première croisade de 1090; 2° une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne, qu'il y célèbre : c'est ce qui fait appeler cet ouvrage *le Carolin*; 3° la *Vie de saint Hugues*, abbé de Cluny. Les critiques placent la mort de ce prélat à l'an 1142.

† GILPIN (Bernard), ministre anglais, naquit à Kentmire, dans le comté de Westmoreland, en 1517, d'une famille illustre de ce comté. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à Oxford, et y fit ses études avec un tel succès, qu'il fut *agrégé* du collége de la reine. Ayant appris le grec et l'hébreu, il devint le premier professeur de ces deux langues au collége de Christ, qu'Henri VIII venait de fonder. Gilpin avait embrassé l'état ecclésiastique, et se montrait très attaché à la religion romaine, que professait toute sa famille. Il la defendit avec autant d'éloquence que de courage, en soutenant plusieurs thèses publiques contre Jean Hooper, évêque de Worcester. Mais à cette malheureuse époque, l'hérésie, soutenue par le roi lui-même, avait déjà fait de grands progrès en Angleterre; et le fameux Pierre Martyr ayant obtenu, après la mort d'Henri VIII, une chaire de théologie dans l'université d'Oxford, y prêchait les erreurs de Luther. Gilpin, séduit par l'éloquence de l'orateur, embrassa ce qu'on appelait la *réforme*. L'évêque de Durham, oncle de Gilpin, avait composé un traité sur l'eucharistie, et envoya son neveu consulter sur cet ouvrage les plus savants théologiens de Louvain et de Paris. Leurs lumières et leur foi orthodoxe lui furent inutiles. Ce fut en vain que son oncle lui fit offrit une cure dans le diocèse de Durham : il ne voulut point l'accepter, parce qu'il ne pouvait pas la desservir lui-même. Ayant enfin accepté la cure d'Eusinding, sa conscience fut bientôt alarmée de ce qu'à cette cure était uni le double emploi d'un archidiaconé : il la résigna donc, et fut pourvu de celle d'Hongh-ton, qui n'avait pas cet inconvénient. Le règne de Marie, fille et successeur de Henri VIII (élevée par sa pieuse mère, Catherine d'Aragon), avait rendu à l'Eglise catholique sa prépondérance, et l'on réprimait l'audace des protestants, qui s'agitaient de tous côtés, ou par leurs intrigues, ou par leurs

prédications. Gilpin se borna à prêcher contre plusieurs abus, comme la non-résidence, la pluralité des bénéfices, etc. Il fut néanmoins dénoncé à la reine Marie, et contraint de se rendre à Londres, où il s'attendait à monter sur un échafaud, dernière ressource des princes qui veulent rétablir la tranquillité dans leurs états troublés par des factieux opiniâtres. Ayant appris en route la mort de Marie, Gilpin retourna à Honghton, et le règne d'Elisabeth commença à se faire remarquer par une persécution réelle contre les catholiques, auxquels on n'épargna pas les plus mauvais traitements. A peine montée sur le trône, la nouvelle reine remit à des prélats protestants tous les siéges épiscopaux. L'on offrit à Gilpin l'évêché de Carlile; mais il le refusa. Il mourut, dans sa cure d'Honghton, en 1583, à l'âge de soixante-six ans. On regrette sincèrement qu'un homme, doué de plusieurs vertus chrétiennes, soit tombé dans les erreurs d'une doctrine qui a troublé souvent et les consciences et les royaumes. Il avait établi à Honghton une école et un séminaire que lui-même dirigeait. Il y a une *Vie de Gilpin*, écrite par Cartellon, évêque de Chichester, Londres, 1636, in-18. A la fin du volume, on trouve un des sermons de Gilpin, prêché en présence d'Édouard VI, en 1552.

† GILPIN (Guillaume), parent et non descendant de Bernard, comme le prétendent quelques biographes, naquit vers 1724. Il avait d'abord établi à Cheam, dans le Surray, une maison d'éducation où il y avait des élèves d'un rang distingué. Un d'entre eux, le colonel Mitford, auteur de l'*Histoire de la Grèce*, lui ayant procuré le vicariat de Boldre, il laissa le pensionnat à son fils aîné, et se rendit à sa nouvelle destination. Il entreprit plusieurs voyages dans la Grande-Bretagne, et le public en recueillit le fruit dans les divers livres qu'il publia sur ce sujet. Le produit qu'il en retirait, il l'employait en grande partie à des œuvres de bienfaisance et à des établissements utiles. La vente qu'il fit, en 1802, d'une *collection* de ses dessins, lui ayant produit 1,560 livres sterling (37,440 francs environ), il consacra cette somme à la dotation d'une école paroissiale à Boldre, et il destina à cette même école les profits qui résulteraient de ses ouvrages posthumes. Il garda son vicariat de Boldre jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril 1804, à l'âge de quatre-vingts ans. On a de lui : 1° *Vie de Bernard Gilpin*, 1755, in-8°. Elle est écrite d'après plusieurs manuscrits authentiques. 2° *Vie d'Hugues Latimer*, 1754, in-8°; 3° *Vie de Jean Wiclef et de ses principaux disciples, lord Cobham, J. Hus, Jérome de Prague et Zisca*, 1764, in-8°; 4° *Vie de Thomas Cranmer*, 1784, in-8°; 5° *Observations sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, 1782, 1789, in-8°, traduit en français, Breslau, 1800, in-8°, 4° *Voyages en différentes parties de l'Angleterre et dans les montagnes, sur les lacs de Cumberland et du Westmoreland*, avec des *Observations relatives à des beautés pittoresques*, 1787, in-8°, 1788, 2 vol. in-18, traduits en

français par Guédon de la Berchère, Paris, Defer, 1789, 1797 (Breslau, 1800, 3 vol. in-8°, par le baron de Blumenstein); Breslau, 2 vol. in-8°; 7° *Observations relatives à la beauté pittoresque, faites, en 1776, sur diverses parties de la Grande-Bretagne, et particulièrement sur les montagnes d'Écosse*, 1789, 2 vol. in-8°, traduit en allemand, Leipsick, 1792, 1793, 2 vol. in-8°; 8° *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresques des pays boisés* avec les *vues de New-Forest dans le Hampshire*, 1791, 2 vol. in-8°; traduites en allemand, Leipsig, 1800, in-8°; 9° *Trois Essais sur le beau pittoresque, sur l'art d'esquisser le paysage*, avec un poème *sur la peinture du paysage*, 1792, in-8°. Les deux premiers ont été traduits en français, Breslau, 1799, in-8°; 10° *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, sous le rapport de la beauté pittoresque, et sur celle de l'île de Wight*, 1798, in-8°, fig.; 11° *Observations sur les côtes de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806 (ouvrage posthume). Gilpin a été le premier qui ait donné ce qu'on appelle des *Voyages pittoresques*, et les personnes qui ont visité les divers lieux de l'Angleterre s'accordent à faire l'éloge de la précision et de l'exactitude des descriptions de Gilpin. On lui reproche cependant un style un peu ampoulé et poétique. Il a aussi publié, 12° des *Sermons*, avec quelques Essais de sujets pour la même matière, 1799, 1800, 1803, 3 vol. in-8°. 13° *Contrastes moraux*, 1798, in-12; 14° *Des dialogues*, et autres ouvrages *ascétiques*.

† GIN (Pierre-Louis-Claude), magistrat et littérateur français, né à Paris en 1726, était, par sa mère, arrière-petit-neveu de Boileau. Après avoir exercé pendant quelque temps avec distinction les fonctions d'avocat, il devint conseiller au parlement Maupeou, et ensuite au grand conseil, où il resta jusqu'à la suppression des cours souveraines. Fermement attaché à la cause légitime, il eut le courage d'adresser à Barrère, au moment où l'on attendait dans la stupeur l'issue du plus horrible procès, un plaidoyer en faveur de l'infortuné Louis XVI (22 décembre 1792). Les révolutionnaires lui tinrent compte de ce dévoûment; il fut arrêté avec toute sa famille, et incarcéré à l'abbaye de Port-Royal, rue de la Bourbe. Il profita de sa captivité pour apprendre l'anglais, d'un autre prisonnier à qui il montrait le grec. Rendu à la liberté en 1794, il fut forcé d'accepter la place de maire de Clamart-sous-Meudon, où il avait une maison de campagne. Cette fonction lui donna lieu de professer encore ouvertement ses sentiments généreux. L'assemblée qui tyrannisait la France à cette époque ayant rendu un décret qui obligeait tous les fonctionnaires publics à prêter le serment de *haine à la royauté*, Gin refusa non-seulement d'accéder à cet ordre, mais il écrivit sur le registre de la commune d'Issy, que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Il ne s'occupa plus que des travaux littéraires, et il mourut à Paris le 19 novembre 1807. Parmi les différents ouvrages qu'il a laissés, on distingue *La Religion*, par un homme du monde, Paris, 1769,

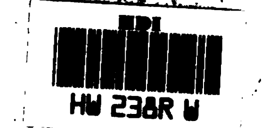
4 vol. in-8°. Cet ouvrage a reparu en 1806, 4 vol. in-4°, sous le titre de *La Religion du vrai philosophe*. Le P. Beauregard a dit de cet ouvrage, en 1780, dans son fameux sermon des philosophes: « Ils le connaissent ce livre : ils » n'y ont pas répondu ; ils n'y » répondront jamais. » Gin avait donné peu de temps avant sa mort un *Prospectus des OEuvres complètes d'Homère, édition polyglotte en cinq langues* (grec, latin, français, anglais, italien); mais cette entreprise n'a pas eu de suite.

† GINGUENÉ (Pierre-Louis) naquit à Rennes en 1748. Mal partagé du côté de la fortune, il eut recours à ses talents, et entra en qualité de précepteur dans une maison particulière. Ginguené embrassa la cause de la révolution, et travailla à en propager les principes dans la *Feuille villageoise*, qu'il rédigea de concert avec Champfort. Après le 9 thermidor, il fut nommé membre adjoint au *comité d'instruction*, établi près le ministère de l'intérieur, et il entra ensuite à l'institut lors de la première formation de cette société. Nommé ministre du gouvernement républicain près des villes anséatiques, il refusa cette place et il alla ensuite à Turin en qualité d'ambassadeur auprès de la cour de Sardaigne. A son arrivée en Piémont, il eut quelques différends avec le cabinet, qui fit d'abord difficulté de recevoir sa femme à la cour, et voulut mettre des entraves à l'application de l'amnistie accordée aux insurgés piémontais. Quoiqu'il eût conclu en juin 1798, le traité qui livra aux Français la citadelle de Turin, le directoire le remplaça bientôt par d'Eymar. Après son rappel, il resta sans emploi jusqu'après la révolution du 18 brumaire; il entra alors au tribunat, mais en 1802, il se trouva compris dans le premier cinquième des tribuns éliminés. Il se livra alors tout entier à la littérature. Il paraît cependant qu'il voulut encore reparaître sur la scène politique lors du débarquement de Buonaparte à Cannes (mars 1815). Ginguené lui écrivit pour lui offrir d'attacher à ses intérêts un grand nombre de républicains, ne demandant d'autre récompense que la place de conseiller à l'université. Cette lettre était entre les mains de M. Petitot, secrétaire général de l'université. Nous nous abstiendrons de juger la conduite de Ginguené, persuadés qu'en défendant les principes de la révolution, il ne voulut cependant pas en autoriser les crimes. Ginguené était regardé comme très versé dans la littérature italienne; il a fourni à la *Biographie universelle* beaucoup d'articles sur les divers littérateurs de cette nation. On n'a qu'à le louer du côté de l'élégance et de la pureté du style; mais ses articles sont toujours diffus et marqués au coin de la partialité. D'ailleurs, très-prévenu en faveur de la littérature italienne, il donne des éloges exagérés aux écrivains de cette nation, quelquefois entièrement oubliés chez eux. Il a publié un ouvrage sur cette même *Littérature italienne*, 6 vol., que la mort lui l'empêcha de terminer. Les 7e, 8e et 9e vol. ont été revus et publiés par MM. Daunou, Amaury Duval et Salfi. En donnant des éloges au style facile et correct de cet ouvrage, nous ne pouvons oublier que tout le fond en a été puisé dans Tiraboschi, Bettinelli, Lampillas, Denina, etc. Ses juge-

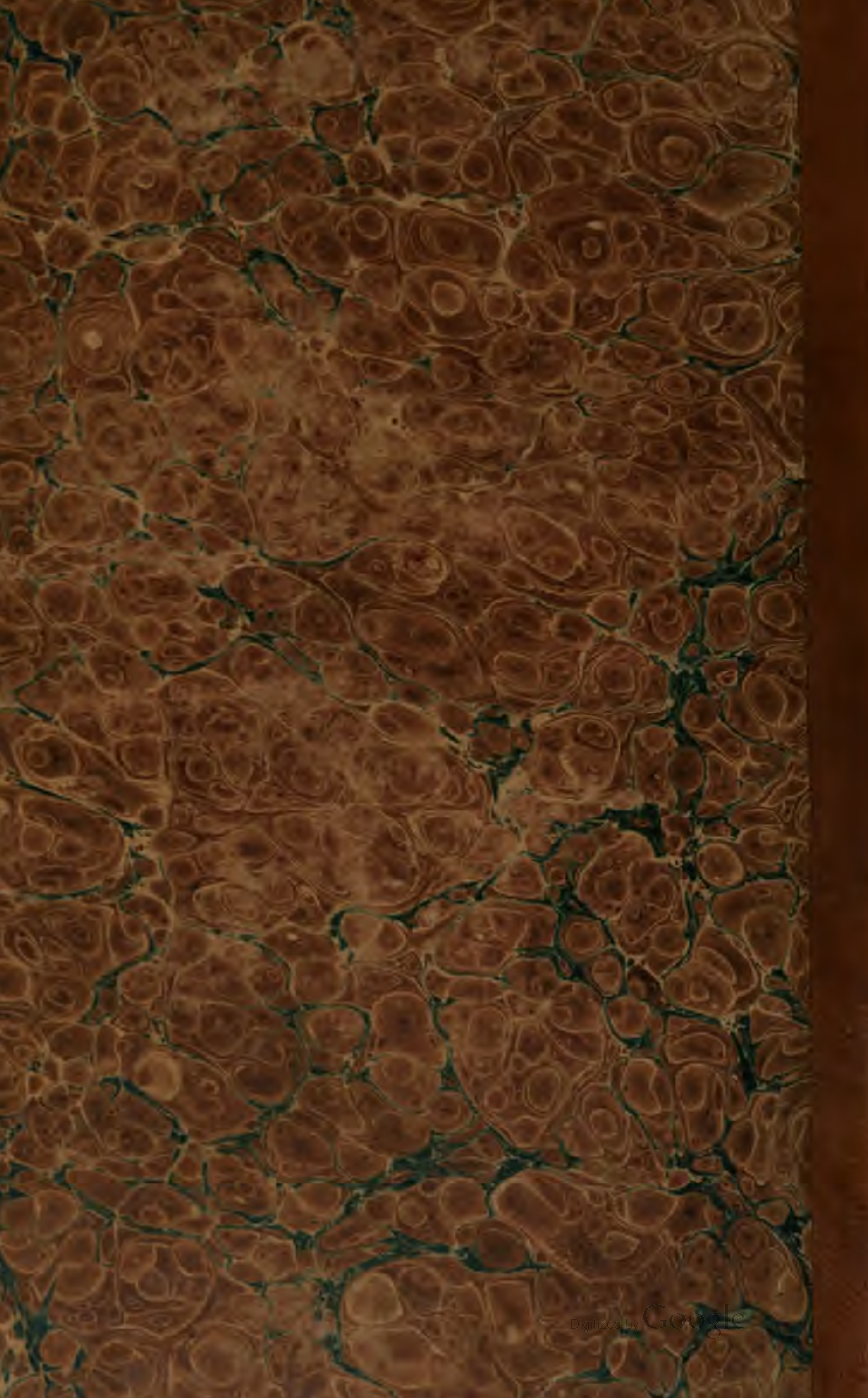
ments sont toujours ceux qu'on peut lire, si l'on veut, dans les auteurs que nous venons de citer, ou s'il se hasarde quelquefois, ce qui lui arrive rarement, à présenter un aperçu nouveau, il manque d'exactitude et d'impartialité. Diffus par habitude, il mêle aux faits les plus importants des puérilités quelquefois insipides et toujours déplacées. Ainsi, au moment où il parle du siècle de Léon X, on croirait qu'il n'est occupé qu'à faire connaître au lecteur le mérite, le talent des grands hommes qui l'ont illustré; que toutes ses réflexions sont tournées vers cette ardeur subite et générale à faire renaître les beaux-arts ensevelis sous une suite de siècles barbares; point du tout : il consacre un grand nombre de pages à la description d'un long dîner où le pontife restaurateur des lettres, environné de tous ceux qui les cultivaient avec lui, s'amuse avec eux à dire et à entendre des plaisanteries entièrement opposées à la dignité de son caractère, et que nous avons lieu de croire controuvées. Le seul point où il s'écarte de ses modèles, c'est dans son jugement sur Le Tasse, et ce jugement n'est pas fait pour donner une grande idée de ses connaissances en littérature italienne. On assure que les Italiens ont loué l'ouvrage de Ginguené; mais ces éloges n'ont rien d'étonnant, puisque ce n'est qu'une compilation de ce qu'ont dit de mieux les classiques italiens. Cet ouvrage est cependant le plus beau titre de Ginguené, dont on a oublié aujourd'hui les œuvres révolutionnaires et polémiques. Grand admirateur de Rousseau, il publia l'*apologie* de ses Confessions, dans un recueil de *Lettres* publiées en 1791, et n'épargna rien pour prouver l'existence d'une vaste conspiration ourdie dans l'Europe contre le repos et la gloire de son héros. Ginguené est mort le 16 novembre 1816.

GIOACCHINO GRECO, plus connu sous le nom de *Calabrois*, vivait vers l'an 1640. C'était le plus habile joueur d'échecs de son temps. Il parcourut toutes les cours de l'Europe pour chercher son pareil, mais il ne le trouva point. Nous avons de lui les *Règles du jeu d'échecs*, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'Académie des Jeux. Le duc de Nemours, Arnaud le Carabin, Chaumont de la Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, et furent vaincus.

FIN DU TOME SEPTIÈME.


HW 238R W


Digitized by Google


Digitized by Google